

UN DÉPARTEMENT BRETON PENDANT LA GUERRE (1914-1918)

LES ENFANTS
DU
PAYS NANTAIS
ET
LE XI^e CORPS D'ARMÉE

par ÉMILE GABORY

Préface du Maréchal FOCH

1923

NANTES
ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN & C^{ie}

Ouvrages d'EMILE GABORY

Librairie Académique PERRIN et C^{ie}

Napoléon et la Vendée

Couronné par l'Académie Française.

Les Bourbons et la Vendée

Couronné par l'Académie Française.

POUR PARAITRE :

La Révolution et la Vendée (3 vol.)

L'Angleterre et la Vendée

La Vie et la Mort de Gilles de Retz,

dit (à tort) Barbebleuc.

ERRATA

La dédicace placée en tête du premier volume comporte 25.600 morts ; elle fut rédigée d'après les états fournis par les Maires, en 1919, et ce même volume parut avant les autres. Or, les rectifications apportées en dernière heure par les Municipalités, sur les épreuves des trois volumes communaux, élèvent le chiffre des morts à 26.484. Et la liste n'est pas close. A la date du 1^{er} janvier 1924, la dédicace devrait donc être libellée ainsi :

AUX 26.484 MORTS

DE LA

LOIRE-INFÉRIEURE

LE CONSEIL GÉNÉRAL

DÉDIE CE LIVRE

P. 74, la lettre : « Il faisait un clair de lune... » est anonyme et non de L. de la Patelière.

Lire :

- P. 126, au bas, Aimery et Gérard de Rochechouart ;
- P. 156, de Lécuse-Trévoédal, au lieu de Leclouze-Trémoal ;
- P. 178, note, Paul Tharreau, au lieu de Charreau ;
- P. 161, 20^e ligne, 156^e au lieu de 150^e ;
- P. 249, note, de Maupeou d'Ableiges.

*Il a été tiré de cet Ouvrage
125 Exemplaires sur papier chiffon
par fil Lafuma, numérotés de 1 à 125.*

LES ENFANTS
DU PAYS NANTAIS
ET
LE XI^e CORPS D'ARMÉE

UN DÉPARTEMENT BRETON PENDANT LA GUERRE (1914-1918)

LES ENFANTS
DU
PAYS NANTAIS
ET
LE XI^e CORPS D'ARMÉE

par EMILE GABORY

Préface du Maréchal FOCH

1923

NANTES
ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN & C^{ie}

(Tous droits réservés)

AUX 25.600 MORTS
DE LA
LOIRE-INFÉRIEURE
LE CONSEIL GÉNÉRAL
DÉDIE CE LIVRE

PRÉFACE

J'ai suivi le XI^e Corps de loin ou de près durant toute la guerre.

Sous mes ordres, à la bataille de la Marne, il lutte avec succès pendant plus de quatre jours. Puis, il participe à la Course à la Mer et se signale à la Ferme de Toutvent et à la Boisselle. Il se bat, en 1915, en Champagne, où la 22^e Division d'Infanterie s'empare du village et de la butte de Tahure, ce qui lui vaut d'être citée à l'ordre général du Groupe des Armées du Centre ; en 1916, à Verdun, où un de ses régiments reprend le Fort de Vaux ; en 1917, dans l'Aisne et en particulier à la Malmaison.

En 1918, je le retrouve au Chemin des Dames, subissant la formidable ruée allemande, où sa vaillance ne peut compenser l'écrasante supériorité de l'ennemi, et, plusieurs semaines après, en Champagne, où il se distingue aux rudes attaques du 26 septembre, enlevant les hauteurs au Nord de la Py et ces points sur lesquels nos efforts s'étaient depuis quatre ans si souvent brisés : Notre-Dame-des-Champs, Navarin, la butte de Souain

— X —

et Somme-Py. Enfin, c'est la poursuite, le franchissement de l'Aisne et de la Meuse ; l'Armistice l'arrête à Mézières dans sa marche triomphale !

J'ai toujours et partout admiré son excellent esprit, sa solidité, sa valeur, son dévouement au devoir, comme son entrain à l'attaque.

En songeant aux nombreux morts que ses soldats de l'Active, de la Réserve et de la Territoriale ont laissé sur nos champs de bataille, je ne puis que rappeler les hautes vertus qui l'animaient et auxquelles je tiens à rendre un hommage éclatant.

J. Foch

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

L'oubli est le seul véritable linceul des morts. Si ceux qui nous ont quittés vivent encore dans nos cœurs, la mort ne les a pas pris tout entiers ; mais quand la mémoire de leur passage sur la terre est perdue, quand leur nom a disparu des stèles funèbres, alors seulement ils sont morts réellement, sans espoir ; une nuit impénétrable les enveloppe à jamais.

Aux soldats de la Loire-Inférieure tombés, de 1914 à 1918, pour la défense de nos droits, le Conseil Général a voulu éviter l'injure de l'oubli. En sa séance du 1^{er} mai 1919, sur la proposition de M. Joseph Le Roux, conseiller général du canton de Paimbœuf, il prit la généreuse initiative d'un ouvrage où seraient recueillis les documents essentiels concernant le département pendant la guerre. M. Le Roux, en son nom et au nom de plusieurs membres de l'Assemblée départementale : MM. le Marquis de la Ferronnays, Ganuchaud, le Marquis de Goulaine, le Marquis de Ternay, Pequin, précisa l'idée en ces termes :

« Nos collègues remplissant les fonctions de maires ne me démentiront pas, lorsque je dirai combien dans nos campagnes, rares et peu persistants ont été, à 30 ou 40 ans de distance, les souvenirs laissés par la guerre de 1870. A peine les vieux se rappellent-ils le nom des tués. Faute de documentation, rien ne demeure des événements locaux ayant pu se produire à cette

époque. Nous venons de traverser une période formidable, pendant laquelle notre département a donné mille et mille preuves de son patriotisme et de sa vitalité. Il a semblé à quelques-uns d'entre nous qu'il serait bon d'engager et au besoin d'aider les municipalités à consigner succinctement les faits principaux intéressant les communes.

» Peut-être ce travail pourrait-il comporter deux divisions : une *partie départementale* relatant le rôle du département et résumant l'histoire glorieuse de notre Corps d'Armée, de nos régiments ; une *partie communale* où les maires pourraient faire l'historique de leurs communes, de 1914 à 1919. »

D'acclamation, le Conseil Général vota la proposition ¹. Il nous chargea de la mise en œuvre et de la rédaction de l'ouvrage. La tâche était lourde ; mais nous l'acceptâmes sans hésiter, car elle ne sortait point de nos études habituelles. Voué depuis plus de quinze ans à l'Histoire de la Vendée militaire, nous regardons le patriotisme fervent, la ténacité opiniâtre des soldats de l'Ouest, la résistance des populations durant la dernière

1. NOMS DES CONSEILLERS GÉNÉRAUX EN FONCTIONS EN 1914.

ARRONDISSEMENT DE NANTES. — 1^{er} Canton, M. Jamin, président du Conseil Général ; 2^e Canton, M. Vincent-Jouan ; 3^e Canton, M. Bellamy, maire de Nantes ; 4^e Canton, M. Martin ; 5^e Canton, M. Sibille, député ; 6^e Canton, M. Benoit ; 7^e Canton, M. Buffet ; *Aytrefeuille*, M. le M¹⁸ de Ternay ; *Bouaye*, M. Dortel ; *Carquefou*, M. le M¹⁸ de Dion, député ; *La Chapelle-sur-Erdre*, M. le Général C¹⁶ de Semailsons ; *Clisson*, M. Pequign ; *Légé*, M. le M¹⁸ de Goulaine ; *Le Loroux-Boltreau*, M. Louis Dubochet ; *Macheconil*, M. de la Billaie ; *Saint-Philbert-de-Grand-Lieu*, M. le M¹⁸ de Guer ; *Vallet*, M. Lanoë ; *Vertou*, M. Delahaye.

ARRONDISSEMENT D'ANCIENSIS. — *Ancenis*, M. le C¹⁶ Thoinnet de la Turmelière ; *Ligné*, M. Maës ; *Riaillé*, M. le C¹⁶ Le Gualès de Mézaubran ; *Saint-Mars-la-Jaille*, M. le M¹⁸ de la Ferronnays, député ; *Varades*, M. le C¹⁶ de Robien.

guerre comme l'aboutissement de l'évolution bretonne et vendéenne.

L'esprit belliqueux est le même qu'autrefois ; mais il a changé de but. Les habitants ont mis sans arrière-pensée, sans hésitation, au service de la Patrie, leur vaillance, leur droiture héréditaires. Ils ont été parmi ses meilleurs défenseurs.

La volonté du Conseil Général, en élevant ce monument à la gloire de nos héros, à la mémoire de nos morts n'est pas d'opposer un département aux autres. Tous ont fait leur devoir, et il n'entre pas dans nos desseins de rechercher quelle place doit occuper le nôtre dans le cortège magnifique des triomphateurs. Notre unique intention est de mettre en relief les mérites de ses enfants.

Les grandes lignes du plan envisagé par le Conseil Général ont été conservées. L'œuvre se compose de deux parties : l'une, rédaction pure, est comme la préface de l'autre ; celle-ci comprend les fascicules des 219 communes de la Loire-Inférieure.

ARRONDISSEMENT DE CHATEAUBRIANT. — *Châteaubriant*, M. le M¹⁸ de Bellevue ; *Derval*, M. Morel ; *Moisdon-la-Rivière*, M. le C¹⁶ Ginoux-Defermon, député ; *Nort-sur-Erdre*, M. Ganuchaud ; *Nozay*, M. Leroux, Prosper ; *Rougé*, M. Créant ; *Saint-Julien-de-Vouvantes*, M. le C¹⁶ de Ponthriand, sénateur.

ARRONDISSEMENT DE PAINBŒUF. — *Bourgneuf-en-Retz*, M. le M¹⁸ de Juigné, député ; *Le Pellerin*, M. Guérin ; *Painbauf*, M. Le Roux, Joseph ; *Pornic*, M. Galot ; *Saint-Père-en-Retz*, M. Jollan de Clerville.

ARRONDISSEMENT DE SAINT-NAZAIRE. — *Blain*, M. Guihot ; *Guémené-Penfao*, M. Simon, Adolphe ; *Guérande*, M. Pourieux ; *Herbignac*, M. le C¹⁶ de Montaigu, député ; *Le Croisic*, M. Delaroche-Vernet, député ; *Pontchâteau*, M. le C¹⁶ de la Villesboisnet ; *Saint-Etienne-de-Monluc*, M. Lelord ; *Saint-Gildas-des-Bois*, M. le M¹⁸ de Montaigu ; *Saint-Nazaire*, M. Nanteau ; *Saint-Nicolas-de-Redon*, M. le C¹⁶ de la Rochefoucauld ; *Savenay*, M. Le Cour Grandmaison, sénateur.

Dans la première, figure un historique rapide du XI^e Corps. Cet historique s'imposait : recruté dans l'Ouest, ayant son siège à Nantes, ce Corps d'élite fut un de ceux au courage desquels la Patrie en danger fit le plus souvent appel.

La Loire-Inférieure a eu 25.600 morts, soit 3,75 pour cent de la population ¹.

La plupart de ces morts glorieux ne pourront avoir qu'une simple mention au fascicule de leur commune respective : ils sont trop nombreux, hélas ! Si l'on voulait énumérer les hauts faits de chacun en particulier, d'immenses volumes ne suffiraient pas. D'ailleurs, on arriverait à une fatale injustice, car beaucoup de dévouements splendides ont été aussitôt recouverts d'ombre : ils se sont perdus dans l'ouragan de la bataille. Ils ont brillé comme des éclairs instantanés et fugitifs. Nous nous contenterons de donner quelques exemples seulement, dans la première partie de l'œuvre, certain que beaucoup d'autres, plus beaux peut-être, nous sont ignorés. Chaque soldat fut un héros, et s'il nous avait conté sa vie, on la trouverait le plus souvent égale à celle mieux connue de ses camarades.

Renan a prononcé cette parole : « Les grandes choses dans un peuple se font d'ordinaire par la minorité. » Pendant la guerre, les grandes choses furent accomplies par la majorité ou plutôt par l'ensemble de la population. Le peuple français a été comme soulevé de terre. Le courage n'a pas été le monopole d'une élite, le privilège d'une aristocratie.

1. La France a eu 1.385.000 morts, soit 3,55 pour cent de la population ; l'Angleterre, 835.000, soit 1,35 pour cent ; les États-Unis, 51.000, soit 0,04 pour cent ; la Belgique, 38.170, soit 0,50 pour cent ; l'Italie, 569.000, soit 1,53 pour cent. — La Loire-Inférieure avait, en 1914, 669.920 habitants.

Le soldat français affirme trois qualités essentielles : le courage, l'entrain, la ténacité. Elles se rencontrent chez le soldat de l'Ouest : Breton, Angevin, Poitevin. Mais nos populations possèdent encore, et en outre, leurs qualités propres. Une formation séculaire a donné à la race une élévation de pensées, une finesse de sentiments que l'on ne retrouve pas partout.

Certes, dans d'autres régions, on pourrait prendre l'initiative qu'a eue ici le Conseil Général ; on trouverait des actes d'héroïsme, des dévouements sans bornes à reproduire ; mais rencontrerait-on la même conscience du Devoir implacable ? Verrait-on dans la correspondance des soldats la même fraîcheur d'âme, la même sublimité d'idées ?

Certaines lettres que nous citons plus loin mériteraient de figurer dans les manuels patriotiques les mieux sélectionnés de France. Ce sont de purs joyaux. Seule une race qui eut toujours le goût du sacrifice, la notion rigoureuse de ses obligations morales peut atteindre à de pareilles cimes.

Les citations sont précieuses aussi pour nous documenter ; mais à un degré moindre que les correspondances. D'abord, elles furent, après chaque affaire, distribuées d'une façon parcimonieuse, une par compagnie : le choix du bénéficiaire, parmi tant de héros, péchait forcément. De plus, la rédaction de ces citations donnait aux unes leur valeur et rendait les autres injustement inférieures ¹. Enfin, le fait est malheureusement avéré, il fut

1. Comme celle-ci accordée à un soldat de Barbechat : « A surpris deux Allemands *sans armes* qu'il a fait prisonniers ; » ou celle-là d'un autre soldat de la Loire-Inférieure : « A désarmé un camarade ivre. » Encore si le mot camarade avait été écrit avec un K !

dispensé, à de certains moments, des citations en nombre inusité à des régiments — non Bretons — qui avaient beaucoup à se faire pardonner. C'était une façon de cacher les taches sous les fleurs.

Dans notre pays, le courage était monnaie courante. Un maire à qui nous demandions, comme aux autres, de nous envoyer les citations des soldats de sa commune, nous répondit : « A quoi bon ? Ici tous ont eu des citations... ou ont mérité d'en avoir. »

Malgré cette sorte de démonétisation, le soldat tenait au laurier pimpant des citations. Certes, ce n'était pas pour le conquérir qu'il s'élançait dans la rafale; mais il n'aurait pas été Français si, au retour, ce brin de gloire ne l'eût satisfait. — C'est ce qu'explique fort bien le capitaine aviateur Didier Le Cour Grandmaison, quand, après une action d'éclat, il fut très élogieusement cité : « Je ne me bats pas, disait-il, pour une citation, fut-elle au communiqué; mais il est évident que personne au monde ne peut être indifférent à cette distinction ¹. »

Non, personne ne le fut, pendant la guerre; aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Les soldats ont repris, à l'ombre de la paix, la charrue, le marteau ou la plume; la fierté de leurs exploits s'est envolée comme une fumée légère. Ressaisis par les soucis âpres et mesquins de l'existence, ils ont dépouillé le héros, et quand on leur demande leurs citations, ils répondent généralement par une vague fin de non recevoir. Le passé ne les

1. Ch. François-Saint-Maur. *Le capitaine aviateur Didier Le Cour Grandmaison*, 73. Les citations excitaient de nobles émulations : « Je suis à l'ordre du jour, je suis content, disait le soldat Branchereau, entrepreneur à Saint-Nazaire; mais je veux faire mieux, si je peux. »

intéresse plus. Ils ont fait la guerre sans phrases; ils gardent dans le triomphe le même mutisme. Ils n'aiment pas qu'on parle d'eux, même en bien. Quelques-uns disent : ceux-là seuls qui ont payé de leur vie la victoire méritent de figurer au livre de Mémoire ¹.

Certains conservent de leurs souffrances un souvenir atroce. Se rappeler un passé malheureux, c'est s'exposer à souffrir encore. Ils ne veulent plus entendre parler de la guerre, et leurs citations mêmes leur sont ennuyeuses, ou tout au moins indifférentes.

Nous avons dû lutter, pour obtenir une fructueuse moisson de ces glorieuses citations, contre la crédulité béate de quelques personnes. Une brave paysanne entend la publication concernant le *Livre d'Or* : « C'est bien la peine, proteste-t-elle, de faire un livre *tout en or*. » — Une autre, mieux éclairée, s'habille pour aller au bourg porter les citations de ses fils : « Eh quoi ! fait sa voisine, remettre les citations ? n'as-tu pas peur que la guerre recommence ? »

Pour tout cela, — valeur relative des citations, quantité très réduite de celles dont on nous a procuré la copie, — nous ne pourrions avoir la prétention de donner par elles un tableau absolument fidèle de l'héroïsme, de l'abnégation des soldats de chez nous durant la grande guerre.

Nous avons seulement tenté, avec ces très faibles moyens, lettres et citations, de fixer pour la postérité l'allure générale de nos héros, d'estomper leur physionomie. Les exemples apportés ne prouvent rien contre ceux dont la mémoire reste toute baignée

1. C'est l'opinion formulée notamment par M. le Colonel Durand-Gassel, commandant le 90^e régiment d'Infanterie territoriale, dans une lettre qu'il nous adressa.

d'obscurité; une gloire égale enveloppe, tels les plis d'un drapeau, tous ceux qui ont contribué à repousser l'étranger. Mais si imparfaite que soit l'œuvre, œuvre à la fois d'histoire et d'édification patriotique, l'ensemble des documents réunis remplit quand même le but pratique envisagé par le Conseil Général de la Loire-Inférieure : sauver le plus possible du naufrage des noms et des faits.

Est-ce présomptueux d'espérer que, d'ici longtemps tout au moins, sur cette pauvre terre, où tout finit par passer, la mousse de l'oubli n'envahira pas les tertres de nos morts ; que longtemps les noms inscrits sur ce livre d'honneur garderont parmi les hommes la notoriété de ceux des vivants ? Quoiqu'il en soit, chargé d'élever ce pieux monument, nous avons, en remuant tant de reliques sanglantes et tant de souvenirs sacrés, senti à la fois et notre indignité et notre fierté ¹.

1. Nous n'avons rien négligé pour nous documenter. Chacune des 219 communes de la Loire-Inférieure, sollicitée par nous, a dressé un état de sa situation pendant la guerre, sur lequel figurent les noms des soldats morts. Les régiments du XI^e Corps, sur l'invitation de M. le Général Prax, ont envoyé leur *Historique*; les œuvres de guerre, un rapport sur leur fonctionnement.

Notre appel a été propagé à diverses reprises par la voix de la Presse. Nous en sommes persuadé, de nombreuses personnes, mères, épouses, fils, ont négligé d'y répondre, qui, un jour, lisant les hauts faits et les paroles rapportés dans cet ouvrage, diront : « Mon fils, mon mari, mon père, en a fait autant. » Cela sera vrai, sans doute ; mais nous n'aurons pas eu l'occasion de le savoir.

Les fascicules des communes rurales ont été rédigés, d'après les états provenant des mairies et conformément à nos prescriptions, par M^{me} Decombe, employée aux Archives de la Loire-Inférieure. Ne pas signaler le soin apporté par elle à ce travail délicat serait manquer au plus élémentaire des devoirs.

Nous avons établi les listes de morts par ordre chronologique, contrai-

rement à celui adopté pour les monuments funéraires. Nous ne pouvions l'oublier, ce travail est avant tout un ouvrage d'histoire ; il sera utile de connaître les dates, les batailles où le sang de nos soldats a le plus abondamment coulé. L'ordre alphabétique, plus simple pour retrouver le nom de chaque défunt en particulier, n'aurait pas rempli le but proposé.

Une Commission, dite du *Livre d'Or*, fut choisie dans le Conseil Général, pour nous aider en tout ce qui concernait les questions d'ordre matériel. Le Préfet du Département, le Maire de Machecoul, M. du Tertre de la Coudre, et M. Lallié, secrétaire du Conseil Général, en firent également partie. Nous demandâmes que leur fussent adjoints, comme conseillers techniques, MM. G. Rondeau, secrétaire général de la Mairie de Nantes, Fernand Pimeau-Chaillou, conservateur du Musée des Beaux-Arts et Marcel Giraud-Mangin, conservateur de la Bibliothèque Municipale. C'est ce dernier qui rédigea le cahier des charges de l'impression.

Nous n'oublierions pas de remercier tout particulièrement avec les membres de la Commission du *Livre d'Or*, M. de Clerville, président du Conseil Général, qui, de même que son prédécesseur, le regretté président M. Jamin, tint à assister à chaque séance ; M. Joseph Le Roux, auteur de l'idée du *Livre d'Or* et rapporteur, à l'Assemblée départementale, de toutes les questions s'y rattachant ; M. le Préfet Paul Bouju, que son goût pour les Lettres disposait naturellement à prodiguer sa sympathie à l'œuvre entreprise.

Nous n'aurons garde enfin d'omettre de dire avec quel souci de l'exactitude M^{me} Emile Gabory a dressé les deux tables de cet ouvrage, après avoir, pendant trois ans, collaboré à la recherche et au choix des documents.

LEUR DÉPART

LEUR DÉPART

Pour beaucoup, couchés sur le mol édredon d'une confiance trompeuse, la guerre éclata comme un coup de tonnerre. Nul ne la voulait et, à cause de cela, nul n'y croyait.

Sous le second Empire, la légende du premier tenait en éveil les rêves de gloire et de conquête : Marengo, Rivoli, Austerlitz, Iéna sonnaient comme des clairons de nouvelles chevauchées.

Après 1870, après Sedan, après le désastre, quelle légende pouvait exister ? Quelle force pouvait tenir le pays en haleine ? L'espoir de la revanche ? La reprise de l'Alsace-Lorraine ? Mais n'avait-on pas laissé tomber de haut cette parole endormeuse : « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais ? » Ne parler jamais d'une espérance, c'est l'ensevelir peu à peu dans l'oubli. La prudence rend timoré ; la pensée toujours murée capitule.

Au temps où notre génération était écolière, on pensait encore un peu à la revanche. Les chansons de Paulus vibrent dans notre mémoire. L'équipée du général Boulanger donna quelque temps des ailes à l'idée de la revanche. Puis, on chassa tout à fait la simple supposition d'une pareille aventure. Qui donc, se disait-on, pourrait être assez fou ou assez criminel pour déclencher le mécanisme qui mettrait aux prises des millions d'hommes ?

Chaque année, les conscrits partaient pour le régiment, se

livraient deux ou trois ans à des exercices militaires sur les places publiques des villes de garnison ; mais tout cela leur semblait vain et stérile. Revenus au foyer, ils retombaient dans l'ambiance léthargique ; ils se refusaient à l'idée d'une catastrophe. Quelques voix, cependant, Cassandres ennuyeuses, disaient la guerre fatale, inéluctable, si l'heure en était incertaine. On les écoutait avec des sourires.

L'Allemagne y croyait et la voulait. Il y avait chez elle, depuis sa victoire, chose curieuse, une volonté tenace de nous battre encore. L'appétit de nouvelles provinces lui était venu, en absorbant l'Alsace et la Lorraine. On n'y doutait pas d'un nouveau triomphe, complet, définitif. Un immense orgueil donnait cette croyance aux Allemands : seuls ils étaient des hommes. Dans une brochure célèbre là-bas, un de leurs auteurs, Warner Sombart, écrivait : « De même que l'aigle, l'oiseau allemand survole tous les animaux terrestres, de même l'Allemand, doit se sentir élevé par-dessus les autres peuples, qu'il regarde en dessous de lui à une incommensurable profondeur. » Dans ces conditions, quel peuple lilliputien nous leur apparaissions !

Leurs buts de guerre seront nettement définis par le fameux naturaliste Haeckel, le 16 novembre 1914 ; mais depuis longtemps déjà tout bon Allemand les avait gravés dans le cerveau. Ils pouvaient se résumer ainsi : dépeçage de la France, de la Belgique, de la Russie ; anéantissement de l'Angleterre.... Avec une voracité pareille, la guerre était fatale. Elle éclata. L'assassinat de l'archiduc autrichien à Sarajevo fut le prétexte.

Durant plusieurs semaines, on vécut dans un air étouffant ; les gens lisaient les dépêches et s'en allaient, disant : la guerre

serait préférable à cet énervement. On s'abordait entre gens se connaissant à peine ¹.

A Nantes, lorsque le 1^{er} août, un agent, après une sonnerie de clairon, annonça la mobilisation, on cria : « Vive la France ! » Les cloches de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas ébranlaient l'air. Les hommes mobilisables s'abordaient : « Quand pars-tu ? — Demain — Et toi ? ... » Des trains passaient, venant de Bretagne, montant vers Paris, pleins de marins et de soldats. « Cela rappelle 70, » dit un homme. — « On est tout de même moins braillard, » constate un autre. Un troisième, un vieux qui fit la guerre, assista au désastre, et dont l'œil a gardé la rétine impressionnée de visions sinistres, ajoute : « Ils nous ont battus ; ce sera pis, cette fois. »

Le 4 août, la guerre éclate, parce qu'elle doit éclater... Et c'est un réveil extraordinaire ; toutes les nuées pacifistes s'évanouissent. Les yeux les plus obscurcis, dessillés tout à coup, voient ce que jusqu'alors ils n'ont pas aperçu. Du fond de la race toutes les vieilles vertus guerrières répondent à l'appel des armes. Non, la France n'est pas ce que la croient les Allemands ; si nous nous sommes trompés en croyant à la paix éternelle, ils ont commis une erreur plus grossière en nous jugeant débiles, usés, finis.

Anxieux, on lit les dépêches : que fera l'Angleterre ? — On

1. Le *Journal* inédit du D^r Polo, de Nantes. — De nombreuses notations des pages suivantes ont été puisées à la même source. Le D^r Polo écrit à la date du 4 août : « On peut dire que c'est la grande guerre qui commence, la plus grande guerre que le monde ait jamais vue. »

respire : la violation du territoire belge déchaîne l'Angleterre. — Que fera l'Italie ?

L'opinion, durant ces jours d'angoisse, garde un calme impressionnant. Le 1^{er} août, une manifestation de quelques milliers d'individus parcourt la ville, criant : à bas la guerre ! Elle se disperse sans peine. L'assassinat de Jaurès menace de produire une agitation dangereuse. Heureusement, aux heures critiques, en France, le patriotisme, même chez les partis les plus remuants, reprend toujours ses droits. Le pays entier, saisi par le grand frisson des événements formidables qui commencent, ne songe point à se déchirer.

Dans les campagnes, le blé coupé n'est pas ramassé. Qu'importe ! les appelés s'en vont docilement. Il y a d'abord beaucoup de stupeur. La guerre ! mais ce n'est pas possible. Nul n'a vu apparaître les fameux *signes* qui, aux yeux des populations simples, précèdent toujours les grandes calamités. On se rappelle, en 70, les métairies embrasées, par des mains mystérieuses. On assiste, pourtant, intrigué, à l'enlèvement des plaques Maggi qui, par le jeu de chiffres spéciaux, doivent, dit-on, indiquer la route aux envahisseurs. Les gardes civiques, munis de brassards à liserés rouges, fusils de chasse au bras, protègent les routes ; les chaînes tendues aux portes des villages menacent ces espions, ces rôdeurs invisibles, allumeurs de paillers. Cela donne un peu l'impression de ce mystère cher à l'âme paysanne.

De tous, le cœur est résolu. Il n'est pas un homme perdu au fond du plus reculé des villages qui l'ignore : la France n'a pas voulu la guerre ; elle a été assaillie. Défendons-nous. La mobilisation, dans la plupart des communes, s'opère avec enthousiasme ou dans le calme le plus religieux. « Tous les appelés de Saint-

Herblain, animés d'un sentiment patriotique, ont rejoint leur dépôt, avec la certitude d'un prochain retour ¹. »

« A Nort-sur-Erdre, rapporte l'état communal, les soldats comptaient sur la victoire et partaient, sans paraître penser aux dangers qui les attendaient. » A Pierric, « il y eut d'abord la surprise, mais la population s'est assez vite ressaisie ; les hommes sont partis résolus et confiants : la plupart croyaient à la mobilisation seulement. Beaucoup pensaient que la guerre serait de courte durée. » A Derval, « la mobilisation s'est faite avec un entrain et un élan remarquables. Tous nos soldats, s'arrachant des bras maternels, sont partis en chantant. Pères, mères, frères, sœurs et amis les accompagnaient. Tous pleuraient ; mais eux ne se retournaient pas vers ceux qu'ils aimaient tant. A la gare, ils s'arrachèrent de ces bras aimés en criant : à Berlin ! Courage ! Nous reviendrons bientôt. Et ils partirent pleins d'espoir, sans un regret, pour sauver la Patrie en danger. » A Soudan, on signale « un enthousiasme sans pareil. » A Saint-Joachim, auprès de Saint-Nazaire, les hommes appelés à l'Armée se rendent en bandes, drapeaux et tambours en tête, à la gare de départ. Femmes et enfants suivent. « Tous se séparent joyeusement, tous pensent que les hostilités seront courtes ; que le retour des êtres chéris ne tardera pas. » A Rouans, le maire et ses adjoints parcourent les villages en automobile. Le zèle n'a pas besoin d'être excité : les hommes partent avec ardeur. Enfin, à Saint-Aubin-des-Châteaux, on se préparait à la fête locale, quand la terrible nouvelle éclata. Il devait y avoir, le lendemain, des courses de

1. Etat de Saint-Herblain. — Les renseignements qui suivent sont pris aux états des communes nommées dans le texte.

chevaux. Immédiatement, les pauvres forains démontent leurs boutiques et plient bagages. La fête est remise à des temps meilleurs.

Dans ces foules mues par un irrésistible entraînement, toutes les classes rivalisent de patriotisme. Les documents que nous avons sous les yeux en font foi : prêtres, instituteurs, bourgeois, ouvriers, paysans, tous comprennent l'obligation supérieure qui les déracine, le rôle magnifique que la Patrie leur confie, la grandeur des sacrifices possibles.

Les prêtres savent qu'il est permis de verser le sang pour défendre son pays ; aucun ne nie cette obligation contraire à l'obligation d'ordre général : tu ne tueras pas. Voici ce qu'écrivit, en partant à la guerre, un jeune séminariste dont la mort sera superbe, l'abbé Yves de Joannis : « Je n'ai de haine contre aucune créature faite à l'image de Dieu et à sa ressemblance ; mais je ne puis ne pas voir un grand péril pour l'Eglise et pour la France dans le colosse luthérokantien d'Allemagne. Je ne puis pas ne pas marcher en croisé et dresser mon canon contre la fausse philosophie, contre la fausse exégèse, contre la politique pleine de fausseté et d'arrogance qui veut asservir le monde, dans le mépris de notre race, de notre histoire, de nos traditions, de notre foi ¹. »

Les intellectuels, les travailleurs de l'esprit, les poètes, gens pacifiques de nature, partent en adressant à l'Allemagne des strophes vengeresses. Voici un passage de la première page d'un volume *Les Coqs et les Vautours*, dont l'auteur, le sous-lieutenant d'artillerie Albert Granier, trouvera une mort glorieuse en avion, au cours d'un réglage de tir :

1. Tony Catta, *Yves de Joannis*, 228.

« Tout ! il faut tout laisser derrière nous ;
— O nous, les butineurs d'Idées —
Il faut tendre nos volontés,
Vieux arcs depuis longtemps lassés,
Et darder, darder la Haine.
Haïr ! Haïr ! mot dur à l'âme !
Haïr ! Il nous faut haïr !
Haïr ! jusqu'à l'enthousiasme ! ¹ »

Oui, haïr ! Quel autre sentiment que la haine éprouver à l'égard de ceux qui veulent ignorer que la guerre elle-même a des lois ? Un barde amateur, bourrelier de son état, à Guérande, Adolphe Müller, sent l'indignation gronder en lui, et, mobilisé, il s'écrie :

« Dans la lutte où se heurtent les races,
Au creuset infernal où se trempent les cœurs,
L'Allemand de la vie efface jusqu'aux traces,
Et l'Univers s'effraie en voyant ses fureurs ². »

L'enthousiasme exalte jeunes et vieux, les jeunes surtout. Un Nantais s'écrie, à son départ de Cholet : « Quel beau départ ! Des fleurs partout. Jamais je n'avais embrassé tant de Choletaises. Un enthousiasme indescriptible. Des hourras ! des Vive la France ! Si vous aviez vu ce départ, on aurait plutôt cru à notre

1. Il était clerc de notaire au Croisic. Son volume parut chez Jouve, en 1917. Dans deux vers de la poésie *la Rafale*, il décrit les orages d'acier :

En rafale d'acier, les longs obus gloutons
Fracassent le ciel d'un formidable orage.....

Il mourra dans un de ces orages. A 1.000 mètres d'altitude, son avion, atteint par un obus, sera complètement pulvérisé. On ne retrouvera rien, ni de l'appareil ni du passager.

2. Poésie publiée par *Le Guérandais*, qui a donné de nombreuses lettres de Müller. Tué.

libération ¹. » Un Nazairien, Henri Legout, répond à sa mère qui voulait l'embrasser : « Non, mère, ne viens pas, je désire ne pas être influencé et conserver jusqu'au bout tout mon courage. » Il le conserva jusqu'à la mort. Un jour, cet enfant, mortellement blessé, écrira : « J'avais donné mon corps à la France ². »

Ils partent ainsi, bouillants, pleins d'entrain, parce qu'ils savent quel est l'agresseur. « Je suis très content de partir, mande Chupin à sa mère, et si j'y laisse ma peau, ce ne sera pas en lâche, mais en brave qui se sera battu jusqu'au bout pour vous défendre. » Il tiendra parole et y laissera sa peau, comme il le dit ³.

Au milieu de cette fougue, dans le grand tumulte de cette mobilisation soudaine, facilement on distingue, les documents sous les yeux, les raisons secrètes, instinctives qui maintiennent ainsi très haut le moral, galvanisent la pensée. Nos paysans ne savent pas tous que les Germains ont envahi la France une centaine de fois depuis dix siècles, pour s'emparer de notre sol ; mais ils connaissent, cependant, le grand danger que nous fait courir notre frontière ouverte, devant un ennemi dont ils n'ignorent pas les gigantesques appétits. Ils ont appris, tout au moins, les désastres de 1870, simple épisode de la lutte séculaire pour la conquête des frontières naturelles de la France, le Rhin. Aussi, ces braves gens que l'on dit si simples, si passifs, se plaisent-ils à manifester leurs sentiments et la conviction qu'ils ont de nos droits.

1. Lettre de René Préaubert à sa famille.

2. *Le Courrier de Saint-Nazaire*, 14 novembre 1914.

3. Pierre Chupin de Vallet. — De Vallet également, Jean des Nouhes qui écrit, dès que mobilisé : « Si nous devons partir, je serai très content ; je suis résolu à faire mon devoir. »

L'un écrit : « Je suis heureux d'aller à la guerre pour venger nos ancêtres ¹. » L'adjudant Charles Heulot, de Guérande, écrit à son père, quelques mois après le début des hostilités : « Depuis 1870, personne n'avait été à même de vous venger de tout ce que ces cochons vous ont fait endurer. Eh bien ! aujourd'hui, soyez heureux, vous avez des enfants qui se chargent de leur faire chèrement payer toutes leurs méchancetés. Je puis vous dire que pour ma part, j'ai plus d'une tête de Boche sur la conscience ². »

Jean et Julien Goupé, deux ouvriers nantais, tous deux incorporés au 51^e d'Artillerie, écrivent à leur père, un vieux de 70 : « Vous nous dites que vous auriez été bien heureux de venir demander à ces maudits Boches vengeance de ce que vous avez souffert en 1870. Eh bien ! quoique vous ne le puissiez plus, les vieux braves seront bien vengés, car nous avons la ferme conviction que nous sortirons vainqueurs du mauvais pas où nous sommes engagés. Ce sera long et dur, mais on pourra rentrer dans sa famille le front haut et la joie au cœur d'avoir rendu inoffensif un ennemi terrible. Nous espérons toujours être au nombre de ces heureux ; notre confiance est en Dieu qui seul peut donner la victoire ³. »

Une noble émulation s'empare des cœurs, nul ne veut rester en arrière. Ne serait-ce pas une honte pour celui qui, en état de servir, s'enfouirait à son foyer ? « Pourquoi resterai-je pendant qu'il y en a qui se font casser la figure ? » écrit à sa filleule le soldat Charles Olivier, de Nantes. Est-ce que je ne suis pas comme eux

1. Athanase Grimaud, de Vallet. Tué.

2. *Le Courrier de Saint-Nazaire*, 27 mars 1915.

3. *Echo de Saint-Clair*, de Nantes, 13 juin 1915.

le débiteur de la Patrie? Est-ce que je me laisserai défendre, moi qui suis jeune et bien portant, par les pères de famille qui sont sur le front? Non, tu sais bien que je n'ai pas la tête à faire un embusqué¹. »

Non, ils ne feront pas des embusqués. L'enjeu de la bataille a trop de valeur; c'est le salut de la Patrie et de leur foyer. Cela, il l'exprime admirablement, Félix Boislève, cultivateur à Saint-Mars-du-Désert, dans une lettre à ses parents: « Je sais que je combats pour ma famille et tous ceux que j'aime; et comme je vous aime plus que moi-même, tous les sacrifices sont doux. » « La guerre est un métier dans lequel on ne s'appartient guère; tout doit être pour la Patrie, » écrit-il encore. A un moment, il se dit dans une situation dangereuse et il ajoute: « Bien que ma tâche soit difficile, je m'efforce de la remplir de mon mieux et même je remercie Dieu de me l'avoir accordée plutôt qu'à un père de famille; et je vous assure qu'il sera bien difficile aux Boches de franchir les fils de fer que j'ai posés. »

Félix Boislève a quatre frères sous les drapeaux. Les cinq frères ont la même conscience de leur impérieux devoir. Ils représentent une de ces admirables familles paysannes où toutes les sèves les meilleures, montées des racines profondes de la race, se résument excellemment et produisent les plus merveilleuses fleurs.

Quand Jules, l'un des frères part à son tour, il informe Félix qu'il saura « accomplir tous les sacrifices que la Patrie lui demandera. » Pierre écrit: « Je ne doute pas du courage de mes frères et je suis heureux d'aller les rejoindre, pour leur *prêter main-forte*. »

1. Lettre de Ch. Olivier, de Nantes, soldat au 158^e d'Infanterie.

Il vaudra Félix. Ils se valent tous, ces frères superbes. Quand Félix tombe, le 14 juin 1915, à Quennevières, Pierre écrit à leur vieux père: « Soyez bien sûr que vos cinq fils à la guerre n'ont point d'autre sentiment que celui de faire leur devoir; Félix surtout, avec son caractère si doux, qui ne demandait qu'à obéir, n'offensant jamais le bon Dieu qui Lui aura tendu les bras, en le voyant venir à Lui¹. » — Ne trouvez-vous pas que l'entrée de Félix Boislève au Paradis rappelle la belle poésie *La Passion de notre frère le Poilu*, du poète angevin Marc Leclerc? Le bon Dieu a tendu les bras à Félix Boislève, comme au brave territorial de Maine-et-Loire:

C'était un pauvr' bougre d'Poilu,
Qui s'en allait sous la mitraille.....

La mitraille l'a tué.....

Et voilà que l'Bon Guieu sourit,
Et qu'd'arrière' lui le Ciel s'ouvrit.....

Et l'Poilu vit qu'parmi les Anges,
I s'était produit du mélange;
Y avait assis au milieu d'eux
Des tas d'Poilus, l'air bien heureux,
Avec des capot' bleu d'azur
Qu'avaient l'air d'être fait' sur mesure,
Et, s'ûs la têt', des casqu' en or.....

Parmi eux, sans doute, beaucoup d'Angevins, de Bretons, de Poitevins.

Défendre son pays est un devoir élémentaire et absolu. On

1. Les lettres de Boislève ont été communiquées par M. Ganuchaud, maire de Saint-Mars-du-Désert, ainsi que celles de Jules Evin.

ne le discute pas. « Le métier ne me paraît pas trop dur, écrit à sa mère un autre enfant de Saint-Mars-du-Désert, Jules Evin ; puis, ne m'avez-vous pas toujours dit qu'il fallait faire son devoir ? Eh bien ! Je suis là-bas pour faire mon devoir. Il ne faut donc pas me plaindre. »

S'ils font leur devoir, donc s'ils souffrent, s'ils versent leur sang, s'ils meurent, c'est la faute de leur mère. Cette phrase résume tout un monde d'idées, éclaire cette immensité obscure que nous nommons la tradition, c'est-à-dire tout ce qui nous vient du passé par le canal de notre père, de notre mère.

Le sergent Gustave Berrée, de Châteaubriant, écrit à sa mère : « Certes, vous devez vous sentir heureuse de n'avoir aucune inquiétude à mon sujet ; mais, tout de même, dans le fonds de votre cœur de chrétienne et de patriote, je suis certain que vous seriez contente de pouvoir parler de votre gars comme les autres parlent des leurs. Aussi, j'aime mieux vous le dire franchement ; d'ailleurs, je ne vous ai jamais rien caché : j'ai demandé à partir. Vous ne me gronderez pas ; je suis sûr que vous comprendrez mes sentiments. »

Sa mère, « en son cœur de chrétienne et de patriote, » pourra se souvenir avec honneur de cet enfant si bien formé à son école. Frappé mortellement, le 28 avril 1916, il dit simplement à l'aumônier qui le confessait : « Maintenant, je suis prêt à partir. »

Il traduira les mêmes sentiments, ce lieutenant Gaétan Cossé, disant à sa mère, à son père, qui viennent de perdre déjà un fils — hélas ! ils en perdront trois — et qui voudraient le faire mettre à l'abri : « Ce n'est pas ma faute si vous m'avez mis du sang dans les veines, et je ne m'en plains pas ; car il faut que ceux qui ont le moral suffisamment trempé remplacent au danger et à

l'honneur les poules mouillées qui restent à l'arrière... Je dois me battre... Je vous en supplie, soyez courageux, soyez Français ! »

Il parle aussi dans le même sens, Edmond Gousset, de Châteaubriant, qui écrit à sa mère : « J'ai admiré ton sacrifice et je t'en remercie. Tu es une vraie mère de Français, une de ces femmes de France si courageuses et qui sont notre soutien dans nos misères. » Mais ces misères ont un but : « Il faudra faire flotter sur leurs monuments notre vénéré drapeau tricolore, pour remplacer le leur. Que je serai heureux, si j'ai le bonheur de vivre jusque là, le jour où la nation allemande, à genoux, demandera grâce ! »

Armand Laurent, également de Châteaubriant, déclare que, d'ailleurs, ceux qui consentent le plus grand sacrifice ne sont pas les enfants, mais les parents : « Je ne fais que mon devoir ; mais vous, vous en faites un plus grand, car vous avez donné à la Patrie des bras, et ces bras travaillent pour elle. Donc, votre sacrifice est plus grand que le mien. »

André Korb, fils du rabbin de Nantes, exprime la même idée : « Chers parents, je vous prie d'avoir du courage, car si la guerre est triste pour ceux qui partent, elle est encore plus triste pour ceux qui restent. En ces pénibles circonstances toute ma pensée va vers vous 2. »

S'ils quittent leur ville, leur village, leur famille, c'est justement pour les défendre contre « ces barbares et assassins maudits

1. Les trois frères furent tués : Gaétan, lieutenant ; Jean, sous-officier ; Marcel, lieutenant.

2. André Korb, sera tué, ainsi que son frère Henri.

de tous les peuples civilisés, écrit un ouvrier nazairien. Nous autres territoriaux, nous sommes fiers de défendre notre joli pays et notre belle France qui fait la gloire de tous les pays civilisés ¹. »

« En tout cas, affirme Auguste Cussonneau, si nous allions nous faire démolir, nous aurions gardé à nos parents le beau nom de Français que les Allemands cherchent à nous enlever. Mais, Dieu merci, ils ne nous auront jamais. » « Pourquoi viennent-ils chez nous ? écrira-t-il une autre fois, regardant les cadavres boches accrochés à des fils de fer barbelés. Il n'y a pas la presse à les aller chercher ; s'ils étaient restés tranquilles, pareil malheur ne leur serait pas arrivé ; et puis, s'ils trouvent que nous leur faisons trop de misères, ils n'ont qu'à retourner chez eux ². »

C'est simple. Tout soldat français comprend ces choses là. Que l'Allemand s'en aille et la situation sera nette. Sinon, le poilu est décidé à faire « son devoir de bon français et de bon défenseur de la France grande et libre ³. » Il a confiance entière, lui, si le civil ne l'a pas complète parfois.

« La France sera, j'espère, fière de ses officiers et de son

1. *Le Courrier de Saint-Nazaire*, 1^{er} mai 1915, Lettre de P. A., ouvrier chaudronnier, du 81^e Territorial.

2. Un jour, Auguste Cussonneau ira chercher son lieutenant mortellement blessé, auprès des lignes boches. Il tombera lui-même, atteint à la tête. Son frère Mathurin, racontant sa mort dans une lettre à ses parents, ajoute : « Ici, il faut s'attendre à la mort, tous les jours. Cependant, nous avons la consolation de dire en mourant que nous défendons notre pays, notre religion et nos droits. Espérons que le bon Dieu nous en récompensera un jour. » Les lettres d'Auguste Cussonneau sont tirées de l'*Echo du Landreau*, 1915.

3. *Le Courrier de Saint-Nazaire*, 3 juillet 1915. Lettre de Louis Hugonnet.

armée si longtemps rabaissée et si dénigrée, écrit un Nantais en partant. Nous ferons notre devoir sans arrière-pensée. Que nous serions heureux de rendre au pays les provinces perdues depuis quarante-quatre ans. L'occasion est bonne, n'est-ce pas ¹ ? »

Ce sera une belle occasion, en effet, de reprendre nos provinces ravies si brutalement en 1871 et de verrouiller la frontière par un bon traité. Ce sera peut-être le moyen d'empêcher toute guerre à l'avenir. Edmond Gousset le croit bien. Il ronge son frein à Compiègne ; il date ses lettres de « Compiègne, toujours Compiègne, hélas ! » Il espère que 1915 donnera le triomphe, nous rendra l'Alsace-Lorraine. « Pour cela, déclare-t-il, je suis prêt à faire tous les sacrifices, en demandant à Dieu de voir la victoire. » — Il ne verra jamais la victoire.

« Nous ne voulons pas, écrit le capitaine Georges Guillet, que les petits enfants de France soient obligés, dans dix ans, de supporter une guerre comme celle-ci. Nous voulons lutter pour que les enfants de maintenant soient heureux plus tard, dans une France forte et glorieuse ². » Hélas ! mon capitaine, cette volonté de vaincre, ce noble esprit de sacrifice se paient parfois de la vie, et vous avez sacrifié la vôtre pour rendre plus heureux ceux qui viendront après vous.

La plupart quittent leur famille, leurs amis, mus par le patriotisme pur. Lisez cette lettre si laconique et si belle d'un

1. Lettre de G. Fleury, 24 août 1914, dans le *Journal* du D^r Polo.

2. *Courrier de Saint-Nazaire*, 9 septembre 1916. Lettre du capitaine Georges Guillet, professeur au collège Saint-Stanislas, de Nantes. Tué. — Voir dans le même journal, 28 août 1915, une lettre semblable du lieutenant Robert : « Le sentiment du devoir à accomplir, la pensée que tout ce que je supporte, mes enfants, mes petits, ne le supporteront pas, me font trouver doux cette nouvelle séparation, ce nouveau sacrifice. »

jeune Nantais, René Bizet : « Enfin, l'heure du grand sacrifice a sonné. La Patrie me demande tout mon courage. Je le lui donne. Et, s'il le faut, je serais heureux de verser mon sang pour sa délivrance. Le bon Dieu sait que je suis disposé à tout faire, pourvu que ce soit sa sainte volonté. »

Et le maréchal des logis Octave Pérez, qui sera tué à la frontière lorraine, écrit dans le même sens : « Confiance ! ... Courage, nous serons vainqueurs. Il y aura encore de beaux jours pour la France. Vous les verrez. Quant à moi, je suis dans les mains de Dieu ; je suis prêt. Je pars le cœur très haut. Ma mission sera des plus périlleuses au début. J'ai un bon sabre, un excellent cheval, un bon revolver. En avant pour la France. Redisons ces beaux vers :

« En avant
» La mort n'est rien si le pays en sort vivant ¹. »

Ainsi s'exécute la mobilisation, ainsi s'éloigne la jeunesse ; ainsi s'en vont les hommes d'âge mûr. Ils quittent leurs foyers dans toute la plénitude d'une conscience nettement éclairée sur nos droits et nos devoirs.

Le spectacle des femmes conduisant leurs maris ou leurs fils à la gare n'est pas moins admirable : « Je ne voulais pas pleurer, nous dit une mère ; devant mon fils, j'avais les yeux secs ; je sanglotai, quand il fut parti. »

Toutes se mirent au travail et remplacèrent à l'usine et dans les champs les hommes appelés à la frontière, sans hésitations, sans récriminations. La France entière fut alors mobilisée : les hommes le furent par l'appel des armes ; — les femmes se mobilisèrent elles-mêmes.

1. Octave Pérez, Cornulier-Lucinière par sa mère.

LEUR ÉTAT D'ÂME

LEUR ÉTAT D'ÂME

Tous les soldats de France se sont plus ou moins ressemblés ; ils possédèrent tous, d'une façon générale, le même type, physique ou moral, propre au Français. Cependant, il y avait chez nos Bretons, chez nos Angevins, chez nos Vendéens, chez nos jeunes gens des provinces occidentales une pensée mystique, une sensibilité extrême, sous une apparence parfois plus rude ; qualités provenant du terroir, de la formation héréditaire, des sources mystérieuses de la race. Cela est nettement perceptible dans les actes, dans les paroles qui nous ont été conservés et surtout dans les lettres du front.

Quelles que soient les occasions qui suscitent la manifestation de cette sensibilité, on la retrouve à chaque instant aussi intense, aussi vigilante. Elle guide dans les ténèbres, dans l'horreur de la tuerie l'âme des héros. Elle l'empêche d'oublier ce qu'elle se doit à elle-même, ce qu'elle doit aux enseignements de la famille, à l'honneur du pays. Et c'est par elle que se reconnaît bien la différence des deux doctrines de guerre, la française et l'allemande.

De même que la Prusse n'a jamais cessé de pratiquer une politique d'agression employée, en 1864, contre le Danemark, en 1870, et de 1870 à 1914, contre nous ; de même, dans ses méthodes de guerre, elle montre toujours un mépris violent des

règles en usage chez les peuples civilisés. Un fait frappe : c'est qu'en morale l'Allemagne a poursuivi depuis quarante ans une marche régressive ; elle s'est montrée beaucoup plus barbare dans la dernière guerre que dans la précédente. Il semble qu'elle ait rougi d'appartenir encore à l'humanité, qu'elle ait voulu s'en séparer.

Sans parler du fameux *chiffon de papier*, selon l'expression cynique employée par le chancelier allemand, pour qualifier un traité au bas duquel figurait la signature de l'Allemagne, que d'armes jusque là réprouvées, que de ruses diaboliques, que d'incendies « scientifiques », de massacres de populations civiles ou d'ambulances ! Le 26 août 1914, ordre fut donné par le général Stenger d'achever les blessés armés ou sans défense.

Tout cela établi à l'avance par les doctrinaires comme Clausewitz et Bernhardi, dans leurs livres de stratégie, tout cela voulu, prescrit, systématique. Le peuple allemand dans son ensemble adhéra à ces principes barbares, à ce triomphe de la force coûte que coûte, à cet aboutissement nietzscheen de l'instinct triomphant.

Certes, comme ils le disent, « *der Krieg ist der Krieg*, » la guerre est la guerre, et il est certain qu'en apparence les gaz qui corrodent, brûlent, empoisonnent, ne sont pas des moyens plus sauvages que les obus qui déchiètent les membres. En apparence seulement ; car les gaz, emportés par le souffle du vent, enveloppent au loin, dans leurs nappes morbides, les non-combattants eux-mêmes. Ensuite, parce que ceux qui sont touchés ne sont pas seulement mis hors de combat : atteints dans la profondeur de leur être, beaucoup garderont, toute leur existence, une tare au fond du sang, et cette tare transmise avec le sang sera peut-être la cause de générations malades.

Les Allemands s'en réjouissent. Le pasteur Lœbel s'écriait, parlant de nous : « Leurs souffrances doivent nous être agréables, leurs douleurs ne doivent pas émouvoir les sourdes oreilles allemandes. Point de quartier pour les Anglais, les Français, les Russes et tous les peuples qui se sont donnés au diable ! » Le professeur Reynold Seeberg, à la cathédrale de Berlin, proclamait : « Nous faisons une œuvre d'amour en les tuant, en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons, en envahissant leur territoire. » Le pasteur Fritz Philippe, de Berlin, synthétisait cette méthode par ces paroles : « La mission de l'Allemagne, mes frères, est de crucifier l'humanité. »

Et pour la crucifier plus sûrement, plus implacablement, pour la tenir haletante, pantelante sous ses pieds, pour arriver à cette fin victorieuse, tous les procédés sont bons. Sur le champ de bataille même, toutes les perfidies ont leur valeur. Le mot honneur n'a plus de sens. Autrefois, dans les guerres précédentes, les adversaires s'estimaient. Quel sentiment pouvaient éprouver ceux qui virent les Allemands se coiffer de képis rouges pour mieux nous surprendre ?

Il y eut un moment où, de tranchée à tranchée, il s'établit une dangereuse fraternisation, au moins dans certaines divisions et avec certains corps allemands. On se parlait, on échangeait des petits cadeaux. Ruse de guerre. Les Boches criaient : « Kamerades français, vivement la paix. » Nous leur faisons signe de venir, de se rendre ; mais ils restaient réfractaires. Pendant ce temps là, un

1. Le soldat Amédée Gallais, de la Limouzinière, fut cité à l'ordre pour être parti de nuit, comme volontaire, reconnaître seul un groupe d'Allemands ainsi déguisés qui s'avançaient sur nos tranchées.

de leurs officiers inspectait nos positions à son aise avec ses jumelles ¹. »

Auguste Bertrais, raconte : « J'occupais le parc du château de Thiepval, où les Allemands étaient installés... Vers neuf heures et demie, ils s'avancèrent dans le parc, sans armes, avec un drapeau blanc et crièrent : kamerades, ne tirez pas. Une de nos sections s'apprêta à les faire prisonniers ; mais, à cet instant, de violents coups de feu nous furent envoyés. Je fis battre en retraite, me voyant débordé ². »

Le 24 août 1914, à Saulxures, un cri de « Cessez le feu » retentit devant les lignes françaises. Le sous-lieutenant de Ternay arrête son peloton et se porte seul en avant, en reconnaissance. Soudain, il s'aperçoit qu'il s'agit d'une ruse de l'ennemi ; il a le temps de crier à ses hommes : « En avant ! Chargez ! ce sont les Bavares ! » Il tombe criblé de balles ³.

Quelle répulsion pour un pareil adversaire devait éprouver nos soldats ! Mais aussi quelle pitié pouvaient-ils ressentir par la suite, lorsqu'ayant entendu les cris des blessés allemands, ils

1. Lettre de J.-Marie Babin, du Landreau, *Echo* des 4 avril et 6 juin 1915. Même revue, 3 janvier 1915, J.-Marie Babin relate : « Des soldats des deux camps se passaient les journaux, chacun voulant démoraliser l'adversaire. »

2. Auguste Bertrais, instituteur à Bouvron, gravement blessé dans cette affaire.

3. Louis d'Aviau de Ternay. — Le lieutenant Léon Frappier, instituteur à Nantes, périt assassiné, au moment où il se rendait auprès d'Allemands qui avaient feint de se rendre. — Les Turcs, bons élèves des Allemands, employèrent les mêmes moyens indignes. Le capitaine Joseph Pellé de Quéral, de Nantes, fut tué par des Turcs dissimulés derrière un drapeau blanc, qu'ils venaient d'ériger sur la tranchée.

s'étaient précipités pour les secourir et avaient été accueillis par une salve bien dirigée ? De pareils guets-apens fatalement leur durcissaient le cœur. Ainsi, un jour qu'un cri déchirant s'était fait entendre dans les lignes ennemies, un soldat, qui avait failli être la victime d'un odieux simulacre de ce genre, déclara : « Cette histoire vous empêche d'aller au secours du Boche ; s'il est vraiment blessé, il attendra jusqu'à demain ¹. »

La confiance était morte, c'est vrai ; mais nos hommes gardaient quand même, vis-à-vis d'un ennemi sans foi ni loi, les principes essentiels de la morale humaine et divine. Le petit soldat témoin de l'affaire du faux blessé écrivait, après avoir vu flamber Arras : « On nous a déclaré qu'il était insensé d'user de trop de sentimentalité avec de semblables adversaires, et nous emploierons désormais les mêmes ingrédients, les mêmes engins de destruction, en ne les destinant, *toutefois, qu'au but réel de la guerre.* »

Le Français met les sentiments d'honneur avant tout autre. A la veille de la bataille de la Marne, Joffre disait, dans un ordre du jour à jamais fameux : « Au moment où s'engage une bataille dont dépend le sort du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière... » Que disaient, au même jour, les généraux allemands ? « Pour sauver le bien-être et l'honneur de l'Allemagne, j'attends de chaque officier et soldat, malgré les combats durs et héroïques de ces derniers temps, qu'il accomplisse son devoir entièrement et jusqu'à son dernier souffle. » Les Allemands faisaient passer le bien-être avant l'honneur.

Cette différence d'idéal entre le soldat français et nos

1. Lettre de René Préaubert, de Nantes.

ennemis trouve sa source dans une éducation et des traditions nettement divergentes. Chez nous, chez le Breton, chez l'Angevin et chez le Vendéen, en particulier, cette formation est si marquée qu'elle résiste au temps et à l'arrachement du sol natal. Au début de la guerre, débarquait, venant du Venezuela, où sa famille était fixée depuis de longues années, un jeune homme, né à Nantes, René Hardy. Sa patrie d'origine ne l'appelait pas ; spontanément, pourtant, il accourait. D'apparence malingre, il fut refusé par les bureaux de Recrutement de Nantes et de Rennes. Bien pis, son ignorance complète de la langue française le fit même arrêter comme suspect. Le Comité de Secours aux Réfugiés de Nantes le prit sous sa protection. Il fut relâché et parvint finalement, après de multiples démarches, à s'engager.

Il revint de la guerre médaillé militaire, avec la croix de guerre ornée de six étoiles, dont une d'or, deux d'argent et une palme. Il fut sept fois blessé. Cinq de ses frères avaient été tués à la Légion étrangère. Le seul resté au pays était trop âgé pour s'enrôler.

Ce héros qui chez lui, là-bas, dans l'Amérique du Sud, était, à ce qu'il nous a avoué, un petit vaurien, gardait dans le coffret de son cœur des trésors ensevelis : les principes demi oubliés d'une formation enfantine précieuse. Les Bretons émigrés au-delà des mers n'oublient ni l'idéal mystique de leur pays, ni l'ardent amour qu'ils doivent à la France. Une vieille tante de René Hardy était restée bretonne sur la terre étrangère. Lisez ces phrases avec lesquelles elle savait réveiller chez son neveu les idées les plus hautes :

« Tu as bien fait, mon enfant, lui écrivait-elle, en apportant ton faible contingent à l'œuvre que notre belle France poursuit en ce moment... Quand tu m'écriras, donne-moi bien des détails,

tout ce qui te sera possible, sans manquer à ton devoir et aux prescriptions qu'on vous impose. T'es-tu battu souvent ? Où ? N'as-tu pas eu peur, en te voyant au milieu de ces pluies de feu ? J'espère que non, car dans notre famille il n'y a pas de lâches, tu le sais bien... Rappelle-toi ce que je t'ai tant recommandé ; ne te tache pas par un de ces actes horribles qui se commettent malheureusement pendant les guerres. Respecte les vieillards en pensant à moi et les jeunes filles en pensant à tes sœurs. Ne souille pas tes mains en prenant quoi que ce soit qui appartienne à autrui. Sois un bon petit soldat modèle, et Dieu te protégera. »

Comparez cette lettre, comparez ces enseignements aux termes d'innombrables lettres qu'on a publiées, où des Allemands, où des femmes d'Allemands donnaient à leurs fils, à leurs époux des conseils de haine, de pillage et de mort, et vous sentirez clairement l'immensité du fleuve moral qui coule entre eux et nous.

Dans l'exécution des consignes, dans la soumission aux ordres les plus pénibles, dans le dévouement douloureux, dans l'immolation complète nulle ostentation, nulle vanité. Le Breton fait son devoir, tout naturellement. Loquet, sorte de héros volontaire et impulsif, sujet aux coups de tête, proposé pour une récompense, après avoir tenu une tranchée d'abord avec un camarade, puis seul, répond : « Je n'ai rien mérité ; j'ai fait mon devoir aujourd'hui. *Je ne sais si je pourrai le faire demain.* » C'était trop d'humilité ; il le fit héroïquement le lendemain, et les jours et les mois suivants ; il le fit jusqu'au bout ¹.

Un Allemand, un *surhomme* n'eut jamais avoué : Je ne sais

1. Clair Loquet, de Saint-Mars-de-Coutais, un des rares soldats du 65^e resté à son régiment jusqu'à la fin. Le camarade qui tint avec lui la tranchée était de Pont-Rousseau.

si je pourrai faire mon devoir demain ; il eut été, par définition, incapable de manquer à son Devoir, à un moment quelconque de sa vie.

Nos Bretons savent qu'ils ne sont que des hommes, et des hommes bien frêles, bien petits dans la tempête épouvantable. Ils n'ignorent pas la fatigue de leurs nerfs. Ils n'ont pas tremblé hier ; mais demain ?...

Un Nantais qui s'est fait connaître depuis la guerre par deux recueils de poésies où le talent abonde, M. Henry-Jacques, a, dans une pièce intitulée *L'Examen de Midi*, peint avec une grande sincérité cet état d'âme complexe, fait de courage conscient, de résignation fataliste et de peur instinctive.

J'ai tué quelquefois, de loin ou face à face
Et le sang sur mes mains ne m'a pas dégoûté.
Mais de tous les martyrs j'ai salué la face,
Supportant leur douleur de toute ma pitié.
J'ai bafoué parfois la sèche discipline,
Mauvais soldat cédant à quels sursauts obscurs ?
La révolte ou la peur m'ont sauté sur l'échine.
Je ne puis pas crier : Je suis pur ! je suis pur !
Mais j'ai sanctifié ma lâcheté native
Dans ce consentement généreux de souffrir.
Si les destins secrets consentent que je vive,
Ils savent que j'avais accepté de mourir.
Pardonnez-moi la peur, le doute et la paresse ;
Le sang que j'ai donné m'a lavé chaque fois.
Je suis un homme grand dans toute sa faiblesse :
Que cet homme surtout ne meure pas en moi !

1. Henry-Jacques, né à Nantes, le 25 février 1886. Ouvrages : *Nous de la Guerre* ; *La Symphonie héroïque*, d'où est tirée la pièce ci-dessus ; *Jean Costebél, matelot*.

Et nos Bretons, dans la conscience qu'ils ont d'être si peu de chose sous la pluie diluvienne de gaz, de balles, d'obus, se raccrochent à toutes les planches de salut ; ils se confient à la protection de ceux qu'ils ont aimés, qui sont partis vers l'au-delà, mais ne sont jamais complètement des absents. Ils croient avec raison que les morts nous gouvernent, non seulement par l'hérédité physique ou morale qu'ils nous ont léguée, mais encore par des interventions directes, sous forme de conseils, de tutelle protectrice : « Avant de partir à notre tranchée, écrit Léo Dequibbec à ses parents, j'ai bien vu que nous allions à la mort ; aussi, je me suis mis entre les mains de grand-père et de grand-mère. Ils m'ont bien protégé. *Portez-leur au cimetière* mes respectueux remerciements ! »

Jusqu'au dernier moment, cette pensée des êtres aimés soutient, anime ; les lettres des mères apportent le réconfort dans les moments de spleen et de lassitude. René Préaubert écrit à son ami Sylvain Royé — ces deux jeunes nantais se sont liés au Lycée d'une commune affection, ils le seront bientôt dans la même mort glorieuse — il lui écrit : « Les lettres d'une mère sont bien réconfortantes et celles de la mienne sont toute l'expression de son énergie et de son courage dont elle est si bien armée. » Et le jeune homme ajoute : « Dieu a décidé déjà de notre vie et ce qu'il fait est bien fait. »

Un autre Nantais, le caporal Eugène Benoît, écrit de la lointaine Armée d'Orient ; il parle des trois pensées qui doivent s'emparer de tout soldat français et chrétien : « La pensée de Dieu qui

1. Léo Dequibbec, fils de M. Dequibbec, chef de gare au Pallet. Tué.

peut encore nous protéger ou bien, dans quelques instants, nous rappeler à Lui; la pensée des êtres si chers qui sont là-bas et que l'on ne verra peut-être plus;... enfin, la grande et dernière pensée qui ne doit demeurer absente de l'esprit de chacun, celle de la France, qu'il nous faut défendre même au prix de tout notre sang, si Dieu l'exige. »

« Si Dieu l'exige ! » — Un des phénomènes les plus caractéristiques de cette guerre fut certainement le prodigieux renouvellement des croyances religieuses qui s'est manifesté chez les protestants comme chez les catholiques. Nous avons remué des milliers de lettres et nous avons été impressionné par la fréquence extraordinaire des affirmations chrétiennes.

Explosion soudaine de foi ardente, l'âme française devint comme un immense autel — l'âme française, car le fait se produisit un peu partout, sur l'ensemble du territoire. — Il n'est pas possible pour le psychologue de ne pas tenir compte de cette révolution inattendue. Les écrivains de l'avenir en seront certainement frappés. La nier, même la passer sous silence, serait indigne d'un historien consciencieux.

Alfred de Vigny écrivait dans son livre fameux *Grandeur et Servitude militaires* : « Les hommes de guerre combattent et meurent sans presque se souvenir de Dieu. Notre siècle sait qu'il est ainsi, voudrait être autrement et ne le peut pas. » — On dirait qu'il s'agit d'un peuple différent, tellement, à ce point de vue, le Français de la dernière guerre apparut transformé. Le vieux fond de mysticisme qui existe chez nous, façonné par des siècles de Christianisme, est remonté à la surface. Cent trente ans après

la Révolution, on voit les hussards du régiment de Tarbes aller, au moment où éclate le fléau, faire bénir leurs armes à Lourdes.

Si le soldat français, en général, ressentit aussi profondément le choc qui ravivait en lui des sentiments oubliés, que dire de l'effet produit chez nos populations de l'Ouest, où des siècles de foi avaient créé un idéalisme plus marqué ?

Un Nazairien, sergent-major au 4^e Colonial, décrit une messe dans la forêt, en face de l'ennemi : « Au centre, dit-il, adossé au marronnier, à la place d'honneur, à côté de la croix, le *drapeau tricolore du Sacré-Cœur*, donné par le général Gouraud au 4^e Colonial. Ce drapeau vient aux tranchées. Un jour ou l'autre, il sera déployé sous la mitraille et les obus ; ce sera un autre Patay ! »

En 1870, on avait vu les zouaves pontificaux, les zouaves de Charette, arborer des Sacré-Cœur ; on voit maintenant des régiments de ligne porter sur l'uniforme de la République de pieux insignes. Un soldat de notre pays décrit ainsi la sortie de la tranchée :

« Les zouaves nous prolongeaient à gauche. Ils chargeaient, le commandant et l'aumônier en tête avec le crucifix. Beaucoup de soldats avaient à leur képi ou à leur capote l'image du Sacré-Cœur. Il n'y a pas de respect humain. — Il s'agissait de reprendre le cimetière de Tracy-le-Val, auprès de Reims 2. »

1. *Le Courrier de Saint-Nazaire*, 29 mai 1915. Lettre de M. Lompe, inst. libre.

2. Notre soldat, Jean-Marie Giraud, du Landreau, donne ensuite des détails amusants sur la façon dont les Arabes menèrent la bataille : « Les Zouaves et les Turcos, ayant trouvé dans les maisons des gibus et des redingotes, chargeaient gibus en tête et la redingote sur le dos, ce qui ne les empêchait pas d'abattre beaucoup de Boches. »

La guerre est impie en elle-même ; elle est interdite par les lois divines. Mais la défense du territoire est une chose impérieuse et sacrée ; en s'y vouant, le soldat accomplit simplement un acte obligatoire. C'est ce que traduit dans ses lettres le sergent Duguy.

« Pourquoi la guerre par la volonté diabolique de quelques hommes qui gouvernent les peuples ici-bas ? De quelles responsabilités ces êtres-là doivent être chargés ? De telles choses ne devraient plus exister au siècle où nous sommes. Mais, enfin, la réalité nous impose ces tristes temps. En catholiques et en Français, nous devons aller où le devoir nous appelle, parce que d'abord nous savons que Dieu nous garde et qu'ensuite nous devons obéir à la voix de notre Patrie, la France ¹. »

Ce sentiment est très net chez le soldat : en défendant la France, il ne protège pas seulement son sol, mais encore tout ce qu'elle représente de civilisation, d'héritage matériel ou moral transmis de famille en famille. « Les catholiques ont raison de croire, écrit Maurice Barrès, que la victoire allemande eut marqué un amoindrissement du catholicisme. Qu'eût-été la religion imposée à l'Europe occidentale ² ? » Le plus humble des paysans de l'Ouest s'en rend compte obscurément. Jean-Marie Babin, du Landreau, décrit des soldats portant des Sacré-Cœur sur la poitrine et déclare : « C'est beau et impressionnant, ça ressemble aux croisades des siècles passés. Il est vrai que nous luttons aussi un peu pour la même cause sacrée. »

Le Breton, si sensible, s'émeut aux réminiscences poétiques

1. Lettre d'Henri Duguy, de Monnières, mort pour la France.

2. M. Barrès, *Les diverses Familles spirituelles de la France*, 1914.

qui montent de son passé, de sa vie enfantine ; et quand résonnent à ses oreilles les syllabes pieuses des cantiques familiers, il redevient comme autrefois un enfant, un tout petit enfant impressionnable.

Le rationalisme desséchant répugne à son âme rêveuse. Par un détour plus ou moins long, le mysticisme inné reparaît dans la famille, après une ou deux générations. Le cas du petit-fils de Renan, le cas d'Ernest Psichari, n'a pu surprendre que ceux qui ignorent la puissance de l'atavisme chez cette race.

Il en est des Bretons comme de ces voyageurs partis pour des contrées lointaines, où ils sont perpétuellement dépaysés, où ils ne se sentent jamais chez eux, où leurs fils eux-mêmes regrettent le pays délaissé, sans l'avoir jamais connu. A la première occasion, ces exilés reviennent au clocher natal. Ainsi revient dans l'individu ou chez ses descendants, même après un séjour prolongé de ceux-ci dans les régions obscures et désolées du doute, le sentimentalisme religieux. Il y a là un fait indubitable, maintes fois démontré, et ce fait a été décuplé dans sa fréquence par l'énorme commotion de la guerre.

« Un soir, nous sommes allés au salut, dit un ouvrier nazairien. L'église était pleine de soldats du 241^e de Guingamp. Ils faisaient une neuvaine et chantaient en breton... Que penses-tu de moi ? qui aurait dit cela ¹ ? »

« La guerre change les hommes, » écrit un autre habitant du grand port, M. Coiffé. Il raconte une messe où les soldats chantaient les cantiques de leur jeunesse : « Tu sais le cantique où il est question de la Patrie et qui finit par ces mots : catholiques et

3. Le *Courrier de Saint-Nazaire*, 30 juin 1915, Lettre de M. Salliou.

Bretons toujours. » C'était tout un passé mort qui s'élevait des réserves secrètes de son âme, porté sur des strophes ailées. Et il ajoutait : « Beaucoup parmi nous pleuraient. Nous pensions à nos êtres chers, à notre pays ! — Je t'assure qu'avec des idées semblables, on va au feu avec beaucoup plus de bonne volonté. » Constant Chevalier, au sortir d'une messe, écrit dans le même sens : « J'ai le cœur en joie et l'âme fière, nous avons chanté des chants militaires. Nous allons monter aux tranchées, le cœur en flamme ¹. »

Les lettres sont toutes pleines de descriptions enthousiastes ; on y dépeint les messes en plein air, sous les bombardements, dans les clairières des forêts de l'Argonne, de l'Alsace, dans les temples délabrés, dans les chapelles de feuillage, dans les carrières, dans les souterrains, messes un peu semblables à celles des premiers chrétiens, au sein des catacombes, ou à celles des Vendéens sous le dôme des forêts, en 1793. Les hommes éprouvent la poésie poignante de ces scènes mystérieuses ; ils ressentent de divines extases avant la bataille, avant la mort peut-être.

Un poilu écrit à sa femme : « J'ai eu l'intuition d'être à tes

1. Constant Chevalier, de Villepot. — Isaïe Carré décrit une messe avec la musique du régiment : « Au premier rang se trouvaient tous nos chefs : le général de brigade, le colonel, le commandant. » — René Le Tilly, cinquième fils d'une famille de dix enfants, engagé à 17 ans, écrit : « Si je meurs, ce sera en chrétien d'abord, en soldat et en Français ensuite. » — Clément Plessis, de Clisson, écrit à sa femme, quelques semaines avant d'être tué : « Je sais que ma vie est à la France pour le moment, et entre les mains de Dieu. » — Alexandre Corsion, de Nantes, écrit : « Pourvu que cette sale guerre ne finisse pas avant que j'aie à mon tour faire comme les autres, prendre un peu d'honneur et faire mon devoir de patriote et de chrétien. » — Le sergent Emile Guyon, d'Héric, décrit une procession dans la tranchée, à cinquante mètres des Boches : « Vraiment, ajoute-t-il, il fallait une foi robuste et une audace sans pareille pour entreprendre semblables manifestations. »

côtés dans une église plus grande, aux vitraux non troués par les boulets, à côté de mes deux petits mignons... C'était le retour au foyer ¹. » Un autre, l'abbé Féval, décrit une messe à 500 mètres des tranchées allemandes, dans des carrières. « C'était triste et superbe en même temps. Tous les soldats présents sous les armes y assistaient dévotement. La liturgie n'était peut-être pas bien prise à la lettre ; la chasuble avait deux grandes déchirures faites par les obus allemands ; la clochette était remplacée par les canons. » — Emile Guyon raconte une communion et trouve que l'étable où naquit Jésus était un palais à côté de la tranchée où Il vint en 1915.

Mais il arrive parfois qu'au milieu de la cérémonie, rompant le charme religieux, la canonnade disperse les assistants ; chacun rentre dans sa sape. Puis, le tonnerre fini, la messe reprend au point précis où prêtre et soldats l'ont quittée ².

Joseph Dupé, de Thouaré, dont la correspondance révèle une âme curieuse, à la fois pleine d'entrain et d'insouciance, de courage et de gravité, écrit que lui et ses camarades n'ont pas voulu laisser passer Pâques sans se confesser. Voici comment il relate la chose : « J'ai été ce matin à confesse dans un coin de carrière. J'avais peur que mon confesseur me tirât les oreilles, car nous étions en toute liberté ; mais non, il n'a pas fait le méchant ³. » Une des scènes les plus émouvantes de ce genre fut

1. *Cour. de Saint-Naz.*, 21 nov. 1914. — L'abbé Féval, qui suit, fils d'un receveur des Douanes, neveu de Paul Féval. — E. Guyon, d'Héric.

2. Lettre de J.-B. Hallereau, de la Regrippière.

3. Un jour, étant au repos, il écrit avec humour : « Notre plus fort travail est de manger, dormir et d'aller aux cabinets. » Il succombera à la maladie.

l'absolution générale donnée à un bataillon du 77^e de Cholet, genoux en terre, front courbé, par un prêtre soldat, au moment où ces rudes Vendéens et Bretons allaient attaquer le château de Mondement. Ceci fait, le commandant de Beaufort mit ses gants blancs, regarda une dernière fois son bataillon, leva sa canne et dit : « En avant ! Pour la France ! Chargez ! » Il partit, suivi de ses hommes et Mondement fut pris d'assaut dans une charge furieuse ¹.

Le commandant de Beaufort n'était pas le seul officier à connaître le parti à tirer d'un pareil état d'esprit. Beaucoup savaient, au besoin, faire vibrer cette corde sentimentale, capable d'entraîner au combat les paysans des provinces occidentales. Le général de Castelnaud ne pouvait ignorer l'âme de ceux qui ressemblaient par tant de côtés à ses compatriotes du Quercy.

Le même soldat, cité tout à l'heure, J.-M. Babin, narre ainsi une revue passée par Castelnaud :

« Je vous assure que ce vieux brave, à la figure énergique et bonne et aux cheveux blancs, nous a fort impressionnés. Arrivé devant la compagnie, il la parcourut toute d'un coup d'œil, puis, s'adressant à notre capitaine, il lui dit : Capitaine, de quelle origine sont vos hommes ? — Mon Général, ce sont tous des Bretons et des Vendéens ! — Capitaine, soyez-en fier, car avec de tels hommes, on peut compter ; aujourd'hui comme toujours, les Bretons et les Vendéens savent se battre pour Dieu et pour la France ; pour ces deux causes sublimes et sacrées, ils se sacrifieraient jusqu'au dernier. — Puis, s'adressant aux officiers qui l'entouraient, il dit : Officiers, à vous de faire votre devoir !

1. Cf. Ch. Le Goffic, *Les Marais de Saint-Gond*.

Et nous désignant : Eux, feront plus que le leur ! — Ces belles paroles ont produit en nous tous une profonde émotion. »

Ces idées, où le patriotisme est tout naturellement imprégné de spiritualité, se retrouvent à chaque ligne dans les correspondances des jeunes gens ayant reçu une formation religieuse plus complète. Ceux-là unissent étroitement les notions des sacrifices que demande la Patrie à ceux qu'exige Dieu pour le rachat des fautes humaines.

« Ce soir, je suis un peu lassé, dit l'un d'entre eux, mais qu'est-ce que cela ? La France a besoin d'hommes, il est vrai ; mais le bon Dieu attend d'elle autre chose, je veux dire qu'Il demande des sacrifices... Le sacrifice du petit pioupiou, me semble-t-il, doit être bien agréable au bon Dieu. Comment voulez-vous que nous ne soyons pas vainqueurs, lorsque les soldats prient, récitent une dizaine de chapelet ? Je puis vous l'affirmer, puisque j'ai fondé à l'abattoir, l'œuvre du Rosaire vivant ¹. »

Ils se remémorent leurs jeux d'autrefois, leurs courses, leurs luttes enfantines. Ils les comparent aux rudes travaux de la guerre. Un sergent nantais, Charles Garret, rappelle, dans un style tout plein d'exquise fraîcheur, ses ébats dans la cour du patronage. Il se revoit avec ses camarades « faisant la petite guerre, armés de boucliers et abondamment pourvus de munitions, en la circonstance d'innocentes balles. Quel bon temps c'était alors pour nous et comme tout est changé ! La guerre dont nous faisons un jeu à cette époque, nous la pratiquons aujourd'hui dans toute son horreur et avec le plus implacable acharnement. L'enjeu de la lutte n'est plus une orange ou un sucre d'orge, comme lorsque

1. Lettre de René Bizet, de Nantes.

nous étions petits. C'est pour une juste cause que nous nous battons. C'est pour la justice et le droit et pour garder intacts l'honneur et l'intégralité de notre chère France. »

Le caporal Louis Radouin, de Guérande, écrit à ses parents : « Ah ! qu'il est lourd *Azor* ! mais bah, la croix de Jésus était encore plus lourde. Dieu voit tout et saura récompenser au centuple toutes ces petites fatigues. Oh ! qu'il est doux de savoir souffrir... Je veux tenir mon âme bien blanche pour mériter davantage. » Il sera frappé quelques jours plus tard et mourra dans d'atroces souffrances, supportées sans aucune plainte, offrant sa vie pour le salut de la France ¹.

Nous avons trouvé dans les lettres émanées d'anciens membres du *Sillon* la manifestation à un degré inattendu de ces idées. Le *Sillon*, semble-t-il, révéla des horizons insoupçonnés à quantités d'âmes neuves.

Un de ceux dont la vie et la mort dans cette phalange de nobles cœurs brillent d'un éclat tout particulier fut sans conteste Eugène Giraudet, de Saint-Mars-de-Coutais. Jeune paysan, il reçut d'abord les leçons d'une mère plaçant au-dessus de toutes choses le culte du devoir. Le *Sillon* fit le reste. Le 13 décembre 1914, il était incorporé au 106^e bataillon de Chasseurs à pied,

1. *Le Courrier de Saint-Nazaire*, 20 mars 1915. — Même idée chez Marcel Girault, de Nantes : « Si notre pauvre France, écrivait-il, le 2 novembre 1915, a encore besoin du meilleur sang de ses enfants, pour racheter toutes les fautes commises, soyons prêts à donner le nôtre. » Il le donna tout entier, le 5 avril 1916, à 22 ans. *Echo du Foyer*, de Saint-Donatien, de Nantes. — Même idée encore chez Gabriel Despréaux, tué dans la Somme : « Sois tranquille, mère bien-aimée, car si je tombe, tu pourras être certaine que je serai mort en bon Français et en chrétien. » *Courrier de Saint-Nazaire*, le 14 octobre 1916.

caserné au fort de Vincennes. En avril, il était au front. Le 22 juillet, en Alsace, il donnait sa vie pour la France ¹.

Au sens humain du mot, Eugène Giraudet est un saint. On ne peut lire ses lettres sans regretter encore davantage ces hécatombes de jeunes Français si pleins de promesses, fauchés par milliers, et sans se demander quels fruits magnifiques eût portés leur âge mûr. Lisez ce fragment de lettre à sa mère et voyez s'il est possible de mieux comprendre et définir l'immolation pour le rachat d'autrui.

« Si je tombais, dit-il, ma dernière pensée serait pour toi. Je crois que Dieu a besoin de sang pur ; le mien est intact, j'en suis fier, et je le donnerai volontiers pour la France et pour Dieu. » — « Moralement, je suis heureux. Je vis dans la plus grande acceptation du sacrifice ; je n'ai rien à me reprocher, j'ai la joie du cœur ; et le soir, couché dans la paille, mon fusil à côté de moi, au grondement lointain du canon, je pense à mon devoir de chasseur, je prie et m'endors encore dans un rêve... Quel baume à la souffrance que d'être chrétien ! »

Qu'importent cette souffrance, la maladie, les blessures, la mort même ! Il puise son courage aux sources les plus vives de la foi :

« J'irai au combat, écrit-il encore, *fort en moi*, confiant en Dieu dans les mains de qui je remets ma vie. » — « Je suis soldat et je veux être un bon soldat, faisant tout mon devoir de Français ; je suis résolu à offrir toutes mes souffrances pour la France et pour toi, chère maman. Et je crois qu'en aimant ces deux

1. Ses lettres ont paru dans la petite revue sillonniste *Entre Nous*, dont le directeur est M. René Gouthière. Elles furent réunies dans un tirage à part.

choses, Dieu a sa large part. Je le prie souvent, mais peu à la fois, le conjurant de me donner la santé et l'énergie voulues pour faire ce que je devrai. Il faut que je te dise, j'ai un peu de l'affection de mes chefs, depuis mon caporal jusqu'à mon lieutenant ; ils remarquent ma bonne volonté, et cela me fait plaisir. »

Comment ne l'aurait-il pas, cette affection ? Qui n'aimerait un pareil enfant ? Il se glorifie de ses peines journalières. Il est soldat jusque dans l'acceptation des plus infimes corvées, des minuscules tracasseries :

« D'ailleurs, ici, je ne grogne jamais et j'exécute avec gaieté et entrain tout ce qui m'est commandé. C'est ainsi que l'on ne s'ennuie pas et que l'on montre le bon exemple. J'offre tous mes petits ennuis au bon Dieu, en marche et à l'exercice, quand il faut subir désagréments ou remontrances un peu injustes. J'offre tout cela pour la France, demandant le courage et la vigueur d'accomplir toute ma tâche. Lorsqu'un camarade se plaint, je lui dis gentiment qu'il a tort ; c'est notre tour de servir la Patrie et il ne faut pas se faire trop de bile. Je ne manque jamais de soulager un plus faible que moi. C'est à ton école, chère maman, que j'ai puisé ces principes. »

Dans une autre lettre, il exprime les mêmes sentiments sous une forme imagée :

« Tout chrétien, a-t-on dit, doit être un Christ sur la terre et porter sa croix. — La croix du soldat, c'est son sac ; c'est le fardeau de toutes ses misères glorieuses. » — « Notre sac est lourd aussi, mais combien notre tâche est moins ingrate que celle de Jésus ! car nous avons encore l'espoir de la vie et derrière nous la sympathie de toute la France, de nos familles, de nos amis. Lui, l'Homme-Dieu, montait les pentes abruptes de Jérusalem aux

huées de la foule méchante et ingrate, lui pardonnant, cependant. Et dans ce dur métier militaire, il y a des moments où mon âme s'élève, se trouble, je ne sais pourquoi, et où je déborde d'enthousiasme. Je suis heureux, je suis content de moi ; je fais du bien autour de moi, je console mes camarades qui souffrent, je leur rends service quand je puis, je les aime comme mes frères et je crois qu'eux aussi m'estiment, car tous me veulent du bien ; je suis estimé de mes chefs. »

Un des membres du *Sillon* tombés pour la France, Alcide Bourdic, du Bourg de Batz, synthétise merveilleusement par sa mort l'esprit de cette double éducation religieuse et patriotique. Il était sous-lieutenant. Le 25 septembre 1916, son régiment attendait au creux des tranchées, devant Bouchavesnes, le moment de bondir. Bourdic parla à ses hommes, leur demanda toute leur volonté et les fit jurer de le suivre. A la minute fixée, « le fanion tricolore du Sacré-Cœur » est déployé. Bourdic sort le premier, à la tête de sa section et, de sa voix puissante, entonne le premier couplet de la *Marseillaise*. Sa section électrisée le suit à l'assaut en chantant. Puis, Bourdic se retourne vers ses hommes et leur crie : « En avant, les p'tits gars, c'est pour la France ! » Une balle l'atteint ; il s'écroule, mortellement frappé. Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans ce « fanion tricolore du Sacré-Cœur », dans cette *Marseillaise* qui vont de pair quelque chose de très nouveau, de très symptomatique d'une évolution spirituelle curieuse, si vous considérez l'histoire de cette contrée, la Vendée militaire, d'où sont originaires les Giraudet et les Bourdic ?

Il est intéressant pour l'historien de constater que ces senti-

1. L'ordre du jour de la VI^e Armée, qui magnifie sa mort, relate l'incident de la *Marseillaise*.

ments de foi et de patriotisme étroitement liés sont plus sensibles dans les pays qui, en 1793, manifestèrent plus ardemment leurs convictions et embrassèrent éperdument la révolte armée. Des survivances du passé y subsistent, profondes, enracinées. Le Loroux-Bottereau, commune dont le nom fut autrefois donné à toute la partie insurgée de la rive droite du fleuve, est un exemple saisissant du fait. Le Loroux-Bottereau a publié un *Livre d'Or*. Nous y voyons des lettres qui reportent invinciblement la pensée à cent trente ans en arrière. On y croit entendre résonner l'accent des compagnons de Ripoche, leur compatriote, qui, adossé à un calvaire, répondait aux sommations de se rendre : « Rendez-moi mon Dieu ! » Mais on reconnaît combien l'atmosphère est changée. Aujourd'hui, c'est une atmosphère de paix civile ; les gars du Loroux disent à l'envahisseur : Rends-moi ma Patrie.

Voici le sergent Joseph Jusseaume ; avec deux autres camarades, il va au combat en égrenant son chapelet. L'un d'entr'eux est blessé, Jusseaume le charge sur son épaule, et tranquillement, sans souci des balles, chapelet à la main, le transporte au poste de secours. Ce trait le fait proposer pour la Médaille militaire. La mort est à chaque pas, à chaque minute, à chaque seconde embusquée. Elle est là, tout près ; Jusseaume le sait, il n'en a cure. Il ne la craint pas pour lui ; il songe à sa famille, et c'est lui qui soutient son courage ; il écrit :

« Sachez, mes bons et chers parents, que je ne vous appartiens plus ; j'appartiens à la France. C'est pour elle que je combats. Si Dieu veut mon sang pour elle, je le donne volontiers ; faites-en de même le sacrifice, vous aussi ; le bon Dieu vous récompensera. Faites-le de tout votre cœur. »

Même note réconfortante de la part de François Vivant :

« Si j'ai l'honneur de verser mon sang pour la Patrie, je crois avoir tout mis en ordre dans ma conscience et je suis sous la garde de Dieu. Chers parents, soyez courageux ; je pars pour Dieu et pour la France. » Il aura cet honneur et mourra sans regret.

Il sera tué également, Louis Pineau, qui dans une lettre déclare : « L'attaque est imminente. Beaucoup y resteront. Quoi qu'il arrive, soyez absolument sans inquiétude sur mon sort ! Depuis que je suis à la guerre, je n'ai rien eu plus à cœur que de me bien préparer à mourir... »

Un autre gars du Loroux, Francis Garnier, mêle à un grand fond de gaieté, d'insouciance charmante les plus solides qualités du cœur. Sergent, il voit arriver les « Bleus » et constate leur air ahuri : « Quelle mine empêtée ils ont dans leurs effets ; ça me rappelle mon chien Bas-Blancs, quand je lui mettais mon filet sur le dos. » Il ne craint pas la mort : « Ce que Dieu garde est bien gardé et rien n'arrive sans sa permission. » Il apprend le décès de son ami d'enfance Francis Vallet, tombé à Hébuterne. Son âme de soldat éclate : « Il ne reste plus qu'à le venger, et aussi à prier pour lui, avec l'espoir de le revoir au Ciel. » — C'est fait.

Dans ce même canton du Loroux-Bottereau se trouve la commune du Landreau. Que de lettres nous avons sous les yeux, conçues dans les mêmes termes et où l'on sent comme des réminiscences des temps passés ! « Nous avons la consolation de dire en mourant que nous défendons notre pays, notre religion et nos droits, » écrit Mathurin Cussonneau. Et son ami Jean-Marie Babin, de déclarer, dans le même sens : « Mais si le bon Dieu me conserve la vie, que de souvenirs touchants et sublimes j'emporterai de ces tranchées ! Vraiment ceux qui croyaient que Religion et

Patrie sont de vains mots seraient bien déçus ; car ces mots sont aujourd'hui plus vivants que jamais ¹. »

Plus le soldat est jeune et plus l'expression de ses sentiments est fraîche et charmante, plus l'idéal est vibrant. Maurice Barrès a déjà fait la même remarque : « Avez-vous observé, dit-il, que les jeunes parlent de Dieu continuellement et qu'ils prient ² ? » Ils parlent plus de Dieu que les vieux, que les territoriaux. Ceux-ci prient-ils moins ? Ce n'est pas très sûr. Ils ne sont pas aussi expansifs, voilà tout, un peu plus ligotés par le respect humain ; mais dans leurs lettres, répondant aux questions de leur femme, ils avouent conserver précieusement la médaille bénite reçue au départ.

Ces jeunes, comme ils sont pleins de délicieuse confiance ; ils vont à la guerre comme d'autres au spectacle, à un spectacle grandiose, éducateur et chargé d'émotions puissantes. Ils veulent voir ; ils savent que cette curiosité leur apportera la science féconde des hommes et des choses.

« Mes chers amis, écrit Ragot, la guerre, si douloureuse qu'elle soit, doit être pour nous une école où nos âmes se libéreront des préjugés arriérés, inhérents à leur formation ou à leur milieu et achèveront de se tremper ³. » Marcel Cossé écrit : « J'aurai au

1. Du même pays du Landreau, Etienne Guérin raconte comment il échappe aux explosions de trois canons qui éclatent successivement, broyant les servants, et il ajoute : « Quand on a la confiance et la foi, on trouve toujours la force et le courage. » Terriblement mutilé ensuite, languit et meurt, le 29 avril 1923 : la guerre tue encore. — Charles Grimaud, de Vallet, commune limitrophe, écrit : « Pour le moment, je n'ai attrapé aucun mal ; mais je ne sais pas ce qui m'est réservé. Dieu seul le sait. »

2. M. Barrès. *Les Familles spirituelles de la France*.

3. *Entre Nous*, mars 1917, Salonique, le 10 février 1917.

moins gagné, en traversant l'adversité, à savoir regarder la vie en face, et à consolider ma foi ¹. »

Un autre enfant de vingt ans, Pierre Ducamp, plongé dans la fournaise de Verdun, exprime ainsi sa frénésie de voir, d'affronter : « Je ne me cache pas ce qui nous attend, un véritable enfer, et bien chanceux ceux qui reviendront sans une égratignure ; mais cela ne m'effraie pas ; j'aurai vu le spectacle de la bataille la plus terrible de tous les temps. Si j'en reviens, j'aurai au moins acquis une ample provision d'énergie, de sang-froid, de décision pour toute la vie, par cette leçon ineffaçable et magistrale. Cela vaut bien le risque d'une vie. » Et le pauvre enfant ajoutait quel emploi utile il comptait faire de cette existence enrichie d'une telle science, s'il échappait à la mort. Il tomba dans le secteur de la Laufée, « en entraînant sa section en avant, » dit sa citation posthume. Sa mort, et non sa vie, aura été utile au pays ².

Chez ces hommes dont la guerre a réveillé ou décuplé les croyances, nul esprit d'intolérance. L'Union sacrée n'est pas un vain mot, dans la tranchée. Catholiques, protestants, indifférents, s'estiment, fraternisent, réunis par l'amour commun de la Patrie. Ecoutez ce qu'écrivit un soldat catholique, le sergent Pénin, au sujet de la mort de son camarade Robert Pascaud, qui appartenait au culte réformé :

« Il était admiré de tous, votre cher fils, pour sa conduite

1. Marcel Cossé, de Nantes, tué ainsi que ses deux frères.

2. Pierre Ducamp, né à Vallet, habitait Paimbœuf ; fils du Receveur des Postes.

régulière, son intelligence, son bon cœur et son grand courage. En plus, je l'admirais, moi, pour son esprit religieux : il n'avait, lui, aucune peur du respect humain ; il pratiquait ouvertement, comme le fait un vrai croyant ; il n'était pas de la même religion que moi ; mais je l'admirais, comme étant un vrai chrétien. Il est tombé face à l'ennemi, d'une balle dans la région du cœur, vraie mort de héros qu'il était, lui qui n'avait jamais peur ; il n'a pas souffert. Le Dieu des Armées récompensera d'une éclatante récompense celui qui n'avait que des qualités ; je ne lui connaissais point de défaut. »

La même recrudescence religieuse a été constatée chez les protestants et chez les catholiques. Le grand vent de la commune tempête souleva les uns et les autres. Un tout jeune soldat, Albert Chauvière, qui, quelques semaines auparavant, portait encore le costume de Boy-Scouts, a subi cette transformation. Il note : « La guerre influe beaucoup sur l'esprit ; je suis pensif pendant des heures. Souvent je prie Dieu et lui demande de me soutenir *moralemment et physiquement* pour faire mon devoir de Français. »

Dieu soutient moralement et physiquement : Emmanuel Dénéchau a été blessé à Maissin ; de l'hôpital il écrit à sa mère pourquoi dans la mêlée affreuse il n'a pas tremblé et quel bouclier l'empêcha d'être tué : « Si vous saviez combien le 65^e ou plutôt tout le XI^e Corps a été éprouvé ! C'est par la protection du Christ que je suis là... Christ était avec moi sûrement, car je n'avais aucune peur. »

Georges Ravon, décrit les lugubres veillées de la tranchée ; il ajoute : « Terrés dans nos gourbis, sous les nuits glaciales, le Consolateur n'apparaît-il pas comme un rayon de lumière au sein de ces ténèbres ? La tâche semble moins longue, quand on l'accomplit avec Dieu. »

Même pensée pieuse chez Alexandre Gardy : « Tous les soirs en m'endormant dans ma malheureuse sape, je prie Dieu et le remercie de m'avoir gardé jusqu'à ce jour. »

René Le Goff, jeune zouave, vient de prendre part à une attaque « à la fourchette. » Il raconte les affres de la lutte et explique pourquoi son âme est tranquille : « J'ai eu le bonheur de revenir sain et sauf de cette fournaise sanglante où les hommes se tuent, hurlent, chantent, car ils sont tous fous ! Ah ! quelle horreur ! J'ai pu garder mon sang-froid pendant toutes les opérations ; d'ailleurs, j'étais prêt : Dieu pouvait me rappeler. »

Maurice Le Berre exprime une force spirituelle identique venant d'en haut, mise au service de son patriotisme : « Écrit la nuit, dans une sape. J'ai près de moi trois morts ; l'un a les deux jambes nettement coupées et la tête emportée. Il est là, empaqueté dans sa toile de tente. Ah ! quelle horreur ! Pourtant, la victoire doit continuer à être notre but... Ce soir peut-être, ce sera l'attaque. Quoi qu'il arrive, vous savez ma foi : Vive le Christ, Vive la France ! »

A ceux de ces héros qui sont tombés, le Dieu des Armées, comme l'écrivait le sergent Pénin, à propos du jeune Pascaud, « le Dieu des Armées a donné la gloire immortelle. » Il a récompensé leur union fraternelle, leur opiniâtreté frénétique, leur énergie surhumaine ².

1. La lettre concernant le caporal Pascaud nous a été communiquée par sa mère, M^{me} Pascaud ; les extraits qui suivent nous ont été adressés par M. le pasteur Cremer, de Nantes, et par M. Chastand, directeur de la *Fraternité*. Les auteurs des lettres sont tous Nantais.

2. La petite communauté israélite de la Loire-Inférieure compte treize soldats morts, dont neuf nés dans le département. Parmi ceux nés au dehors, citons Prosper Lévy, fils du colonel. Le père, tué, en mai 1915, le fils aussitôt s'engage ; il tombera lui-même comme lieutenant-aviateur.

Pour ces Français accourus des horizons religieux les plus opposés, mais réunis dans le même culte de la Patrie, pour ces Français fauchés en pleine jeunesse, la Destinée ne fut pas si dure qu'elle nous paraît. Ils sont morts ; mais ce mot n'avait pas pour eux la signification que nous lui donnons. Ils sont morts ; mais ils vivent à jamais, non seulement au sens mystique exprimé plus haut, mais encore sur notre terre, réellement : ils vivent par leurs exemples de concorde nationale, par leur enseignement inoubliable. Ils vivent aussi par leur œuvre : la Patrie leur doit d'être libre. Tant que la France poursuivra sa marche, leur mémoire sera liée à son existence, à sa grandeur, à son harmonie sociale. Quand on les écoute, les morts sont les plus actifs des vivants ; ils mènent le monde.

LEUR MORAL
DANS LA TRANCHÉE

LEUR MORAL DANS LA TRANCHÉE

La tranchée... Le mot lui-même fut d'abord un objet d'horreur. La chose était si laide, l'existence qu'elle imposait était si peu conforme au tempérament français ! La tranchée, c'était la vie de taupe, l'enterrement durant des mois entiers, le cheminement prudent, rampant, par des dédales inextricables, pas à pas.

Cette boue des tranchées, boue de l'Aisne, de la Champagne ou de la Lorraine, ils la connurent surabondamment ; leur corps, pour ainsi dire, s'identifia à elle. Ils en distinguaient toutes les différences : boue sablonneuse, crayeuse, argileuse, boue grise, blanche ou jaune, toujours la boue, la boue partout. Ils ressemblaient, au sortir des tranchées, à des statues de glaise. « Ils se seraient roulés dans la boue, dit l'un d'entr'eux, qu'ils ne seraient pas plus sales ¹. »

Le soldat français, même sous des trombes de fer ou sous des cieux inclements, reste toujours lui-même, pétillant d'esprit et plein de bonne humeur. Il plaisante ses malheurs, il rit des

1. Lettre de Jean-Marie Giraud, *Echo du Landreau*, 3 janvier 1915.

tranchées boueuses et « gadouillardes »^{1.} « Nous sommes, dit une lettre, 700 bleus avec 500 territoriaux qui ne sont pas méchants. Mais, que voulez-vous, ils sont dans la boue et ils s'y plaisent. S'ils veulent salir les autres, c'est à chacun de s'en écarter »^{2.} Et puis, ce limon ne résiste pas : « C'est comme du sucre, il fond par la pluie, » ajoute un autre »^{3.}

Qu'importe, d'ailleurs, s'ils sont sales, s'ils ont des visages terreux, des uniformes boueux ! Qu'importe ! Cette boue qui les recouvre est noble : « c'est encore la terre française qui ne veut pas les abandonner »^{4.} Terre sacrée toute pétrie de sang.

« Les parapets des tranchées, écrit du Ravin de la Mort un combattant, sont faits de cadavres et de terre. On fait trois ou quatre mètres et on voit un morceau de toile de tente qui cache un corps, une jambe ou des souliers qui dépassent. Impossible de creuser, cadavres au fond ; impossible de détourner la tranchée, cadavres sur les côtés ; impossible de faire une percée pour creuser une tranchée plus avant, cadavres partout. Une de nos sections avait essayé de faire un boyau pour dégager la tranchée, huit hommes se sont évanouis dans l'espace d'une heure. Il a fallu abandonner le travail. On ne peut rester dans cette atmosphère cadavérique plus de 48 heures »^{5.}

Toutes les tranchées ne sont pas remplies d'une aussi sombre

1. Lettre du sous-lieutenant Conespe du Mesnil, de Nantes.
2. Lettre d'Eugène Giraudet, de Saint-Mars-de-Coutais.
3. Lettre de Raymond Huet, de Saint-Aignan.
4. Lettre d'Henri Bouyer, de Frossay.
5. *Bulletin de l'Enseignement public*, 1^{er} juillet 1915 ; lettre de M. Mahé, instituteur à Saint-Etienne-de-Montluc.

horreur que ce Ravin de la Mort si bien nommé. Certains soldats dépeignent les leurs avec complaisance :

« Mon installation fut vite faite ; quatre piquets, quatre branches assez fortes, voici un cadre de lit tout trouvé. Une dizaine de branches plus fines et entrelacées font un sommier. Une paillasse où il manque seulement de la paille et deux couvertures par là-dessus »^{1.} — « J'habite, rapporte le sergent Emile Guyon, une demeure qu'on a surnommée la Kasbah des trois joyeux »^{2.} — Joseph Leroux écrit : « Nous sommes presque à l'abri du bombardement ; nous avons des périscopes pour regarder par-dessus le parapet. Tu vois que c'est tout-à-fait confortable »^{3.}

Un autre est fier de son organisation : « Suppose-toi un moment avec moi dans ma tranchée, écrit l'abbé Landais. Je dis : ma tranchée, car, pendant sept jours, c'est bien moi qui l'ai organisée. C'est, d'ailleurs, la formule reçue. Chaque chef de section considère la tranchée qu'il a mission de garder comme sa propriété inviolable et sacrée. Viens donc visiter ma propriété. Tu verras de beaux créneaux en fer, avec lucarne ouvrant et fermant à volonté ; à côté de ces créneaux, une boîte disjointe est encastrée dans le parapet ; c'est la boîte aux friandises, destinées aux Fritz »^{4.}

1. Lettre de Clément Portais, de Nantes.

2. Il ajoute : « J'ai, en effet, pour compagnons, deux charmants camarades, excellents chrétiens. Aussi, nous tâchons, autant qu'il est possible, de mener chrétienne et joyeuse vie. » *Bulletin Paroissial d'Heric*.

3. Joseph Leroux, de Nantes. Il écrivait encore : « Tout est admirablement préparé et j'espère bien que nous réussirons sans trop de pertes. » Il fut tué en sortant de la tranchée. Son frère, Yves, est également mort pour la Patrie.

4. A. Bachelier, P. Landais, 65.

Dans la tranchée, c'est l'égalité, le régime démocratique : « Nous sommes tous égaux, dit le nantais Charles Ollivier, car nous sommes tous propriétaires. Nous n'avons pas de loyer à payer ni d'impôts sur les portes et fenêtres. On voit tous les jours manier la pelle et la pioche à des nobles, des bourgeois, des prêtres, des instituteurs, c'est-à-dire à des hommes qui n'auraient jamais fait cela, s'ils n'avaient pas été à la guerre. »

Comment le moral ne se comporterait-il pas bien ? Les misères, on n'y pense guère ; on se console en songeant à celles des gens d'en face, les Allemands. — Mathurin Cussonneau décrit la pose des fils de fer : « Nous ne faisons ce travail que la nuit, pour ne pas être vus par les Boches, qui se trouvent à cent cinquante mètres de nous. Nous les entendons cracher et tousser, car eux aussi, ils attrapent des rhumes 1. »

« Ne vous faites pas de bile, conseillent toutes les lettres, puisque nous ne nous en faisons pas. » « Que veux-tu, mande à un ami le sergent Pierre Lefort, on ne peut pas faire que pleurer dans les tranchées... Si seulement on pouvait jouer, et boire un litre de bouché de ta cave ! » — « Jamais, je ne me suis moins ennuyé que maintenant, écrit à sa mère le jeune Chupin, qui sera tué. Il y a de bons jours, parmi tant de durs et d'austères 2. »

Les mauvais jours eux-mêmes ne les épouvantent plus ;

1. Mathurin Cussonneau, *Echo du Landreau*, 7 février 1915.

2. Pierre Chupin, de Vallet. Il dit encore : « Dans ma batterie, tous les hommes sont contents de marcher. » « Un jour, on tombe sur une vigne, écrit dans le même sens Théodore Boué, de Sainte-Pazanne : on ne se faisait pas de bile ; et des raisins, on s'en a foutu par la g.... Enfin ! c'était la guerre. » Il fut tué à la cote 1050. Ce pillage n'était pas méchant. — Pierre Lefort, d'Héric.

ils finissent par les accueillir comme de vieux amis, des amis fidèles qui ne veulent pas lâcher. — Voici Pâques. Des Pâques bien tristes, où les cloches qui reviennent de Rome ne se font pas entendre, dans le tonnerre assourdissant du canon. « Vous connaissez les œufs de Pâques, écrit un poilu ; il y en a en sucre, en chocolat. Hé bien ! j'ai fait connaissance avec un autre genre d'œufs de Pâques, des œufs durs ceux-là, trop durs même. On s'y casserait les dents. Et il y en avait ! ça nous tombait ! c'était une vraie bénédiction 1 ! »

C'est un ancien notaire qui trouve que « les tranchées n'engendrent pas la mélancolie. Certes, on passe des moments, des nuits souvent douloureuses et, par instant, le cafard, le découragement vous prendrait... Cela dure une minute. Un rien, une blague, une chanson, le sifflement d'une balle, un chant d'alouette dans un rayon de soleil, l'apparition des savoureux cortèges des *cuisiniers*, l'éclatement d'une marmite à 500 mètres de vous, que sais-je ? Un rien vous remet d'aplomb, et le bon rire gaulois éclate de toutes parts. Comment serait-on triste, ayant la certitude de la victoire finale 2 ? »

Par contamination, les gens sages redeviennent de grands enfants, et tout les amuse. Un soldat vient de recevoir un uniforme ; il écrit : « Je suis habillé tout de neuf, je suis allé à la Belle-Jardinière de l'endroit, tenue par ma compagnie. La plupart des anciens ont touché des vêtements neufs ; ce n'est pas du luxe, pour être couverts de gloire, nos anciens vêtements n'en

1. Lettre du sergent Gustave Belliard, de Nantes, tué aux Eparges.
2. Lettre du caporal Gorlin, de Saint-Etienne-de-Montluc.

étaient pas moins couverts de poussière. Et puis ils étaient comme l'empire boche : ils menaçaient ruine ¹. »

Pour entretenir leur belle humeur, dans cette vie exécrable des tranchées, aux heures de désœuvrement, après l'organisation et la réorganisation de ces terriers sans cesse bouleversés, entre deux poses de fils de fer barbelés, quelles occupations trouver ? Dans le décor sous leurs yeux quoi pourrait les distraire ? L'horizon est rasé, les arbres sont déchiquetés. Parfois y flotte la fumée que produit l'éclatement d'un obus. Pas même l'ombre d'un être rampant contre le sol. La nuit, c'est pire : toutes les choses enveloppées par les ténèbres « ressemblent plutôt à des spectres horribles, aussi hideux et terrifiants que ceux dont on aimait autrefois à peupler la Bretagne ². »

Les occupations ne manquent pas. Si la terre semble déserte, le ciel est peuplé : ils regardent le ciel. « Il y a tant d'aéros en ce moment, écrit l'un d'entre eux, qu'on dirait des abeilles qui vont aux fleurs, mais qui piquent et qu'il faut chasser. » « Nous assistons tous souvent à la chasse aux avions, dit un autre poilu ; les Allemands tirent parfois cent obus sur l'un des nôtres, sans pouvoir l'atteindre ; nos artilleurs pourchassent, eux aussi, les avions ennemis ; mais ils préfèrent loger leurs obus dans les tranchées boches ³. »

1. *Echo du Landreau*, 6 juin 1915.

2. Lettre de Bertrand Jochaud du Plessis, d'Oudon, tué. — Lettre de Pierre Couillaud, de Nantes, disant : « La faction aux créneaux est presque un supplice. On ne voit rien qu'une ligne blanchâtre, serpentant au milieu de la plaine multicolore. On n'entend rien, que quelques coups de canon et de fusil. » Tué.

3. Lettres de Jules Hardy, de St-Mars-du-Désert et d'Aug. Lesergent, du Landreau.

Quand ils sont las de sonder la terre et de contempler le ciel, ils jouent aux cartes ; ils fument des pipes, d'interminables pipes ; ils fabriquent des bagues avec les fusées allemandes. « Ces fusées sont en aluminium, nous les faisons fondre et nous coulons des bagues très belles, blanches comme de l'argent. C'est à qui fera les plus beaux dessins dessus ¹. » L'immense réseau de tranchées qui se déroule depuis l'Alsace jusqu'à l'Artois est métamorphosé en atelier.

Il est aussi métamorphosé en ménagerie. La sensibilité, qui ne peut plus s'exercer sur des parents, sur des amis, se prodigue sur des animaux domestiques, sur des chiens, sur des chats. « Ici, nous avons un petit chat qui est très mignon, raconte un soldat, et qui est toujours avec nous. Je ne sais pas d'où il vient, ce pauvre malheureux ². » — Il venait d'une ferme anéantie, d'un foyer détruit. Quand le flot des barbares apparut, les habitants, rassemblant leurs petits, emportant les objets les plus précieux, durent souvent laisser les chiens et les chats à la maison, les vaches à l'étable. Beaucoup d'animaux périrent.

Etienne Giraud rend bien sur son carnet de route cette impression de solitude. Il vient de pénétrer dans Haudiomont abandonné : « Mes pas résonnent, relate-t-il, comme si j'entraais dans une bourgade bien peuplée, par un beau froid sec et vif d'hiver, où tout le monde est au coin du feu. Aucun être humain ne s'offre à ma vue. Seuls un chien d'assez haute taille à l'air triste et un chat sont restés, comme gardiens de ce village ³. »

1. Lettre d'Etienne Guérin, du Landreau.

2. Lettre de Pierre David, de la Chapelle-Heulin.

3. Lettre d'Etienne Giraud, du Landreau. Haudiomont (Meuse).

Quelques-uns de ces animaux se refusent à la vie solitaire et sauvage ; ils ont trop longtemps vécu à côté de l'homme, de son existence ; ils retournent vers l'homme ; ils se réfugient au sein des troupes, ils se créent de nouvelles habitudes. Des nichées de chats sont nées sur la paille des tranchées ; des chiens ont pris des attitudes militaires et les vaches se laissent traire docilement.

Non seulement, pour occuper les longues journées, les hommes ont toutes ces menues occupations ; mais il leur arrive aussi du dehors des sujets de joie ou de tristesse éminemment faits pour les émouvoir. On les voit tressaillir à chaque grande nouvelle. Dans la « creute » solitaire, dans le trou noir de l'ancienne carrière, dans l'étroit boyau où ils veillent, ils vibrent aux grands événements qui remuent le monde.

Voici comment l'écho de la prise de Przemysl par les Russes, événement qui fut la source de tant d'espérances trompeuses, hélas ! se répercuta au fond des tranchées françaises : « Or, vers 17 heures, écrit un combattant, notre commandant arrive tout courant, tout essoufflé : Przemysl s'est rendue : 50.000 prisonniers ; il faut nous f..... de la g..... des Boches ! — Vite la nouvelle circule de poilu à poilu et, allez-y. Eh ! les Boches, eh ! la choucroute ! Vous êtes f..... ; 100.000 Autrichiens sont b..., tas de c... Et le concert dure un quart d'heure. Nos braves artilleurs ferment le banc, et crac, crac.. le 75 arrose la tranchée d'en face 1. »

1. *Bulletin des Membres de l'Enseignement*, avril 1915. Lettre signée G. Th. Peut-être G. Thibaut, de la Chevrière, tué en 1915.

Léo Dequibec, du Pallet, écrit : « Le jour de la reddition de Przemysl, nous avons fait un raffût du diable sur le front, ordre de Joffre. A 6 heures du soir, nous avons poussé des hourrahs ! que nous avons accompagnés de feux de 8 cartouches par toute la compagnie. Pour comble, l'artillerie s'en est mêlée et les tranchées boches furent arrosées de 75. Les Boches n'ont pas répondu. »

Même joie, quelques semaines plus tard, lorsque l'Italie entre dans la danse contre ses anciens alliés. « Une grande pancarte fixée en avant de nos tranchées a dû apprendre ce matin aux Boches cette nouvelle peu agréable pour eux. Nous sommes si près les uns des autres que les hommes s'insultent parfois. Ce soir, les nôtres criaient : Vive l'Italie ! et les Boches répondaient : l'Italie, kapout 1 ! »

Un autre, dans une forme spirituelle, traduit également la satisfaction de tous : « L'Italie se lève, disait-on, il y a deux jours ; j'avais peur qu'elle mette du temps à s'habiller ; mais non, puisque le rapport officiel d'aujourd'hui relate la déclaration de guerre. Par cette chaleur, elle n'a pas dû mettre de corset, c'est ce qui fait qu'elle a été vite prête 2. »

Quels que soient les événements, heureux ou malheureux, quelles que soient les heures, grises ou dorées, un sentiment se trouve éternellement ancré au cœur des poilus : la haine du Kaiser ; mais une haine tenace, féroce, quoique non exempte d'ironie et de moquerie, une haine bien française. Tous gardent la certitude du châtement réservé à celui qui déclancha l'épouvantable fléau. Si la date en est inconnue, ce châtement est indubitable.

« Le Tout-Puissant, note l'un d'eux, a choisi son heure ; attendons, avec l'esprit de sacrifice, la sentence qui ne peut tarder d'être appliquée à ce sinistre et sauvage souverain. Il paiera toutes les indignités dont il s'est rendu coupable et toutes les têtes qu'il a fait tomber 3. »

1. Lettre de Jean-Marie Giraud, du Landreau.

2. Lettre d'Alexis Ribeyrotte, de Saint-Nazaire.

3. Carnet de route d'Armand Laurent, de Châteaubriant.

Le soldat en son âme tressaille, non seulement à toutes ces grandes nouvelles que le télégraphe lui apporte, mais encore aux bruits plus confus, perceptibles pour lui seul, venus de son pays natal. La pensée se replonge et se retrempe perpétuellement dans le souvenir. Il songe à sa mère, à sa femme, à ses enfants, à tout ce qui tient à ses fibres intimes :

« Tandis que les balles sifflent au-dessus de nos têtes, écrit l'un d'eux, nous prenons, néanmoins, le temps du bon côté, en pensant, chacun, à tous ceux qu'il aime et qu'il a laissés derrière lui. Cette pensée au lieu d'affaiblir le moral est, au contraire, un facteur puissant de courage et rend très doux le sentiment du devoir, en le fortifiant sans cesse ¹. »

Ces pensées qui se croisent dans l'espace et vont de la maison à la tranchée, de la tranchée à la maison, comme elles fortifient, cuirassent les pauvres cœurs séparés ! Emmanuel Dénéchau écrit à sa mère : « Toutes les minutes, je pense à toi. Quelle consolation, quelle douceur plane sur mon âme, quand, là-bas, rue Grande-Biesse, ma bonne maman pense à moi ! L'affection sur le champ de bataille se porte aussi vers vous tous, chers bons Parents ². »

« Souvent, écrit Louis Couronné, l'esprit se reporte vers ce petit coin de Bretagne, où nous avons tout laissé pour courir à la défense de la Patrie. » Son frère André écrit dans le même sens ; le soir, seul en tête à tête avec ses souvenirs, il pense aux années écoulées ; il revoit sa mère dans ses attitudes coutumières ; il trace ce joli tableau : « C'est alors que je vous aperçois, emportant

1. Lettre de René Préaubert, de Nantes.

2. Lettre d'Emmanuel Dénéchau, de Nantes.

votre cruche d'eau puisée à la Cavarderie ou bien encore vous rendant au Syndicat ou même encore rangeant les chaises à l'Eglise ¹. »

D'autres, remontant plus avant encore le fleuve des années écoulées, se réfugient jusque dans un passé lointain. Les deux frères Jean et Yves de Joannis, tous deux affectés à la même batterie, ont baptisé leur canon *Marie-Jeanne*, du nom de la fameuse pièce des Vendéens de 1793 ².

Chez plusieurs, la musique contribue à adoucir, non pas les mœurs, mais l'ennui des longues heures énervantes. Des chansonniers passent dans les tranchées. Botrel si familier, si sensitif, est tout particulièrement bien accueilli. « Il nous a chanté, dit Jean-Marie Babin, une jolie chanson des mieux composées, *Sur la Route de Berlin*. Vrai ! nous pleurons et riions à moitié, tellement ce sera (sic) terrible et beau ³. »

Même impression chez Léon Jost : « Botrel a su nous faire rire et pleurer ; mais aussi quelle belle salle et quel beau public pour un artiste. Pour finir, il a chanté la *Marseillaise*, que 1.000 à 1.200 hommes, officiers et soldats, reprenaient tête nue. Je croyais connaître la *Marseillaise*, je croyais avoir ressenti, en la chantant autrefois, tout ce qu'un cœur de patriote peut ressentir. Eh bien ! non, je ne connaissais rien encore. »

Les amateurs de musique et de théâtre organisent eux-mêmes des concerts, jouent des revues, où ils se plaisent à dépeindre

1. Louis et André Couronné, étaient fils d'un conseiller municipal de Saint-Nazaire.

2. Tony Catta, *Yves de Joannis*, 226.

3. Lettres de Jean-Marie Babin, du Landreau. — Léon Jost, de Nantes.

les scènes quotidiennes de leur vie de tranchée. On y trouve la *loi Dalbiez* ; on y montre des syndicats d'embusqués. Tout ce qui alors agite l'opinion, celle des civils comme celle des militaires, défile dans ces scènes drolatiques ¹. Nul ne se désintéresse de ces concerts. Quelle bonne fortune, quand on peut mettre la main sur un instrument de musique ! Un jour, dans un village, des soldats trouvent un gramophone. Nulle découverte ne leur aurait causé plus de joie. L'un d'entre eux conte ainsi l'événement : « Ils l'ont ramené à midi avec la soupe et, tout l'après-midi, rassemblés sous le feuillage, dans le talus, ils l'ont fait marcher sans arrêt. J'en ai les oreilles écorchées. C'est comique, tous veulent le faire marcher et personne ne s'y connaît. La moitié du temps ça va trop vite, puis trop doucement. Quelques rares coups de canon français et tout le monde rouspète à qui mieux mieux : on n'entend plus le phono ² ! »

Aux jours de grande fête, c'est mieux : les meilleurs chanteurs de la Compagnie prêtent leur concours. Certaine nuit de Noël fut célébrée avec un soin particulier sur le front français : « Il faisait, narre un de nos compatriotes, un clair de lune splendide, et, comme par une entente tacite des deux côtés, aucun coup de feu n'a été échangé durant cette nuit. Toute la soirée, nous avons chanté des chansons de circonstance : *Minuit Chrétien*, le *Noël des Gueux*, le *Credo du Paysan* ; du patriotique, le *Chant du Départ* ; comme bouquet, la *Marseillaise*. C'était vraiment beau, ces chants s'élevant des tranchées sur toute la ligne. Les Boches,

1. L'une, jouée au 81^e Territorial, eut particulièrement du succès. Elle avait pour auteurs le sous-lieutenant Rivet, l'adjudant Péaud. Les décors étaient de Riom et Nozais ; la musique de Paul Ladmiraalt, tous des Nantais.

2. Lettre du sergent Alex. Ribeyrotte, de Saint-Nazaire.

de leur côté, (nous avons devant nous le 57^e de Réserve bavarois), ont chanté aussi et je dois avouer que, pour un chœur, ils sont meilleurs que nous ¹. »

Ils sont meilleurs que nous. Est-ce bien vrai toujours ? Cela dépend des artistes. Si, d'habitude, les Français n'apportent pas à leurs chants collectifs le souci artistique de nos voisins de l'Est, il serait injuste de faire de cette constatation une règle absolue : ceux qui ont assisté aux concerts d'Ermaldy dans la tranchée pourraient témoigner du contraire. L'ancien chef d'orchestre du Grand Théâtre de Nantes était Belge. Quand la guerre éclata, il s'engagea au 65^e d'Infanterie. De simple soldat, il devint capitaine et fut un remarquable entraîneur d'hommes. Il mérita les plus magnifiques citations.

Entre deux batailles que pouvait faire cet artiste de race, sinon chanter ? Il organisa des messes en musique, où les assistants se sentaient remués jusqu'au plus profond de leur cœur. Un officier du 65^e doté des plus martiales citations et en même temps artiste consommé, Louis de la Patellière, nous rapporta ces scènes inoubliables :

« La première fut certainement la plus impressionnante. Ermaldy est à l'harmonium ; Babin, l'artiste de Nantes bien connu, a trouvé un violon ; à l'offertoire, il joue, et si rude est l'émotion donnée que tous les hommes pleurent : excès de fatigue, tension des nerfs, émotion intime faite des douleurs passées et de

1. Lettre de Louis de la Patellière, né à Vallet. L'art n'émoussa point sa bravoure. Il se battit « en héros avec une poignée de braves. » Son frère, Amédée, venu volontairement de la cavalerie dans l'infanterie, mérita aussi de belles citations. Le frère aîné, Félix, capitaine, servit vaillamment à l'Armée de Salonique.

la joie d'être encore là ; bien des éléments s'y mêlent ; je n'ai jamais vu cela de toute la guerre. Les autres dimanches, j'arrivais généralement au début de la grand'messe et je montais directement à la tribune ; j'y trouvais Ernaldy et Babin, et là, sans préparation, l'on convenait de ce qu'on allait chanter ou jouer, soit une chose que je savais par cœur, soit une chose prise dans un livre de chants liturgiques et que nous déchiffrions. Ça marchait toujours et je n'étais jamais en peine d'être accompagné par un musicien pareil. Babin avait composé à ce moment une *Ode aux Morts*, que je chantai plusieurs fois avec eux deux. Je me rappelle qu'à une messe, Ernaldy se mit à jouer du Wagner, en disant : Voilà notre façon de nous venger. Une fois encore, que nous avions préparé une messe complète, je crois que c'était pour la Toussaint, un marmitage soigné, juste au moment de se rendre à l'Eglise, nous oblige à décamper et à remettre la cérémonie à *sine die*... »

Tous ces facteurs si différents donnaient aux soldats la force de durer, leur imprimaient l'impulsion nécessaire pour conduire leur volonté plus loin, encore plus loin, toujours plus loin dans la voie de la résistance. Ils le proclament dans leurs lettres, ils prennent très bien l'habitude de la misère. Ils disent : je ne pourrai plus m'habituer à coucher dans un lit. Quand ils sont quelques jours à l'arrière, sans entendre le canon ; ils oublient tout ; mais, « lorsque je l'ai entendu, constate un soldat, je me suis rappelé que nous étions en guerre. Les premiers coups me font quelque chose. Maintenant, on s'y habitue ; quand il ne tombe pas à dix mètres de nous, nous n'y faisons pas attention 1. »

1. Lettre de Mathurin Cussonneau, du Landreau.

Même la répugnance des corps étendus, des cadavres déchiquetés s'atténue et disparaît. « D'abord, écrit un jeune soldat à sa mère, cela me faisait je ne sais quoi ; maintenant, quand il se trouve un mort sur mon chemin, ça ne me fait plus rien ; je passe par-dessus, comme si je passais par-dessus un caillou 1. »

Toutefois, les tombes multipliées à l'infini, dans les immenses cimetières du front, indicatrices de morts innombrables et, pour cela, inquiétantes, évoquent de graves réflexions. « Il y a une quantité de tombes de soldats tués au début, écrit un poilu, surtout des Boches. Mais ce qui m'a peiné, c'est que beaucoup d'entre elles portent cette inscription : *soldat inconnu*. J'en ai pensé long là-dessus 2. »

Pour des Bretons, traditionnalistes avant tout, dormir de son dernier sommeil loin du sol natal, sous une inscription anonyme, quelle misère ! Mais plus encore que celui des morts, le spectacle des blessés saignants, se tordant, les émeut ; ils ne peuvent s'y habituer. Le mort représente une chair qui ne souffre plus, une âme qui a reçu sa récompense ; un blessé, c'est une âme dans l'angoisse, c'est une chair torturée.

« Les premiers obus qui sont tombés près de nous, raconte un jeune soldat, ne m'ont pas produit grand effet. Mais lorsque j'ai vu le premier convoi de blessés, j'ai compris pourquoi on nous amenait au front et j'ai frémi de voir ces pauvres soldats, les uns râlant, les autres évanouis, d'autres morts pendant le trajet 3. »

1. Lettre de Pierre Chupin, de Vallet. Dans cette lettre, il dit encore : « Ce qui me régale, c'est quand je trouve un cheval nouvellement tué ; je sors mon couteau, j'en enlève un morceau ; un beefsteak grillé, c'est très bon. »

2. Lettre de Clément Grimaud, de Vallet, tué.

3. Lettre de J. Guillemot, de Nantes.

Ce qui revient, dans la plupart des lettres, malgré quelques pâles distractions, malgré la musique, c'est la malédiction de la tranchée, prison étroite, nauséabonde, stagnante et laide. Vive la guerre au grand air ! Ils l'écrivent, ils le proclament : « La rafale de plomb et d'acier m'effraie moins que le séjour dans ces réduits demi-ruinés, avec le voisinage de nombreux cadavres. Quelle horreur que toutes ces choses ! et l'on croit rêver. Vive la bataille au grand air et loin des tombeaux ! Je n'ai pas peur, et, quoi que ce soit la garde impériale que nous ayons en face de nous, s'il faut donner, on donnera 1. »

Les voici sortis ! ils poussent un cri de joie : « La nuit comme le jour, il faut marcher ; je ne me fais pas de bile. On est mieux quand même qu'à regarder par les créneaux 2. » — Tous désirent le mouvement, les longues marches qui rompent la monotonie débilante des tranchées : « L'on s'apprête à déménager, à peine arrêtés dans le pays, écrit joyeusement un jeune soldat ; on ira sur une partie du front où ça pète 3. »

Oui, aller où ça cogne, où l'on voit ces maudits casques à pointes ! Toute cette bonne humeur, ce moral excellent, coupé parfois de brèves dépressions, ce patriotisme éclairé, conscient des causes de la guerre et de la nécessité impérieuse de la victoire pour l'existence de notre liberté se retrouvent abondamment dans la correspondance des soldats. Le soir, dans le gourbi glacé, dans la carrière ténébreuse, toutes les pensées sont tendues vers les absents, s'envolent bien loin, à travers l'espace infini.

1. Lettre d'Ad. Müller, de Guérande, tué.

2. Lettre de Francis Honoré, de Vallet, tué ; son frère, Joseph, aussi tué ; le père mort de chagrin.

3. Lettre d'Armand Foulonneau, de Vallet.

« Lorsqu'arrive l'heure de se coucher, écrit un soldat, un silence complet règne pendant un bon moment. Que se passe-t-il donc ? Tous ces braves troupiers ne sont pas déjà endormis ? Non, ils ne dorment pas et pas un seul même ne songe à dormir : c'est l'heure solennelle où chacun pense à ceux qui lui sont chers, femmes et enfants, pères et mères, frères et sœurs, qui sont là-bas, à des centaines de kilomètres. A ce moment, que de pensées et de prières traversent les espaces de l'Est à l'Ouest 1. »

On allume de pâles bougies ; on se tasse dans la paille ; de son sac, on fait une écritoire. « La neige tombe au dehors, relate un sentimental ; on est réuni autour d'un brasero... Comme on trouve le manque des êtres avec lesquels on a été élevé ! On s'épanche dans les lettres. En ce moment, il fait ici un silence de mort ; seules les plumes qui grincent font penser à une école du soir. Tout le monde écrit 2. »

On a reçu des nouvelles et l'on répond ; des lettres sont arrivées de la famille ou des amis, ou bien c'est le périodique d'un groupement ami. Les Sillonnistes ont *Entre Nous*, les patronages ont tous une feuille spéciale ; les instituteurs ont le *Bulletin départemental de l'Enseignement*. Avec quelle joie on accueille ces correspondances ou ces imprimés qui portent tant de choses dans leurs plis ! Un rude soldat, ardent et solide, pourtant, Joseph Gralpois, ne peut s'empêcher d'écrire en ces termes à son père, pour le remercier d'une correspondance jugée tardive à venir : « Tu me croiras, si tu veux, mais je t'avoue que j'ai pleuré de bonheur en la lisant 3. »

1. Lettre du sergent Pierre Langlais, d'Héric.

2. Lettre d'Armand Foulonneau, de Vallet ; tué.

3. Joseph Gralpois, du Pouliguen ; tué.

Ces lettres parlent de souffrances, de morts et aussi de dévouement, de courage. Nous en avons lu des milliers et des milliers. Elles émanaient de soldats de toutes les classes sociales. On retrouvait toujours les mêmes sentiments élevés, la même décision froide, sans phrase, le même moral inflexible, sauf à de rares et courtes périodes, où passèrent sur nous des rafales mauvaises de défaitisme et de doute, pareilles aux gaz empoisonnés.

« Cependant, nous écrivait un inspecteur primaire mobilisé, qui fit magnifiquement son devoir et à qui nous demandions des renseignements, cependant, le plus intéressant de tous dans cette guerre, ce n'est pas le fonctionnaire, c'est le paysan, né de la terre et mort pour cette terre. C'est lui dont les pauvres témoignages, purs de toute littérature, sont de beaucoup les plus précieux 1. »

Et c'est vrai. Ces lettres, ces milliers de lettres paysannes, sur lesquelles nous nous sommes penchés religieusement, ces pauvres lettres hâtives, le plus souvent écrites au crayon, parfois souillées de la boue de la tranchée, comme elles sont poignantes dans leur simplicité ! Bien peu, à vrai dire, apportent une documentation quelconque sur la guerre elle-même, sur la stratégie, sur les batailles ; mais elles sont généralement bourrées de petits détails délicieux, ces lettres dont les enveloppes ont été déchirées fiévreusement par les mères, et non décachetées.

Leurs auteurs s'intéressent à tout, au travail de la ferme,

1. Lettre de M. Jouanny, insp. prim., à Châteaubriant, devenu commandant au 277^e. Reçut la Légion d'Honneur et de très belles citations, dont une à l'ordre de l'Armée commence ainsi : « Brillante conduite habituelle. » Il était alors au 78^e.

aux semailles, aux bestiaux qu'enlève la réquisition. Ils s'apitoient sur le labeur des vieux et des femmes. Ils demandent quelquefois de l'eau-de-vie, de la *gnole*, des provisions. Ils content avec bonne humeur les chutes dans les trous pleins d'eau où stagnent les vapeurs lourdes des gaz asphyxiants et qui donnent, disent-ils, à ce liquide un goût d'eau de Javel ; ils narrent leurs chasses nocturnes aux rats :

« L'autre jour, je te parlais des rats. Figure-toi que, la nuit dernière, le sabbat recommence. Comme la veille, je m'arme de godillots et pan, pan sur les rats. J'en assomme un tout de même. J'y vais de bon cœur et même de trop bon cœur, car mon godillot lâche ma main et vient tomber en plein sur la figure du poilu qui dort au-dessous de moi. Evidemment, cela le réveille en sursaut, le pauvre camarade ; mais le comble, c'est qu'il prend mon godillot pour une marmite... Le voilà qui se met à crier : Aux armes ! voilà les Boches 1. »

Ils disent les pêches merveilleuses à la cheddite, dans les rivières ou dans les lacs, les cordes tendues dans les bois, pour prendre lièvres et perdrix. Ils expliquent à leur façon la longueur de la guerre : « La France, au début, a été trahie, c'est dur à réparer 2. »

Les lettres de ces soldats paysans se suivent ainsi, dans une tonalité grise, quoiqu'émaillées de détails pittoresques, mais sans

1. Lettre de P. Caron, de Saint-Nazaire, *Courrier de Saint-Nazaire*, 9 octobre 1915. — Parfois des lettres aux expressions vertes. Un fermier du D^e Polo, de Nantes, lui écrit : Cette guerre sanglante me fait ch... (en toutes lettres) ; mais je suis tout prêt à me faire tuer. — Cambronne n'aurait pas parlé un langage plus héroïque et plus imaginé.

2. Lettre de Jos. Salmas, de Vallet, tué.

faits proéminents. Parfois, tout à coup, la page s'illumine : le soldat a vibré étrangement. Au contact d'un événement sublime, le vieux silex gaulois a rendu un éclair. Un jour, nous déchiffrions la correspondance volumineuse écrite par un jeune cultivateur mort à la guerre. Nous l'avions presque toute lue, sans avoir pu y saisir un détail vraiment saillant ; nous allions fermer la boîte, où elle était ensevelie, lorsque le passage suivant tomba sous nos yeux :

« Le 64^e d'Infanterie a été marqué sur les journaux partout pour sa bravoure, et la 7^e Compagnie citée à l'ordre du jour, car nous étions les premiers ; et le capitaine a tombé à mes pieds, à deux mètres de la tranchée boche, raide mort, par une bombe, et il a eu le temps de dire : Je meurs, mais c'est ma femme et mes enfants, mes enfants... Mais vive la France ! — C'est son dernier mot. *Voyez le beau sort que nous avons*, mes chers parents 1. »

Voyez le beau sort que nous avons, mourir en criant : Vive la France !

Au début, ils sont remplis d'un enthousiasme inaltérable et d'une illusion dorée : « J'espère avant peu, écrit l'un d'eux, être rendu à Berlin, où je vous assure je saurai me venger 2. » Hélas ! à Berlin, nous ne devions jamais y aller.

Ils veulent être de la bataille décisive, de celle qui fera irrévocablement pencher en notre faveur la balance de la Destinée. « Un jour viendra où nous chasserons définitivement de notre

1. Lettre écrite, de Collinquant, 27 juin 1915, par Auguste Emeriaud, de Vallet. Ce soldat, d'ailleurs sans souci, disait encore : « Vous me demandez si j'ai maigri. Pourvu qu'on sauve sa peau, tant pis pour la graisse. »

2. Lettre d'Henri Couronné, de Saint-Nazaire.

territoire ces maudits Boches, et je prie Dieu de me conserver pour participer aux combats de la victoire finale 1. »

L'entrée en Alsace est pour eux un rêve longtemps caressé, enfin réalisé. Elle imprime à leur imagination un mouvement plein de poésie : « Les cloches de France sonnent derrière moi à toute volée, tandis qu'en face et devant nous les joyeux sons des cloches d'Alsace nous parviennent en même temps 2. »

Cette poésie naturelle, cette fraîcheur dans les sentiments se retrouvent à chaque fois qu'un choc se produit. Quand on frappe certain roc aride en apparence, la source affleure. Eugène Follut vient d'apprendre la mort de son frère Louis : « C'est ce pauvre Louis, dit-il, qui a servi d'holocauste. C'était la volonté de Dieu, puisqu'il n'a pas voulu de moi 3. » Avec quelle simplicité touchante cela est exprimé !

Un autre conseille au loin sa petite fille ; il lui montre, tandis que lui, il lutte pour son pays, les œuvres de l'arrière : « C'est bien, ma fille chérie ; aime toujours la France et sache combien ton papa, dans ses nuits d'insomnie, au fond des tranchées, est heureux d'évoquer le doux souvenir de sa petite Française, si généreuse pour nos blessés et si gentille sous son bonnet d'Alsacienne 4. »

Du fond de leurs misères, ils trouvent encore la force de réconforter leurs parents, leurs femmes. Joseph Vallée écrit à sa famille : « On me dit qu'à Héric même, les gens s'inquiètent pour

1. Lettre du sergent-major E. Durand, de Saint-Nazaire.

2. Lettre de René Préaubert, de Nantes.

3. Eugène Follut, de Saint-Nazaire.

4. Le lieutenant J. Meysonnave, de Saint-Nazaire.

les travaux du printemps. On commence à se lasser de la guerre ; si nos soldats ne sont pas rentrés pour les semailles de printemps, dit-on, qu'allons-nous devenir ? — A tous ceux qui parleront ainsi, tu pourras répondre, en mon nom et au nom de tous les gars d'Héric, qu'il faut avoir l'âme plus haute que cela et jeter les regards sur les contrées où nous sommes, contrées complètement dévastées, et aussi, par-delà la frontière, dans ce petit pays de Belgique, si chrétien, si innocent, qui a sacrifié sa belle jeunesse et sa fortune pour sauvegarder la France, qui, sans lui, serait devenue la proie de ces monstres d'Allemands. C'est grâce aux Belges que nous aurons la victoire ¹. »

Un autre écrit, en parlant des épouses larmoyantes qui s'apitoient sur le sort de leurs maris et exhalaient leurs plaintes dans les lettres : « Il y a des paroles trop tendres, qui rendent parfois certains fronts soucieux. » Il proteste, il entend ne pas se laisser amollir par la voix lointaine d'une femme angoissée ².

Tous ne sont pas aussi énergiques et beaucoup, lors d'une permission, ont failli être brisés, au contact d'êtres chers. Les baisers des enfants, les caresses plaintives de la femme ont noyé leur courage. Ils sont partis comme à reculons. Courte hésitation, à la première gare de triage, ils ont rencontré des camarades ; ils se sont retrouvés dans la zone militaire, ils ont revu les champs dévastés. Alors, ils sont redevenus des guerriers. Ce qui ne les

1. *Bulletin Paroissial d'Héric*, février 1915.

2. *Le Courrier de Saint-Nazaire*, 8 mai 1915, lettre d'un « sergent, originaire de l'Immaculée. » — Emmanuel Dénéchau, blessé, écrit de l'hôpital à ses parents : « Soyez toujours forts comme je le suis, et si j'y retourne (au combat), vous pouvez être certains que ce sera avec le même sang-froid. »

empêche pas de s'attendrir encore, au souvenir des absents. Lisez cette jolie lettre d'un cultivateur :

« J'ai été heureux de revoir mes enfants grandis ; mais ma permission a été trop vite passée. Ma petite Berthe, la prochaine fois qu'elle me reverra, ne me reconnaîtra pas encore, et, pourtant, elle a été si mignonne avec moi ! J'ai quitté tout cela, certainement pas avec joie ; mais enfin, puisqu'il le fallait !.. Comme c'est doux les caresses des enfants ! Je les regardais venir m'embrasser et retourner vers leur mère lui dire : papa ne repartira pas, il va rester avec nous.

» Puis, ils se retournaient vers leur grand père et lui disaient : papa va rester avec toi travailler. Pauvre grand père ! ça le faisait pleurer, en pensant que cela ne pouvait pas se faire. Il serait, pourtant, bien temps de le remplacer au travail, car quelle peine n'a-t-il pas prise pour nous ? Il n'a que ses petits enfants pour se consoler. Enfin, ce sont les rudes misères de la guerre, bien plus terribles que les balles et la vie des tranchées, car toutes nos pensées vont les uns vers les autres et toutes nos prières les uns pour les autres ¹. »

Les récits de leurs exploits sont simples, sans forfanterie ; les soldats sont heureux de pouvoir dire : Vous voyez, je fais mon devoir ². Il n'est pas trop difficile à accomplir, déclarent-ils : « Je considère que s'il est simple de faire son devoir, de résister

1. Lettre de Pierre Loquet, fermier à Fay, à M. Pusterle, maire de Vallet.

2. Cf. *le Courrier de Saint-Nazaire*, 24 avril 1915 ; le jeune Joseph Le Méro, du 1^{er} Colonial, raconte qu'il a été cité, pour être aller chercher le corps d'un ami, tué à cinq mètres des tranchées allemandes, sous la fusillade et la mitraille. « Tu vois que ton frère fait son devoir. »

à la fatigue, de bien se tenir sur la ligne de feu, c'est du pouvoir de tout le monde ; il est bien difficile d'être un héros 1. »

Difficile d'être un héros ! Leur grande modestie n'imagine pas que ce qui fait les héros, c'est justement cela : la résistance opiniâtre, le courage devant l'ennemi. Les héros, ceux qu'on cite dans l'Histoire, dont le nom est immortel, n'ont pas agi autrement.

Ils racontent leurs blessures avec une belle désinvolture. Jean Bouchez bondit avec ses camarades dans la tranchée ennemie. Un grand Boche brun lui lance un coup de baïonnette et l'atteint à sa capote : « Ah ! le brigand, comme il avait manqué son coup (?), il se trouvait penché en avant ; je lui ai planté ma baïonnette entre les deux épaules, et elle est ressortie au milieu de son ventre. Il a jeté un cri, et c'est tout. Le plus fort de l'affaire, c'est que je ne pouvais pas retirer ma fourchette ; j'ai donné un grand coup de pied sur son casque et j'ai réussi à l'avoir 2. »

Hélas ! le coup n'avait malheureusement pas été manqué ; l'artère fémorale était atteinte ; il se produisit des complications et le blessé mourut.

Alphonse Courroucé, frappé à la tête décrit le trajet de la balle : « Entrée à un centimètre du maxillaire droit, sous le lobe de l'oreille, elle a traversé la tête et est allée se loger à proximité du temporal gauche, sans sortir, à fleur de peau. Comme tu vois, c'est un joli cadeau à faire à un enfant 3. »

1. Lettre de M. Viaud, de Rezé, à M. Vélasque, conseiller municipal.

2. *Bulletin de l'Enseignement*, décembre 1914. Lettre de Jean Bouchez, instituteur à Abbaretz.

3. *Bulletin de l'Enseignement*, mai 1915. Lettre d'Alphonse Courroucé, instituteur à Nantes.

François Garciau, de Vallet, a eu la jambe écrasée par une torpille. Il n'y a pas de brancard ; on l'enveloppe dans une toile de tente et, par le dédale des étroits boyaux, on le transporte, perdant son sang, à des kilomètres. De l'hôpital, il narrera à sa femme la promenade sinistre :

« En quittant la tranchée, je dis adieu à mes copains d'escouade et leur recommandai qu'ayant reçu ton colis (beurre et andouille) la veille, ce dernier se trouvait dans ma musette ; je leur enjoignis de partager tout cela, en souvenir de moi. Je leur dis aussi que mon jeu de cartes, celui que tu m'as envoyé, se trouvait dans mon sac et je leur dis de le conserver aussi en mémoire de moi.

» Dans la tranchée, je dis au revoir à tous les copains de Vallet et des environs que je reconnaissais. Ils étaient tous émus et s'écartaient pour me laisser passer. A un endroit de la tranchée, pendant que mes porteurs reprenaient haleine, le colonel faisant les fonctions de général vint à passer. Il vint vivement à moi et me dit sur un ton amical : Tu es blessé, mon petit ? — Je lui répondis d'une voix ferme : Ce n'est rien, mon général ; mais je plains les autres copains qui sont dans la tranchée ; elle est intenable pour le moment. J'ai seulement le mollet atteint par une torpille et je souhaite que vous me veniez en ne faisant aucun quartier aux Boches, et j'espère une prompte victoire. Vive la France ! — C'est peut-être cela qui m'a valu la médaille militaire. »

Pour d'autres blessés, le plus dur, ce n'est pas la blessure, c'est d'être rayés des combattants : « Je suis blessé par une balle explosible qui m'a traversé les deux cuisses, écrit le jeune

Rialland. Je pourrais passer le poing dedans. La guerre est finie pour moi. Je ne serai pas du dernier coup, tant pis ¹. »

Souvent, la correspondance du soldat résume à la fois tous ces sentiments si divers, de gaieté, d'entrain, d'affectueuse tendresse, de patriotisme : celle, par exemple, d'un jeune et admirable officier, Camille Sicard, adressée à son père, ancien instituteur, lui-même mobilisé comme sergent, classe 1890 ². — Le père et le fils sont deux frères d'armes, deux camarades de guerre : le jeune raconte gentiment à l'ancien les petits ennuis de la vie de tranchée : « Nous aurons, écrit-il avec esprit, découvert aux tranchées le huitième péché capital : la volupté d'être sale. » Une autre fois : « La famille des *totos* a poussé une petite visite dans ma flanelle, dès mon arrivée. Ils ne veulent pas me quitter. D'ailleurs, je ne me plains pas, car ce sont eux qui se chargent de me réveiller la nuit, quand il faut que je fasse des rondes. »

Autre lettre : « Nous couchons à la belle étoile, comme les grognards de Napoléon. On mange quand on peut. Qu'importe ! on s'amuse quand même. » Oui, on s'amuse quand même ; mais il y a des moments où le cœur parle, le besoin de revoir ceux qu'on aime domine tout : le père et le fils s'arrangent pour se retrouver en permission, au foyer, où les attendent la mère et la sœur du

1. Lettre de E. Rialland, à M. Hugué, directeur des *Etablissements Carnaud*, à Nantes.

2. Les lettres nous ont été communiquées par le père, M. Sicard, ancien instituteur à Mouzillon, retiré à Ligné. Le fils, simple soldat d'abord, dut tous ses galons à son énergie. Quand il fut nommé caporal, le capitaine lui serra la main et lui dit : « que sa conduite était un exemple de la plus belle bravoure française. »

jeune homme. Ecoutez avec quelle ineffable tendresse celui-ci, de retour au front, parle de ces scènes réconfortantes :

« Me voilà devenu de nouveau le poilu du camp ou de la tranchée, qui boit sa gnole et roupille sur la paille, aussi insouciant du lendemain que de la veille ! C'est égal, un petit séjour comme celui-là tous les trois ou quatre mois, et je fais la guerre toute ma vie. Je me demande si réellement j'étais bien parmi vous, il y a quelques jours. C'était trop de bonheur d'un coup et je crois avoir rêvé... Je vous ai bien embrassés tous les trois, et c'était tout mon bonheur. Vous m'avez gâté par vos soins et vos tendresses. Je suis retourné heureux. »

» Ce n'est pas quelquefois, mais souvent que je repense à ces moments exquis de permission. L'arrivée de papa, le soir, ma joie et la sienne, en nous revoyant tous les deux sergents. C'est inouï, comme impression ; seule la guerre aura pu créer de telles circonstances. Je me rappellerai longtemps ces petits repas en famille, comme avant la guerre. Nous n'avons changé ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas, Maman ? Toujours aussi gourmands, tous les deux, et toujours aussi d'attaque pour nettoyer les bons plats ! La guerre n'aura pas émoussé ces sentiments-là, au contraire. »

Un jour, toute cette belle nature, toutes ces promesses merveilleuses d'une âme sereine et neuve s'évanouissent : un projectile a frappé Camille Sicard à la tête. Ses camarades le portent à trois kilomètres en arrière et l'enterrent dans le terrain effroyablement labouré de Perthes ¹.

1. Parmi ses camarades, Jean Raissac, fils de l'ancien receveur des Domaines, d'Ancenis, qui sera enseveli avec sa mitrailleuse, sous les ruines de Thiaumont.

« En 1916, écrit le vieux sergent, père du malheureux jeune homme, j'ai eu la joie de conduire un détachement du 337^e dans ce même secteur et d'y découvrir cette chère tombe, entretenue, chargée de couronnes, surmontée d'une croix, avec une inscription gravée en couleur. Ce sont ces mêmes camarades qui, au repos, prenaient soin de sa tombe, lui témoignaient dans la mort autant d'amitié que lorsqu'il était avec eux au danger. Pauvres jeunes gens ! J'aurais été heureux de les revoir après la guerre, pour les remercier. Tous ont été tués à Verdun. »

Il y a dans quelques-unes de ces lettres de poilus des récits de combats, des peintures du champ de bataille, remplis d'un réalisme puissant, des spectacles rentrés par les yeux et restés dans l'âme. Raymond Huet, au soir d'une lutte acharnée, décrit à son père le tableau effarant, étalé devant lui :

« Dans la plaine, des formes couchées sont des morts qui dorment sur ce sol de France qu'ils viennent de reconquérir ; d'autres sont des Boches qui ne retourneront jamais en Germanie et qui ont expié de leur vie le crime de leur nation. Un peu partout, des plaintes s'élèvent, plaintes de mourants indistinctes et désespérées, cris de blessés qui réclament de l'aide, cris de souffrance et d'angoisse où se mêle parfois la haine. Un grand diable de Bavarois agonise, les mains sur le ventre ; j'ai envie de le finir, je n'en ai pas le courage. Il fait noir, un noir d'encre. Grand silence, sauf un canon boche qui hurle à la mort dans la nuit. Vers neuf heures, fusillade, sans rien de plus ; puis, encore le grand silence où il y a de la mort. Nous nous couchons sur la terre mouillée et sous le ciel humide, je grelotte toute la nuit ¹. »

1. Lettre de Raymond Huet, de Saint-Aignan.

Lisez maintenant la lettre suivante du lieutenant François Dallet et voyez comment est rendue cette impression de la lutte contre le désir de vivre ; comprenez comme parfois il a fallu aux hommes se raidir contre la peur, refouler cet instinct de l'existence qui ne demande qu'à triompher de l'honneur et du devoir, et, comme aussitôt reparaisait le courage tranquille, rasséréné !

« Brusquement, un éclair, un fracas effroyable, un ébranlement furieux de l'air et du sol courbent les têtes et nous glacent d'épouvante ; un obus vient d'éclater à ma gauche et un peu en arrière. Nous en sommes quittes pour la peur. L'émotion est vite surmontée et, rassurés, les hommes plaisaient : salauds, ils nous envoient des marbres ! Eh ! les Boches, pas de blagues, il ne faut pas nous abîmer. Boum ! un second obus, à droite, fait baisser les caquets, et puis un autre, et d'autres encore. C'est un cyclone de feu, de fer et de fumée qui s'abat sur nous. Tout s'écrase sur son passage ; le parapet de la tranchée est pulvérisé par endroits ; les poutres, les claies, les gabions volent en éclats ».

» Chaque explosion nouvelle éclaire un spectacle de plus en plus horrible : amas de décombres, nuage de poudre, de terre, de matériaux. Et, entre deux obus, on entend des plaintes étouffées, des appels, des ordres. J'ai essayé, pendant le premier coup, de garder ma section en main ; mais, au milieu de cet enfer, je me sens impuissant, je ne retrouve plus mon énergie, et je tombe accroupi comme les autres au fond de ma tranchée, le souffle arrêté, le cœur battant à me rompre la poitrine, la pensée éteinte. Minutes de folie que nul ne peut concevoir, s'il ne les a vécues lui-même. »

C'était un fier soldat celui qui écrivait cette lettre, et qui savait magnifiquement exprimer toutes les sensations éprouvées.

Hélas ! bientôt ses yeux, si prompts à renseigner son âme sur la grandeur ou l'atrocité des spectacles auxquels il assiste, vont se fermer à la lumière, traversés par une balle. Voici de lui une autre lettre où l'on sent à la fois tout son courage et toute sa sensibilité.

« A la tête de mes hommes, je pénètre dans un boyau pour en organiser la défense. Partout, des corps hachés par les obus, des membres arrachés, des ventres ouverts. Quelque chose roule sous mes pieds, c'est une tête sanglante où des lambeaux de chair semblent vouloir retenir des morceaux de cervelle. Plus loin, un zouave tient embroché un officier allemand qui a lui-même tué son agresseur d'un coup de revolver ; tous deux sont là, figés dans leur geste de mort. Plus loin encore, un corps est étendu, la face n'est plus qu'une plaie ; plus d'yeux, ni de nez, ni de menton, et le malheureux n'est pas mort ; ses mains se crispent comme pour retenir une vie qui s'échappe.

» Dois-je continuer et te dire ce qu'il advint d'une cinquantaine d'ennemis, lorsque, pour s'enfuir, ils quittèrent un boyau parallèle à celui que j'occupais ? Tous, jusqu'au dernier, qui courait encore en clopinant, furent fauchés par mes hommes en une minute. J'ai tué, à bout portant, un Boche qui m'avait manqué. Et moi, qui me croyais humain, j'ai ricané en voyant sa culbute. Cela peut-il faire aimer l'homme en qui la bête est déchaînée ? Pourquoi faut-il que chaque herbe ait sa goutte de sang et chaque mètre de terrain son cadavre ? »

De ces lettres de héros, on en pourrait imprimer, pour notre seul pays, des centaines qui seraient de purs chefs-d'œuvre de style narratif et en même temps des modèles d'esprit patriotique. Lisez, entre tant d'autres, cette correspondance où un officier raconte d'une façon si pittoresque la mort émouvante d'un sous-officier :

« Comme je m'approchais, pour donner un ordre, j'aperçus un sergent couché dans son trou, une affreuse blessure à la cuisse et le bras droit emporté. Il me regarda de ses yeux où montait l'agonie et me dit simplement : Touché. Près de lui, un petit caporal à genoux écrivait sous sa dictée. J'interrogeai celui-ci du regard, et il m'expliqua : c'est une lettre pour sa mère. Lorsque le bruit fut apaisé, l'écrivain, toujours calme, demanda : Dis-donc, vieux, comment que ça s'appelle ton pays ? La face pâlie du mourant se colora d'un dernier flux de sang ; une leur indicible, un éclair de joie passèrent dans ses yeux agrandis ; un instant, il parut rêver, puis doucement, pieusement, il murmura le nom de son village. Une dernière fois, je lui serrai la main et, comme je m'éloignais, je l'entendis qui disait à son camarade : Au bas de la page, il faudra écrire en grosses lettres Vive la France ! »

Les lettres les plus navrantes viennent des Dardanelles et de Salonique. Il répugne au Breton, au Vendéen, d'aller combattre au loin, sur une terre étrangère : « J'aimerais mieux tuer un Allemand qu'un Turc, dit l'un d'eux. Enfin, où le devoir m'appellera, j'irai ². » Le ciel bleu d'Orient ne parvient pas à leur faire oublier le ciel gris de leur climat occidental : « Je me sens un peu exilé, se lamente un soldat, et il me semble que je n'ai jamais tant aimé la France ³. » Un autre écrit dans le même sens : « Quoique le front soit moins dangereux là-bas, j'aime mieux combattre et mourir, s'il le faut, sur notre cher sol natal ⁴. »

1. « Lettre d'un jeune officier d'un régiment de notre région. » *Phare*, 24 janvier 1915.

2. Lettre d'Edmond Gousset, de Châteaubriant.

3. Lettre du soldat Bloteau, de Saint-Mars-du-Désert.

4. Lettre de E. Jagot, *Entre Nous*, février 1918.

Les visions curieuses, les spectacles étranges de cet Orient varié ne les peuvent réjouir : « Partout, j'ai retrouvé les vieux Juifs sordides, les Grecs apathiques et fainéants, les femmes étroitement voilées. Quand donc sortirons-nous de ces visions de cauchemars, pour retrouver nos chères figures de France ? »

Et la contrée elle-même autour de Salonique, comme elle est triste, morne, accablante, torride l'été, froide l'hiver ! Sol noir, dénudé, sans végétation, sauf aux abords immédiats des hameaux, des misérables hameaux : de longue date, les Turcs ont détruit les arbres, rasé jusqu'aux figuiers, afin de supprimer tout refuge aux bandes errantes de comitadjis grecs. Contrée hostile. Le spleen naît de la plaine tondue, des marais verdâtres, encerclant les bouches du Vardar, des monts lointains, muraille désolée.

Les balles y font peu de victimes, parmi nos troupes ; mais la nostalgie prépare terriblement le terrain et, dans les derniers mois de la guerre, la grippe creusera sans peine des tombes nombreuses.

Le Breton, le Vendéen, l'homme de l'Ouest est bien resté, à ce point de vue encore, ce qu'il était autrefois, ennemi des lointaines expéditions, accroché au sol, casanier. La race qui, selon l'expression de Michelet, plutôt que de combattre loin de son pays, eût fait la guerre au roi lui-même, éprouve toujours les mêmes répugnances, les mêmes affres, à la pensée de s'expatrier.

Pareils à ce géant de l'antiquité mythologique qui récupérait

1. Lettre de Ferdinand Chauvière, *Entre-Nous*, octobre 1917. Citons encore le mystique adieu de l'abbé Aristide Leclèsve, du Pellerin, mort à Verria (Macédoine), adieu adressé du bateau qui l'emportait : « Que l'Étoile de la Mer nous protège tous ! Qu'elle veille sur le Pellerin et sur la France ! »

sa force dans le combat, à chaque fois qu'il touchait la terre, sa mère, le Breton, le Vendéen — les marins mis à part — se retrouvent plus vaillants, plus résistants dans le cadre natal.

Cependant, aujourd'hui ce cadre s'est élargi ; ce n'est plus celui de la petite patrie d'autrefois, mais celui de la grande, celui de la Patrie française. Cela marque bien la large et heureuse évolution patriotique accomplie par les descendants de ceux qui naguère ne voulurent point quitter leur horizon familial ; mais qui furent quand même, eux aussi, au dire de Napoléon, à cause de leur héroïsme dans la révolte, *des Géants*.

BRAVOURE ET TÉNACITÉ

BRAVOURE ET TÉNACITÉ ¹

À la bataille de la Marne, rapporte un officier nantais ², on n'eut pas besoin d'expliquer et de commenter à nos Bretons le fameux ordre du jour de Joffre : « Toute unité qui ne pourra avancer se fera tuer sur place... »

Il en fut ainsi en toutes circonstances ; la ténacité et la bravoure étant des qualités naturelles à ces entêtés de Bretons, d'Angevins, de Poitevins, ils tinrent sans peine, quoique souvent placés — comme par hasard — aux endroits délicats.

De cette ténacité, de cette bravoure, il serait facile de multiplier les exemples. Pour le seul département de la Loire-Inférieure, s'il fallait reproduire tous ceux, très précis, très nets, enchassés dans les citations, plusieurs volumes ne suffiraient pas. La grandeur, la beauté de ces énumérations seraient elles-mêmes monotones. Force nous est de donner quelques faits, de citer quelques noms, en disant : tous nos Bretons se ressemblaient.

La vie de tranchée est dure, affreuse ; qu'importe ! il faut tenir : ils tiennent. La bataille fait rage ; c'est une rafale de fer, un ouragan de feu, il faut résister : ils résistent. Ils sont blessés, ils chancellent : ils demeurent. Ils sont Bretons.

1. Tous les faits reproduits, lorsqu'aucune indication de source n'est donnée, proviennent des citations.

2. Le capitaine Albert Burgelin, qui commandait à des Bretons du Finistère.

Louis Jourde écrit, le soir d'un combat : « Mon pauvre régiment commence à être bien éprouvé. Mes camarades tombent ou disparaissent ; mais je suis toujours debout, toujours vaillant et prêt à faire mon devoir. » Le lendemain, il tombe comme ses camarades ¹. Henri Burlot, désigné pour protéger le repli de sa compagnie, répond à son chef : « Je resterai tant qu'il faudra. » Gabriel Hubert décrit son existence de misères et d'horreur ; il ajoute simplement : « Voilà notre vie et nous ne nous en plaignons pas, tant notre désir est grand de repousser l'envahisseur. » Le sergent Louis Bichon, chef de petit poste, est cerné et tué, au moment où il crie à son adversaire : « Je ne me rends pas. » Sommé aussi de se rendre, isolé un moment de son escouade, Gaston Gaigneur se dégage à coup de grenades ².

Cette opiniâtreté, cet entêtement s'exaltent même lorsque le sang abondamment coule, quand la mort est là, au bout de ce flux. Le soldat breton ne cède pas plus à la blessure qu'à l'ennemi. Pour vaincre, il faut des hommes ; et si les hommes quittent le champ de bataille, encore capables d'y rendre des services, comment, se disent-ils, la victoire sera-t-elle obtenue ?

Et ils continuent, ils se raidissent contre la souffrance. L'artilleur Charles Morin a la jambe coupée par un obus ; il fait

1. *Bulletin de l'Enseignement*, décembre 1914 ; Louis Jourde, instituteur à Gorges.

2. Henri Burlot, de la Bernerie ; Gabriel Hubert, de Saint-Mars-du-Désert ; Louis Bichon et Gaston Gaigneur, de Nantes. — Sommé aussi de se rendre, Henri Bahuaud, de Mouzillon, refuse et parvient à regagner nos lignes. — Le sergent Cél. Chauveau, de Saint-Hilaire-du-Bois, blessé de deux balles, reste au milieu de ses hommes, qu'il encourage et entraîne en disant : « Ce ne sera rien, je reviendrai aux armées. »

lui-même un garrot avec sa cravate et ne se laisse emporter au poste de secours qu'après avoir régulièrement passé son service à son caporal, chef de la pièce. Louis Bahuaud est agent de liaison ; une balle le frappe ; il poursuit sa route et ne se laisse évacuer que sur l'ordre de son capitaine. Jean-Marie Florance est grièvement blessé à la jambe ; il se traîne, il veut être de la fête ; il répond à son officier qui l'interroge : « Ah ! mon lieutenant, ce n'est rien ; pourvu que nous fichions les Boches dehors ! » Alexandre Fonteneau est chargé d'une mission périlleuse ; très gravement blessé, il refuse de se laisser évacuer : il faut bien qu'il rende compte de sa mission. « J'ai le dos comme une passoire, » dit le maréchal des logis Grélard ; mais il tient et ordonne que son pointeur soit pansé avant lui. Le sergent Cassard ne veut pas se faire soigner, avant d'avoir repoussé l'attaque ennemie. L'adjudant Loreau est de même trempé : au départ pour un assaut, il est blessé ; il n'entend pas abandonner sa section et lui crie : « Ce n'est rien. En avant encore. » Il tombe un peu plus loin, atteint d'une autre balle.

Le sergent Emile Fleury est chargé du repli de sa compagnie ; il reçoit un coup de feu, mais veut garder le commandement. Tout invalide qu'il est, il tue quatre ennemis de sa main. Il sera frappé mortellement un peu plus tard, en sortant courageusement d'une tranchée, pour porter secours à l'un de ses hommes. Joseph Tanguy est agent de liaison ; il souffre atrocement d'une grave blessure. Il tient, malgré tout, à prendre part à l'attaque de l'après-midi ; alors intervient son frère jumeau, Louis : « Je vais te remplacer, » lui dit-il. L'autre refuse, et tous deux partent côte à côte, le valide et le blessé, l'un soutenant l'autre. Ils ne veulent même pas qu'un camarade *perde son temps* à les soigner. Le sergent-major Ribbes et deux soldats sont blessés aux côtés de leur

capitaine; tous trois refusent d'être évacués et, s'aidant les uns les autres, parviennent à assurer, jusqu'à la fin de l'action, les liaisons dont ils sont chargés.

L'adjudant Lesimple, blessé à la bataille de l'Yser, se fait porter en arrière, refuse le secours de ses hommes et reste ainsi un jour sans soins. Pierre Griveaud a la jambe broyée; il attend sans plaintes la fin du combat, puis, au moment où on l'enlève, il s'écrie : « Maintenant, les gars, allez-y ! Vive la France ! » Le maréchal des logis Roger Marie-d'Avigneau demeure quatre jours consécutifs dans la tranchée : on a besoin de lui, pourquoi partirait-il ? Le sergent Marcel Barthe, atteint d'une balle à la jambe, péniblement se remet debout et tire; une autre balle le couche pour toujours. Voici mieux encore : le lieutenant Henri Le Gouvello de la Porte a été blessé, en défendant une tranchée contre les envahisseurs; il continue de se battre et tue cinq Allemands de sa main, avant de mourir. Il mérite qu'un officier allemand, ému de sa bravoure, le fasse inhumer à part ¹.

1. Nous donnons les lieux de naissance des soldats cités ci-dessus : Maurice Grélard et Charles Morin, de Nantes; Louis Bahuaud, de la Chapelle-Heulin; Jean-Marie Florance, de Basse-Goulaine; Alexandre Fonteneau, d'Herbignac; le sergent Cassard, de Camphon; Jean-Baptiste Loreau, de Pontchâteau; Emile Fleury, de Nantes; Joseph Tanguy, de Saint-Sébastien; l'adjudant, puis sous-lieutenant Auguste Lesimple, de Gétigné; le sergent-major Ribbes, de Nantes; Pierre Griveaud, de Dreffec; Roger Marie-d'Avigneau, de Nantes; Robert Praud, de Nantes; le sergent Jeanneau, de Saint-Nazaire; le sergent Hyacinthe Bohu, instituteur à Bouée; le sergent Marcel Barthe, de Nantes; le lieutenant Henri Le Gouvello de la Porte, de Sévèrac.

Citons encore, parmi les soldats qui, blessés, perdant leur sang, refusèrent de quitter le champ de bataille, l'adjudant Louis Fourage, de Blain; le sous-lieutenant Lelore, de la Chapelle-Basse-Mer; Paul Marion, de Juigné-les-Moutiers; le sous-lieutenant Jean-Marie Rincé, de Grandchamp;

Ils résistent à la blessure, ils résistent aussi au froid terrible, à la pluie interminable des longs hivers. Dans certains secteurs, l'eau glacée leur monte à mi-corps. La souffrance est atroce; ils tiennent. Ils ne sentent plus le sang dans leurs pieds; ils tiennent. N'ont-ils pas encore les bras valides pour manier le fusil et l'œil indemne pour viser? Robert Praud a les pieds gelés; mais la bataille bat son plein; il refuse l'évacuation: il attendra à son poste la relève de son unité. Quand cette relève se produit, il est trop tard, il faut l'amputer des deux jambes.

Hyacinthe Bohu a été blessé à la cuisse, au combat de Maissin; ses camarades se portent à son aide, il leur dit: « Sauvez-vous vite et laissez-moi. » Il se traîne vers un petit bois. Il y agonise, et jamais depuis lors on entendra parler de lui. Le sergent Jeanneau est blessé mortellement en patrouille; il commande à ses hommes: « Laissez-moi et allez porter les renseignements recueillis. »

Et contre les gaz méphitiques qui pénètrent partout, par le

l'adjudant Abel Lévêque, de la Chapelle-Heulin; J.-M. Viaud, de Maisdon; le sergent Pierre Surgêt, instituteur à la Montagne; Jean Tattevin, de Mesquer; Alex. Boisrivaud et Louis Choblet, de Nantes; Eugène Chevalier, de Nozay; Jean Gicquiaud, de Pontchâteau; J.-B. Rousseau, de Sautron; Henri Martin, de Vritz; Louis André, de Trignac, cinq citations; l'adjudant Benjamin Goulard et le maréchal des logis Léon Giraud, de Saint-Nazaire; Marcel Chaignon, de Nantes; le sergent Célestin Chauveau, de Saint-Hilaire-du-Bois; Jean-Marie Savary, de Paimbœuf. Le caporal Jean Maillet, de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, blessé à Hébuterne, une première fois, d'une balle qui lui coupe l'index gauche, reste à son poste; un nouveau projectile lui abîme la main droite, il s'obstine; enfin, une troisième fois, criblé de la tête aux pieds par des éclats d'obus, il est évacué.

Beaucoup furent tués ou périrent au bout de leur sang, alors que leurs blessures leur donnaient le droit d'aller à l'arrière. Citons parmi ces braves: le sergent Allegret, de Nantes; le sous-lieutenant Guillou, de Saint-Lumine-

nez, par la bouche, qui corrodent, qui brûlent, comment peut-on résister? Ils résistent. Brûlés vivants, ils se cramponnent, ils luttent jusqu'au bout; ils ne fuient pas devant la nappe mortelle largement étalée et qui rampe. Armand Chouin, très gravement intoxiqué, reste à son poste. Il souffre terriblement; il est presque aveugle, dit la citation. Il demeure jusqu'à ce que ses forces le trahissent. Le jeune aspirant nantais Théophile Violette tente de tenir dans la nappe empestée. Demi-asphyxié, il refuse de se laisser évacuer et ne cesse d'encourager ses hommes ¹.

Pansez les autres avant moi, déclarent-ils, lorsqu'ils sont blessés, et même lorsque leur propre blessure est mortelle. Ainsi parle Ménoret. Il dit au médecin : « Soignez d'abord mon camarade Rousseau, » et il expire quelques instants après. Jean Ménager est atteint très sérieusement, mais moins grièvement que

de-Coutais; Gaston Creston, de Saint-Nazaire; le sergent Clair Jounel, de la Turballe; le vicomte Hersart de la Villemarqué, de Vigneux; Joseph Jonchères, de Belligné.

Furent gravement blessés, en allant chercher leur officier ou leur camarade : le sergent Alfred Hervouet, de Nantes; Jean Leguay, de Frossay; Henri Brétin, de Vieilleville; Julien Fériot, de Lusanger; Constant Pourrier, de Saint-Sulpice-des-Landes; Emile Albert, de Blain; Pierre Bernard, de Belligné, qui sauva un officier belge. On trouve encore les noms des sauveteurs suivants : Jean Sylvestre, de Quilly; Joseph Audrain, d'Héric; François Barteau, de La Marne; Pierre Le Cars, Louis Plenel, de Saint-Nazaire; Bernard Roy, de Nantes, qui, « de santé délicate, se dépense sans compter, jusqu'à la limite de ses forces, remplit parfaitement les différentes missions qui lui étaient confiées. On dut l'évacuer. »

1. Armand Chouin, de Saint-Aubin-des-Châteaux. Citons encore parmi ces héros qui ne craignaient pas plus les miasmes boches que la mitraille : Pierre Belliot, de la Chapelle-des-Marais; Eugène Berh, de Nantes; intoxiqués, ils refusèrent de partir.

d'autres soldats; il écrit : « J'aurais voulu souffrir davantage pour diminuer leurs souffrances ¹. »

Cette générosité, cette fraternité superbe s'exerce de toutes façons, non seulement quand le camarade est couché dans son sang, mais encore avant la bataille, lorsque la menace est là, suspendue sur sa tête.

Combien pourrait-on citer de soldats qui ont à cœur de remplacer au danger des pères de famille dont la perte serait pour les leurs irréparable? René Béranger ne manquait jamais de prendre la place des anciens désignés pour des missions périlleuses; une citation le constate. Il fut tué au moment où il allait passer sous-lieutenant ².

Voici un autre héros au cœur généreux et brave aussi, — il mérita sept citations dont trois à l'Armée : le sergent Pascal Pasquier. « Il a fait preuve d'un grand courage, dit l'une de ses citations, en allant sous le feu, en avant de la tranchée de sa section, chercher un camarade blessé, en disant qu'il ne voulait pas abandonner un père de quatre enfants. Blessé au bras, a mis son bras en écharpe sous le feu et a néanmoins ramené dans la tranchée le blessé. » Ce haut fait lui valut le grade d'adjudant et la Médaille militaire.

1. Pierre Ménoret, de Couffé; Jean Ménager, de Vallet, tué à Salonique; un de ses frères a également été tué; Pascal Pasquier, de Paimboeuf. A citer encore parmi les blessés qui songent d'abord aux autres : André Aubin, de Rezé; André Douaud, de Saint-Nazaire; Raymond Guilbaud, du Pallet...

2. *Phare* du 14 octobre 1917. — Même dévouement de la part de Louis Bellier, de Guéméné-Penfao : désigné pour garder les sacs, il cède sa place à un camarade malade et monte l'un des premiers à l'assaut. Même dévouement encore de la part de Jean Bourdin, de Barbechat, très gravement blessé pour avoir pris la place d'un homme « vieux et père de famille »...

Ainsi, ils courent au péril sans hésiter ; leurs frères sont exposés, ils s'exposent à leur place. Ils obéissent à des voix. Ces voix leur arrivent du fond de leur conscience, des abîmes du passé où se sont englouties les générations dont ils sont issus. Un jeune soldat écrit à sa sœur :

« La mitraille faisait rage, et les morts et les blessés tombaient de part et d'autre, quand j'aperçus mon grand ami F..., que tu connais bien, affaissé à quelques mètres de la tranchée. Il venait d'être frappé mortellement. Deux autres des nôtres étaient tombés à côté de lui. Sans vouloir écouter mes camarades qui me prêchaient un peu de prudence, je suis sorti de la tranchée pour tâcher d'enterrer les trois pauvres copains qui venaient de mourir si bravement. Tu me diras, ma chère Yvonne, que j'ai été imprudent ; que veux-tu ? une voix intérieure me disait : Va ! Je n'ai pas voulu y résister ¹. » Va ! et il est allé enterrer les trois « pauvres copains. » C'est très simplement exprimé et c'est très beau.

Pierre Couillaud, part comme volontaire. Il campe devant Reims et ronge son frein : « Tous ici, nous attendons la marche en avant et l'attaque générale. Qu'attend-on ? Dieu le sait. » Il est blessé et revient au dépôt. Il se réjouit de revoir les siens ; mais il apprend qu'un de ses camarades, sur le point de se marier, est désigné pour le front. Il fait de suite les démarches nécessaires pour partir à sa place. Sa famille ne connaîtra son sacrifice qu'après sa mort.

Pierre Couillaud était de la race des héros et des saints, de

1. *Express de l'Ouest*, 4 avril 1915. Le nom n'a pu être retrouvé.

ces prédestinés pour qui la vie humaine n'est rien devant la grandeur du but. Au plus fort de la terrible lutte de Verdun, il écrivait : « Je crois que j'ai fait aussi complètement que possible à Dieu le sacrifice de ma vie. Il n'y a pas de mort plus belle ni plus avantageuse. La nature sursaute bien un peu, mais le fond de l'être ne bouge pas. Je ne trouve pas que je souffre trop pour la France. »

Sa charité, sa bonté se conserveront intactes jusqu'aux dernières minutes de sa vie. Déchiqueté par un obus, il souffre atrocement ; pas une plainte ne s'échappe de ses lèvres. Il pense seulement à la fatigue de ceux qui le transportent à travers les trous d'obus remplis de neige ; il leur dit : « Quelle peine, je vous donne ! » La mort approche ; il remercie les infirmiers, il fait ses adieux à tous les siens, qu'il nomme, et meurt ¹.

Quand ils ne sont pas atteints mortellement, alors qu'on les dirige sur les hôpitaux, ces blessés glorieux, ces intoxiqués, ces malades éprouvent la nostalgie du champ de bataille, ou même de cette tranchée nauséabonde, glacée, sanglante ; ils ont soif de périls nouveaux ; ils ont hâte de retourner aux postes d'honneur où la Patrie les a déjà appelés. Ils n'attendent pas toujours leur guérison.

« Me voici à peu près rétabli, écrit le sous-lieutenant Bachelier ; dans une quinzaine, j'espère être sur la ligne de feu avec la

1. Pierre Couillaud, né au Cellier, élève au Grand-Séminaire de Nantes, sergent au 44^e d'Infanterie. Son frère, François, né à Nantes, maréchal des logis au 235^e d'Artillerie, écrivait, à la veille d'une bataille : « J'ai fait mon sacrifice et je crois que je puis dire en toute sincérité que je suis prêt. » Quelques jours après, il était frappé à mort.

perspective, non de battre en retraite, comme au début, mais de les poursuivre à notre tour ¹. »

Le capitaine René Guihaire occupe dans la vie civile des fonctions qui lui permettent de ne pas être mobilisé. Il part. Quatre fois blessé, il revient quatre fois au front sur sa demande. Il tombe mortellement atteint dans les lignes ennemies. « Je retourne au combat avec courage, bravoure et orgueilleux de mon sort, dit un petit soldat, Auguste Bouyer ². » Orgueilleux de leur sort ! Tout le soldat français est là. Quelques-uns pourraient tourner les obus, travailler dans un arsenal, bien tranquilles à l'arrière ; mais il n'y a pas de fierté à ces occupations, utiles pourtant. Isaïe Carré est un ouvrier habile. On demande justement des spécialistes pour la fabrication du matériel de guerre ; on lui conseille d'adresser une demande à ses chefs. Il répond : « Je ne le ferai pas. Malgré la joie que j'aurais de me retrouver au milieu des miens, je resterai sur la ligne de feu aussi longtemps que la France aura besoin de moi. » Un jour, il est envoyé avec quelques hommes à la partie la plus avancée des tranchées, à quarante mètres des Allemands, poser des réseaux de fils de fer. Le ciel fourmille d'étoiles brillantes ; les hommes hésitent à sortir des tranchées. Carré les entraîne : « L'ordre est formel, dit-il, marchons, c'est le devoir. » On le suit, mais une balle siffle et le frappe en plein cœur ³.

1. *Bulletin de l'Enseignement*, novembre 1914. Bachelier était instituteur à Batz ; le capitaine René Guihaire, qui suit, de Pontchâteau. Citons encore, parmi les blessés qui demandent à revenir, le lieutenant Charles Elliès, de Saint-Nazaire.

2. *Echo du Landreau*, 17 janvier 1915.

3. Lettre de Lucien Dozol, à la famille Isaïe Carré, à Saint-Nazaire.

Ce calme, cette résolution froide et obstinée se rencontrent toujours chez le Breton, aux heures où le courage doit être la qualité dominante : « Je suis prêt, écrit un jeune nazairien, à la veille d'une bataille. Tel que je me connais, je ne broncherai pas plus que si j'allais au champ de manœuvre ; et, somme toute, il n'y a pas grand chose de plus... des balles et des obus ¹. »

Les soldats qui montent sur le parapet de la tranchée pour viser aussi tranquillement qu'à la chasse sont innombrables. Voici une équipe d'hommes du génie, faisant partie d'un détachement de cisailleurs : « Ils s'y distinguent, dit la citation, par leur crânerie, leur sang-froid et leur mépris de la mort, en dédaignant le bouclier qui pourrait les protéger ². »

Beaucoup, pourtant, aux premiers contacts avec le champ de bataille, ont ressenti les effets de la peur. Leur nature impressionnable a défailli. Elle s'est ressaisie aussitôt ; le Breton impassible, silencieux et un peu fataliste a reparu ³. Edmond Jagot dépeint merveilleusement cet affaissement passager, puis ce redressement de l'âme ⁴.

1. *Le Courrier de Saint-Nazaire*, 19 décembre 1914 ; lettre de M. André Couronné.

2. Citations collectives de sept soldats, parmi lesquels figure le caporal Bénard, de Massérac.

3. Il y a dans le mécanisme de la peur quelque chose de bien curieux, d'instinctif, de déconcertant. Le lieutenant Dallet avait comme ordonnance un soldat de notre pays, d'une bravoure téméraire : en plein jour, on le vit aller arracher les poteaux de fils de fer barbelés des Boches, pour chauffer sa cagna. Le danger n'avait pour lui que la valeur d'un mot. Il vient en permission. Une terreur folle de retourner au front le saisit : il se suicide. — X..., héros nantais, meurt d'effroi, à Paris, au bruit lointain de la Bertha.

4. Edmond Jagot. Lettre de Salonique. *Entre Nous*, mai 1917.

« C'est ici, écrit-il, que pour la première fois, j'ai ressenti le frisson de la peur. Et qu'y ai-je trouvé ? D'abord, la rébellion de l'instinct de conservation, ce que nous avons de commun avec les animaux, et, ensuite, un appel éperdu vers la miséricorde divine. Oh ! ces appels des âmes ! que de déchirements y sont contenus ! Désespoir de ne pas avoir vécu comme on l'aurait dû et crainte de ne pas avoir assez mérité pour l'Éternité !

» Mais encore, à cause de notre pauvre nature, le danger paraît-il s'écarter, que les préoccupations futiles reviennent ; les espérances terrestres, un instant évanouies, reprennent de plus belle le siège de notre cœur ; la folle du logis est en nous. A chaque obus, qui passe au-dessus de la crête que nous défendons, une ou plusieurs vies humaines s'en vont peut-être dans l'éternité. Mais on n'y pense pas. Et pourquoi y penserait-on, puisque cet obus a oublié de s'arrêter en chemin ; s'il en tombe plus, si les éclats, comme autant de frelons en colère, bourdonnent à vos oreilles, alors on se fait tout petit ; le dernier d'entre eux avec un « ploch » mat tombe sans forces sur la terre ou sur vos vêtements. C'est tout simplement de l'égoïsme, cette peur, et c'est pourquoi seul celui qui sait la mâter est réellement homme. C'est le but actuel de ma vie de soldat : être sans peur. »

Lorsque des soldats affichent de tels sentiments, se durcissent avec une telle volonté contre leur sensibilité, ils atteignent habituellement les plus hauts sommets de l'héroïsme. Le caporal René Jantet a été blessé mortellement, en allant porter des ordres. Son capitaine s'approche ; il se dresse à demi sur son séant et dit : « Je souffre, mais je ne veux pas crier, pour ne pas effrayer les hommes. Donnez-moi quelque chose à tordre ¹. » Marcel Blot,

1. René Jantet, de Pont-Saint-Martin; Marcel Blot, de N.-D.-des-Landes.

canonnier, a, pendant un tir de barrage, l'index pris dans la glissière du canon ; il insiste pour que ce tir soit continué sans interruption, fait lui-même la manœuvre et ne dégage son doigt écrasé qu'au recul de la pièce. L'antiquité admire ce jeune voleur qui, ayant dérobé un renard, eut la poitrine mordue par l'animal, mais garda la force de ne pas crier. Le geste de Marcel Blot est autrement plus digne d'éloges.

Tenter l'énumération des actes de courage collectifs ou individuels serait se heurter à l'impossibilité ; ils fourmillent dans le flot de citations étalées sous nos yeux. Ils brillent comme des étoiles scintillantes dans un clair firmament. Chez nous, la bravoure court les rues, comme l'esprit à Paris.

Puisons encore au hasard. Voici le sergent Joseph Foulfoin qui s'empara de l'un des premiers drapeaux allemands pris au cours de la campagne. Les Français venaient de repousser l'ennemi au village de Saint-Blaise, en lui capturant 800 hommes. Le sergent Foulfoin est informé par un Alsacien fait prisonnier que le 132^e allemand a caché son drapeau dans une ferme, près de Mirgout. Il demande à son capitaine l'autorisation d'aller attaquer la ferme, défendue par une section d'infanterie. Le lendemain, 15 août 1914, à la tête de ses hommes, Foulfoin donne l'assaut ; malgré les balles, il prend la position. Le drapeau est découvert dans un grenier à fourrage. Foulfoin le rapporte triomphant à son commandant ¹.

Courage d'un autre genre : deux soldats sont côte à côte à l'hôpital ; l'un se meurt, vidé par ses blessures, exsangue ; sponta-

1. Joseph Foulfoin, né à Saint-Nazaire.

nément, l'autre, Paul Hupin, s'offre pour l'opération de la transfusion du sang. Il le sauve. Le Président de la République lui accorde une médaille d'honneur, en récompense de sa belle action et un diplôme destiné à « perpétuer dans sa famille et au milieu de ses concitoyens le souvenir de son honorable et courageuse conduite ¹. »

Cela, c'est le courage calme, raisonné, de sang-froid, courage plus rare. Voici des actes accomplis dans la frénésie de l'assaut ou de la ruée en avant. Henri Léon se jette sur une mitrailleuse, tue de sa main trois servants et un officier, met la pièce hors de service. Joseph Lemarié attaque un groupe ennemi, fait sept prisonniers et, bien que blessé, met trois autres Boches en fuite. Le sergent Henri Guérin s'élance avec sa section sur une tranchée sérieusement organisée, prend cinq mitrailleuses, fait dix-sept prisonniers, dont deux officiers ; ce qui lui vaut une belle citation, signée Gouraud. Le caporal François Viaud, de Saint-Nazaire, occupe seul une tranchée avec quatre hommes. Survient une patrouille allemande de quarante hommes ; il se défend ; il la contient. Blessé au bras gauche, il lutte toujours. Enfin, le

1. Paul Hupin, de Mésanger. Autres exemples de courage tranquille et de sang-froid : Joseph Fleuret, de Nantes, détaché dans un atelier de pyrotechnie, « ayant vu un de ses camarades laisser tomber une grenade qui s'est mise à fuser, est resté à son poste, pour ne pas jeter la panique dans l'atelier ; grièvement blessé, s'est dirigé seul vers l'infirmerie. A fait preuve d'un moral élevé en plaisantant son camarade blessé, auteur involontaire de l'accident ; » Julien Audrain, d'Héric, blessé dans l'incendie d'un dépôt de munitions, commence par déterrer deux hommes de sa section, avant de songer à lui ; Marcel Miché, de Nantes, maréchal d'Artillerie, sauve son camarade Foulfoin, aussi de Nantes, au péril de sa vie. Il sera tué, quelques jours après.

petit poste de droite arrive et prend la patrouille allemande de flanc ¹.

Que de citations relatent que le soldat cité est entré le premier dans le village attaqué, a sauté le premier dans la tranchée ennemie, a atteint le premier l'objectif indiqué, à travers les obstacles mortels semés sur sa route ! « On est fier d'être Français, quand on voit la façon dont nos soldats montent à l'assaut, »

1. Henri Léon, de Nantes ; Joseph Lemarié, de Campbon ; Henri Guérin, de Saint-Même ; Théophile Viaud, de Saint-Nazaire. Le sergent Edouard Barreau, de Pontchâteau, contient « presque seul une attaque allemande ; » Edmond Chevalier, du même pays, « s'est précipité sur les barrages ennemis, en tuant tous les occupants au nombre d'une dizaine et en capturant un officier et dix hommes, une mitrailleuse et deux fusils mitrailleurs ; » Frédéric Ringcard, de Saint-Etienne-de-Mer-Morte, coupe les fils de fer barbelés, au débouché d'une passerelle, s'élance sur une mitrailleuse qui tire, et s'en empare ; même acte de la part d'Auguste Barbin, de Donges, « zouave d'une bravoure légendaire, » qui contraint à la fuite les mitrailleurs ennemis contre lesquels il s'élance. Le caporal Jean Duguy, de Touvois, chargé avec une pièce de contrebattre un nid de mitrailleuses, lutte seul, tous ses hommes ayant été mis hors de combat, et remplit sa mission.

2. Emile Guillou, de Pont-Saint-Martin, entre des premiers, le 22 août 1914, dans le village de Maisin ; Pierre Couffin, de Grandchamp, caporal au 65^e, atteint le premier le canal de l'Aisne ; Samuel Héry, de Saint-Etienne-de-Mer-Morte, « zouave héroïque, a été tué dans un corps à corps acharné, au milieu de retranchements ennemis, où il avait pénétré le premier ; » l'aspirant Joseph Michel, d'Ancenis, s'élance le premier et capture de ses mains une sentinelle allemande ; François Rabouesnel, d'Erbray, voyant qu'un pont miné va être détruit par l'ennemi « s'élance le premier, » blesse grièvement l'Allemand qui va mettre le feu à la mine, en capture un autre, qui s'apprête à la même opération.

Pierre Saignier, de Saint-Nazaire, a sauté le premier dans la tranchée allemande ; Lucien Saupin, de Nantes, est sorti le premier de sa tranchée ; Auguste Tusseau, de Saint-Nazaire, s'élance seul dans une organisation souterraine ; quatre fois blessé antérieurement, refuse de se laisser évacuer ; Pierre Visonneau, de la Chevrolière, entraînant deux de ses camarades,

s'écrie l'un d'eux, après avoir pris part à la ruée de sa compagnie¹.

Tous sont braves, certes, prêts à l'action, prêts à la bataille, prêts à la mort ; mais il y a les entraîneurs, ceux qui sont comme les limiers de la troupe, ceux dont le courage galvanise les affolés d'un moment, les hésitants. « En avant ! les gars, on les aura, » hurle le sergent Ferrand, qui vient d'être blessé à l'œil et dont la section un moment se trouble. Il relance ses hommes et tombe frappé une seconde fois, pour ne plus se relever. A la veille d'une affaire, c'est Pierre Landais disant : « Nous irons vaillants, confiants, pleins d'ardeur. La position, nous l'emporterons. Il en est qui tomberont ! Peut-être serons-nous du nombre. En avant quand même. En avant ! toujours en avant ! »

Pecker est maréchal des logis en retraite, à Nantes ; la guerre éclate ; il est affecté à une ambulance ; il rend volontairement ses galons, pour servir comme soldat au 64^e d'Infanterie. Au combat du 22 août 1914, son officier ayant été tué, il rallie ses camarades, met son képi au bout de son fusil, et s'élance à l'assaut en criant : « Allons, mes enfants, en avant ! et vive la

réussit à s'emparer d'une creute, dont il met hors de combat tous les occupants ; son frère, François, aussi entraîneur de ses camarades, est digne de son aîné ; Rodrigue Berteault, de Nantes, s'élance en avant et s'empare de quatre Boches cachés dans une caverne ; Eugène Judic, de Trignac, monte à découvert sur la tranchée pour encourager ses camarades et lancer des grenades avec plus de précision ; l'adjudant Louis Bouchaud, de Saint-Fiacre, « véritable entraîneur d'hommes, » tue de sa propre main un mitrailleur ennemi et ramène la pièce dans nos lignes, 7 citations ; l'adjudant Joseph Lalande, de Trignac, « a été tué dans la tranchée allemande, après avoir fait une brèche, sous le feu, à travers les fils de fer. A su entraîner toute sa section dont il n'est pas resté un seul survivant. »

1. Lettre d'Eugène Hubert, de Saint-Mars-du-Désert.

France ! On les aura. » Il tombe¹. Le sergent Léon Jost, de Nantes, tombe aussi, en criant : « En avant ! c'est pour la France. » Il a la jambe fracassée, il faut l'amputer.

« Nous escaladions à genoux un ravin, écrit un sergent, pendant deux heures, sous la pluie d'obus. Nos genoux étaient ensanglantés. Arrivés près du sommet, les hommes ne voulaient pas avancer. Très énergique, le soldat Maridor se met debout sur la crête, appelle les hommes les plus braves, il les entraîne en avant... Nous atteignons enfin le but. » Mais le soldat Maridor a payé de sa vie son acte superbe. Les balles ont frappé cet homme qui les bravait debout, quand les autres étaient à genoux².

Il est debout également sur le parapet, au milieu de l'essaim bourdonnant des balles, l'adjudant Heulot. Il dirige le tir de ses hommes avec le plus grand calme, leur disant simplement : « Pour la fête à Guillaume, mes enfants, visez-bien. » Les soldats y mettent tout leur cœur, et la fête à Guillaume est célébrée comme elle le mérite. Blessé grièvement au visage, l'œil gauche crevé, Narcisse Vignard poursuit la charge à la baïonnette ; il ne cesse d'encourager ses camarades, en criant : « Courage, les gars, vive la France, et sus aux Boches ! »

Un soldat raconte fièrement une scène épique dont il a été l'un des acteurs :

« Ma compagnie est montée la première à l'assaut des

1. Maximin Ferrand, de Nozay ; — sur Pierre Landais, et cf. Al. Bachelier, *Un nantais prête soldat*. — Théodore Pecker, de Nantes. Le caporal Lecou, de Nantes et Félix Bouillard, de Saint-Nazaire vont aussi criant : « En avant, en avant, » dans la rafale de fer...

2. Le soldat René Maridor, de Nantes.

3. Texte de la citation de Narcisse Vignard, de Trignac.

tranchées allemandes dont elle a enlevé trois lignes successives, avec une ardeur telle qu'il n'y avait pas moyen de retenir les hommes. Je pourrais citer un soldat qui, blessé à la sortie de nos tranchées, a tenu à aller jusqu'au bout, avant de venir se faire panser. Le bataillon a été félicité par tous les grands chefs. Ceux qui tombaient continuaient de crier : En avant ! »

En avant ! en avant ! Le régiment a reçu l'ordre de refouler les Allemands qui ont franchi l'Yser. L'autre bord est effroyablement garni d'hommes, de canons, de mitrailleuses. C'est à de pareils moments qu'il faut des entraîneurs. On en trouve toujours, on en trouve autant qu'il en faut. L'artillerie française bombarde les tranchées ennemies depuis près de deux jours. L'instant décisif est arrivé : « Allons-y crânement, dit Jules Attelé. Il faut être ou ne pas être. Si c'est la blessure, c'est la blessure ; si c'est la mort, c'est la mort, tant pis. » Il s'élançait un des premiers, franchit le parapet et court pendant quelques mètres. A ce moment, d'un abri de mitrailleuses épargné par le bombardement, part un feu d'enfer. Il couche tous les braves qui marchaient en avant, tandis que les autres affolés retournent à la tranchée. Attelé git inanimé, la face contre terre, frappé d'une balle à la tête ².

1. *Echo du Landreau*, 20 juin 1915, lettre de Jean-Marie Giraud ; Charles Heulot, de Rezé. Le caporal Emile Jousset, de Belligné, se tient aussi debout sur le parapet, fait tranquillement le coup de feu et abat quatre Allemands...

2. *Bulletin des Membres de l'Enseignement*, juin 1915, Jules Attelé, de Maumusson.

Donnons encore, parmi les entraîneurs dont de belles citations ont rappelé les hauts faits du même genre : Félix Aubry, d'Anetz ; Armand Cadiot, du Grand-Auverné ; le sergent Pierre Lehuédé, de Batz ; le caporal Gilbert Benoistel et Armand Martin, de Bouvron ; le sergent Amaury Civel, de Blain ; Gustave Chaigneau, de Brains ; Louis Cruaud, de la Chapelle-Glain ; Louis

Il y aurait tout un chapitre de psychologie curieuse à écrire sur les *jeunes* et les *vieux*, sur leur état d'âme différent ; il y aurait des points piquants de comparaison à établir, et ce serait chose facile, au moyen des lettres. Autant celles des aînés apparaissent mesurées, posées, pleines d'une gravité et d'un laconisme qui ne se démentent pas ; autant celles des jeunes respirent l'enthousiasme, l'insouciance de la mort, autant elles débordent d'exubérance expansive. Pour ces derniers, la mort est quelque chose de vague, d'imprécis, un départ sans tristesse vers des pays inconnus.

Pour l'homme mûr, déjà attaché à la vie par tant de liens, c'est la rupture brusque et douloureuse de tous ces liens. Il parle

Maillard, de Fay ; Jean Perdriel et Auguste Roullin, de Fercé ; Joseph Foucher, de Frossay ; le sergent Louis Dutertre, de Juigné ; le sergent Adolphe Denys, de Gorges ; Julien Rastel, de Guérande ; Henri René, d'Héric ; le maréchal des logis Joseph Serbet, de Mésanger ; les caporaux Pierre Rochereau et Louis Alix, de Montrelais ; le caporal Hippolyte Dehais, le sergent Eugène Bareilly, Charles Radigois, de Nantes ; Pierre Dejoie, de Saint-Nazaire ; Eugène Prod'homme, de Pannecé ; Joseph Provost, de Pierric ; Alphonse Richard, de la Planche ; Charles Bertho, de Pontchâteau ; Julien Robert, de Teillé ; Eugène Gauthier, de Saffré ; Philippe Deniard, de Saint-Aubin-des-Châteaux ; Jules Bossard, de Saint-Géron ; Paul Mercy, de Saint-Gildas-des-Bois ; Julien Terrien, de Saint-Molf ; les sergents Pierre Wagner et Joseph Bouchaud, le caporal Jean Guiton, de Saint-Nazaire ; Etienne Gourbil, de Vay ; Louis Moraudeau, de Saint-Etienne-de-Montluc ; le caporal croïcicain Jean Le Mauf, dont le nom fut donné, après sa mort, au poste marocain dont il faisait partie ; c'est désormais le camp *Le Mauif* ; Jean Levesque, d'Escoubiac ; l'adjudant Pierre Tual, de la Chapelle-Lanay ; les sergents Charles Braud et Joseph Ménager, de Vallet ; le lieutenant Eugène Guérin, le brigadier Gustave Foucher « d'une bravoure légendaire, » et le caporal Paul Perrois « vaillant entre les vaillants, » tous les trois de la Montagne ; le sergent Louis Guillard, de Couéron ; le caporal Charles Drouet, de la Chapelle-sur-Erdre, qui, de l'eau jusqu'à la ceinture, entraîne ses hommes à travers un marais, sous un feu violent de mitrailleuses ; les sergents Jean Bahuaud et Auguste Coulon, de Saint-Nazaire ; le sergent Henri David, de la Chapelle-Heulin...

peu de la mort ; mais on sent à ses réticences, à ses recommandations qu'il a largement pesé ce qu'il perdrait et les misères qu'il laisserait en partant.

Cela, c'est le point de vue sentimental. Pratiquement, vieux et jeunes sont des soldats d'égale valeur, de semblable courage et de résistance morale identique. Ici, en matière de courage, l'étude de la correspondance est insuffisante ; il faut se reporter aux citations. Toutes se valent : elles ne portent pas, en leurs lignes flamboyantes, les marques de l'âge. Jeunes et vieux ont tenu avec la même foi. L'arbre et l'arbrisseau ont été aussi grands l'un que l'autre, dans la tempête qui les secouait ¹.

Les jeunes ont mis dans cette guerre affreuse une note charmante de grâce et de sensibilité ; les vieux ont, par le contraste de leurs cheveux grisonnants, montré combien le danger était puissant, pour que la Patrie les arrachât à leur famille. Vieux et jeunes, ils représentaient la Nation tout entière.

Voici une lettre d'un soldat de vingt ans où l'on trouve réunis, à côté d'un implacable désir de vengeance, un souvenir délicieux de la famille, et, au milieu du charnier, toute la sensibilité d'un enfant qui demande à Dieu la force de faire son rude devoir jusqu'au bout. De la mort, il n'est pas question. Ce soldat, Louis Etourneau, décrit la prise d'un souterrain pourvu de tous les moyens défensifs possibles :

« Arrivé devant les nombreuses issues de ce fameux souterrain,

1. *Le Phare*, du 16 mai 1916, assure que le plus jeune soldat de France fut un jeune nantais, Pierre Renault, né le 7 mai 1899. Il était déjà sur le front en septembre 1914. Il régularisa sa situation, le 8 mai 1916, par un engagement qu'il ne pouvait contracter auparavant.

rain, les Boches se préparaient même à sortir ; on les a arrosés de feu et de gaz, et je vous assure que nous n'avons pas fait de nombreux prisonniers ; mais plus de 1.500 Boches sont crevés dans ce souterrain, d'après les officiers qui y ont pénétré. C'était horrible à voir, les Boches brûlant, se roulant dans toutes les positions, avec le masque sur la figure. Par moment, il nous arrivait des odeurs de chairs roussies. Enfin, on était content quand même ! nos morts étaient vengés et bien vengés...

» Après, il a fallu occuper le mamelon au-dessus du souterrain ; marmitage effroyable. Le lieutenant qui commandait pleurait en voyant sa compagnie diminuer comme ça. Les officiers du bataillon sont revenus 5 sur 17 et pas un adjudant. Le soir, le marmitage se ralentissait un peu ; alors, la fatigue me faisait dormir. J'étais à peine endormi que je rêvais dans vous ; je revoyais la maison, papa, maman, toute la famille. Je me réveillais en sursaut ; mais c'était plus fort que moi, je me rendormais encore et je rêvais dans la maison et je croyais y rester. Je faisais, pourtant, tous mes efforts pour ne pas dormir, mais je ne pouvais pas ; je n'ai pas connu de souffrance plus dure que cette souffrance morale. Enfin, grâce au bon Dieu et à la bonne Vierge, j'en suis revenu ; je les ai priés là-haut et c'est ce qui me donnait du courage pour faire mon devoir ¹. »

Le jeune soldat est sujet à des réactions brusques, à des dépressions, puis à des mouvements d'emballement. Il est cocardier, et, après les grandes fatigues, il suffit du drapeau qui flotte, du défilé accompli impeccable sous les bravos de la foule, pour que monte l'oubli des jours durs, pour que l'opaque brume du spleen se dissipe.

1. Lettre de Louis Etourneau, de Vallet, du 1^{er} Zouaves. Tué.

Jules Millat est plein de mélancolie¹. « Il fait depuis trois ou quatre jours un temps superbe, écrit-il, et lorsque je pense qu'il y a trois ou quatre ans, à la même époque, nous étions en vacances et que nous en profitions largement, cela me f... le cafard. »

Il a le cafard, c'est entendu. Il se sent triste, en comparant la liberté des jours anciens aux horreurs des temps présents ; mais un brin de gloire va, en un clin d'œil, lui redresser le moral. Il appartient à un bataillon de chasseurs alpins, appelé, le 14 juillet 1917, à Paris, pour défilé. Jules Millat décrit la longue marche triomphale, « journée inoubliable. »

« Je me rappellerai toujours les acclamations, les cris, les pleurs, les rires, les applaudissements de la foule délirante, saluant au passage les défenseurs du sol sacré ; et, quitte à manquer de modestie, je puis dire que notre bataillon a été particulièrement remarqué... Il faut te dire aussi que nous avons défilé d'une façon splendide, durant huit kilomètres, sans que notre pas souple et léger se ralentisse un instant. De toutes parts, on nous tendait des mouchoirs, pour essuyer nos fronts perlant de sueur. En un mot, ça été magnifique, et j'espère que l'écho de cette manifestation patriotique arrivera aux oreilles du kaiser... »

Le petit soldat n'a plus le cafard.

Encore un beau type de jeune, Gaétan Simon. Reçu dans un bon rang à la Banque de France de Nantes, quelques mois avant la guerre, il se ronge de ne pouvoir être mobilisé. A tout prix, il

1. Jules Millat, de Nantes, tué le 27 juillet 1917. Son père, M. Millat, chef de division à la Préfecture, fut capitaine de Territoriale pendant la guerre et fit campagne en Italie ; Légion d'Honneur.

veut servir son pays ; cinq Conseils de Révision le refusent, un sixième l'accepte, et, en septembre 1917, il est versé au 88^e d'Artillerie lourde, mais relégué dans l'auxiliaire. Sur ses instances, le major le reconnaît bon pour le service armé. Alors, il manifeste sa joie :

« J'ai su ce que c'est que le cafard, je tremblais d'être mis dans l'auxiliaire. J'étais tellement content que je ne savais plus ce que je faisais, et j'ai crié au Conseil : Merci, Messieurs. Ils se sont tous mis à rire. Le colonel a tenu à voir les quatre qui avaient voulu être maintenus ; il nous a félicités et nous a recommandé de transmettre ses félicitations à nos familles. »

Entré à Fontainebleau, au concours de novembre 1917, il y fait, au cours d'un exercice, une chute de cheval, qui l'oblige à prendre le lit d'hôpital. Il supplie le major de le laisser rentrer à la batterie. Comme ses parents le grondent, à la suite de cette imprudence, il leur répond :

« J'avoue que j'ai eu rudement peur de passer ici l'été. Qui sait ce que durera la guerre ? L'offensive est toute proche (mars 1918) ; ma promotion verra de beau travail. Enfin, dire qu'il aura fallu attendre quatre années pour y aller ! Croyez-moi, j'ai bien agi, c'est plus honorable que de pourrir dans une infirmerie. »

Affecté au 109^e d'Artillerie lourde, il est attaché à l'Etat-Major ; il ne fait qu'y passer : « J'ai trouvé que ce poste plus abrité convenait mieux à ceux qui sont en danger depuis le début et j'ai demandé à être pris dans une batterie. » Il s'accommode de tous et de tout, comme le montrent les extraits des lettres suivantes :

« Les officiers sont charmants ; le commandant est un vrai père de famille, il appelle les aspirants : les enfants. La popote est

Jules Millat est plein de mélancolie ¹. « Il fait depuis trois ou quatre jours un temps superbe, écrit-il, et lorsque je pense qu'il y a trois ou quatre ans, à la même époque, nous étions en vacances et que nous en profitions largement, cela me f... le cafard. »

Il a le cafard, c'est entendu. Il se sent triste, en comparant la liberté des jours anciens aux horreurs des temps présents ; mais un brin de gloire va, en un clin d'œil, lui redresser le moral. Il appartient à un bataillon de chasseurs alpins, appelé, le 14 juillet 1917, à Paris, pour défiler. Jules Millat décrit la longue marche triomphale, « journée inoubliable. »

« Je me rappellerai toujours les acclamations, les cris, les pleurs, les rires, les applaudissements de la foule délirante, saluant au passage les défenseurs du sol sacré ; et, quitte à manquer de modestie, je puis dire que notre bataillon a été particulièrement remarqué... Il faut te dire aussi que nous avons défilé d'une façon splendide, durant huit kilomètres, sans que notre pas souple et léger se ralentisse un instant. De toutes parts, on nous tendait des mouchoirs, pour essuyer nos fronts perlant de sueur. En un mot, ça été magnifique, et j'espère que l'écho de cette manifestation patriotique arrivera aux oreilles du kaiser... »

Le petit soldat n'a plus le cafard.

Encore un beau type de jeune, Gaétan Simon. Reçu dans un bon rang à la Banque de France de Nantes, quelques mois avant la guerre, il se ronge de ne pouvoir être mobilisé. A tout prix, il

1. Jules Millat, de Nantes, tué le 27 juillet 1917. Son père, M. Millat, chef de division à la Préfecture, fut capitaine de Territoriale pendant la guerre et fit campagne en Italie ; Légion d'Honneur.

veut servir son pays ; cinq Conseils de Révision le refusent, un sixième l'accepte, et, en septembre 1917, il est versé au 88^e d'Artillerie lourde, mais relégué dans l'auxiliaire. Sur ses instances, le major le reconnaît bon pour le service armé. Alors, il manifeste sa joie :

« J'ai su ce que c'est que le cafard, je tremblais d'être mis dans l'auxiliaire. J'étais tellement content que je ne savais plus ce que je faisais, et j'ai crié au Conseil : Merci, Messieurs. Ils se sont tous mis à rire. Le colonel a tenu à voir les quatre qui avaient voulu être maintenus ; il nous a félicités et nous a recommandé de transmettre ses félicitations à nos familles. »

Entré à Fontainebleau, au concours de novembre 1917, il y fait, au cours d'un exercice, une chute de cheval, qui l'oblige à prendre le lit d'hôpital. Il supplie le major de le laisser rentrer à la batterie. Comme ses parents le grondent, à la suite de cette imprudence, il leur répond :

« J'avoue que j'ai eu rudement peur de passer ici l'été. Qui sait ce que durera la guerre ? L'offensive est toute proche (mars 1918) ; ma promotion verra de beau travail. Enfin, dire qu'il aura fallu attendre quatre années pour y aller ! Croyez-moi, j'ai bien agi, c'est plus honorable que de pourrir dans une infirmerie. »

Affecté au 109^e d'Artillerie lourde, il est attaché à l'Etat-Major ; il ne fait qu'y passer : « J'ai trouvé que ce poste plus abrité convenait mieux à ceux qui sont en danger depuis le début et j'ai demandé à être pris dans une batterie. » Il s'accommode de tous et de tout, comme le montrent les extraits des lettres suivantes :

« Les officiers sont charmants ; le commandant est un vrai père de famille, il appelle les aspirants : les enfants. La popote est

très bonne... Ne vous en faites pas pour moi, nous sommes choyés! Nous entendons le canon de tout près, nous voyons de plus en plus d'aéros boches. Vie très agréable que je ne demande qu'à continuer. Je me porte rudement bien, je crois même que j'engraisse. »

La grippe espagnole sévit dans la batterie, voilà comment il la traite :

« Quand je suis monté à l'observatoire, j'avais réellement de la fièvre. Eh bien ! passer vingt-quatre heures là-haut, dont une nuit très anxieuse, cela m'a retapé. C'est un remède dont je me souviendrai. La position devient intenable. Il nous est arrivé tout à l'heure une jolie dégelée. Enfin, nous tenons ; mais les hommes sont fourbus. »

Le 22 juillet, dans la tempête où tout plie, sous le déluge igné, debout, sans abri, l'aspirant Simon règle lui-même les pièces de sa batterie. Il veut être un exemple. Il l'est par son courage ; mais, il l'est aussi par sa mort : un éclat d'obus a frappé en plein cœur ce héros de vingt ans ¹.

Joseph Pichelin était d'une complexion délicate ; il avait été deux fois ajourné par des Conseils de Révision. Ce fait, minime

1. La citation consacrée à sa mémoire et signée du général Berthelot, commandant de la V^e Armée, illustre sa minute suprême :

« Jeune aspirant de la plus grande valeur, toujours prêt pour les besognes périlleuses et qui avait su s'attirer, par ses qualités de bravoure et d'entrain, l'admiration de tous ses hommes. S'est magnifiquement conduit pendant les deux semaines où il a pris part à la dure bataille récente. Est tombé en héros au moment où, sans abri, bravant la mitraille, il galvanisait, par son exemple, la batterie toute entière. »

en temps de paix, prenait une importance considérable par suite de la guerre : le jeune homme se sentit tout humilié, quand il vit partir ses camarades. Il fit si bien qu'en décembre 1914, il réussissait à se faire incorporer.

Ce fut une joie ; sa correspondance montre son contentement. A sa mère affligée, il écrivait, le 22 septembre 1915, à la veille d'une attaque : « Ne t'inquiète pas, il n'arrivera pour moi que ce que Dieu voudra. Il faut en finir avec ces sacrés Boches et il faut que tout le monde marche. »

Le même jour, il rassurait une vieille bonne qui l'avait élevé, par les lignes suivantes : « Je suis jeune, et quelques heures de sommeil ont vite fait de dissiper la fatigue. Ce qu'il faut désirer par dessus tout, c'est la victoire prochaine et la fin de cette terrible guerre. » Le 24 septembre, il affirmait encore sa volonté de concourir à la victoire nécessaire : « Tout le monde a la plus grande confiance, et l'on n'a jamais vu une armée et des soldats plus contents d'aller à l'attaque. On sait qu'il faut en finir et donner un suprême effort. »

Ce suprême effort, il le donna, et, le 1^{er} octobre suivant, il était frappé mortellement, en pleine jeunesse. « Je suis jeune, » ce cri de naïf orgueil s'est éteint sur ses lèvres ; tout un avenir a été fauché. « Quelques heures de sommeil, ... » disait-il ; c'est le sommeil éternel, maintenant...

Tant et tant sont morts comme lui de qui l'aube à peine se levait ! Leur mère avait veillé tendrement autour de leur berceau, avait épargné à leurs premiers pas les aspérités de la route ; à la moindre ombre de maladie, on avait tremblé pour eux ; des médecins avaient essayé de fortifier cette très mince barrière qui

sépare chez l'enfant, chez l'homme, la vie de la mort, et d'immenses espérances avaient flotté dans le ciel bleu de leur avenir. Puis, tout à coup, ceux que l'on avait fait forts pour vivre de longues années tombèrent, par centaines, par milliers, et bien avant le milieu du chemin. « L'année a perdu son printemps, » dit un jour Périclès, parlant des jeunes gens disparus dans une guerre récente.

Bien plus, les fleurs tardives de l'automne lui-même ont été fauchées. Des hommes, à qui leur âge ou leurs infirmités faisaient un droit de demeurer au foyer, ont, comme de bons coursiers, dressé l'oreille à l'appel du clairon; ils ont galvanisé leurs muscles, mis leurs forces physiques au niveau de leur moral; ils sont partis. À côté des jeunes volontaires et des *Marie-Louise*, ils ont fait bonne figure. Beaucoup avaient dépassé la cinquantaine.

Le ténor Jourdain s'est retiré dans sa ville de Nantes, où il recueillit de nombreux succès. La guerre éclate, ses deux fils partent. Il a 69 ans; il court au Bureau de Recrutement et contracte un engagement au 65^e d'Infanterie, avec le grade qu'il possédait durant la campagne de 1870... Bon sang ne ment jamais, l'un des fils de ce vieux brave est frappé à mort dans des conditions glorieuses: « Le sergent-major Jourdain, dit sa citation posthume, sous-officier d'une bravoure exceptionnelle, sorti le premier de la tranchée sous un feu violent de mitrailleuses, a été tué en entraînant sa section à l'attaque d'une position allemande. » Il était proposé pour l'épaulette.

L'ancien soldat de l'année terrible apprend la nouvelle sans broncher. Comme il a fait d'avance à son pays le sacrifice de sa vie, il lui a fait celui de ses deux fils. Il se dresse contre la douleur. Il est à ce moment au dépôt du 65^e; il demande à partir immédia-

tement pour le front. Quelques jours après, il y gagne une citation élogieuse à la Division; et la Croix de guerre vient s'ajouter sur sa poitrine à la Médaille militaire qu'il porte depuis plus de quarante ans.

De même, M. Boulay a vu la défaite; il veut voir aussi la revanche. Il vit dans cet espoir; il tient, pour cela, à ne pas abandonner son grade de commandant de territoriale. Malgré ses lourdes occupations de notaire nantais, régulièrement il accomplit les périodes prescrites.

La guerre éclate; il dit: « Je vais pouvoir régler mon vieux compte avec les Allemands. » Il réclame un service actif; on lui donne un bataillon du 288^e Territorial. Alors, c'est une existence au suprême degré édifiante; nul officier ne comprit mieux ses devoirs. À son arrivée, on lui offre un lit; il refuse, voulant coucher sur la paille avec ses officiers et ses hommes.

Le voilà, comme un de ses capitaines l'a si bien dépeint¹, « veillant sur son secteur, le jour, la nuit, quelque temps qu'il fasse; le voilà aimé de ses hommes qui affectueusement l'appellent « Grand-Père, » et s'attirant un jour cette réponse, touchante malgré tout, d'un poilu, qu'il surprenait ivre à la suite de libations trop copieuses: « Grand-Père, tu ne me trahiras pas, — « Le voilà, écrit son aumônier, assistant à la messe, le dimanche, non pas au chœur ou parmi les officiers, mais toujours au milieu de ses territoriaux; accompagnant à leur dernière demeure tous

1. Le capitaine Beaubois. Cf. l'ouvrage: *Le Commandant Boulay*, d'où sont tirées ces notes. Engagé en 1870, M. Boulay avait traversé à pied, déguisé, les lignes prussiennes et gagné son corps à Vierzon.

ceux de son bataillon que les balles ou les obus couchaient dans la tombe ; le voilà, se faisant l'écho des réclamations de ses hommes, quand il les trouve justes, au risque de voir son attitude incomprise ; le voilà blessé une première fois, le 17 mai 1916, et refusant de se laisser évacuer ; le voilà, en 1917, les pieds presque gelés et n'en disant rien ; le voilà qui, devant aller en permission au moment du repli allemand, répond à son colonel qui lui offre de partir : « J'attends ce moment depuis deux ans et je partirais ! Oh non, mon colonel, je reste ! »

Quelques semaines plus tard, un obus de 250 tombait sur sa cagna, bouleversant tout et l'ensevelissant. On le retira évanoui, les membres criblés d'éclats. Il fut transporté d'abord à Châlons, puis à Montauban. Il s'y éteignit sans plainte, faisant noblement le sacrifice de sa vie à son pays. Il disparut trop tôt : il n'a pas vu la revanche.

D'autres hommes ayant passé le temps de servir et qui s'enrôlèrent pourraient être cités aux générations à venir, exemples de l'immense mouvement qui précipita contre le flot des envahisseurs les hommes de tous les âges, le pays tout entier. M. de Bournat a soixante ans. Il offre ses services à la Croix-Rouge ; il sollicite l'honneur d'être aux ambulances de première ligne ; il refuse tout poste à l'arrière ; le danger lui sied. Gravement blessé au bras, il prend à peine le temps de se guérir, il retourne dans sa cagna souterraine, sans cesse exposée à l'écrasement. Son fils est tué, il maîtrise sa douleur. Il continue ainsi jusqu'à la fin de la guerre, modeste et brave, de panser ceux qui souffrent, ne semblant pas souffrir lui-même. La Légion d'Honneur récompensera cet infirmier superbe.

Voici les deux frères de Rochechouart, Amaury et Gérard,

le premier âgé de 52 ans, le second de 49, tous deux partis au front sur leur demande. Celui-ci servait dans les chasseurs à cheval. Il trouva qu'on ne s'y battait pas assez, il émigra dans l'infanterie ¹.

Les pères de famille nombreuse jouissent du privilège compréhensible de rester au foyer. Les Charette ne l'entendent pas ainsi. Joseph de Charette a dix enfants ; il s'engage, fait campagne et rapporte la Légion d'Honneur. René de Charette a neuf enfants, il s'engage ; Henri de Charette a six enfants, il s'engage ; Bertrand de Charette, plusieurs fois réformé, parvient à trouver un Conseil de Révision plus conciliant ; il s'engage ².

Voici des noms moins retentissants dans le passé, aussi glorieux dans le présent. Michel Gautier, négociant en bois, à Nantes, est délivré de toute obligation militaire, il a 47 ans ; au mois d'août 1914, il s'engage pour la durée de la guerre. Il ne tarde pas à faire parler de lui : dès le 23 septembre suivant, il se distingue particulièrement, dit l'une de ses citations, « en repoussant, à la tête de quelques hommes, une attaque ennemie, dirigée sur le front dont il avait la garde. » Cela lui vaut la Médaille militaire.

Le cas de Paul Soullard n'est pas moins typique. Paul Soullard, était une personnalité très nantaise, à la tête de plusieurs

1. M. de Bournat, de Nantes ; M. A. de Rochechouart, de Vallet ; M. G. de Rochechouart, de Prinquiau.

2. Joseph, aujourd'hui père de treize enfants, de Couffé ; René, de Couffé ; Henri, de Petit-Mars, avait une maladie de cœur, quand il s'engagea, fut réformé et mourut ; Bertrand, de Couffé ; le D^r Maxence de Charette, de Nantes, blessé et massacré avec son ambulance, à Gomery ; François de Charette, de Couffé, ancien officier de cavalerie, passé sur sa demande, dans l'infanterie, fut tué ; Légion d'Honneur.

Sociétés sportives et très mêlé aux luttes politiques ; il présidait la section des *Bleus de Bretagne*. La guerre éclate, Soullard a 42 ans ; il n'a jamais été soldat, à cause de ses mauvais yeux. Qu'importe ! il tient à partir. Il quitte son foyer.

On remarque sa bravoure, on lui offre des galons. Il refuse, pour l'exemple : il entend rester un petit soldat obscur, perdu dans le rang. Mais ce simple soldat modeste accomplit des prouesses : à Quennevières, il se signale par sa conduite héroïque et reçoit la Croix de guerre. Le 1^{er} juillet 1916, à l'attaque du village de Fay, dans la Somme, il tombe glorieusement, « face à l'ennemi, écrit le colonel Roze, commandant le 265^e d'Infanterie, en faisant bravement et simplement son devoir, comme il en avait l'habitude. Tout le régiment le connaissait et l'aimait pour le bel exemple d'énergie et de fierté patriotique que sa présence seule dans nos rangs et son attitude de tous les jours nous donnaient... Le père Soullard, comme nous l'appelions familièrement, restera aux yeux de tous les camarades du régiment une belle figure de soldat citoyen ¹. »

Il serait psychologiquement très intéressant d'étudier les raisons qui ont maintenu la résistance et le courage du soldat constamment au même niveau, durant les années d'épreuves. Ce sont généralement celles qui ont lancé dans la bataille tous ces cœurs ardents, cœurs d'adolescents, cœurs d'hommes plus âgés,

1. La lettre du colonel Roze dit encore : « Votre famille est de celles qui auront le plus illustré le drapeau du 265^e. » Il faisait allusion au sous-lieutenant Fabien Soullard, frère de Paul, qui mérita également de superbes citations et fut terriblement blessé. Ce dernier est l'auteur, sous le pseudonyme de Soullard, du livret de l'opérette de *Phi-Phi*, composé en collaboration avec M. Wilemetz.

cœurs d'hommes au seuil de la vieillesse : le patriotisme pur, l'idée de vengeance, la volonté de repousser l'envahisseur, l'espoir de la revanche, la reprise de l'Alsace-Lorraine....

Cependant, le culte du Devoir domine toutes ces causes ; nous en trouvons l'obsession dans les lettres. Chez les habitants de l'Ouest, si traditionalistes, toute défection est comme contraire à la nature : *Potius mori quam fœdari* ; c'est la devise bretonne.

D'autres raisons, occasionnelles celles-là, nées de la bataille, contribuent, au jour le jour, à redresser les âmes. Le soldat souffre ; il monte un dur calvaire ; mais le plus léger succès lui donne, comme il le dit « du cœur au ventre. » Jean-Marie Babin écrit : « Nous fûmes quatre jours et trois nuits sans boire ni manger... Pourtant, personne ne se plaignait trop. Nous étions heureux d'avoir infligé une bonne raclée à ces vilains Boches ¹. »

La seule vue du drapeau accomplit le miracle de guérir la fatigue, d'affermir les nerfs et les muscles. Mathurin Prou raconte une marche épuisante :

« Nous avons traversé la ville au pas cadencé, en pleine chaleur et après une marche de trente-cinq kilomètres. Les poilus étaient éreintés ; depuis longtemps, nous n'avions fait aucune marche ; et une aussi longue par cette température, tu vois cela. Eh bien ! quand nous avons déployé notre drapeau tout en guenille et que la musique a commencé à nous entraîner, j'ai vu le défilé le plus impeccable de notre régiment depuis la guerre. Moi-même, j'éprouvais un sentiment que je ne m'explique pas

1. J.-M. Babin, du Landreau.

et qui m'étonne après quatre années de misères et de sacrifices ¹. »

Ce morceau d'étoffe tricolore, frangé d'or, quelles ardeurs il suscite ! Joseph Raboteau a été gravement blessé pour sa défense ; de son lit d'hôpital, il écrit :

« S'il faut retourner défendre le drapeau j'irai encore, la tête haute, et je n'aurai peur ni des balles ni de la mitraille. Au premier coup de feu, le mois dernier, je me suis tenu constamment près de mon capitaine ; je ne l'abandonnerai jamais, j'aimerais mieux me faire tuer à ses pieds ; mais j'espère que nous allons remporter la victoire sur eux. Ce n'est pas comme en 70 ². »

Si le patriotisme, si les grandes pensées, si la vue du drapeau sont insuffisants pour ranimer les volontés défaillantes, il y a là heureusement, tout près, ange gardien vigilant, le camarade plus résistant, que rien n'abat, qui prodigue le conseil et donne l'exemple. Combien de citations comme celle-ci : « Brave soldat, qui n'a cessé de remonter le moral de ses camarades pendant les violents bombardements ³. »

Ces soldats magnanimes, soutiens de leurs frères en misères, ne sont pas des êtres exceptionnels ; ils ne sont pas même foncièrement militaires, comme l'écrit Georges Sire : « J'ai bien souf-

1. *Entre Nous*, juin 1918, lettre de Mathurin Prou, de Nantes. — Mahé, instituteur à Saint-Mars-de-Contais, écrit, après une revue passée par Joffre : « Nous avons défilé dans un terrain glissant et boueux, mais tous se redressaient et voulaient marcher crânement, tant il est vrai qu'il suffit au soldat français d'un peu d'encouragement et de parade pour se rappeler le vieux coq de nos ancêtres et se tenir droit, prêt à foncer sur l'envahisseur. »

2. Joseph Raboteau, de Thouaré.

3. Citation d'Auguste Jamin, de la Chapelle-Glain.

fert moralement. Je n'ai point, tu le sais, les idées guerrières. J'ai, cependant, toujours accompli mon devoir. J'ai été mêlé à plusieurs actions où bien des pères de famille sont tombés à mes côtés. Si tu aimes mieux, j'ai vu à différentes reprises la mort de bien près, mais je n'ai jamais eu peur. J'ai même remonté par mon humeur joyeuse le moral de nombreux camarades ¹. »

Grâce à cette influence moralisatrice, le camarade débilité par la longueur et la dureté de la campagne, commotionné par la bataille, près de faillir à son devoir, s'est ressaisi ; grâce à elle, des hommes bons, mais faibles et entraînés, ont remonté les courants rapides qui les portaient aux récifs. Voici ce qu'écrivit du jeune caporal nantais Joseph Leroux, tué à l'ennemi, un aumônier auxiliaire : « En plus de ses qualités naturelles, il avait celles d'un bon gradé, et je pourrais vous citer tel de ses hommes qui, sans lui, prenait la voie du Conseil de Guerre et qu'il a su ramener au bien, en s'en faisant un ami ². »

Beaucoup furent ainsi, de *bons gradés*, c'est-à-dire des propagateurs d'énergie, des conducteurs d'âmes. L'armée n'était pas un troupeau, une agglomération de numéros, et celui qui avait l'honneur redoutable de commander savait à quel apostolat il était voué.

Dans cette assemblée immense, malgré les mélanges d'origines, mélanges opérés surtout les dernières années de la guerre, parce qu'on remarqua alors une trop grande variété dans la gamme des valeurs entre les régiments, chacun conservait le

1. Lettre de Georges Sire, instituteur à Haute-Goulaine.

2. Lettre de M. H. Husson, aumônier au 26^e de Ligne, à M. Alcide Leroux père. Joseph Leroux, tué à 22 ans.

souvenir de sa province. Ce patriotisme local aussi fut un stimulant. Beaucoup de lettres notent la fierté d'être Bretons, d'être Vendéens, d'être Angevins, et la volonté de ne pas déshonorer un titre si beau : « Nous sommes tous Bretons et Normands, qui avons de bonnes têtes, écrit Etienne Guérin. Nous avons confiance en la victoire et en Dieu, d'où nous viennent la force et le courage ¹. »

Parfois, il s'agit non plus d'une province, non plus d'un département, mais de la ville natale dont on tient à conserver la bonne réputation. Le sergent Maurice Martin, de Saint-Nazaire, est cité à l'ordre de l'Armée, pour être allé faire sauter des réseaux de fils de fer, à la barbe des Allemands. Il écrit : « Je ne croyais pas avoir mérité une récompense aussi haute, car j'ai fait mon devoir tout simplement. Le fils Hugonet est cité aussi, il était avec moi. Les Nazairiens ont à cœur de faire honneur à leur pays natal et ils sauront le faire par la suite ². »

Non seulement, la vue du drapeau, les conseils de camarades mieux trempés, le souvenir du pays contribuent à maintenir toujours au même niveau, dans le cœur du soldat, les réserves profondes de l'énergie et de la résistance ; mais quelquefois des événements se produisent dans sa vie, qui donnent soudain une plus grande élasticité à ses vertus guerrières : la mort d'un frère, par exemple, tombé sous les coups de l'ennemi.

M. David, de Saint-Nazaire, a trois fils mobilisés. L'un, Pierre, est tué ; l'aîné, Louis, évacué du front, se trouve au dépôt. Il part le jour même où il reçoit la lettre de son père annonçant la mort de son frère. Il répond, en cours de route par ce billet :

1. *Echo du Landreau*, 6 juin 1915.

2. *Le Courrier de Saint-Nazaire*, 28 novembre 1914.

« Nous approchons des Boches. Je vais venger mon frère. Si j'y reste, vous pouvez être sûr que, comme lui, j'aurais fait mon devoir. »

René Maurice aussi veut venger son frère ; il a dix-sept ans, il s'engage. Une belle citation montre que comme « nettoyeur de tranchée, » il n'a pas eu pitié, tuant ou mettant hors de combat les défenseurs dépassés par nos vagues d'assaut.

Alfred Berthaud sert à Salonique ; il souffre, mais le moral reste haut : « Il neige sous la tente, écrit ce brave soldat ; ce n'est pas le rêve. Enfin, je suis à la guerre, c'est pour souffrir... A quoi bon pleurer et gémir, puisqu'il faut abandonner sa famille, tout ce qu'on a de plus cher au monde, pour défendre sa patrie ?... » Il meurt sur la terre lointaine. Son frère Félix combat sur la terre de France ; il écrit à ses parents : « Votre cher Alfred est tombé en défendant son pays. Eh bien ! je n'en suis que plus courageux, je me battraï jusqu'à la mort, pour le venger et pour défendre ma patrie. » Il le venge de son mieux et tombe à son tour. Les deux frères qui s'aimaient tant se retrouvent réunis dans l'éternité de la gloire.

Henri Relandeau raconte comment il s'y est pris pour venger son frère :

« Le chef de bataillon fait savoir qu'à sept heures nous faisons sauter une mine et qu'après il fallait attaquer, pour tâcher de prendre un petit poste allemand qui était à quelques mètres de nous seulement. Quand j'ai appris la mort de Louis, j'ai perdu un peu courage ; mais au fond du cœur, j'avais promis de le venger. Alors, c'était le moment ; le jour était venu de faire voir qu'il me restait quand même de la volonté. A 7 h. 45, la mine saute ; l'attaque aussitôt commence, et comme il fallait que

j'en donne un coup, eh bien ! je me place au premier rang. Bien entendu, les balles, les obus, les bombes tombaient comme grêle ; mais j'étais tellement énervé par la poudre que je ne voyais pas le danger. L'attaque a duré deux heures. Pendant ce temps, j'ai toujours tenu ma place et je vous assure que si les Boches m'ont envoyé des balles, je leur ai bien répondu ; il y en avait un qui me passait les cartouches et moi je me chargeais de les tirer. Le soir, le Commandant de la C^{ie} m'a fait appeler ; c'est là que j'ai reçu des félicitations, et il m'a dit qu'il allait me proposer pour être cité à l'ordre du jour ¹. »

Toutes ces causes contribuent ensemble ou tour à tour à soulever le moral, à le maintenir au-dessus des syncopes et de l'épouvante. De plus, le soldat se sait en communion d'espoir et d'efforts avec sa famille, avec ses amis, avec l'arrière ; son âme baigne dans une atmosphère générale de foi et de résolution. Le pays affirme sa confiance en lui ; il a confiance dans le pays. Cette confiance passe de l'un à l'autre, comme un courant électrique. Cela a été très simplement et très bien exprimé par un soldat ².

« Vous nous dites que la France entière est à genoux et prie, nous ne l'ignorons pas ; et ceci nous donne encore une confiance plus absolue dans la victoire finale ; et, mêlant nos prières aux vôtres et à celles de nos vaillants Alliés, le bon Dieu ne restera certainement pas sourd à nos supplications.

» Dans un journal, que, par hasard, je lisais hier, j'ai vu

1. Les frères David, et les frères Maurice, de Saint-Nazaire ; les frères Berthaud, de Saint-Marc, près Saint-Nazaire ; les frères Relandeau, de Saint-Mars-de-Coutais.

2. J.-M. Babin, du Landreau. *Echo*, du 7 février 1915.

notamment un article qui disait que la France était fière de son armée. Sans doute, vous avez peut-être le droit d'être fiers de nous. N'est-ce pas vous qui provoquez chez nous cette énergie, cette endurance dont nous ne nous croyions pas capables ? Nous savons derrière nous une France grave, calme et résignée ; nous savons que votre pensée est continuellement fixée sur nous ; nous savons enfin que nous luttons contre un ennemi séculaire et pour la sauvegarde de notre belle patrie : dès lors, tous les sacrifices sont possibles et soyez bien convaincus que nous sommes décidés à aller jusqu'au bout et que nous ne retournerons que lorsque nous aurons, avec l'aide de Dieu, remporté la victoire finale, celle qui libérera le monde de la tyrannie germanique. »

Ces libérateurs, ces héros sont tous des modestes ; ils croient à peine à leur gloire ; les récompenses les étonnent. Ils se défendent contre les félicitations qu'on leur adresse : « J'ai été blessé, protesta l'un d'eux, dans l'accomplissement tout à fait normal de mon devoir et non pas au cours d'une action d'éclat ¹. » Un autre, un mitrailleur, raconte très simplement comment, au cours de l'action, il réussit à tirer 10.000 cartouches en une demi-heure et rentra dans les lignes, après la bataille. On lui donne une citation et on lui colle les galons de sergent. Voilà notre homme très vexé : « Ce qu'il y a de plus ennuyeux, déplore-t-il, c'est que je change de compagnie ; et je regrette ma mitrailleuse ². »

Courageux contre le Boche, ils savent être courageux contre eux-mêmes, refréner les mauvais mouvements de l'instinct, dominer les colères même légitimes ; n'ayant pas la prétention

1. Lettre du sergent Rebeyrotte, de Saint-Nazaire.

2. Lettre de A. Lefeuvre, linotypiste au *Phare*.

grotesque d'être des surhommes, ils sont tout simplement des hommes, dans le sens le plus élevé du mot. L'aspirant Urcun, de Saint-Nazaire, au soir d'un combat victorieux, regarde passer un convoi de prisonniers. Il raconte ainsi la scène et ses impressions successives :

« Ah ! plus d'un de ces malheureux Boches pleuraient et tous baissaient la tête en passant à côté de nous. Je dis tous, mais je me trompe, car un sous-officier crânait encore. En passant à côté de moi, il me dévisagea et me tendit la main, en me disant : kamerade français ! A ce moment précis, je vis tomber un de mes bons camarades. Enervé, je levai mon revolver, que j'avais à la main, je visai le Boche. Peu s'en fallut que le coup partit, mais j'eus assez de force pour me retenir ; et je considère cela comme un acte de courage. »

Acte de courage, en effet, et des plus difficiles ; mais toute leur vie guerrière ne fut-elle pas une manifestation incessante de courage ? Ou plutôt, ne fut-elle pas le courage même, dans ce qu'il a de plus haut, de plus pur, de plus désintéressé ?

Cette bravoure naturelle, cette ténacité sereine furent récompensées : par elles ils ont grandement contribué à sauver la France et à libérer le monde 1.

1. Donnons, pour terminer ce chapitre, quelques coups de sonde dans le flot profond et brillant des citations étalées sous nos yeux.

Les jeunes veulent égaler leurs aînés : Paul Libaud, de Nantes ; Joseph Gruaud, de Frossay, ont mérité des citations identiques : « A tenu à se montrer l'égal de ses aînés, en s'élançant avec un entrain endiablé, sous un feu violent de mitrailleuses... »

Ils affectent un mépris absolu du danger. Joseph Jonchère, de Saint-Molf, brancardier : « A toujours sollicité le périlleux honneur d'être envoyé

dans les postes de secours avancés. » De même, Jacques Cossé, engagé volontaire, Alexandre Hogmard, de Nantes ; Jean Chéraud, de Nort ; Pierre Lamour, de Saint-Mars-de-Coutais ; Jean-Baptiste Coiffet, de Saint-Gildas-des-Bois ; Paquet, maréchal des logis de gendarmerie, à Méan ; le tambour Célestin Mouraud, de Nantes, lequel, « à Maissin, a jeté son tambour, pour prendre le fusil d'un camarade blessé et courir se battre » ; Louis Phelipaude, de Saint-Nazaire, qui, chargé par son capitaine, au moment du combat, de surveiller les cuisines, « répondit qu'il aimait mieux aller où était son devoir. Il tomba, après avoir dépassé la deuxième tranchée ennemie... »

Ils sont braves jusqu'à la témérité : Alphonse Barbelivien, de Nantes, « chasseur d'une bravoure réputée » ; Francis Mahé, de Guérande, « magnifique soldat » ; Gustave Arnaud, de Nantes, « sous-officier d'une bravoure à toute épreuve » ; Armand Judic, de Saint-Gildas-des-Bois, qui « fait preuve d'une grande bravoure portée jusqu'à la témérité » ; l'adjudant Auguste Certain, de Saint-Herblain, « un récidiviste de la bravoure » ; Patrice Guichet, de Nantes, « tenu en haute estime par ses chefs, un vrai poilu » ; Gustave Chapeau, de Saint-Nazaire ; Joseph Pichery, de Varades ; Pierre Poirier, de Lusanger ; Jean Gergaud, de Puceul ; Joseph Sécher, de Barbechat...

Leur exemple sert aux autres : Gustave Marchais, du Landreau, qui, « a donné les plus beaux exemples de bravoure » ; le caporal François Mocqué d'Avessac, qui a donné le même exemple ; « en se maintenant toujours aux endroits les plus dangereux » ; Louis Priou, de Nozay, « fait l'admiration de tous » ; de même, le sergent Pierre Le Calonnec, de Nantes ; François Hamon et Célestin Choblet, de Frossay ; et Louis Cadorel, d'Abbaretz, « soldats magnifiques d'exemple » ; Victor Leray, d'Héric, qui, désigné pour quitter le XI^e Corps, « y laisse des souvenirs et une gloire acquis en de nombreux combats, » signé de Maud'huy ; François Meignen, de Donges, qui, « fait l'admiration de ses camarades » ; Léon Sécher, de Vallet, « modèle de courage et de dévouement... »

Combien sont signalés faisant le coup de feu à découvert, malgré les plus violentes rafales de mitrailleuses ennemies, tels que Joseph Berra, de Nantes ; François Perrigaud, de Nozay ; Jean Desmars, de Saint-Nazaire ; Jean Bonnet, de Brains, qui se fait jour à travers un fort groupe ennemi ; Joseph Allais, d'Arthon, qui repousse à coups de mousqueton et de grenades des ennemis cherchant à l'encercler ; Léon Lordonné, de Nantes, qui se jette sur une mitrailleuse et tue les servants ; Pierre Mainguy, de Barbechat, qui « a été volontairement chercher un blessé allemand tombé entre les deux lignes, sur un terrain battu par les mitrailleuses ; ce prisonnier était un agent de liaison, porteur de toutes les indications de l'attaque préparée pour le lendemain » ; Hippolyte Pélou, de Saint-Nazaire, qui « s'est fait rendre les

armes d'un officier allemand et de plusieurs hommes ; » Pierre Ameillon, de Nozay, « spécialiste des assauts ; » l'adjudant Joseph Denis, de Vieillevigne ; le sergent Pierre Bregon, de Sucé ; le soldat Prosper Braud, de Vallet, avec leurs six superbes citations chacun...

Tous font leur devoir, pleins d'entrain et « comme à l'exercice, » comme le dit la citation d'Eugène Amiaud, de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu ; le sergent Alain Mollat, de Saint-Nazaire, « remplit les plus difficiles missions, le sourire aux lèvres. »

Des actes splendides à l'infini : l'adjudant Félix Guérin, de Guémené-Penfao, « toujours volontaire pour les missions périlleuses, » est « remarquable pour diriger des troupes d'éclaireurs ; » le sergent-major Dupas, de Saint-Nazaire, devenu lieutenant, prend une tranchée boche solidement défendue, avec six hommes seulement ; le caporal Paul Gobin, de Nantes, commande à 18 hommes ; les Allemands attaquent sa tranchée, il dit : « Restons-y coûte que coûte. » Ils y restent si bien qu'ils tuent 11 Allemands, en blessent 8 et font 1 prisonnier. Gobin est aussitôt nommé sergent et reçoit la Médaille militaire. — Le caporal Francis Morinière, de Vallet, après avoir, avec ses hommes, pénétré dans un village occupé, fait des prisonniers, s'empare d'une barque, franchit une rivière et se lance à la poursuite de l'ennemi ; le sergent Henri Duguay, de Monnières, sous un feu d'enfer, entraîne les camarades et pénètre le premier de sa compagnie dans la tranchée ennemie ; Louis Cossin, d'Orvault, un des derniers survivants de sa section, se défend seul, jusqu'à ce qu'on vienne le délivrer ; le sergent Marcel Loquet, de Paimbœuf, un « spécialiste des coups de main ; » Clovis Giraudet, de Touvois, se bat durant une heure et demie, « avec acharnement contre un ennemi supérieur en nombre et finit par le dominer à la grenade ; Aug. Arnaud, de Legé, aujourd'hui employé à la Préfecture, adjudant, mérita six belles citations, dont l'une dit : « a réduit deux abris de mitrailleuses, y pénétra le premier et fit prisonnier les 10 occupants en s'emparant de deux mitrailleuses ; » Signé : Guillaumat. Anselme Tourneau, de Saint-Lumine-de-Clisson, est un chef de pièce « d'un courage exemplaire ; tous les servants de sa mitrailleuse étant hors de combat, il a continué seul le tir sur les vagues ennemies qui progressaient à moins de cent mètres ; il fut tué d'un éclat d'obus, après avoir fait sauter deux caisses de munitions. » Le caporal Pierre Perrais, aussi de Saint-Nazaire, avec deux hommes, se jette sur un nid de mitrailleuses, met les servants hors de combat et fait 10 prisonniers ; Léon Eveillard, d'Ancenis, en sentinelle, tient l'ennemi en respect et capture un Allemand ; Pierre Joubert, du même pays, engagé pour la durée de la guerre, malade, refuse de se laisser évacuer et est tué ; du même pays encore, le caporal Henri Erault, « d'une bravoure calme et sans limite, »

et l'adjudant Jean Lucas, orné de quatre citations, qui, blessé au bras et à la tête, refuse de se laisser évacuer, avant la fin du bombardement ; le sergent Pierre Bricaud, d'Ancenis encore, dont le régiment est envoyé au repos après de rudes combats et qui demande à revenir au front ; même geste de la part de Julien Joguet, de Machecoul.

Certains se sont signalés par des actes spéciaux : Pierre Phelippaud, de Pierric, décroche successivement tous les wagons d'un train de munitions en feu, pour les éloigner de l'incendie ; il le fait aussi tranquillement que s'il s'agissait de wagons ordinaires ; Francis Forest, de Cheix, accomplit un exploit semblable : il s'offre pour éteindre, sous le feu, l'incendie d'un magasin à gargousses. Faits identiques de la part d'Alex. Brodu, de Vertou ; Amable Tenau, de Paimbœuf ; Alexandre Priou, de Basse-Goulaine. Pierre Galpin, de Saffré, se porte au secours des vieillards et malades de l'hôpital de Mézières, soumis à un violent bombardement ; André Praud, de Nantes, fait prisonnier avec plusieurs autres, est conduit devant un officier allemand, qui veut, sous menace de mort, lui faire donner des renseignements sur la position occupée par nos troupes. Il refuse. Livré aux fureurs de la soldatesque boche, il est roué de coups et laissé pour mort. Gustave Chapeau, de Saint-Nazaire, se dévoue pour aller prendre les cartouches sur les morts et ravitailler, sous le bombardement, ses camarades démunis. Le maréchal des logis René du Guerneur, de Guémené, se signale en dirigeant de nuit des équipes, pour le transport et l'ensevelissement des corps restés sur le terrain. Urbain Guillaume, de Trignac, mitrailleur, tous ses camarades tués, continue seul la bataille et dirige « à bout portant, sur l'ennemi qui débouche, un feu terrible... »

LES OFFICIERS

LES OFFICIERS

Nous n'avons point, au cours de cet ouvrage, isolé l'officier de ses soldats. Mêlés, confondus dans les mêmes élans, dans le même patriotisme, ils devaient l'être, aux yeux de l'Histoire. Cependant, afin de mieux montrer encore leur étroite camaraderie et ce que furent l'influence du supérieur sur l'inférieur, le dévouement réciproque de l'un comme de l'autre, un chapitre spécial consacré aux officiers ne sera pas inutile.

Ce qu'on demande, en temps de guerre, et ce qu'on a demandé, surtout durant cette lutte interminable, à l'officier, ce fut d'être un conducteur d'hommes, un entraîneur, un animateur d'énergies. Il le fut : l'officier de carrière, par vocation, l'officier de réserve, par obligation morale. Il est impossible, d'ailleurs, d'établir une distinction, dans une étude de ce genre, entre les officiers sous les armes au moment où retentit le tocsin et ceux tirés brusquement de la vie civile. En parlant d'eux, nous négligerons ce détail secondaire de leur origine militaire.

Leur origine proprement dite nous importe seule : l'unique considération de leur naissance dans notre pays est intéressante ici. L'officier breton a son caractère à lui, et c'est cela qu'il importe de marquer. Qu'il s'agisse de bondir hors de la tranchée, de conduire des hommes à l'assaut terrible de mitrailleuses crachant la mort, qu'il s'agisse de rallier des compagnies disloquées, obstiné,

sans phrases, usant des mots rigoureusement nécessaires, sans fougue débordante, bref, très calme et très lucide, l'officier breton accomplit les plus dangereux des devoirs avec toute la résignation propre à sa race, résignation où apparaît une sorte de fatalisme religieux. Il semble qu'il n'éprouve aucune crainte dans la bourrasque de fer, non pas parce qu'il sait, comme Napoléon, que le boulet qui le doit tuer n'est pas encore fondu, mais parce qu'il s'en remet à Dieu ou à la destinée du soin de régler cette chose infime qu'est la vie. Un seul souci le préoccupe, celui d'accomplir son devoir : fais ce que dois, advienne que pourra !..

1. Pour tracer ce rapide portrait de l'officier breton, nous avons pris de nombreuses citations, ou se révélait, plus particulièrement, son tempérament. Parmi lesquelles, celles-ci : le sous-lieut. Raphaël Landron, d'Anenis, vicaire à Belligné : « modèle de devoir et de courage ; a toujours accompli avec modestie, mais d'une façon parfaite, toutes les missions qui lui étaient confiées. Mortellement atteint en cherchant à faire mettre ses hommes à l'abri. » Le sous-lieut. Paquereau, de Clisson, se précipite en tête à l'assaut des mitrailleuses ennemies. Citations semblables du lieut. Brindejone, de Saint-Aubin-des-Châteaux ; du capitaine Mérienne, de Frossay ; du lieut. Louis Dubois de la Patellière, de Vallet ; du lieut. Joseph Guillet, de Saint-Nazaire : « chef au courage froid et lucide, s'est montré à la hauteur de toutes les situations. » Le sous-lieut. Leprime, de Saint-Julien-de-Concelles « est arrivé le premier devant les fils de fer allemands, à Tahure, et est resté toute la journée, soutenant les hommes, n'est rentré qu'à la nuit, alors qu'il n'y avait plus autour de lui que des morts et des agonisants »..

Parmi les entraîneurs, le lieut. Théodore Carré, sept citations : « officier aussi modeste qu'intrépide, qui a entraîné ses hommes devant Vouziers, à la conquête d'une position fortement défendue. » Citations semblables : le capit. Gaston Lévêque, de Saint-Nazaire ; le lieut. Louis Normand, de Saint-Gildas-des-Bois (sept citations) ; le capit. Héon, de Nantes, « officier supérieur, d'une énergie incomparable. » Le lieut. Charles Leprêtre, de Trignac, entraîneur d'hommes qui, « encerclé un jour, avec dix hommes, dans un entonnoir par des forces supérieures et exposé au feu de l'artillerie française, fait une percée et ramène ses hommes au complet. » Le lieut. André Lefeuve, de Cordemais, chef de section « d'un courage à toute épreuve, la maintient en

Leur peau ne vaut pas mieux, à leurs yeux, que celle du plus humble de leurs soldats. L'un des officiers qui honorent le plus le département de la Loire-Inférieure, le général Buat, aujourd'hui chef d'Etat-Major général de l'Armée, l'a dit d'une façon qui mérite d'être racontée. Un jour, colonel commandant une brigade, il inspecte une tranchée. Au point d'intersection du boyau qui va de la ligne ennemie à la première tranchée est postée une sentinelle, avec la consigne d'empêcher qui que ce soit, sauf la relève, de pénétrer jusqu'au petit poste. Le colonel se présente pour passer : « Mon général, (affectueusement on lui donne le titre de son emploi), on ne passe pas ! — Et pourquoi, s'il te plaît ? —

ordre sous la rafale. » Le sous-lieut. Constant Guist'hau, neveu du Ministre, prend le commandement d'un groupe, pour chasser des assaillants et les met en fuite, à la grenade. Le sous-lieut. Jean Martin, de Nantes « intelligence, courage et dévouement personnifiés. » Le capit. Ernest Leussier, de Châteaubriant, qui, encerclé, tue deux Allemands et, luttant de trous d'obus en trous d'obus, ramène sa troupe à la Division. Le lieut. Albert Lanœ, de Nantes, « véritable entraîneur d'hommes, » que l'on voit, à la tête des grenadiers de son unité, conquérant une tranchée fortement défendue. Le sous-lieut. Jean Port, de Saint-Nazaire, preneur de tranchées, qui, « entouré par des forces supérieures, a réussi à se dégager, à rallier ses hommes sur les premières lignes. » Le capit. François Ménard, quatre citations et la Légion d'Honneur « chargé, le 28 août 1914, d'effectuer une reconnaissance, en motocyclette et ayant pénétré la nuit dans les lignes allemandes parvint à échapper à deux petits postes et, grâce à son intelligence et à son énergie, a pu rejoindre les lignes françaises, après avoir accompli, et avec succès, la mission dont il était chargé. » Le lieut. Gust. Bournigal, de Nantes, avec ses 8 cit..

Comme nous avons signalé des soldats volontaires pour toutes les missions périlleuses, les officiers ne manquent pas, qui, mus par l'esprit de sacrifice, n'hésitent jamais à aller au devant de la mort, pour l'accomplissement d'un devoir difficile. Quelques noms relevés encore dans les citations : les sous-lieut. François Batard, de Nantes ; René Prade, de Saint-Nazaire ; le capit. Henri Devorsine, de Nantes, qui conduit sa compagnie à l'assaut d'une position qualifiée imprenable et peut progresser ; grièvement blessé. Famille qui a bien servi ; deux frères morts à la guerre, le sous-lieut. Ernest Devorsine et Edmond ; un frère, Léon, qui reçut 17 blessures..

Parce que le boyau conduit au petit poste et qu'il n'y fait généralement pas bon ! — Combien d'hommes à ton petit poste ?

Les héros sont modestes ; après une action d'éclat, André Gouthière, de Nantes, est nommé sous-lieut. ; il relate ainsi le fait : « Un poilu m'a trouvé un bout de galon et me l'a cousu. Vous voyez que c'est très simple. » Très simple, en effet...

Faut-il encore rappeler des noms, des hauts-faits, des sacrifices ? Voici le sous-lieut. Jean Laënnec, qui, après avoir enlevé une première ligne et avoir été blessé à dix mètres de la seconde, refuse d'abandonner son commandement et est frappé mortellement. Il met un nouveau fleuron à un nom illustre. Marcel Letertre, de Châteaubriant, cisaille lui-même le réseau de fils de fer allemands, engage dans la tranchée une lutte corps à corps ; la cuisse traversée, ramène, cependant, sa troupe ; cinq citations, Médaille mil., Légion d'Honneur. Le lieut. Gaëtan Cossé, de Nantes, après avoir « fait de son unité une arme de combat de premier ordre, » meurt en brave comme il a combattu. Le capit. Georges Duvasnel, de Nantes, gravement atteint continue à se battre et tombe, de nouveau frappé, cette fois pour ne plus se relever. Christian Lambezat, de Nozay, écrivait en partant : « J'espère que les balles m'épargneront et que je vous reviendrai ; mais si je reste, moi aussi, sur le champ de bataille, vous pourrez être certains que ce sera face à l'ennemi et au milieu de mes hommes. » Il meurt face à l'ennemi, ainsi que son frère, également officier. Le lieut. Van den Brouck, de Saint-Nazaire, « beau type d'officier de la Nation armée, » est tué en se dressant debout sur la tranchée, pour entraîner ses poilus. Le capit. Joseph Polo, de Nantes, attaché à l'armée anglaise, est tué, en se portant au secours de son général, blessé par des Allemands déguisés en Anglais : il reçoit les coups destinés à son chef. Le sous-lieut. Jean Destouches, de Nantes, tombe, lui, en se portant au secours de ses canonniers, enfouis sous des abris effondrés. Mort également belle du capit. Jean Audrain, frappé en se portant, seul avec son ordonnance, au dehors des tranchées, avant l'attaque, pour reconnaître les points par où il pourrait faire passer son bataillon.

De tels exemples suscitent non seulement l'enthousiasme des soldats, mais encore l'émulation de nos Alliés. Le sous-lieut. Guillemard, d'Héric, combat au Togo. Sous un feu terrible, il manœuvre comme à l'exercice. Atteint en pleine poitrine, il tombe. Les officiers anglais avouent ne pouvoir trouver d'expression pour exprimer l'admiration que produisait sur eux la conduite de Guillemard. — Les Anglais eurent encore sous les yeux l'héroïsme des seize Goldie, tous engagés volontaires en 1914, et tous petits-fils d'une Nantaise, M^{me} de Kersabiec.

— Deux, mon Général. — Crois-tu donc que ma peau vaille mieux que la leur ? Et comment, si je n'y vais, saurai-je qu'ils font bien leur métier ? » — Et le colonel passa.

A vrai dire, cette nature réservée, mais sans morgue, toute pleine de bonne camaraderie et de décision, plaît aux hommes. Le Breton adore des officiers de ce genre. Or, le Breton est difficile en matière d'affections, il n'aime pas tout le monde ; mais lorsqu'il aime, c'est un culte. Il copie assez facilement son chef, dans ses défauts comme dans ses qualités. Un bon chef fait de bons soldats. On a vu de tout jeunes officiers, presque des enfants, électriser de vieux soldats et, à la seconde précise, les lancer bouillonnants hors de la tranchée.

L'affection de l'officier pour ses hommes se manifeste de mille manières. Dans les lettres, par exemple. Le soldat Guillouzo soigne ses blessures dans sa famille, à Penhoët. Il écrit à son commandant, M. Busson, pour se rappeler à son bon souvenir et protester de son désir de retourner au front. Voici comment répond l'officier : « J'avais dans le cœur ta si belle et si patriotique lettre. Je la retrouve, la relis et la fais lire aux poilus, tes amis, autour de moi. Tu me demandes, mon cher Guillouzo, si je me souviens de toi et si je me rappelle l'heure du 11 janvier au soir, où ma main pressait la tienne en te disant : c'est bien ! Le 11 janvier est maintenant une date historique pour le beau 411^e. Grâce aux héros qui, comme Ernest du Sabla, sont allés chercher là-haut leur récompense ; grâce, mon bien cher Ami, à tous ceux qui sont restés meurtris pour la Patrie, comme le si brave Guillouzo, notre bien-aimée France se redressera plus belle ¹. »

1. Guillouzo, de Penhoët en Saint-Nazaire ; le commandant Busson, de la Loire-Inférieure.

Quelle émotion et quelle tendresse dans cette correspondance de chef et de soldat ! Guillouzo et Busson, soldat et commandant, sont du même pays, du même département. C'est beaucoup. Ils se connaissent, pour ainsi dire, sans s'être vus. Les âmes étaient sœurs. Ce petit méchant bout de galon cousu sur la manche de l'officier en fait un chef, c'est entendu ; mais son caractère de Breton y ajoute quelque chose de plus encore, aux yeux du Breton.

Le capitaine Hubeau connaissait bien cette auréole et cette puissance que donne la qualité de concitoyen ; il en usait. Lorsqu'il était placé à la tête d'une mission périlleuse, il fallait le voir animer ses hommes. Au chant d'une vieille complainte du terroir, il s'élançait dans la fournaise, et les soldats, ses amis d'enfance, répétant en chœur le vieux refrain natal, bondissaient sur ses traces ¹.

Comment l'enthousiasme des uns et des autres ne serait-il pas communicatif ? Ecoutez le lieutenant Gralpois, avec quelle conviction, il parle de la chaleur qui déborde des âmes : « C'est merveilleux l'enthousiasme qui règne ici. Ils peuvent venir, les sabres sont aiguisés ; nous sommes armés jusqu'aux dents. Cher Papa, chère Maman, ne vous faites pas de bile à mon sujet ; au contraire, soyez fiers d'avoir un fils à la défense du pays ; il vous fera honneur, n'en doutez pas ². »

Officiers et soldats se traitent en frères, en amis. Le devoir est commun ; les dangers sont communs, et la gloire aussi est commune. On ne peut rêver un plus splendide partage. Qu'un chef

1. Jules Hubeau, de Piriac, capitaine au long-cours, engagé dans l'infanterie.

2. Joseph Gralpois, du Pouliguen.

tombe, tous rivalisent pour défendre sa dépouille, pour la ramener, au péril de leur vie. Deux hommes sont touchés, en essayant d'aller chercher un officier blessé à proximité de l'ennemi ; un troisième s'offre, Léon Racineux. Il réussit. François Babin, refuse d'abandonner son capitaine grièvement atteint. Sa batterie bat en retraite ; qu'importe ! il reste seul près de lui, jusqu'au soir. Il tente de le ramener dans les lignes françaises, mais il tombe lui-même aux mains de l'ennemi. On pourrait allonger d'interminables listes de ces courageux soldats dévoués à leurs officiers, non seulement dans la vie, mais dans la mort ¹.

Encore un exemple, très significatif. Le capitaine Hippolyte Monnier vient de tomber, la mâchoire fracassée. Deux de ses hommes le mettent sur un brancard et se disposent à le porter à l'ambulance ; ils ne peuvent avancer, la mitraille fait rage. Alors, idée généreuse et touchante, les deux soldats s'étendent sur le corps de leur officier, afin de lui servir de boucliers. « Capitaine, lui disent-ils affectueusement, capitaine, s'il y a quelque chose à attraper, ce n'est pas vous qui l'attraperez ². »

1. Léon Racineux, de Pont-Saint-Martin ; François Babin, de Saint-Etienne-de-Montluc. Citons encore : Louis Horhan, d'Abbaretz ; Jean Lecoq, de Treillières, qui va d'abord chercher trois blessés sous une pluie de balles, puis le corps d'un officier, qu'il apporte dans sa toile de tente. Cela lui vaut une citation signée Joffre, la Croix de guerre, la Médaille militaire. Georges Héron, de la Marne ; Joseph Boutin, de Saint-Lumine-de-Coutais ; Julien Perroteau, de Montrelais ; Jean Briand, de Couffé ; Gaston Lehuédé, de Saint-Nazaire, accomplirent des actes semblables.

2. D'après Mgr. Gouraud, *Discours d'inauguration du monument aux Morts de l'Externat des Enfants-Nantais*. Hipp. Monnier était de Nantes.

Raconté par le Dr E. D..., de Nantes, médecin des fusiliers marins, à Dixmude : « J'avais pour ordonnance un pêcheur breton, du nom de François Caous. Un soir que je visitais les tranchées, je le trouvai sur mes pas, malgré défense faite de m'accompagner. Retourne au poste, lui dis-je. — La tête

On pourrait aussi, et cela est une preuve insigne de l'affection réciproque de ceux qui commandent et de ceux qui obéissent, on pourrait aligner de nombreux exemples d'officiers sauvant le corps de leurs soldats. C'est le lieutenant Calixte Emeriaud « modèle de sang-froid et de courage, » transportant pendant plus de deux cents mètres un tirailleur blessé, sous un feu violent de canons et de mitrailleuses. C'est le lieutenant Jean Millon de Villeroy tué, en ramenant sur son dos un de ses petits soldats blessé. C'est le lieutenant Marcel Cossé, tué également, au moment où il arrachait au charnier le corps de son chef de section ¹.

Ce sont les deux frères Patrice et Alain Jollan de Clerville, tous deux capitaines. Patrice, brave entre les braves, qui, au dire de son chef d'escadron, baron Taylor, commandait « sur le champ de bataille comme dans un quartier de cavalerie, se plaisait dans le volcan furieux à rechercher ses soldats blessés, se chargeant de leurs fusils, de leurs sacs, et s'attardant à prendre sur les morts les plaques d'identité, quand ces secours ne nuisaient pas à son commandement. Les militaires reconnaissaient ses vertus et disaient : S'il ne va pas au ciel, personne n'entrera au paradis. Il n'est plus. »

Mort aussi, son frère Alain, brillant polytechnicien, sorti le

basse, il s'en va. Cinq minutes après, il est encore sur mes talons, presque collé à moi, silencieux. Je me fâche et le renvoie de nouveau, le menaçant de punition. Je poursuis ma route. Dans la tranchée, je le retrouve derrière mon dos, me frôlant. Il a les larmes aux yeux : Voyons, qu'est-ce que tu as ? ... Tu penses à ton pays ? — Non. — A ta fiancée ? — Non. — Mais parle donc, à la fin. Sortant alors de son mutisme, il déclare : Je voulais vous dire que si un jour vous deviez être tué, ce jour là, je tiendrais à être à vos côtés ; parce que je voudrais que nous partions ensemble. »

1. L'abbé Calixte Emeriaud, lieutenant, de la Regrippière; Jean Millon de Villeroy, de Guérande; Marcel Cossé, de Nantes.

premier de Saumur et de Fontainebleau. Il désespérait ses chefs d'une singulière façon : « Il aurait fallu le citer à l'ordre du jour à tout instant, » proclamait le colonel O'Neill. « Sa sollicitude à l'égard de ses hommes était sans bornes ; il se précipitait à n'importe quel moment pour les soigner et les encourager, écrivit le lieutenant Cochard, et les hommes déclaraient : Il nous a appris à ne pas avoir peur. » Il fut tué en volant à leur aide, lors de l'explosion d'un dépôt de munitions sur lequel s'acharnait l'artillerie ennemie ¹.

Ces officiers, frères de leurs hommes, éprouvent de terribles souffrances morales, lorsque, blessés eux-mêmes, ils sont obligés de les quitter. Jacques Loiret vient d'être promu sous-lieutenant. Il adore ses soldats. Au moment où il commande un bond en avant, une balle le frappe au genou, l'immobilise : « Conduis la section, dit-il à son dernier caporal ! — Je ne saurai, répond celui-ci. — Un caporal français sait toujours commander la charge. Allons, mes enfants, je commande le premier bond : En avant ! » Les hommes s'élancent et Loiret, dans la ligne de feu, les suit avec ses jumelles : « Alors, a-t-il écrit plus tard, je me suis mis à pleurer, non à cause de ma blessure, j'étais trop énérvé encore pour en souffrir, mais du chagrin d'abandonner mes cinquante hommes, que j'aimais bien et dont j'avais réussi à me faire aimer. Je sentais qu'ils avaient confiance en moi, j'en étais fier ². »

1. Un même obus le tua et tua son cousin germain, le lieutenant Jean Destouches, engagé volontaire, et le capitaine Salomon. Alain était venu librement de la cavalerie dans l'infanterie, comme son autre frère, Louis.

2. Jacques Loiret, de Nantes. Extrait du *Livre d'Or du Collège Saint-Vincent*, de Rennes, par M. de Bellevue, I, 285. — Le sous-lieutenant Gaston La Touche, agent maritime à Nantes, est cité pour avoir réparé lui-même une brèche qui venait d'être faite au parapet et après avoir mis ses hommes à l'abri. Il fut, à ce moment, renversé par une salve. Frappé à mort, il « consent généreusement au sacrifice de sa vie. »

Cette fraternité d'armes entre officiers et soldats se rencontre fréquemment chez nous, surtout depuis les guerres de la Révolution et de l'Empire ; mais, pendant la dernière guerre, — et cela est nouveau — elle a paru, aux yeux de beaucoup, devoir se prolonger plus loin que la vie. L'humanité, a-t-on dit, se compose de plus de morts que de vivants ; un sentiment identique a existé dans l'armée. Ceux qui ont été tués et qui se sont en allés vers les régions de l'au-delà ne cessent, aux yeux des soldats, de faire partie de leurs anciennes unités ; mais s'ils ne combattent plus, ils prient, ils applaudissent et, lorsqu'ils sont officiers, ils continuent d'encourager, de diriger.

Joseph Dupé raconte comment, sa compagnie ayant été citée à l'ordre de l'Armée, le sous-lieutenant vient leur apprendre l'événement :

« Ce sous-lieutenant est un type un peu dur, écrit-il, mais dans le service il n'y a pas mieux. On dirait un cœur d'acier ; devant nous, ses anciens, les larmes le gagnent... C'est dans ces termes qu'il s'est expliqué : J'ai le grand honneur de vous apprendre que la 17^e que je commande est citée à l'ordre de l'Armée. Espérons que nos malheureux frères d'armes, vaillamment tombés, dont trois officiers, nous entendent du haut du ciel et crient avec moi : Vive la France ! — Il nous quitte en pleurant, et nous, comme des gosses, nous en faisons autant ». »

Jules Châtelier, brigadier aux cuirassiers, passe volontairement dans l'infanterie. Il sera tué comme capitaine des « diables bleus, » au Barenhof, dans l'offensive de 1916. Sa dernière citation le dépeint ainsi : « Officier d'élite, véritable chevalier sans

1. Joseph Dupé, de Thouaré ; le suivant, Jules Châtelier, du Pont-du-Cens, Nantes, cinq citations et la Légion d'Honneur.

peur et sans reproche, adoré de ses chasseurs, il emporte l'admiration de tous par son fanatisme et la plus grande valeur militaire et morale. »

Ses lettres à sa mère sont des modèles de patriotisme et de piété filiale. Il s'excuse gentiment d'avoir cherché le danger : « Qu'aurait pensé la mère R... et les autres femmes de ceux qui sont au feu ? Tu peux leur dire, à celles-là et aux autres, que ton petit gars fait son devoir de Français. » Il le fait du mieux qu'il le peut. En effet, dans une autre lettre, il écrit : « Si je restais là-bas, sois sûre que j'aurais fait tout mon possible pour me faire précéder dans l'autre monde de pas mal de Boches, et que, là-haut, je ne serais pas trop malheureux, car je me tiens toujours prêt. »

Il tombe, et immédiatement ses camarades l'invoquent, font appel à sa protection : de sa nouvelle patrie, il ne peut cesser de s'intéresser à sa patrie terrestre. Le capitaine adjudant-major Pillet annonce à sa fiancée son malheur et il ajoute : « Je vous prie de bien vouloir par vos prières demander que celui que nous pleurons obtienne pour la France et le bataillon les meilleures bénédictions. »

C'est réellement un signe curieux des temps que cette grande famille militaire, officiers et soldats, prolongée jusque dans l'éternité et composée de vivants et de morts ; il y a là, encore une fois, un spiritualisme étrange, inconnu aux autres époques de notre Histoire.

La simplicité, la familiarité, le dévouement de nos officiers bretons à l'égard de leurs hommes, compatriotes le plus souvent, n'ont pas peu contribué à cette camaraderie, à cette fraternité indéfectibles.

Voici un de Cornulier-Lucinière, capitaine au 12^e bataillon de Chasseurs alpins, doté des plus belles citations, qui, entre deux batailles, invente des pièces de théâtre pour distraire ses soldats. *Les Alpains stoppent*, revue héroï-comique, « composée sur les sommets alsaciens en terre promise, face aux Allemands, » fut jouée huit fois en cinq jours, succès qu'envieraient les plus applaudis de nos auteurs dramatiques ¹ ! Et encore ne pourraient-ils s'enorgueillir d'avoir un aussi merveilleux accompagnement, un orchestre aussi tumultueux que celui où des milliers de canons font entendre leur voix.

Quand meurent de tels chefs, le deuil est général dans la compagnie, dans le régiment. Georges Couëspel du Mesnil est, au début de la guerre, lieutenant au 3^e Dragons, où il ronge son frein. Le 3^e Dragons manque de chevaux, et les hommes languissent inoccupés. Couëspel fait agir au Ministère. « Ce serait pour moi une humiliation bien grande de ne pas avoir eu ma part de cette guerre. » Enfin, il est accepté. Il refuse de voir sa famille, par crainte d'un fléchissement de la volonté : « Aussi, vaut-il mieux, écrira-t-il ensuite, ne pas permettre au cœur de parler ; les adieux ne servent qu'à amollir le courage. » En juin 1915, le voici attaché au 65^e d'Infanterie ; il bénit son sort :

« Il n'existe pas de gens plus heureux qu'un militaire en campagne : avantages de tous genres, moraux et matériels. Première place partout, le pas sur tout et sur tous, très choyé et considéré, solde plus que suffisante, charmants camarades.

1. Le capitaine Bené de Cornulier-Lucinière fit encore pour ses soldats *La Revue empanachée* et *Le Sourire est de rigueur*. Ces trois ouvrages ont été imprimés.

Enfin, la bonne humeur est de rigueur dans le métier des armes. Cette guerre est comme une récréation donnée à un collégien, après un cours de mathématiques, où il n'a pas *piqué*. »

Cela ne l'empêche pas de songer, le soir, aux siens, à ceux qu'il n'a pas voulu revoir, parce qu'il les aime trop. Il dédie à sa mère ces vers de fils affectueux et de soldat :

Les cœurs qui battent sous l'armure,
Cœurs tendres sous cuirasse dure,
Ont tout ce qu'il faut pour aimer,
Sauf de doux mots pour s'exprimer ;

Le jour venu, sans murmurer,
Dans la mêlée ils s'en iront ;
Les cœurs qui battent sous l'armure
Pour ceux qu'ils aiment périront.

Ces vers sonnent comme une prédiction. Un jour, Couëspel monte sur le talus et s'y tient debout, afin d'exalter les courages ; soudain, il s'abat sous une gerbe d'éclats vomis par un obus, le corps criblé, la jambe gauche presque entièrement détachée du tronc, la main du même côté broyée, le front balaféré... Il sent le souffle lui manquer et l'agonie monter. Alors, il fait signe à son capitaine dont l'attachement remplace, en ce moment, pour lui les tendresses absentes. Il veut l'embrasser. Une longue étreinte confond dans un même battement les cœurs appuyés l'un sur l'autre des deux frères d'armes.

La tristesse envahit la compagnie, envahit l'escadron. Voici en quels termes son chef fait part de cette perte cruelle, qui atteint tant de camarades et tant de soldats affectionnés : « Le capitaine a la douleur de faire connaître à l'escadron la mort du sous-lieutenant Couëspel du Mesnil tombé glorieusement au

champ d'honneur, pour la défense de la Patrie. Mais nous tous, qui avons pu, mieux que personne, apprécier ses éminentes qualités de cœur et d'esprit, nous conserverons pieusement sa mémoire, nous nous efforcerons d'imiter son exemple et nous aurons à cœur, si l'occasion s'en présente, de venger le sous-lieutenant Couéspel du Mesnil, mort pour la France ! »

Après de ce charmant Georges Couéspel du Mesnil, combien d'autres officiers nobles pourrait-on énumérer, chez qui les vertus chevaleresques et guerrières de la race ont fleuri abondamment ! On a vanté les instituteurs, le clergé, les paysans, toutes les classes sociales, on n'a pas consacré au dévouement à toute épreuve de la noblesse les éloges qu'elle méritait. Combien de noms se présentent à nos yeux, rappelant ceux qui, pour combattre, quittèrent volontairement la cavalerie où ils demeuraient inactifs et stériles !

Guerre de tranchée, guerre stupide. Adieu charges brillantes, dans le soleil, dans la fumée, dans le tonnerre ! Il faut vivre une vie de termite, de troglodyte. Eh bien ! on la vivra, cette existence terne, sans éclat, mais nécessaire. C'est ce que si joliment exprima, dans des strophes ardentes, le capitaine de Lecloze-Trémoal ¹.

Ils étaient partis en chantant,
L'esprit léger, le cœur content,
Rêvant de folles chevauchées ;
Et voici que ce bel entrain
Est venu culbutter soudain,
Dans les tranchées.

1. Le capitaine de Lecloze-Trémoal, né dans le Finistère ; commandant le 4^e escadron du 9^e Groupe du 65^e, auquel appartenait le lieutenant Couéspel du Mesnil, à qui cette pièce de vers est dédiée.

Ils voulaient la charge en plein vent,
Balayant tout du flot mouvant
De ses vagues empanachées ;
On dirait qu'ils ont peur des coups,
Ils sont tapis comme des loups,
Dans les tranchées.

Ils pensaient verser au soleil,
Les gouttes de leur sang vermeil ;
L'astre d'or les aurait séchées ;
C'est la nuit, au bord d'un fossé,
Que ce sang pur sera versé,
Dans les tranchées.

Mais qu'importe où ? Comment ? Par quoi ?
Si pour la France et pour le Droit,
Jeunesses, vous êtes fauchées,
La Gloire, la même pour tous,
La Gloire descend jusqu'à vous,
Dans les tranchées.

Il la veut cette existence maussade de tranchée qui répugnait à ses facultés primesautières, à ses besoins de mouvement, Hervé de la Rochefordière, engagé, avant ses dix-huit ans, au 3^e Dragons et versé, sur sa demande, au 152^e d'Infanterie, dont sept citations, quatre à l'Armée, deux au Corps d'Armée, une à la Division, ont vanté l'héroïsme. Les phrases élogieuses s'y succèdent comme à plaisir. C'est un écrivain étincelant ¹.

1. Jeune officier qui a su d'emblée conquérir ses troupes par l'exemple et l'ascendant du plus beau courage. « Gravement commotionné, au cours d'un bombardement d'une extrême violence, a tenu, malgré les injonctions les plus pressantes, tous les officiers étant hors de combat, à conserver le commandement de son unité. » « Blessé à l'œil gauche, a refusé de se laisser évacuer. A reçu la Croix de la Légion d'Honneur avec le motif suivant : Officier d'élite, a mené à la tête de sa compagnie une attaque sur une profondeur de quatre kilomètres avec une intrépidité sans égale. » « Officier d'élite

Son frère, le sous-lieutenant Guy de la Rochefordière la fuit, cette existence morne des tranchées, après l'avoir voulue et vécue ; elle ne satisfait pas son ambition de bien faire. Il déclare : « Il y a dans l'infanterie suffisamment d'officiers, il en manque ailleurs. » Il la fuit, après avoir mérité trois citations dans le genre de celle-ci : « S'est maintenu toute la journée en première ligne pour observer les effets du barrage exécuté par notre artillerie ; est resté debout toute la journée de bombardement, sans se préoccuper des projectiles tombant à côté de lui. » Il la fuit, car il veut mieux encore ; il s'envole en plein ciel. Et là-haut, c'est encore la moisson des citations valeureuses. Ce « véritable chef et entraîneur d'hommes, » devenu commandant de l'escadrille *Spad 94*, sait lui donner une merveilleuse impulsion, en l'entraînant quotidiennement aux combats les plus durs contre les patrouilles ennemies. Il mourra loin des tranchées viles, dans l'immensité et dans la lumière, au cours d'un combat aérien, au lendemain de deux victoires successives sur des avions allemands.

Mais tandis qu'Hervé et que Guy se battent, Gonzague, leur jeune frère, fait sa rhétorique au collège d'Angers. Il s'énervé. Il envie ses aînés : eux, au moins, agissent : il mène, lui, une vie ennuyeuse et vaine. Quand le canon tonne à la frontière, quel intérêt peut avoir l'étude des sciences, de la géographie, des langues étrangères ? Quand nos soldats vivent en pleine histoire, écrivent

pour lequel chaque engagement est une nouvelle occasion de se distinguer. A magnifiquement entraîné sa compagnie, lui faisant franchir d'un seul bond 1.600 mètres, réduisant trois blockaus et assurant par ses habiles dispositions, la conservation intégrale de tous ses gains. » A 22 ans, il avait la Croix de guerre française avec quatre étoiles et trois palmes, la Croix de guerre belge, la Légion d'Honneur, et était capitaine... Il est actuellement officier d'ordonnance du général Gouraud.

l'histoire en caractères flamboyants, l'histoire des siècles passés n'a plus qu'un médiocre attrait pour des cerveaux tout frémissants des récits prodigieux de chaque jour.

Un soir de sortie, Gonzague s'échappe ; il file dans le train pour Paris. Son âge l'empêchant d'être incorporé dans nos troupes, il se dirige vers les Anglais, plus accommodants. Malheur ! A Creil, il se heurte à des sentinelles françaises qui l'écartent. Désolé, il revient à Paris. Il est sans argent. De l'hôtel, il télégraphie à son père, demandant d'être ravitaillé, afin de rentrer au foyer.

Son ancien collègue ne veut pas prendre la responsabilité d'un élève aussi difficile à tenir ; le collège de Dinan l'accepte. Il passe son premier baccalauréat, mais se refuse à poursuivre plus loin, pour le moment, ses études : ses frères se battent, il entend partir. Il s'engage au 3^e Dragons ; il a dix-sept ans.

Hélas ! il ne verra pas de sitôt la ligne sinuose des tranchées. Des ordres existent ; de peur de laisser dire aux Allemands que nous avons épuisé toutes nos jeunes classes, on le laisse languir deux ans dans un dépôt. Il y souffre, il y ronge son frein. Enfin, sept mois avant l'armistice, il part, au comble de ses vœux. Il veut venger la mort de son frère Guy, arrivée un mois auparavant. Une citation relate ce désir. Afin d'être mieux à même de le réaliser, il demande d'être affecté à une division d'infanterie, il réclame les postes avancés. Sur ces entrefaites, « ayant appris qu'une mission délicate venait d'être confiée à son escadron, il a insisté pour y participer. Il a fait preuve d'une grande vaillance au cours de l'opération. » Et c'est ainsi que le jeune fut digne des aînés, meilleur soldat qu'élève soumis.

La nostalgie du front, la nostalgie des lieux où l'on

peine, où l'on court des dangers perpétuels, mais où l'on peut venger un frère, agir plus avantageusement pour le pays, accapare les cœurs d'élite, les cœurs les plus nobles, les plus assoiffés de grandes choses, jeunes ou vieux. La tranchée n'est plus un objet d'horreur pour eux ; elle les sollicite, comme la souffrance attire les âmes saintes.

Il l'appelle également, cette vie sans faste, Guillaume de Bouillé qui, aux termes d'une de ses citations, « officier de cavalerie venu volontairement dans l'infanterie, tient, malgré son âge, à servir sur le front. D'une bravoure et d'un sang-froid légendaires dans son régiment, et, toujours au danger... a donné un bel exemple d'énergie en demandant, malgré la gravité de ses blessures, à n'être évacué qu'après un camarade blessé à ses côtés ¹. » Il mourut.

Ces paroles généreuses, d'autres mourants les ont prononcées. Le lieutenant Henri de Portzamparc, frappé à mort, murmure : « Occupez-vous d'abord de mes hommes ². » Le sous-lieutenant Ivan Fleuriot de Langle prend part à un cours de lancement de grenades ; la canonnade se fait entendre avec une intensité extrême. « Il s'agit certainement d'une attaque, je remonte vite, déclare-t-il, je ne voudrais pas que ma section se fit abîmer sans moi. » Il court et tombe, à la tête de ses hommes. Il a vingt-et-un ans ³.

Ce qu'ils veulent, en passant de la cavalerie dans l'infanterie,

1. C^{te} Guil. de Bouillé, maire de Casson, arrière petit-fils de Bonchamps.

2. Son frère Charles tomba également pour la France.

3. Cf. M. de Bellevue, *Livre d'Or du Collège Saint-Vincent*. Fleuriot de Langle, originaire du pays Trécorois, était né à Nantes, par hasard. Le suivant, le capitaine d'Harembert, de Nantes.

en recherchant les postes dangereux, c'est pouvoir dire un jour : « J'en étais. » On retrouve bien là le vieil orgueil français. « Pends-toi, brave Crillon, on s'est battu sans toi. » Le capitaine Maurice d'Harembert a été blessé et volontairement retourne au front. La dernière lettre écrite à sa famille porte la marque de cet état d'esprit cocardier : y être, y participer ! Elle est datée du 24 septembre 1915 :

« C'est donc demain le grand jour ! Demain, le monde verra une des batailles les plus formidables qu'il y ait eu depuis le commencement des siècles. Tout le monde est calme et tranquille ; cette veillée des armes est vraiment une belle chose. Demain soir, beaucoup parmi nous ne seront plus, mais la France sera victorieuse. Ce sera beau, cet assaut, et ceux qui en reviendront pourront être fiers de dire : j'en étais ! »

L'hérédité parle en eux du plus profond des siècles écoulés. C'est à elle qu'ils doivent le besoin d'être au premier rang et de commander, de se griser de péril et de gloire. Marc de Monti sort à peine de Saint-Cyr, « promotion de Montmirail ; » il a vu tomber les sept camarades de promotion versés en même temps que lui au 150^e ; sa voie semble donc toute tracée vers le tombeau prochain. Il en prend hautement son parti. Un jour, qu'à l'assaut de Neuville-Saint-Vaast, il entraîne sa compagnie, sous un déchaînement effroyable de foudre et de tonnerre, il est atteint de deux balles, dont l'une à l'abdomen. Il expire en d'atroces souffrances.

Dans une lettre au comte de Monti de Rezé, son père, le lieutenant Houdard tracera de lui ce beau portrait :

« Marc avait aussi une haute conception du rôle de l'officier et de l'exemple qu'il doit montrer à ses hommes. Il se serait cru diminué, s'il eût paru sans son sabre à la tête de sa compagnie.

Doué de beaucoup de sang-froid, il était au feu très brave et très maître de lui. Il aimait commander et savait le faire ; il pouvait compter absolument sur ses hommes ¹. »

Le passé pèse de tout son poids sur la volonté des nobles, sur leurs désirs, sur leurs ambitions. Vivre comme les ancêtres et mourir comme eux, tel est le suprême objectif : « Le sacrifice de ma vie, écrit Georges Hersart de la Villemarqué, est fait depuis le début de la guerre. Que la volonté de Dieu soit faite ! Si je meurs, je mourrai comme ceux de ma race, en brave et en chrétien. » Il mourut ainsi ².

« Ne vous tourmentez pas trop écrivait à sa mère un autre jeune officier, au matin de son départ ; je penserai à vous, mais je ferai mon devoir, le mieux possible et avec toute mon application, en Français et en chrétien. » Celui qui s'exprimait ainsi, en un moment décisif, s'appelait Maurice Hème de Lacotte ³. C'était un polytechnicien distingué à qui tout souriait dans la vie : le présent et l'avenir. « Il était, nous dit sa pauvre mère, la gaité de la maison, aussi bon danseur, lorsqu'il allait dans le monde, que bon acteur dans les comédies de salons, que bon élève partout où il est passé. »

Il partit, et rapidement autour de lui il vit, comme Marc de Monti de Rezé, les rangs de ses amis d'enfance s'éclaircir : le bûcheron sinistre frappait à coups redoublés. Sa correspondance,

1. Marc de Monti de Rezé, tué à l'âge de 22 ans. Il descendait d'un maire de Nantes, en 1644.

2. Cf. de Bellevue, *Livre d'Or du Collège Saint-Vincent*, II, 293. La Villemarqué était né à Nantes.

3. Le lieut. Maurice Hème de Lacotte était né à Nantes.

enjouée parfois, a souvent des accents affligés ; cependant, le sentiment de confiance ne fait jamais défaut.

« C'est l'anniversaire de ce pauvre Yves, écrit-il, parlant d'un ami tué à la bataille de la Marne. Comme le temps passe, et combien de vies auront été fauchées ! C'est la rançon de la délivrance ; puisse la France sortir plus grande et meilleure de cette grande épreuve ! »

Cette lettre date de la fin de 1915. L'holocauste, hélas ! est loin d'être fini. Maurice Hème de Lacotte, lui-même frappé, dit son ultime citation, « sur la tranchée conquise, » ira un an après rejoindre tant d'amis tombés pour la Patrie. Un de ses camarades, polytechnicien comme lui, écrira alors à la mère ces lignes où toute la philosophie du disparu se trouve résumée :

« Nous ne pleurons pas, comme ceux qui n'ont pas d'espérance ; nos chers morts sont là-haut plus heureux que nous et nous les rejoindrons un jour dans la gloire. Ils ont payé de leur vie leur dévouement à la France. »

Il viendra de loin, pour solder le même tribut à la terre des ancêtres, et il sera mû par le même double idéal traditionnel, René de la Rüe du Can. Au moment de la déclaration de guerre, il réside au fond du Canada, dans le Manitoba. Il accourt ; il s'engage au 3^e Dragons. Sa parfaite connaissance de l'anglais le fait attacher au régiment de Leicester. Il est de toutes les attaques ; les attaques sont pour lui des fêtes. Le Prince de Galles, frappé de son dévouement et de son courage, en exprime son admiration au duc de Luynes. Courage sans fougue : René de la Rüe, froidement, obéit à une double obligation morale : « Je pars sans emballement, mais aussi sans faiblesse, mandait-il à son père, en quittant Winnipeg. C'est pour Dieu et pour la France que je suis prêt

à faire tout mon devoir de chrétien et de *gentilhomme français*¹. » Ce devoir le conduisit à la mort ; ayant sollicité l'honneur de charger aux côtés de son colonel, il périt avec lui, en pleine victoire.

La même idée, ne pas déchoir, ne pas démériter, être fidèle aux préceptes des aïeux, se retrouve fréquemment dans les lettres des nobles à la guerre. Voici Bertrand Jochaud du Plessis : issu d'une famille de soldats — nombreux sont les siens au front, — il trouve lâche de rester au foyer. Il n'a pas dix-neuf ans ; il s'engage. En gagnant le dépôt, il écrit à ses sœurs :

« Priez pour moi, et si, dans vos prières, vous demandez à Dieu de me conserver la vie, demandez-Lui aussi que je meure en chrétien, en brave, *en gentilhomme breton*. Que maman ne pleure pas si je tombe au champ d'honneur ! Après le devoir accompli, il n'y a plus rien à regretter ! »

Tout jeune, ayant à peine touché aux fruits de l'arbre de la vie, déjà il en a senti l'amertume. Son âme est sans cesse traversée par la pensée de la mort, son carnet marque cette mélancolie précoce : « Le monde m'a dégoûté par sa frivolité, dit-il ; je voudrais mourir, mourir pour mon pays. » Une autre fois, il écrit : « Je comprends, à la vue des ruines qui m'entourent, combien la vie et ce monde sont peu de chose. » Un autre jour encore : « Peut-être, moi aussi, suis-je désigné par la main de Dieu ; j'en ai même comme un pressentiment. Que sa sainte volonté soit faite ! Je ne lui demande que de mourir en état de grâce. »

Les voix secrètes qui l'appelaient vers l'infini ne l'avaient pas trompé. Il mourut en *gentilhomme breton*, avant d'avoir pu

1. M. de Bellevue, *Livre d'Or du Collège Saint-Vincent*, II, 175. René de la Rüe du Can, né à Nantes, d'une famille issue de Touraine et de Bretagne.

arriver officier. Et ceux de sa race, ceux qui luttèrent aux guerres soutenues autrefois pour la France, se penchèrent avec amour pour accueillir le jeune chevalier de leur lignée, ardent et fier comme eux¹.

Le lieutenant René de Wismes avait aussi de qui tenir ; il était le petit-neveu de M. de Wismes, préfet du Maine-et-Loire, sous la Restauration, qui, lors de l'occupation prussienne dans l'Ouest, en 1815, osa lever la tête, résister à des ordres arbitraires, et finalement fut interné dans une forteresse. René de Wismes, aux termes de l'une de ses citations, « commandant de batterie de haute valeur morale et de savoir technique éprouvé, d'une bravoure tranquille et souriante qui, malgré sa jeunesse, l'avait imposé à tout son personnel, » René de Wismes a laissé des lettres sobres, rapides, où la flamme de son patriotisme illumine, malgré tout, la froideur voulue des phrases.

Ces lettres reflètent curieusement son état d'esprit, et cet état d'esprit est toujours conforme aux événements : dans les périodes de repos, son âme est triste, elle s'impatiente ; aux jours de bataille, elle se dilate. La plus ou moins grande activité de son régiment influe, comme sur un baromètre infiniment sensible, sur sa bonne ou mauvaise humeur.

Au mois d'août 1914, il écrit : « Nous attendons avec impatience le moment d'aller au feu... Nous tâcherons d'être à la hauteur des circonstances et de faire notre devoir pour la Patrie. »

Événement ennuyeux, il est pris pour le service géographique. Il maugrée contre le sort ; il tente de se faire admettre

1. Il habitait Couffé.

comme observateur d'aviation. « J'aimerais beaucoup mieux cela que de faire des calculs. »

Le voici sur le front, « le seul endroit digne d'un militaire, en temps de guerre. » Il laisse éclater sa joie ; comment ne serait-il pas heureux ? Il commande à des soldats de premier ordre.

« Le moral est excellent partout, dit-il... Mes hommes, qui sont tous de braves Bretons, ont une bonne volonté et une résistance merveilleuses ; on peut leur demander n'importe quel travail, ils l'exécutent immédiatement.... Les tirailleurs, qui sont devant nous, disent : Nous tués, mais nous passer par-dessus les Boches. Avec de telles troupes, on peut avoir confiance ; elles marcheront jusqu'à la mort... »

Il se bat, accomplit des prouesses. Puis, c'est le repos encore ; le jeune homme devient taciturne. « Je suis désolé, quand je pense que nous devrions être au nord d'Arras, puisque notre Corps d'Armée y est engagé, et que nous moisissons ici... »

Bientôt, heureusement, changement à vue ; c'est de nouveau la bataille. René de Wismes claironne sa joie dans une lettre, datée d'avril 1917. Il parle de la grande attaque « qui va se déclencher demain, sur le front français. Quel instant émouvant ! Ayons confiance ! Nous aurons la victoire, avec l'aide de Dieu. Le marmitage continu auquel nous soumettons les Boches depuis plusieurs jours est fantastique et *inhumain*, d'après les prisonniers. C'est bien leur tour... Au revoir, ma chère Maman, je vous embrasse bien tendrement, ainsi que mon cher Papa et mes chères Sœurs. A la grâce de Dieu ! »

Mêlée à la joie de se battre, on sent, à la fin de cette lettre, la dernière, comme une note plus inquiète ; un pressentiment, dirait-on, y projette sa pénombre. Le 18 avril, sur le plateau de

Vauclerc, un obus frappait le jeune héros ; la mort emporta son âme guerrière dans des régions où elle n'aura pas besoin désormais de combattre, pour goûter une inaltérable félicité ¹.

Les cœurs vaillants recherchent les postes d'honneur, et, à la guerre, les postes d'honneur, ce sont toujours les postes les

1. René de Bloquel de Croix de Wismes, né à Nantes, élève de l'Ecole Centrale.

Que d'autres officiers il faudrait citer ! Henri de Montcarville, insouciant au danger, qui accueille la mort avec un sourire, sachant qu'elle lui sera douce (*Courrier de Saint-Nazaire*, 17 avril 1915). Les le Gouvello, dont le lieutenant Gilles et ses deux cousins Yves et Henri, tombés au champ d'honneur. Yves, partant à la guerre disait : « qu'il saurait mourir s'il le fallait en bon Français et en bon chrétien. » Le lieutenant Fournier de Pellan, qui, chargé d'une mission, se heurta à un violent barrage d'artillerie, eut son cheval tué et continua tranquillement à pied. Les quatre frères de la Motte : Jacques, maréchal des logis, Pierre et Jean, capitaines, Augustin, lieutenant, tous ayant récolté de belles citations. Le chef d'escadron, Henri Ferron de la Ferronnays qui remplaça son colonel tué, conduisit son régiment à l'attaque et le fit progresser. Le lieutenant-colonel Eric de Becdelièvre qui, passé volontairement dans l'infanterie, se jette à la tête d'un groupe de cuirassiers mis en fuite et les ramène dans la tranchée. Jacques de Lorme, de Nantes, fait capitaine le jour de ses 22 ans, et qui, malgré sa jeunesse, commanda, au dire de sa 3^e citation, « un bataillon avec une sûreté et une maîtrise peu communes. » Mort des suites de ses blessures et d'intoxication par les gaz. Le lieutenant, Charles de Charnacé, de Vue, qui, passé sur sa bravoure de la territoriale aux escadrons de guerre, se fait « remarquer par sa bravoure en maintes circonstances. » Le lieutenant, du Moulin de Rochefort, de Port-Saint-Père, quatre citations françaises, une anglaise, une belge, la Légion d'Honneur ; amateur de « missions délicates et périlleuses. » Le chef de bataillon du Plessis de Grenédan, de la Bernerie, doté des plus héroïques citations, fait chevalier de la Légion d'Honneur sur le champ de bataille : « Particulièrement aimé de ses hommes... » ; « le 4 septembre 1916, s'est particulièrement distingué en se jetant, suivi de quelques grenadiers, pour rétablir un barrage, au point de liaison avec le régiment voisin » ; « tint pendant douze heures, devant le centre de résistance dont il avait la garde, les attaques furieuses d'un ennemi dix fois supérieur en nombre... »

plus particulièrement exposés. C'est un Nantais qui, en mars 1916, tient le fort de Tavannes, auprès du fort de Vaux, dans le cycle infernal de Verdun, le chef d'escadron Louis Le Beschu de Champsavin. Gravement intoxiqué par les gaz, il refuse de se laisser évacuer. L'intoxication continue ses ravages ; Champsavin revient mourir dans sa ville natale.

A la même époque, c'est un Nantais encore, le capitaine Yves Coquebert de Neuville, à qui est confié le fort de Vaux. Il a passé, sur sa demande, de la cavalerie au 118^e d'Infanterie. Retracer ses hauts faits nécessiterait une notice étendue ; on lui doit en grande partie, le 26 mai 1918, la conquête de la fameuse ferme de Navarin, à la tête du 2^e bataillon. Le lendemain, l'attaque est reprise en direction du village de Sainte-Marie. Les poilus du 118^e poursuivent sous un feu terrible leur progression ; le Boche recule. A ce moment, le capitaine s'écroule, frappé à la tête par un éclat d'obus.

Ainsi meurt, à 32 ans, à la veille de recevoir ses quatre galons, ce bel officier, ardent, chevaleresque, orné de huit citations et qui disait : « Parmi les Français, il n'existe pas de mauvais soldats : un bon officier, avec du tact, sait, quels que soient leurs défauts, s'attacher et entraîner tous ses hommes. » Il passait parmi eux pour un chef très ferme, mais payant toujours de sa personne. C'était sa force. Une de ses citations rapporte ce fait significatif : « Est allé en plein jour, en terrain découvert, reconnaître un point des lignes où l'ennemi avait pris pied ; a rampé dans l'eau au milieu des cadavres, sous les obus et le feu des mitrailleuses, rapportant des renseignements du plus grand intérêt. S'est proposé ensuite spontanément pour une mission importante et sans souci du danger. » « Comment, avec de tels officiers, nos Bretons, nos

Vendéens n'auraient-ils pas marché ? Comment la victoire elle-même n'aurait-elle pas suivi ?

Leur âme, leur corps, leur dépouille mortelle, tout appartient à la Patrie. Henri Le Lièvre de la Touche a fait de solides études à Saint-Stanislas, de Nantes ; il est sorti dans un rang excellent de l'Ecole Centrale ; il occupe une place d'ingénieur dans la chocolaterie de Sedan, pour laquelle il a inventé un procédé spécial de fabrication. Il est marié et père de trois enfants. La guerre le surprend au comble du bonheur. La famille s'efface devant la Patrie. Il court, plein de fièvre, rejoindre à Verdun le 61^e d'Artillerie. Lieutenant, il passe bientôt capitaine et mérite d'éclatantes citations. Il se lie d'une étroite amitié avec le lieutenant parisien Andoyer, lequel, aux termes de ses lettres, « allait à sa carrière militaire comme à un sacerdoce. »

Un même idéalisme les unit. Andoyer rédige une sorte de testament où se reflète, comme en un miroir, l'ardeur de sa vocation militaire. La Touche fait sien ce testament. Tous deux le portent sur leur poitrine, ainsi qu'un scapulaire. Pour ces soldats, le corps périssable n'est rien. A quoi bon, après la mort, le rendre à la famille ? Le document le dit en toutes lettres. Il est adressé à celui qui trouvera la dépouille mortelle de l'officier :

« Qu'il prévienne directement, s'il le peut, mes parents ; sans plus. Ils sauront bien que je suis tombé à mon poste, et ça suffit. Je désire, en outre, être enterré à l'endroit même où je serai tombé. Qu'on ne m'enlève pas la tombe du soldat ! Une croix de bois, un tumulus vite aplani ; bientôt, plus rien... Un corps qui a sanctifié la terre et un souvenir qui plane... Tombes innombrables des champs lorrains, tombes d'inconnus, en est-il d'autres pour soulever plus haut la prière ? »

Ces paroles, d'une tristesse si poétique, sont trouvées sur le corps d'Andoyer, tué en janvier 1915 ; puis, sur celui de la Touche, frappé un an après. Les familles ont respecté leurs volontés, les deux corps reposent dans le petit cimetière de Bras ; mais, comme l'a dit sur leur tombe le commandant de la 72^e Division : « De ces amis, il restera plus qu'un souvenir qui plane, il restera une haute leçon de bravoure, de patriotisme et d'abnégation, qui fructifiera dans les cœurs qui les ont connus ¹. »

Dans cette guerre, « les officiers ont beaucoup plus été tués que les soldats ². » Ceux-ci savent le constater. Les régiments durent, combien de fois, renouveler leurs cadres. Les fameux tireurs d'officiers, spécialement et longuement exercés par les Allemands, abattirent en quelques semaines presque tous nos cadres du début de la guerre. La campagne de Belgique fut, à cet égard, particulièrement meurtrière. Les officiers marchaient comme à la parade et à quelques mètres en avant de leurs hommes. C'était le principe séculaire et plein d'ostentation. Beaucoup de ces officiers, jeunes, presque des enfants, commandaient à de vieux soldats ; ils tenaient à se montrer devant eux à la hauteur de leur tâche redoutable. Une émulation juvénile les conduisit à de sublimes folies : ils étalaient leurs casoars voyants de Saint-Cyriens, leurs gants blancs, et s'avançaient, mires vivantes. La chaleur du patriotisme, le sentiment surexcité du devoir empêchaient même les plus réfléchis de ménager un sang généreux. Être officier, c'est comme être noble : le titre d'officier comme noblesse oblige.

1. Le capitaine Lelièvre de la Touche était né à Nantes. — Le lieutenant Henri Lefevre également de Nantes, avait écrit à sa famille que, s'il tombait, il désirait être enterré sur le champ de bataille ; ce qui fut fait.

2. Lettre du serg. Jos. Viaud, instituteur-adjoint, à Rezé.

Douleur, tu n'es qu'un nom, disait le stoïcien. Les blessures, les maladies, la fatigue ne sont que des mots, aux yeux des braves. Leurs forces défailent, ils s'accrochent au champ de bataille. Que d'exemples, il serait facile de donner, pour l'édification de l'avenir !

Le capitaine Héry, amputé de la main droite, demande à retourner au front. Le capitaine Dauce, très grièvement blessé, continue à stimuler ses mitrailleurs, soumis à un feu violent ; il les encourage et meurt sur le champ de bataille, au bout de son sang. Le capitaine Alexandre Vezin a quarante-huit ans, au début de la guerre ; il est versé, malgré son âge, dans un bataillon de chasseurs à pied ; immédiatement, « il s'impose par son sang-froid et sa valeur militaire ; blessé, il est, malgré cela, resté en ligne à la tête de sa compagnie ; il est tué peu après. » Le capitaine Chénard est malade et évacué ; en cours de route, il apprend qu'une attaque se prépare ; il revient sur ses pas, et, « dominant son mal, enlève sa compagnie avec une vigueur et une bravoure remarquables ; il tombe entre les fils de fer allemands, frappé à mort. » Le capitaine Lebesgue, « chef de haute valeur morale et militaire, » est cruellement atteint ; il lutte encore, il ne consent à être évacué, « qu'après une deuxième blessure, complètement épuisé par la douleur et la perte du sang ; » il demande à revenir au front, « sa blessure à peine guérie ¹. »

1. Les capitaines Georges Héry, Pierre Dauce, de Saint-Nazaire ; Alexandre Vezin, de Savenay ; Alex. Chénard, de Rezé ; Maurice Lebesgue, de Nantes. A citer encore le lieutenant Juliot, de Saint-Joachim, grièvement blessé, qui revient volontairement au front, « officier admirable ; » Hippolyte Monnier, de Grandchamp, « officier d'une grande bravoure » ; le sous-lieutenant Julien Maignant, de Châteaubriant, qui, deux fois blessé, refuse, aux deux fois, d'être évacué, Légion d'Honneur ; le sous-lieutenant Henri Richardeau, d'Indret, surnu-

Si les uns refusent d'obéir à la douleur, à la maladie, d'autres, encerclés, menacés, préfèrent vendre chèrement leur vie que de rendre les armes et céder à l'ennemi. Le capitaine Rousseau a repris du service à cinquante-deux ans, pour la durée de la guerre ; il n'est pas de ceux qui feront leur devoir à moitié. Attiré dans un odieux guet-apens, par un détachement ennemi déguisé en anglais, il est sommé de se rendre ; fièrement, il répond : « Un soldat français ne se rend jamais. » Il tombe immédiatement percé de coups.

Le lieutenant Yves Leroux occupe avec sa section un abri tout près du bois des Caures. Les Allemands s'avancent sur un front de quatre kilomètres. Leroux refuse de reculer. Il fait le coup de feu comme un simple soldat. « Rends-toi, » lui crie le Boche. L'officier l'abat, mais tombe à son tour, le front traversé par une balle ¹.

Le capitaine Henri Léon est officier de cavalerie ; il craint de ne pas se battre utilement ; il passe aux zouaves et est servi à souhait ; il prend part à de terrifiants combats. Un jour, hélas ! qu'il vient d'arracher à coups d'épée plusieurs de ses soldats aux ennemis, il est atteint d'une balle à chaque épaule. Incapable de marcher, il s'assied à découvert sur le talus de la

méraire de l'Enregistrement qui « blessé, a continué à commander et a refusé de se laisser enlever, n'a été retiré du champ de bataille que quand tous les hommes blessés de sa section eurent été enlevés ; » Légion d'Honneur.

1. Le capitaine François Rousseau, né à Teillé, habitait Noyal ; il figure aussi à l'état de Châteaubriant. Yves Leroux, de Nantes. Même refus de se rendre, de la part du capitaine Georges Fleury, de Nantes ; l'ennemi encercla sa compagnie ; il pourrait la faire rétrograder ; il préfère lutter jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Le sous-lieut. Jean-Marie Chauvin, de Macheoul, encerclé au Chemin des Dames, repousse deux attaques ; sept citations.

tranchée conquise et continue de diriger l'attaque, jusqu'à ce qu'une nouvelle balle le frappe en plein front ¹.

Le lieutenant Nicol, parti comme caporal, est un vrai soldat. Ses lettres sont sobres, précises et ses citations claironnantes. On trouve dans les premières des euphémismes charmants et dans les secondes des traits de mâle beauté. Dans les tranchées de Thiaumont, après un bombardement de treize heures, Nicol griffonne sur une carte : « Ça chauffe ! » Et c'est tout. En pleine tourmente du fort de Douaumont, qui croule sous la mitraille, il dit : « Les murs sont encore en bon état. Il y a toujours un peu d'agitation... » Ce flegme imperturbable indique une conviction à l'épreuve des fluctuations diverses de la bataille. Sur son carnet de poche, le jour de sa mort, on trouve écrit, du matin, ces mots : « En avant ! On les aura. Les poilus sont magnifiques. »

Leur chef aussi le fut magnifique, jusqu'à sa dernière minute. C'est à la Boisselle, le 28 avril 1918 ; sa section est cernée en pleine nuit, par un fort détachement allemand dont le commandant le somme de se rendre. Il commande : « Feu ! feu partout ! » La petite troupe est électrisée. Lorsqu'une contre-attaque parvient à la dégager, on la trouve réduite de plus de moitié, demi ensevelie dans la vase sanglante. Les hommes ont abattu sans discontinuer, à bout portant, les Boches qui arrivaient jusqu'à la pointe des baïonnettes. Mais le chef agonise ².

Le lieutenant Schloëssinger est, aux termes de l'une de ses citations, « un magnifique officier, type accompli du devoir. » Un jour, atteint à la cuisse, il tombe. Sans souci des balles, il fait venir

1. Henri Léon, de la Loire-Inférieure, *Phare* du 8 juillet 1915.

2. Lettre du lieut. Lebert, à M. Gaston Nicol, père, au Poulignen.

un cheval et ordonne qu'on le hisse sur la selle. Aussi calme qu'à la manœuvre, il continue à diriger le tir de ses hommes. L'action finie, il consent à se faire panser. En mai 1915, à la veille du combat d'Hébuterne, il expérimente une grenade d'un genre nouveau ; il ne veut pas laisser ce soin à ses hommes. La grenade éclate, lui emporte les deux poignets et lui arrache l'œil gauche. Il a le sublime courage de dire à ceux qui s'empresent autour de lui : « Ne me plaignez pas ; le sang que je verse, c'est pour la France ! Qu'il vous serve d'exemple ¹. » Servir d'exemple, être un drapeau, en même temps qu'un guide et un ami, tel est le but d'un véritable chef.

C'est ainsi que le comprend le sous-lieutenant Roland de la Garanderie. Blessé en septembre 1914, il refuse d'aller en convalescence : « Si je dois mourir, écrit-il à ses parents, je fais des vœux pour que ce soit face à l'ennemi, en entraînant mes hommes à l'assaut. » Un jour, que son père, en admirant sa fougue et son enthousiasme, le morigène doucement, il répond : « La Patrie passe avant la famille. Je lui appartiens avant de vous appartenir. » Avec de tels sentiments, il ne peut mourir qu'en héros. C'est ce qui arrive, le 25 septembre 1915. Il conduit sa troupe à l'assaut, une balle lui traverse la cuisse ; obligé de passer le commandement à un sergent, il continue, néanmoins, d'encourager ses hommes de

1. Extrait de l'*Historique du 65^e*. — Les accidents de grenade, à l'exercice ou en cours d'expérience, furent excessivement fréquents ; de nombreux officiers périrent dans ces essais ; entre autres, le lieutenant Lehesque qui, après avoir affronté tous les périls, guerryé en Afrique, combattu à Verdun, pris une tranchée au Mort-Homme, fut tué par un accident stupide de ce genre. Le sous-lieutenant Raymond Audouin, de la Bernerie, venu, sur sa demande, de la cavalerie dans l'infanterie, fut tué par une explosion semblable ; il tenait à faire l'essai lui-même, pour épargner ses hommes.

la voix : « En avant ! en avant ! » leur crie-t-il. On l'enlève, pour le transporter au poste de secours ; une bombe alors le frappe et l'achève ¹.

C'est ainsi que le comprend également Eugène Cormier, un bel entraîneur d'hommes ; l'une de ses trois éloquentes citations porte : « Blessé à la face ; aveuglé par le sang, n'a quitté son poste qu'après avoir été remplacé effectivement dans son commandement. En partant, a crié à ses hommes ; Hardi ! mes enfants, nous les tenons. »

Cormier est instituteur ; ses soldats obéissent à sa voix comme le faisaient ses élèves ².

Beaucoup d'instituteurs furent officiers pendant la guerre. En Loire-Inférieure, 81 sur 485 mobilisés. Nul civil n'était mieux préparé ; issus des couches populaires, suffisamment instruits, vivant au milieu des jeunes gens dont ils avaient formé l'intelligence et qu'ils étaient appelés à guider au combat, ils devaient être d'excellents chefs ; ils le furent.

Joseph Grisillon, aussi instituteur, adjudant porte-drapeau au 402^e d'Infanterie, est de la même trempe que Cormier. Le 29 septembre 1915, il a l'épaule brisée par un éclat d'obus : son sergent se précipite pour lui donner des soins, il l'écarte : « Ne vous occupez pas de moi, prenez le drapeau et continuez la marche en avant ³. »

1. Roland Payen de la Garanderie était employé à la Banque de France, de Nantes ; né à Noellet (M.-et-L.).

2. Eugène Cormier était instituteur-adjoint à Saint-Brévin ; le suivant, Joseph Grisillon, était instituteur-adjoint à Nantes.

3. 58 instituteurs de la Loire-Inférieure furent tués ; 20 reçurent la Légion d'Honneur, et 13, la Médaille militaire.

3. Nommons encore, trouvés dans les citations, le sergent Joseph Viaud,

Aller en avant, vers le but, vers la mort peut-être, c'est le rôle du soldat et c'est le devoir de l'officier de montrer le premier le chemin. Dans l'histoire des guerres, les chefs de file, les conducteurs, les entraîneurs ont récolté honneurs et gloire. Combien sont demeurés célèbres, pour avoir eu, un jour, l'initiative, la volonté, pour avoir prononcé une parole énergique, pour avoir déclenché un mouvement. La légende a amplifié leur souvenir ; l'image a vulgarisé leurs traits ; ils figurent aux anthologies patriotiques.

S'il fallait magnifier tous ceux qui, dans la dernière guerre ont galvanisé les troupes, les ont jetées haletantes hors des tranchées, précipitées dans la tempête, le nombre en est si grand que l'intérêt des actes de chacun serait diminué ; ces actes ne sont plus aujourd'hui de splendides exceptions. La guerre de 1914-1918 a produit plus de héros que toutes les autres guerres réunies, car la Nation entière y prit part et le sentiment patriotique fut exempt de tout alliage.

Ce cri : « En avant » a retenti aux lèvres des vieux officiers, familiarisés avec l'idée de la mort ; il a été hurlé par des voix jeunes, presque des voix enfantines ; et ceux qui prononçaient ces paroles redoutables tenaient encore, pour leur donner plus de sens, à les signer de leur sang.

instituteur-adjoint à Rezé qui, blessé, refuse de se laisser panser avant plusieurs soldats : « Ils sont plus gravement touchés que moi, ils doivent être soignés avant ; » Julien Maignant, instituteur-adjoint à Châteaubriant, qui, blessé, tient à rester sur le champ de bataille, jusqu'à la fin de l'action ; Victor Courtois, instituteur-adjoint à Guérande, qui, commandant une compagnie de mitrailleuses, se montra à la fois un officier brave et technicien consommé : « il réalisa d'intéressants perfectionnements à son arme, » ce qui lui valut une brillante et originale citation. — Un autre officier nantais, Georges Schwob, inventa également un dispositif spécial, qui fut adopté par l'armée ; Légion d'Honneur.

Un tout jeune capitaine, parti comme caporal, Alfred Eluère, tombe en criant : « En avant ! en avant ! toujours. » Il guérit, il redemande sa place au front. Il criera encore : « En avant ! »

En avant ! c'est le cri qui jaillit des bouches convulsées. En avant, toujours en avant ! Et le spectacle de ces chefs mourants, sanglants, les yeux dilatés, le poing tendu, poussant ce cri suprême : en avant ! est pour le soldat le plus invincible des exemples. Qui pourrait reculer ?

Le capitaine Portier tombe mortellement blessé, pendant un combat de nuit. Un de ses agents de liaison s'approche, lui offre ses soins. D'un mot, le capitaine lui indique son devoir : « Laissez-moi, partez en avant. » Son sang s'échappe d'une blessure affreuse, il meurt. Qu'importe !... Il n'a pas le droit d'interrompre, même pour sauver ses jours, la mission de son petit soldat ¹.

En avant ! en avant ! C'est le cri que jette à son régiment, dans un moment solennel, le colonel Desgrées du Lou. Il commande le 65^e. Le 25 septembre 1915, au matin, le régiment attend dans les tranchées, devant Tahure, l'ordre de bondir et de déferler sur la plaine. On a dit, la veille, au colonel : « Peut-on compter sur l'héroïsme du 65^e ? » Le colonel a répondu : « Jusqu'à la mort. »

Le signal est donné ; le colonel se dresse debout, très droit, à côté du drapeau tenu par le lieutenant Lebert. Le premier bataillon salue l'étendard en passant et sort de la tranchée. Dans le déchainement effroyable, il s'avance... Bientôt, il s'arrête ; les

1. Alfred Eluère, de Nantes. — Le capit. Louis Portier de Mauves ; mourant, il dit encore : « Je vais à la mort, comme je suis allé au combat, sans peur. »

hommes tombent par monceaux : les barrages n'ont pas été complètement détruits. La préparation d'artillerie a été insuffisante ¹.

Le premier bataillon est fauché ; le second reçoit l'ordre de partir. Un léger flottement se fait sentir dans les rangs. Alors, le colonel saisit des mains de Lebert le drapeau du régiment, gravit le parapet et, haussant sa taille, grandissant sa voix, crie : « En avant, les enfants ! »

Un magnétisme sacré circule parmi la troupe ; à la seconde d'effarement succède un élan irrésistible. Les hommes suivent la voie jalonnée de cadavres par où a passé le premier bataillon. Mais, hélas ! comme leurs frères, ils se heurtent aux fils de fer barbelés des lignes allemandes. Le colonel est tombé, le lieutenant Lebert est tombé, l'escorte entière du drapeau git à terre. Il ne reste de vivant, dans sa gloire, que le drapeau immortel. Un soldat cycliste le ramasse. Il flottera encore. En avant ! ²

1. On prétendait alors pouvoir anéantir cinq mètres de profondeur de fils de fer barbelés avec cinq coups de 75 ; il en fallait en réalité cent. Dans la suite, on emploiera la grosse artillerie. En 1917, pour un simple coup de main de compagnie, on usera un million de coups. Tout cela demandera une mise au point difficile, une douloureuse expérience.

2. L'*Illustration* a donné une photographie prise par le sergent nantais Charreau, au moment où le colonel Desgrées du Loubrandit le drapeau du 65^e. Le lieutenant Lebert était de Nantes. Un des frères du colonel, Pierre Desgrées du Lou, capitaine, avait été tué, à la bataille de la Marne.

LES AUXILIAIRES DE LA VICTOIRE

LES AUXILIAIRES DE LA VICTOIRE

L'antiquité a célébré le courrier de Marathon, tombé mourant, hors d'haleine, mais ivre d'avoir pu vivre jusqu'au terme de sa mission. L'antiquité fut trop exclusive. Si le messager était tombé en route, sans avoir pu apporter à Athènes la nouvelle de la victoire de Miltiade sur les Perses, eut-il moins bien accompli son devoir, le sacrifice eut-il été moins beau ? La fin couronne l'œuvre, dit-on, mais elle n'est pas nécessaire pour grandir l'ouvrier. Le coureur disparu, un autre l'eût remplacé.

Au cours de la guerre, ils ont été innombrables, les courriers de Marathon, les soldats qui expirèrent dans le divin délire de la mission remplie. Un exemple entre cent : Georges Pasquier est agent de liaison du commandant de compagnie ; nos tranchées sont violemment bombardées ; son chef lui enjoint d'aller porter un ordre à un officier. Pour cela, il lui faut sortir du refuge et courir à découvert. Pasquier répond : « Vous pouvez compter sur moi. » Il part, salué par une grêle de balles ; les balles le suivent, s'acharnent après lui ; l'une le frappe, au moment même où il remet à l'officier le pli dont il est chargé. Il expire, heureux, triomphant, ayant atteint le terme de sa mission ¹.

1. Georges Pasquier, de Paimbœuf. Récit d'après sa citation posthume.

Plus nombreux encore ont été ceux qui moururent avant d'avoir touché le but de leurs doigts sanglants. Qu'importe ! ils l'ont tenté ; d'autres ont pris leur place et le but a été atteint. Le dernier a-t-il plus de mérite que le premier ? Non. Nous ne séparerons donc pas dans la gloire ceux qui furent unis par le même courage, par la même volonté et souvent par la mort.

La bataille moderne ressemble à un immense atelier, à une vaste usine où chaque individu est spécialisé. Le fantassin combattant forme toujours l'élément capital de la victoire ; mais il est puissamment étayé par des agents multiples : téléphonistes, coureurs, agents de liaison, grenadiers, ravitailleurs, cyclistes, automobilistes, pionniers, sapeurs, brancardiers, infirmiers, médecins, aumôniers... Chaque individu semble jouer un rôle à part dans la foule anonyme ; pourtant, tous ces rôles ont, parfois par leur efficacité propre et constamment par leur ensemble, une souveraine importance.

Rien ne sert mieux à faire ressortir les qualités de courage, de sang-froid, de patience, d'abnégation de nos soldats bretons et vendéens, que la façon dont ils accomplissent les plus délicates de ces missions. Ils montrent si clairement en cela le sentiment profond qu'ils ont du Devoir ; le Devoir est à leurs yeux une chose si belle qu'il mérite amplement le sacrifice de la vie ; et c'est de gaieté de cœur que ce sacrifice est fait.

Dans la tranchée vaseuse, le veilleur est à son poste, l'oreille alertée, l'œil attentif, le cœur battant ; sur lui toute sécurité repose. Voici comment Henri Bouyer décrit à ses parents cette impressionnante surveillance.

« Les veilleurs, les pieds dans la boue, tout ruisselants d'eau, protégés par des vêtements cirés de toutes couleurs, ressemblent

à des vieux loups de mer en face de la tempête. De temps à autre, ils jettent un coup d'œil furtif vers le nord, à travers les créneaux alignés qui semblent des hublots ouverts. Toute la nuit, malgré le froid qui les pénètre peu à peu, malgré les ondées, ils se tiennent à leur poste ; ils ne peuvent avec le sol détrempé battre la semelle pour se réchauffer ; ils résistent à l'engourdissement des pieds ; ils bravent les inondations et, pour se donner du cœur, ils envoient par intervalles quelques bordées. Pas une plainte, pas un mot de découragement ou de tristesse ne s'échappe de toutes ces poitrines ¹. »

Tous acceptent stoïquement ces rudes tâches. — De combien pourrait-on dire ce que rapporte la citation du soldat Armand Lebrun ? « Pendant le bombardement qui a précédé l'attaque, est resté, sur sa demande, à son créneau comme guetteur et a assuré son service de veille, malgré le bombardement de la tranchée, pendant quatre heures consécutives. Autour de lui ses camarades gisaient, presque tous tués, blessés ou ensevelis. » Le bon petit soldat, au milieu du charnier, dans la tranchée effondrée, attendant la mort, guettait toujours ².

Pour lutter dans ces dédales, dans ces méandres compliqués, dans ces couloirs gluants que sont les tranchées, le fusil est encombrant ; on a ressuscité une arme longtemps oubliée, la grenade. On a créé des corps de grenadiers, souvenir de la Révolution et de l'Empire. Mais combien cette arme instable est

1. Henri Bouyer, de Paimbœuf, instituteur à Mesquer.

2. Armand Lebrun, de Pontchâteau. Autre citation du même genre Alphonse Fortineau, de La Marne « a fait preuve du plus grand courage, en restant à son poste de guetteur, dans un élément de tranchée que le feu très violent de l'artillerie adverse a presque entièrement détruit. »

dangereuse à manier et même à transporter ! Plusieurs sont tombés déchiétés par l'explosif destiné à l'ennemi. Certains acquièrent vite dans l'exercice du lancement de la grenade l'adresse du Basque lançant la fameuse pelote ¹.

La bataille fait rage ; les réserves s'épuisent, réserves de vivres ou de munitions ; de l'arrière, parcourant résolument des routes battues par le feu de l'ennemi, les ravitailleurs montent aux premières lignes. Ils vont. Beaucoup s'écroulent avec leurs fardeaux précieux ; d'autres les remplacent, et la tranchée reçoit, éclaboussés de sang souvent, les objets qui lui sont destinés.

De nuit, sur les grandes routes s'avancent voitures et camions automobiles. On marche sans bruit, sans lumière, de peur d'attirer les obus d'avions ou la canonnade lointaine, que guide la clarté révélatrice des phares. L'existence du fantassin est pénible, plus pénible que toute autre ; mais il ne serait pas juste de passer sous silence celle des automobilistes, astreints à tenir le volant de 30 à 50 heures de suite ².

Beaucoup étaient des auxiliaires, des territoriaux qui, « avant

1. Lucien Laheu de Bissin, de Saint-Nazaire, obtint deux citations à peu près identiques dont voici la dernière : « a résisté avec énergie, lançant des grenades et tirant à bout portant sur les grenadiers ennemis ; a réussi à limiter ainsi leur avance. »

2. Cit. de René Lasnier de Loissellerie, de Saint-Nazaire, « a assuré pendant 8 heures, sans interruption, de nuit et de jour, les communications par motocyclette, tous les autres motocyclistes ayant eu leur machine mise hors de service. » La cit. de Joseph Boucaut, de Frossay, est à peu près identique.

les hostilités n'avaient jamais posé les pieds sur une pédale ¹. » D'aucuns appartenaient au monde des sports ; l'un jouissait d'une véritable célébrité, comme coureur cycliste, Petit-Breton, de son vrai nom Lucien Mazan. Il était de ceux qu'on devait utiliser pour des missions exceptionnelles : trois fois vainqueur du « *Tour de France* », « véritable pur sang de grand prix, a-t-on écrit, mais l'être le plus fin et le plus intelligent du sport cycliste ². »

On lui confia, en effet, des tâches à la hauteur de son entraînement sportif, de son caractère résolu. A la bataille de l'Oureq, il joua un rôle dans cette immense mobilisation d'automobiles dont l'idée, due au génie de Gallieni, permit d'utiliser la garnison de Paris ; premier essor de la victoire de la Marne. Le plan — verser une avalanche d'hommes sur l'ennemi, au moment de son mouvement de conversion sous les murs de la capitale — ne pouvait réussir qu'à la condition d'être exécuté en coup de tonnerre. Ordre était donné à tous les chauffeurs d'autos et de taxis de faire leur plein d'essence et de filer à toute vitesse, sans même prendre le temps de manger ni de boire. Petit-Breton se distingua tout particulièrement dans la concentration de ces voitures.

Ensuite, il « trime » durant toute la campagne, risque cent fois sa vie : à la tranchée de Calonne, il passe dans l'éparpillement d'un obus, dont un débris lui arrache des mains le journal qu'il est en train de lire ; à Nieuport, une balle fait voler en éclats

1. F. de Tesson, *Quand on se bat*, 240. Citons, parmi de nombreux cas, celui de M. Marcel Giraud-Mangin, bibliothécaire de la Ville de Nantes, qui, classé comme auxiliaire, s'engagea à 42 ans, en décembre 1915, comme automobiliste et fit toute la guerre sur la Meuse, en Alsace, en Italie.

2. Jacques Mortane, *Annales Pol. et Litt.*, 11 juillet 1920.

la glace de sa voiture ; en Argonne, un obus écrase la maison dans laquelle il repose ; il en sort sain et sauf. Il semble que la mort veuille l'épargner, le conserver à sa femme, à ses trois petits enfants qui s'ébattent là-bas gaiement, dans les sables de Pénestin.

Tout homme court à sa destinée ; échappé à la mitraille, Petit-Breton mourra d'un accident stupide. Chargé de porter un ordre, il part à grande allure. Sur sa route, un charretier maladroït refuse de se ranger ; le choc se produit. Le vainqueur de tant de courses fameuses est tué ¹.

Les fantassins disposent de deux moyens principaux pour correspondre avec les corps voisins. Avec l'artillerie, ils lancent des fusées dont les couleurs parlent : déclanchez, allongez, raccourcissez le tir ; avec les unités de droite ou de gauche ou avec l'arrière, ils ont des agents de liaison.

Voici comment l'un de ces derniers explique son rôle : « Quand il n'y a pas de téléphone, c'est un homme qui le fait. Cet homme, c'est l'agent de liaison ². » Faire le téléphone, c'est courir

1. Il n'avait que des amis. Le dessinateur Mich (nantais) écrit à M^{me} Mazan : « Pauvre Petit-Breton ! C'est la seule peine qu'il ait pu faire à ceux qui l'aimaient... Penser à lui sans faire une prière, c'est impossible ; il était l'ami du Bon et du Bon Dieu, et ma prière est pour lui demander de tâcher de mettre un peu de baume sur votre douleur si cruelle que le temps seul pourra un peu estomper, sans jamais l'effacer, pas plus que son souvenir dans mon cœur. » — Lucien Mazan, dit « Petit-Breton », naquit à Plessé, le 18 octobre 1882 ; il partit à l'âge de 5 ans pour la République Argentine, revint en France après ses premiers succès sportifs ; épousa M^{lle} Mad. Macheteau, de Vallet. Tué le 20 décembre 1917. Ses restes ont été ramenés à Pénestin (Morbihan), au mois de janvier 1923.

2. Lettre de Clément Grimaud, de Vallet, tué.

à travers les obus qui pleuvent au rythme de 20 à la minute ou à travers les gaz mortels, pour maintenir, sur tous les points du front, la chaîne des unités. Le parfait coureur doit posséder bon pied, bon œil et être de sang-froid imperturbable, d'intelligence prompte ; en un mot, ce doit être un débrouillard. La mitraille l'entoure, déchire le sol ; il plonge dans un trou, puis attend et repart, pour se terrer bientôt encore et repartir ensuite, puis peut-être tomber, moins heureux, mais aussi magnifique que le soldat de Marathon, loin du but.

Simplement blessé, il se tâte, lie la blessure et continue. Le caporal Pierre Vezin porte un message à son commandant. Un éclat d'obus lui fracasse le bras ; il refuse de se faire panser, de peur d'arriver trop tard. Il poursuit sa route. Il roule à terre, frappé à mort. Le sergent Hippolyte Cornée se charge pour nos lignes d'une communication urgente, de la position conquise. Deux balles l'atteignent aux jambes ; il se traîne ; un autre coup lui fracasse le poignet. Il poursuit, raidi contre la souffrance. Il arrive, et sa mission accomplie, déclare simplement : « Mon commandant, je suis blessé aux deux jambes ¹. »

1. Pierre Vezin et Hipp. Cornée, de Nantes. — Nommons encore, d'après le palmarès du collège de Saint-Nazaire : André Launay, qui, « quoique blessé grièvement, a donné un bel exemple de courage en accomplissant néanmoins la mission qui lui était confiée ; » René Bernard, de Saint-Nazaire, agent de liaison, trois fois cité pour ses fonctions. Ajoutons Albert Guémené, d'Issé « agent de liaison, sous un bombardement d'une violence inouïe... soldat à donner comme modèle de sang-froid, de bravoure et de dévouement ; » Auguste Loyer, de Guérande, qui traverse les « barrages allemands avec une cranerie superbe, » bien que blessé ; Joseph Ménager, de Saint-Gildas-des-Bois, qui « assure la liaison sous les rafales d'obus et de mitrailleuses, avec une cranerie sans égale. » Ne dirait-on pas que dans la tourmente, ils sont à la parade ? Il en faudrait citer beaucoup d'autres,

Tous sont d'une modestie touchante. Ces actes superbes ont exigé une dépense énorme de force physique, une tension considérable de la volonté. A leurs yeux, cela ne compte pas ; le héros produit de l'héroïsme, comme l'abeille son miel et l'araignée sa toile. Pierre Cottrel, un gars de Châteaubriant, vient de recevoir « la médaille », comme il l'écrit à sa famille, à la suite d'une dangereuse mission terminée avec succès. Il ajoute : « J'ai été cité à l'ordre de la Division, mes chefs sont contents de moi. Beaucoup m'ont félicité et, pourtant, je n'ai fait que ce que mon devoir de soldat me commandait. Je n'ai pas eu d'effroi, mais je n'ai rien fait d'extraordinaire. » Il sera tué, quelques mois plus tard : son devoir de soldat lui commandait de mourir.

Cette croix, cette médaille, beaucoup d'autres que Cottrel l'ont serrée avec amour sur leur poitrine rougie. Elle a satisfait leur ardent désir, ce désir si français dont Napoléon savait si bien tirer parti. Charles Blandeau, de Saint-Nazaire, blessé terriblement, pousse ce cri de joie : « J'ai la Croix de guerre et la Médaille militaire... Je me sens mieux maintenant. »

L'agent de liaison, disait notre soldat de tout à l'heure, est fait pour remplacer le téléphone. Par bonheur, le téléphone n'est pas toujours aboli, et quand l'obus le frappe ou atteint l'opérateur, la réparation se fait, le remplacement s'opère aussitôt. Ces réparations de matériel, ces remplacements d'hommes

héroïques sous le bombardement : Pierre Lefort, de Blain ; Pierre Billy, de Pontchâteau ; François Halgand, de Paimbœuf...

Les citations de ce genre abondent : Pierre Cottrel, de Châteaubriant, jeune soldat, « agent de liaison remarquable, digne de ses anciens ; » du même pays, Pierre Bernard, qui, « entouré d'ennemis, a réussi à rejoindre la compagnie, en se défendant bravement. »

s'exécutent dans le vacarme effroyable de la bataille, au milieu de l'éruption des cratères ; et la tâche du téléphoniste ou celle des poseurs de lignes n'est pas moins ardue que celle du coureur.

Encadré par le vol des projectiles, le téléphoniste doit conserver tout son sang-froid et achever tranquillement l'opération commencée. Il « rétablit, en un temps très court, toutes les liaisons du groupe rompues par l'explosion d'un obus ¹. » Il y a urgence ; quelques minutes perdues peuvent compromettre le succès de l'affaire. Emile Postec est en train d'installer une ligne dans un boyau très repéré ; le remblai s'écroule, sous l'éclatement d'une bombe ; notre téléphoniste est enseveli. Il songe à sa besogne qui presse ; il se dégage comme il peut et se remet, très calme, à la pose de la ligne. Emile Brizay, engagé volontaire, répare, quatre nuits et quatre jours durant, des lignes sans cesse rompues. Les mitrailleuses ennemies le visent ; il travaille aussi posément que dans un atelier de l'arrière. Fernand Augerie s'impatiente de ne pouvoir raccommorder sa communication téléphonique brisée. Il se rend « à un endroit particulièrement dangereux, occupe un poste de liaison optique, dont le signaleur vient d'être grièvement blessé. « Il transmettra, comme télégraphiste optique, les renseignements qu'il n'a pu envoyer comme téléphoniste. » Un autre, Henri Bricaud, son fil trois fois coupé et trois fois réparé, désespérant à la fin de rétablir la communication « va jusqu'à la tranchée, sous les balles, chercher des

1. Citation de Marcel Chaignon, de Nantes. Citations semblables de Robert Battin, de Nantes ; du caporal Jean Heurtin, de Saint-Nazaire ; de Denis Broussard, de Saint-Malo-de-Guersac (3 citations) ; de Benj. Le Tilly, d'Assérac ; de Julien Tendron, d'Orvault ; de Marcel Hupin, de Joué-sur-Erdre....

renseignements, qu'il rapporte à la batterie. » C'est ainsi que l'homme remplace le téléphone ¹.

Un jeune soldat, dont il a été déjà plusieurs fois parlé, Pierre Chupin, écrit à sa mère, en manière d'adieu, au plus fort d'une longue bataille : « On demande un volontaire pour un poste de télégraphiste optique placé dans un arbre. Sept de mes camarades y ont été tués. J'ai accepté... » Il ne mourra pas, ce jour-là ².

D'autres spécialistes vont aussi sous les balles ; c'est même leur raison d'être, de se prodiguer aux endroits où la mitraille pleut le plus fort ; c'est toujours là que leur travail abonde : les brancardiers, les aumôniers, les médecins. Avec leurs citations on remplirait des Livres d'Or ; des expressions éblouissantes — grand dévouement, superbe exemple d'héroïsme, abnégation sans bornes... — s'y succéderaient vingt fois dans la même page. Voici une citation signée Gouraud, où ces mots se trouvent tous rassemblés à la fois ; celui qui en fut l'objet, l'abbé François Luneau, était, pour ainsi dire, un collectionneur de splendides citations : il en eut six égales en beauté.

« Au cours des rudes combats du 29 septembre au 4 octobre

1. Emile Postec, de Saint-Nazaire ; Emile Brizay, de Montbert ; l'adjudant Pipaud et Fernand Augerie, de Nantes ; Henri Bricaud, de la Rouxière ; Clément Béchet, de Touvois, qui répare la ligne télégraphique sous la mitraille « avec un courage calme et tranquille ; » Maisonneuve, de la Chapelle-sur-Erdre, sapeur radio-télégraphiste qui, « de par ses fonctions, toujours en premières lignes, s'est distingué sans défaillance ; » Louis Raimbaud, de Châteaubriant, qui « ne cesse jour et nuit, sous les plus violents bombardements, de réparer les lignes à chaque instant hachées... » La sixième citation du caporal télégraphiste Francis Minier, de Nantes, constate que, dans une situation des plus difficiles, il fit « l'admiration de ses camarades. »

2. Pierre Chupin, de Vallet.

1918, s'est montré, comme toujours, le plus bel exemple de dévouement. En toutes circonstances, sans regarder au danger, s'est porté au secours des blessés avec une tranquille sérénité et une abnégation sans bornes, qui firent l'admiration de tous. Partout, s'est élancé à la relève des blessés, animant et entraînant par son exemple ses camarades brancardiers et ne consentant à prendre quelque repos qu'une fois sa tâche entièrement terminée. »

En voici une autre du même, conçue dans le même style :

« Brancardier d'élite, animé du plus bel esprit de dévouement et faisant, en toutes circonstances, son devoir jusqu'au bout. Durant la journée du 25 octobre 1918 et les jours suivants, s'est montré ce qu'il a toujours été, un soldat impassible devant le danger, allant toujours de l'avant, suivant les combattants pas à pas, en prodiguant ses soins aux blessés sur le terrain ; a assuré leur évacuation rapide et l'inhumation des morts, quelle que fût l'intensité du feu ennemi. S'est retiré le dernier ¹. »

Quelques-uns, possédés par la sainte folie du dévouement, tel l'infirmier André Gobigo, réclament comme leur « étant dues les missions les plus courageuses ; » d'autres enfreignent les ordres de leurs chefs, sachant qu'ils courent à une mort presque

1. L'abbé François Luneau, de Vallet, professeur à Saint-Stanislas, affecté à l'Hôpital auxiliaire 3 de Nantes, parti au front sur sa demande, 2 cit. à l'Armée ; 2 au Corps d'Armée ; 2 à la Division ; Médaille militaire. Démobilisé, il demande, comme missionnaire, les îles les plus sauvages du monde, les îles Salomon : notre pauvre pays ne permet pas en temps de paix l'épanouissement de telles natures, assoiffées de dévouement ; elles cherchent partout des sources de sacrifice pour s'y désaltérer. Quatre de ses frères mobilisés : Jean, Joseph, Rogatien, Pierre.

certaine ¹. — Lucien Mélot voit le corps de son capitaine resté entre les tranchées adverses et décide de l'aller chercher. Défense lui en est faite ; il part quand même et rapporte, défiant les balles, le corps inanimé. — Auguste Brelet veut sauver un blessé resté pris dans le réseau des fils de fer barbelés allemands ; on le lui interdit. Il n'écoute rien, sourd à la voix des hommes, obéissant à celle de son cœur, il s'élançait et ramène le blessé. Glorieuses désobéissances ².

Les infirmiers des ambulances de première ligne méritent autant que les brancardiers du champ de bataille l'admiration. Ils n'étaient pas plus à l'abri que ces derniers dans leurs asiles de fortune, dans ces granges ouvertes, dans ces maisons en ruines, où l'on cherchait un reste de toiture, pour abriter à la hâte tout l'infini des misères sanglantes que le combat créait et recréait sans cesse.

Sur ces malheureux blessés, les Allemands s'acharnaient avec une cruauté démoniaque. Le signe de la Croix-Rouge n'avait pour eux aucun sens ; nous abattre par la terreur, nous forcer par la lassitude à déposer les armes était leur seul but. La morale

1. Lisez les deux citations d'André Gobigo, de Nantes, novice des Eudistes, caporal infirmier au 170^e d'Infanterie, et voyez si la rédaction n'échappe pas d'une façon voulue aux formules banales : « A prodigué de jour et de nuit avec un inlassable dévouement ses soins aux blessés... sur la ligne de feu, avec un admirable mépris de la mort qui enthousiasmait les combattants. » « D'un dévouement et d'un courage qui ont fait l'admiration de tous, est toujours resté en première ligne, se tenant aux postes les plus périlleux et réclamant comme lui étant dues les missions les plus courageuses. A été tué, alors qu'il se portait au secours d'un blessé. »

2. Lucien Mélot, comptable aux *Etablissements Carnaud*, de Nantes, 3 belles citations. — Aug. Brelet, du Landreau.

naturelle, les conventions internationales passaient au second plan.

« Jour et nuit, écrit un infirmier qui sera tué à son poste, Benj. Mary, les Allemands bombardent notre ambulance. Fort heureusement, les morts sont loin d'être aussi nombreux que les obus. Cette semaine, cependant, l'une de nos religieuses a été tuée ; trois sœurs et sept enfants d'une école voisine ont été blessés. Un Aviatik a voulu compléter l'œuvre de mort et a laissé choir des bombes sur notre ambulance. Un gros éclat m'a fait l'honneur de me rendre visite dans ma salle ; il me siffla aux oreilles à moins de 50 centimètres. Je l'ai pris pour un salut ¹. »

Non, il ne serait pas équitable de combler d'éloges les seuls corps combattants. Le courage de ceux qui, calmes, froids, impassibles, non stimulés par la frénésie de la lutte, assistaient les mourants, enlevaient les blessés, sous le cyclone infernal, était aussi louable que celui des autres soldats ; il n'était pas moins dangereux, comme en fait foi la citation suivante, signée du général Degoutte. Cette citation datée du 24 juin 1918 signale que les brancardiers de la 21^e Division d'Infanterie qui, antérieurement, ont déjà donné de nombreuses preuves de leur courage et de leur valeur morale « ont fait sous un bombardement violent et, bien qu'ayant perdu la moitié de leurs effectifs, la relève des blessés, ne quittant leur poste qu'une fois leur mission accomplie et en sauvant tout leur matériel. » Ils ont perdu plus de la moitié de leur contingent, et cela en une seule bataille ! Cette constata-

1. L'abbé Benj. Mary, vicaire à Jougé ; sur lui, Cf. l'art. de l'abbé Ch. Robin, *Semaine Religieuse*, 21 octobre 1916.

tion suffit ; elle éclaire amplement l'immensité du labeur et des sacrifices ¹.

Mais qui s'étonnerait de pertes aussi élevées, sachant que le dévouement de nos brancardiers ne s'arrêtait pas aux limites du champ de bataille et, bravant tout, s'exerçait même au-delà des lignes françaises. Le 9 octobre 1918, à Saint-Pierre-à-Arnes,

1. Voici d'autres noms de brancardiers courageux pris au hasard. Comment faire autrement ? Serait-il permis d'opérer un triage, de peser dans des balances le courage de ces héros, de mesurer leur dévouement ? Qui le pourrait ? Eugène Huguot, de Prinquiau « transporte, de jour et de nuit, les nombreux blessés de la compagnie de première ligne au poste de secours ; » François Bonnet, de Nantes, se fait remarquer « en dirigeant les équipes de brancardiers et en les entraînant sous le feu de l'ennemi ; » Emile Bichon, de Saint-Nazaire « a soigné plus de 60 blessés, lors des opérations du 15 décembre 1916 ; » Emile Le Bras, du Croisic, « d'une bravoure et d'un courage remarquables, payant continuellement de sa personne, n'a pas cessé avec une parfaite insouciance du danger de donner à ses hommes l'exemple du plus complet dévouement ; » le caporal Michel Ollivaud, de Saint-Nazaire, part en patrouille ; un de ses hommes tombe ; il le charge sur ses épaules, ne voulant pas le laisser aux mains de l'ennemi. Il est lui-même mortellement atteint ; l'abbé J.-B. Durand, vicaire au Gâvre : « brancardier modèle, très courageux, volontaire pour toutes les missions périlleuses ; » Jean Le Belzic, d'Escoubiac ; Adrien Frotté, père prémontré, de Saint-Sulpice-des-Landes, infirmier, qui, lors d'une épidémie, voyant hésiter des pères de famille, demande à prendre leur place ; « a contracté au cours de son service, une affection grave. » médaille d'honneur des épidémies ; Charles Dugast, du Bignon ; Pierre Hervé, d'Anetz, deux brancardiers d'un courage absolu ; Alphonse Ferré, de Saint-Michel-Chef-Chef, « brancardier modèle, » 4 cit. ; Pierre Juton, d'Ancenis, « d'un dévouement absolu, » se fit surtout remarquer dans l'enfer de Verdun ; François Barat, de Châteaubriant, « cherchant toutes les occasions d'exercer ses fonctions sans distinction de compagnie ou de corps, sous un feu croisé des mitrailleuses ennemies, tirant à courte distance ; » Pierre Braud, de Trignac, continue à relever les blessés, malgré un feu violent, malgré l'encercllement par les ennemis ; Adolphe Lambot, aussi de Trignac, quoique malade, refuse d'abandonner ses chers blessés.

deux officiers du 265^e, les lieutenants Perruche et Temple, blessés, restent au milieu des lignes allemandes. Impossible de les aller chercher en plein jour. Dès que la nuit est descendue, le chef de musique, l'adjudant David, prend avec lui huit musiciens-brancardiers, tous volontaires. Ils emportent deux brancards et, rampant sous les balles, ils s'enfoncent dans les ténèbres striées d'éclairs. Ils rentrent le lendemain, à l'aube, ramenant avec eux les deux officiers, ainsi qu'un soldat blessé, trouvé dans un trou d'obus, une jambe coupée, grelottant de froid, et qui attendait la mort ¹.

Combien de familles doivent à ces auxiliaires si méritants de posséder aujourd'hui le corps de celui qu'elles pleurent ! Leur fonction ne consistait pas seulement à sauver, à soigner les blessés, mais encore à rechercher, dans tous les coins du champ de bataille, des cadavres, souvent déjà en putréfaction, à rassembler les membres épars, à donner à ces restes précieux une sépulture, à mettre à côté, dans un flacon, dans un étui, le nom, les indications qui permettront, un jour, d'identifier le défunt.

Dans la vie, il est de nobles cœurs qui, s'évadant de leurs travaux multiples, de leurs tracasseries nombreuses, trouvent encore le temps de se consacrer à des œuvres charitables ou sociales, de gravir des sixièmes étages ou de s'enfoncer dans des galetas, de panser les misères de leurs frères moins heureux ; de même, ou plutôt bien mieux encore, sur les champs de bataille, au soir des chocs les plus acharnés, des soldats combattants, quoique épuisés par l'effort fourni, aident quand même, infirmiers spontanés, au

1. J. David, du Temple-de-Bretagne. Parmi les huit brancardiers, le nantais Pessard.

transport des blessés, à l'ensevelissement des morts. Le brigadier d'artillerie Henry Criaud mérite cette citation significative : « Excellent canonnier, dévoué et courageux. Faisant partie d'un détachement de liaison avec l'infanterie, a donné à ses camarades l'exemple du courage et de l'énergie en employant tous les instants où l'on n'avait pas besoin de ses services à relever et à soigner des blessés ¹. »

Que d'occasions s'offrent d'être utiles dans cet effroyable martyre collectif ! Les services les plus humbles en apparence sont souvent les plus précieux. Une immense pitié attendrit l'âme de ces héros, pourtant durcie par la souffrance et la haine. Le sergent d'infanterie Marcel Guillet a trouvé des lettres auprès d'une tombe ; avec quel respect il les prend et les enfouit à côté du défunt ! Pauvres lettres d'une femme à son mari ! « Ce serait une sorte de sacrilège de les fouler aux pieds, même inconsciemment. » Et le récit que Marcel Guillet fait à sa propre femme de son acte si touchant et si pieux est, comme le geste lui-même, d'une émouvante beauté.

« C'est dans ce bois que, l'autre jour, en venant aux tranchées, j'avais trouvé le mort dont je t'ai parlé, qui avait la figure toute noire et une expression de visage si horrible. J'ai revu, non pas le cadavre, mais sa tombe. Sur cette tombe, une petite croix de bois a été plantée. Entre les quatre bras de la croix, les brancardiers ont piqué une photographie trouvée sur le mort et représentant en médaillon : — je le sais maintenant — la femme et les deux fillettes du brave tombé au champ d'honneur. Je dis : je le sais maintenant, car, près de la tombe, se trouvaient des lettres

1. Henry Criaud, né à Vannes, d'une famille nantaise.

répondant au nom marqué sur la croix. Je n'ai pas cru mal faire en lisant une de ces lettres ; je voulais m'assurer qu'elles avaient appartenu au mort. Je pensais qu'elles ne devaient pas rester ainsi à traîner dans le bois ; il me semblait que c'était une sorte de sacrilège de fouler aux pieds, près d'une tombe — inconsciemment, il est vrai — la pensée écrite de celles qui avaient été aimées et qui pleurent maintenant.

» C'est la femme, une paysanne aux traits forts, qui écrivait. Elle signait : Ta femme qui t'aime pour la vie. Elle lui parlait de ses enfants, Andrée et Alice, deux charmantes fillettes, bien éveillées, paraissant avoir six et huit ans, et, à leur sujet, elle disait cette phrase, qu'en lisant je me sentais ému : les enfants parlent toujours de toi, surtout Alice.

» J'ai pris les lettres, j'ai gratté la terre au pied de la croix et je les ai enterrées là. *Ainsi un peu de l'âme de la femme et des enfants reposera près de celui qui a sacrifié ses biens les plus chers sur l'autel de la Patrie* ¹. »

A côté des brancardiers et des infirmiers se placent tout naturellement les aumôniers. Les fonctions s'apparentent et le cumul est fréquent. Le prêtre, brancardier ou infirmier, est souvent mieux placé que l'aumônier lui-même pour donner au mourant les secours de la religion. L'aumônier est le curé officiel de la Division ; les prêtres brancardiers sont comme des missionnaires, dont le champ d'action est le champ de bataille tout entier.

1. Marcel Guillet, de Guenrouët, rédacteur à l'*Express de l'Ouest*, tué le 27 septembre 1915. Médaille militaire. Une première fois évacué, il écrivait de l'hôpital : « J'estime avoir fait entièrement mon devoir de soldat. Si je dois retourner sur la ligne de feu, je ne crains pas d'aller encore écouter le concert de la musique infernale. »

Les soldats aiment leur aumônier parce que, homme de chez eux, de leur cru, brave comme eux, il se charge de leur adresser des exhortations familières et de transmettre les dernières paroles des mourants aux familles éplorées.

Soldat lui-même, il sait les mots qu'il faut pour émouvoir, pour consoler, pour entraîner au besoin les camarades de misères et d'héroïsme. Un prêtre de notre pays raconte ainsi à M. Maurice Barrès la façon dont il prêche ses paroissiens en pantalons bleus :

« Je leur parle de Jésus-Christ, parce que c'est une personne. Ce sont toujours des êtres qu'ils cherchent. Pour mes paysans vendéens, Dieu, Jésus-Christ, l'Église, l'âme immortelle sont des réalités sensibles. Et quand je les sens plus inquiets, quand on a l'air d'annoncer ceci ou cela, ce qui les remonte, c'est l'espérance des chrétiens. Ils retrouveront leurs familles dans leurs villages après la paix, ou, s'ils tombent, dans le ciel. L'immortalité, conviction tranquille et lumineuse, les rend à peu près capables du sacrifice exigé ¹. »

De là, l'influence considérable du pasteur sur le troupeau. Des lettres sans nombre prouvent cette influence. En voici une : « L'aumônier du régiment qui célébrait la messe est un bien bon garçon. Il n'a pas froid aux yeux. Ah ! mais non ! Nous le voyons tous les jours se promener en première ligne et sous les rafales d'obus et de balles. Il vient nous donner des cigarettes et des bonbons. Ce diable d'homme a toujours le sourire et le mot plaisant, même au plus fort du danger. Ça fait du bien de le sentir près de soi ². »

1. M. Barrès, *Les Familles spirituelles de la France*, 26.

2. Le *Courrier de Saint-Nazaire*, 29 janvier 1916. Lettre de Ch. Blondeau, de Saint-Nazaire.

Un Nazairien écrit à son père : « Tu ne peux t'imaginer le dévouement, la témérité même dont l'abbé Nourry a fait preuve pendant les journées des 1^{er}, 2 et 3 juillet. Cet homme est maintenant connu de tout le régiment. Grâce à lui, pas un homme n'est resté sur le champ de bataille plus de temps qu'il ne devait souffrir sans être relevé. Nous l'avons vu plusieurs fois de suite bouleversé par les obus. Il revint dans la tranchée, il n'avait aucun mal. Dix minutes plus tard, alors que la nuit étendait de plus en plus son voile, il retournait, cette fois, avec trois autres camarades, avec succès ; il ramenait dans nos lignes ces pauvres martyrs qui lui seront à jamais reconnaissants. Quand nous sommes descendus au repos, tous, officiers et soldats, le rencontrant, nous tenions à lui serrer la main et à le féliciter. Tous, dans le régiment, nous avions la conviction que si nous venions à être blessés, nous serions enlevés par ce brave et digne prêtre. Nous avons eu la joie d'apprendre qu'il a été cité à l'ordre de la Division ¹. »

Il semble bien, à la lecture de ces lettres, que l'effet produit par le courage personnel du prêtre entre pour la plus grande part dans son influence. Sa piété, son dévouement semblent être, à leurs yeux, des qualités professionnelles obligatoires ; on n'en parle pas. Mais si l'énergie d'un prêtre a électrisé la tranchée, a soutenu la colonne pliant sous la fatigue, oh ! alors, celui-là devient immédiatement populaire.

« Au cri du lieutenant : En avant, à la baïonnette ! personne n'avait bougé. Un infirmier prêtre vint alors trouver l'officier

1. Le *Courrier de Saint-Nazaire*, 5 août 1916. L'abbé Alex. Nourry était vicaire à Escoublac.

et lui dit : Mon lieutenant, si vous le permettez, je vais faire sortir tout le monde. — Mais comment allez-vous faire ? — C'est très simple, vous allez voir. — Et s'élançant sans armes par dessus la tranchée, l'infirmier prêtre leva son képi en l'air, en criant : Pour Dieu et pour la France ! Tout le monde aussitôt se précipita sur la tranchée allemande, qui fut prise. Le prêtre était tombé grièvement blessé ; on craignit pour sa vie. Le colonel demanda pour lui la Médaille militaire qui lui fut accordée le soir même, au poste de secours. Et, par bonheur, ce héros est en bonne voie de guérison ¹. »

Plusieurs de ces aumôniers, de ces prêtres-brancardiers, s'ils accomplissent avec dévouement leurs fonctions consolatrices, s'ils secourent les blessés, s'ils enterrent les morts au glas lugubre de la canonnade, n'en regrettent pas moins la vie du combattant. Le caporal infirmier Dugast rêve d'aller, malgré ses 44 ans, à une attaque à la grenade ou à la baïonnette : « Je préfère, écrit-il, à la vie de cantonnement la vie de tranchée et la compagnie des rats. »

Il n'a pas besoin de cela pour manifester son sang-froid et son mépris du danger ; ses camarades ne pourront oublier un enterrement qu'il fit quelques jours avant sa mort. Un éclat

1. *Echo du Landreau*, 4 avril 1915 ; Lettre de Jean-Marie Giraud. — Le R. P. Alex. Constant, de Savenay, languit loin des combattants ; devenu aumônier de chasseurs à pied, il écrit : « Je sais que la vie ne vaut que par l'affection qu'on prodigue et qu'on reçoit. Braves enfants ! Jamais de ma vie je n'ai été si heureux, que depuis que je les connais et qu'ils savent que je les aime. » Il sera tué aux côtés de ses chers soldats, avant l'attaque de Douaumont. *Livre d'Or de Saint-Joseph de Poitiers*. Citons encore l'abbé Jean Murail de Saint-Etienne-de-Mer-Morte, aumônier volontaire, qui disait que sa place était naturellement « au milieu des chasseurs les plus exposés. »

d'obus a frappé un vieillard trop enraciné à son pays natal. Prêtre, le caporal infirmier Dugast lui rendra les derniers devoirs. Pour aller au cimetière, il faut passer par une route bombardée ; le caporal, n'ayant pour unique ornement liturgique que son étole, suit le cercueil.

La pluie de fer devient terrible. Les porteurs, gens du pays, plantent la bière au milieu de la route et se couchent à terre. Dugast reste debout, défiant, en face du mort, la mort qui ne vient pas. Il encourage les hommes ; ceux-ci se relèvent, puis se couchent à nouveau, jusqu'au moment où, entraînés par l'assurance de l'infirmier, ils achèvent leur transport lugubre. Ils arrivent sains et saufs à la fosse creusée pour leur malheureux concitoyen ¹.

Il rêvait de bataille. D'autres prêtres, régis par la même loi militaire que lui, ont fait ce même rêve, de ne plus être brancardiers, infirmiers, mais de tirer des coups de fusil derrière le parapet des tranchées, de s'élançant à la baïonnette, d'être un élément direct de l'orage déchainé. Mais ils savaient qu'ils ne pourraient de leur propre initiative se faire verser dans une arme combattante, sans méconnaître une loi de l'Eglise qui estime que les prêtres ont sur le champ de bataille une mission toute spirituelle, — d'ailleurs ni moins nécessaire, ni moins périlleuse. Pour beaucoup, cependant, ce rêve devint une réalité, par suite des dispositions de la loi militaire, modifiée d'abord en 1905, puis au cours de la guerre ².

1. Lucien Dugast, né à Saint-Colombin, le 13^e de 15 enfants, religieux prémontré. Tué, alors qu'il « refusait de quitter son poste de secours, » dit sa citation à la Division.

2. Loi de 1889 : les ecclésiastiques sont affectés en temps de guerre aux

On aurait pu croire que leur caractère sacerdotal apporterait une certaine gêne à l'exercice de leurs fonctions militaires. Nullement; ils savaient trop la justice de la cause pour qu'il en fût ainsi. La France en état de légitime défense devait opposer la force à la violence. Les prêtres prirent donc sans hésitation l'arme qu'on remettait entre leurs mains. Ainsi firent, en 1808, les moines espagnols.

Bientôt même, les procédés boches, par l'excès de leur ignominie, enlevèrent à ces prêtres de Dieu jusqu'à l'évangélique pitié! Un jour, raconte l'abbé Landais, on voit arriver devant la tranchée une ombre. Le veilleur tire; l'homme s'abat. On le ramasse blessé. C'est un Russe prisonnier que les Allemands avaient obligé à travailler en première ligne, sous les obus, contrairement à toutes les lois de la guerre. Une sainte indignation s'empare du prêtre: « Nous nous en rendons compte mieux que jamais, c'est la guerre d'extermination qui est engagée. Eh bien! puisque les Allemands l'ont voulu, nous en exterminerons le plus possible... C'est épouvantable d'être arrivé à un tel état d'esprit; c'est, pourtant, celui de tous les vrais combattants, et chaque fois que l'occasion se présente, l'application du principe est intégrale. Que pardonner à ces gens là? Nous les attendons, ils n'ont qu'à venir ¹. »

services sanitaires. — Loi de 1905: ceux des classes postérieures à cette loi sont replacés dans le droit commun. — De plus, au cours des hostilités, vu le besoin d'hommes, plusieurs classes antérieures à 1905 passèrent des services sanitaires parmi les combattants.

Au 1^{er} août 1914, le diocèse avait 987 prêtres; 378 furent mobilisés; 36 périrent; 8 reçurent la Légion d'Honn.; 5 la Méd. mil. A la même date, 155 séminaristes furent mobilisés; 33 moururent; 1 reçut la Légion d'Honn. et 3 la Méd. mil.

1. Alcime Bachelier, *Un Nantais, prêtre de guerre, l'abbé Landais*. —

La plupart des aumôniers militaires revinrent de la guerre, la Croix d'Honneur épinglée sur la poitrine. Dans une lettre à un ami, l'un d'entre eux, l'abbé Ragueneau, raconte avec les accents d'une puissante émotion la cérémonie où il reçut des mains de son frère cadet, officier au même régiment, et la croix des braves et l'accolade rituelle.

« Lorsque, devant le front des troupes, le drapeau d'un régiment, le corps des officiers, mon frère, plus jeune que moi de cinq ans, m'a sacré de sa parole autorisée et de son épée chevalier de la Légion d'Honneur, puis m'a accroché la croix au ruban rouge et donné l'accolade des Légionnaires, il faisait bien froid au corps et bien chaud au cœur, et nous étions plusieurs, très émus.

» Prêtre devant Dieu, chevalier devant la France, me voici bien grandi et bien désireux de mieux faire encore et d'aller pour l'une et pour l'autre cause jusqu'au sang ¹. »

La scène, dans le cadre du champ de bataille, n'évoque-t-elle pas quelque épisode des chansons de geste, quelque récit de cheva-

L'abbé Batard, sous-lieut., vicaire à La Chapelle-Glain, devait être brancardier; il demanda son inscription à un groupe d'éclaireurs et sollicita toujours les missions les plus dangereuses. La citation qui lui valut la Médaille militaire constate: « Sergent respecté et admiré pour sa bravoure et son esprit complet de sacrifice. » Une de ses autres citations: « Officier d'une bravoure exceptionnelle. Pour lui, le danger n'existe pas. » L'abbé Raphaël Landron, né à Ancenis, vicaire à Belligné, était sous-lieut.; son ordonnance écrivit à son sujet: « Pendant le combat, combien de fois ne risqua-t-il pas sa vie, pour donner aux blessés et aux mourants les secours de la religion. » *La Semaine Relig.*, 24 nov. 1917; art. d'Al. Leduc.

1. *Express de l'Ouest*, 23 février 1917. Lettre de l'abbé Ragueneau, de Nantes.

lerie ? Mais les rôles sont changés : ce n'est plus un prêtre qui accorde à son frère, au preux, la bénédiction suprême ; c'est le soldat qui confère au prêtre l'ordre militaire auquel son courage lui a permis d'atteindre.

Parmi les spécialisés, au même titre que les infirmiers, les brancardiers, les aumôniers, figurent les médecins-majors des régiments et des formations sanitaires de l'avant. Les devoirs ont des analogies frappantes : médecins du corps et de l'âme, ils ont souvent l'occasion de soigner les deux. Le service des uns n'exige pas moins de courage que celui des autres. Les citations accordées à la science, au dévouement du corps médical valent celles des aumôniers et des infirmiers par leur éclat.

Elles précisent le martellement des « cagnas » de première ligne par les obus ; l'énergie déployée pour soigner le jour et la nuit les soldats, dans le charnier fétide de la tranchée ; l'initiative des médecins allant eux-mêmes non loin de la ligne ennemie relever les blessés, pour les mettre à l'abri des balles, traitant avec rapidité les malheureux pris dans les vagues empoisonnées et parvenant, par cette promptitude de secours, à les sauver d'une mort certaine ; elles les montrent, eux-mêmes touchés, refusant d'abandonner les hommes confiés à leurs soins.

Elles les dépeignent travaillant dans les conditions les plus défavorables, surtout au début de la campagne, où le Service de Santé était, comme beaucoup d'autres, insuffisamment organisé. Elles forment pour le corps médical, ces citations, un armorial de science, de noblesse, où flotte, comme au-dessus d'un casque héraldique, un panache d'héroïsme. Mais ce panache ensoleillé est rouge de sang par endroits. Combien de médecins ont été les victimes de leurs fonctions, tombés sous les balles, contaminés

par les contagions, ensevelis sous les ruines de leurs postes de secours ! Tel notre ami d'enfance, le professeur Charles Schmitt, médecin en chef de l'ambulance russe fondée sur notre front par Mme la Généralissime Gourko. Particulièrement visée par les Allemands, l'ambulance s'effondra sous le choc d'un énorme obus. Véritable bouleversement sismique ; tout avait disparu : fondatrice, médecins, infirmiers, blessés. On ne put reconnaître le major Schmitt qu'aux galons d'or de son képi ¹.

1. Le Dr Ch. Schmitt, né à Nantes, professeur à l'Ecole de Médecine de cette ville.

Voici quelques extraits de citations. Pour Nantes :

Le Dr J.-B. Babin-Chevaye « mortellement blessé, alors qu'avec un beau courage et un sang-froid remarquable, sous une grêle de balles, il se portait au secours des blessés, derrière la vague d'assaut ; » le Dr Joseph Léquier, « coutumier d'actes d'abnégation, » qui s'est précipité sous le feu de l'ennemi vers une batterie dont les munitions explosaient, pour y porter les secours de son art, » tué ; le Dr Roger Machefer qui, « malade, a continué à assurer son service jusqu'à la limite de ses forces et n'a consenti à se laisser évacuer que sur l'ordre de ses chefs ; » le Dr Charles Lessart, qui, à deux reprises, évacué pour maladie, à peine guéri, demande à reprendre sa place au front ; le Dr André Lunéau, qui soigne les blessés jusqu'à l'épuisement complet de ses forces et doit être évacué, par suite de l'état de fatigue dans lequel il se trouve ; le médecin auxiliaire René Duverger, qui, « après avoir toujours montré la plus grande abnégation, se signale tout particulièrement aux Eparges, en secourant des blessés sous un bombardement intense ; » le pharmacien Louis Nicolle, qui « connotionné par un éclat d'obus, lequel a traversé son casque, a continué son service, donnant ainsi à ses brancardiers, un bel exemple de sang-froid ; » le Dr Michel Dupont qui, père de quatre enfants, fait toute la guerre avec des régiments de marche, et mérite de superbes citations ; le Dr Riou qui, dirigeant un poste de secours très avancé dans la fournaise de Verdun, « refuse de se laisser relever, malgré un bombardement intense ; il assura les évacuations, jusqu'au moment où le poste fut attaqué par un jet de flammes ; » gravement blessé, il mourut de ses blessures. Les quatre citations de René Vignard, étudiant en médecine, accomplissant, « jour et nuit et sans prendre de repos, sous la pluie infernale d'acier, ses fonctions de médecin aux avant-postes ; perte d'un œil ; » celles

Les carnets et les lettres des médecins jettent sur leur vocation pour le dévouement des leurs éclatantes.

Le docteur Thoby, de Nantes, affecté à l'ambulance du XI^e Corps d'Armée, a consigné sur ses carnets, au jour le jour, ses impressions, notes surtout professionnelles et sèches, mais émaillées, de ci de là, de fleurs plus claires :

« 26 août 1914. Un petit Breton me demande s'il reverra sa mère ; il a une perforation intestinale ! Un autre dit : J'ai reçu quatre balles, je marchais toujours, mais un obus m'a tué.

» 12 septembre 1914. Les prisonniers boches font des

du D^r Frédéric Desjars, prodiguant, sous l'avalanche et dans les gaz empestés « ses soins les plus rapides et les plus méticuleux aux blessés et intoxiqués ; » celles du D^r Dupin, attaché au 2^e Régiment de Fusiliers marins, qui, blessé dans l'enfer de Dixmude, refusa de se laisser évacuer ; celle du D^r Duperrier, qui « projeté à terre par un nouveau bombardement, a continué, quoique contusionné et commotionné, à panser ses blessés avec le plus grand dévouement. ; » celles du D^r Gabriel Lemerle, qui « n'hésite jamais à se porter aux endroits les plus exposés. » « Son ambulance ayant été capturée par l'ennemi, le 27 mai 1918, a tenté de la sauver, en la mettant en route, la nuit suivante. Repris quelques heures plus tard, a assuré en captivité avec sang-froid et dignité le commandement et le fonctionnement de sa formation ; » la citation du D^r Jules Sébilleau : « mépris complet du danger dans les circonstances périlleuses ; » les 3 citations du D^r Henri Lemoine, chef de service au fort de Vaux ; l'une dit : « Depuis un an affecté comme médecin auxiliaire à un fort de première ligne violemment bombardé, dirige son service avec un zèle, une compétence dignes d'éloges ; » a su, malgré de modestes ressources, organiser un poste de secours modèle ; » les citations du D^r Jean Malherbe, mort des suites de la guerre ; les citations d'Edouard de Paulo, « frappé mortellement en réalisant sa noble conception du devoir militaire et professionnel, » selon l'expression de son médecin-chef, au moment où il se portait au secours d'un blessé, comme le constate une citation à l'Armée, signée Mangin, etc...

Pour les communes du département, même facilité de trouver dans les

compliments aux médecins français qui *sont plus appliqués auprès de leurs blessés que les médecins allemands...*

» 24 décembre. Jusqu'à deux heures du matin, je fais des pansements. Certains blessés sont tellement mutilés que je ne sais par où commencer...

» 28 juin 1916. A propos du bombardement du 26, j'ai trouvé la plus grande confiance en Dieu et tout mon courage dans l'*In manus tuas, Domine*, que je n'ai cessé de répéter, en pansant les blessés. Toutes les supplications ne dominèrent jamais le calme et la résignation que contient l'*In manus tuas*. C'est le *fiat* que Dieu récompense par son *Hodie tecum eris in paradiso...*

» 22 avril 1917. La nuit dernière, une étincelle de la chauffe-

citations de la beauté, de la science, du sacrifice ; elles sont toutes aussi éloquents les unes que les autres. Celles du D^r Voyer, de Machecoul ; du D^r Jean Caron, d'Ancenis ; du D^r Emmanuel Fagault, de Guérande, médecin principal divisionnaire, qui, avec son personnel, a « contribué largement à la conservation des effectifs, en donnant rapidement leurs soins aux intoxiqués ; » celles du D^r Maurice Leroux, de Saint-Nazaire ; du D^r Jean Monvoisin, aussi de Saint-Nazaire, qui fut tué, en se portant au secours d'un camarade blessé ; celles du D^r Chauvin, de Vigneux, l'une à la Brigade, l'autre au Corps d'Armée ; celle-ci dit : « Son poste de secours s'étant effondré sous l'effet d'un violent bombardement de pièces de gros calibre, a organisé le sauvetage avec le plus grand calme, dégagé des hommes ensevelis, assuré leur départ sous le bombardement et a quitté le dernier la position, ne laissant derrière lui ni hommes, ni matériel ; » celles du D^r Eugène Boulay, de Plessé, ancien réformé, engagé pour la durée de la guerre et qui demanda à partir au front ; du D^r Octave Belliard, de Paimbœuf, qui, blessé, assure, cependant, son service ; du D^r Charles Bousseau, de la même ville, qui, également blessé, « continue sa visite, en déclarant qu'un médecin doit l'exemple ; » du D^r André Rousseau, d'Herbignac, qui n'a cessé de montrer les sentiments les plus généreux et un courage qui faisait l'admiration de tous ; intoxiqué est resté à son poste ; » du médecin militaire Paul Le Neil, du Cellier, qui fut tué en Italie, en se portant au secours de blessés, etc...

rie a mis le feu à la grande tente, et, pour éteindre ce début d'incendie, le médecin de garde n'avait que le thé et le café des blessés qu'il a dû répandre sur le foyer.»

Ce carnet de route marque bien la placidité de son auteur, pendant son travail, au bord du cratère fumant, crachant et tonnant ; ce qui l'indique mieux encore, c'est la citation suivante, signée Mangin : « De juillet à octobre 1916, a opéré, à plusieurs reprises, de grands blessés sous le bombardement et tandis que des éclats tombaient sur sa table d'opération. »

Ce que le docteur Thoby fit, des centaines d'autres le firent : tous les médecins du front le firent, et si le lyrisme des citations n'est pas toujours égal, cela provient uniquement du rédacteur ; tous soignèrent dans la mitraille ; la magie des mots les plus brillants eux-mêmes décore insuffisamment leur courage.

Tous dédaignaient la mort qui les menaçait eux-mêmes ; ils n'avaient qu'un but ; combattre celle qui rôdait impatiente autour de leurs fiévreux, de leurs blessés. Malade, le médecin-major Jean Caron ne consent point à quitter le poste qu'il occupe en première ligne ; une grande attaque se prépare, il veut y être. Il demeure. Le rude labeur qui suit la bataille l'achève. Le mal fait des progrès rapides. On le transporte dans le plus proche hôpital. Il va mourir ; par ses dernières paroles, enregistrées pour être transmises à sa famille, il affirme sa félicité :

« C'était pour rester à l'offensive que je ne voulais pas être évacué. Je suis heureux ! Tant de mes camarades meurent seuls dans des trous d'obus ; moi, je suis entouré de visages amis, un major, un prêtre, une sœur de charité... Que c'est bon ! Pauvres parents ! Dites-leur que je les ai bien aimés... Dites-leur que j'ai fait partout mon devoir... Dites-leur que je ne les oublierai pas

là-haut... Qu'ils se consolent en pensant à mon bonheur. Au revoir là-haut ! »

La mort du médecin-major Henri Bainvel répond, avec tant d'autres, aux psychologues moroses qui croient pouvoir trouver, après La Rochefoucauld, uniquement dans l'amour-propre, dans la peur du jugement d'autrui le mobile des actes d'héroïsme. Voici quelques lignes où il a résumé les données fondamentales de sa philosophie de guerre : « S'il n'y avait pas l'idée du devoir pour nous retenir, nous fuirions comme des lapins... L'essentiel n'est pas de vivre, mais de bien mourir. Ça vaut la peine de se faire tuer pour ce que nous défendons : l'honneur. » Quand une telle affirmation est corroborée par la mort de celui qui l'a faite, il serait outrageant de la mettre en doute.

Le docteur Thomas-Louis Mesnard part de Nantes, laissant au foyer sa femme et deux enfants ; un autre naîtra plus tard. Affecté à une troupe d'assaut, le 4^e Régiment de Tirailleurs algériens, il ne manque pas, hélas ! d'occupations. Il mérite cinq citations, et chacune d'elles laisse deviner chez lui un esprit de décision, une résolution de bonté, une ferveur médicale sans limite. L'une dit : « Dans l'offensive du 26 au 29 septembre 1918, seul médecin du régiment, a réussi, par son activité personnelle, à imprimer à tout le service d'évacuation une généreuse impulsion, malgré les difficultés très grandes, résultant de l'avance rapide des attaques sur plus de 11 kilomètres de profondeur. »

1. Jean Caron, né à Ancenis, aide-major au 77^e Régiment d'Artillerie lourde. Cf. *Le Bulletin de l'Association des Anciens Maîtres et Elèves de l'Institution Saint-Joseph, d'Ancenis*, 1922. De même pour Henri Bainvel, qui suit, né à Saint-Mars-la-Jaille, mort d'intoxication par les gaz.

« Ce jeune médecin appelé aux fonctions de médecin du régiment, » selon l'expression d'une autre de ses citations, cet organisateur décrit fort bien, dans ses lettres, ces scènes lugubres des ambulances du front, les demi-ténèbres des caves, le pénible service des premiers soins. Après des visions d'horreur, il montre l'éternelle gaieté française jaillissant des cœurs blessés, plus forte que la souffrance et que la mort.

« Nous étions là, deux médecins de la Légion et moi, avec l'aumônier, à travailler dans notre cave, au milieu de la cohue des brancardiers, amenant des blessés de l'avant ou en portant à l'arrière, à la lueur des bougies juchées de droite et de gauche sur des coins de banc, entre une paire de ciseaux et un flacon de teinture d'iode, enjambant des corps étendus sur le sol, pour attraper au vol un paquet de pansements, faire une piqûre de morphine, dictant une fiche. Bref, l'activité habituelle des jours de bataille.

» Quand le dernier blessé fut parti, emporté par les derniers brancardiers, et que nous nous sommes retrouvés seuls, dans cette cave, si remplie tout à l'heure, si vide maintenant, on se serait cru (avec ces bougies à demi-consumées, dispersées de ci de là) dans un salon, après la fin d'un bal, sauf l'amoncellement des débris de toutes sortes répandus sur le sol.

» C'était le même calme après la même animation joyeuse, car les blessés, à moins d'être très atteints, sont gais. Ils nous arrivent encore tout vibrants de l'excitation du combat, et bavardent intarissablement, heureux tout à la fois d'avoir gagné la bataille et d'avoir échappé à la mort. »

Le D^r Mesnard ne lui échappera pas ; le courage se paie : Mesnard paya le sien de sa vie. Il avait trop longtemps vécu dans

ces cavernes du front où, malgré les obstacles, s'infiltra et s'accumule la vague rampante des gaz pestilentiels ; il avait trop donné de son cœur, de son cerveau, de ses muscles ; la guerre finie, l'œuvre terminée, il se sentit atteint dans les forces vives de son être. La mort venait lentement vers lui. Il la regarda en face ; il ne trembla pas plus que dans la salle basse d'opération — la salle de bal aux bougies demi-consumées, — où elle rôdait, bête jamais rassasiée.

Ce qu'il y a de rare et d'édifiant dans tous ces dévouements, dans tous ces sacrifices de soldats de tous ordres et de toutes armes, coureurs, agents de liaison, téléphonistes, brancardiers, médecins... c'est que, généralement, ils les accomplissent volontairement. Leurs auteurs auraient pu s'abstenir, se faire remplacer, rester dans le rang, attendre leur tour, le hasard du choix. Mais non, on demandait quelqu'un d'énergique, de résolu, pour une mission dangereuse, pour l'inconnu, pour le trépas peut-être ; leur nature a bondi, comme un coursier à l'appel de son maître ; ils ont répondu : me voici !

En parcourant les listes de citations remises par les communes — si incomplètes, — nous nous sommes émerveillé d'y voir tant et tant de fois revenir des expressions comme celles-ci : « *S'est offert spontanément*, pour retirer un canon profondément enlisé, alors que les projectiles ennemis rendaient cette mission particulièrement dangereuse ¹. » — « *Est allé volontairement réparer les*

1. Le lieut. Bohier, d'Aigrefeuille ; de même, Louis Advenard, de Saint-Nazaire ; François Grippay, du Grand-Auverné, pose de défenses accessoires ; les deux frères, Aug. et Jos. Burgaud, Armand Bertho et Jean Monvoisin, de Saint-Nazaire.

lignes téléphoniques fréquemment coupées par les projectiles 1. »
— « *Toujours volontaire*, s'est offert pour aller chercher à un kilomètre et demi des blessés sous les obus des 77 allemands 2. »
— « *S'est offert* pour enterrer des cadavres dans les moments où tombaient des obus 3. » — « A été *constamment volontaire* dans les patrouilles spéciales et a contribué à fournir des renseignements utiles sur l'ennemi 4. »

Parfois, la citation ne précise pas la nature de la mission, la forme du dévouement ; elle ne limite pas celui-ci, elle le fait permanent et général. Voici le sergent Marcel Moyon, de Saint-Nazaire, engagé volontaire au 14^e bataillon de Chasseurs alpins. Une de ses citations est conçue dans ces termes : « D'une témérité devenue légendaire au bataillon, *toujours volontaire pour les missions périlleuses*. » Ce « toujours volontaire pour les missions périlleuses » ou bien encore « inlassablement volontaire pour les

1. Gabriel Bossard, de Gorges ; Henri Aoustin, de Saint-Joachim ; Eugène Bonnet, de Bonnœuvre, reçurent des citations identiques.

2. Auguste Bouillant, de Guérande ; le caporal Georges Boucaud, de Pontchâteau ; Joseph Padioleau ; Francis Michel ; l'abbé Aristide Chapdelaine, de Saint-Nazaire ; Mathurin Prou ; J.-B. Ouairy, de Nantes, citations semblables.

3. André Pétel, de Saint-Nazaire.

4. L'abbé Arnould, du Croisic. Citations pareilles de patrouilleurs, d'agents de liaison, de ravitailleurs volontaires : Alfred Richard, Edgard Capillon, Jules Rastel, de Guérande ; sergent Antoine Bodinier, de Mésanger ; Louis Arnaud, de Montbert ; sergent Robin, de Saint-Même ; Jean Hémery, Henry Regnault, de Saint-Nazaire ; Pierre Dudal, François Petiteau, de Saint-Sulpice-des-Landes ; Georges Hervo, de Trignac ; Eugène Viau, de Teillé ; Fr. Barbin et Théoph. Nicolas, de Donges ; Lucien Mélot, de Nantes, 3 cit. ; Michel Daguin, sergent, de Pont-Rousseau, 6 cit., médaille militaire, « agent de liaison d'un courage magnifique, nature d'élite au moral le plus élevé à qui on peut tout demander »...

missions dangereuses » se retrouvent en un nombre infini de citations. Le héros n'a pas de préférence ; la beauté du geste, l'héroïsme de l'acte suffisent pour l'entraîner. Qu'importe la nature de la mission ! toute mission dangereuse est belle 1. Cependant, il est visible que les plus recherchées par certains caractères bouillants sont, non pas celles où l'on observe, celles où l'on guette, où l'on ravitaille, où l'on secourt... mais celles où l'on se bat, où l'on fonce en avant, où l'on peut rugir, crier sa haine, s'agripper à l'ennemi, le prendre à la gorge, le terrasser ou mourir dans cette tentative suprême, du délire plein les yeux.

1. Toujours volontaires pour les missions périlleuses : René Brillat, de Bonnœuvre ; Aug. Chiron, Emile Eprond, Aug. Landreau, Louis Peignon, Jean Caro, de Nantes ; Clair Minguer, de Puceul ; Stan. Chassé, de Saint-Géréon ; René Dauce, adjudant, Julien Ordonneau, Auguste Bellan, Jos. Le Roux, Pierre Evrard, Eug. Sureau, de Saint-Nazaire ; Pierre Levesque, de Guérande ; Lucien Bernard, de Sautron ; Louis Bernier, de la Chapelle-Heulin ; Louis Robert, d'Abbaretz ; Jean Blanchard, de Quilly ; Francis Evin, de Mauves ; Pierre Levesque, de Vay ; Théodule Orsonneau, de la Plaine, « volontaire pour les embuscades » ; Albert Mériaux et Paul Prou, de Saint-Aignan ; Jules Salaud, de Bourgneuf-en-Retz ; Amédée Mainguy, Albert Grosseau, de La Montagne ; Constant Gérard, de La Chapelle-Launay ; Emile Noury, de Saint-André-des-Eaux ; René Boiteau, de Vallet, 2 cit. identiques ; Jean Caillé, de Monnières ; Jean-Marie Blandin, de Guenrouet ; Pierre Martin et Louis Mabit, de Couëron ; Henri Dubin, sergent, aussi de Couëron « s'offre pour diriger les chars d'assaut » ; Louis Podevin, excellent téléphoniste, « toujours volontaire pour les missions périlleuses, prend plaisir à traverser des barrages d'une extrême violence. » Citation semblable du brigadier Eng. Paillaud, aussi de Châteaubriant ; du même pays, le sergent François Lamballais « volontaire pour toutes les missions périlleuses, » surtout à la tête de patrouilleurs. De Trignac, toujours volontaires, le caporal Victor Aoustin et Etienne Robert ; de Rougé, l'adjudant Joseph Lebreton, orné de six citations, qui « entraîne sa section à l'assaut de positions fortement fortifiées et soutint la lutte à la grenade » ; Fernand Molle, de Nantes, amateur de missions périlleuses, quatre citations....

Combien, soldats de l'arrière, ont sollicité l'honneur d'aller à l'avant ; combien, éloignés de la bataille par leurs fonctions, ont tenu à combattre ; combien ont quitté délibérément la cavalerie dont l'inoccupation pesait à leur patriotisme ardent ; combien, classés dans le service auxiliaire, se sentirent capables de tenir le fusil ! Les deux frères Pierre et Marcel Dujardin regardent avec un sentiment d'envie partir leurs camarades. Pierre est trop jeune pour être appelé ; Marcel fait partie de l'auxiliaire : le premier contracte un engagement ; le second demande à passer dans le service armé.

Etant deuxième secrétaire de l'officier des détails, le caporal René Mille, demande à prendre part à l'offensive de Champagne. Il veut voir la victoire ; il y croit comme beaucoup d'autres alors y croient. On le lui accorde, il est tué. Il ne la verra pas cette victoire dont les fausses lueurs illuminèrent tant de fois le ciel, de 1916 à 1918, trompeuses aurores boréales ¹.

Tous, en se jetant au cœur de la mêlée, croyaient par la pesée minuscule de leur effort particulier, ajouté à tant d'autres, déclencher ce jour-là le succès définitif. Leur erreur a servi ; ils ont contribué à contenir, à dominer la bête monstrueuse, le Léviathan colossal ; d'autres sont venus après eux, qui l'ont terrassée. Il a fallu des sacrifices individuels sans nombre, le don volontaire de toutes ces victimes pantelantes pour décider une Victoire farouche et difficile à venir avec nous. Tous les coureurs de Marathon n'ont pas atteint le but, mais par eux quand même la bataille a été gagnée...

1. Pierre et Marcel Dujardin, René Mille, de Nantes.

LES GARDIENS DU CIEL

LES GARDIENS DU CIEL

L'aviation, à peine née, entra dans la légende. De même que l'aviateur circule en plein ciel, entouré de nuées et d'orages, de même il semble planer dans la renommée, au-dessus des autres combattants : il a pour lui d'être pareil à l'oiseau, rapide comme l'éclair et de monter à des régions où le regard n'atteint pas.

Mais ce splendide privilège a son revers : l'homme-oiseau a de suite été utilisé pendant la guerre pour des missions épineuses ; sa situation, déjà très précaire en temps ordinaire, est devenue effroyablement périlleuse.

Outre les dangers inhérents à sa nature, panne, rupture, ... il en voit se dresser d'autres, de toutes sortes ; des ennemis sournois l'entourent. L'oiseau — l'oiseau vivant — entend le bruit de ceux qui le menacent ; étourdi par le ronronnement énorme du moteur, l'aviateur, lui, ne perçoit rien. Il n'a que ses yeux pour l'avertir ; et encore ceux-ci sont-ils accaparés par la surveillance de la machine. Lancé à des vitesses de 150 kilomètres à l'heure, il ne sait si l'adversaire ne le dominera pas en rapidité ou en force, et si, de 2 à 4.000 mètres de hauteur, il ne se verra pas plongé, tournoyant et incendié, dans l'abîme grand ouvert sous ses ailes.

C'est la nouveauté de la chose, ce sont les dangers de l'aviation, ce sont ces luttes rapides à la mitrailleuse, au sein d'un élément interdit au commun des mortels, ce sont les qualités exceptionnelles demandées aux aviateurs, ce sont jusqu'à leurs

costumes, jusqu'à leurs singularités personnelles, jusqu'à leur habitude de couvrir de dessins fantaisistes ou de formules bizarres leurs appareils qui ont fait d'eux des êtres à part, des demi-dieux. Tout cela a suscité vers l'arme nouvelle une attirance extraordinaire.

L'aviation de chasse, l'aviation de surveillance, l'aviation de bombardement ont trouvé, autant qu'il en fallait, des hommes doués de qualités morales et physiques répondant aux besoins de ces harassantes besognes. Il fallait des énergies bravant la fatigue des poumons, du cœur, des muscles, des pupilles, des tympanes, bravant la fatigue de la volonté, augmentant le dynamisme des forces normales, très limitées, car l'homme, qui dompta l'espace et se donna des ailes, n'ajouta pas un élément de plus à sa propre structure.

Donc, de tous les côtés, l'on vint vers l'aviation : artilleurs, fantassins, cavaliers émigrèrent à l'envi vers la beauté, vers la splendeur, vers l'infini, et aussi vers le mystère mortel. Henry Catta, lieutenant aux chasseurs à cheval, a vingt ans. Epris de panache, il a rêvé de chevauchées héroïques, de grands combats où l'épée flambe au soleil ; or, il se ronge dans un cloaque innommable. Il sollicite d'entrer dans l'aviation. Le voici pilote ; il est aussi à l'aise sur sa monture aérienne que sur son coursier de la veille.

Jeune, ardent, il veut toujours gravir plus haut, aux échelons du ciel. Dans un combat livré à une grande altitude, une balle le frappe au front ; son âme n'a plus qu'à continuer son envolée pour parvenir au Paradis ¹.

1. M^{ls} de Bellevue, *Livre d'Or du Collège de Saint-Vincent*, II, 344. Henry Catta, de Nantes ; Pierre Menandais, de Sévérac ; le capitaine Paul

Aussi quitte l'artillerie Pierre Menandais ; il sait les périls de l'aviation, il en a soif, il les désire. Une fois aviateur, il adresse une lettre d'adieu à sa famille, disant qu'il fait pour sa patrie le sacrifice de sa vie. Il s'effondre quelques jours après, dans les lignes allemandes, frappé à mort.

Ainsi choisissent leur sort les deux frères Paul et Jean Pequin : Paul sorti de Saint-Cyr fait une partie de la campagne dans l'infanterie, mérite de magnifiques citations, mais ne trouve pas l'éclat de son rôle suffisant. Affecté, sur sa demande, au service de l'aéronautique, il recherche les missions particulièrement scabreuses, il opère des reconnaissances photographiques au-dessus de buts lointains, au cours desquelles il livre d'incessants combats. Son frère, Jean, s'engage dans la cavalerie, y sert trois ans et passe, sur sa demande également, dans l'aviation de chasse.

Pequin et le lieutenant Jean Pequin, de Gétigné ; tous deux décorés de la Légion d'Honneur. Citons encore, parmi tant d'officiers et de soldats passés librement dans l'aviation, le sergent Yves Kervadec, de Nantes, mort accidentellement ; le sous-lieutenant Pierre Chatellier ; le capitaine Louis Lynier, de Nantes ; Ange Bellot, de Saint-Nazaire ; le sergent Ouisse, de Pontchâteau ; le lieutenant Aug. Dutertre de la Coudre, de Macheoul ; le lieutenant-pilote Charles Robert, de Nantes, spécialiste des vols en mer, au-dessus de l'Adriatique ; le lieutenant-pilote de Montaigne qui, un jour, fit face à six avions ennemis et rentra dans nos lignes avec son appareil désemparé et criblé de balles ; le lieutenant de Dampierre, de Port-Saint-Père, cinq citations, dont quatre françaises, à l'Armée, et une anglaise ; Légion d'Honneur. Voici la dernière des citations françaises : « Officier remarquable, s'imposant à l'admiration de tous, par son courage, son sentiment très élevé du devoir, son mépris absolu du danger, son énergie et par sa modestie ; malgré une santé des plus précaires, a tenu à accomplir chaque jour et par n'importe quel temps des reconnaissances d'une rare hardiesse dans les lignes ennemies, pénétrant même très loin dans les régions arrière. » Le lieutenant-aviateur Jacques Gouin, de Saint-Fiacre, blessé, ne cesse de lutter, et trouve, avant d'être tué lui-même la force de mettre un adversaire hors de combat.

D'un courage et d'un sang-froid incomparables, il a vite fait de se signaler par ses exploits à l'attention d'un corps dont tous les membres sont des héros. Un jour, luttant seul contre huit monoplans, il tomba mortellement blessé dans les lignes ennemies.

Aucun livre de guerre ne serait plus palpitant, plus varié, plus poignant que celui qui serait consacré à ces hardies expéditions. Nous devons nous contenter ici de quelques faits que, malheureusement, la sécheresse forcée d'une narration trop concise dépourra en partie de leur attrait. Quel récit on pourrait faire des randonnées héroïques de ce jeune aviateur, René Poisson, un jour attaquant trois drachens avec des fusils spéciaux et des balles incendiaires ; une autre fois, descendant, à moins de cinquante mètres, harceler un convoi ennemi ; une autre fois, environné de balles lumineuses tirées par les occupants d'un ravin, mitraillant à faible hauteur des centaines de soldats dont les armes sont braquées sur lui !

Quelles anecdotes on recueillerait sans doute sur ce jeune sous-officier dont le nom sonne si bien, Francis Guerrier, « d'un courage et d'un sang-froid au-dessus de tout éloge. » Lui aussi, soldat d'infanterie, il a la nostalgie du ciel immense. Le voici dans l'aviation ; il ne tarde pas à se signaler. Un jour, il rentre avec un appareil si criblé de balles qu'il n'est plus utilisable. Une autre fois, il se précipite seul sur quatre Albatros et engage la bataille. Une balle ennemie provoque une panne de moteur ; il réussit à se sauver et à ramener son avion ².

1. Le maréchal des logis René Poisson, de Nantes.

2. Francis Guerrier, de Treffieux. — Il sauve aussi son avion désemparé, le lieutenant Rodrigue, de Savenay. Et pourtant, il a été blessé ; il peut à peine se défendre. Eh bien ! malgré tout, il oblige l'ennemi orgueilleux de sa demi-victoire, mais peu rassuré, à abandonner la lutte.

Quelle plume retracerait les exploits de Pégoud et de son passager, le nantais Monternier, aux premiers jours de la guerre ? Une fois, entre autres, les deux camarades regurent les félicitations du Ministre de la Guerre, pour un raid extraordinaire accompli à travers la mitraille, au-dessus de l'armée allemande. Ils montaient un aéroplane actionné par un moteur de 80 chevaux, non blindé, extrêmement rapide pour l'époque, mais alourdi par un chargement d'engins destructeurs et d'essence. Ils devaient accomplir une opération de vaste envergure. Ils l'exécutèrent à la lettre ; ils firent en deux fois un vol de 180 lieues, franchirent le Rhin, anéantirent deux convois allemands, survolèrent Metz et détruisirent dans leurs hangars trois avions militaires. Quand l'aéroplane revint à son point de départ, sur la frontière française, on compta les blessures : 97 balles avaient atteint les ailes et le fuselage, deux éclats d'obus s'étaient logés, l'un dans le stabilisateur, l'autre sous le palonnier.

180 lieues en deux fois, en 1914, c'était une chose fantastique. Depuis lors, on a fait mieux ; mais les appareils ont été sérieusement perfectionnés. De même que les Fokkers et les Aviatiks ont sans cesse cherché des améliorations dans la rapidité de leurs mouvements, dans la puissance de leurs engins, dans la résistance protectrice de leur carapace ; de même les Nieuports robustes, les Farmans aux allures délicates de demoiselles, les Voisins aux ailes effilées, les Caudrons à double hélice n'ont cessé de se transformer, pour la lutte toujours plus âpre. Les patrouilleurs de l'air ont eu pour leurs croisières des navires constamment renouvelés, au niveau de ceux de leurs adversaires, susceptibles de passer les barrages les plus meurtriers, comme un cuirassé au travers des récifs, capables enfin de transporter des quantités énormes d'explosifs.

Qui pourrait décrire les rencontres de ces champions du ciel, le bruit affolant des moteurs auquel se mêle le tatata-taratata des mitrailleuses, les ruses, les montées folles au-dessus de l'appareil ennemi, les plongées en spirales, les détours en zigzags, afin d'éviter les coups, puis la blessure mortelle de l'homme ou de l'appareil?... Les réservoirs prennent feu ; c'est la chute terrifiante laissant un panache immense de noire fumée. L'avion vainqueur reprend sa route. « La bête est contente, » selon le mot si expressif de Navarre ¹.

Mais quelquefois, ivre de vengeance et de haine, l'oiseau blessé, français ou allemand, fond sur l'adversaire, s'accroche à lui et l'entraîne à l'abîme. Ainsi fit Adolphe Le Cour Grandmaison ; ayant affaire à un joueur formidable, se sachant vaincu d'avance, il piqua sur l'Allemand, l'aborda, le contraignit à mourir avec lui.

Son cousin germain, Didier Le Cour Grandmaison, fut aussi un aviateur de premier ordre. Il servit d'abord dans la cavalerie ; il prit un jour deux uhlands à la course. Il aimait raconter cet exploit ; mais, songeant à d'autres chasses plus rapides, il passa dans l'aviation. Dès le début, les randonnées sans fin à travers l'espace l'enthousiasmèrent. Ses lettres racontent les sentiments éprouvés dans les solitudes désertiques du ciel, où, tout à coup, sortant de la nuée, l'ennemi foudroyant surgit :

« Les rencontres imprévues, au coin d'un nuage, écrit-il, d'un anonyme adversaire, vous font un peu froid dans le dos, quand on sait que l'implacable résultat d'une lutte aérienne est main-

1. Fr. de Tesson, *Quand on se bat*, 186.

tenant la chute forcée d'un des deux adversaires, et que, ma foi, des deux côtés, les chances sont égales. » C'est le risque de la vie d'aviateur, et chez Didier Le Cour Grandmaison, le sentiment du devoir prime tout, d'ailleurs. « C'est aux jeunes officiers non mariés de l'Active, dit-il, à payer les premiers de leur personne. » Quand l'escadrille sort, il tient à marcher le premier au danger ; « ainsi doit toujours faire un chef. »

Mais l'hiver vient, avec ses bourrasques de neige, ses vents impétueux ; et les aviateurs languissent dans des loisirs obligés. Didier Le Cour Grandmaison emploie son temps à l'amélioration technique de ses appareils et à des lectures sérieuses, très sérieuses même : il étudie Saint-Thomas d'Aquin. Les visiteurs qui pénètrent dans son baraquement ne sont pas peu surpris d'y trouver les dix-huit volumes de la *Somme théologique*.

Le 10 mai 1917, son appareil étant indisponible, il monte celui d'un de ses pilotes, puis s'élance aux aventures. Un premier avion allemand rencontré prend la fuite ; il en découvre deux autres et se dirige sur eux. A ce moment, un deuxième groupe de trois avions apparaît. Didier Le Cour ne recule pas. Mais dans cette lutte inégale contre cinq allemands, il est vaincu : l'aviateur est percé de balles ; l'un de ses mitrailleurs, le caporal Crozet, a le même sort. L'appareil, n'étant plus gouverné, se met en vrille et commence à tomber. A 50 mètres du sol, le sergent Boye, bien que blessé, réussit à embrayer la double commande de secours, fait cabrer l'avion et peut atterrir ; l'appareil prend feu aussitôt.

La mort de l'« As » fut pleurée par toute l'escadrille : le lieutenant Bloch écrivit à la famille : « Votre fils, par la grandeur de son caractère, l'élévation de ses sentiments, la foi qui l'animait et qui rayonnait hors de lui, ressortait de la foule des hommes,

comme la belle figure d'un apôtre ressort du milieu de ses disciples ¹. »

L'aviation, arme d'élite, devait forcément grouper des cœurs avides d'héroïsme et de belles actions. Allèrent vers elle des hommes qui, en d'autres temps, seraient partis au loin, découvreurs de continents, conquistadores, parce que la terre manquait sous leurs pieds. Aujourd'hui, ils ont le ciel et s'y lancent à corps perdu.

Si quelques-uns avaient déjà connu avant la guerre le vertige orgueilleux de voler en plein ciel, la plupart n'avaient jamais touché à un avion ; ils ne s'étaient pas élevés plus haut que le dernier étage de leurs maisons. Parmi les premiers, se distingua Maneyrol. À la veille de la guerre, passionné pour l'aviation, il consacra sa petite fortune à l'achat d'un appareil ; il quitta son village et vint, un matin, au grand étonnement de la population, glisser, comme une libellule, entre les deux pylônes du pont à transbordeur de Nantes. Une pareille vocation le destinait à une belle carrière ; l'aviateur civil ne démérita pas comme militaire.

Depuis la guerre, il a poursuivi le cours de ses prouesses. On sait avec quel éclat son nom se révéla au monde, lorsque, le

1. Adolphe LeCour était le fils de M. Henri Le Cour Grandmaison, sénateur de la Loire-Inférieure. Didier était le fils de M. Charles Le Cour Grandmaison, également sénateur de la Loire-Inférieure. Sur ce dernier, cf. Ch. François Saint-Maur, *Le capitaine aviateur Didier Le Cour Grandmaison*. Lu dans les notes de Brindejone des Moulinais : « Remise de la Légion d'Honneur au capitaine Le Cour Grandmaison, pilote de triplace, vainqueur de 5 Boches, le 15 juillet 1916, le 6 septembre, le 10 novembre, en février 1917 et le 14 avril ; tué le 10 mai. »

samedi 21 octobre 1922, il s'adjudgea, après avoir tenu l'air deux heures et demie sur un appareil à voile, le prix du *Daily Mail* ! Victoire sur l'Allemagne ; les Allemands se glorifiaient de posséder jusque là le record du vol sans moteur.

Du coup, ce fut la grande, l'universelle renommée ; elle vint aussi rapide que son avion. Maneyrol entra en même temps dans la légende : un journal parisien raconta, en effet, que l'aviateur était un ancien berger fruste et sans instruction.

Différente était la vérité. Maneyrol avait fait ses études dans un collège de Nantes ; de bonne heure, il s'était passionné pour la mécanique. Sa famille avait essayé vainement de le détourner de sa voie dangereuse et « sans issue. » Maneyrol avait fermé les oreilles à tous les conseils décourageants. — Le succès l'a récompensé ¹.

Aussi fulgurante, aussi répandue brilla la gloire de Brindejone des Moulinais. Mais sa mémoire seule nous reste, le héros n'est plus. Brindejone des Moulinais, où n'a pas retenti ce nom de consonance d'abord singulière ? Qui ne sait l'histoire de ce jeune Breton ² ? Il songeait à l'École Supérieure d'Electricité ; lorsqu'il vit les premiers essais de Garros, à

1. Alexis Maneyrol, né au Moulin des Pins, en Frossay. D'abord élève à l'école communale de son pays, puis au collège de Toutes-Aides, à Nantes. Voici une citation de lui comme sergent : « d'un excellent exemple pour l'escadrille par son entrain et son ardeur juvénile... » La série de ses prouesses n'est pas close.

2. Brindejone des Moulinais naquit à Plérin, auprès de Saint-Brieuc, mais son père, ancien officier de Marine, se retira à Nantes, d'où sa famille était originaire. Cf. *La Guerre aérienne, 1916-1917, Brindejone des Moulinais raconté par lui-même*.

Dinard, ce fut pour lui une révélation ; il fut saisi, empoigné ne voulut plus penser à autre chose.

Contrairement à ce qui se produit dans les familles bourgeoises, où l'on s'effraie pour les enfants de tout ce qui ressemble à une carrière de hasard, son père et sa mère ne le découragèrent pas ; ils lui promirent une *Santos-Dumont*, « une demoiselle », s'il passait avec succès sa licence ès-sciences. Ce qui arriva. Cadeau peu banal. Brindejone des Moulinais fit sa première ascension à dix-huit ans. Dès lors, du jour au lendemain, ce fut la célébrité.

Au printemps 1913, il boucle « le circuit des capitales. » Elancé de Paris, il visite d'abord Madrid, Barcelone ; puis, en un autre raid, il se dirige vers le Nord. Parti à 4 heures du matin, il déjeune à Berlin et arrive à Saint-Petersbourg avant le coucher du soleil, ayant couvert plus de 1.400 kilomètres. De Paris à Berlin, l'aviateur a été littéralement porté sur l'aile de la tempête. Sur l'aérodrome de Johannistal, les oriflammes des hangars ont été arrachés, les arbres ployés. Pas un aviateur n'a songé à sortir. Quand apparaît, marchant à une allure prodigieuse, le pilote français, nul Allemand n'en croit ses yeux. Brindejone, après quelques spirales, descend de 1.500 mètres et roule sur le terrain de l'aérodrome ; il est comme mort de fatigue, il faut le sortir du fuselage. Les Allemands disent : « Nos aviateurs n'en feraient pas autant. » Brindejone de répliquer : « Les Français se foutent du temps et du vent. » A 215 kilomètres à l'heure, il reprend bientôt son vol pour la Russie. De Pétersbourg, il regagnera Paris par Stockholm, Copenhague, Hambourg, La Haye, Bruxelles, bolide lancé dans l'espace.

Il n'a pas dix-neuf ans, il jouit d'un triomphe mondial. Une lettre lui est un jour adressée : « M. Brindejone des Moulinais, quelque part, sur terre ou en l'air. » Elle lui parvient.

La guerre éclate. Il pourrait consteller son uniforme de caporal de décorations étrangères ; il se contente de la Légion d'Honneur ; il est le seul soldat de France à l'avoir. Un homme de son envergure ne reste pas au second plan, même simple caporal. C'est grâce à un renseignement fourni par Brindejone et le capitaine Pujo à Joffre que celui-ci connaît le point vulnérable des Allemands dans la région du camp de Châlons, ce qui lui permet, peut-être, de gagner la bataille de la Marne¹.

Du matin au soir, Brindejone sillonne les nues. A ce labeur, il s'épuise. On veut l'envoyer se reposer en Bretagne, il languit. Tout attristé, il écrit du camp de Châlons à sa famille, en avril 1915 : « Je comprends que vous désiriez me voir installé pas loin de Nantes et un peu plus tranquille ; mais, est-ce bien sûr que, si jeune, je ne doive pas continuer à rouler ma bosse quelque temps ? »

Il va la rouler encore. Il ajoute de nouveaux trophées aux trophées anciens ; mais la fatigue n'a pas quitté son organisme ravagé par tant d'efforts et de gloire. Il écrit, le 9 avril 1916 : « Mon rêve ! Abattre douze Boches, recevoir une balafre et revenir me reposer, cet été, au Val, en agriculturant ; mais je suis si long à me remettre que cela m'attriste. » Il est plein de sombres pressentiments ; pour la première fois, il donne à sa famille des indications qui ressemblent bien à un testament. Il songe qu'il

1. Un article de *Je sais Tout*, du 15 juin 1915, rapporte le fait, sans indication du nom de l'aviateur. Ch. Le Goffic, *Les Marais de Saint-Gond*, 230, note, a relevé, dans le Memento paroissial des Vertus, le bombardement par un avion français, le 9 septembre, des stationnements ennemis. C'était Brindejone des Moulinais, comme le *Journal* de l'aviateur le relate.

ne reviendra pas. Et, pourtant, il voudrait vivre ; il rêve d'une existence calme.

Il parle de ses ruches d'abeilles posées, là-bas, dans un champ de blé noir, sur la côte bretonne. « Je pense parfois à mes abeilles ; elles vont bien travailler, j'espère ; mais ce n'est pas cette année que je pourrai peupler mes ruches. Veillez à celles qui pourraient essaimer. » Cette lettre est datée du 16 août 1916. Quand elle arrive à destination, le héros a cessé de vivre. Le 19, en effet, il tombait, en territoire français ; imprudence de sa part ou, plus vraisemblablement, erreur des nôtres, qui le prirent pour un ennemi ; le mystère douloureux n'a jamais été complètement éclairci.

La mort du lieutenant Brindejone des Moulinais fut une perte lourde pour l'aviation française. Il possédait un ensemble de qualités précieuses, une extrême bonté, une volonté indomptable, une grande modestie. Une photographie le représente, dans le Midi, avec un bouquet qu'il vient de recevoir : il le porte gauchement, comme honteux. Très brave, il constatait gaiement : « Ma vie est suspendue à un boulon. » Sa générosité à l'égard de ses camarades était proverbiale. Un jour, il affirme qu'un avion abattu par lui, l'a été par Lenoir. « Je dis que c'est Lenoir qui y est parvenu, car cela fait son cinquième ¹. » Le geste dépeint Brindejone : une âme tendre, affectueuse que ni le bruit de sa

1. Note du 30 juillet. — Le 1^{er} août, il écrit : « Je reviens de Paris, on fête l'avion descendu par Lenoir. Le capitaine de Beauchamp seul a soupçonné mon geste. » Physiquement, Brindejone était distingué et possédait une figure fine. Il affectionnait particulièrement une photographie où il avait le « sourire de la Joconde. »

renommée, ni la volonté des grandes tentatives n'ont dépouillée de sa sensibilité et de sa modestie.

La modestie est un des apanages essentiels des beaux tempéraments ; c'est une des caractéristiques de la valeur. Les véritables héros ne sont pas ceux qui aiment le plus conter leurs exploits. Le capitaine Heurteaux s'est illustré à la tête de l'escadrille fameuse des *Cigognes* ¹. Ses lettres à sa famille ne disent rien, ne parlent de rien. A les lire, on croirait voir la correspondance d'un officier quelconque, noyé dans la masse, perdu dans le rang. Heureusement, ses éblouissantes citations viennent faire connaître la succession ininterrompue de ses coups d'audace, de ses triomphes. Sorti de Saint-Cyr, en 1914, il part comme sous-lieutenant de hussards ; il mérite, en quatre mois, d'être trois fois cité. Il veut mieux encore : sur sa demande, il entre dans l'aviation et débute comme observateur dans l'escadrille de Garros. Il opère avec lui en des circonstances mémorables, notamment lorsque ce dernier va bombarder Ostende et jeter des tracts sur Bruxelles. Puis, il passe pilote. Son adresse, son sang-froid le mettent vite au premier plan. Il appartient alors à une escadrille fameuse, celle de Guynemer et de Chainat, l'escadrille n° 3, placée sous les ordres d'un chef à toute épreuve, le capitaine Brocard, lequel disait : « Les aviateurs allemands s'empressent de prendre le large, quand ils peuvent, lorsqu'ils voient apparaître mes *Cigognes*. »

Brocard a deviné Heurteaux et, nommé commandant en

1. Né à Nantes, le 20 mai 1893, le capitaine Heurteaux est fils d'un chef d'escadron d'artillerie et petit-fils de l'éminent chirurgien Heurteaux. Il est actuellement député de Seine-et-Oise. Cf. sur lui, *La Guerre aérienne*, 1917.

décembre, il lui confie sa chère escadrille. La valeur de l'homme justifie le choix. Au cours d'une seule année, 21 victoires officiellement constatées, une dizaine d'autres font rapidement connaître le nom du jeune aviateur dans toute la France. Son portrait, reproduit dans la Presse, étonne par le contraste d'une physionomie très jeune et d'un regard d'homme. Heurtaux est un grand enfant courageux et raisonnable. Il passera chaque jour de longues heures, en compagnie de Guynemer, à vérifier armement et moteur. Il prépare avec un soin méticuleux la moindre de ses expéditions.

Le 7 août 1916, Guynemer, Deulin, Pinsard et Heurtaux lancent une nouvelle méthode de combat, l'attaque des troupes à la mitrailleuse. Ils déroulent leurs bandes sur les convois, les rassemblements, les batteries. Le quadrille fantastique, volant à de faibles hauteurs, passe en un tourbillon; sème partout la terreur et la mort.

Heurtaux est le premier à descendre un avion ennemi avec une seule balle, ce qui constitue un record que seul Guynemer égalera.

Parfois, au milieu du danger, le jeune homme insouciant reparait. Un jour, se trouvant aux prises avec l'escadrille du fameux As allemand Boélke, il échappe, par des prodiges de voltige et d'adresse, aux avions qui l'enserrent; avec une gaminerie bien française, sous les balles sifflantes, il s'amuse à leur faire un bonjour de la main. Les Boches ne passent pas pour avoir de l'esprit, ils répondent en jurant et en montrant le poing.

Les rencontres du capitaine Heurtaux et du Boche ne devaient pas toutes se terminer de cette aimable façon. Le 5 mai 1917, il part seul à la rencontre de neuf monoplans dont on a

signalé l'approche. Il s'élançait contre le premier en vue et l'attaque; tout à coup, au sortir d'un nuage, il est pris en écharpe par deux autres allemands qui le mitraillent à bout portant. La jambe et le bras droits sont traversés. Sous l'influence de la douleur, il perd le contrôle de l'appareil et s'effondre de 1.500 mètres. Mais vite il se ressaisit et, bien que fort loin à l'intérieur des lignes allemandes, il parvient à fuir et à regagner l'aérodrome.

A peine remis, au mois d'août suivant, il reprend le commandement des *Cigognes*. Le 3 septembre, au-dessus d'Ypres, il livre un terrible combat à plus fort que lui, comme d'habitude. Cette fois, les blessures mettent sa vie en danger et, pour toujours, le rayent à vingt ans, en pleine possession de son métier, du nombre des aviateurs.

Le Gouvernement saura employer la grande réputation du capitaine Heurtaux dans une mission spéciale auprès du peuple américain. Détrôné de l'air, il servira encore son pays.

Heurtaux, Brindejonc des Moulinais, les Pequin, les Le Cour Grandmaison et tant d'autres appartiennent à la bonne bourgeoisie. L'aviation fut peuplée de « fils de famille. » Plus que le paysan et l'ouvrier, le bourgeois possède la volonté ambitieuse, le goût du commandement, l'entraînement sportif, l'esprit d'aventures et, parfois aussi, une certaine fierté qui le porte à s'isoler des hommes ou des corps combattants ordinaires, à rechercher ce qu'il croit plus distingué ou plus périlleux. Il voit rarement dans l'aviation la poésie des grandes randonnées aériennes, l'ivresse de la vitesse éperdue, l'extase d'une solitude sans limite; il trouve seulement son rôle plus vaste, plus personnel, plus volontaire.

A-t-on assez dit, nous l'avons entendu dans nos campagnes : « Il n'y a que le *petit* dans les tranchées. » Cette parole manquait

d'exactitude et d'équité ; le petit n'y était pas seul. Mais, comme dans la vie ordinaire le nombre des petits est infiniment supérieur à celui des autres citoyens, il devait en être de même à la guerre.

Ce qui surtout a pu fausser l'apparence de la réalité, aux yeux de soldats aigris par une longue souffrance et se refusant à réfléchir, à regarder au-delà des limites de leurs étroits boyaux, c'est l'émigration de certains de leurs camarades d'infortune et de gloire vers d'autres armes.

Ils connaissaient, pourtant, l'existence des médecins, des infirmiers, enfouis dans leurs creutes effroyables ; ils auraient pu aussi, en regardant le ciel peuplé d'oiseaux d'acier, se demander : sont-ce des petits qui les animent ?

Une généralisation serait inexacte ; il y eut aussi des petits dans l'aviation ; la Loire-Inférieure en fournit un exemple sensationnel : Coiffard.

Parti d'une classe modeste, nul ne monta plus haut dans la renommée. Aucun aviateur ne moissonna de plus riches citations ; voici la fin de celle qui accompagne sa nomination comme officier de la Légion d'Honneur : « A remporté 32 victoires officielles, sans compter les autres, dont 27, en trois mois ; cinq fois blessé, 17 fois cité à l'ordre du jour. » Dans ces 17 citations sonnent en fanfare des phrases comme celle-ci : « Toujours volontaire, quelle que soit la mission à remplir ; — a fait preuve de qualités guerrières exceptionnelles. » « Remarquable pilote de chasse, faisant l'admiration de tous ses camarades d'escadrille par sa folle bravoure. »

Michel Coiffard est né à Nantes, le 16 juillet 1892. Ouvrier

charpentier en fer, il s'engage en 1910 dans l'artillerie d'Afrique ; il fait campagne en Tunisie, au Maroc, récolte trois citations, la médaille militaire. La guerre éclate. Son frère est tué ; pour le venger, il demande à combattre dans les chasseurs à pied ; il y reçoit une nouvelle palme et onze blessures. Il est déclaré inapte. Inapte, Michel Coiffard, allons donc ! Il sollicite d'être pilote de chasse. Passé dans l'aviation, il sera bientôt celui qu'on a appelé « Le géant des airs 1. »

Spécialisé, avec son ami Ehrlich, dans l'incendie des drachens, des saucisses allemandes, il raconte ainsi la méthode d'attaque au moyen de laquelle il obtint 28 victoires sur ces ballons d'observation.

« Je passe les lignes de 2.500 à 3.000 mètres. J'arrive ainsi à 10 ou 12 kilomètres, là où je rencontre la ceinture de drachens. Je pique subitement. A 200 mètres de ma cible, je lâche une première rafale, que je tire en tête. Le temps de rectifier, et je tire une seconde ; c'est généralement la bonne. »

Cela n'a l'air de rien, semble très simple. Ce que l'aviateur ne dit pas, c'est le barrage effroyable d'artillerie et d'avions qu'il lui faut traverser pour atteindre le but. Commandant d'escadrille, il tient à honneur d'être sans cesse en avant, entraînant sa patrouille dans son sillage vertigineux. Et les victoires succèdent aux victoires ; et la célébrité couronne bien vite tant d'efforts, tant de courage. Hélas ! lorsque lui est décernée la rosette de la Légion d'Honneur, le 28 octobre 1918, il a cessé de vivre depuis la veille.

1. *La Revue aérienne*, 24 octobre 1918.

Sa mort, comme sa vie, aura été une belle leçon d'héroïsme. Il était parti en patrouille, pour protéger une reconnaissance photographique, emmenant avec lui neuf camarades. Soudain une escadrille de Fokkers surgit, délogée de la nue. Coiffard fait le signe de ralliement et fonce. Le lieutenant Condemine s'engage à sa suite; les autres, n'ayant pas aperçu le signal, les laissent partir; le combat s'ouvre, à l'intérieur des lignes ennemies. Bientôt, il faut battre en retraite. Il est trop tard, Coiffard est mortellement touché; plusieurs balles l'ont atteint, l'une a frappé le ventre et transpercé les entrailles. Le sang coule à flots. Le héros se raidit, dompte la douleur; il dérobe à la mort avide quelques minutes précieuses et rentre son appareil dans nos lignes, escorté par Condemine. Il atterrit à douze kilomètres de l'endroit où il a été blessé, de façon aussi impeccable que s'il était indemne. Trois heures après, il a cessé de vivre.

Le lieutenant Coiffard fut l'une des dernières victimes de la guerre. « La cinquième arme a perdu l'un des As les plus simples, les plus vaillants, les plus purs, » a-t-on écrit à cette époque ¹.

Son ami et camarade de lutte, Jacques Ehrlich adressait aux sœurs de Coiffard, quelques semaines avant cette mort désastreuse, une lettre encore plus significative de l'admiration profonde que ses camarades lui avaient vouée: « Je profite de cette occasion pour vous exprimer la joie que j'ai de servir sous les ordres de votre frère. C'est un type inouï. C'est le plus courageux qu'on ait imaginé. C'est aussi le plus grand cœur que j'ai rencontré. Quel bonheur pour vous d'être du même sang que Michel!

1. *La Guerre aérienne*, 19 décembre 1918, article de Jacques Mortane.

Si Dieu nous prête vie à tous deux, je me fais le serment de le garder toujours comme ami dans la vie, tant j'aurai été heureux de combattre et de vaincre avec lui. »

Nul mieux que cet ouvrier, devenu une de nos célébrités nationales, ne représentait la race française, avec ses qualités de cœur et d'esprit, sa belle humeur, son entraînement. De caractère tour à tour sérieux et enjoué, il avait, ancrées dans l'âme, trois amours: sa Patrie, sa mère et la gloire. Oui, il aimait la gloire; il écrivait de Tunisie, au moment de s'embarquer pour le Maroc: « J'espère que l'on reviendra avec gloire et honneur et surtout avec des campagnes et des médailles. »

Mais la gloire passe après la Patrie. Celle-ci mérite à ses yeux tous les sacrifices. De sa longue écriture bleue, il signe une lettre à sa mère: « Votre fils qui luttera jusqu'à la mort. Michel. »

Lorsqu'il eut la Légion d'Honneur, un parent lui conseillait d'arrêter le cours de ses dangereux exploits, de se conserver à sa mère, à sa fiancée, il protesta: « Qu'importe la mort! Je me suis sacrifié pour ma Patrie. » Et il ajouta: « Je ne comprends pas qu'une veuve de guerre se confine dans son deuil; elle devrait porter des fleurs, se montrer en public avec l'insigne de veuve de guerre. »

Il voulait la gloire; il l'a, et elle l'épouvante; ou plutôt il ne la trouve pas méritée. A son avis, le fantassin, l'obscur lignard qui rampe dans sa tranchée bourbeuse, et qu'il aperçoit comme un ver de terre, a plus de mérite que lui. « Je ne cherche nullement à me griser de décorations, écrit-il, je travaille pour le bien de mon pays, et c'est tout. Et parler de décorations, quand on appartient à l'aviation est parfois triste, si l'on compare notre sort à celui des poilus. Ces réflexions désabusées reviennent souvent

dans ma tête, lorsque je me souviens de ce que j'ai souffert dans la tranchée. »

Mais quand, à la veille du jour qui doit être son dernier, Coiffard est proposé pour Officier de la Légion d'Honneur, sa fierté reprend le dessus, il laisse échapper ce cri de satisfaction si naturel et si sincère : « Puis, je suis proposé pour la rosette. Croyez-vous que ce n'est rien, moi pauvre charpentier. Si seulement je pouvais avoir la chance de vivre longtemps ! Enfin, qui vivra verra ! »

Cette lettre est écrite à sa mère, à laquelle il ne cesse de penser. C'est à cause d'elle qu'il voudrait être décoré. Mais il n'y a pas là seulement une question d'amour-propre : il est pauvre, sa mère aussi est pauvre, et la Légion d'Honneur représente un léger revenu.

« Je crois que j'ai bien gagné la rosette. J'aimerais tant l'avoir, écrit-il à l'un de ses amis. Ce n'est pas surtout pour la récompense, que je pense avoir bien méritée et qui me causerait un réel bonheur ; mais c'est parce que la rente me procurerait 250 francs de plus par an. Comme je suis le soutien de maman, vous devez bien penser qu'à la fin du mois, il est dur de joindre les deux bouts. Avec 250 francs, ce serait presque l'opulence. Et puis, après la guerre, que voulez-vous que je devienne ? J'étais charpentier en fer ; autrefois, j'étais fort, robuste, j'épaulais facilement les fermes. Mais maintenant, onze fois blessé, mal portant, je ne suis plus ce que j'étais. Je voudrais rester dans l'armée ; avec la rosette, j'avancerais plus vite. »

L'incertitude du lendemain, l'appréhension d'une vie médiocre, âpre, tenaillent le cœur de ces héros, habitués à braver tous les périls. Brindejonc des Moulinais aussi songeait à l'avenir,

quand il écrivait, quelque temps avant de mourir : « Je voudrais bien que la guerre finisse pour le printemps. Je me reposerais un mois en agriculturant, puis il s'agira de se débrouiller pour se tirer d'affaire. »

A la plupart, ces soucis mesquins ont été épargnés ; ils sont tombés en pleine renommée. Ils étaient jeunes, ils sont morts. Aigles dépossédés des airs, ils n'auront pas à ployer leurs grandes ailes sous des fardeaux serviles. L'après-guerre aurait difficilement utilisé leur valeur. Ils n'auront pas connu les luttes sans grandeur de l'existence actuelle et l'amertume de l'homme qui redescend l'autre versant de la vie, vers une vieillesse mélancolique et vers la mort.

LES GARDIENS DES MERS

LES GARDIENS DES MERS

« On n'a pas assez parlé de nous, » nous écrivait avec amertume un marin, un de ceux dont le nom, Etienne Robert, apparaît avec éclat au cours de ce chapitre. Il manifestait ainsi la tristesse éprouvée, en constatant que la vogue allait aux soldats combattant sur terre et l'oubli aux hommes de mer.

Dans cette plainte, peut-être excessive, se rencontre une grande part de vérité : l'opinion publique n'a pas suffisamment aperçu le contraste de ces deux existences. Le soldat lutte sur la terre ferme, à la clarté du soleil, ou bien, dans la profondeur illimitée des nuits, il guette l'immensité vide, derrière le parapet de sa tranchée ; — le marin, lui, étouffe dans la prison d'acier du navire, isolé de ses semblables, ignorant tout du dehors. L'ennemi est proche, il ne le soupçonne même pas. Quand le vaisseau est éventré par une mine, par la torpille d'un sous-marin, le malheureux se sent entraîné, en quelques secondes, au gouffre, et le flot qui remplit les compartiments défoncés étouffe son dernier cri.

Combien plus écrasante que celle de l'officier de terre est la responsabilité de l'officier de marine ! Un colonel ne peut commettre une faute dont la conséquence soit la perte totale de son régiment ; il y aura toujours des survivants. L'erreur d'un commandant de marine est susceptible de faire anéantir le

bâtiment et jusqu'au dernier de ses hommes. « Perdu corps et biens, » cette expression dit l'absolu du désastre.

M. Bertho, président du *Syndicat des Pilotes de la Loire*, exprime la même idée, fait entendre les mêmes doléances que le commandant Etienne Robert. Peu de stations de pilotage rendirent autant de services, pendant la guerre, que celle de Saint-Nazaire, dont les pilotes furent si souvent appelés, principalement avant l'organisation des convois, à conduire les navires, même en dehors de leurs limites ordinaires, dans les ports de la Manche et de l'Atlantique.

Maintes et maintes fois, soit à bord de leurs cotres, dont deux furent coulés par des sous-marins, soit à bord des bâtiments de commerce, ils se trouvèrent aussi exposés que les soldats. Quelle lourde tâche leur incombait, durant la conduite de ces grands vapeurs longeant les côtes le plus possible, afin d'éviter les mines et d'échapper aux torpillages !

« Il est vraiment regrettable, déclare M. Bertho, que, pendant ces quarante-neuf mois de lutte, les services rendus par les pilotes de notre station aient été oubliés ou passèrent inaperçus. Cependant, ceux-là aussi que l'on pourrait appeler *les Héros obscurs de la Victoire*, quoique restés dans l'ombre, ont fait tout leur devoir et bien mérité de la Patrie. »

C'est vrai, encore une fois : la France prise brutalement à la gorge, obligée de défendre son territoire, prêta moins d'attention à ce qui se passait sur les côtes océanes, garanties par les flottes alliées, que sur les frontières. C'était un peu naturel. Mais, aujourd'hui, qui ne rendrait justice au travail accompli par nos marins, par ceux de l'Etat et par ceux du Commerce ?

Cependant, disons-le, si les marins eurent de la peine à

s'expliquer cette sorte de défaveur attachée à la Marine, durant la guerre, ne furent-ils pas les premiers parfois à ne pas apercevoir la beauté utile et la grandeur rayonnante de leur rôle ? Plusieurs d'entre-eux, aux premiers mois de la lutte, se croyant voués à la stagnation et à des œuvres infécondes, quittèrent leurs vaisseaux, optèrent pour l'infanterie. Beaucoup le demandèrent et ne réussirent pas.

Henry Le Masne commande le paquebot *Louisiane*, de la *Cie Transatlantique*. Il a quarante-quatre ans. Pourvu d'un brevet d'enseigne de vaisseau auxiliaire, il cherche à s'embarquer sur un navire de guerre. Il n'y peut parvenir ; il veut combattre coûte que coûte et s'engage comme simple soldat au 137^e d'Infanterie. Huit jours après, il part pour le front, sac au dos. Débordant d'entrain et de courage, il devient rapidement sous-lieutenant. Un jour, aux côtés de son capitaine, il stimule et entraîne sa compagnie troublée par un feu violent ; il la pousse aux tranchées allemandes ; mais une balle l'a frappé ; il s'affaisse. Après l'amputation d'une jambe, supportée stoïquement, il expire sans plaintes ni murmures, tout enivré de donner sa vie pour la France.

Il meurt aussi dans un régiment de ligne, Paul Dano, capitaine au long cours, engagé pour la durée de la guerre, au 7^e d'Infanterie. S'il change d'armes, ce n'est point par platonique préférence, c'est qu'il croit mieux pouvoir servir son Pays. La façon dont il s'offrit à la mort prouve clairement cette volonté d'être utile. Une citation suprême fait, en quelques lignes, le récit de son sacrifice : Dano, dit-elle, « est monté sur la tranchée avant l'assaut, pour mieux enlever sa compagnie, qui l'a suivi en entier ; blessé grièvement, il a continué à s'avancer, sous un

feu croisé de mitrailleuses, vers les tranchées ennemies, près desquelles il est tombé mortellement frappé ¹. »

Le capitaine au long cours Jules Hubeau craint d'être inutile sur mer. La guerre, pense-t-il, doit se concentrer sur terre ; il s'engage dans l'infanterie. Il a l'habitude de l'héroïsme, contractée au cours de difficiles traversées ; il reste ce qu'il était. Un jour, dans la brume, il se heurte avec ses hommes à un barrage ennemi ; sommé de se rendre, il riposte : « En avant, et à la baïonnette ! » Il parvient, douze heures après, à rejoindre nos lignes ².

Franchement, ces permutations, ces migrations de marins dans les armes de terre étaient-elles absolument nécessaires au salut du pays ? — Non. Elles peuvent seulement servir de symbole pour faire ressortir l'exaltation du patriotisme dans les âmes. Car pourquoi aller vers l'infanterie ? Le marin demeuré à son poste professionnel n'a-t-il pas eu l'occasion d'exploits aussi étonnants, aussi profitables, soit qu'il combattît à terre

1. Henri Le Masne et Paul Dano, étaient de Nantes. Citons encore, de la même ville, Ferdinand Plantard, officier de la Marine marchande venu sur sa demande dans l'infanterie. L'un de ses frères, le lieutenant d'Administration Félix Plantard, passa volontairement dans la troupe de ligne et fut tué ; son autre frère, Gustave, maréchal des logis, « coutumier des liaisons difficiles et des reconnaissances dangereuses, a rendu les plus signalés services. » Ces trois frères, n'est-ce pas ? méritaient bien une mention.

2. Jules Hubeau, de Saint-Nazaire. Son beau-frère, M. Prado, également capitaine au long cours, eut son navire torpillé ; son courage, son sang-froid sauvèrent le bâtiment et l'équipage. Citons enfin, parmi les capitaines au long cours qui optèrent pour l'armée de terre : Marie-Charles Libault de la Chevasnerie ; il s'engagea comme simple soldat et fut tué ; Paul Boulet, aussi de Nantes, qui, promu capitaine au 64^e bat. de Chasseurs Alpains, se fit tuer « en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée fortement garnie de mitrailleuses. »

parmi les fusiliers, soit que de son vaisseau il labourât les mers, à la recherche de l'Allemand maudit !

L'épopée de l'Yser a été écrite de leur sang par des marins restés marins, des Bretons en majeure partie. Dans la course de l'adversaire vers la mer, ils l'ont devancé, ils lui ont barré la route de leurs cadavres. Selon le mot de Le Goffic, « Dixmude, ce sont nos Thermopyles du Nord ¹. »

Mais cette lutte furieuse sur terre devait justement activer la fièvre de combattre chez beaucoup de marins condamnés au métier plus ingrat de patrouilleurs, sur des mers monotones. Le lieutenant de vaisseau Xavier Langlois s'ennuie de ces courses souvent infructueuses, de ces recherches sans résultat tangible. Il est père de quatre enfants ; un cinquième naîtra après sa mort : il pourrait se contenter de ce rôle, qu'à tort ou à raison il juge moins exposé. Il le trouve trop peu digne de lui. Il écrit à sa femme, le 16 octobre 1914 : « Ma pensée est toujours avec vous. Que n'ai-je le bonheur insigne de me battre pour ma Patrie ? Et quoi que tu en penses (ou plutôt fasses semblant d'en penser,) je sais qu'au fond tu me comprends et que si tu étais homme, jeune et vigoureux, tu souffrirais comme moi de ne pouvoir risquer ta peau. » Bientôt, le cuisant regret d'être enfermé, muré dans sa prison mouvante le tenaille plus fort encore ; il en fait connaître la cause : « Il paraît, écrit-il, que les marins ont beaucoup donné à Dixmude et qu'ils ont eu pas mal de casse. Je ne peux que les envier. Grâce à eux, il y aura peut-être un peu de gloire pour la Marine dans cette guerre. Dans mon

1. Ch. Le Goffic, *Dixmude*, XII.

égoïsme, je ne trouve pas cela suffisant ; j'aurais aimé qu'il y en eut un peu pour moi. »

Il y en aura pour lui aussi ; il passe dans un corps combattant. O joie ! « Il me semblait vivre d'une façon anormale, quand j'étais si paisible sur mon torpilleur. Dis-toi bien que la voie que je suis volontairement, j'y ai été attiré par une force invincible, la force du sang qui coule dans mes veines... Haut les cœurs et vive la France ! » Il part, se bat en héros, est blessé, reçoit la Légion d'Honneur et la Croix de guerre : « J'en suis presque honteux, dans mon indignité, déclare-t-il, et, pour les mériter, il faut maintenant que j'aie l'occasion de tailler des croupières aux Boches, et sérieusement. »

L'occasion va manquer, hélas ! La vie de tranchée s'étend, longue, indéfinie et grise comme les tranchées elles-mêmes, déroulées à l'horizon plat. Les cœurs impétueux s'énervent dans l'attente ; celui de Langlois déborde de sourde colère. Pourtant, il se contient et laisse échapper, comme pour se consoler lui-même, ces paroles pleines de philosophique et de si patriotique résignation : « Que quelques années sont peu de choses dans l'histoire d'un pays comme le nôtre ! La question du temps n'a pas d'importance ; seul le résultat importe. Ce n'est pas pour nous que nous vivons, c'est pour la France, qui existe depuis des siècles et qui vivra autant que le monde. »

C'est pour elle aussi que nous mourons, aurait-il pu ajouter. Comme si elle avait voulu donner un démenti à celui qui naguère ne trouvait pas assez dangereuse son existence de marin, cette mort arriva en mer, où il avait repris son métier de patrouilleur. Un jour, par un détestable hasard, un navire anglais aborda celui qu'il commandait et le coula.

Il ne dormira pas de son dernier sommeil dans l'une des tombes sans nombre du champ de bataille, le fier officier ; l'Océan, auquel il avait voué son existence, l'ensevelit à jamais dans son glauque linceul. Mais peut-être son âme avide de lutte prit-elle l'essor vers les lieux où l'on se battait, vers Dixmude, vers l'Yser ?...

Un autre mourra sur terre qui, par bien des côtés, ressemble à Langlois : même équilibre de la volonté et de l'humilité, même patriotisme exclusif, l'enseigne de vaisseau Alfred de Cornulier-Lucinière. Il a de qui tenir, étant fils d'un capitaine de vaisseau, mort en activité de service, neveu de généraux et d'un colonel, petit-neveu d'un commandant de chasseurs à pied de la garde, tué à l'assaut de Malakoff.

Père de sept enfants, il a abandonné de bonne heure la carrière maritime, pour se consacrer à l'éducation de ses fils. Retiré dans la petite commune de Monnières, il en était conseiller municipal. C'est là qu'il entend la sonnerie du clairon. La famille, les enfants, tout cela passe au second plan. Du premier coup, il accepte l'ultime séparation. En quels termes élevés il le manifeste ! « Mon sacrifice est fait, déclare-t-il, j'attends en paix l'appel de Dieu. La France a besoin qu'on meure pour elle. Elle renâtra dans le sang des victimes. Si Dieu veut que je sois du nombre, je bénis sa volonté. »

Il adresse une demande pour être incorporé dans un régiment de marins en formation. Le voici à la 5^e compagnie du 1^{er} Régiment de Fusiliers marins. Quelque temps après, il se trouve à Dixmude ; il s'y conduit comme les Cornulier-Lucinière savent le faire et reçoit la Légion d'Honneur. Distingué, d'allure froide et flegmatique, « il garde avec ses hommes sa politesse de grand

seigneur. Il est peut-être le seul officier qui ne les tutoie pas, non par hauteur, mais, au contraire, par déférence. Il s'affirme au milieu d'eux comme un être d'un autre temps, un saint, un paladin. Son exemple échauffe, entraîne ; mais, au soir de ces terrifiantes journées, on le rencontre méditant et priant, son chapelet à la main¹. Il ne se plaignait jamais, constate le docteur Taburet, médecin du 1^{er} Régiment de Fusiliers. La souffrance était pour lui, comme pour toutes les grandes âmes, une amie et une éducatrice.

Il avait fait bon marché de sa vie ; elle ne lui appartiendra plus longtemps. Un jour, le 6 décembre 1914, dans l'un des durs engagements de l'Yser, il reçoit un éclat d'obus au poumon. Il reste vingt-quatre heures dans sa tranchée complètement inondée. Ses vêtements et son pansement forment avec la boue une masse si compacte qu'il faut les couper. Il refuse de se laisser emporter, de peur d'exposer à découvert les hommes qui l'auraient enlevé. On lui demande s'il souffre : « Non, répond-il, je n'ai même pas ce mérite. » Il l'aura bientôt ; son agonie se prolongera trois semaines. D'abord soigné à l'ambulance de Furnes, on le croit mieux et on le transporte en France à bord d'un navire-hôpital. Il expire à l'hôpital de Malo-les-Bains, près de Dunkerque, heureux de mourir pour sa Patrie.

A ses obsèques, ceux qui l'avaient connu, aimé, ne purent retenir leurs larmes. Un matelot rappela le souvenir d'une patrouille faite sous les ordres de Cornulier. La mitraille pleuvait ; ne voulant pas exposer ses hommes au feu infernal, il les laissa dans un creux de tranchée et s'avança seul, aussi imperturbable

1. Ch. Le Goffic, *Steenstraete*, 143.

que sous une averse d'orage. Il rentra, doublement heureux, ayant trouvé les renseignements cherchés et ménagé la vie de ses matelots. Et c'est pourquoi ceux-ci, rudes gars habitués aux grandes houles, aux secousses des océans, mais restés sensibles aux choses du cœur, pleurèrent sur sa tombe¹.

Pendant que des marins souffraient, s'enlisaient, mouraient dans les boues de l'Yser, leurs frères, ceux qui se croyaient moins favorisés et moins utiles continuaient leur garde attentive sur les mers infestées de sous-marins. Qui saura jamais les actes de dévouement accomplis par eux ? L'Océan avide conserve le plus souvent son secret, comme il enfouit navires brisés et cadavres errants dans ses profondeurs. Quelques faits, cependant, sont parvenus jusqu'à nous ; ils suffisent pour projeter sur cette lutte de tous les jours, de toutes les nuits, d'éblouissantes clartés.

1. Cornulier ne fut pas le seul officier ayant repris du service qui figura à cette épopée de Dixmude. On en pourrait nommer plusieurs, mais il en est un qu'il est impossible de passer sous silence : le commandant de Maupeou, de Nantes. Le commandant Gilles d'Ableigis de Maupeou avait quitté la Marine, en 1908, pour cause de santé. A la déclaration de guerre, il reprend du service et rejoint la brigade de fusiliers-marins, comme commandant du 3^e bataillon du 2^e Régiment. Dès lors, c'est une succession de citations flamboyantes, dont quatre à l'Armée. Ce ne sont que positions imprenables conquises par les hommes sous ses ordres, et sous son impulsion ; ce ne sont que prisonniers tombant entre ses mains, avances extraordinaires à travers des terrains marécageux, semés de trous d'obus et de défenses accessoires terribles... Officier aux boutades, à la bonhomie envers ses hommes bien connues, il est de ces soldats qui, en d'autres temps, devenaient légendaires.

Ses deux fils suivent sa trace. Gilles, étudiant, ajourné, au moment de la guerre, a beaucoup de peine à s'engager. Cavalier, il laisse sa monture, pour courir aux tranchées ; il termine comme sous-lieutenant d'artillerie. Gaston, enseigne de vaisseau, « a contribué grandement à la destruction d'un torpilleur ennemi. »

Citons encore, parmi les tués de Dixmude, Adrien Baudry. Né à Nantes,

L'action si efficace, quoique sans faste, de notre Marine, ses souffrances, ses sacrifices mériteraient une étude digne d'elle. Mais ici, pour l'intérêt de notre sujet, il suffit de donner de cette activité trop longtemps ignorée un schématique aperçu.

Dès le 2 août 1914, une pauvre vieille flotte démodée, dont le matériel est suranné, mais le personnel vigilant et sûr, se rend dans la Manche, décidée à mourir, à sauver l'honneur du pavillon. Bientôt, grâce à la coopération anglaise, nous laissons le Nord, et nos unités se concentrent dans la Méditerranée. La proclamation de la neutralité italienne nous enlève une grosse préoccupation. Le blocus des ports autrichiens nous est confié ; l'Angleterre se charge avec nous de celui des Dardanelles.

Le 23 mai 1915, les Italiens, entrés dans la guerre, nous relèvent partiellement ; nos pauvres bateaux, épuisés par une campagne de neuf mois, prennent enfin un semblant de repos. Ils ont vainement attendu l'occasion d'un vrai combat avec les

ancien élève de l'École Navale, il fit partie de la mission Hourst, sur le Niger et reçut la Légion d'Honneur, à 29 ans. Ayant pris une retraite prématurée, il demanda du service, lors de la guerre, et, commandant de compagnie, se fit tuer, en allant sous le feu reconforter ses hommes, dans une tranchée avancée. — L'enseigne de vaisseau, de Lorgeril, grièvement blessé à Dixmude également, tint à rester à son poste jusqu'à la relève ; il succombera à ses blessures. — Le lieutenant de vaisseau Joseph Roy, de Nantes, n'a pas eu le même bonheur : il n'a cessé de courir les mers sur son vaisseau *Le Tromblon*. Il fait entendre cette plainte affligée : Après trois ans de courses, je n'ai pu voir un seul Allemand. Hélas ! la fatigue tue comme les balles : épuisé par ces rudes campagnes, Joseph Roy mourra, la guerre finie. — Le lieutenant de vaisseau, Yves de Portzamparc, de Nantes également, a passé aussi quatre années à la recherche de l'Allemand ; il a eu la gloire, dix jours avant l'armistice, commandant une escadrille de torpilleurs, de faire entrer à Ostende le premier vaisseau français qui y ait pénétré, depuis le début de la guerre.

unités ennemies, mouillées derrière les défenses infranchissables de Pola et de Cattaro, non loin desquelles le *Léon-Gambetta* en croisière fut torpillé.

Nul drame plus émouvant. Le 27 avril 1915, en pleine nuit, dans l'Adriatique, le *Léon-Gambetta* est atteint de deux torpilles ; l'une crève le compartiment des dynamos servant à l'éclairage du navire et à la télégraphie sans fil, ce qui plonge instantanément l'intérieur dans l'obscurité et sépare le bâtiment du reste du monde ; la seconde frappe la chaufferie, éventre les machines, tue mécaniciens et chauffeurs. Le navire continue d'avancer vingt minutes encore par la force acquise. Puis, il s'arrête ; l'eau pénètre par les déchirures, à flots.

L'amiral Sénès, à peine arrivé sur le pont, se rend compte que la situation est désespérée. « Aux embarcations, ordonne-t-il. Du calme, mes enfants, les embarcations sont pour vous ; nous autres, nous restons. » Le commissaire principal de Ligny, les genoux déjà dans l'eau, allume une cigarette et dit à ceux qui perdent la tête : « Vous voyez, ce n'est pas plus dur que cela ! »

Un premier cri de « Vive la France » part de la passerelle, cri que tous les matelots reprennent pas trois fois, ceux encore sur le navire, ceux déjà dans les eaux bouillonnantes ou montés sur les barques. Quelques minutes s'écoulent. Le *Léon-Gambetta* sombre par l'avant, la mâture pointant par le fond, la quille et les trois hélices dressées en l'air. Alors, dans la nuit, un nouveau cri de « Vive la France » jaillit de toutes les poitrines. Dernière protestation des mourants, hommage suprême à la Patrie !

Accrochés à un morceau de bois, les officiers Fay et Hamet voguent de conserve ; ils causent entre eux. Le froid les glace. Hamet va mourir le premier ; il dit à son compagnon : « Je n'en

puis plus ; adieu, capitaine ; » et Fay lui répond : « Adieu, Hamet. » A côté d'eux, flotte sur une épave le quartier-maître Le Gall et bientôt Fay lui dit : « Adieu, Le Gall. » Fay disparaît à son tour. Le Gall, sauvé racontera ces adieux si simples et si touchants de marins mourant volontairement, en saluant leur patrie, comme les gladiateurs dans l'arène saluaient leur empereur. — Ceux du *Vengeur* ont-ils fait mieux ?

Un autre adieu nous a particulièrement ému, celui adressé par Elie Brégeon à ses camarades de la flotte sombrés aux Dardanelles. Meunier à Héric, Brégeon est embarqué comme chauffeur, à bord du *Suffren*. Tout de suite, il aime son nouveau métier ; nous avons de lui un récit assez net du désastreux combat du 18 mars 1915. On y sent vibrer l'âme de ce terrien, devenu occasionnellement marin ; il décrit la bataille « dans l'éblouissement du merveilleux panorama qu'éclairaient les rayons un peu voilés, ce matin-là, du soleil d'Orient. » Tandis que la flotte se dirigeait vers le détroit, les marins chantaient la « fière chanson des cols bleus. » Déjà, les gros cuirassés de la flotte britannique ont ouvert

1. Gabriel Fay avait cinq frères sur le front et trois sœurs religieuses, au chevet des blessés. Il était né à Nice, mais il avait épousé M^{lle} Pouvreau, de Nantes, et résidait en cette ville. Sorti de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole Supérieure de la Marine, il apparaissait à ses camarades comme un officier de haute valeur.

On pourrait rapprocher de la mort de Fay celle du lieutenant de vaisseau René Besson, également né hors du département (à Entrevaux, Basses-Alpes), mais dont la famille habite Nantes. Commandant en second la *Provence II*, il périt avec ce navire dans les circonstances suivantes, rapportées par les « rescapés » du torpillage. « Il distribua des ceintures de sauvetage aux hommes. Il eut pu conserver pour lui la dernière ; mais avisant un marin, il lui demanda : Etes-vous marié et père de famille ? — Et sur la réponse affirmative : Prenez ma ceinture ; elle vous est plus utile qu'à moi. — Puis, il se mit à genoux, se découvrit, fit un signe de croix et se releva en criant : Vive la France. » La mer le roula dans ses flots.

le feu sur les batteries turques de la côte d'Asie. L'escadre française entre dans la lutte. Battant pavillon amiral, le *Suffren* marche en tête, suivi du *Bouvet*, du *Gaulois*, du *Charlemagne*.

Les voici dans le détroit ; alors, c'est le tonnerre effroyable des grosses pièces, auxquelles répondent les batteries ennemies. Les navires avancent malgré tout ; mais bientôt le *Suffren* est atteint dans ses forces vives par un obus de gros calibre ; le reste de l'escadre se heurte au champ de mines dérivantes. Le *Bouvet* sombre en quelques minutes. Sur huit cents marins, soixante à peine parviennent à s'échapper. Le *Gaulois* est terriblement atteint aussi, mais il ne mourra pas cette fois.

A tribord, défile la relève de la division anglaise, quatre vaisseaux. Ils voient le *Gaulois* qui péniblement chemine ; ils se rendent bien compte qu'ils sont dans la zone dangereuse des projectiles meurtriers et des mines traîtresses. N'importe ! Ils avancent en impeccable ligne de bataille. A leur tour, ils reçoivent les obus ennemis. Bientôt, deux d'entre eux, touchés à mort, s'enfoncent dans les flots : l'*Océan* et l'*Irrésistible*. L'*Inflexible* est blessé comme le *Gaulois*. — Brégeon termine ainsi son récit :

« Ces gigantesques prisons d'acier qui, en quelques instants, se sont enfoncées dans les flots, entraînant avec elles les hommes qui les montaient, ont gardé les corps de nos compagnons d'armes ; la mer jalouse ne les rendra jamais. Pour eux, pas de tombeaux à fleurir ! Mères, vous n'aurez pas la douce consolation de vous agenouiller sur la terre qui les recouvre. Mais les fleurs les plus brillantes se fanent vite, et les tombeaux les plus beaux, les plus solidement construits s'effritent et disparaissent eux-mêmes sous l'action du temps : offrons à nos camarades une place dans nos cœurs. »

Le marin qui prononçait ce plaintif adieu aux morts des Dardanelles périra aussi, lors du torpillage du *Suffren*, et son tombeau sera la « gigantesque prison d'acier » de son glorieux navire¹. Le mystère entoure la mort du *Suffren*. On sait seulement qu'il fut torpillé sur les côtes du Portugal, du 24 au 26 novembre 1916 : pas un homme ne survécut. Le même sort a réuni dans le néant navire, officiers et matelots.

Tous ces héros, qu'ils soient marins de l'Etat ou du Commerce, affichent le même état d'âme ; tous ont, comme l'écrit le poète « ceint leur cœur d'un triple airain. » Leur immolation est consentie ; elle fait, pour ainsi dire, partie d'un programme héroïque, définitif. Ecoutez le testament de l'un d'entre eux, un Nantais, André Maisonneuve, lieutenant au long cours, enseigne de Réserve, sombré avec la *Berthelde*.

« Ne pleurez pas, mandait-il à sa mère, je suis mort pour la défense de ma Patrie ; je serai votre ange invisible, Dieu ne me refusera rien pour vous. Si mon corps reste là-bas, mon esprit reposera parmi vous. Jusqu'ici, Dieu a voulu m'épargner ; si la France a besoin de nous, je suis prêt à lui répondre. »

La France l'appela ; il lui répondit ; il dort au sein des océans, dans son suaire toujours renouvelé d'algues vertes.

1. Elie Brégeon perdit un frère, Marcel, aussi meunier, tué, comme sous-lieutenant, au 64^e d'Infanterie.

Le *Suffren* était commandé par un Breton, le capitaine de vaisseau Rodolphe Guépin.

Dans cette aventure si risquée des Dardanelles, soit en mer, soit sur la presqu'île damnée de Gallipoli, périrent de nombreux marins de nos côtes. Que l'on consulte, par exemple, l'état des morts de la Turballe, on y verra une dizaine de noms de marins restés aux Dardanelles. Le mystère entoure la fin de ces pauvres matelots : pas un seul acte de décès n'arriva ; ils furent tous déclarés morts, par jugement.

Combien d'autres marins dorment du même sommeil dans l'insondable profondeur des flots, victimes d'une guerre aussi acharnée sur mer qu'elle l'était sur terre ! Combien de navires s'enfoncèrent aux abîmes, en quelques minutes, béants, tournoyants et suscitant d'effroyables remous !

Dès le 31 décembre 1914, le trois-mâts nantais *Jean* fut pris et coulé par le fameux corsaire allemand *Prinz-Eitel-Friedrich*, dans l'Océan Pacifique. Il voguait, toutes voiles dehors, lorsque fut aperçu le vapeur ennemi. Arrivé à quelques encablures du trois-mâts, le corsaire stoppa. Quelques instants après, un officier accompagné de plusieurs matelots, accosta et monta à bord ; il demandait les papiers et déclarait le *Jean* de bonne prise : « Que voulez-vous, fit-il, c'est la guerre. » Il prit le commandement du navire avec une vingtaine de marins allemands et le conduisit à l'île de Pâques, où s'opéra le transbordement de la cargaison, dans les cales du *Prinz-Eitel-Friedrich*. Cela fait, tout l'équipage débarqué, le trois-mâts recut plusieurs obus et s'engouffra dans les flots.

La campagne des corsaires allemands ne pouvait être de longue durée. Le *Prinz-Eitel-Friedrich* dut se réfugier dans un port de Virginie, en mars 1915 ; il y fut interné. Il avait à bord trois cent cinquante passagers, recueillis sur huit navires coulés par lui. *L'Emden*, qui bombarda Madras, fut coulé par le croiseur australien *Sydney*. Le *Scharnhorst* et le *Gueiseneau*, qui tirèrent sur Tahiti, ville ouverte, disparurent à leur tour. On sait comment le *Breslau* et le *Cöben*, après avoir écumé la Méditerranée, opérèrent dans la Mer Noire et se firent... tures. Il en faudrait citer d'autres : le *Dresden*, le *Kronprinz-Wilhelm*... Les plus heureux purent passer à travers les mailles du filet britannique, rentrer au port et s'y enfouir.

La plupart de ces corsaires travaillaient au loin, et la chasse n'était pas fructueuse. Plus grands furent nos désastres dans le voisinage de l'Europe où rôdait la flotte sournoise des sous-marins. De 1916 au printemps 1917, ils pullulèrent comme les requins dans les mers chaudes ; les sinistres se suivent pour nous d'une façon inquiétante. Inquiétante aux yeux de ceux qui savent, car une censure circonspecte écarte du grand public les nouvelles affolantes. Malgré tout, elles filtrent : les lettres des marins finissent par le renseigner.

Un jour, c'est le torpillage du paquebot *Gallia*, croiseur auxiliaire ayant à bord environ 2.000 soldats français ou serbes. La torpille provoque l'explosion d'une soute remplie de munitions et détruit instantanément le poste de télégraphie sans fils ; une grande partie des hommes est sauvée. Le 27 décembre, c'est le torpillage du *Gaulois*, vaisseau chargé d'hommes. « Je puis vous dire, écrivait un matelot nantais, de ce navire, que le moral a toujours été excellent, même à la nage ¹. »

Les Sociétés de Navigation accusent rapidement des pertes sensibles. La *Compagnie des Bateaux à Vapeur du Nord*, en particulier, dont les navires visitent les ports de la côte, comme Saint-Nazaire, perd, en 1915, deux navires et deux hommes ; en 1916, deux navires et vingt-cinq hommes ; en 1917, six navires et trente-trois hommes ; en 1918, quatre navires et soixante-deux hommes, soit quatorze navires et cent vingt-quatre hommes. La *Compagnie des Messageries Maritimes* a quatorze navires torpillés ou coulés sur des mines ; la *Compagnie Générale Transatlantique*, trente-cinq environ. Le port de Nantes perd cinquante-deux navires, celui de Saint-Nazaire dix.

1. Lettre du quartier-maître mécanicien Arthur Allaire, de Nantes.

C'était pour l'Allemagne affamée un besoin urgent, absolu, d'empêcher notre ravitaillement. En mai 1917, on signale chaque jour des torpillages de navires français : le *Nelly*, le *Yarra*, des *Messageries Maritimes* ; des torpillages de navires hollandais, suédois, espagnols, norvégiens, américains, argentins, brésiliens. Les attaques se produisent jusque dans les eaux espagnoles. Aucune convention n'entrave les pirates. A la fin de ce même mois de mai, c'est le torpillage d'un navire suédois, affecté au secours belge et pourvu d'un sauf-conduit des Allemands eux-mêmes. En juin, c'est la perte de notre croiseur *Kléber*, du paquebot *Himalaya*, des *Messageries Maritimes*. En juillet, c'est la fin du sous-marin français *Ariane* et de combien d'autres bâtiments. Mais nous sommes au point culminant de l'activité sous-marine et de nos désastres.

Dès le début, des mesures furent prises par nous ; mais ce n'est qu'après des tâtonnements timides, des tentatives plus ou moins infructueuses, que l'on arriva à dresser un système rationnel de défense et d'attaque. Depuis longtemps, les marins du commerce réclamaient l'armement de leurs navires ; des scrupules vraiment hors de circonstances retardèrent la réalisation de la mesure. Du jour où la décision fut prise, du jour surtout, où, pour lui donner une plus grande efficacité, l'État, après avoir fourni les canons, fournit aussi les canonnières, les sous-marins hésitèrent avant de se mesurer à nos navires, et, maintes fois, comme nous le verrons plus loin, la lutte fut dure pour les Allemands trop osés.

On usa également de la navigation par convois : les navires s'attendaient au sortir des ports, à l'embouchure des fleuves, et voyageaient de compagnie, le long des rivages, escortés par un vaisseau de l'État. Les capitaines n'aimaient pas ce moyen,

d'abord plein de lenteur, car les unités les plus rapides devaient modérer leur marche ; ensuite, d'une efficacité relative, parce qu'au flanc de cette file de bateaux échelonnés sur une ligne assez longue, le sous-marin pouvait soudain lâcher sa torpille, disparaître, avant l'intervention du vaisseau d'escorte.

L'armement des navires, la navigation en convois étaient surtout nécessités par les besoins de défense ; ce n'était pas suffisant, il fallait traquer les monstres jusque dans leurs repaires obscurs. Les Anglais pratiquèrent d'abord contre eux un procédé très simple et longtemps demeuré mystérieux : ils barrèrent la Manche de filets métalliques ; les requins, saisis au piège, sous les eaux profondes, emportaient avec eux dans les abîmes muets le secret de leur perte. Ces disparitions, souvent renouvelées, de sous-marins qui ne rentraient plus à leur havre semaient la terreur parmi les matelots ennemis.

En France, pour donner la chasse aux Allemands sur nos côtes, on se servit parallèlement de bateaux et d'avions ou d'hydravions. Les bateaux étaient soit des cargos camouflés voguant avec les allures paternes de pacifiques navires de commerce et démasquant soudain la gueule de leurs canons à tir rapide ; soit de simples remorqueurs, de placides chalutiers armés en guerre et commandés, comme les précédents, par des marins de l'Etat ¹.

1. Beaucoup de ces bâtiments contre sous-marins, furent faits à Nantes. Les *Chantiers de Bretagne* construisirent trois cargos camouflés : le *Meg*, commandé par M. Charcot ; le *Michel et René*, la *Jeanne et Geneviève*, sans parler de neuf patrouilleurs... Les *Chantiers de la Loire* construisirent quatre cargos-patrouilleurs, sept patrouilleurs, sept dragueurs de mines, un canonier, six chasseurs de sous-marins.

Signalons le coulage de trois sous-marins par le lieutenant de vaisseau Laffargue, des Sables-d'Olonne, commandant le cargo camouflé, la *Marguerite*, dont le port d'attache était Lorient.

Ces petits bateaux, chalutiers ou remorqueurs, naviguaient le long du littoral, guettaient les sous-marins et leur livraient combat. Mais l'acuité de leur vue était réduite ; ils ne pouvaient découvrir l'énorme poisson nageant entre deux eaux, prêt à émerger, au moment propice. Au début de 1917, le Ministre de la Marine décide de développer les patrouilles aériennes. On sait que plus l'aviateur s'élève dans l'espace, mieux le rayon visuel perce la profondeur des vagues, pareil à la flèche qui a d'autant plus d'effet qu'elle tombe de plus haut.

On divise la côte française en cinq secteurs, dont celui de la Loire, allant de la Pointe de Penmarch à l'Île d'Yeu. Le lieutenant de vaisseau Vachalde, chargé, au mois de mai 1917, de l'organiser, mène l'opération si rapidement que, peu de jours après, les premiers transports de troupes américaines dirigés sur Saint-Nazaire voient venir au devant d'eux, volant jusqu'à 90 kilomètres de sa base et protégeant leur arrivée, un avion Voisin-Peugeot. Les applaudissements enthousiastes de nos Alliés saluent l'oiseau parti de France. La Marine américaine offre aussitôt son concours, étant entendu que Français et Américains resteront sous les ordres du commandement français. En quelques mois, l'organisation est achevée ¹.

Dès lors, le règne du sous-marin touche à sa fin. Le monstre perd son invisibilité ; sa carapace grise transparait à travers la

1. Elle comprend : Centre d'aviation maritime (hydravions), personnel américain, de l'Île Tudy (Marine américaine) ; Centre d'aviation maritime français de Lorient (Marine) ; Centre de ballons captifs remorqués par les patrouilleurs, de Lorient (Français, Marine) ; Centre d'avions côtiers de Quiberon (Français, personnel de la Guerre et de la Marine) ; Centre de ballons captifs (Marine américaine), de la Trinité ; Centre d'hydravions (Marine Américaine), du Croisic ; Centre d'avions côtiers (comme Quiberon),

vaine épaisseur des flots. Lorsqu'il aperçoit, dans l'objectif du périscope risqué à quelques centimètres au-dessus de la surface mouvante, le dirigeable ou l'avion en patrouille, prêt à lâcher sa bombe, il s'enfonce et fuit. Effets immédiats : en avril 1917, nous perdions, dans la zone des patrouilleurs aériens de la Loire, sur le pied de 400 navires par an ; dans les douze derniers mois de la guerre, nous n'en perdîmes en tout et pour tout que dix.

Des moyens employés le plus efficace, non pas peut-être pour détruire, mais pour éloigner les sous-marins de leur proie, fut donc la surveillance aérienne. Mais que de difficultés dans l'exécution, quand on songe que ces oiseaux de mer étaient très souvent de simples avions, incapables de poser leurs grandes ailes sur les eaux sans périr, et que les hydravions eux-mêmes, secoués par le souffle de la tempête, couraient les plus grands périls, en cas « d'amérissage ! » Qu'importent les dangers ! les tempêtes ! Nos aviateurs sortent par tous les temps ; ils sondent les mers, et rien n'échappe à leur soupçonneuse investigation, ni les champs de mines errantes, ni les sous-marins aux aguets.

De nombreux faits illustrent ces campagnes difficiles et fécondes. C'est le dirigeable *Capitaine-Caussin* qui, spécialisé dans la découverte des mines à l'embouchure de la Loire, touche et détruit vraisemblablement un sous-marin. C'est un hydravion français, piloté par des officiers américains, parti de l'île Tudy,

de la Baule ; Centre de ballons captifs français (Marine), de Saint-Nazaire ; Centre de ballons dirigeables Franco-Américain, de Paimbeuf ; Centre d'hydravions (Marine américaine), de Noirmoutier, Fromentine ; Centre secondaire d'avions côtiers (comme la Baule), de l'île d'Yeu ; Ballon vigie de l'île de Groix (Français, Marine). Renseignements fournis par le lieutenant de vaisseau Vachalde, commandant le 5^e Secteur de la Défense aérienne, secteur de la Loire.

qui découvre un sous-marin et le signale à un patrouilleur. La chasse commence ; hydravion et patrouilleur la font sans répit des heures et des heures, l'un éclairant l'autre, jusqu'à ce que la bête éventrée par une bombe se soit abîmée à jamais.

Un jour, c'est encore un hydravion français, ayant à bord le sergent Thubé comme pilote et l'enseigne de vaisseau Plurien, qui, parti du Croisic, s'en prend à un sous-marin, dont le dernier exploit est le torpillage du paquebot belge *Elisabethville* ¹. Il l'avarie gravement et l'oblige à se faire interner dans un port espagnol.

Mais, quelque temps après, l'Océan va prendre sa revanche : se lassant d'être dompté, il a parfois de ces colères soudaines et terribles. Deux hydravions s'élancent du centre de Lorient, afin d'explorer les parages de Groix et de Belle-Ile ; l'un a pour pilote le même sergent Thubé, pour observateur le quartier-maître Le Ferrand ; l'autre a pour pilote le lieutenant de Surgy, pour observateur le quartier-maître Jouet. Il fait gros temps. Au large de Belle-Ile, le premier avion, dont le moteur marche irrégulièrement, happé par un remous, à cent mètres d'altitude, glisse sur l'aile droite jusqu'à l'eau, sans pouvoir se rétablir. Le choc disloque complètement l'appareil ; les deux hommes se cramponnent aux débris. Le Ferrand maintient par la ceinture, allongé sur le plan, le sergent Thubé, la cuisse gauche fracassée.... La mer devient de plus en plus houleuse ; les vagues s'élèvent à trois ou quatre mètres de hauteur. Elles empêchent longtemps les deux autres aviateurs de voir leurs camarades ; ceux-ci commencent à craindre de mourir sans secours : on est en octobre et le froid les glace.

1. L'enseigne de vaisseau Plurien, des Côtes-du-Nord.

Enfin, l'avion les découvre ; mais combien le sauvetage est délicat ! L'accostage auprès de l'épave s'effectue avec difficulté ; puis, non sans une peine infinie encore, on installe le pilote blessé à la place de l'observateur. L'hydravion repart dans les vents déchaînés ; il atterrit au creux d'une petite crique de Belle-Ile, à Port-Kerrel, après deux heures de marche pénible ¹.

Dans ce drame de la mer, où la vie de deux hommes avait été en danger, l'habileté des sauveteurs fut égale au sang-froid des sinistrés ; tous quatre, par leur énergie, eurent raison des forces conjurées des eaux et des vents.

Les rôdeurs sous-marins croisent si près des côtes que nos pêcheurs eux-mêmes deviennent souvent leur proie. Il se produit des scènes atroces, qu'il est bon de rappeler pour la honte de la Marine allemande. Le 1^{er} avril 1917, jour des Rameaux, des bateaux d'Audierne jettent tranquillement leurs filets dans la baie ; ils voient venir du large un sloop à voiles inconnu. Le navire s'avance au milieu d'eux et, subitement, se démasque ; c'est un sous-marin allemand camouflé. Il s'approche des chaloupes *Jolie-Brise* et *Providence de Dieu*. Les officiers, debout sur la passerelle, s'amuse à tirer les hommes des deux équipages, à la carabine, comme on tire une bande de canards. Les pêcheurs sont sans défense, facile est le forfait.

Les vingt hommes de ces deux barques abattus, les criminels essaient de faire disparaître les autres bateaux, témoins du

1. Rapport du lieutenant de vaisseau Destrem : Amédée Thubé, de Nantes, reçut la Médaille militaire, à la suite de ce fait ; le lieutenant de Surgy, de Landerneau, fut fait chevalier de la Légion d'Honneur ; les quartiers-mâtres Jouet et Le Ferrand reçurent des diplômes de satisfaction et des points d'avancement.

drame : il resterait ignoré. Heureusement, un banc de brume permet aux pêcheurs de gagner la côte ¹.

Nos Bretons n'osent plus sortir. En ce moment, en avril 1917, la guerre sous-marine touche à son maximum d'intensité ; le tonnage coulé mensuellement dépasse 800.000 tonnes ; la France souffre dans sa production et dans son ravitaillement ; les restrictions pèsent de plus en plus lourdement sur la vie nationale. Le Gouvernement décide de les alléger au moyen de la pêche ².

Il encourage les pêcheurs à s'armer, à sortir par flottille, sous l'égide d'un patrouilleur, d'un garde-pêche. Il fournit les pièces d'artillerie. D'Audierne au Croisic, les Bretons répondent à l'appel ; ils s'organisent, ils sortent par quarante ou cinquante. Le chef du convoi est toujours un officier. Les patrons pêcheurs élisent entre eux un « amiral de pêche, » porte-parole du groupe auprès du commandant militaire. Fréquentes sont les rencontres de sous-marins, rares les victimes : le Boche intimidé s'esquive.

Parfois, d'attaquant il devient lui-même attaqué ; il doit fuir endommagé, peut-être atteint dans ses forces vives. Duels dramatiques ! Le 18 mars 1917, l'*Hyacinthe-Yvonne*, petit dundee sablais, élevé au rôle de garde-pêche, muni d'une simple pièce de

1. Les vingt pêcheurs assassinés ont laissé douze veuves et quarante-et-un orphelins. Le 3 mai suivant, ce fut le tour du bateau *Victorine-Hélène*, de l'île de Sein, dont l'équipage fut fauché à la mitrailleuse : trois tués, deux blessés. La Médaille militaire et la Croix de guerre ont été remises à titre posthume aux familles de ces victimes. Renseignements fournis par M. J. Sallio, chef du quartier d'Audierne.

2. Cf., dans la *Revue Maritime*, oct. et nov. 1920, l'art. du capitaine de corvette Weverbegh : *La protection des Pêcheurs Français pendant la Guerre*.

47 millimètres, se trouve en surveillance sur le plateau de Rochebonne. Le canon est caché sous les voiles. Un sous-marin s'approche, flairant le gibier ; il s'approche trop près : découvrant son artillerie, l'équipage pêcheur fait feu presque à bout portant. En vain, pour lui échapper, le sous-marin s'écarte du secteur de tir ; par une habile manœuvre, le pêcheur se remet en place et tire de nouveau. Les Allemands ripostent à coups de revolvers ; mais ils doivent plonger, leur navire gravement touché.

Cependant, l'*Hyacinthe-Yvonne* aussi est blessé. Un obus l'a traversé ; rien ne peut aveugler la voie d'eau ; en pleine victoire, il s'immerge à son tour. Un autre dundee sablais recueille les héros ¹.

Contre les sous-marins, la vigilance devait être tenue sans cesse en éveil. Que de ruses de guerre déployées par l'Allemand pour arriver à ses fins ! Voici un exemple, rapporté par un marin nantais. « C'était, il y a trois semaines, par le travers des Baléares, à 2 heures de l'après-midi ; il faisait un temps superbe, une mer d'huile, quand nous apercevons tout-à-coup, se dirigeant de notre côté, deux embarcations remplies d'hommes et pouvant passer, malgré l'absence de tous signaux, pour des naufragés. Après une courte hésitation, le commandant décide de ne plus les attendre, car il flaire un piège. Bien lui en prit, car, vingt minutes après, nous voyons un sous-marin émerger, à 4.000 mètres de nous. Si nous nous étions arrêtés, nous étions faits ². »

Beaucoup d'autres, hélas ! n'eurent pas la même bonne

1. Ils étaient six : Hyacinthe Cuisiat, patron de la barque ; les matelots Georges Buteaud, Jean Philibert, Georges Petitot, Auguste Monneron, des Sables-d'Olonne ; Laurent Vichon, d'Audierne.

2. Récit de M. Piron, matelot, à bord du *Manouba*.

fortune : ils y sont restés. Mais ceux qui ont péri de la mort du marin, sur mer, ont eu une fin aussi belle que les héros de Dixmude ; ils n'eurent rien à leur envier.

Voici celle du lieutenant de vaisseau Mazaré, commandant le torpilleur d'escadre *Etendard*. Une nuit, de grand garde dans la Manche, il aperçoit une force navale ennemie. Obéissant à son devoir, il lance immédiatement un signal avertisseur lumineux. La réplique ne se fait pas attendre : des destroyers partent plusieurs torpilles ; en quelques secondes, son navire est coulé. Il a sur lui attiré le danger et sauvé l'escadre. Le chevalier d'Assas est resté à jamais célèbre pour un acte semblable : « A moi, Auvergne, voici l'ennemi ¹. »

Dragueurs de mines, chalutiers, remorqueurs, patrouilleurs de toutes sortes, aviateurs, tous ont, dans leur propre sphère, contribué à dompter, à faire disparaître de nos parages le squalo vorace. Grâce à eux, à partir du début de 1918, la grande pensée de l'Allemagne échoue : le sous-marin est vaincu. Les anneaux de l'immense chaîne qui reliait les nations amies n'ont pas été rompus ; les ports, ceux du Levant comme ceux du Ponant, ont livré leurs richesses et ravitaillé la France.

Les chiffres suivants montrent que, malgré cet effort désespéré de nos ennemis, nos havres de la Loire-Inférieure en particulier connurent, durant la guerre, un trafic inaccoutumé. Voici des chiffres pour Saint-Nazaire. Il y pénétra 5.507 navires, qui transportèrent 41.431.564 tonnes de marchandises. La houille entra

1. Le Ministre de la Marine, pour perpétuer le nom de ce brave officier, décida de donner le nom de *Mazaré* au torpilleur allemand S-135. Pierre-Georges Mazaré était de Nantes.

dans ce total pour 6.125.399 tonnes ; des matières diverses pour 5.062.678 tonnes ; les chevaux représentaient 228.727 tonnes, et les bœufs 14.760 tonnes. Enfin, détail plus frappant encore, s'il est possible, 26.514 hommes de troupes françaises furent débarqués à Saint-Nazaire, 120.000 hommes de troupes anglaises, 162.077 hommes de troupes américaines, soit plus de 300.000 hommes qui venaient prendre part à la lutte pour la liberté du monde ¹.

Pour Nantes, même éloquence de la statistique. Du 1^{er} août 1914 au 30 novembre 1918, il y entra 6.810 navires. Le tonnage embarqué et débarqué par ces bâtiments fut de 10.087.172 tonnes. Il ne pouvait être question de grands arrivages de troupes sur les quais de ce port ; on n'oubliera, pourtant pas, la venue, les 24 et 26 août 1916, de deux navires, le *Vénézuéla*, et le *La Plata*, chargés de soldats russes. Le premier amenait 950 hommes et 28 officiers ; le second 1.778 hommes et 21 officiers. Le 27 août, ces troupes montaient dans le chemin de fer, à destination du camp de Mailly, ayant parcouru un énorme chemin, afin de combattre à nos côtés.

Bref, la guerre sous-marine avait pu décimer leurs flottes, elle ne fit que décupler chez les Alliés la volonté opiniâtre de vaincre. Tous, ils supportèrent vaillamment les plus lourds sacrifices. Leurs marins furent les rouliers infatigables des mers mauvaises. Leurs navires eurent les destinées les plus curieuses, connurent les aventures les plus extraordinaires ou la fin la plus tragique.

Certains paquebots furent transformés en hôpitaux ; d'autres

1. La guerre finie, il repartira 600.000 hommes par le port de Saint-Nazaire.

ont transporté des troupes, des munitions, du blé... Nos grands voiliers nantais en acier, de 3.000 tonnes, réquisitionnés ou affrétés par le Gouvernement, ont accompli d'in vraisemblables randonnées. Plus particulièrement menacés à cause de la lenteur de leurs mouvements, on les fit d'abord naviguer loin des côtes occidentales de l'Europe ; on leur fixait un rendez-vous dans le voisinage de l'Equateur ; de là, un puissant remorqueur les conduisait à Dakar.

C'était bien, mais on eut un jour la fâcheuse idée de les louer au Gouvernement américain, qui les utilisa pour un cabotage sur la côte d'Afrique ! Ces énormes navires durent attendre, s'immobiliser, souvent durant de longues semaines, dans les calmes désespérants et les petites brises, presque constants sur ces côtes. Là, ils étaient à peu près à l'abri, mais médiocrement utilisables.

Bien peu de nos navires, voiliers ou vapeurs, purent naviguer sans avoir à éviter la torpille sournoise, sans avoir à faire fonctionner leurs appareils fumigènes, sans avoir à tirer le canon. Au cours de ces luttes, au cours de ces drames déroulés en pleine mer, rarement le Boche fit preuve d'esprit chevaleresque ; parfois même, il poussa le cynisme à ses extrêmes limites. Un exemple. Le navire nantais le *Châteaubriand*, capitaine Joseph Grondin, rencontre un sous-marin dans la Manche. La fuite est impossible. Sur l'ordre du commandant ennemi, le capitaine fait mettre les embarcations à la mer ; « il vente grand frais de l'Ouest, la mer est grosse. » Les barques s'éloignent, tandis que derrière elles, atteint par une torpille, le *Châteaubriand* explose et s'effondre, au milieu d'une immense colonne d'eau, pareille à un geysier.

Eh bien ! depuis le commencement des sommations jusqu'à la

disparition complète du navire, un appareil cinématographique, installé sur la plate-forme du sous-marin, enregistra les incidents du drame. Ce film éducateur était sans doute destiné à montrer aux petits enfants blonds de la douce Germanie avec quelle dextérité, avec quelle force insurmontable opéraient les navires de guerre allemands contre les méchants bâtiments de commerce français ¹.

Beaucoup furent assez heureux pour échapper aux sous-marins ; quelques-uns le firent avec une aimable désinvolture. Le navire *Général-de-Sonis*, remorqué par le vapeur anglais *Homer*, se tire d'affaire, grâce à l'adresse et au courage du capitaine britannique. Le sous-marin hisse le signal A. B. qui signifie : abandonnez le navire. L'*Homer* coupe la remorque. Le sous-marin croit le commandement près de s'exécuter. Il s'approche confiant. Alors, malgré les coups de feu tirés sur lui, le remorqueur fonce sur le monstre. Celui-ci, par un habile coup de barre, évite l'abordage. Pendant ce temps, le capitaine du *Général-de-Sonis* donne l'ordre de pousser les feux, de mettre toute voile dehors et de gouverner cap à terre ; le remorqueur file dans la même direction. Le sous-marin lance une torpille ; elle disparaît au large. Les deux navires sont sauvés ².

1. Un de ces films si caractéristiques de la mentalité allemande fut saisi par les Anglais, à bord du sous-marin *U-35*, capturé par eux. Il a été projeté sur l'écran depuis la guerre dans le monde entier. Rien de plus terrifiant, de plus hallucinant que cette succession de torpillages. Malheureusement, les Anglais, toujours particularistes, ont supprimé sur le film tout ce qui ne concernait pas leur Marine ; on n'y retrouve aucun torpillage de navire français.

2. Le *Général-de-Sonis*, capitaine Jean Besnard, de Saint-Briac, et le *Châteaubriand*, capitaine Joseph Grondin, de l'Île d'Yeu, appartenaient à la *Société Nantaise d'Armement*. Parmi les navires assez heureux pour échap-

Parfois, cela se passe autrement : le navire de commerce est suffisamment armé ; il possède un ou deux canons et un équipage décidé à la lutte, coûte que coûte. Ce n'est plus l'abandon du bâtiment, c'est le combat. Le *Gard* était un petit paquebot de la *Compagnie Transatlantique*, de 1.796 tonnes, affecté à la ligne du Maroc. Il avait pour commandant l'enseigne de vaisseau de 1^{re} classe de Réserve Etienne Robert, de Saint-Nazaire. Le 5 mai 1917, au sortir de ce dernier port, il se heurte à deux sous-marins lui barrant la route. Capitaine et équipage, personne ne songe à abattre le pavillon. Le capitaine nous écrira plus tard : « Mes hommes, presque tous bretons, ont été merveilleux de sang-froid et de courage. » Pour en être convaincus, qu'on lise son rapport, daté du lendemain, de la Pallice, où il put se réfugier avec son navire pantelant. Ce rapport est le récit émouvant d'un acte glorieux.

« La Pallice, 6 mai 1917. A bord du *Gard*. Beau temps, mer belle, jolie brise d'Est. Dès que le premier sous-marin a été signalé, j'ai fait faire le branle-bas de combat, et trois minutes après, chacun était à son poste. Au premier coup de canon du sous-marin, j'ai fait commencer le feu. Apercevant en même temps un deuxième sous-marin, de couleur plus claire, venant vers nous,

per : le trois-mâts *Bretagne*, à M. Lévesque et C^{ie}, de Nantes. Il fit toute la campagne. Il était commandé par le capitaine Chevalier. En juillet 1914, il se trouve à Rotterdam ; il en part, le 20 octobre, se rend en Angleterre, chargé de charbon et gagne l'Australie. De là, il va au Chili chercher du nitrate. Le 17 mars 1916, il est de retour au Havre ; il part pour Nouméa et revient à Nantes, le 17 mai 1917. Il quitte cette ville en juillet, à destination de Sydney. Il fait ensuite le cabotage entre San-Francisco et l'Australie et rentre en Europe, en août 1919, avec une cargaison d'orge. Equipage et capitaine devaient être rudement aguerris, après avoir traversé tant de périls.

à un quart de mille et à babord du premier, mais en arrière, j'ai fait jeter à la mer sept appareils fumigènes " Berger ", pour essayer de maintenir le deuxième sous-marin dans la fumée. Au deuxième coup du premier sous-marin, le grand mât est traversé et la télégraphie sans fils coupée en cinq morceaux ; au septième coup, la claire-voie de la machine est traversée. Le même coup tue le chauffeur Malcorte, blesse grièvement le chauffeur Herledan, légèrement le chef-mécanicien et le deuxième mécanicien. Puis, les coups se succèdent sans interruption ; environ une trentaine. Un coup du deuxième sous-marin nous atteint par la passerelle, au-dessous de la ligne de flottaison ; de nombreux éclats criblent la passerelle et blessent le timonier Grenier, qui ne bouge pas de son poste. A ce moment, je fais route à l'Ouest. Le premier sous-marin, ne voulant pas entrer dans la zone de fumée, vient sur tribord et nous montre le travers ; il tire avec ses deux pièces.

» A 5 heures 30, au quatorzième coup tiré par le *Gard*, nous l'atteignons en plein, à 4.200 mètres. Aussitôt, nous voyons nettement une flamme verticale s'élever à environ vingt mètres et une fumée noire, très différente de la fumée des fumigènes, monter en bouquet ; puis, le sous-marin a piqué de l'avant, le nez en l'air, avec rapidité.

» M'apercevant que le *Gard* a piqué aussi de l'avant, par suite de l'eau qui envahit la cale n° 2, je viens sur babord, cap sud, puis au sud-est, mettant ainsi le deuxième sous-marin dans la zone de fumée, et tâchant, tout en l'évitant, de gagner la terre. A 6 heures, le sous-marin, qui a assisté à la perte de son matelot et a dû faire cap au sud, sort de la zone et nous donne la chasse à toute vitesse, en tirant des coups de canon, auxquels nous répondons coup pour coup. Le frein de notre canon fonctionne mal ; mais en poussant la pièce à la main, elle revient en batterie. Nous envoyons huit

coups bien encadrés qui obligent le sous-marin à cesser la poursuite et à abandonner le combat. A huit heures, cesse le feu, à 7.800 mètres. Le sous-marin, qui avait viré de bord, disparaît à l'horizon.

» Pendant le combat, les hommes, avec un sang-froid et une discipline admirables, ont approvisionné les pièces, réparé la télégraphie sans fils et les embarcations, sous la mitraille. Un jeune matelot, Berlivet, au mépris de tout danger, monta sur le grand mât très avarié, afin de dégager les antennes. En résumé, chacun a fait courageusement son devoir, sans défaillance. »

Et c'est parce que ces Bretons, capitaines, officiers et matelots, dignes fils d'une race chez qui le courage est une qualité normale, ont « fait leur devoir sans défaillance, » qu'un navire de commerce a pu remporter cette belle victoire ; car de quelle autre épithète qualifier le résultat : la mort d'un sous-marin boche, et la mise en fuite d'un second sous-marin ? Deux navires de guerre ont été vaincus ¹.

Tous les navires ne sont pas en mesure d'attaquer ; leur armement leur permet, tout au plus, de se défendre et de tenir l'ennemi à distance. Armés ou non, la vaillance est égale. Nous avons vu des marins de l'Etat préférer sombrer avec leur navire que de se rendre ; manifestation d'ailleurs discutable. De même, des marins

1. Le *Gard* sera cité à l'ordre de l'Armée pour sa magnifique attitude. Il sera torpillé dix mois plus tard, en Méditerranée ; mais le capitaine Robert ne le commandait plus. En dehors de ce dernier, furent récompensés par la Légion d'Honneur : Fernand Bergerer deuxième capitaine ; Jean Izcard, mécanicien de 1^{re} classe ; Pierre Lehué, mécanicien de 5^e classe. Antoine Guitard, de Montoir, matelot du *Gard*, reçut de la *France Maritime* un diplôme d'honneur, « en souvenir de son héroïque conduite. » Tous les marins reçurent des citations.

du commerce. Le *Saint-Rogatien*, du port de Nantes, sort de Dieppe, à destination de Buenos-Ayres, à la remorque du *Duquesne*. Il est commandé par le capitaine Illiaquer. A 18 milles du port, il quitte le remorqueur et, toute voileure à ses trois mâts, il prend le large par forte brise et grosse mer. Soudain, un coup de canon, entendu à l'arrière, bientôt suivi d'un deuxième, l'avertit de s'arrêter ; un obus siffle dans les agrès ; aussitôt, on aperçoit un navire de guerre à trois cheminées, battant pavillon allemand et se dirigeant vers le *Saint-Rogatien*. Un nouveau coup de canon brise la mâture.

Que peut le trois-mâts ? Rien. Le capitaine n'a pas le droit, en esquissant une résistance inutile, de vouer son équipage à la mort : il fait carguer les voiles et mettre les embarcations à la mer. Quant à lui, il sait ce qu'il lui reste à faire. L'équipage est descendu dans les barques ; il lui dit adieu. Le matelot Hugues, qui tenait la barre, refuse également de quitter le bord. Le maître d'équipage remonte et veut emmener le capitaine Illiaquer et le matelot Hugues ; il échoue dans sa tentative et revient. Il s'éloigne avec ses camarades ; tous ont le cœur gros. Le capitaine fait un signal avec le pavillon français. Le sous-marin répond par une torpille ; le navire disparaît en moins d'une minute, dans une explosion effroyable. Les marins seront assez heureux pour aborder sains et saufs en Angleterre, où le Consul de France consignera leur récit ¹.

Le sous-marin utilisé contre les non combattants était-il une arme licite ? Les Allemands ont essayé d'en justifier l'em-

1. Le *Saint-Rogatien* appartenait à MM. Louis Bureau et fils, de Nantes. Le capitaine Illiaquer était inscrit à Belle-Isle et le matelot Hugues à Quimper. Deux citations du Ministre de la Marine rappellent leur mort volontaire.

ploi, en disant : « Les Alliés ont voulu, par leur blocus, affamer nos femmes et nos enfants, faire périr des populations inoffensives, nous nous défendons. » Soit ! La chose peut se soutenir ; mais le fait est qu'une fois entrés dans cette voie, ils ont agi avec l'ordinaire sauvagerie de leurs méthodes implacables.

Les matelots jetés en pleine mer, par l'ordre des commandants de sous-marins allemands, ne furent pas tous assez heureux pour gagner un port ; beaucoup périrent de faim et de froid. Nous avons sous les yeux la narration de l'un de ces drames déroulés entre mer et ciel, dans l'infinie solitude où pas un être humain ne répond à l'appel angoissé. Nous le donnerons à peu près in-extenso. Le talent d'un écrivain consommé ne pourrait rendre avec plus d'intensité, plus de relief, l'horreur d'une agonie lente dans une barque désemparée. Victor-Hugo, dans les *Travailleurs de la Mer*, n'a pas dépeint de plus saisissants tableaux que celui, si vrai, si réaliste et si simple laissé par le marin Henry Leroy, en son rapport de mer.

Le quatre-mâts *Ville-du-Havre*, du port de Nantes, quitte la rade des Dunes, en Angleterre, à destination de Buenos-Ayres, le 5 mars 1916. « Beau temps, jolie brise et vent du Nord. A midi, on entend un coup de canon ; le boulet est tombé tout près du navire. » C'est l'avertissement impérieux. Le capitaine ordonne : les chaloupes à la mer ; dans la hâte, l'une manque de sombrer, au moment où l'on coupe les amarres. Deux matelots, Henry Leroy et Augustin Gaillard, se cramponnent à la quille et parviennent à la retourner. Les voici tous deux dans la chaloupe. Mais lisez plutôt le récit de Leroy.

« Ce n'était pas tout, il fallait vider la chaloupe. Et avec quoi ? Rien pour la vider. J'aperçois à l'arrière une caisse à biscuits.

Je prends mon couteau et je coupe un côté ; je vois un bidon plein d'huile de lin, j'en fais autant ; je le donne à mon camarade et nous nous mettons en devoir de vider l'eau. La chaloupe était un peu inclinée à tribord ; nous sommes parvenus à la mettre droite et à la vider. Il faisait presque nuit, quand nous avons eu fini. Mon camarade se lamentait, en disant : On va mourir de faim et de froid. — Moi, je l'encourageais et lui disais : Peut-être que demain nous verrons un vapeur venir sur nous. — Nous voilà au gré des flots, sans pain, sans eau, pieds nus, trempés jusqu'aux os.

» Voici la nuit : nuit cruelle... Il ne nous restait dans la chaloupe qu'un aviron et qu'un mât ; la voile était partie. Nous grelottions de froid. Je dis à mon camarade : Ne t'endors pas ou tu vas geler, tu vas mourir.

» Moi, je ne voulais pas me coucher ; je travaillais toujours à vider le peu d'eau qui restait. — Enfin, qu'il me dit, mettez-vous à l'abri, nous allons nous réchauffer l'un l'autre. — Je l'écoute, nous nous rapprochons, tant plus près tant mieux. Une idée me prend d'enlever mon paletot de drap et de nous envelopper les pieds avec. Au bout d'une heure ou deux, ne pouvant plus résister au froid, je veux me lever ; pas possible, par les crampes dans les mains et dans les bras. Mon camarade me dit : Nous sommes bien perdus, on va mourir de froid et de faim...

» Voici le jour. Je dis à mon camarade : il faut que nous installions une voile avec des planches. Allons, il ne faut pas rester là. — Il vient pour m'aider ; on essaie de mettre le mât ; impossible. Il soupirait : Je n'en puis plus. — Mais, ne te décourage donc pas comme cela ; moi, je vis toujours sur l'espoir de voir un vapeur. — Je le regarde bien en face, il était tout défiguré ; sa

langue était paralysée ; il avait les yeux égarés. Il tomba à la renverse... Il avait l'écume à la bouche ; il était raide... Quoi faire ? Je prends mon couteau, je le saigne à l'oreille. Aussitôt, il ouvre les yeux, me regarde, les yeux hagards. Je le prends ; pas moyen d'avoir une parole. Je le couche de mon mieux ; il referme les yeux. Il est environ midi. Pas de vapeur en vue ; j'aperçois bien de la fumée, mais trop loin. Tout à coup, je vois mon pauvre camarade que j'avais mis sur le dos se retourner sur le ventre ; je vais à lui : il était raide et tout violet.

» Voilà de nouveau la nuit. Vers sept heures, je l'entends qui ronfle comme un homme qui dort. Drôle de ronflement ! C'était le râle de la mort...

» Me voici tout seul, me disant à moi-même : mon tour va bientôt arriver. Assis sur une caisse à eau, grelottant de froid, je fais une prière pour le pauvre malheureux. Je m'aperçois que le sommeil m'emporte ; mais aussitôt je prends ma boîte et je vide encore un peu d'eau, pour me réveiller et me réchauffer.

» Enfin, voilà le jour. Temps toujours calme ; un peu de pluie. Je regarde mon pauvre camarade, je le touche : il est raide comme un morceau de bois, complètement défiguré. La mort a fait son œuvre. Je prends les ceintures de sauvetage ; je le couvre de mon mieux, pour ne pas le voir ; car, vous savez, la mort fait toujours quelque chose.

» Voilà le soleil qui se montre. Un très beau temps. J'ôte tous mes effets, je les mets à sécher. Une idée me prend de couper les manches de mon paletot, pour me faire des chaussettes. Je les mets au sec et je fixe le reste de mon paletot au bout d'un aviron, en signe de détresse. Il est environ une heure. J'aperçois de la fumée. Un quart d'heure après, je vois très bien la coque du

navire ; il se dirige en plein sur moi : je ne sais comment implorer le bon Dieu. Je suis sauvé ! Je fais des signaux avec ma casquette ; il m'accoste : c'est un navire anglais, le *Karmala*.

» L'on me dit de monter à bord. Il y avait le cuisinier, des passagers qui parlaient très bien le français. Je leur dis que mon camarade était dans le fond de la chaloupe, mort de froid. L'on répond : Monte toujours. Ils descendent dans la chaloupe et hissent le pauvre malheureux à bord. Le médecin l'a regardé et écouté avec soin ; il était bien mort. Ils ont pris une chaise, ont dit une prière et l'ont jeté à la mer.

» Que le bon Dieu ait pitié de son âme, car il est mort, victime de ces bandits, de ces sauvages de Boches¹. »

1. *La Ville-du-Havre* appartenait à la *Société Générale d'Armement*, de Nantes. Le rapport fut fait, le 11 mars 1916, à bord du vapeur *Karmala*, Péninsular Oriental, Tilbury-Docks. Henri Leroy, né à Cancale, le 8 septembre 1878, inscrit à Cancale, n° 473 ; Gaillard, Augustin, né à Trégavou (Côtes-du-Nord), inscrit à Dinan.

Nous donnons dans la partie de notre ouvrage consacrée à *Nantes*, les noms des navires de ce port disparus pendant la guerre. De même pour *Saint-Nazaire*.

La place nous manque pour retracer en détail les prouesses de nos marins contre les sous-marins boches. Quelques faits, cependant. L'enseigne de vaisseau Jacques le Merdy, de Gorges, appartenant à l'escadrille d'hydravions de Dunkerque, « a effectué, comme observateur, plus de trente opérations aériennes dans la zone ennemie ; le 1^{er} avril, a attaqué à la bombe et à la mitrailleuse un sous-marin ennemi ; le 3 avril, a livré combat à deux hydravions, près de leurs bases et les a mis en fuite ; l'appareil qu'il montait a été touché au cours de ce combat. »

Le lieutenant de vaisseau de Cambourg-Hélon, de Châteaubriant, torpilla avec succès un sous-marin ennemi et put soustraire son bâtiment, « par une belle manœuvre, à l'attaque à la grenade de l'avion qui convoyait le sous-marin ».

M. Simon Arnaud, lieutenant de vaisseau auxiliaire, du port de Saint-Nazaire, fut cité « pour la manœuvre judicieuse et la rapidité de sa riposte,

Après avoir lu le récit de ces souffrances, qui ne comprendrait le cri d'amertume : « On n'a pas assez rendu justice aux marins ? » Cette plainte retentit plus profondément dans le cœur ; le martyre de tant de héros obscurs, leurs sacrifices muets, leur dévouement sans bornes à la cause commune s'illuminent dans une vision d'apothéose.

Nos pêcheurs, hasardés au large des côtes, nos dragueurs de mines, nos pilotes, nos matelots au cabotage ou au long cours éparpillés sur l'immensité des mers ont opéré un vaste travail ;

qui lui ont permis d'échapper à une attaque de sous-marins, le 25 décembre 1916, et l'activité dont il a fait preuve dans les voyages de Brest à Arkhangel. » Le vapeur *Vendée* de 985 tonnes, capitaine Guillou, de la *Compagnie Transatlantique*, se rendant de Londres à Nantes, est deux fois attaqué, à trois jours d'intervalle, et deux fois il met l'adversaire en fuite. Six mois plus tard, il périt dans le golfe d'Arcachon, torpillé sans avertissement. Sort semblable pour le *Saint-Affrique*, commandé par le capitaine Vandembrouck. Venant d'Angleterre à Saint-Nazaire, il fut torpillé une première fois, eut beaucoup de peine, remorqué par un navire de l'Etat, à gagner le port ; puis, réparé, fut de nouveau torpillé et sombra.

Que d'autres encore, pour la seule Inscription Maritime de Nantes, il serait facile d'énumérer, qui n'ont point reculé devant les sous-marins. Citons-en quelques-uns, au hasard. Le capitaine au long cours Arthur Olive « a courageusement répondu à l'attaque d'un sous-marin ; » le capitaine au cabotage Joseph Viaud sauve son navire et un autre vapeur non armé, « qu'il tient à ne pas abandonner ; » Raymond Dupradeau, opérateur de la T. S. F. sur le vapeur *Ville-de-Madrid*, demeure à son poste, sous le feu de l'ennemi ; Edouard Pottier-Grandmaison, lieutenant de vaisseau auxiliaire, commandant le vapeur *Ciboure*, riposte et met en déroute un sous-marin ; Jean Travaillé, à bord du chalutier *Ibis*, contribue à un résultat semblable ; de même Paul Piton, lieutenant du paquebot *Vénézuéla* et Henri Lelièvre, capitaine du vapeur *Léopold Dor...*

Lorsque le navire est coulé, combien par leur sang-froid, leur courage, contribuent à sauver, sinon leur bâtiment, du moins leurs hommes ou leurs camarades : Hippolyte Rousseau, mécanicien du paquebot *Himalaya* ;

ils ont été les collaborateurs magnifiques, douloureux et silencieux de l'œuvre libératrice. Ils ont droit, comme les autres artisans de la victoire, comme les soldats et les marins de l'État, à la reconnaissance entière du pays.

Nos bâtiments de commerce, nos trois-mâts aux larges voilures, nos vapeurs rapides partis pour les longs voyages et torpillés par un adversaire sans pitié ont péri bravement, eux aussi. Comme les marins qui les montaient, ils sont morts au champ d'honneur.

Ferdinand Favereau, matelot à bord du voilier *Cambronne*; Raphaël Palvadeau, mécanicien à bord du *Saint-Louis*; Félix Bouin, capitaine du vapeur *Marquise-de-Lubersac*; Charles Lemerle, lieutenant du vapeur *Le Gard*; Amédée Viaud, lieutenant du navire *La Loire*; Césstin Guillon et Ferdinand Matécat, mécaniciens du même bateau; Marcel Fouque, lieutenant du *Saint-Joseph*; Louis Peneau, capitaine du *Saint-Barthélémy*; Franç. Lebeaupin, canonnier sur le vapeur *Caratbe*; Claude Sauret, matelot du vapeur *Médie*; Maurice Lenail, capitaine du vapeur *Saint-Chamond*; Hilaire Solgrain, charpentier du *Texas*; Olivier Ménard, capitaine du vapeur *Malte*; Louis Boutin, capitaine du vapeur *René-Hyaffil*; Lucien Boju, capitaine du vapeur *Mica*. Tous ont accompli des prodiges d'héroïsme, dans des évacuations difficiles, au sein de mers démontées. Le canonier Marcel Arnaud, breveté lieutenant de vaisseau auxiliaire, commandant le vapeur *Biarritz*, parvient à maintenir à flot son navire torpillé douze heures durant; il ne l'abandonne qu'à la dernière extrémité....

Relevé également, dans les citations apportées à l'Inscription Maritime de Saint-Nazaire, des actes éminents, des dévouements insignes: Eugène Dorise, capitaine de l'*Athos*, lors du torpillage de son navire a donné « un superbe exemple de courage et de dévouement, ne s'est jeté à l'eau qu'au dernier moment, est mort quelques instants après »; François Gommelin, capitaine du *Colbert*, torpillé en avril 1917, n'est pas moins brave; Aug. Gontier, chef mécanicien du *Circé II*, « resté seul sur l'épave de son navire torpillé, à bord duquel il n'a été recueilli qu'après 17 heures d'abandon, a fait face à la situation avec énergie et sang-froid »; Pierre Pottier, matelot du *Madeleine II*, « quoique blessé, continue la lutte contre le sous-marin »;

Si les armateurs de nos ports avaient, au lendemain de la guerre, fait solennellement l'appel de leurs unités, une voix aurait pu prononcer la réponse rituelle: mort au champ d'honneur. « Le *Dupleix*, le *Calvados*, le *Tarn*? Morts au champ d'honneur. — Le *Chateaubriand*, le *La Rochejaquelein*?... Morts au champ d'honneur. » Morts au champ d'honneur, environ soixante-cinq grands navires de notre département. Pour nos capitaines et nos maisons d'armement, quel lustre! Des ports qui ont souffert à ce point,

Fernand Ciseau, 3^e mécanicien du *Sauveteur*, « son navire torpillé, n'a quitté sa machine qu'à la dernière extrémité »; Alexandre Donnio, chef mécanicien du *Texas*, donne l'exemple de l'énergie, lors du torpillage de son navire, et cela contribue grandement à le sauver. Il sauve également son bâtiment, Joseph Blancart, capitaine du *Niagara*, lequel est attaqué à la torpille; Louis Poirier, chauffeur, du *Radoléine* par son attitude énergique, lors du torpillage de son bâtiment parvient aussi à le sauver; Paul Branthôme, capitaine de l'*Aube*, riposte à un sous-marin et le met en fuite; Etienne Ramet, capitaine du *Fordonian*, réussit à éviter d'être torpillé, par ses « qualités manœuvrières »; Pierre Vince, capitaine de l'*Azemmour*; Pierre Moyon, 2^e capitaine; Calixte Grégoire, chef mécanicien, se distinguent dans une lutte acharnée contre un sous-marin. Pierre Rothoux, 2^e capitaine de l'*Isère*; Joseph Gattepail, maître d'équipage; Eugène Renaudineau, chauffeur; Armand Blouin, restaurateur, se laissent englober à leur poste, lors du torpillage du vaisseau. Jean Le Poulain, lieutenant et Alexandre Macé, chauffeur du pétrolier *Meuse*, se conduisent magnifiquement, quand ce navire est attaqué. Même courage de la part d'Adolphe Sylvestre, officier; de Raymond Guillemin, matelot; d'Aimé Pineau, 2^e mécanicien du *Vaucluse*: ils surent défendre bravement leur navire. De même, Eugène Périaux, chef mécanicien et Jos. Berre, 2^e mécanicien du *Sainte-Adresse*; Julien Foucher, 3^e mécanicien du *Guéthary*; Jean Allo, chauffeur et François Mouillé, mécaniciens du *Mississippi*, se font remarquer par leur héroïsme lors du torpillage de leur bateau; Mouillé, blessé, donne, lors de la très pénible évacuation, le plus bel exemple d'énergie. Même brillante conduite, de Georges Couvé, 2^e mécanicien de la *Sylvie*, lors de l'évacuation de son navire torpillé. On pourrait encore nommer Pierre Le Garrec, chauffeur du *Calvados*; Joachim Sorel, cuisinier de l'*Ango*; François Bersihand, chef mécanicien du *Jules-Hauzeur*; Camille Nicolas, capitaine de l'*Homecourt*; Michel

mais qui ont poursuivi quand même à outrance la lutte, ont bien accompli leur devoir.

Non, les marins ne méritaient pas qu'on les oubliât ; comme les soldats, ils ont contribué à sauver la Patrie ; et si ces quelques pages d'histoire servent à leur faire rendre la justice qu'ils réclament, nous serons heureux et fier d'y avoir contribué.

Lelièvre, capitaine du *Marc-Fraissinet* ; Arsène Hervy, 2^e capitaine du *Guyane* ; Maurice Le Gal, lieutenant du *Montréal* ; Albert Barreau, télégraphiste du *Sequana*, qui tous se montrent à la hauteur des plus dures circonstances, leur navire éventré par la torpille. Amédée Vigouroux, 1^{er} lieutenant de l'*Amiral-Gentiaume* ; Emmanuel Nicolas, matelot ; Marie-Aug. Larivière, lieutenant du *Ville-de-la-Ciotat*, se distinguent en sauvant équipage et passagers.

Des navires méritèrent d'être eux-mêmes cités. Au tableau d'honneur de Saint-Nazaire, figurent les vapeurs *Saint-Marc*, *Gard*, *Isère*, *Caràbe*, et le voilier *Germaine*.

L'Inscription Maritime du Croisic n'a reçu aucune citation de la part des intéressés de son ressort ; c'est dommage, la moisson eut été aussi riche.

PAROLES DE MOURANTS

PAROLES DE MOURANTS

Les actes de courage individuels, les lettres, les citations nous révèlent l'état d'esprit, l'âme même de nos soldats ; ils montrent en quelque sorte leur constitution morale ; cependant, plus que tout le reste, les pensées exprimées par eux, alors qu'ils envisageaient le redoutable problème de la mort, précisent l'étendue de leur patriotisme. Beaucoup de mementos ont reproduit cette parole biblique : « Ils n'ont point aimé la vie, ils n'ont point reculé devant la mort. » Rien de plus exact, leurs suprêmes paroles ont prouvé de leur part un détachement infini des choses de la terre, pour le salut et l'avenir de la Patrie.

Qu'ils expirent à l'hôpital ou sur le champ de bataille, la fermeté de ceux qui voient venir la fin dernière est admirable. Le philosophe a dit : « Il y a deux choses que l'homme ne peut fixer : le soleil et la mort. » La mort n'a pas fait trembler le soldat français ; et le soleil, le soleil de la gloire, astre éblouissant, ils l'ont vu en face, sans baisser les paupières.

Sur le sol labouré d'obus ou sur le lit fiévreux d'hôpital, le mourant parle. Ses paroles retentissent généralement obscures ; les blessures échauffent, transportent, donnent le délire ou bien abattent complètement. Les moribonds ne sont pas toujours dans un état qui leur permette de s'exprimer nettement sur des idées élevées. La seule chose qui leur plaise, et ils la ressentent puis-

samment, c'est d'être embrassés, serrés sur un cœur ami, entourés d'affection, au moment du passage redoutable. Si le cerveau déjà s'embrume, le cœur palpite encore.

Les paroles qui restent, les paroles les plus saisissantes sont prononcées en pleine connaissance, au moment du danger, avant une bataille, dans l'émoi de ce grand mystère où les soldats vont s'enfoncer. Et cela, cette lucidité, cette clarté d'esprit, donne davantage de valeur à l'expression orale ou écrite de leurs sentiments intimes.

Mais il ne faudrait pas en tirer une conclusion générale. Certains, à l'instant même où ils ont été frappés, avant les obscurités de l'agonie, ont élevé leur âme vers les joies du martyr librement accepté. En quelques mots hâtifs, mais sublimes, sortis du cœur, comme toutes les grandes pensées, ils ont proclamé la nécessité de leur immolation. En cet instant solennel, si une compréhensible tristesse mouilla leurs regards tournés vers des êtres aimés, la splendeur du but les arracha vite aux préoccupations d'ordre secondaire. Même ceux dont la famille nombreuse devait souffrir atrocement de la séparation firent vaillamment l'abandon de leur existence. En d'autres circonstances, leur agonie eut été une crucifixion ; ils acceptèrent leur sort, le cœur martyrisé, mais résolu.

« Ecrivez, dit Gustave Richard à l'aumônier, que je suis mort en pensant à ma femme et à mes enfants. » Quelle misère ! quand on songe qu'à la mort de leur père, l'aîné a vingt-six mois, le second un an ; un troisième naîtra cinq mois après ce deuil terrible. Richard qui s'était signalé « comme grenadier d'élite, » sent tout son cœur se fondre et partir avec son sang, à la pensée d'une pareille détresse, laissée après lui. L'aumônier lui promet

de transmettre son adieu sacré, et courageusement le moribond fait le sacrifice de sa vie ¹.

L'adjudant Ferdinand Broquet, mortellement atteint, dit à l'un de ses camarades : « Fais savoir à mes parents que j'ai fait tout mon devoir et que je meurs en brave. » — Le sergent Martial Moreau proclame en s'affaissant : « C'est pour la France. » Des camarades s'approchent, Moreau leur dit : « Ecrivez à mes parents, annoncez que ma dernière pensée est pour eux et pour la France. Maintenant, laissez-moi, et marchez de l'avant. » Une citation posthume relate la dernière parole de ce héros de vingt ans. — Nicolas Cadio aperçoit, pendant un violent bombardement, un blessé resté à l'endroit le plus exposé ; au milieu des projectiles, il s'y rend. Un obus explose, le crible d'éclats ; Cadio roule à terre et, se sentant perdu, crie : « Vive la France ! » Son courage et son bon cœur étaient légendaires, écrit le capitaine. Il en fut la victime glorieuse ².

L'abbé Choimet, aumônier, vient d'être effroyablement blessé, il ne peut plus parler ; il demande une plume et dans une phrase superbement laconique marque d'une main tremblante ses trois affections : Dieu, les âmes, la France ! Il ajoute : « Je meurs heureux d'aller trouver le bon Dieu, heureux de lui offrir pour les âmes et pour la France ce pauvre sang qui n'aurait pas été assez courageux pour se donner goutte à goutte dans les sacrifices et les renoncements de chaque jour ³. »

1. Gustave Richard, de Nantes.

2. Broquet appartenait à la presqu'île Guérandaise, les autres étaient des gars de Saint-Nazaire. Cf. *Le Courrier de Saint-Nazaire*, 4 nov. 1916, 7 août, 11 mars 1915 ; 15 juillet, 15 avril 1916.

3. L'abbé Gabriel Choimet, de Nantes, professeur à Saint-Stanislas.

Leur mort est douce, malgré les spasmes atroces, parce qu'illuminée de clartés radieuses ; ils voient, en expirant, la Patrie penchée sur eux et qui les remercie et les bénit. Le colonel de Marolles, commandant le 137^e d'Infanterie est mortellement atteint, au combat de la Marfée, le 27 août 1914. Étendu sur le champ de bataille, il balbutie, un éclair de joie patriotique dans les yeux : « Je meurs content, mes soldats sont des braves. »

L'artilleur Clément Grimaud, cultivateur à Vallet, atteint mortellement, dit à ses camarades : « Relevez-moi, pour que je puisse tuer celui qui m'a tué. » Belle réplique du célèbre : « Debout les morts ! » C'était, pourtant, au dire de son frère Athanase, lequel sera tué également, un garçon timide, frêle, délicat de santé. Il réclame l'aumônier : « Monsieur l'Aumônier, murmure-t-il, écrivez à ma femme ; ho ! je vous en prie, dites-lui que j'ai été blessé et que mon état est des plus graves, que peut-être je ne survivrai pas à mes blessures. Je voudrais qu'elle n'ait pas trop à souffrir de ma mort. Exhortez-la donc à être courageuse et vaillante dans son malheur. Je ne l'oublierai jamais. A son tour, qu'elle n'oublie pas son cher mari qui meurt en bon Français et en bon chrétien, à la suite de ses blessures de guerre. »

Le zouave Gabriel Robard s'écrie en tombant : « Je meurs au comble de mes vœux ; je meurs pour la France ; vive la France ! » — Le lieutenant Louis Normand, « d'une valeur exceptionnelle, » dit sa septième citation, à l'ordre de l'Armée, mène bravement sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes de Saint-Quentin-le-Petit. Une balle le frappe ; il continue à commander et à se battre. Une autre balle le couche à terre. Alors, étendu sur le sol, il crie aux hommes qui passent à ses côtés, dans la frénésie de la charge : « Je suis heureux de mourir, j'ai bien fait mon devoir. »

Une autre citation, signée de Castelnau, relate le même état

d'âme glorieux chez Louis Rousseau. Il est canonnier au 28^e d'Artillerie ; un obus éclate près de lui, tue deux de ses camarades : « Êtes-vous blessé ? » demande-t-il au maréchal des logis. Sur la réponse négative de celui-ci, il ajoute « Moi, j'ai mon compte, mais c'est pour la France. » — « Accomplissez votre mission, dit à ses soldats l'adjudant Pierre Clément blessé très grièvement dans les lignes allemandes. Laissez-moi, je suis heureux de mourir pour la France ¹. »

Le docteur Jacques Riou, couché sur son lit d'hôpital, après une terrible blessure dont il doit mourir, déclare à son entourage : « Cette guerre est un creuset de souffrances où il faut que notre jeunesse passe, pour que la France devienne plus grande. Il y a un avenir si grand devant nous, et rien de grand ne se fait sans souffrir. » C'est la doctrine chrétienne du rachat, appliquée au salut du pays.

Yves de Joannis, frappé auprès de son canon, crie à son frère qui, tout en larmes, s'empresse auprès de lui : « Va à ta pièce, c'est là qu'est ton devoir. » Évacué sur l'hôpital, il explique comment il a reçu sa blessure : « C'est bien simple, en faisant mon devoir ; il fallait emmener les avant-trains ; les hommes hésitaient. Je suis parti le premier ; ils m'ont suivi... J'ai reçu une balle... » Le blessé est jeune, la vie s'étend devant lui, telle une longue avenue ; il ne peut s'empêcher de sentir monter sur son enthousiasme patriotique comme une brume de tristesse ; mais il se reprend vite. Séminariste, il veut être prêtre, et il voit, à côté

1. Gabriel Robard, de Donges ; le lieutenant Louis Normand, de Saint-Gildas-des-Bois ; Louis Rousseau, de Thouaré ; l'adjudant Pierre Clément, de Bouvron ; le docteur Jacques Riou, qui suit, de Nantes. — Ernest Huchet, de Monnières, agonisant, prononce ces seules paroles : « Courage, les amis. » Lui, il n'en manquait pas, de courage.

du sacrifice pour les hommes, celui pour son Dieu : « Si jeune, mourir ! Quelle grâce ! Et mourir sur un lit d'hôpital, sans rien à moi, pas même une chemise ! ¹ »

Combien d'autres l'ont soupirée, cette phrase si pathétique : C'est mourir trop jeune ! Nous l'avons retrouvée, toujours suscitant la même émotion, aux lignes éperdues de nombreuses lettres. « C'est mourir trop jeune, il reste tant de bien à faire, murmure sur un lit d'ambulance » l'abbé Brunais ².

Hélas ! beaucoup d'autres n'ont pas même, terrassés brutalement, déchiquetés par le fer ou l'acier, la seconde nécessaire pour jeter leur suprême pensée dans le vent de la tempête. Le lieutenant Nicol, touché à la tête par un éclat d'obus, laisse échapper un mot, un seul, de sa bouche crispée. Mais ce mot résume tout un monde. Il exhale ce mot « Maman, » et s'écroule foudroyé.

Le capitaine Senot de la Londe a le temps d'exprimer ses adieux à tout ce qu'il aime : Patrie, foyer : « François, j'ai mon

1. M. Paul Bourget, ayant eu en mains quelques lettres d'Yves de Joannis, en conçut l'idée de son roman, *Le Sens de la Mort*. Tony Catta, Yves de Joannis. Nous trouvons de nombreux cas semblables dans l'*Historique du 65^e d'Infanterie*, de Nantes, mais nous n'avons pu établir l'origine des officiers et soldats cités ; le sous-lieutenant Gillet se bat comme un lion, s'empare d'une mitrailleuse dont il tue les servants, et se précipite sur une autre. Mais il est atteint d'une balle au ventre. D'une main ensanglantée, il montre le butin à son capitaine et dit avec un sourire : « Oh, mon capitaine, je l'ai eue, cette fois, ma mitrailleuse. » Il expire. — Coutant, vieux poilu de 41 ans, est gravement blessé, au cours d'une mission ; il perd son sang à flots, vient rendre compte de sa mission, et expire, après avoir dit : « Je meurs content, puisque je vous ai dit où ils sont. »

2. *Entre Nous*, avril 1919 ; l'abbé Brunais, de Basse-Indre. — Le suivant, le lieutenant Nicol, du Pouliguen.

compte, dit-il à son ordonnance, couchée à ses côtés, mais moins grièvement blessée que lui. Donne-moi le chapelet qui est dans ma poche, nous allons le dire tous les deux... Puis, le capitaine confie à l'ordonnance son portefeuille et son alliance : « Tu les remettras à mon pauvre papa ; il aura tant de chagrin... et, maintenant, François, je vais t'embrasser pour lui. Tu lui porteras mon dernier baiser... Adieu ¹. »

D'autres se raidissent contre la douleur, se mordent la langue, serrent les lèvres, pour ne pas crier. Le lieutenant Dourneau, de Clisson, vient de recevoir une balle de mitrailleuse qui, entrée par l'omoplate gauche, est sortie sous l'aîne droite. Il est étendu dans la boue glacée ; il soupire : « J'ai l'estomac et le ventre qui font glou, glou. Quand je respire, je crois que ça y est, je vais mourir. Les cochons, ils m'ont bien touché. » La balle doit avoir frappé la colonne vertébrale ; il commence à souffrir le martyr. Il voudrait hurler : « Non, je ne veux pas crier, dit-il à l'aspirant Jacques Begouen penché sur lui. Je ne veux pas crier ; il faut être courageux. Donnez-moi la main. Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » Il souffre en silence, tordu par des spasmes affreux. Il agonise ; son âme monte au ciel ².

Le sergent Fernand Beillevaire est touché sans espoir. Il fut

1. Fr. Rouvier, *En Ligne*, 518. Maurice Senot de la Londe était issu d'une famille nantaise.

2. Dans les notes de l'aspirant Jacques Begouen, *Revue du Bas-Poitou* 1916, 267, il est appelé lieutenant X ; mais M. l'abbé Michaud, curé de Clisson, a levé pour nous le voile de cet anonymat ; il s'agit du lieutenant Fr. Dourneau, de Clisson. Le suivant, Fernand Beillevaire, de Saint-Nazaire. — Le sous-lieutenant Julien Clément, de Lorient, nantais, par ses études au Lycée, frappé mortellement, le 17 juillet 1917, n'a qu'une pensée : sa famille torturée par la tragique nouvelle ; il s'écrie : « Mon Dieu, je vais mourir ! Mes pauvres parents ! Ma pauvre mère ! »

un modèle ; sa mort est digne de sa vie. Voici la citation que lui consacra le général commandant le XI^e Corps d'Armée : « Sous-officier qui pourrait être cité en exemple pour son courage et son entrain. Blessé mortellement à la Fère-Champenoise, a dit comme dernière parole à ses hommes : « Vengez-moi. » Vengez-moi, et c'est tout ; pas une plainte, pas un regret pour cette vie qui s'échappe à flots par ses artères ouvertes.

Et quelle fin encore que celle de ce jeune sergent nantais, Jean Gaucher ! Le 28 février, il reçoit le baptême du feu, et Dieu sait quel baptême ! « avec un courage, un sang-froid et une ténacité au-dessus de tout éloge. » Le 19 mars, au moment où le bombardement est le plus intense, il prend volontairement le commandement d'une section-corvée de cartouches. Il la ramène par un terrain battu, sans perdre un seul homme. Cela lui vaut une citation à l'ordre de l'Armée : « Son courage lui a permis de prendre, malgré son jeune âge, un grand ascendant sur ses subordonnés. »

La mort ne lui a jamais fait peur. A dix-neuf ans, on ne la craint pas ; plus la vie semble longue devant nous, moins on y est attaché. Les vieillards meurent avec peine ; les enfants n'y songent pas ; les adolescents partent avec un sourire. Son supérieur et son ami, l'aspirant Chupin, raconte, dans une lettre éloquentes, les délicieux moments où tous deux se communiquaient leurs pensées :

« Nous aimions ensemble à montrer à tous que notre jeunesse n'excluait ni l'expérience, ni le courage. Que de fois votre Jean a ri du danger ! Que de fois nous avons causé de la mort avec des idées différentes, mais avec un identique respect ! Un certain beau soir de printemps, il était venu me retrouver dans ma chambre, et là, devant un parc immense et paisible, nous avions

longuement échangé nos idées sur l'au-delà, sur la mort lente du souvenir, sur tout ce grand mystère des douleurs humaines, que la destinée amoncelait autour de nous. Jamais, Monsieur, l'idée d'une mort prochaine ne nous affaiblit. Pour moi, dont la jeunesse ne fut que morts, deuils et misères et qui suis devenu, par un lent et sûr travail, un disciple de la pitié ; pour lui, qui possédait une grande foi religieuse, la mort n'était pas le terrible inconnu. Votre Jean a gardé avec lui, jusqu'au dernier moment, son courage et son calme 1. »

Non, la mort ne revêtait pas aux yeux de Jean Gaucher un aspect effrayant ; il l'entrevoyait lumineuse, pleine de splendeur et de ravissante extase. « Je comprends, écrivait-il dans sa dernière lettre, le bonheur que l'on doit avoir, dans le feu du combat, à mourir les yeux tournés vers son drapeau. » Mais, dans cette guerre, les combattants sont disséminés, épars, et la mort ne vient pas toujours les toucher dans le rayonnement des étendards. Le 8 avril, Jean Gaucher, combat aux Eparges ; comme sa compagnie va s'élançer hors de la tranchée, il bondit en avant, afin de l'entraîner. Il retombe ; un obus lui a coupé une artère. Tandis que son corps se vide rapidement, il dit à son lieutenant : « J'aurais bien mieux aimé mourir en chargeant à la baïonnette. » C'est là tout le regret qu'il manifeste ; il trouve trop banale cette mort qui vient sur l'aile d'un obus. Mais cette parole elle-même suffit pour la revêtir d'une beauté rare ; elle résonne comme un chant d'olifant aux lèvres d'un chevalier antique.

Il mourut, et sa famille ne put même pas avoir son corps
« Vous savez, écrivait l'aspirant Chupin au lieutenant Geffriaud,

1. Le père de l'aspirant Chupin était instituteur à Mormaison (Vendée) ; il perdit ce fils et un autre.

parent du défunt, vous savez toutes les petites misères et les horreurs de notre vie ; Jean Gaucher est, comme tant d'autres, un de ces morts anonymes qui ont fait à la France le sacrifice de leur vie et celui de leur tombe ^{1.} »

Pierre Royet, dut aussi regretter de mourir au milieu des hasards obscurs de la bataille, frappé d'un projectile aveugle, lui qui écrivait à sa famille, dans toute l'exaltation de son enthousiasme : « J'ai connu l'enivrante charge à la baïonnette, où l'on hurle à pleine voix, où l'on bondit en brandissant son arme et en poussant des cris de : Vive la France ! et des En avant ! à faire crouler les derniers murs des pauvres maisons flamandes que, dans la nuit, on voit flamber à tour de rôle ^{2.} »

Qu'importe ! Toutes ces morts, anonymes ou reconnues, arrivées dans les fanfares de la marche en avant ou dans les souterrains abominables, toutes furent également riches et fécondes, toutes furent également profitables au salut de la France.

Demeurée dans une situation précaire, après la mort de son mari, armateur à Nantes, M^{me} Robet a pour légitime orgueil et pour unique fortune ses quatre fils : Ambroise, Luc, Jacques et Gilbert. Un cinquième était mort en bas âge. La guerre éclate ; la mère reste seule avec le plus jeune. Les autres s'en vont.

Luc accourt de Lisbonne ; on le garde à la caserne quelques jours et déjà il se plaint, il sollicite l'honneur de se battre. « Je voudrais, écrit-il à sa femme, prendre ma part de besogne et de gloire ; car c'est bien dur, quand on part pour une épopée, de

1. La dernière citation de Jean Gaucher relate le fait ; une lettre de l'adjudant Chupin à M. Gaucher père la rapporte également.

2. Pierre Royet, de Chéméré.

finir dans la flème de la caserne ! Ils sont heureux, ceux-là qui quittent le cantonnement, dès le petit matin, là bas, sur la frontière, qui s'en vont en longue colonne sur les routes, puis se déploient dans les champs, aux premiers obus ; ceux-là qui s'en vont bondissant, connaissant l'ivresse de se battre, d'avancer malgré l'ennemi ; ils ont enfin l'enivrement idéal de la charge à la baïonnette dans une ruée folle et sanglante. Ah ! les veinards ! Peut-être recevront-ils des coups ; mais, du moins, ils en donnent. Prie le bon Dieu que ton mari ait sa part de ces fêtes-là. »

Son rêve est exaucé : il part, le 26 août, au titre de sergent au 65^e. « Jamais il ne baissait la tête sous la rafale, rappelle un de ses camarades. Pendant la dure retraite de Charleroi, il faisait passer ses hommes devant lui, afin d'être le plus exposé. » Il dit un jour : « Je veux défendre la France, et si je meurs, il y a le ciel. » — Paroles de prédestiné. Nommé sous-lieutenant, il fut frappé à mort, le lendemain, 8 septembre, pendant la glorieuse offensive de Fère-Champenoise.

Lorsque la terrible nouvelle parvient à sa mère, l'une des premières frappées de cette horrible guerre, des amis donnent à Ambroise Robet, le conseil de rester au dépôt, s'il le peut : les Robet ont assez payé, affirment-ils. — Ambroise, répond : « Je dois mon effort personnel, et tant que je ne l'aurai pas fourni, je ne me considérerai pas comme quitte envers mon pays. » Il réclame d'aller à la frontière.

« J'espère bien, plus tard, avoir des fils, écrit-il à sa mère. Je veux qu'ils puissent dire que leur père a été à la guerre. J'ai souvent laissé entendre comment je comprenais la famille. Je suis fier de la mienne, qui n'a jamais reculé devant le devoir. Il faut que mes enfants puissent avoir la même fierté ; et ils ne pourraient se contenter de cette formule : Les Robet ont assez payé... Et

puis, je veux continuer ma vie comme je l'ai commencée. » Quand Ambroise part enfin rejoindre au front le 2^e Colonial, il mande à sa mère : « Je veux que toutes mes pensées soient dirigées vers mon devoir. Je veux faire mon devoir en pensant aux miens et le faire pour qu'ils soient fiers de moi. »

Son devoir, il le fera chaque jour. Comment une volonté étayée par de pareils sentiments aurait-elle pu fléchir ? Elle était mieux défendue que sous la triple cuirasse chantée par le poète. Le sergent Ambroise Robet ne cessera d'être un modèle. Un jour, à la tête de ses hommes, il s'élança à l'attaque. « Vivrais-je cent ans, écrit un de ses camarades blessés, je verrais toujours Robet criant et excitant ses hommes de la voix et du geste... Il ne saluait pas de la tête les obus qui sifflaient autour de lui. » Atteint au poumon par une balle et fait prisonnier, il est transporté à l'ambulance allemande. Il interroge le docteur : Est-ce grave ? Ne me cachez rien. Je suis assez fort pour entendre la vérité. Pouvez-vous répondre de ma vie ? — Je ne le puis. — Alors, envoyez-moi un prêtre. — Celui-ci déclarera un jour : « Je n'ai jamais rien vu de pareil. Quel exemple de résignation à la volonté de Dieu ! Son visage rayonnait ¹. »

Un petit soldat de France était couché à côté de lui ; Ambroise lui parla de sa femme, de sa petite-fille, de sa profession d'avocat et s'éteignit doucement, ayant mêlé dans ses dernières paroles tout ce qui lui tenait au cœur. Il avait vingt-neuf ans et s'était marié quelques mois avant la guerre, dans une famille dont le nom, Babin-Chevaye, est, à Nantes, connu de tous. Le

1. C'était le 14 juillet 1915, à l'attaque du bois Baurain, en Argonne. Nous avons tiré de Tony Catta, *Ambroise Robet*, les renseignements concernant les trois frères Robet.

23 septembre, une enfant était née ; pour montrer leurs sentiments à l'égard de cette Alsace vers qui tous les cœurs français étaient tournés, ses parents l'appellèrent Odile. — Odile pourra garder fièrement le souvenir de son père.

C'est également en songeant à cette Alsace, qu'après Luc et Ambroise, leur frère, le lieutenant Jacques Robet tombe à son tour, le 25 juillet 1918, à la tête de ses hommes ¹. Quelque temps auparavant, à la suite d'une blessure, il écrivait : « Nous étions tellement désireux tous les trois que la France reprenne son rang, qu'elle réoccupe l'Alsace-Lorraine, que victorieuse elle retrouve sa prospérité et sa liberté, qu'il est juste que nous ayons contribué de notre sang à la réalisation de nos désirs. » Déjà, quand Luc périt, il essayait de consoler leur pauvre mère : « Dieu nous a donné la vie, il peut nous l'enlever quand bon lui semble. Si aucun de tes trois fils ne te revenait, ma pauvre Maman, dis-toi bien que le sang que nous avons versé sera certainement une source de bénédictions pour notre famille. L'homme n'est rien par lui-même ; c'est la famille qui le fait quelque chose. » Puis, faisant allusion à son jeune frère Gilbert et aux enfants de ses frères, il ajoute : « Nous disparus, la famille reste. Tu avais donné à la France des défenseurs, tu as encore à former des hommes qui travailleront dans la paix à sa prospérité et à sa gloire. »

A son tour, il tombe ; et de cette belle famille de cinq fils un seul reste, Gilbert. Les plus magnifiques fleurs intellectuelles, les plus riantes moissons morales ont été fauchées ; mais leur parfum persiste et s'élève au-dessus des gerbes fanées.

1. Lettre du lieutenant-colonel du 409^e : « Il a servi son pays de toutes ses forces et de tout son cœur, jusqu'au suprême sacrifice. »

Certes, beaucoup de soldats marchèrent dans la souffrance physique et vers la mort sans récrimination, mais aussi sans élan, comme obéissant à une sorte de force insurmontable, de fatalité, contre laquelle toute résistance était vaine ; par contre, les cas apparaissent innombrables, particulièrement dans notre contrée chevaleresque et idéaliste, de sacrifices volontairement acceptés et même cherchés. Les frères Robet ne furent pas seuls à envisager avec enthousiasme, en pleine clarté, en pleine lucidité, et non pas à l'heure confuse où l'âme quitte son enveloppe mortelle, l'arrachement possible à toutes les affections d'ici-bas.

Des lettres splendides, qu'il est impossible de manier, de lire, sans que le cœur se serre ou vibre, nous ont été remises. C'est une carrière de diamant ; il suffit de se baisser pour y ramasser une infinité de pierres précieuses. Nos soldats ont mis dans les plateaux de la balance le salut du pays et leur propre existence : voyez quel faible prix ils donnent à la vie et comme le salut du pays l'emporte !

« La vie, c'est bien peu de choses dans la boue des tranchées, dans le contact journalier avec la mort, écrit le jeune Jagot ; le corps a perdu beaucoup de son importance ; l'âme rayonne d'une lumière plus intense et les graves problèmes de l'au-delà la préoccupent... On vit d'une existence surnaturelle, on s'est dématérialisé ¹. »

Le corps souffre, il est affreux à voir dans la fange abominable des tranchées ; il tombe haché par la mitraille, exsangue ; mais au-dessus de son abjection et de son martyre, l'âme rayonne. Elle est immortelle, elle seule a de la valeur. Sous la plume de

1. *Entre Nous*, nov. 1917. Lettre de Jagot.

nos jeunes gens, cette idée revient fréquemment : la plus belle mort est celle du soldat. René Boislève, cultivateur à Saint-Mars-du-Désert, écrit, après la mort de son frère Félix, tué à Quennevières : « J'ai souvent dit aux hommes qui m'entouraient que la plus belle mort qu'un homme puisse faire, c'est sur le champ de bataille. »

Cette même idée, Raymond Huet, de Saint-Aignan, l'exprime, non sans magnificence, dans une lettre à son père, après la mort de son frère Henri :

« Si tu avais vu un champ de bataille, tu saurais le peu de prix de la vie ; tu comprendrais combien l'existence d'ici est peu de chose. On n'a qu'un regret, c'est de ne pouvoir la donner dix fois pour la cause que nous défendons. Songe donc, c'est si beau, mourir pour la France ! Ah ! quel nom ! Il renferme tout : l'honneur, la bravoure, la civilisation, la beauté, la poésie. Mourir pour ce pays si beau, dont le sol est si fécond, mourir pour le village qui nous a vus naître, mourir pour ceux qu'on y a laissés, mourir et donner notre vie pour ceux qui nous l'ont donnée, pour toi, mon cher Papa, et pour Maman. Aurait-on la lâcheté de regretter quelque chose en se sacrifiant ? L'idéal, pour toi, serait de nous considérer tous, en ce moment, comme perdus à jamais ; tu sais bien qu'une chose donnée de bon cœur ne se réclame plus, et c'est bien de bon cœur que tu nous a donnés à la France. Je connais ton immense patriotisme, ton dévouement inlassable à la Patrie : tu ne nous as pas prêtés. Eh bien ! si elle nous rend, tant mieux ; mais, d'ici là, aucune pensée ne devrait mettre de l'amertume dans la beauté sublime de ton sacrifice. »

Ce mot sacrifice est comme un leit-motiv aux notes graves. Il retentit à chaque écho de ces lettres douloureuses. Le sous-

lieutenant nantais Edouard Lorois vient d'apprendre la mort de son frère André ; il mande à ses parents : « J'ai fait, moi aussi, de toute mon âme, le sacrifice de ma vie. Ne soyez pas inquiets ! » Pauvres parents ! Ce deuxième fils va tomber comme le premier.

Fait typique, ce qui semble le plus dur aux yeux de quelques-uns, ce n'est pas le sacrifice de la vie, celui des années nombreuses, sans doute étalées devant eux, mais ce sont les difficultés de l'heure présente, les nuits tourmentées, la fatigue, le froid, la maladie. « Le sacrifice actuel, écrit Louis Guérin, est pénible surtout par sa longueur ; mais que tous ceux qui sont là-bas, dans notre cher pays de Bretagne, sachent bien que nous mourrons plutôt que de laisser la victoire aux Allemands ¹. »

Pourquoi pleurer la perte d'une existence, dont le plus pur, le plus ineffable, le plus immortel moment est justement la fin, lorsque cette fin est consacrée à la Patrie ? Un sous-lieutenant nazairien blessé, Léopold Robert, en traitement à l'Hôpital de Rennes, apprend la mort de ses anciens camarades, de ses amis d'enfance. Avant de repartir au combat, il envisage de sang-froid cette mort à laquelle lui-même a bien failli être livré et qui l'attend peut-être. « N'était-ce la douleur profonde de ces pauvres veuves, de ces chers petits, privés des caresses de leur père, écrit-il, c'est bien la mort la plus belle, la plus glorieuse que l'on puisse rêver... A ces veuves éplorées, à ces chers petits, j'envoie de loin mes condoléances les plus sincères ; et pour mes frères d'armes, je prie Dieu de leur donner, dans la patrie céleste, la meilleure place. »

1. *Echo du Patronage N.-D.-de-Bon-Port*, Nantes ; Pierre Royet, nommé plus haut, écrit : « Balles et obus ne nous effraient pas ; seules, les misères en perspective de l'hiver nous épouvantent un peu. Mais, vive la France, quand même ! »

Au ciel, se revoir au ciel, dans la gloire d'un triomphe sans limite, cet espoir se retrouve constamment aux lettres de ces jeunes gens dont les lendemains terrestres sont inconnus. Auguste Emeriaud, de Vallet, s'est entendu avec quelques camarades : si l'un meurt, les autres préviendront la famille. Que celle-ci soit donc tranquille. « Si je suis tué, vous aurez la nouvelle de suite, écrit-il à ses parents, et nous nous reverrons au ciel. » Il mourut, et son frère Donatien, tombé à son tour en revenant d'Allemagne, l'a rejoint dans la patrie des élus innombrables, où tous ceux qui s'aiment ici-bas se réuniront, parents et amis ; les pères y retrouveront leurs fils, les frères, leurs frères...

Voici la lettre très touchante en son exquise simplicité, d'un soldat ordonnance, Mathurin Le Pichon, dont le seul désir est de revoir là-haut son chef, le lieutenant Nicol. Il écrit à M. Nicol père : « Il y aura deux mois, pour le mois de mai, que j'aurai été son ordonnance. Nous étions comme deux frères. Il était pour moi très gentil, il me reste à le remercier. Nous espérons que, plus tard, nous serons réunis ; je prie Dieu qu'il nous rassemble un jour à venir ¹. »

Pourtant, cette vie que l'on sacrifie ainsi de gaieté de cœur, elle a ses bons moments ; les routes ne sont pas toujours bordées d'épineux buissons, hérissées de cailloux déchirants. Tenez, même maintenant, en pleine guerre, au front, par ce clair dimanche de juin, il y a pour l'âme jeune et pensive des minutes de ravissements profonds. Eugène Giraudet a vingt ans ; il guerroye en Alsace ; il séjourne dans une magnifique vallée vosgienne, à Corcieux. Il fait beau, la nature est en fête ; il se laisse aller aux

1. Mathurin Le Pichon, d'Inguigniel (Morbihan).

plus douces rêveries. Ecoutez-le : « Je suis assis sous un chêne, les pieds pendants au-dessus d'un ruisseau qui chante en courant. Les oiseaux célèbrent le printemps à plein gosier. Très haut, des aéros se croisent, et, plus haut encore, un ciel d'une pureté sans égale, qui semble se refléter dans les myosotis qui m'entourent.

» A ma droite, les cloches sonnent à pleine volée ; ce doit être l'heure de la messe. A ma gauche, la fanfare du bataillon joue des airs entraînants. Et moi, je suis bien seul, caché dans les hautes herbes qui m'enivrent de leurs parfums. Je parie que vous m'entrevoiez de loin, vous griffonnant ces lignes. A cent mètres de moi, les enfants cueillent des fleurs ; l'un d'eux s'approche, je lui demande ce qu'il veut en faire. Fièremment, il me répond : Vous ne savez donc pas que c'est aujourd'hui la Fête-Dieu ? Hélas non ! je ne le savais pas, et, pourtant, ce son de cloches aurait dû m'y faire penser... »

Et ce souvenir évoque dans son âme tout un passé bleu et charmant ; puis, il s'attriste : ce passé renaîtra-t-il ? Mais pourquoi cette ombre de mélancolie ? N'est-il pas à la guerre pour un but surhumain ? Le reste n'est rien. Il exprime tous ces sentiments opposés en ces lignes toutes parfumées de juvénile fierté : « Ah ! comme je voudrais être parmi vous ! Un devoir impérieux me retient ici ; je suis soldat ; j'ai un noble devoir à remplir dans le grand drame qui se déroule à l'heure actuelle. Je fais le sacrifice de ma jeunesse pour Dieu et pour la France. Je veux faire mon devoir coûte que coûte ; je suis résolu à ne reculer devant rien 1. » Il ne reculera pas, quand la mort viendra, de ses bras avides, cueillir sa jeunesse, pour la porter là où elle ne se flétrira jamais.

1. *Entre Nous*, 5 juin 1915, Eug. Giraudet, de Saint-Mars-de-Coutais.

Quelques-uns de ces adolescents, de longtemps, durant toute leur courte existence, ont attendu le moment inéluctable de la justice. Leur prime enfance a été assombrie par les récits de 1870, écoutés de la bouche paternelle. Dès 1914, la confiance monte en leur âme comme une sève printanière ; ils croient fermement à la victoire.

Lisez cette sorte de prophétie d'un jeune nantais, Jacques Loiret, écrivant en mars 1909, d'un collège de Rennes à son père : « Il est, d'ailleurs, probable que je verrais la guerre avec l'Allemagne. Cette fois, ce sera l'Allemagne qui connaîtra la déroute et la défaite. » La guerre éclate. Jacques part. Le voici à Ancenis, à la caserne. Le 1^{er} août 1914, il adresse à son père une lettre vibrante : « Ça y est ! C'est à notre génération que va incomber dans quelques jours la gloire et l'honneur de venger nos désastres de 1870. Nous nous y emploierons de toutes nos forces et la victoire nous sourira. Ne vous chagrinez pas, car vous êtes certain que si je viens à être tué dans cette guerre, ce sera la conscience tranquille, content d'avoir fait mon devoir jusqu'au bout et prêt à paraître devant Dieu 1. »

Si je viens à être tué, ce sera la conscience tranquille, dit Jacques Loiret, donc en brave ; Antoine Legendre fixe encore plus nettement la même décision de bravoure. Non, l'Allemand ne mettra pas la main sur lui ! Et cela, il veut que sa famille le sache. « Quoi qu'il arrive, souvenez-vous de moi, écrit-il : jamais l'ennemi ne m'aura vivant. Si la mort vient me faucher, je serai

1. Marquis de Bellevue, *Livre d'Or du Collège Saint-Vincent de Rennes*, I, 283.

mort en brave, dans la pleine ardeur de mes vingt ans. » Il en fut ainsi ¹.

Beaucoup, tout en proclamant leur patriotisme, s'en remettent simplement à la volonté divine. La vie n'a de valeur que par son prolongement dans l'éternité ; Dieu donne l'existence et la retire. S'il l'enlève, il récompense, en retour, celui qui s'en va docile et consentant ; il comble de faveurs ceux des siens qui restent, ses parents, sa Patrie toute entière...

Charles Pellerin de la Vergne manifeste cette chrétienne résignation. Il s'est engagé, aux premières heures de la guerre. Comme ceux de sa caste, il est glorieux de servir. Le jour où, pour la première fois, il mène son escouade au combat, il confesse : « J'ai éprouvé le plus grand orgueil de toute ma vie. » Mais cette pensée d'orgueil n'est pas vile, elle est légitime. Il la justifie ainsi : « Je n'aurai pas à en rougir devant Dieu, je le remercie, au contraire, de me l'avoir fait connaître... J'avais dans le sang le culte de l'armée, comme une religion... Je m'en remets à Dieu de la fin de mon aventure. S'il Lui plaît que je revienne, je L'en bénirai avec tous les miens. Mais, tout d'abord, que je vive ou que je meure pour sa plus grande gloire, le salut de la France et le bonheur de ma famille, que sa volonté soit faite ! »

Pourrait-on trouver des paroles de plus entière soumission et de plus complète bonne volonté ? Ce n'est pas le fatalisme aveugle du musulman, pour qui la mort, voulue par Dieu, demeure absolument stérile. C'est l'affirmation que de tout ce qui tombe

1. Antoine Legendre, de Legé. Lettre du 29 juin 1918. Il tombe, le 10 juillet suivant. *Bull. du Collège Saint-Joseph, d'Arcenis*. La lettre de Ch. Pellerin de la Vergne, de Carquefou, qui suit, figure au même *Bulletin*.

quelque chose s'élève, qu'au-dessus des sépulcres les roses reflouissent, que des sacrifices pleinement acceptés, des immolations innombrables la vie universelle bénéficie.

Charles Pellerin de la Vergne s'en alla ainsi, fier, courageux et noblement résigné à son sort inconnu, vers le gouffre fumant et mugissant, où il fut englouti.

Nous rencontrerons les plus belles pages de ce genre, dans ce que nous appellerons les testaments de soldats. Ce sont parfois de vrais testaments, au sens propre du mot, écrits quand sonna le tocsin de la mobilisation ; d'autres fois, de simples lettres souillées de fange, portant, pour ainsi dire, le sceau de la tranchée, griffonnées à la hâte, à la veille d'une grande bataille, d'une mission dangereuse, et où celui qui écrit a tenu à mettre, pour ses camarades, pour ses parents, pour ses enfants, ses ultimes intentions.

Un prêtre soldat, l'abbé Ambroise Josnin, possède une âme douce, mais déterminée. La mort ne l'épouvante pas ; au contraire, il l'envisage avec joie et sous une forme toute auréolée de piété évangélique. « Seigneur, il ne me déplairait pas de mourir sur le champ de bataille, dans l'exercice de votre charité, pour, un jour, ressusciter, en compagnie de tous les glorieux, avec la chasuble de ma messe sur la bure du soldat. D'avance et de grand cœur, je vous offre ma vie pour le rachat des âmes, la grandeur chrétienne de la France et l'honneur de la sainte Eglise. »

Voici le testament que, dès les premiers jours de la guerre, le prêtre écrivait :

« Le 2 août 1914, au soir ; en guerre. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Demain matin, je pars à la guerre, après avoir célébré peut-être ma dernière messe. Ma bien chère et

vénérée Mère, maintenant que la cruelle séparation est accomplie, je me sens presque calme et je pars sans regret. Je bénis la divine Providence qui m'a donné une si bonne mère, une si douce famille ; bénie soit-elle pour tous ses bienfaits, surtout pour celui du sacerdoce dont elle a honoré ma maison. Ma famille et le sacerdoce resteront jusqu'à la fin mes deux fiertés et mes deux amours. Je suis prêt à mourir sans chagrin, et j'espère, sinon sans contrition, du moins sans remords. Un prêtre est à sa place au milieu des combattants et des mourants. Je demande à Dieu de faire un peu son œuvre en servant ma patrie et de m'appeler, si c'est sa volonté, après lui avoir envoyé beaucoup d'âmes au ciel. »

Il ne mourra qu'aux dernières heures de la guerre, dans la fameuse offensive de juillet 1918. Il aura donc eu le temps de servir de longues années Dieu et la Patrie ¹.

Un autre prêtre, le lieutenant Landais, demande simplement aux siens qu'après sa mort il ne soit plus question de son corps : « Oui, je vous écris ces quelques mots dans des circonstances telles qu'on n'en a pas encore vu de semblables... Mes dernières volontés sont les suivantes : laissez mon corps reposer sur le coin de la France que j'aurai contribué à défendre. »

Il tombe peu après, les deux jambes broyées. Tandis qu'on s'empresse autour de lui, il trouve la force de dire : « Mes pauvres chasseurs, comme ils doivent souffrir ! » Jusqu'à la fin, c'est aux autres que va sa pitié. Il dort de son dernier sommeil là où il a été frappé, selon son désir ².

1. L'abbé Bachelier, *Prêtre de Guerre*, l'abbé Josnin. Né à la Chevrolière, professeur à la Collégiale de Saint-Donatien.

2. Alcide Bachelier ; *Un Nantais prêtre-soldat*, G. Landais.

Le sous-lieutenant Edouard Lorois manifeste une espérance : « Il y a longtemps, dit-il, que j'ai fait le sacrifice de ma vie, que je l'ai offert à Dieu avec toutes les souffrances passées, présentes et futures. Je ne demanderai qu'une chose, c'est d'être tué sur le coup ; car s'il fallait demeurer estropié, je préférerais cent fois la mort. »

Il comprend bien que ce souhait est purement platonique. Jeté dans la fournaise, il ne peut rien, il ne sait rien, il ne voit rien. Aussi, ajoute-t-il : « Que la volonté de Dieu soit faite ! Je ne regretterai qu'une chose, c'est la douleur que vous causerait ma mort, jointe à celle de mon André chéri. » La prière du soldat fut exaucée : la mort le prit en entier, avide de cette victime qui voulait être totale.

Un jeune soldat, presque un enfant, — il sort à peine du Lycée, — René Préaubert, est à Cholet, incorporé au 77^e. La frontière appelle ; il attend son tour et prend ses dispositions. A tout hasard, il écrit son testament et le confie à un notaire. S'il meurt, le document devra être envoyé à sa famille. Il part, et jamais son entrain ne fléchit. Ses lettres dénotent une candeur, une droiture de sentiments extrême, une parfaite sérénité.

« Nuit du 13 août 1914. Frontière d'Alsace. Le ciel est absolument couvert d'étoiles et nombreuses sont les étoiles filantes ; à chacune, je lance l'espoir de la victoire et je mets toute ma confiance et ma vie en Celui qui est là-haut et règle la nature... Balles et obus se disputent nos têtes...

» Près Reims, 19 octobre 1914. Tandis que les balles sifflent au-dessus de nos têtes, chacun de nous pense à tous ceux qu'il aime et qu'il a laissés là-bas. Cette pensée, au lieu d'affaiblir le moral, est au contraire un facteur puissant de courage et rend très doux le sentiment du devoir, en le fortifiant sans cesse...

» Zonnebeke, près Ypres, le 29 octobre. Dieu nous protégera et ne nous abandonnera pas. Il a déjà décidé de notre vie ; ce qu'il fait sera bien fait. »

Un jour, il tombe déchiqueté par un obus. Malgré son horrible blessure, il refuse l'aide de ses hommes, pour se traîner au poste de secours. Privé de l'usage de la parole, il a le courage d'écrire : « Si je meurs, dites à ma mère que je prierai pour elle. » Et ce billet, tout taché de son sang, relique sacrée, parvient à la pauvre mère. Une autre relique aussi navrante, aussi réconfortante, lui fut remise, quelques jours après : le testament déposé par son cher fils chez le notaire de Cholet. Qui pourrait le lire sans émotion ?

« Nous allons partir en guerre et je suis très courageux et fier. L'heure a sonné, et cette heure amènera celle de la victoire. Pour le succès et la gloire de la France, beaucoup de vies humaines sont sacrifiées. Je suis confiant ; mais, néanmoins, il se peut que mon devoir là-bas m'appelle à donner ma vie pour la Patrie.

» Je vous aime, mes chers Parents, aussi ardemment qu'un fils peut aimer ses parents ; mais si, cependant, le devoir m'appelle, vous auriez honte de moi, si vous appreniez que j'ai faibli. Je vous laisse donc tout ce si modeste héritage de lettres et de bibelots qui m'ont été chers. Ma pensée sera chaque jour avec vous et votre image me réconfortera. Je vous laisse dans cette lettre tout mon amour, mon seul amour. Dieu vous aide et ne vous abandonne pas... Adieu ¹. »

1. Le frère aîné de René Préaubert, Louis, âgé de 40 ans, père de famille, écrit après cette mort : « Il faut réagir et surmonter son chagrin, pour avoir la force de faire son devoir ». Il le fera, lui aussi, jusqu'à la mort.

Un autre jeune Nantais, ami intime de René Préaubert, Sylvain Royé, écrit à M. et Mme Préaubert, après le décès de leurs deux fils, une lettre qui révèle dans cette jeunesse vibrante de l'avant-guerre un parfait équilibre des facultés morales et intellectuelles.

« Pour vous, quelle gloire, suppliciente certes, mais quelle gloire ! Vous avez bu toute la lie, mais dans quel somptueux calice ! Il y a sur cette mémoire et sur cette jeunesse brisée l'inscription la plus haute : tué à l'ennemi ; René Préaubert tué à l'ennemi. — Je ne sais pas si nous sommes encore capables de comprendre tout le superbe de cela !

» C'était hier de la légende, pour nous qui avons vingt ans ; c'était très loin et très beau ; c'était un peu effrayant. Et voici que, chaque jour, nous cherchons dans le journal la glorieuse et abominable rubrique : tué à l'ennemi ; — et ce sont ceux de la génération, mes amis, mes frères, ceux qui ont eu les mêmes élans et les mêmes espoirs que moi, dont les noms sont inscrits dans la colonne. »

Sylvain Royé va bientôt à son tour comme son ami, laisser aux siens l'inscription la plus haute : tué à l'ennemi. Quelles promesses la mort en lui a fauchées ! Il aimait l'art et la poésie, les belles choses, et il savait harmonieusement exprimer ses sentiments. Quelques semaines avant cette fin brutale, il écrivait une poésie pleine de souveraine élévation : *Prière dans la tranchée*, dont nous extrayons les strophes suivantes :

Seigneur, nous n'avons pas dans l'abandon des larmes
Oublié votre gloire et trahi votre nom.
Nous n'avons pas douté du retour de nos armes...
Le jour va-t-il venir des résurrections ?

Les blés jaunes sont hauts entre les forêts vertes ;
La France attend debout le prix de ses douleurs ;
Aux moissons de demain les granges sont ouvertes,
Le jour va-t-il sonner des guérisons... Seigneur ?

Le fruit est lourd, Seigneur, l'après-midi sommeille ;
Nous n'avons épargné ni l'effort, ni l'espoir ;
Souffrez que le fruit tombe au creux de nos corbeilles
Et que nous rentrions joyeux avant le soir.

Le soir tombe... semblable au-dessus des deux lignes.
Semblable de tendresse et de rédemption ;
Encore un jour passé que nous abandonnons,
Pour mieux aimer demain dont l'espoir nous fait signe.

Le soir tombe... Seigneur, sous sa feinte douceur
Que cache-t-il, tendant la trame de son ombre ?
Quel invisible doigt parmi nos rangs dénombre
Ceux dont le dernier jour sera ce jour qui meurt ?

Quels d'entre nous verront le prochain crépuscule ?
Quels verront la victoire et l'ultime combat ?
Notre désir grandit, s'exalte, se débat,
Et, douloureux, se tend vers le but qui recule...

Constant Alliot, chef cantonnier à Carquefou, vient de se marier. C'est le premier grand bonheur qui lui arrive dans la vie. Deux mois plus tard, l'appel des armes l'arrache des bras de sa femme. Qu'importe ! Il n'y a pas de sacrifice trop grand pour le salut du pays. Il le dit en partant et, un jour, à la veille d'un assaut, où il a la quasi-certitude de rester, il le répète avec fermeté, avec résignation, à sa femme et à sa mère, dans une lettre superbe. Tout ce bonheur si frêle, toute cette existence heureuse, à peine éclos et si riche d'espérances, il donne tout ; il vide sa pauvre corbeille pleine de ces fleurs fragiles, aux pieds de la Patrie angoissée. Et la Patrie, comme il l'écrit, c'est aussi la Bretagne, la Vendée.

« Au moment où vous recevrez cette lettre, le grand évène-

ment sera accompli ; je puis dire que nous partons ce soir vers minuit dans la tranchée de première ligne, pour faire l'attaque à la baïonnette demain matin, vers cinq heures.

» Chère Maman et chère petite Femme, apprenez que je vais courageusement vers le sacrifice. Je vous ai déjà dit que je me suis confessé et que j'ai communiqué, il y a quelques jours. J'ai la conscience tranquille, car je sais que je vais accomplir mon devoir. Je sais que c'est pour vous, chère Maman et chère petite Epouse que je lutte ; c'est pour empêcher les Barbares d'envahir notre beau pays de Bretagne et de Vendée.

» Je meurs content, puisque je meurs en brave, pour ma patrie, qui est la France. Si le malheur veut que je reste sur le champ de bataille, je viens vous faire un dernier adieu. Adieu, chère Maman ; merci mille fois de la bonne éducation chrétienne que tu m'as donnée. Tu as vu comment s'est passée ma jeunesse, souvent, hélas ! pas bien gaie ; je la finis par le sacrifice.

» Adieu ! chère Maman ; je te préparerai une place dans le ciel ! Adieu, chère petite Epouse, avec qui je devais passer ma vie ! Adieu les projets d'avenir, le bonheur, les plaisirs ! Adieu... Au ciel, un jour ! — Votre fils et mari pour la vie 1. »

Le lendemain du jour où il écrivait cette lettre si noble en sa simplicité, l'humble cantonnier tombait.

François de Robien part à la guerre avec l'élan de la jeunesse, mais avec l'esprit de réflexion d'un homme conscient des lourdes responsabilités que la Patrie a mis sur ses épaules d'aspirant. Il doit être un guide, même un modèle ; il l'est au plus haut point.

1. *Express de l'Ouest*, 1^{er} juillet 1915.

Un jour, il essaie d'entraîner ses hommes sur une passerelle disputée, comme un autre soldat galvanisa jadis les siens au pont d'Arcole ; il raconte simplement la scène dans une lettre à sa famille : « Je passe par-dessus une des passerelles que l'on avait jetées sur notre première ligne, et, à grands renforts de cris, j'essaie d'entraîner ma section ; mais les balles pleuvent et les miens règlent leur allure sur la section de gauche qui hésite. »

Une autre fois, le 8 juillet 1915, il écrit : « Le journal vous aura appris la reprise du plateau de Sauvieux ; c'est l'œuvre du 25^e, et en particulier de ma compagnie. Avec ma section, dans notre charge à la baïonnette, j'ai même dépassé le but à atteindre ; trois fois, les obus m'ont projeté en l'air, ma capote n'est qu'un lambeau déchiété. »

Il sait qu'un aspirant est peu de chose et que plus le grade est élevé, plus grande est l'influence : il vise les galons de lieutenant. Jadis, on imposait aux futurs chevaliers les plus pénibles des épreuves ; François de Robien n'ignore pas qu'il n'obtiendra les galons d'or qu'après avoir acquis au feu cette dure expérience. « Si je ne tombe pas, vous pouvez être certains que j'aurai le galon avant peu ; toutefois, comme je n'écrirai peut-être plus indéfiniment, je tiens à mettre bien en évidence que je pars très crânement, plein de confiance que ceux qui sortiront de l'enfer où nous allons nous lancer les premiers, avec les noirs, verront se dessiner sur toutes les parties du front la plus belle victoire. »

« Si je ne tombe pas, » dit-il ; mais, il sait la mort rôdant autour de lui, dans la tranchée, dans la mêlée ; il a prévu la possibilité de son étreinte suprême. Bien mieux même, il veut aller au-devant d'elle, car rien n'est un si grand exemple qu'une belle mort ; ceux qui en sont les témoins ne peuvent manquer d'en être

meilleurs. Dans un document portant sur son enveloppe cachetée : A ouvrir par mes parents, au cas où j'aurais été frappé mortellement, François de Robien confesse sa foi religieuse et patriotique, son désir d'être comme un drapeau que l'on suit ; il précise jusqu'à la façon modeste dont il voudrait être inhumé.

Et puis, tristement, après ces paroles de décision, l'enfant, à la pensée de l'affreuse séparation, laisse saigner son pauvre cœur torturé. C'est très beau et très humain :

« Mon cher Papa, ma chère Maman, quand vous recevrez ces deux pages, il ne vous restera plus qu'à prier pour moi. Ne pleurez pas, songez bien plutôt que la Providence a ses desseins et qu'il vaut encore mieux qu'elle ait marqué mon heure sur le champ de bataille, vous laissant la consolation de me savoir mort pour le plus beau des devoirs.

» Je mourrai bien prêt, je l'espère ; que cette lettre, toutefois, me soit une occasion pour affirmer que je m'en vais plein de confiance dans la miséricorde divine. Si j'ai trop souvent eu des périodes de relâchement, à l'occasion de mes devoirs religieux, je demande au bon Dieu qu'il accepte le sacrifice de ma vie, pour ne pas me les compter à leur juste valeur, au jugement de l'au-delà.

» Ne possédant rien en propre, je ne puis disposer de rien ; je souhaiterais toutefois qu'il fût remis, à titre de souvenir, un objet m'ayant appartenu aux deux ou trois camarades que l'on sait avoir été pour moi de vrais et bons amis ; que si l'on retrouvait sur moi quelque argent, lorsque je serai relevé, je demande que cet argent soit donné aux chasseurs les plus nécessiteux de ma section.

» S'il était possible de retrouver mon corps, je le voudrais

enterré à Saint-Germain, et porté au cimetière par des fermiers de la commune.

» Je sais, en partant prendre ma part de cette terrible guerre, toutes les difficultés que je vais rencontrer dans l'exécution de mes devoirs de chef et de soldat, et aussi que *la balle qui me frappera, je l'aurai presque cherchée pour payer d'exemple devant des soldats sur lesquels un aspirant de vingt ans ne peut guère avoir d'ascendant.*

» La guerre, telle qu'elle est faite actuellement est la chose la plus affreuse qui se puisse concevoir. Une existence compte bien peu. Si vous ne pouviez apprendre comment je suis tombé, soyez assurés, du moins, que j'aurai tenu à porter haut le nom de Robien, dont j'ai toujours été si fier.

» Adieu, mon cher Papa, ma chère Maman, je vous aime tant. Qu'il est terrible de se séparer ainsi de tout ! Je vous embrasse. J'embrasse mes sœurs, j'embrasse mon frère ¹.

Il croit aussi à la récompense éternelle du soldat, il croit que Dieu exalte les martyrs du Droit comme ceux de la Foi, le commandant de Brémont d'Ars. Il le dit en quelques phrases où sonne toute la fierté héréditaire :

« Devant la mort possible et que je souhaite glorieuse, comme il sied à nous autres, je vous demande de prier Dieu pour que, si je suis tué à la tête de mes hussards, l'âme loyale d'un soldat aille auprès de Lui. Je pars demain soir à la frontière ;

1. François de Robien, fils du conseiller général de la Loire-Inférieure, lui-même commandant pendant la guerre, frère d'Ignace de Robien qui, prisonnier, tenta plusieurs fois de s'évader, et devint plus tard, pendant deux ans, officier d'ordonnance du général Le Rond, en Haute-Silésie.

pensez à la France et dites-vous bien qu'elle sera victorieuse. »

Il eut la mort désirée. Il tomba à la tête de ses hussards, à Ethe, en Belgique ; et son âme loyale de soldat s'envola dans l'espace éthéré ¹.

Le lieutenant porte-drapeau au 93^e d'Infanterie territoriale Ch. M. a la conscience tranquille ; ses affaires morales sont en ordre. Il ne l'ignore pas, un porte-drapeau est une cible ; il s'attend à tout. Il a une femme et cinq enfants ; s'il meurt, il leur lèguera un patrimoine d'honneur, mais il tient à bien affirmer, en un document destiné à être remis à sa veuve, en cas de malheur, et son désir que sa mort serve à son pays, qu'elle ne soit pas stérile, et sa malédiction envers ceux qui ont voulu la guerre :

« Mon sacrifice est donc fait. Hier, pendant que les balles sifflaient, j'ai récité un acte de contrition suprême, en recommandant mon âme à Dieu, le priant, en outre, de ne pas abandonner ma chère famille...

» Les hommes, créatures de Dieu, sont bien coupables de déchaîner de pareils cataclysmes, qui rompent les belles ordonnances de la nature faites d'harmonie et d'amour. Enfin, le mal est fait ; récriminer ne sert à rien, mourir est peu de chose en

1. *L'Ouest-Eclair*, 20 avril 1917. — Voici une autre lettre du même genre, d'un autre héros : « J'ai fait le sacrifice de ma vie pour Dieu et pour la France, depuis le premier jour de la guerre. Si le bon Dieu veut ma vie, je te demande, ma chère épouse, de vivre pour notre petite enfant. » Le lieutenant Campfort, qui écrivait ces lignes, les scella de son sang ; il tomba au champ d'honneur. Il était de Plessé. Cf. *Le Courrier de Saint-Nazaire* 17 août 1918. — René Greif, de Saint-Nazaire, terriblement blessé à l'abdomen, expire « en s'efforçant de sourire, donnant ainsi le plus bel exemple de sang-froid, de courage et d'esprit de sacrifices. »

somme, et il faudra y passer tôt ou tard. Je voudrais au moins avoir la consolation que ma mort sera utile à mon pays, afin que la civilisation dont nous jouissons repousse à jamais un pareil fléau ¹. »

Lucien Bettenfeld également maudit le crime de ceux qui déchaînèrent sur le globe l'atroce calamité de la guerre. Il a hâte de connaître un autre royaume dont les habitants s'aiment entre eux, d'où sont bannies toute ruse et toute violence. Il tourne ses regards vers l'éternité. Il écrit à son oncle :

« Je vous écris cette lettre au moment de monter aux tranchées. Je vous l'écris au cas où je ne reviendrais pas, car nous allons avoir affaire à forte partie. Donc, si vous recevez cette lettre, qui sera envoyée par mon sergent-major, n'espérez plus rien ; c'est que j'aurai cessé d'exister. Ne me pleurez pas, ma mort est digne d'envie ; je n'en aurais jamais rêvé une plus belle...

» Voici mes dernières volontés : vous ferez ramener mes restes après la guerre, si cela est possible ; car ma plus grande peine serait de rester seul sur le bord d'une route, sans que jamais personne ne vienne s'agenouiller sur ma tombe. Il est bien entendu que ceci reste lié avec la possibilité.

» Je quitte cette vie en disant non pas : adieu, mais : au revoir, dans un monde meilleur, où la méchanceté des hommes n'occasionne pas de pareilles tueries.

» Ma dernière pensée est pour vous ; je vous demande pardon

1. Le lieutenant Ch. M., de Châteaubriant, échappa heureusement à la mort.

de la peine que j'ai pu vous occasionner parfois, et vous envoie mes plus affectueux baisers et ma dernière pensée. »

Il adresse à sa sœur une autre lettre toute pleine de la même acceptation du sacrifice.

« A ma chère petite Hélène,

» Cette lettre qui contient mes dernières pensées t'apporte en même temps mes plus affectueux baisers.

» Je te défends de pleurer. Tu n'en as pas le droit, car bien d'autres disparaissent, qui sont plus utiles que moi. Je te demande seulement de garder pour moi un souvenir de tendresse et d'amitié. De mon côté, je veillerai sur toi là-haut, et j'espère que tu auras dans cette vie de misère le bonheur que tu mérites.

» Au revoir, chère Sœur ; à toi mes dernières pensées et mes plus affectueux baisers ¹. »

La plupart de ces lettres, on le voit, ont été écrites aux minutes d'anxiété, durant les tragiques veillées des armes, où le cœur battait plus fort, où le cerveau embrassait tout un monde tumultueux de souvenirs, d'affections, de sentiments divers. Les hommes se hâtaient de repasser tout cela dans leur esprit, parce que peut-être, ils ne pourraient pas plus tard, après l'orage imminent, écrire ni parler, étant rayés de la liste des vivants ; ce serait fini de leur existence humaine.

Le capitaine aviateur Honoré de Lareinty-Tolozan adresse à ses amis, le 20 février 1916, des adieux d'une mélancolie élégiaque.

1. Lucien Bettenfeld était de Pornichet, où son oncle, M. Rio, habite également.

Cela rappelle Ovide ou notre André Chénier ; mais on y trouve en même temps une note guerrière, tel qu'il convient à l'homme et aux circonstances :

« Si je trouve la mort pendant cette campagne, ne me plaignez pas, mon rêve sera réalisé, j'aurai eu la joie immense de donner ma vie à ma chère France. Mes amis Barth et Pimodan ont montré qu'ils savaient mourir ; et leur vieil ami, celui qui les aimait tant, aura su tomber aussi en vrai Français.

» Vous tous qui restez, souvenez-vous d'un ami auquel vous étiez bien chers. Au milieu de vos joies et de vos parties de chasse, appelez-vous celui qui n'est plus, mais qui ne vous oublie pas. En tombant, ma dernière pensée aura été pour vous, et mes lèvres glacées souriront encore à ma France. La mort n'est qu'un mot : mourir en soldat est l'honneur suprême que je souhaite avidement. Soyez tous des braves ; je vous attends tous ; à bientôt. Je vous embrasse en criant : Vive la France. »

Quelle véhémence dans les plus nobles sentiments ! Quelle affection passionnée pour son pays ! Ne dirait-on pas que sa Patrie lui a fait boire un philtre d'amour ? La France, la France avant tout, très haut, sur un autel ; puis, plus bas, (cela c'est aussi la France) ses amis. Rien autre chose. Pour qu'elles aient tout leur sens devant la postérité, ces paroles devaient se réaliser dans l'immolation : le 5 mai suivant, le capitaine tombait au champ d'honneur ¹.

1. Honoré de Lareinty-Tolozan, fils du député, petit-fils du sénateur de la Loire-Inférieure.

Rapprochons d'Honoré de Lareinty le fils d'un autre député de la Loire-Inférieure, le capitaine comte Fernand de Cazenove de Pradines. Arrière petit-fils, — comme Guillaume de Bouillé, — du général vendéen

Le plus souvent, le testament est adressé directement par le rédacteur à sa famille. Il est destiné à remonter les courages des êtres aimés, à les avertir, dans un danger imminent, du deuil possible, et si ce deuil arrive, à en atténuer la rigueur par la caresse posthume d'un rayon de gloire.

Le sous-lieutenant Etienne Moreil, chargé d'une mission pleine de péril, où il laissera sa vie, informe les siens en ces termes :

« La mission que j'ai à remplir est assez dangereuse ; mais j'irai, coûte que coûte, jusqu'au bout. Jusqu'ici j'ai fait mon devoir de soldat français ; je vous le prouve et vous le prouverai encore. Vous avez été fiers de moi, je vous ai fait honneur et au pays également ; moi, de mon côté, je suis content, et, si je tombe

Bonchamps : « Grâce pour les prisonniers, » il était le petit-fils du comte Fern. de Bouillé, tombé à Patay, le 2 déc. 1870. alors que son propre père, le futur député, y perdait un bras. Le capit. de Cazenove engagé à dix-huit ans, avait fait la campagne de Madagascar. La guerre éclate ; « ayant de ses devoirs militaires la plus haute conception, » il collectionne de flatteuses citations...

Lorsque son beau-frère, M. de la Madelaine, est tué, il écrit à sa propre femme : « Dis aux siens qu'ils pleurent, mais qu'ils soient fiers. » Dans toutes ses lettres, l'état d'âme héréditaire apparaît. « Je sais que moi, écrit-il, quand je regardais les uniformes de mon grand-père et de mon père, il me semblait que mon cœur était meilleur. Journallement, je considérais les taches de sang, et combien de fois ne t'ai-je pas dit que je voudrais être comme eux. » — « Je veux que mes enfants se rendent compte de ce que leurs anciens ont fait de beau, mande-t-il un autre jour. C'est avec ces souvenirs de gloire et de douleur, hélas ! qu'on devient bon. »

Il voulait être comme ses ancêtres, il le fut ; et ses enfants se rendront compte de ce qu'il a fait de beau, en tombant pour sa Patrie, à la tête de sa compagnie, le 20 juillet 1916.

vous pourrez dire que je suis tombé en brave et en héros. J'ai du courage, ayez-en de votre côté ; tout ira bien. Le devoir du soldat français n'est pas de rester là ; il a à marcher de l'avant, et il marchera. Je suis heureux, car j'ai des soldats qui me suivront partout et ne me laisseront pas entre les mains des ennemis ¹. »

Beaucoup de soldats disent éprouver des pressentiments, heureux ou fâcheux. Les uns se déclarent certains de revenir, même certains de n'être jamais blessés. Sont-ils convaincus d'avoir percé l'impénétrable avenir ou veulent-ils tranquilliser leur famille ? On ne le saura jamais. « Je te reviendrai, sois-en bien sûre, écrit à sa mère le capitaine Jules Châtelier, pour t'aimer encore beaucoup, comme autrefois. » Il sera tué ².

D'autres, dès les premières heures, semblent avoir la conviction de leur mort, qui rentreront sains et saufs au foyer. En somme, rares sont les privilégiés auxquels est réellement dévoilé le mystère de leur destinée. Le sous-lieutenant Renaud du Dresnay et Charles Frioux paraissent avoir été de ceux-là ; quelque chose, venu des profondeurs de l'au-delà, les pénètre d'une persuasion mortelle : Renaud du Dresnay, aviateur réputé, a déjà gagné cinq citations et combattu dans maints duels aériens ; il sait que celui qu'il livrera demain sera le dernier ; il écrit à ses parents, le 18 septembre 1918, veille de sa mort : « *Fiat voluntas tua*. Dieu met fin à mes jours. Puisse ma mort être utile à ma Patrie et apporter un brin de gloire à ma famille. Je ne crains pas la mort : j'ai confiance en l'immense miséricorde de Dieu auquel je crois de toute

1. Le sous-lieut. Etienne Moreil, de Frossay.
2. Le capitaine Jules Châtelier, de Nantes.

mon âme. Je ne regrette pas la vie. Je regrette seulement les larmes que je vous coûterai... Je ne suis pas à plaindre. J'ai fait le sacrifice de ma vie, le jour où je me suis engagé. Mais j'offre à Dieu mes souffrances dernières, et mon agonie pour la France, ainsi que pour vous qui m'êtes si chers ¹. »

Charles Frioux tient également à consoler lui-même ses parents, à leur marquer, dans des adieux définitifs, toute son affection, toute la reconnaissance dont son cœur déborde. Il écrit à sa sœur : « Chère petite sœur, quand tu recevras cette lettre, ton frère ne sera plus de ce monde, la guerre l'aura tué. Sois bonne envers papa et maman, pense à ce qu'ils ont fait pour toi, pour ta pauvre sœur Alphonsine et pour moi. Ne leur cause pas d'ennuis. Ils commencent à être vieux, sois leur sauvegarde ; songe qu'ils n'ont plus que toi, pour leur assurer une vieillesse heureuse, ce que j'aurais fait, si j'avais été là. » Quelques jours après avoir donné ces touchants conseils de mourant à sa jeune sœur, Charles Frioux avait cessé de vivre ².

1. Le sous-lieut. Renaud du Dresnay, de Drefféac. Cf. le *Courrier de Saint-Nazaire*, 23 juin 1917.

2. Charles Frioux était employé à la *Société Générale* de Saint-Nazaire. Autres exemples de pressentiments : Henri Guillet, élève au Séminaire, appartient à une famille qui a six des siens aux tranchées. Il part. Bientôt il écrit : « *Je sens* que je ne reviendrai pas de la guerre. Mon sacrifice serait plus méritoire si j'étais prêtre ; mais, j'ai l'espoir qu'il sera utile quand même. Sans arrière-pensée, j'offre mon sang pour Dieu et pour la France. » Son pressentiment ne l'a pas trompé. Il meurt, à vingt ans. — *Courrier de Saint-Nazaire*, 5 juin 1915. — Le capitaine Michel Civrac, de Nantes, écrit, à la veille de l'assaut où il doit périr : « Ce soir, ma pauvre carcasse tremble un peu. Je sais si bien ce qui m'attend demain ! Je ferai pourtant, tout mon devoir... J'embrasse ma femme et mon petit. J'ai communié ce matin ; je suis absolument prêt. » Le lendemain il tombait, la poitrine percée de balles, après être entré le premier dans le village de Saint-Laurent-Blangy, Pas-de-Calais, conquis au prix de son sang.

Georges Bâtard, de Saint-Hilaire-de-Chaléons, fait aussi de sa jeune sœur la confidente de ses ultimes pensées. Et ce qu'il lui a écrit est une des plus pures, des plus harmonieuses pages que l'on puisse lire. Sa lettre est la beauté absolue ; elle mériterait de figurer dans toutes les anthologies françaises. Ce n'est, cependant, pas de la simple littérature ; celui qui l'a écrite est déjà penché au bord de la tombe ; son pied glisse ; et, à de pareils instants, les phrases vaines et fleuries n'éclosent pas sur les lèvres des hommes. Mais on y trouve, en une langue impeccable, l'expression de sublimes sentiments : l'ardent désir d'une Humanité heureuse, l'amour de la Patrie, celui de la famille et la croyance en l'immortalité de l'âme. Voici ce document, qu'il est impossible de lire sans qu'on en ressente la puissante émotion :

« Je suis à la tête d'une section que j'ai le devoir de mener à l'ennemi, quand l'ordre m'en sera donné. Or, il me faut avant tout montrer l'exemple, pour que les hommes, en me regardant, se disent : Tiens, il n'a pas peur, l'aspirant, c'est un poilu ; allons-y. — Eh dame ! si tu es à ta place, c'est-à-dire en avant, tu es vite repéré. Et vlan, ça y est...

» Eh bien ! petite Sœur, si je tombe ainsi, ce sera très beau ; j'aurai là une mort enviable. Tomber en pleine jeunesse, au service de la France, quelle fin idéale !

» Je me rappelle qu'autrefois, sur les bancs du collège, je rêvais de pareils sacrifices : mourir pour mon Dieu ! ... Depuis, j'avais cru que ces sentiments-là, c'était bon pour les collégiens. Mais, vois-tu, je suis resté le même, ne rêvant que plaies et bosses.

» Ne pleure pas trop ; dis-toi bien que ton Georges n'a eu

que de très hautes pensées morales en expirant et qu'il a donné son seul bien, sa vie, pour la cause de l'Humanité, la plus sainte de toutes. Tu consoleras notre chère maman, tu lui diras de porter fièrement le deuil de son fils, qui est mort en pensant à elle. Qu'elle remercie Dieu d'avoir permis cet honneur chez ses enfants et qu'elle ne regrette en rien de m'avoir donné à la Patrie !

» J'ai des petits-neveux, que je ne connais pas encore ; tu leur diras plus tard : Oui, il y avait un tonton qui aimait beaucoup la vie et qui l'a donnée sans regret pour la France. Et les petits ouvriront de grands yeux. Quelquefois, à l'église, on annoncera une messe pour ton Georges, mort au champ d'honneur, et cela comblera de joie notre cher papa, qui nous regarde de là-haut.

» Adieu, petite Sœur, chère Maman, et vous tous, Frères et Sœurs qui survivrez à cette grande guerre. Adieu, je vous embrasse de toute mon âme. » Rendez-vous dans l'éternité. »

Cette lettre est datée des tranchées de la Ville-au-Bois, 3 avril 1915. Le 27 septembre suivant, Georges Bâtard se fait tuer comme sous-lieutenant au 129^e d'Infanterie. Sa mère peut porter avec orgueil, comme il le voulait, le deuil de son fils ¹.

Des documents de ce genre n'indiquent point dans les soldats

1. Cette lettre a été tirée d'*Entre Nous*. Voici, à titre documentaire, les deux citations que nous connaissons de Georges Bâtard : Comme aspirant, « sous un feu violent de mitrailleuses et d'artillerie, est sorti de sa tranchée et est allé chercher entre les deux lignes, un homme grièvement blessé, qu'il a réussi à ramener. » 20 juin 1915. — Comme sous-lieutenant, « S'est élancé, le 25 septembre 1915, à l'assaut de tranchées puissamment défendues ; a été tué, alors qu'il allait atteindre la tranchée de deuxième ligne ; a donné à tous le plus bel exemple de courage, de dévouement et de mépris du danger. » Ordre de l'Armée, 20 oct. 1915.

des hommes veules et courbés, toujours obéissant au doigt d'une Fatalité ténébreuse, marchant dans une inconscience de demi-brutes à l'abattoir inutile. Si l'armée fut un troupeau, ce troupeau posséda en son sein assez d'éléments supérieurs pour maintenir les résistances, redresser les faiblesses. L'immense majorité de ces élites nous fut inconnue ; mais nous devons saluer bien bas celles que nous voyons ainsi émerger, silhouettes lumineuses, sur la foule grise de millions de combattants.

LES PRISONNIERS QUI S'ÉVADENT

LES PRISONNIERS QUI S'ÉVADENT

On ne dira jamais assez ce que fut la détresse de nos prisonniers de guerre. Si ceux détachés dans les fermes, dans les carrières, dans les exploitations agricoles et forestières échappèrent plus facilement à l'odieuse surveillance de leurs geôliers, beaucoup, dans des chantiers, dans des ports, dans des mines, dans des usines, connurent les pires tortures.

A la moindre désobéissance, on les attachait au poteau d'infamie, on les flagellait. S'ils s'obstinaient, on les expédiait aux camps de représailles. Tous ceux qui ont peiné dans ces bagnes odieux en ont rapporté des souvenirs d'horreur. Là, les coups pleuvaient, la nourriture était rare, malpropre, immangeable, les nouvelles de France supprimées. C'était l'enfer. A Cassel, par exemple, qui fut la honte de l'Allemagne, on traita nos hommes, comme jamais en France on ne traita les animaux.

Certains camps de représailles étaient placés à l'arrière même des premières lignes boches, dans la zone de feu, fait absolument contraire au droit des gens. Un interné du camp de Romagnes, à dix kilomètres derrière les premières lignes ennemies, raconte que « dans ce tombeau » beaucoup de prisonniers moururent à la suite de mauvais traitements. Le régime du camp :

du travail et des coups ; comme nourriture, « le matin, imitation de café ; le midi, soupe d'eau avec quelques morceaux de betteraves noyées ; le soir idem ; 250 grammes de pain par jour. Pour se reposer d'une telle journée, le sol humide, avec des milliers de poux ¹. »

Dans la géhenne, s'ils souffraient, s'ils dépérissaient, s'ils voyaient chaque jour quelques-uns de leurs camarades emportés par le typhus, la faim, le froid, la nostalgie, la tuberculose, ils ne perdaient point leur bonne humeur pour cela. L'alouette française chantait dans la brume. Si l'aigle prussien avait la force — encore pour un temps — la petite alouette le dominait par cet élément ailé, impondérable : l'esprit.

Emile Aubin et sept de ses camarades, las de la captivité, tentent de s'échapper. Durant huit jours, ils errent par les campagnes. Les provisions s'épuisent. Découragés, désorientés, ils se lancent en pleine ville et se font arrêter. Le camp de géonies les attend. Aubin raconte ce passé abominable, coupé de leurs moins sombres. Les souvenirs pénibles de la captivité s'égaient de quelques bons tours joués aux geôliers.

« En janvier, où nous mourions de faim, chaque jour nous recevions un hareng salé. Avec de la neige, nous représentons le fort de Douaumont. Sur la butte, nous piquons nos harengs, coiffés d'un morceau de patate, en forme de képi. Au bas de la butte, le reste de nos harengs coiffés de casques à pointe, également en pommes de terre, les deux armées figurées en nombre très inégal. Nous nous mettons sur nos paillasses. Les Boches s'amènent. Quelle colère ! Pas de coupables, naturellement.

1. Lettre de J. Martin, de Saint-Herblain, également pays d'Emile Aubin, nommé plus loin.

» Privés de tabac, nous avions réussi à nous en procurer ; un soldat français en avait plein sa musette. Il fut conduit devant le commandant. Là, plus une miette ; le prisonnier avait tout semé sur son parcours et les camarades l'avaient ramassé. Qui fut puni ? La sentinelle ! »

Cependant, la tristesse, une tristesse infinie, flotte au fond de tout cela. Rarement la correspondance des prisonniers, surveillée, muselée, raconte leur misère. Et ne pouvoir dire sa peine, n'est-ce pas pour le cœur supplicié la pire des tortures, celle qui aggrave toutes les autres et les rend plus irrémédiables ? Parfois, aux lignes de certaines lettres échappées à l'œil soupçonneux des gardiens, on trouve des plaintes touchantes ; mais la résignation reste entière, la foi dans la victoire inébranlable. Un prisonnier écrit :

« Je sens chaque jour cette vie me peser davantage, parce que j'y suis et que je n'y peux rien. Les jours se succèdent, mornes et tristes, sans pouvoir apporter de changement appréciable. Et, pourtant, je sais bien que j'ai tort de me plaindre, car beaucoup souffrent plus que moi et courent plus de risques ¹. »

Ces cœurs si nobles, si français, si humains, dont la douleur s'efface, quand ils songent à celle de leurs camarades, poussent plus loin encore le christianisme de leur générosité. Martyrisés, traînés sur la claie, s'ils maudissent leurs bourreaux, ils ne se sentent pas le droit de leur rendre œil pour œil, dent pour dent, lorsque ceux-ci se trouvent à leur merci et désarmés. Ils gardent sur la "kultur" orgueilleuse et féroce la supériorité de leur civilisation de douceur et d'indulgence.

1. Lettre de Joseph Viaud, de Vallet.

du travail et des coups ; comme nourriture, « le matin, imitation de café ; le midi, soupe d'eau avec quelques morceaux de betteraves noyées ; le soir idem ; 250 grammes de pain par jour. Pour se reposer d'une telle journée, le sol humide, avec des milliers de poux ¹. »

Dans la géhenne, s'ils souffraient, s'ils dépérissaient, s'ils voyaient chaque jour quelques-uns de leurs camarades emportés par le typhus, la faim, le froid, la nostalgie, la tuberculose, ils ne perdaient point leur bonne humeur pour cela. L'alouette française chantait dans la brume. Si l'aigle prussien avait la force — encore pour un temps — la petite alouette le dominait par cet élément ailé, impondérable : l'esprit.

Emile Aubin et sept de ses camarades, las de la captivité, tentent de s'échapper. Durant huit jours, ils errent par les campagnes. Les provisions s'épuisent. Découragés, désorientés, ils se lancent en pleine ville et se font arrêter. Le camp de géonies les attend. Aubin raconte ce passé abominable, coupé de leurs moins sombres. Les souvenirs pénibles de la captivité s'égaient de quelques bons tours joués aux geôliers.

« En janvier, où nous mourions de faim, chaque jour nous recevions un hareng salé. Avec de la neige, nous représentons le fort de Douaumont. Sur la butte, nous piquons nos harengs, coiffés d'un morceau de patate, en forme de képi. Au bas de la butte, le reste de nos harengs coiffés de casques à pointe, également en pommes de terre, les deux armées figurées en nombre très inégal. Nous nous mettons sur nos paillasses. Les Boches s'amènent. Quelle colère ! Pas de coupables, naturellement.

1. Lettre de J. Martin, de Saint-Herblain, également pays d'Emile Aubin, nommé plus loin.

» Privés de tabac, nous avions réussi à nous en procurer ; un soldat français en avait plein sa musette. Il fut conduit devant le commandant. Là, plus une miette ; le prisonnier avait tout semé sur son parcours et les camarades l'avaient ramassé. Qui fut puni ? La sentinelle ! »

Cependant, la tristesse, une tristesse infinie, flotte au fond de tout cela. Rarement la correspondance des prisonniers, surveillée, muselée, raconte leur misère. Et ne pouvoir dire sa peine, n'est-ce pas pour le cœur supplicié la pire des tortures, celle qui aggrave toutes les autres et les rend plus irrémédiables ? Parfois, aux lignes de certaines lettres échappées à l'œil soupçonneux des gardiens, on trouve des plaintes touchantes ; mais la résignation reste entière, la foi dans la victoire inébranlable. Un prisonnier écrit :

« Je sens chaque jour cette vie me peser davantage, parce que j'y suis et que je n'y peux rien. Les jours se succèdent, mornes et tristes, sans pouvoir apporter de changement appréciable. Et, pourtant, je sais bien que j'ai tort de me plaindre, car beaucoup souffrent plus que moi et courent plus de risques ¹. »

Ces cœurs si nobles, si français, si humains, dont la douleur s'efface, quand ils songent à celle de leurs camarades, poussent plus loin encore le christianisme de leur générosité. Martyrisés, traînés sur la claie, s'ils maudissent leurs bourreaux, ils ne se sentent pas le droit de leur rendre œil pour œil, dent pour dent, lorsque ceux-ci se trouvent à leur merci et désarmés. Ils gardent sur la "kultur" orgueilleuse et féroce la supériorité de leur civilisation de douceur et d'indulgence.

1. Lettre de Joseph Viaud, de Vallet.

Pierre Paboïs est pris à Thiaumont. Blessé, malade, délabré, il séjourne d'abord quatre mois à l'hôpital de Giessen, puis il est dirigé sur des carrières. Là, on le condamne, pour une faute légère, à plusieurs semaines de strafkommando, sorte de compagnie de discipline. Lisez la lettre que, plus tard, après l'armistice, devenu à son tour gardien de prisonniers, il écrira :

« Il fallait travailler ou crever, pas de pardon, et fournir une quantité déterminée d'ouvrage. Dans la neige jusqu'au ventre ; nourriture insuffisante et mauvaise ; maltraités comme des bêtes de somme, à coups de crosse de fusil et à coups de bottes. Il nous en ont fait voir de cruelles. Eh bien ! maintenant, je les garde, à mon tour, mais je n'ai pas le cœur de leur faire de misère ¹. »

Beaucoup moururent sur la terre d'exil ; d'autres furent rapatriés à temps, grâce à la Croix-Rouge, et vinrent demander à leur Patrie la guérison de maux, de si longs mois soufferts ; l'immense majorité dut attendre l'heure tardive de la victoire.

Le peuple orgueilleux qui dit n'avoir pas été vaincu, parce que les pieds de nos chevaux n'ont pas foulé son territoire, oublie les scènes révolutionnaires qui accompagnèrent la défaite. Nos prisonniers, eux, s'en souviennent ; ils se rappellent les officiers dépouillés de leurs insignes ; quelques-uns de ces derniers invitaient même les soldats à chanter la *Marseillaise* ². La brute, longtemps maintenue par l'espoir de ripailles futures, se déchaina, sous l'effort d'un désastre imprévu.

Certains de nos prisonniers n'ont pas voulu attendre ce jour

1. Pierre Paboïs, de Saint-Herblain.

2. Récits d'Auguste Guérin, de Nantes ; d'Ernest Gourmaud, de Legé, etc...

libérateur d'une victoire pour eux certaine, mais dont la date était inconnue ; ils ont préféré tenter la fuite. Mieux valait, à leurs yeux, risquer de mourir sous les balles, en passant la frontière, que de périr lentement, consumés par la nostalgie ou tordus par la faim. C'est parce que leur évasion fut toujours une preuve singulière de bravoure, de sang-froid, de ténacité que nous leur avons consacré ce chapitre spécial.

Il y eut des cas d'évasion où toutes les qualités de l'esprit et du corps durent s'unir pour un résultat presque inaccessible. Dans le convoi d'évadés arrivé à Nantes, en juin 1917, figurait un soldat qui réussit à la onzième tentative. Après la dixième, on l'avait plongé au fond d'une mine, pour y mourir d'horreur et d'ennui. De ce sépulchre, il devait ressusciter ; une corde de 600 mètres pendait dans ce puits ténébreux. Une nuit, notre homme saisit la corde, monta les 600 mètres et gagna la campagne. L'évasion du fameux Latude des cachots de la Bastille n'est rien à côté de ce coup d'audace. La frontière hollandaise se déroulait à soixante kilomètres de là ; il parvint à la passer ¹.

Les Russes s'évadaient par cinquante, par cent à la fois, en sabots et armés de bâtons. Rien ne résistait à leur poussée farouche. Il en tombait quelques-uns en route ; les autres conquéraient la liberté. Le plus difficile était toujours de se sauver du camp. Dans celui de Friedrichfeld, des travaux patients et ingénieux furent pratiqués, en vue d'une évasion collective ; 800 prisonniers devaient partir à la fois. On avait creusé un tunnel à plusieurs branches, boisé avec des caisses à biscuits et éclairé à l'électricité, grâce à un embranchement pris sur le

1. Récit de ses camarades ; le nom n'a pu être retrouvé.

courant électrique du camp. Il s'agissait de passer par-dessous un réseau de fils de fer électrifiés.

Au camp de Darmstadt, un tunnel fut également entrepris. Tant d'efforts persévérants ne devaient pas aboutir. Trop de personnes connaissaient le secret, et parmi les prisonniers se rencontraient des gens de toutes les races. Au moment où les malheureux voyaient déjà briller l'aube de la délivrance, un poing plus lourd s'abattit sur eux ¹.

Combien, près du but suprême, après des nuits et des nuits de marche, expirèrent sous les coups de feu des sentinelles, ou tombèrent aux mains des sbires lancés à leur poursuite ² ! Ils expiaient le plus souvent par leur échec le manque d'une préparation en rapport avec les difficultés. Une évasion à travers un pays ennemi, dont on ne connaissait pas la langue, était toujours une chose fort délicate. L'entreprise devait être minutieusement étudiée sous toutes ses faces. Il fallait d'abord se procurer une boussole, une carte. On obtenait parfois ces précieux instruments des geôliers eux-mêmes, au moyen d'un peu de pain blanc, d'une tablette de chocolat ; quelquefois, on les recevait indirectement du Ministère de la Guerre français ou des Consulats de France en Hollande.

Des fugitifs parvinrent à se diriger avec l'aide de cette éternelle amie du marin, du voyageur nocturne, qu'est l'étoile polaire. Le procédé demandait une grande habitude du livre céleste, et ce livre n'était pas ouvert toutes les nuits.

1. Récit de Baptiste Barré, de Vallet, qui travailla au tunnel de Darmstadt.

2. Comme le sergent nantais Proust, échappé de Limburg et arrêté à la frontière hollandaise. Son camarade Duchesne, parti avec lui, mais qui savait l'allemand, se tira d'affaire.

Un paysan de Saint-Herblain, Jules Brétéché, avait passé dix-huit mois en Allemagne, aux environs de Dusseldorf, dans une mine pleine de gaz délétères; il soupirait depuis longtemps après la liberté; mais n'ayant en main ni carte ni boussole, il hésitait. Il se décida enfin et partit avec un camarade belge. Ils échappèrent aux chiens allemands, grâce à une grande quantité de poivre emportée avec eux. Ils se terraient le jour et repartaient la nuit, les yeux sur les étoiles, comme les Mages. Ils allaient vers la frontière hollandaise et savaient qu'ils devaient marcher en direction nord-ouest. La Grande-Ourse les dirigeait de son phare protecteur. Ils atteignirent le but, après de multiples péripéties ¹.

Pierre Grouel, récidiviste de l'évasion, passe aux yeux des Boches pour avoir mauvaise tête. Ils ont peut-être raison. De ce vigneron, ils ont fait un mineur : Grouel extrait du charbon dans les entrailles de la terre; il étouffe. Il s'évade. On le rattrape, à cinq kilomètres de la frontière. Après quinze jours de cellule, on l'envoie à Minden travailler dans d'inextricables marais; puis à Dulmen, encore dans des mines. Il s'évade et échoue à sept kilomètres de son but.

De nouveau, c'est la cellule, puis le camp de représailles, impitoyable, terrible; on le frappe à coups de crosses et de bottes ferrées. Il se sauve pour la troisième fois; c'est toujours vers la Hollande qu'il se dirige; pour la troisième fois, la destinée lui est contraire. On le replonge dans la mine affreuse et noire. Il tombe malade. Mis au lazaret, il doit la santé uniquement à sa forte constitution, à son désir frénétique de vivre. Guéri, il travaille à une

1. Jules Brétéché, de Saint-Herblain. La Revue *L'Astronomie de Paris* publia le récit de cette marche aux étoiles.

fabrique de fourches. Atteint d'une appendicite, il est transporté à l'hôpital et opéré. On le ramène au camp.

Bien que débilité, il sent aussi vivace en son cœur l'amour de la liberté. Avec quatre camarades, il donne cinquante marks à la sentinelle ; à cette époque, dans l'Allemagne fatiguée, tout s'achète : les surhommes ne sont même plus des hommes. Nos cinq compagnons se mettent en route. Ils font 150 kilomètres à pied et atteignent, après des risques divers, le territoire hospitalier de la Hollande ¹.

Ce sont toujours les mêmes qui s'évadent, soit que leur désir d'indépendance domine tout : les dangers, la faim, les fatigues ; soit que l'âpre saveur des périls déjà bravés leur revienne invinciblement à la bouche.

« C'est étonnant que tu sois revenu vivant d'Allemagne avec ton sale (sic) caractère, » dit à Georges Brochard un de ses camarades. Le fait est que Brochard était une forte tête : blessé le 29 août 1914, à Montcornet (Aisne) et fait prisonnier, il fut interné dans un camp auprès de Cologne. Il ne tarda pas à regimber et à se faire envoyer au camp de représailles de Soltau. Là, employé à extraire de la tourbe d'un marais, il avait de l'eau jusqu'au ventre. Il refusa de travailler. On le lia dix-sept jours au poteau, deux heures le matin, deux heures le soir.

Malade, souffrant encore de sa blessure, il fut mis au camp de Friedrichfeld, en Westphalie, où, fumeur invétéré, privé de tabac, il passait son temps à tirer des feuilles de chêne une fumée peu narcotique. Il se rétablit et alla à Rheinhausen, chez Krupp.

1. Pierre Grouel, de Bouguenais.

On y mourait de faim. Le camp se trouvait à trente kilomètres de la Hollande : l'occasion de fuir était tentante. Un soir, Brochard, qui avait demandé intentionnellement à faire partie de l'équipe de nuit des hauts fourneaux, s'enfonça dans un tuyau d'égout, revêtit des habits civils qu'il avait pu se procurer, sauta une palissade et, rampant de buisson en buisson, se sauva dans les ténèbres.

D'ordinaire, les soldats s'évadaient par petits groupes, se soutenant les uns les autres ; Brochard partit seul et ce fut très dur. Il ne possédait ni carte, ni boussole ; il se dirigeait par la mousse couvrant du côté Nord-Ouest, du côté de la pluie, le tronc des arbres. Il s'arrêtait le jour, tapi dans des cachettes hasardeuses, puis repartait la nuit.

A quatre kilomètres de la frontière hollandaise, blotti dans un trou, il vit passer près de lui une première patrouille composée de cyclistes. Il se réjouissait d'avoir échappé à son investigation, lorsque survint une autre ronde, celle-ci de gendarmes à pied, précédée de chiens policiers. Il comprit le sort qui l'attendait. A ces chiens dressés spécialement on donnait à sentir les effets des prisonniers, leurs paillasses.

Découvert, Brochard est renvoyé au camp de Friedrichfeld et condamné à 15 jours de prison. Il purge sa peine et se sauve. Les quelques jours de mauvaise liberté dont il a joui lui ont mis la fièvre dans le cœur. La frontière est loin, qu'importe ! On s'aperçoit immédiatement de sa disparition. On le poursuit, on tire à coups de fusils sur lui, on le rattrape. 21 jours de prison et la portion congrue : une gamelle tous les quatre jours. On espère bien, par ce régime affaiblissant, empêcher toute velléité d'escapade chez Brochard. On réussit à merveille, si bien même que ce

traitement singulier finit de ravager la santé du captif. Il est reconnu assez malade pour être envoyé en Suisse. — Enfin, c'est la liberté complète : mais au prix de quelles souffrances ¹ !

Baptiste Lechat est employé de commerce à Liège, lorsque éclate la guerre ; il ne peut quitter la place investie. Il vit les jours lugubres du siège ; il partage le sort des habitants et connaît une dure captivité. Il sait bien que la France appelait ses enfants en état de la défendre. A trois reprises, il tente de fuir, et trois fois ses projets sont contrariés. Une quatrième, il réussit, mais non sans risques : au moment où il atteint la frontière hollandaise, il se voit assailli par quarante soldats allemands ; il refuse de s'arrêter. Une salve retentit. Lechat est manqué : « Maladroits ! ² »

L'évasion de Léon Chéneau se trouve favorisée par des circonstances imprévues. Il travaille à la campagne dans un kommando. Un soir, avec ses huit camarades, la patronne étant absente, il s'esquive. Le voici dans une petite ville. Comment faire ? Où aller ? Un mystérieux civil se présente, prend neuf billets pour une ville hollandaise assez proche. Nos compatriotes montent dans le train et gagnent la Hollande aussi facilement qu'en temps de paix ³.

La plupart des évadés passèrent la frontière à pied, et il en passa beaucoup : quant Joseph Guérin arriva au Consulat de France, à Rotterdam, il y rencontra une centaine d'autres compatriotes. Le récit de cette évasion, faite en compagnie d'un

1. Georges Brochard, né à Paris, de parents habitant Maisdon, est revenu à Nantes travailler aux Chantiers de la Loire.

2. Lechat, de Savenay, neveu de M. Lechat, ancien Maire de Saint-Nazaire.

3. Léon Chéneau, de Nantes.

camarade nommé Marie, est l'un des plus dramatiques que nous ayons eus entre les mains ¹. Il montre une préparation soignée jusque dans ses plus infimes détails, et dans l'exécution un courage, un sang-froid dignes de ceux des chouans d'autrefois, qui ouvraient les portes des prisons et, filant à la barbe de leurs gardiens, s'enfonçaient dans les fourrés familiers.

Mais ici, il ne s'agit plus de pays repérés, il s'agit d'une contrée inconnue, hostile. Guérin et Marie ont combiné l'aventure depuis des semaines. Paysans habitués au travail de la terre, à la germination des graines, aux récoltes longtemps mises dans le sol, avant de fructifier, ils ont, chaque jour, caché de leurs repas, établi des réserves de biscuits et de chocolat. Ils se sont procuré une boussole et une mauvaise carte, où figurent uniquement les principaux centres. Au moment opportun, ils ont pris la clef des champs. Seul, un Russe a deviné quelque chose ; mais, ayant tenté lui même trois fois de s'évader, ils le savent, il se taira. La nuit descend ; ils emportent la lampe de la maison ; c'est leur seul larcin.

En route ! un peu de poivre sur les pas, pour dépister les chiens. Voici la pleine campagne, celle où chaque jour ils travaillent. Ils marchent vite. Déjà ce sont des pays inconnus. Ils vont, tourment les villages, se jettent dans des bois, dans des bosquets, au premier bruit, franchissent des ruisseaux, même une rivière de huit mètres de largeur. Le soir, ils se reposent sur la terre dure ou dans la neige, glacés jusqu'aux os, frissonnants, sans cesse souffrants de déceptions, d'erreurs de route ou de craintes mortelles.

1. Joseph Guérin, du Landreau ; son compagnon Louis Marie, était de la Seine-Inférieure.

Parfois, des voyageurs les croisent ; on échange de furtifs *gute Nacht*. Dans les clairières isolées, on allume du feu pour sécher les vêtements ; puis, en route ! Toujours du poivre au croisement des chemins. Le voyage se prolonge ainsi durant cinq nuits. Cependant, leurs pas sur la neige ont révélé leur présence ; ils se trouvent tout à coup cernés par cinq paysans armés de fusils. On les traite avec humanité. L'autorité militaire reprend possession des deux audacieux et les enferme dans une prison de village. — Mais la porte n'est pas solide. En hâte, à coups de hache, les Allemands la réparent. En les voyant faire, Guérin pense : il ne serait pas trop difficile de sortir de là. Dans deux jours seulement, ils doivent être dirigés sur un camp. Il n'y a donc pas à se presser. Ils se reposent tranquillement et réparent leurs forces par un repas à peu près convenable.

Au milieu de la deuxième nuit, ils se mettent à l'œuvre, descendent un barreau de la fenêtre, à l'aide d'un gros clou ramassé à terre. Après deux heures de travail, la brèche n'est guère grande et ils commencent à se décourager. Un autre moyen se présente heureusement à leur esprit. Une petite porte en fer destinée à l'entrée et à la sortie d'un baquet-latrine donne dans le couloir ; le trou paraît suffisant pour le passage d'un homme ; mais il faut ouvrir la porte...

« J'y introduis le gros clou, rapporte Guérin, dans le récit manuscrit de ses aventures ; et en faisant pesée j'essaie du côté du loquet ; rien ne bouge. J'essaie à nouveau du côté des gonds, je sens lever légèrement. Je prends courage et, sous une poussée plus forte, la porte complètement soulevée tombe. Je me glisse dans le trou, dans lequel j'ai un peu de mal à passer ; enfin, j'arrive à sortir, et aussitôt dans le couloir, je bondis à la porte extérieure ;

je cherche la fermeture. A ma grande surprise, la porte s'ouvre toute seule. Je retourne au trou, et à Marie, qui était déjà dans le couloir pour venir m'aider, je dis : La porte est ouverte, passe vite les affaires et en silence. En un instant nous voici dans le couloir.

» Nous enfilons nos souliers ; nous sommes prêts à sortir. Mais avant de partir, il faut explorer l'extérieur ; ce que je fais, pendant que Marie remet la petite porte de fer en place. Je jette un coup d'œil dehors ; j'aperçois, sur la route, à proximité, une ombre ; quelqu'un a dû entendre du bruit et monte la garde. L'ombre vient vers nous. Comme des lièvres sortant de leurs gîtes, nous détalons dans le sens opposé. Nous courons comme cela pendant deux kilomètres ; toutefois, au départ, nous semons un peu de poivre sur nos traces. Ce n'est qu'essoufflés, que nous arrêtons notre course, après quelques minutes d'écoute. Aucun bruit ne vient du village ; nous prenons la direction ouest et marchons vite, car il faut gagner du temps, il faut gagner de la distance. Avons-nous été vus ? Rien, rien ne nous le fait prévoir. Nous voilà sauvés pour la deuxième fois ; Dieu ne nous abandonnera pas, et c'est décidé et avec plus de courage que jamais, que nous reprenons la lutte et la route pour la terre de France. »

Ils recommencent donc leurs nuits de marche, parfois au travers des forêts, sans passages tracés, toujours recherchant les ravins et les endroits déserts, mais ramenés quand même aux fleuves et aux voies ferrées par la nécessité de ne pas perdre la direction, épargnant la nourriture emportée, vivant les jours au milieu d'alertes perpétuelles.

Une fois, des enfants boches qui jouent à la petite guerre les traitent en ennemis et les poursuivent avec des cris hostiles ; une autre fois, ils se heurtent à une sentinelle, à la porte d'un camp.

La sentinelle s'entretient galement avec une gretchen ; ils saluent les deux amoureux d'un gute Nacht, et passent. Ils atteignent la grande ligne vers Aix-la-Chapelle, dont le pont leur a été signalé comme très dangereux, à cause de l'intense circulation des trains. Le pont est d'ailleurs gardé. Cachés dans les broussailles, ils grimpent prudemment sur le remblai ; ils laissent venir un train de marchandises et franchissent la voie dans le bruit du dernier wagon. Il est temps : un express passe en trombe. La sentinelle, ayant entendu un faible bruit, s'agite, essaie de sonder les ténèbres. Trop tard ! Les deux fugitifs dévalent et se glissent déjà dans les fourrés.

Enfin, après quinze jours de cette existence mouvementée, ils traversent sans encombre la rivière-frontière, au point désigné par eux, avant leur départ. Ils sont sauvés. Mais la lassitude a été trop grande, l'émotion est trop forte ; une réaction se produit. « Je me sens tomber de fatigue ; les pieds écorchés me font horriblement mal, écrit Guérin. A 11 heures, nous allons faire établir notre identité, nous attendons un moment dans le bureau ; il fait très chaud. Je me sens pris de vertige, l'air me manque, je veux sortir, mais je tombe. Quelques secondes après, je me retrouve dehors, mon camarade m'arrose la figure avec de l'eau froide ; on m'apporte un bol de lait et je me remets enfin d'aplomb ; c'est la première syncope de ma vie. »

Un autre récit d'évasion par la Hollande non moins palpitant d'intérêt est celui de Maurice Gouin. La situation de Gouin, en réalité, apparaît toute spéciale. Blessé à la bataille de Maissin, il s'était dérobé aux recherches des patrouilles allemandes ; il n'était donc pas prisonnier, au sens propre du mot. Il l'était, cependant, retenu dans les mailles de l'occupation allemande. — Il se traîna à travers les bois ; un officier qu'on

emportait sur une civière put lui donner son revolver et ses jumelles. A côté de lui, chaque jour, des malheureux mouraient. Il parvint à se procurer des vêtements civils et se rendit à Landrichamp, auprès du Maire. Il le pria de prendre note de sa visite : il ne voulait pas passer pour un déserteur.

Alors, en compagnie d'un soldat belge, blessé comme lui, il commença de mener, au milieu d'habitants ardennais cachés au fond des forêts, une existence de Robinson Crusoe. Les deux camarades couchaient dans des huttes ; ils se nourrissaient de gibier fourni par des braconniers. Parfois, la nuit, pareils à des sangliers, ils s'aventuraient jusque dans un champ de pommes de terre et dérobaient leur nourriture.

Une fois remis de leurs blessures, ils sont résolus à tout pour rejoindre leurs drapeaux. Dans ce but, il faut franchir les lignes ennemies ; ils les franchiront, décidés à tuer ceux qui s'opposeraient à leur passage. Grâce au concours des vaillantes populations belges, après les plus dramatiques péripéties, après avoir erré dans des marécages où ils enfonçaient jusqu'aux genoux, ils se retrouvent frémissants et libres de l'autre côté de la frontière. Ils avaient vécu plus de huit mois dans les bois, comme des sauvages ¹.

Pas moins intéressant est le cas de Legal. Il était établi depuis quinze ans à Stuttgart ; la guerre le surprit et il fut envoyé dans un camp de concentration. Il n'eut qu'un désir : servir. Au prix de mille périls, il s'échappa du camp. Son acte était

1. Maurice Gouin, de la Baule. Cf. *Le Phare et Le Courrier de Saint-Nazaire*, 15 mai 1919.

d'autant plus méritoire qu'il laissait, comme otages entre les mains des Boches, sa femme et ses deux enfants, l'un de neuf ans et l'autre de treize.

Il existe diverses sortes de courages : le courage de la bataille, électrique et contagieux, dont ceux qui en manquent au début se sentent à la fin eux-mêmes remplis ; le courage calme de la tranchée, où il y a une part de devoir et parfois d'orgueil : on ne veut pas être au-dessous du niveau commun. Mais il y a encore le courage individuel sur lequel n'agissent ni l'orgueil, ni l'exemple, ni la contagion. Sa flamme trouve sans cesse en elle-même son aliment. C'est ce courage supérieur qui arracha Legal des bras de sa femme et de ses enfants, qui le jeta seul, sans compagnon, sur la route longue et périlleuse de la Patrie, qui le fit triompher d'innombrables embûches et atteindre la Suisse. De là, il rejoignit son régiment, où il était venu régulièrement accomplir ses périodes d'instruction, ayant bien l'espoir de faire le coup de feu contre ceux qu'il voyait de si près préparer la guerre contre nous. On comprendra d'autant mieux le mérite qu'il eut dans son entreprise, lorsqu'on saura qu'il dut traverser, pour la mener à bien, plus de 800 kilomètres de territoire ennemi ¹.

Il avait choisi la porte suisse pour fuir. La Hollande attirait nos prisonniers bien plus que la Suisse. Celle-ci, pourtant, ne se montrait pas moins accueillante, pas moins hospitalière ; mais elle apparaissait plus lointaine, moins abordable, interdite par la Forêt-Noire et le Rhin.

Non, elle ne se montra pas moins généreuse. Dès que les

1. François Legal, de Nantes.

prisonniers évadés franchissaient la ligne des poteaux-frontières, ils étaient salués par le cri de Vive la France que lançaient des milliers de poitrines ¹. « C'était pour nous, — écrit à sa mère Hervé Glotain, fusilier-marin, fait prisonnier après avoir pris part à l'épopée de Dixmude, — l'annonce de l'indépendance, l'aurore de la liberté. Ces milliers de Suisses qui nous acclamaient voulaient témoigner de leur attachement à cette noble France dont nous étions les fils et les défenseurs ². »

En dehors de la Suisse et de la Hollande, une autre issue existait, celle-là plus incertaine, hérissée de dangers particuliers : la traversée des lignes boches et la rentrée dans les lignes françaises. Le prisonnier qui la choisissait s'exposait aux coups de fusils des deux adversaires. Mais elle était plus tentante, cette voie qui menait en France directement, sans faire un circuit par l'étranger. Beaucoup la prirent ; quelques-uns d'entre eux tombèrent ; la plupart réussirent.

Léopold Pitard fut assez heureux pour trouver en face de lui, chose étrange, son propre régiment, le 123^e d'Infanterie et même sa propre compagnie. Fait prisonnier le 30 avril 1918, « malgré une résistance acharnée de sa part, » dit une citation, signée Pétain, il résolut de fuir. Ayant échoué, il décida de tenter à nouveau la chance et, le 7 septembre, après de nombreux incidents,

1. C'est en Suisse aussi que devaient d'abord séjourner les prisonniers que, pour raison de santé ou pour toute autre cause, lâchait à contre-cœur l'Allemagne. Ils y furent admirablement traités.

2. Hervé Glotain, de Saint-Malo-de-Guersac.

au cours desquels il risqua maintes fois sa vie, il réussit à franchir les lignes françaises, devant Saint-Quentin. Il rapportait au Commandement « des renseignements précieux sur la retraite de l'ennemi. »

Le récit de cette évasion mérite d'être conté. Pitard avait fui le camp de Soltau, en compagnie de deux camarades, après avoir percé une ouverture dans le plafond de la pièce où ils couchaient tous les trois et fait sauter un réseau de fils de fer barbelés. Durant la première nuit de marche, ils atteignirent la ligne Hindenburg; ils en traversèrent prudemment les travaux formidables. Après Saint-Quentin, ils se heurtèrent à des passages à niveau et à des marais. Les pistes étaient gardées; ils les franchirent en suivant des convois boches. Au point du jour, ils s'enfouirent dans une maison en ruines, au bord du canal du Nord. Ils y demeurèrent quatorze heures sans remuer, sans parler, à quelques mètres d'Allemands occupés à des travaux de fortification.

La nuit venue, ils se remirent en route. Ils cheminèrent, remontant le flot ennemi en pleine retraite. Habillés d'effets français, ayant arrondi leurs calots, ils fuyaient les lumières, évitaient de répondre, lorsqu'on leur adressait la parole, éternuaient, se mouchaient pour se donner une contenance et poursuivaient leur route, au milieu de la horde en désarroi.

Les voici près d'Hapencourt en feu. Plus loin, en traversant l'artillerie, ils remarquent nettement que l'Allemand n'a que des positions éventuelles. Ils sortent de ses lignes et se trouvent en pleine bataille. Au-dessus de leur tête, dans tous les sens, sifflent balles et obus; ils se jettent dans une tranchée. A onze heures du

matin, ils aperçoivent des soldats français s'avancant en tirailleurs. Ils sont sauvés !

Quels romans de Walter Scott, de Fenimore Cooper, de Jules Verne égaleraient en intérêt la narration de certaines de ces évasions, où tout fut mis en œuvre : la ruse, la bravoure, l'opiniâtreté, où il fallut ramper à la manière des Peaux-Rouges, courir, traverser des fleuves à la nage, vivre dans les bois, souffrir de la faim et du froid, et parfois lutter corps à corps, s'ouvrir une route dans le sang ?

L'évasion de Verger peut passer pour un modèle du genre. Pierre Verger était un rude poilu du 33^e Colonial. Le 13 juillet 1918, les Allemands avaient fait de grands préparatifs et comptaient sur le succès. Ils avertirent les Français, en lançant un petit ballonnet, qu'ils devaient se préparer à la retraite. C'était vraiment amène de leur part.

« Mais, écrit Verger, la retraite ne fut pas celle qu'ils espéraient. Les divisions coloniales : la 10^e, général Marchand; la 15^e, général Gouraud, étaient dans le secteur, et ces gars-là ne savent pas reculer. Ce secteur était celui entre Château-Thierry et Dormans. »

Une bataille acharnée s'en suivit. Trois fois, les colonnes allemandes s'avancent et trois fois elles sont refoulées à la baïonnette. La lutte se concentre surtout autour d'un vieux château, nid à mitrailleuses. Les cadavres s'amoncellent. Un jour entier de lutte affreuse, de remous, où le flot rageur va et vient dans une écume de sang. Devant Cercueil, la compagnie de Verger est

1. Léopold Pitard, employé au Ravitaillement, à Nantes. S'échappèrent avec lui Edouard Petit, du 123^e d'Infanterie et Gabriel Legrand, du 118^e.

criblée, cernée. Aucun espoir à attendre ; il faut se rendre. Aussitôt prisonnier, aussitôt fouillé. Puis, le Boche commande d'alimenter de bandes de cartouches ses mitrailleuses : on refuse. Alors un feu de salve s'ouvre sur ces vaincus récalcitrants : après cet abominable massacre, il ne reste de la 13^e Compagnie que deux survivants. Il faut bien obéir. Il faut porter les blessés boches, les blessés de chez nous au poste de secours, et enterrer tous les cadavres, sous le bombardement de notre artillerie qui s'est ressaisie.

« Tous les sénégalais, raconte Verger, furent fusillés. Après cela, nous fûmes envoyés à Coutancour (Marne). Nous nous trouvâmes 13.000 prisonniers français, anglais et italiens, faits le même jour. Les coloniaux sont de mauvaises têtes, on le sait, et à leur égard les ordres sont spécialement rigoureux. Comme on traversait la ville de Laon, des civils voulurent donner à boire à ces infortunés, fatigués d'une longue route ; les crosses des fusils s'abattirent sur leurs épaules et six prisonniers furent tués pour être sortis des rangs. »

Verger, affamé, en train de décharger des boîtes de conserves en cache une. Il est vu et, après une sévère correction à coups de trique, on le fourre dans une cellule d'un mètre de haut : quelque chose comme les fameuses cages de fer de Louis XI. Il y languit sept jours, n'ayant d'autre nourriture « qu'un peu de betterave et des coups de bâton. »

Il en sort, les forces anéanties, bien déterminé, pourtant, à fuir cette existence d'esclave. Il a pu garder, cachée sur lui, une paire de cisailles à fil de fer. Un soir, le 22 septembre, il en use ; en compagnie de sept camarades, il coupe les fils de fer du camp et s'esquive. Prétextant que le camp était près du front et pour

éviter les évasions, les Boches faisaient enlever leurs chaussures aux prisonniers. Ils partent donc, nu-pieds, comme les coureurs dans la savane, mais ils ont caché leurs souliers sous leurs vêtements. Une femme française restée à Saint-Juvin a fourni d'utiles indications : ils doivent se tirer de vases profondes et trois fois traverser la rivière de l'Aire, interdite par des fils de fer barbelés.

Le 24, ils entendent le canon français. O joie ! ils approchent du front. Ils se blottissent tout le jour dans un buisson. Hélas ! un obus français tombe et tue trois des fugitifs. Les autres se remettent en route, dispersés. Verger va maintenant avec un seul camarade. Tout à coup, le cri : werda — halte-là — retentit à leurs oreilles. Ils se couchent à terre, pensant bien n'avoir pas été vus. Mais la sentinelle les a aperçus. La scène qui suit est digne des plus mouvementés romans d'aventures. Ecoutez Verger.

« La sentinelle nous fait signe de nous lever. Nous nous levons. Elle tire sur nous, blessant et brûlant la figure de mon camarade. Comme elle mettait son arme en garde, je lui saute à la gorge et l'étreins durement. Le Boche lâche son arme et m'attrape, lui aussi ; je me voyais mort quand mon camarade blessé saisit la baïonnette de la sentinelle et l'enfile. Elle tombe en criant. Je lui ferme la g..... d'un coup de soulier bien marqué qui l'achève, et aussitôt nous la jetons dans la rivière.

» Ayant pris quelques grenades qui se trouvaient à son poste, nous avançons toujours vers les lignes qui nous sont indiquées par des fusées, lorsque tout à coup un bombardement effrayant commence. Nous regardons derrière nous : les Allemands attaquent ; nous sommes entre les lignes. Nous nous couchons dans un trou d'obus ; nous nous demandons ce qui va se passer... Personne ne vient

nous chercher. Le matin du 25 septembre, nous nous trouvons en face des Américains qui, nous prenant pour des Boches restés dans les lignes, tirent sur nous. Nous nous faisons connaître, et nous pouvons gagner leur petit poste, heureux de trouver du pain, car la faim est grande ¹. »

Les centaines de mille prisonniers demeurés de si longs mois, des années sous la botte germanique, à Crefeld, à Friedrichsfeld, en Prusse Rhénane, à Cassel, en Prusse, où le typhus atteignit dix mille hommes, en tua deux mille, à Blizna, en Pologne, sur les bords marécageux des lacs Mazourie, où sévissait la pluie des moustiques implacables, dans les marais de Westphalie, à Memel, à Nidden, sur la Baltique,... les centaines de mille prisonniers astreints, onze heures durant chaque jour, aux plus dures besognes, frappés, attachés au poteau ignominieux, n'eurent pas tous la possibilité de s'échapper ; mais tous eurent l'énergie de souffrir en silence.

S'il n'était donné qu'à quelques-uns, plus entreprenants, mieux préparés physiquement ou mieux favorisés par les circonstances, de sortir de leur enfer, tous placèrent au-dessus de leur douleur et de leur servage le salut de la Patrie. Rongés par la nostalgie, torturés par la faim, en proie au typhus, à la tuberculose, ils se consolèrent à la face de leurs bourreaux, en disant, eux aussi : « On les aura. »

C'est pour contribuer à l'*œuvre de les avoir plus vite* que leurs frères, ceux qui pouvaient le faire, ont fui les geôles allemandes.

1. Pierre Verger, de Riaillé.

LEURS PARENTS

LEURS PARENTS

Ceux qui entendaient, chaque dimanche, dans les églises de campagne, annoncer du haut de la chaire la mort de nos soldats, — des morts, toujours des morts, toujours d'autres morts, — ne pourront jamais oublier l'effet produit, l'angoisse qui étreignait les cœurs. Les parents connaissaient déjà la triste nouvelle ; mais cette communauté spirituelle qu'on appelle la paroisse l'ignorait dans son ensemble.

Ces phrases sans cesse répétées : « Décédé aux Armées, » « Mort pour la France, » laissaient dans l'âme des assistants l'impression d'un fléau inexorable, d'un Moloch insatiable qui devait finir par dévorer tout ce que la France avait de beau, de fort, de jeune et même de meilleur, car la guerre est une grande sélectionneuse à rebours. Ils se sentaient faibles, abandonnés, emportés comme un esquif dans une formidable tempête. Ils courbaient la tête et disaient : « Nous ne pouvons rien. Peut-être sera-ce demain le tour de notre frère, de notre fils, de notre mari ? »

Dans les villes, où les paroisses sont nombreuses, où l'on ne se connaît pas, où, par conséquent, les noms des morts ne frappent pas les oreilles, l'effet produit ne pouvait soulever la même émotion collective. Toutefois, partout, dans les villes comme au fond des villages, malgré l'accablement causé par ces disparitions d'êtres chers, le moral demeura ferme, sous la rafale sanglante.

Seulement, on voulait savoir... Savoir ! Beaucoup d'entre ces malheureux parents étaient déjà restés de longues semaines sans nouvelles ; après les grandes batailles, ils avaient attendu... Un doute affreux, plus lancinant que la certitude, les avait tourmentés. Puis un jour, une lettre était venue du régiment : hélas ! la mère avait perdu son fils, l'épouse son mari, l'enfant avait perdu son père.

D'autres incertitudes persévéraient : où, comment étaient-ils morts ? Oh, surtout ! avaient-ils été inhumés de façon à être un jour retrouvés ? — Et les infortunés se représentaient par la pensée ou d'après les correspondances venues du front ces enterrements, aux bords des champs de bataille. Ils essayaient d'imaginer cet immense et fulgurant décor : le prêtre soldat a simplement glissé une étoile sur sa capote ; il murmure quelques prières près de la fosse ; à gauche, à droite, partout des tertres funèbres. Le champ de ces tertres gagne sans cesse ; le pays des morts empiète de plus en plus sur celui des vivants. Au-dessus de la triste cérémonie, la grande voix du canon, plus lugubre encore que le glas des cloches natales.

Ils se représentaient ce spectacle des petites croix en nombre infini, élevant leurs bras, comme pour demander grâce au ciel, spectacle dont un soldat de chez nous a tracé un portrait exact et charmant :

Tout au long des routes sacrées,
Où défilent des régiments,
Douloureusement alignées,
Dorment les tombes des vaillants !

Parfois un nom, souvent un casque,
Une couronne, ou quelques fleurs ;
Puis, sur le tout une fantasmagorie
Croix d'une imprécise couleur,

Faite de pauvres bouts de planches ;
Car partout il pousse des croix,
Et tel qui riait des dimanches,
En se battant, de nouveau croit !

D'autres fois, leurs fils, leurs époux, grièvement blessés, ont été transportés dans des hôpitaux de l'arrière. La fin a été lente, coupée d'espoirs et de désespoirs, précédée d'opérations douloureuses, mais impuissantes. Les parents ont été appelés au chevet du blessé, du malade. Ils ont eux-mêmes subi ces secousses d'optimisme et de pessimisme successifs. Puis, ils sont retournés à leur village, dans l'anxiété, ne sachant plus s'il fallait pleurer ou se réjouir. Bientôt, une dépêche ou une lettre hâtive annonçait l'agonie de celui qu'ils aimaient. Ils partaient de nouveau ; généralement, ils arrivaient trop tard : ils étaient mis en présence d'un cercueil.

Et les enterrements, comme ils contrastent avec ceux du front ! Autour du mort se rangent les blessés en état de marcher : amputés d'un bras ou d'une jambe ; d'autres, la figure affreusement ravagée. Ils marquent la diversité des misères de la guerre. Un communiqué de la Presse a dit : « Demain enterrement d'un soldat ; » cet appel anonyme a réuni bien peu de monde. Aux premiers jours, on est venu ; puis, peu à peu, l'habitude, la lassitude, sans amollir le cœur, ont engourdi les bonnes volontés. Le petit soldat s'en va vers le cimetière sans bruit, suivi de ses parents et de quelques compagnons d'hôpital, mais glorieux dans son

1. Poésie de J. Bradane de Virard, publiée par le *Courrier de Saint-Nazaire*, 14 août 1916.

abandon et sa solitude, car sur lui s'étalent les plis du drapeau pour lequel il a donné sa vie : toute la Patrie est avec lui !.

Qu'ils soient morts sur le front ou qu'ils aient rendu le dernier soupir dans la blancheur affadissante d'un lit d'hôpital, nos héros ont laissé au foyer des vides béants. La Bretagne a largement payé sa dette à la France, parce que plus peuplée que d'autres provinces.

La Section nantaise de *La plus Grande Famille*, association de pères et de mères de famille de cinq enfants au moins, a tenu à rendre hommage aux 586 familles de la Loire-Inférieure qui ont envoyé 4.015 soldats aux armées, sur lesquels 649 ne sont pas revenus¹. Paysans et citadins ont également fourni au Pays de nombreux défenseurs. « Si la campagne, dit M. Paul Bellamy, maire de Nantes, lors de la remise des diplômes, est le paradis des grandes familles, il ne faut pas que la ville en soit l'enfer ! Les villes de Bretagne n'en sont heureusement que le purgatoire. Elle compte de beaux foyers. Les membres du Comité nantais, qui ont eu de cinq à quinze enfants chacun, en sont des preuves vivantes. J'en veux citer aussi comme exemple Chiaberge, cantonnier de la ville de Saint-Nazaire, à qui la guerre a pris douze enfants sur quinze, ou celui de M. Durand-Gasselin,

1. Le premier militaire inhumé à Nantes fut un soldat nommé Salandri, incorporé au 100^e, de Tulle. Une foule nombreuse suivit le corps, le dimanche 31 août 1914. M. Bellamy, maire ; trois adjoints, le Chef de Cabinet du Préfet, un capitaine représentant le Général...

2. La remise des diplômes eut lieu le 28 juillet 1918. Nous avons pris dans le *Rapport* de M. Pierre Pichelin, pour les reproduire aux *Historiques* de communes, les noms des familles qui reçurent des récompenses.

en qui j'ai la fierté de saluer un de mes oncles, et dont onze enfants sont sous les drapeaux¹. »

Des familles entières furent détruites, le grain périt en herbe. Parfois, le père et le fils disparurent dans la tourmente. M. Levesque du Rostu, capitaine d'infanterie démissionnaire, reprit du service, à la mobilisation ; il se fit tuer, comme capitaine au 41^e Bataillon de Chasseurs à pied, devant Souain, le 14 septembre

1. Huit fils, deux gendres, un petit-fils Durand-Gasselin. Voici les magnifiques états de service de six d'entre eux : Albert, lieutenant-colonel, deux citations, chevalier de la Légion d'Honneur ; Hippolyte, chef de bataillon, 2 citations, chevalier de la Légion d'Honneur ; Emmanuel, capitaine de corvette, une citation, officier de la Légion d'Honneur ; Samuel, lieutenant, deux citations, chevalier de la Légion d'Honneur ; Paul, capitaine adjudant-major, deux citations, chevalier de la Légion d'Honneur ; le colonel Charles Kirschleger, beau-frère des précédents, deux citations, officier de la Légion d'Honneur.

Autre cas : Marcel de Lavenne de la Montoise, lieutenant au 65^e, trouve une mort héroïque à Bulson, le 28 août 1914 ; son frère, capitaine d'artillerie, était tombé à Fez, le 17 avril 1912 ; son beau-frère, le lieutenant de vaisseau Fay, meurt, lors du torpillage du *Léon-Gambetta* ; son autre beau-frère, le capitaine Fockedeu, est tué, le 28 août 1914.

Voici une famille dont le mérite est tout particulièrement étincelant. M. Kervadec, négociant à Nantes, a dix enfants, dont cinq partent à la guerre, deux comme engagés volontaires et deux volontairement dans le service armé auquel ils n'étaient pas astreints. L'aîné, Charles, réformé en temps de paix, s'engage au 131^e ; il est cité pour être allé chercher un blessé resté entre les lignes. — Le second, Paul, du service auxiliaire, s'engage au 411^e, devient adjudant. Apprenant la mort de son frère Edouard, il écrit : « Il n'a connu de la vie que le printemps, les déboires lui ont été épargnés. Il sera vengé comme le seront tous les héros tombés au champ d'honneur. » — Edouard s'était engagé au 2^e Zouaves ; frappé mortellement, il a le courage de s'écrier : « Occupez-vous d'abord de mon lieutenant. » — Yves, sergent au 2^e Zouaves, passe sur sa demande dans l'aviation ; il y moissonne les galons d'adjudant et quatre citations, dont deux à l'Armée. « Cœur d'or ; sous les balles, pendant toute une nuit, il enterre lui-même cinq soldats tombés quelques jours auparavant à 150 mètres des lignes allemandes et rapporte les divers objets trouvés sur eux. » Il reçoit pour cela une magni-

1914. Son fils Jean-Baptiste s'était engagé quelque temps avant la guerre dans la cavalerie ; voyant le rôle inactif de cette arme, il demanda à passer dans l'infanterie, afin de venger son père. Nommé au 8^e Bataillon de Chasseurs à pied, il tomba le 20 août 1917, à Louvemont (Meuse) ¹.

A la tête de ces familles ayant plus chèrement payé leur dette

fique citation et s'en étonne : « Je tiens à ma vie, je ne suis pas seul au monde ; aussi, tout en faisant mon devoir, je n'en fais pas plus, et j'ai été tout étonné de voir citer comme action d'éclat une chose toute naturelle, que tout le monde aurait pu faire comme moi, et si je suis heureux de cette citation extraordinaire, c'est pour vous et l'honneur du nom de Kervadec. Si je meurs, vous pourrez trouver que j'ai fait mon devoir. » Il périt dans un combat d'aviation. — André, téléphoniste volontaire au 226^e d'Artillerie, s'engagea pour venger la mort de ses frères et obtenir la Médaille militaire. Il fut tué à son tour. Donc, les trois derniers disparurent. — Un autre, Ferdinand, était caporal aux chars d'assaut, au moment où le père nous adressait les documents qui ont servi à rédiger cette note ; il nous écrivit à son sujet : « Il ne reculerait pas à donner sa vie pour la France, ayant montré dans la vie civile un courage indéniable, par trois sauvetages dont le dernier fut récompensé par un prix *Léon Durand*. » Le père et les fils furent également d'admirables patriotes ; pouvait-il en être autrement !

Et la famille de Ternay ? est-il possible de l'oublier ! Un tableau, dans le salon du marquis, longtemps conseiller général, le représente entouré de ses 54 enfants et petits-enfants. 16 d'entre eux ont pris part à la guerre ; 3 sont tombés : Henri et Louis de Ternay, Edouard Morisson de la Bassetière.

Nommons encore, entre cent autres, la famille Alfred Guillet de la Brosse, d'Orvault : huit garçons et deux filles. Les huit garçons firent la guerre. Alfred, Julien, Yves, René (tué) reçurent la Légion d'Honneur ; Luc et Hubert, la Croix de guerre. Gilbert s'engagea pour la guerre ; Pierre servit à Salonique. Pendant que les hommes se battaient, M^{me} de la Brosse, aidée de ses deux filles, fondait et dirigeait un hôpital. Elle reçut la Médaille d'or de la *Reconnaissance Française*.

1. Levesque du Rostu, de Cheméré. — Les deux frères Joseph et Henri Bonamy, fils de l'avoué nantais, cruelle coïncidence, tombent à la même bataille.

patriotique se place la famille Mariot. Joseph Mariot, cultivateur à Chauvé, marié deux fois, a eu 22 enfants ; il a donné à la défense du pays 9 fils, 3 gendres, 40 petits-fils. 6 d'entre eux sont restés dans les combats.

On pourrait citer en Loire-Inférieure deux familles de 12 soldats, 3 de 11, 15 de 10, 31 de 9, 73 de 8, 167 de 7, 296 de 6. De tels chiffres parlent plus haut que des phrases pompeuses.

Toutes ces familles furent superbes de résignation dans le malheur qui les secouait et les jetait à terre comme des arbres mutilés. Quand le deuil s'abattait sur elles, elles pliaient le front, mais n'accusaient point la Patrie. Elles se montrèrent plus grandes encore que leur malheur. Nous savons des paroles vraiment belles prononcées en ces moments terribles. Le baron G. de W., de Nantes, nous dit après la mort de son fils, brillant ingénieur : « Si c'est pour le triomphe de la France, je ne regrette rien. » M^{me} L., de Vallet, a cinq fils sous les drapeaux ; elle déclare au curé de la paroisse : « Si la mort de mes cinq fils devait assurer le triomphe de la France, je les sacrifierais de grand cœur et sans regret. » Ses cinq fils lui ont été conservés et nous avons eu la victoire ¹.

Voici une lettre où, d'une façon saisissante, sont juxtaposés la mort librement consentie de l'enfant et le deuil stoïquement accepté des parents : M. Georgelin, de Saint-Nazaire, annonce ainsi à un ami le décès de son fils adoptif, Pablo Georgelin :

1. Dans le même ordre d'idées, voici un extrait d'une lettre au *Phare de la Loire*, 27 août 1914 : « *Sursum corda*. Sacrifions au Pays, à notre chère Patrie, à notre France, nos biens, nos ressources, notre sang, nos époux, nos enfants.... Mon fils unique s'engage au 3^e Dragons. Il vient d'avoir 18 ans et il ne demande qu'à aller au feu le plus promptement possible. J'en suis heureux et fier et sa mère ne pleure pas : c'est une Française. »

« Mon cher enfant tombe en pleine jeunesse ; il avait vingt ans. Il a donné sa vie généreusement à la France, sans regrets, sans plaintes. Depuis bientôt deux ans qu'il était au front, il a vécu des heures de souffrances et de misères. Nous ne l'avons jamais entendu murmurer. Ses lettres toujours pleines du plus juvénile enthousiasme, du plus ardent patriotisme nous disaient qu'il était toujours content. Bien que je sois dans la désolation la plus profonde, je fais à Dieu avec tous les miens ce douloureux sacrifice pour le salut de notre chère Patrie ¹. »

Un jour, une femme de Nantes, une femme du peuple, M^{me} Clairét, vint nous trouver ; elle avait entendu parler de notre travail sur les soldats de la Grande Guerre. Elle tenait deux cadres sous son bras : « J'avais trois fils, Pierre, Etienne et Joseph. Les deux premiers ont été tués ; voici tout ce qui me reste d'eux, » dit-elle. Et elle montra les cadres : ils contenaient des portraits, des citations, des reliques. Cette femme pleurait ; elle nous lut les citations, qui étaient belles : Etienne avait traversé des rafales d'artillerie « paraissant infranchissables, sans avoir manifesté la moindre hésitation ; » l'adjudant Pierre Clairét avait « fait preuve de la plus belle énergie, en entraînant ses hommes à l'assaut des tranchées allemandes, dans des circonstances particulièrement difficiles, en dépit du tir de barrage de l'artillerie allemande. »

« Mes fils étaient des braves, n'est-ce pas ? Monsieur, ajouta la pauvre mère ; cependant, un jour, l'un d'eux, Pierre fléchit. Ce souvenir, je ne puis l'oublier... Il était venu pour la première fois en permission. Lorsqu'il fallut repartir, il s'assit auprès de

1. *Courrier de Saint-Nazaire*, 19 mai 1917.

moi et se mit à pleurer. Non, je ne puis repartir, murmurait-il. Oh Maman, Maman ! ce que j'ai vu dernièrement était affreux... C'était après la bataille ; je voyais autour de moi des bras, des jambes, des ventres ouverts ; moi, je restais seul au milieu de tout ce carnage. Je ne pouvais croire à ma pauvre vie ; je me tâtais, pour m'assurer que j'étais bien vivant. Non, c'est trop horrible, je ne puis repartir.

« Alors, moi, sa mère, j'ai eu peur ; j'ai craint qu'il ne partît pas. J'ai pris ce grand garçon de vingt-cinq ans dans mes bras, je l'ai câliné, comme quand il était tout petit. Je l'ai supplié de s'en aller. Lorsqu'il a vu mes pleurs, il s'est levé brusquement ; il m'a regardé bien en face et il m'a dit : Sois tranquille, mère, je serai fort. Il semblait transformé. Quand même, je tins à l'accompagner à la gare, à le mener jusqu'au train. Quand il y fut monté, il déclara : Ne crains rien, mère, je ferai mon devoir jusqu'au bout. — Il l'a fait jusqu'à la mort. »

M^{me} Clairét, étreinte par ces souvenirs douloureux, avait peine à contenir ses sanglots. Une flamme dans les yeux, elle dit tout à coup : « Qu'importe ! Je préfère voir mon pauvre enfant mort que de l'avoir vu désertier. Je préfère même à cette honte la mort de mes deux fils. »

Comment ne pas s'incliner devant cette Française, si simple et si grande à la fois dans son patriotisme ? Elle venait pour qu'on parlât de ses fils ; n'a-t-elle pas droit à ce que l'on parle d'elle ?

Combien de mères, combien d'épouses ont ainsi conduit leurs fils, leur mari jusqu'au quai d'embarquement ! Il faut avoir vu les départs de permissionnaires, pour se rendre compte du calme, du courage, de la dignité de ces nobles femmes. Bien peu pleu-

raient ; elles craignaient, en donnant l'exemple des larmes, de faire fléchir, à la minute décisive, celui qu'elles aimaient.

A quel moment de cette longue épreuve n'ont-elles pas été à la hauteur des tâches écrasantes, multiples, qui leur incombaient ou dont volontairement elles sollicitèrent l'honneur ? Cette guerre nous a réellement surpris par les qualités qu'elle a fait surgir du fond de la race et que nous croyions abolies. Nous nous apparaissons comme incapables de persévérance dans la volonté, d'élevation surhumaine dans l'abnégation, et nous eûmes de la peine à nous reconnaître, transfigurés par le danger ; il semblait que nous n'étions plus nous-mêmes, mais des êtres différents.

La femme ne semblait pas devoir échapper à nos propres critiques. Les étrangers se plaisaient à ne voir chez elle que les défauts ; ils disaient la Française vaine et frivole. En réalité, ils l'ignoraient, comme beaucoup d'entre nous l'ignoraient ; car l'éclat de ses qualités sérieuses ne dépassait guère, en temps de paix, le cadre de la famille. Les événements ont forcé la femme à sortir de sa sphère normale ; ils ont décuplé son rôle ; ils l'ont fait resplendir dans une pleine lumière imprévue.

On sait les services rendus par elle à l'agriculture ; pendant que le mari, pendant que le fils se battaient, la femme travaillait la terre : sur ses faibles épaules retomba tout le poids de la ferme ou de l'exploitation viticole. Il resta peu, très peu de terres en friche, et cette constatation suffit pour faire l'éloge de la femme. — Sans doute parfois le mobilisé, à l'occasion des vendanges, des fenaisons, des batteries, obtint des permissions spéciales ; sans doute, en de certains endroits, des réfugiés remplacèrent aux champs l'homme parti à la frontière ; sans doute encore çà et là, on employa des prisonniers de guerre ; mais, le plus souvent, les

femmes furent seules pour accomplir et leur ancienne tâche et celle de leurs maris, de leurs fils, de leurs valets, pris par la mobilisation et parfois disparus à jamais. Non, elles ne se sont pas réfugiées dans leur douleur, contre les obligations lourdes ; elles ne se sont pas assises sur les bras de la charrue, la tête entre leurs mains, pour désespérer des jours à venir et maudire le travail.

Citer des noms serait s'exposer ou à des longueurs ou à d'innombrables omissions. Un cas pourtant se présente en cet instant à nous, celui de M^{lle} Marie Vié, du Moulin d'Aurain, en Thouaré. La mort de son père, le départ de son frère à l'Armée ont privé cette jeune fille des deux hommes chargés de la marche du moulin. Le métier de meunier est bien peu en rapport avec la faiblesse de son sexe. Elle se met quand même à la besogne, aidée par un petit domestique de quatorze ans ; elle assure seule le service de la meunerie. Elle le fait, quatre ans durant. Pendant quatre ans, le moulin qui aurait pu, refermant ses ailes, s'endormir sur le coteau d'Aurain, continue de tourner et de moudre : il assure la farine à toute une contrée, sans lui complètement dépourvue ¹.

Dans les hôpitaux, que de dévouements presque surhumains, tellement ils exigèrent de continuité et d'énergie. Il faudrait pouvoir reproduire des noms, des faits à l'infini. Rapportons un cas tout particulièrement intéressant. Il y avait à Chantenay, avant la guerre, une humble ouvrière travaillant courageusement pour gagner sa vie, M^{me} Jarnot. Son mari était trop âgé pour partir, et elle-même n'avait pas d'enfant à donner à la Patrie.

1. Beaucoup de femmes remplacèrent aussi à l'atelier les hommes absents. 3.360 femmes travaillèrent, en Loire-Inférieure, dans les usines de guerre.

Elle résolut d'être utile ; elle se présenta à l'*Union des Femmes de France* et proposa ses services. On les accepta. On voulut la payer, elle refusa. Nulle infirmière ne fut plus attentive à ses devoirs. Elle passait les jours et les nuits à l'hôpital Saint-Stanislas, soignant tous les grands malades et les agonisants. Elle tenait à ensevelir les morts. — Depuis la fermeture de l'hôpital, elle s'occupe de leurs tombes.

Femme du peuple au tact, à l'intelligence et surtout au cœur rares, cette modeste ouvrière se plaçait par ses qualités au-dessus de beaucoup. Un jour, un moribond lui dit : « Vous êtes bonne comme une grand'mère. » Ce nom si doux lui resta ; blessés et infirmiers l'appelèrent depuis : bonne Grand'mère ¹.

Non moins édifiant est le cas de M^{lle} Marie Luneau. Elle veut servir son pays ; elle le servira comme les femmes savent le servir, en infirmière. Elle dit adieu à ses parents, cultivateurs à Gorges ; elle sollicite un poste au danger. Sur ses instances, on l'affecte au service des contagieux ; elle les soigne avec une tranquillité d'esprit parfaite, comme si la mort n'était pas là, à toute heure, menaçante. Elle contracte une terrible maladie ; elle s'en guérit difficilement et reçoit la Médaille d'Honneur des Epidémies. — Marie Luneau juge-t-elle pour cela son devoir suffisamment accompli ? — Non. Elle retourne au péril, comme le soldat retourne au feu. De nouveau, elle est frappée par le mal qu'elle combat chez les autres. Elle meurt à l'hôpital Broussais, faisant presque joyeusement le sacrifice de sa vie.

1. D'après une lettre à nous adressée par M^{me} Paul Bellamy. — Et comment ne pas citer M^{me} Bellamy elle-même qui, directrice de l'hôpital Saint-Stanislas, se sachant déjà atteinte du mal qui devait l'emporter, continua l'œuvre toute la guerre et mourut au début de 1923 ?

Nous aurions voulu connaître quelque chose de ses pensées, mieux définir cette nature d'élite et nous avons prié M. le Maire de Gorges de nous retrouver des lettres d'elle ; celui-ci nous répondit : « Elle n'a laissé aucune correspondance parlant d'elle, son humilité s'y opposait. » Humble durant sa vie, humble après sa mort. Son corps repose dans le cimetière de son pays ; sa tombe ne cesse d'être fleurie par la vénération reconnaissante de ses compatriotes. Et c'est parce qu'elle fut humble et généreuse que la foule vient à son tombeau.

De cette grande calamité qu'est la guerre, toutes les calamités déjà existantes tirent naturellement un accroissement ; comme d'un fleuve grossi par l'orage et débordant les ruisseaux, les étangs, les mares s'augmentent encore d'eaux souillées et limoneuses. Les familles dans la gêne voient leur pauvreté décuplée ; les malades dans l'agonie sentent s'agiter plus irrémédiable la fièvre qui les dévore...

Un ouvrier vivait à Nantes, modeste et laborieux. Il perdit sa femme dont il avait eu onze enfants, dans le temps où commençait la guerre. Six enfants existaient encore, et cet homme avait beaucoup de peine. Usé par le travail, par les soucis, il succomba à son tour, en 1916. L'aînée des enfants, une jeune fille, avait alors vingt ans. Elle ne recula pas devant l'épreuve ; elle était la sœur, elle s'improvisa la mère ; elle fut aussi le chef de cette famille sans soutien.

Mais comment assurer la vie de ces chers petits et celle d'une vieille grand'mère également à sa charge ? Elle se plaça comme employée aux écritures chez un commerçant et reçut le modeste salaire mensuel de 125 francs. Moyens insuffisants : le dénuement s'accrut. Il fallut quitter le petit appartement depuis longtemps

occupé. La jeune fille emmena vers un local moins cher, mais aussi, hélas ! plus étroit, la nichée douloureuse. Et l'air et la lumière firent défaut. L'aîné des garçons, âgé de dix-huit ans, put trouver une place aux *Chantiers de la Loire* ; son faible pécule aida à atténuer la misère. Mais celle-ci restait toujours assise au pauvre foyer. En 1918, la troisième fille, âgée de vingt ans, s'éteignit, minée par la tuberculose. Ce fut grâce à une cotisation des collègues de la sœur aînée, que les frais d'inhumation purent être payés. Favorisée par le manque de pain, le manque d'air, le manque de lumière, la contagion continua ses ravages : deux autres jeunes filles, touchées par le terrible mal, s'en allaient vers la mort ; elles furent, en toute hâte, dirigées sur l'hôpital de Mindin, où seul l'air vivifiant de la mer parvint à les tirer du danger.

Sur ces entrefaites, notre héroïne entra aux *Chantiers de la Loire* ; elle recevait un salaire plus élevé. Premier rayon de soleil. Une sympathie unanime naquit autour d'elle ; son histoire si touchante lui créa une auréole. — Lorsqu'au cours de l'année 1922, *l'Echo de Paris* demanda à ses lecteurs de désigner *La Jeune Fille la plus méritante de France*, pressée par les sollicitations réitérées de ses amies, elle laissa poser sa candidature. Un prix de 40.000 francs devait être attribué à celle des jeunes filles qui obtiendrait le plus grand nombre de voix. Le Jury retint vingt noms ; les votants eurent à se prononcer sur ces vingt noms. Par 50.000 voix, distançant de 2.000 suffrages la candidate venant directement après elle, la jeune nantaise, M^{lle} Henriette Saget, fut proclamée *La Jeune Fille la plus méritante de France*.

Quand cette glorieuse clarté illumina tout-à-coup le mélancolique foyer, lorsque la jeune lauréate connut son triomphe, elle déclara simplement : « Maintenant, je vais donc pouvoir donner

à mes pauvres malades tous les soins dont ils ont besoin. » Ce fut le plus clair de sa joie.

L'âme de cette jeune fille s'était maintenue constamment dans les sphères les plus hautes ; la guerre concourut, chose singulière, à relever d'autres âmes, que les rigueurs de la vie avait abaissées et désemparées. Le fait significatif suivant se passe à Nantes, dans un bureau du Service de Santé : Une jeune fille se présente : « Je viens, dit-elle, pour m'enrôler dans une ambulance. — Mademoiselle, donnez votre nom ; que pouvez-vous faire ? — Monsieur, répond-elle, pâle et tremblante, je ne puis vous donner mon nom véritable ; mon frère est officier et, par un malheur affreux, je suis en ce moment tombée bien bas. Voici mon adresse et mon nom actuel. En acceptant la demande que je vous fais à genoux, vous m'offrez, j'en suis certaine, le moyen de sortir du ruisseau. » On ne refusa pas et, certainement, cette jeune fille infortunée trouva dans sa générosité le relèvement, l'honneur, la paix de l'âme ¹.

De nombreuses femmes, à des postes variés, ont rendu également de signalés services aux blessés, aux soldats sur le front. Dans la plupart des communes, des quêteuses bénévoles allèrent à domicile demander pour l'hôpital local, pour les œuvres de guerre des souscriptions ou des collaborations. Rien ne fut refusé. Durant toute la guerre, les *Brancaardières de la Croix-Rouge* ont quêté trois jours par semaine sur les marchés de Nantes. Les maraîchères, les vivandières, les poissonnières firent des dons qui s'élevèrent à plus de 50.000 francs.

1. Le *Phare de la Loire*, 8 août 1914. — Le 12 août, le même journal signale que M^{me} Maugery, une ancienne cantinière de Nantes, retirée depuis plusieurs années, a repris du service et, bien qu'âgée de 60 ans, est partie avec le 65^e de Ligne.

La femme compta pour beaucoup dans le large épanouissement d'union civique dont le pays tout entier fut assaini et embelli. Elle contribua à maintenir le courage de l'avant et la fermeté de l'arrière. Ce n'est pas elle qui aurait, comme la femme allemande, donné des conseils de pillage. Si les femmes s'étaient laissées décourager, si elles avaient écouté les plaintes amollissantes des pessimistes, le rôle de l'avant eût été entravé et la victoire incertaine¹.

Parfois, aux moments de graves revers ou bien à la veille de nouveaux hivers dans les tranchées, l'opinion publique fléchissait ; elle n'était pas longue à se redresser. La femme pleurait un fils, un mari, ou tremblait d'apprendre la mort de ceux jusque-là préservés ; aucune n'aurait voulu les sauver, aucune, au prix de la défaite.

Des fausses nouvelles, semées par des bouches anonymes, circulaient, s'insinuaient chez nous comme ailleurs ; de faux espions étaient signalés, rôdant par les villes et les campagnes. Le bon sens des populations avait vite fait justice de ces racontars ; il suffisait d'un peu de lumière crue jetée sur ces fantômes de malheurs, pour qu'ils se replongeassent dans l'ombre, tels des oiseaux de nuit.

L'« Union Sacrée » fut chez nous complète. Dans les mêmes œuvres, côte à côte, collaboraient des femmes de tous les partis et de tous les milieux. Si un jour la rumeur infâme : « La guerre actuelle est la guerre des prêtres et des nobles, » déposa son venin dans quelques âmes aigries, elle ne résista pas à la flétrissure

1. A Proyard, dans la Somme, le sac des maisons fut organisé avec le concours des mégères allemandes.

célèbre du sous-préfet de Châteaubriant, M. Roux, écrivant du front à ses administrés :

«... Nul en France n'a voulu ni provoqué la guerre. Le pays n'attendait la réparation de la violence qui lui avait été faite en 1870 que d'une revanche de la justice et du droit... Il n'y a plus en France ni royalistes, ni impérialistes, ni républicains, ni socialistes... Les prêtres n'ont pas été les derniers au péril !... »

Il faut le dire ici, cette bonne tenue, cette santé morale du village et du foyer sont dues, non seulement au patriotisme éclairé de nos populations de l'Ouest, mais aussi à l'action inlassable de la Presse locale. Tous les journaux militèrent à l'unisson pour le salut de la Patrie ; la grande tempête des passions politiques se tut. Le journal *Le Courrier de Saint-Nazaire* ayant ouvert une souscription, on put lire en tête de la première liste, au 8 août 1914, les noms des curés des deux paroisses de la ville, celui du Maire, républicain radical, et celui de la Loge maçonnique. Sous aucun régime, depuis cent ans, on n'avait vu pareille chose. M. Maurice Schwob, directeur du *Phare de la Loire*, se donna tout particulièrement à la tâche glorieuse de maintenir le moral à son plus haut diapason. Il fit à Nantes ce que M. de Mun, emporté trop tôt, fit pour le pays tout entier².

La Presse contribua grandement à l'élan de nos populations

1. Le 30 août 1915, le Préfet de la Loire-Inférieure écrivit aux Maires du département pour les prier de mettre leurs administrés en garde contre les colporteurs de nouvelles fantaisistes ou calomnieuses. La lettre du Sous-Préfet de Châteaubriant est reproduite in-extenso à l'*Historique* de cette ville.

2. Dr Polo, *Journal*, 23 avril 1915. Après le recul de l'Yser, dû aux gaz asphyxiants, l'auteur du *Journal* est désolé, puis il se ravise disant : « Enfin, j'espère que demain ou après-demain Schwob nous consolera. »

versant leur or à la Patrie. Le Clergé en chaire parla « *du péché de l'or qui se refuse.* » Nous n'oserions affirmer que tous les paysans versèrent tout leur or ; nous en connaissons même un demeuré absolument réfractaire. Comme nous le prêchions de contribuer ainsi au salut du pays, il nous demanda les yeux en coulisse et la bouche zigzaguant : « On dit que l'or représente trois fois la valeur du papier ; me donnera-t-on trois fois en billets le montant de ce que j'aurais apporté de mes *jaunets* ? »

Qu'importe l'égoïsme aveugle de quelques-uns ! La Loire-Inférieure se plaça quatrième au point de vue des sommes versées et la seconde au point de vue de l'effort fourni par chaque habitant. Le troisième est un autre département breton, l'Ille-et-Vilaine. Ces constatations suffisent pour classer le patriotisme de nos populations ¹.

S'il fallait résumer les sacrifices pécuniaires consentis librement par les communes, les souscriptions aux victimes de la guerre, les dons en argent ou en nature aux hôpitaux, les offres bénévoles de maisons particulières pour établir des ambulances et des hôpitaux, on arriverait à des constatations non moins édifiantes par leur qualité et par leur nombre.

Les enfants eux-mêmes ont tenu à figurer dans ce grand mouvement de solidarité, de toute la force menue de leur petite

1. La Seine a donné 438.470.000 francs d'or ; la Seine-Inférieure, 61.843.000 ; la Gironde, 54.489.000 ; la Loire-Inférieure, 58.085.000 ; le Rhône, 52.245.000. Au point de vue de l'effort fourni, la Seine versa 105 fr. 55 par habitant ; la Loire-Inférieure, 79 fr. 20 ; l'Ille-et-Vilaine, 74 fr. 80.

Un projet de loi signé de plusieurs députés, dont M. Herriot, a été déposé, au début de 1923 ; il propose de remettre la moitié de leurs impositions aux contribuables qui, aujourd'hui, s'en acquitteraient en or. L'or honteusement caché sortirait triomphant !

bourse : à Sucé, par exemple, ils déclarent faire abandon, en faveur des combattants, des 75 francs votés par le Conseil municipal, pour leur distribuer des récompenses, en fin d'année scolaire. Cet argent servira à acheter des cadeaux aux soldats du pays, à la fête de Noël. Le Conseil municipal s'empresse d'approuver une si touchante initiative.

Les fils de héros veulent se montrer dignes de ceux dont ils portent le nom ; quand les pères tombent au champ d'honneur, les enfants comprennent la gloire qui rejaillit sur eux-mêmes. Le capitaine Carle a été tué en septembre 1914 ; en février 1916, une citation posthume à l'ordre de l'Armée lui est accordée. C'est à Montauban, au cours d'une prise d'armes, que le fils aîné du défunt, un enfant de onze ans, reçoit les insignes de la distinction conférée à son père. Le fils écrit l'événement à sa grand'mère, restée à Nantes : « En recevant cette Croix que je savais avoir été bien payée par papa, j'ai compris le sentiment de l'honneur qui m'empêchera de faire des actions basses et honteuses qu'on n'ose pas avouer. Je me suis dit que je ferai tout mon possible pour mériter à mon tour une médaille dont je ne suis, à présent, que le dépositaire ; car je veux que maman soit aussi fière de moi qu'elle l'est de papa ¹. »

Les pères se battent ; les fils n'ont point dégénéré ; ils les remplacent aux tâches coutumières. Ils peinent, afin d'effacer sur le visage de la Patrie les rides qu'y trace la guerre. Les orphelins notamment ont compris les lourds devoirs que la mort du cher absent a mis sur leurs frères épaules. François Boussard exploite une ferme de douze hectares. La guerre l'arrache à sa maison, à

1. *Le Phare*, 7 février 1916.

ses champs, à sa femme, à ses deux enfants, une fillette et un petit garçon. Il périt dans la Somme, en septembre 1916. L'acte de décès n'arrivera jamais aux siens; sur lui, sur son souvenir, plane ce mot mystérieux et troublant : disparu.

La ferme va-t-elle être abandonnée ? La veuve s'en ira-t-elle au loin, comme une épave, sans ressources et sans pain ? Non, en bonne Française, en bonne mère qu'elle est, elle ne perd pas courage. Et puis, elle se sent soutenue : « Vous n'êtes pas seule, Maman, » disent les deux petits, en l'enlaçant de leurs bras, en la couvrant de caresses. Le soir, au retour de l'école, ils se mettent au travail, Francis, surtout.

Il a huit ans et prétend remplacer son père. Petit, fluet même pour son âge, il hausse sa taille, il place le collier aux deux grands bœufs, il les dirige de l'aiguillon, alors qu'un journalier occasionnel tient la charrue. Il laboure, il herse, il est, lui aussi, un vrai petit Français, digne de celui que la mort a enlevé. — Lorsqu'au mois de novembre 1921, l'*Office National des Pupilles de la Nation* appelle à Paris un pupille de chaque département, particulièrement méritant, Francis Boussard est désigné pour la Loire-Inférieure. Il part avec sa mère. Tous deux admirent la grande ville qui leur fait fête. Quelle surprise pour eux qui n'étaient même jamais venus à Nantes ! Ils prennent part aux réjouissances données en leur honneur. Francis reçoit des mains du Président de la République un livret de Caisse d'Épargne de 300 francs. — La veuve et l'orphelin s'agenouillent sur la tombe du *Soldat inconnu*. Quelle émotion dut saisir la pauvre femme ! Celui qui repose sous ces dalles funèbres, ce soldat mystérieux sans regard et sans voix, au visage impénétrable, qui est-il ? — Peut-être François Boussard, le disparu ?

La mère et l'enfant reviennent profondément remués. Le lendemain, bravement, ils reprennent le labeur de la terre. En fêtant le jeune Boussard, l'*Office National* fêta du même coup les 10.000 pupilles de la Loire-Inférieure ¹.

Donc, pendant que les hommes en état de défendre la Patrie se battent, souffrent, meurent, les femmes, les jeunes filles et les enfants soutiennent la lutte à l'arrière. C'est par ce double effort, par cet effort total que la victoire sera obtenue. Le grand souvenir des morts les pénètre et les exalte. Leurs morts sont avec eux, sans cesse. Le souffle de spiritualisme qui a vivifié la France produit un effet très singulier : on s'habitue à considérer les hommes tombés pour la Patrie comme des martyrs à qui les récompenses éternelles sont immédiatement dévolues. Pour eux, point de cette salle d'attente qu'on appelle le purgatoire ; ils entrent de plain-pied dans la paix et dans l'éternelle gloire.

Nous avons déjà vu plus haut les officiers morts au champ d'honneur invoqués, priés par leurs camarades ou leurs hommes. Les familles éprouvent le même besoin de réconfort. Il est de tradition dans la vie ordinaire de prier pour les morts ; maintenant, c'est à ces morts triomphants de prier pour les vivants. Cette compréhension des choses de l'au-delà se rencontre éparses en des centaines de lettres, en des centaines de mementos.

Charles Foulonneau fut tué à Tahure. Il était assis sur son sac ; un obus tomba près de lui ; soit asphyxie, soit commotion cérébrale, il fut foudroyé. On le retrouva dans la même position, assis, sans aucune blessure extérieure. Sa correspondance, pieusement et superbement reliée par les soins de sa femme, nous le montre mari affectueux, père aimant.

1. François Boussard était fermier à Conquereuil.

Il meurt et l'un de ceux qui l'ont connu sous l'habit militaire le dépeint « brave, fidèle et pur. Les chevaliers des temps des croisades, dit-il, ne recevaient l'investiture qu'après avoir prêté le serment d'avoir ces trois qualités que Charles Foulonneau possédait. » Des âmes aussi élevées, aussi parfaites, semblent prédestinées. Une confidente de la veuve éplorée lui écrit : « Votre Charles qui est mort en saint homme veillera sur vous et sur nous tous. » Une autre amie lui parle dans le même sens : « Ne pleure plus ton Charles, regardons plus haut que cette terre et voyons-le dans le ciel, heureux d'avoir cueilli la *palme du martyr*. Il ne veut pas vous voir pleurer, lui qui vous sourit au sein du bonheur. »

La palme du martyr. Ces mots symbolisent bien la pensée populaire d'une guerre en quelque sorte religieuse, parce que nous avons le Droit pour nous, d'une Croisade, selon l'expression fréquemment employée. Il y a pour les défunts non seulement les pâles récompenses terrestres, la reconnaissance nationale, les stèles, les Livres d'Or périssables, il y a plus, il y a mieux, il y a les lauriers immarcescibles, les triomphes sans fin, et la puissance protectrice envers ceux qu'ils ont laissés pour un temps encore sur la terre des vivants.

Cette conception de la guerre n'avait jamais apparu dans les annales de notre histoire ; elle est neuve. Elle dit à elle seule, sur le caractère défensif de cette lutte atroce et imposée, plus que de longues démonstrations enflammées.

1. Charles Foulonneau, du Pont-du-Cens, près Nantes.

LA VICTOIRE

LA VICTOIRE

La Victoire ! Nos poilus n'ont cessé de croire à sa venue. Aux plus sombres jours, dans leurs défaites mêmes, ils n'ont jamais complètement désespéré.

Leurs nuits s'éclairaient, comme dans *Le Rêve de Detaille*, de visions symboliques ; ils la voyaient arriver, cette Victoire tardive, consolatrice des souffrances longuement supportées. Durant le jour, dans leurs songes éveillés, ils se plaisaient à l'imaginer ; elle s'avavançait légère, ailée, radieuse, ou bien encore majestueuse et fière, sur son quadrigé féérique, foulant les hordes rompues.

« Par les créneaux, tournés face à l'est, écrit Marcel Guillet, je puis voir, chaque matin, le soleil se lever ; et il y a parfois de jolis tableaux. L'autre jour, j'ai éprouvé une sensation dans laquelle la surprise se mêlait à l'admiration. L'horizon s'était paré tout à coup d'une banderolle tricolore à nos trois couleurs. Cette banderolle, au milieu d'une grande lueur dorée jetée par les premiers feux du soleil, semblait planer au-dessus des tranchées boches. Aussitôt, j'ai eu l'idée d'un symbole : le char de la Victoire passant, notre drapeau attaché à son timon, sur le corps des fauves enfouis dans leurs terriers. — Mais quand la réalité remplacera-t-elle le symbole ¹. »

1. Lettre de Marcel Guillet, de Guenrouet.

Quand ? — La lettre est de juin 1915. Il faudra attendre de longues années ; et beaucoup, dont celui qui l'avait si joliment aperçue dans la gloire du soleil levant, ne la verront pas. D'autres la verront, car elle est certaine ; elle est en marche ; elle suit sa route lente, mais sûre.

Au mois de mars de l'année 1917, lors du premier recul boche, les soldats, le supposant définitif, laissent éclater leur joie. Quelques jours, ils croient la saisir cette victoire difficile. Erreur ! ce n'est qu'un avant-goût des félicités futures.

L'artilleur Baptiste Berthon assiste à cette retraite, purement stratégique ; il prend part à la poursuite. Dans une lettre à un ami, il décrit l'exaltation du soldat ; il est alors à Givry, en avant de Lassigny. Dans la nuit du 18 au 19 mars, des batteries passent, se suivent sans arrêt. Les troupiers entrevoient la guerre de mouvement, annonciatrice des chocs suprêmes, du refoulement, du triomphe.

« Cela sentait bon, dit Berthon. Au jour, nous démarrons à notre tour, direction Lassigny. Devant nous, chose inouïe, les saucisses progressent, traînées par leurs autos ; et voilà que, dans un clair rayon de soleil, un drapeau flotte joyeusement, attaché au câble de l'une d'elles. Jamais nous ne les avons vues si belles, nos trois couleurs. Un vent de patriotisme souffle sur les cœurs, emportant le souvenir de toutes les misères, de toutes les rancoeurs, et chargé des espoirs les plus magnifiques. C'est la marche en avant ; trente mois que nous l'attendions ! Jamais je ne m'étais senti Français comme ce jour là.

» Nous traversons deux ou trois villages qui étaient encore sous notre feu, et puis nous voilà où était hier encore l'armée allemande. Sur un abri, un petit drapeau français est planté,

affirmant fièrement la reprise définitive sur le Boche de ce coin de terre de France. Je le salue, ce petit drapeau, le premier rencontré sur le sol reconquis, comme jamais je n'ai salué un drapeau. On ne peut pas exprimer ce que l'on ressent dans ces moments-là. »

Déjà une ombre passe sur la joie de notre soldat : il traverse des pays systématiquement ravagés. Devant un aussi monstrueux spectacle, sa douleur éclate ; mais comme il se sent supérieur à cette bête en fureur qui écumé, et quels enseignements rares il dégage de ce tableau damné !

« Avant Chauny, ils ont rasé les villages, les fermes ; il ne reste pas une maison debout, pas une. Ils avaient laissé un quartier où était réfugiée la population ; depuis, ils l'ont bombardé ; tout le reste a été incendié et miné avec une méthode effrayante. Nous en avons tous les larmes plein les yeux, en traversant ces pauvres ruines encore fumantes. Il faudrait que tous les Français puissent voir ce qu'ils ont fait, pour s'en souvenir à jamais. Ah ! quelle belle leçon de patriotisme les Boches nous ont donnée là ! Ils ont voulu se venger de toutes leurs déceptions en ravageant, en mutilant tout ce qui constituait la beauté physique, la richesse de la France, ses champs et ses bois, ses châteaux et ses masures ; et voilà que cette Patrie à laquelle nous tenons par toutes les fibres de notre être nous apparaît plus belle et plus rayonnante que jamais. Elle souffre et nous l'aimons comme nous ne pouvons pas le soupçonner ! »

Elle souffre, elle attend dans les affres sanglantes ce jour resplendissant de la Victoire. Au cours de son histoire, elle connut bien des heures tragiques pareilles. Aussi, malgré cette fausse

1. Lettre de Baptiste Berthon, de Vallet.

leur de mars 1917, garde-t-elle, comme elle le fit toujours, sa confiance indéfectible dans ses destinées. « On les aura, » dit le général Pétain dans un ordre du jour célèbre aux défenseurs de Verdun. Quatre cent quatre-vingt-sept ans auparavant, Jeanne d'Arc s'écriait, parlant de nos ennemis d'alors : « Nous les aurons. »

On les a. Armée " kolossale ", canons mastodontes, gaz mortels, liquides enflammés, ruses invouables, mensonges lancés à travers le monde par la télégraphie sans fil, tout s'écroule sous les coups de bélier de Foch, sous la fermeté des Alliés et la volonté tendue de toutes les forces nationales : Armée, Marine, civils. Le triomphe se range aux côtés du Droit. Sur le tableau noir de 1870-1871, le mot Francfort s'efface.

Comment décrire l'ivresse de nos soldats, après tant de misères et d'horreur ? Quelle allégresse chez ces routiers, chez ces brisquards, vieux déjà de quatre ans de guerre, et aussi chez les dernières recrues ! Quels transports chez tous ! D'un seul coup s'oublent les tortures morales, les blessures, le froid glacial, les vapeurs empestées, les nuits sans sommeil. La Victoire, de son aile dorée, chasse les mornes brouillards stagnant au creux de la pensée.

Cette fois, la bête est définitivement traquée, acculée ; elle n'a même plus le temps de recommencer ses destructions sauvages. Cette fois, c'est la victoire complète. Tambours battants, clairons sonnants et cœurs vibrants, les régiments pénètrent dans les départements délivrés, en Alsace reconquise.

Aristide Leloup, assiste à l'entrée du général Pétain à Metz : « La ville était pavoisée, écrit-il, et les rues regorgeaient de monde. A la cathédrale, on a chanté *Pitié, mon Dieu*, et le *Magnificat* ; la musique civile a joué la *Marche Lorraine* ; la cérémonie s'est

terminée par un défilé, musique en tête. La *Marseillaise* a été acclamée. C'était presque du délire ¹. »

Mathurin Prou, lui, ne peut croire à la réalité : un rêve trompeur, pense-t-il, se joue de ses pauvres yeux trop longtemps habitués à des visions d'horreur. « Je suis arrivé au décollage, à Vouziers. Je tenais beaucoup à être des premiers qui seraient entrés à Sedan ; mais nous n'avons pas pu pénétrer au cœur de la ville, et, au moment de l'armistice, la ligne boche était encore entre les faubourgs et nous. Je ne parviens pas à croire que c'est arrivé. Il me semble que tout devrait être renversé et que nous devrions marcher sur la tête. Mais il faut tout de même se rendre à l'évidence. J'ai sous les yeux les conditions de l'armistice. Faut-il que les Allemands soient rendus à bout, pour accepter des conditions aussi humiliantes ? ! »

Les vieux, ceux qui gardaient en eux des souvenirs écrasants, les vaincus de Metz et de Sedan, qui se sont engagés pour venger les drapeaux pris ou brûlés, les provinces perdues, l'opprobre subi, sentent plus vivement encore que les jeunes, si cela est possible, les fibres de leur cœur s'émouvoir. Leurs vœux n'appelaient point la guerre ; mais quand l'Allemagne la déclara, ils comprirent que le jour des revanches fatidiques était arrivé. Aujourd'hui, ils crient leur félicité d'avoir assez vécu pour assister à un pareil redressement des choses ; ils ne tiennent plus à l'existence ; leur vie est remplie : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*.

Le lieutenant-colonel Beauchesne, ancien zouave de Loigny, a repris du service, à la déclaration de guerre. Il est au comble du

1. Aristide Leloup, de Carquefou.

2. Lettre de Mathurin Prou, de Nantes.

ravisement : « L'heure du triomphe a sonné... Quelle joie pour nous, les vieux de 1870, de voir enfin cette revanche si impatiemment attendue ! Quelle joie de voir la blessure faite à la France mutilée se fermer enfin par le retour de l'Alsace-Lorraine ! » Le lieutenant-colonel en retraite Delaunay aussi a tenu à combattre, à servir parmi les jeunes. Les Allemands sont défaits, son contentement déborde ; il mande à un ami : « Ma longue carrière militaire, plus de 48 ans au service de la France, se termine dans l'apothéose de la victoire. Dieu en soit loué, qui a permis que je puisse servir jusqu'au bout ¹. »

Quand la nouvelle de l'armistice, un peu avant midi, le lundi 11 novembre, arrive à Nantes, la ville instantanément est transformée. Toutes les églises répondent à l'hosanna du bourdon de la Cathédrale ; « des femmes se signent, muettes de bonheur ; des visages s'élèvent d'où coulent des larmes. Dans un élan irrésistible des passants embrassent leurs voisins. Puis, ce fut l'explosion, un délire ². »

Hommes, femmes, enfants, sans parler des Américains, se prennent bras dessus, bras dessous, fous de joie, dans la ville subitement pavoisée. Ils chantent, ils crient. Ils répètent ce refrain plutôt stupide : *Ah ! Il fallait pas, il fallait pas qu'y aille* ; dans la circonstance pourtant, s'appliquant à Guillaume, il ne manque pas d'à-propos ³.

1. Les lettres du lieutenant-colonel E. Beuchesne, d'Anenis, et du lieutenant-colonel Delaunay, de Châteaubriant, furent adressées au capitaine Niel, à Nantes, ancien zouave de Charette.

2. *Historique de la Ville de Nantes.*

3. *Journal*, ms. du Dr Polo : « la foule augmente dans les rues, la fête

A Saint-Nazaire comme à Nantes, les magasins, les administrations licencient leur personnel. Des groupes animés se forment, se soudent, parcourent les grandes artères, autorités et musiques en tête. Les fanfares américaines ne sont pas les moins tapageuses, plus soucieuses de bruit que d'harmonie.

Dans tout le département, au fond des villages les plus reculés, lorsque la sensationnelle nouvelle arrive, une clarté inonde les âmes. Le paysan quitte ses travaux, il obéit à l'invitation, cette fois joyeuse, des cloches ; — elles ont sonné tant de glas ! Il regagne le village, il cherche ses amis, afin de fêter cet heureux, quoique tardif dénouement. Et le muscadet, sur la rive gauche de la Loire, le cidre, sur la rive droite, emplit les verres.

Jour de bonheur, jour de peine. Ceux qui ont perdu un fils, un père, un époux ne peuvent s'empêcher de sentir le flot des larmes longtemps contenu monter à leurs yeux. Ils pensent à ceux qui ne figureront pas parmi les soldats laurés et triomphants, mais qui voient certainement la Victoire du sein de leur éternité bienheureuse. Pleurs de joie pour les uns, pleurs de chagrin pour les autres.

A Thouaré, les hommes se portent en foule au clocher : ils tirent les cordes et carillonnent eux-mêmes ; le Maire est contraint de régler la sonnerie des cloches. — A Guérande, autour du

tourne un peu au carnaval ; mais c'est la fête populaire. Il y a si longtemps que Nantes n'en a pas eu. »

Huit jours après, le 17 novembre, fête officielle et religieuse, plus grave. La ville est de nouveau pavoisée, le quartier aristocratique des Cours est l'un des mieux décorés. On y remarque deux ou trois drapeaux blancs fleurdelisés ; mais généralement les trois couleurs s'harmonisent avec les drapeaux américains et alliés et aussi avec les couleurs de Jeanne d'Arc.

camp de concentration, par des cris de Vive la France ! A bas les Boches ! on essaie de faire comprendre aux internés leur défaite. Les fenêtres de l'établissement se garnissent de têtes effarées ; les Allemands ne saisissent pas bien la cause de la gaieté populaire. L'un d'eux agite, d'une fenêtre supérieure, un torchon en guise de drapeau blanc : « Ils font kamerad, » crie la foule amusée, mais non hostile.

Durant les mois suivants, un besoin malsain de jouir de la vie, après tant de deuils et de sacrifices, s'empara de quelques-uns ; les dancings regorgèrent d'un monde trop vite oublié. Heureusement, ces âmes inconstantes se sont ressaisies. Déjà, à l'époque où l'on signa la paix, beaucoup d'entre elles avaient retrouvé — les Américains partis — une compréhension plus décente de la situation.

La signature de cette paix si ardemment attendue a renouvelé les manifestations populaires de l'armistice, mais avec moins d'exubérance et de spontanéité. Réjouissances surtout officielles. Une émotion d'un autre genre empoigne les cœurs, quand défilent les débris de nos régiments. Lorsque passe le drapeau du 65^e, déchiqueté affreusement et glorieusement, l'idée vient à tous : Comme ont dû être également déchirés et broyés les hommes qui tour à tour formèrent sa défense ! Le symbole de la Patrie est dans la circonstance un symbole de souffrance indicible.

A l'égal des soldats, les civils avaient cru en la Victoire. Leur espérance ne fut obscurcie que par de très rares et très courtes éclipses. Ils s'étaient plu à se la représenter, cette Victoire fatale : elle s'avancerait généreuse et réparatrice, avec dans les mains une pleine corbeille de dons précieux : la tranquillité d'esprit, la prospérité, le désarmement...

Elle est venue ; mais elle ne leur semble plus aussi fastueuse qu'en rêve ; elle distribue parcimonieusement ses trésors. Au fond de la joie gîte, comme un ver dans le fruit, une pensée anxieuse. On s'inquiète ; la situation économique effraie ; l'Allemagne regimbe dans ses liens trop élastiques¹. Nous nous imaginions que les peuples qui avaient joint leurs armées aux nôtres l'avaient fait uniquement par amour pour nous. Nous avions reçu à nos foyers des individus sympathiques, affectueux, certes ; nous perdîmes de vue le caractère historique des peuples eux-mêmes. Nos yeux se sont déssillés. Mais toute déception est une souffrance.

Quoi qu'il en soit et telle qu'elle est, c'est la Victoire. — Si la France doit garder pieusement le souvenir de ceux qui l'ont méritée par l'offrande de leur sang, elle ne doit pas oublier ceux qui, à la barre de l'Etat, marins d'un navire balloté, ont contribué à sortir le pays des passes les plus resserrées.

Dans cette guerre, où l'on a pu constater, chez nous en particulier, deux choses vraiment saillantes : la résistance disciplinée des masses et la crise des grands hommes, trois illustres citoyens ont paru. Un ouvrage consacré au département de la Loire-Inférieure et à la XI^e Région militaire ne peut omettre de marquer que deux d'entre eux sont de notre pays : Briand et Clemenceau ; le troisième est lorrain, Poincaré.

1. Citons quelques incidents arrivés depuis la paix avec les Allemands et qui se rapportent plus particulièrement à la Loire-Inférieure : la mort de M^{lle} Pauline Forestier, d'Avessac, dactylographe à la mission française de Wiesbaden, brutalisée, alors qu'elle se rendait au bureau ; décédée à la suite de ses blessures ; la mort de René Jaumouillé, du Bignon, tué le 9 mars 1920, auprès de Berlin. Il gardait l'automobile, pendant que ses camarades chassaient aux environs. Il fut attaqué et tué d'un coup de revolver par des paysans allemands. Son corps est inhumé à Couëron.

Aristide Briand contribua à la victoire : d'abord en manifestant sa volonté d'arriver à établir l'unité de commandement ; ensuite par ses conceptions très fermes sur la conduite de la guerre en Orient. L'Orient fut un puissant dérivatif pour l'Occident. — Clemenceau prit le pouvoir à un moment particulièrement critique. « Si l'on m'appelle au pouvoir avait-il dit, c'est que les choses iront mal. » Ce fut vrai ; le front russe s'était effondré ; la France souffrait du doute. Il chassa les brumes et galvanisa le pays. L'opinion peut discuter ces deux Présidents du Conseil, les opposer l'un à l'autre. Vain passe-temps, l'Histoire dira que tous les deux, de façon différente, rendirent les services les plus signalés à la Patrie envahie, piétinée par l'ennemi¹.

L'Histoire devra noter également que nos populations laborieuses ne se sont pas laissées décourager par cette victoire aux résultats décevants. Le travail a repris immédiatement son rythme du temps de paix. Les terres en friche, les rares terres en friche dans le département, remises en culture, se sont couvertes de moissons. En 1915, une terrible épidémie de mildiou assaillit le vignoble nantais ; le personnel manquait pour administrer les traitements d'usage : le mal fut énorme. On put craindre, dans

1. Briand naquit à Saint-Nazaire, d'une famille paysanne, originaire de la Chapelle-Heulin ; Clemenceau, vendéen, fit ses études à Nantes, dont le Lycée porte aujourd'hui son nom. — M. Guist'hau, député de la Loire-Inférieure, fut jusqu'à la fin de la guerre, Président du *Souvenir de la France à ses Marins*. Cette œuvre, fondée en 1916, venait en aide aux 100.000 hommes de la flotte trop oubliés et qui combattaient vaillamment depuis dix-huit mois. — M. Maurice Sibille, également député, présida la Commission de Révision de la Constitution ; il était membre de la Commission chargée d'élaborer les conditions du Traité de Paix relatives aux transports et y présidait la Section des Transports par voie ferrée.

Nous avons déjà parlé des généraux Buat et de Cornulier-Lucinière, nés à Nantes ; citons encore les généraux Goureau, Félix, né à Basse-Indre ;

la région de Vallet notamment, que même les racines de la vigne avaient péri. Les vigneron revinrent et la malade recouvra sa vigueur ancienne. Ceux qui ont si bien défendu la terre et l'ont arrosée de leur sang continuent de la fertiliser de leur sueur.

Les mutilés de retour au foyer n'ont point voulu de leur côté se retrancher dans leur gloire. On redoutait, chez certains, tout au moins, tellement leurs nerfs avaient été soumis à de rudes tractions, comme un tassement de la volonté. Il n'en fut rien. En dépit des membres sectionnés, des muscles rompus, des artères à moitié vidées, l'âme demeura ferme et résolue. Malgré cette diminution considérable de leurs facultés physiques, beaucoup de ces grands blessés, paysans, n'ont point abandonné la glèbe. Dans la seule commune de Saint-Etienne-de-Montluc, par exemple, sur douze mutilés, six — bras coupé ou jambe coupée — sont retournés à la terre nourricière ; les autres ont pris, contraints, de nouveaux métiers.

Quelle que soit leur position présente, les mutilés ont à cœur de contribuer au relèvement économique du pays, dans la mesure de leurs forces. Que de modèles merveilleux de caractère, de ténacité, on trouverait parmi eux ! Chocteau, de Bouaye, était forge-

Hubert, Xavier, né à Nantes et Ragueneau, Camille, né à Machecoul. — En outre, les généraux Guillaumat, né en Charente-Inférieure ; Deligny, Henri, né à Rennes ; Anthoine, François, né au Mans, sont un peu Nantais, par leurs études au Lycée de Nantes. Nous en oublions certainement...

Il n'est pas inutile enfin, pour notre histoire locale, de signaler que le maréchal Foch, alors général de Division, vint à Nantes, en décembre 1912, et tint sur les fonts baptismaux de l'église Saint-Clément sa petite-fille, Marie-Magdelaine-Noëlle Bécourt, fille du commandant Bécourt, alors en garnison en cette ville. Marie-Magdeleine naquit au son des cloches de Noël, et le futur généralissime signa, le 28 décembre suivant, au registre de la paroisse. Le commandant Bécourt sera tué en 1914.

ron avant la guerre ; maintenant, le bras droit désarticulé, l'avant-bras gauche sectionné, il conduit, aux Etablissements d'Indret, une grue électrique de douze tonnes ; il tient plus qu'honorablement la place d'un autre ouvrier ¹.

Qui ne connaît, à Nantes, le capitaine Schlössinger, amputé des deux avant-bras et privé d'un œil ? Qui ne sait avec quelle haute conscience il dirige l'*Office Départemental de Placement*, avec quel affectueux dévouement lui, si mutilé, il préside l'*Union Départementale des Mutilés* ?

Les aveugles, les plus accablés des blessés, ont eu besoin d'une plus grande énergie ; ils n'en ont point manqué. Le peintre Lemordant, artiste et héros tout à la fois, a montré au monde ce qu'un Breton de cœur et de génie est capable de faire. Autrefois, il servait l'Art ; il servit ensuite la Patrie. Lors de la bataille de Charleroi, il fut cité à l'ordre de l'Armée ; au combat de Neuville-Saint-Wast, terriblement atteint, devenu aveugle, il tomba aux

1. Comme les invalides autrefois, nos mutilés pourront avec fierté dire leurs batailles, leur courage, leurs blessures. S'il y eut des familles sur lesquelles la mort frappa à coups redoublés, nombreuses également furent celles où l'on compte plusieurs grands blessés. Léon Richeux, maréchal des logis, de Nantes, est frappé à sa batterie, a'ors qu'il tient un appareil téléphonique. Il a la jambe à demi-sectionnée. Or, il faut battre en retraite, la batterie est détruite ; il se traîne sur les mains, plusieurs centaines de mètres. D'autres soldats l'aperçoivent, le hissent sur un cheval : *il n'a pas lâché l'appareil téléphonique*. Amputé, il dirige aujourd'hui une importante industrie. — Son parent, Alexandre Richeux, caporal grenadier, blessé par un camarade maladroit, en Argonne, lors d'un exercice à la grenade, subit aussi l'amputation d'une jambe. Il est étendu sur son lit d'hôpital ; son capitaine vient lui apporter la Médaille militaire ; il la lui montre et dit : « Avant de la recevoir, promettez de pardonner à celui qui fut cause de votre malheur. — Lui pardonner ? Je ne veux même pas savoir son nom, et surtout qu'on ne lui fasse pas d'histoires ! » Aujourd'hui caissier de l'Octroi de Nantes.

moins de l'ennemi. Cet aveugle tenta de s'évader. Ce fait représente Lemordant.

Rapatrié, il veut encore servir : par la parole, maintenant. Alors, commence cette série de conférences retentissantes à travers les Etats-Unis, où il se fait l'apôtre applaudi de la cause française. Les yeux bandés, il apparaît comme la vivante incarnation du martyr de la France et de la résistance nationale. Les foules acclament ; l'Université américaine lui remet la « Citation à l'ordre de l'Humanité. » Lemordant aurait pu se cloîtrer dans son malheur, il en sortit plus grand, le front auréolé d'une gloire indélébile ¹.

L'histoire du capitaine aveugle Dallet n'est pas moins glorieuse. Avant la guerre, il était instituteur-adjoint à Saint-Brévin ; il se préparait à subir l'examen d'aptitude à l'Inspection des écoles primaires. Le voici mobilisé, comme sous-lieutenant au 264^e d'Infanterie. Le 6 juin 1915, à Quennevières, alors qu'il entraîne sa compagnie au secours d'une compagnie voisine, une balle lui traverse les deux yeux. Il a le courage d'écrire, au lendemain de cette terrible blessure, ces paroles magnifiques : « Je ne regrette pas le sacrifice que j'ai fait, car mes yeux se sont fermés sur un bien beau spectacle, celui de l'ennemi vaincu, s'enfuyant en désordre des positions d'où nous l'avions chassé. »

On peut tout attendre d'une pareille grandeur d'âme : Dallet ne s'abandonnera pas à son malheur. A peine remis, quinze jours après sa blessure, malgré de cruelles souffrances et une cécité

1. Jean-Julien Lemordant est né à Saint-Malo ; mais sa gloire appartient à toute la Bretagne. Il vient d'être fait (avril 1923) commandeur de la Légion d'Honneur.

complète, il demande sa réintégration dans le cadre des instituteurs, comme un service personnel et comme un service pour ses collègues aveugles. Il entend leur prouver, par son exemple, qu'ils peuvent continuer d'enseigner, d'être utiles, que, privés de la lumière du jour, ils ne sont pas dispensés de distribuer la lumière intérieure aux âmes enfantines. On le charge de l'école des filles de Saint-Brévin.

Il n'existait pas de maître aveugle dans l'enseignement primaire; l'enseignement secondaire en comptait deux. Mais s'il est facile pour un professeur de collège ou de Lycée aveugle de former de grands élèves, plus compliqué apparaît le rôle du modeste maître d'école, atteint de cécité, qui doit apprendre à lire, à écrire, à compter à de petits enfants.

Dallet compose lui-même les instruments nécessaires à l'exercice de ses fonctions; avec une patience obstinée, il s'initie à l'écriture Braille, il se crée une bibliothèque de classe en Braille. Sur son indication, sa femme, digne compagne de ce vaillant blessé, renforce le tracé des cartes géographiques murales, au moyen d'un corps épais; elle creuse sur le tableau noir des lignes parallèles, destinées à guider la main de l'aveugle. La correction des devoirs s'opère par les élèves eux-mêmes; ils tiennent à honneur de faciliter la tâche d'un tel maître; indisciplinés peut-être avec un autre, ils l'écoutent en silence et avec respect.

Les résultats ne se font pas attendre: Dallet décide cinq autres instituteurs aveugles à reprendre du service. M. Brieux, de l'Académie Française, dont le dévouement fut si profitable aux aveugles de guerre, le cita maintes fois en exemple à des infortunés atteints comme lui, mais dont le moral fléchissait sous le

poinds du malheur. Après avoir été un soldat superbe, Dallet s'est montré un modèle de vertu civique ¹.

Le retour des restes des morts identifiés ne cesse de renouveler dans le pays la vivacité des douleurs. Des épouses, des mères, des sœurs n'ont pas attendu, à vrai dire, pour confier ces reliques précieuses à la terre natale, l'autorisation officielle; elles se sont rendues dans la zone militaire, aussitôt après l'armistice; et cela malgré les défenses les plus strictes. Elles tenaient à reconnaître le corps de celui qu'elles pleuraient, avant qu'il ne tombât en poussière, avant que les objets dont il était entouré ne fussent anéantis. Malgré mille difficultés, au prix de mille roueries féminines, elles se faufilèrent à travers les troupes et gagnèrent les régions devenues désertiques, où, d'après des indications plus ou moins vagues, elles savaient que le cher défunt avait été inhumé.

Le plus souvent une effroyable épreuve les attendait; elles avaient peine à se créer une certitude, devant des restes méconnaissables. Dans certains terrains crayeux et secs, comme ceux de la Champagne, les chairs se décomposaient rapidement. D'ailleurs, quel que fût l'état de conservation des corps recherchés, il fallait à ces femmes qui se refusaient à l'oubli une dose d'énergie peu commune.

1. François Dallet est né à La Motte-Saint-Héraye (Deux-Sèvres); mais il fit ses études en Loire-Inférieure et opta pour l'enseignement dans ce département. Actuellement, directeur de l'École de Doulon-Bourg.— Nommons, parmi les aveugles de guerre qui ont tenu à reprendre leur place dans la Société, Henri Brandineau, de Macheoul qui eut les yeux brûlés par une grenade allemande, alors qu'il défendait un petit poste. Il apprit le métier de brossier; cela lui permet de faire vivre sa vieille mère, sa femme et sa fillette.

M^{me} Guillochon était maîtresse de couture des Ecoles de la Ville de Nantes ; son mari était comptable. Le ménage vivait heureux. Une enfant était née, quand la guerre éclata. Le mari partit et fut tué, vers la fin de la campagne, en juillet 1918, à Coincey, dans l'Aisne. Un camarade de régiment l'enterra, plaça un obus sur la tombe et dans l'obus mit une feuille de papier, sur laquelle il inscrivit le nom du défunt. Cela fait, il informa la veuve et lui donna le plan des lieux. Dès l'évacuation des troupes, en décembre 1918, celle-ci se rendit à l'endroit indiqué, afin de mettre la dépouille de son mari dans un cercueil. Les autorités militaires interdisaient les exhumations, mais l'autorité municipale ferma les yeux.

M^{me} Guillochon n'eut pas la force de supporter cette scène accablante : au moment où le corps allait être retiré de la tombe, au moment où le curé allait donner les suprêmes bénédictions, le saisissement de cette femme, venue seule et de si loin, au milieu de difficultés de toutes sortes, fut tel qu'elle s'évanouit et ne put, comme elle le voulait, reconnaître son mari.

Dès lors, une hantise la harcela ; des doutes ne cessèrent de la torturer. « C'était un remords en moi, dit-elle, de n'avoir pas eu le courage nécessaire pour m'assurer de son identité. » Lorsque, l'année suivante, l'autorité militaire l'avertit que les soldats inhumés aux environs de Coincey seraient transférés au cimetière de Brécy tout proche, elle s'y rendit ; mais, cette fois, le cercueil ne fut pas ouvert. Et elle revint découragée.

Une autre année passa... La dépouille mortelle du soldat Guillochon fut transportée à Nantes. Sa femme fit ouvrir la châsse ; plus forte, cette fois, elle était résolue à tout pour avoir la preuve certaine, indubitable. Le spectacle fut affreux. A

certain détails cependant et à certains objets, elle put reconnaître l'exactitude des renseignements fournis. Pas de doute : ces restes informes représentaient bien ce qui restait de celui qu'elle avait aimé. Son cœur est désormais rassuré et calmé.

Un autre cas non moins touchant : M^{lle} Marie Auffray, professeur de musique, habitait à Nantes avec son frère Alexandre, employé à la *Compagnie Transatlantique*. Ils vivaient très unis. Le clairon de la mobilisation sonne. Alexandre Auffray part, caporal au 265^e de Ligne. Un jour, à Estrées, petite bourgade de la Somme, il se trouve au repos avec son escouade. Le village est bombardé ; l'escouade se réfugie dans le presbytère ; le presbytère s'écroule ; le caporal Auffray et ses hommes sont ensevelis sous les décombres.

M^{lle} Auffray tient absolument à ramener au pays les restes de son frère. Elle sait la localité où le drame se déroula ; elle connaît les noms des soldats de l'escouade ; elle ne possède pas d'autre indication. Aussitôt après l'armistice, elle obtint l'autorisation de se rendre à Estrées. Elle part seule, ses parents ne pouvant l'accompagner. Là-bas, on lui dit : « Votre frère repose dans la cave d'un ancien café. » Mais comment aiguiller ses recherches ? Il ne reste pas même trace de maisons. Ses tentatives demeurèrent vaines.

Elle revient à Nantes, déçue, mais non désespérée. Elle écrit de tous côtés et finit par apprendre que le corps doit se trouver dans la cave de l'ancien presbytère. Quelques mois plus tard, elle est de nouveau à Estrées. Elle a fait bien préciser l'emplacement de l'immeuble. Aidée par des hommes du pays, elle fouille les ruines ; elle manie elle-même la pioche. On enlève les ronces, la terre, les pierres... Selon les indications, il faut descendre à quatre mètres environ. Le deuxième jour, une statue

de la Vierge apparaît ; elle a appartenu au curé d'Estrées ; on est donc dans la bonne voie. Le quatrième jour, on met à découvert le cadavre assez bien conservé d'un soldat. Il dort de son dernier sommeil, les yeux grands ouverts ; son regard est comme figé dans une extase glorieuse. Des lettres trouvées dans la poche de sa capote indiquent le nom : c'est le soldat David, de Saint-Nazaire, l'un des hommes du caporal Aufray.

Bientôt, après de nouveaux efforts, la jeune fille se trouve en présence de son frère, très reconnaissable à certains signes : les souliers qu'il porte, c'est elle qui les lui a envoyés ; dans sa poche, voici des lettres écrites par elle. — Le caporal Aufray repose aujourd'hui au pays natal, dans le cimetière de Saint-Etienne-de-Montluc, et David, dans celui de Saint-Nazaire.

Le culte des morts ne se borne pas à ces exhumations, à ces retours de corps ; beaucoup de nos soldats resteront à jamais couchés dans les champs qu'ils ont reconquis, comme pour mieux affirmer nos droits. Ils ne sont point oubliés pour cela. En tous lieux, dans les plus obscurs hameaux, des cérémonies patriotiques et religieuses se succèdent en leur honneur, en l'honneur de tous les morts de la grande guerre.

Il est un fait très remarquable, très caractéristique de notre mentalité. En Allemagne, après la guerre de 1870, on se hâta de dresser un peu partout d'orgueilleuses statues. La Germanie triomphante fut représentée en un nombre illimité d'exemplaires, dans le marbre et le granit, avec tous ses attributs de force, casquée, cuirassée, épée au côté, le regard altier. Nous, c'est à nos morts que nous élevons des monuments, et ils n'ont dans leur ensemble aucun caractère de haine et de bravade. Nous restons dans le triomphe ce que nous étions, en 1914 : une Nation aux yeux de qui la guerre ne peut se justifier que par une obliga-

tion tragique de résistance. Nous avons été assaillis, nous nous sommes défendus. Nulle vanité dans le succès.

Chez les nations étrangères on parle, dit-on, de l'« impérialisme français, » parce que nous refusons d'avoir une confiance sans bornes dans nos ennemis d'hier. Qu'on visite ces monuments pieux, sobres — parfois un poilu dans l'attitude de la défense, le plus souvent, ce qui semble encore le mieux, de simples stèles — tous portant, non pas d'orgueilleuses, de conquérantes inscriptions, mais la liste des défunts, et l'on se rendra compte de nos sentiments réels. Rien ne peint aussi clairement notre pensée profonde : entre le culte des vainqueurs et le culte des morts, s'avère toute l'opposition de deux idéals divergents ¹.

Nul de nous n'a voulu la guerre ; nul ne serait assez criminel pour en désirer le retour ; mais si la France se voyait de nouveau attaquée, elle trouverait encore, au rang de ses meilleurs défenseurs, les gars des provinces occidentales. Un humus séculaire y produit une végétation somptueuse, des fleurs éblouissantes, des fruits rares. Et cet humus ne fait que s'accroître.

« Vanité des vanités, tout n'est que vanité. » La parole de l'*Ecclesiaste* s'applique tristement à l'individu, à la fragilité de ses espoirs, à l'inanité de ses agitations par rapport à lui-même, sur ce sol qu'il lui faudra bientôt quitter. Mais elle ne le peut concer-

1. Ceci ne veut pas dire que nous jugeons tous ces monuments comme de purs chefs-d'œuvre. Le choix de l'emplacement aussi nous paraît souvent discutable : nous regrettons que ces monuments aux Morts n'aient pas été en tous lieux placés au cimetière. Ils se dressent trop souvent sur la place publique, là où les foires, les marchés, les bals font monter leurs rumeurs profanes. S'il s'agissait d'ares de triomphe aux vainqueurs, d'édifices instaurés à la gloire de tous les combattants, ces réflexions n'auraient pas leur raison d'être.

ner, si l'on regarde au dessus de lui, après lui, si l'on élargit le champ visuel, bref s'il s'agit, non de lui-même, mais des conséquences de ses actes sur la collectivité, sur sa descendance. Rien n'est vain dans ses souffrances, dans sa mort voulue pour une grande cause. L'homme passe, mais l'effet de son effort survit. Il maintient la tradition et perpétue la race. Un peuple n'est grand, n'est robuste que s'il a un passé ; et ce qu'on appelle le passé, c'est l'activité, c'est l'expérience, c'est le sacrifice des individus morts aux siècles écoulés.

Le phénomène est sensible dans notre Ouest armoricain. L'érosion du temps s'affirme peu sur un peuple dont les citoyens savent vivre et savent mourir pour une idée. Non, leur mort n'est pas vaine. L'aspect extérieur des hommes et des choses change, se transforme ; mais le cœur des habitants ne varie pas. Les costumes de nos paysannes s'en vont ; les difficultés de l'après-guerre leur ont porté un coup funeste. Pourtant, sous le chapeau banal, le caractère reste le même. Nos chênes, témoins des siècles prestigieux, nos chênes si curieux, au front périodiquement rasé et qui donnaient à notre région son aspect embocagé, disparaissent rapidement, emportés par un mal sans remède ; mais le cœur de la race est plus robuste que celui de nos chênes : il se durcit dans les tempêtes.

Les âmes gardent les vertus des ancêtres ; elles sont douces, rêveuses, mystiques, opiniâtres ; jetées, contraintes, dans la bataille, elles luttent indomptables, jusqu'à la Victoire.

LE XI^e CORPS D'ARMÉE

BRETONS ET VENDÉENS

LE XI^e CORPS D'ARMÉE BRETONS ET VENDÉENS

AVANT-PROPOS ¹

L'histoire du XI^e Corps d'Armée mériterait un volume tout entier ; nous devons nous contenter de tracer une bien pâle esquisse des combats auxquels il a pris part et des immolations qu'il a consenties. Que les héros innombrables dont les hauts faits n'y sont pas reproduits, dont les noms n'y sont même pas cités nous pardonnet ; mais leur gloire anonyme se dégage de l'œuvre, l'enveloppe ; et si ces modestes pages trouvent quelque intérêt auprès du lecteur , elles le devront uniquement à cette magie globale de l'héroïsme et de la renommée dont l'histoire de nos régiments bretons et vendéens est tout imprégnée.

Il serait prétentieux de vouloir apporter dans un ouvrage de ce genre des appréciations vraiment neuves sur les faits généraux de la guerre. Il paraît impossible également d'isoler de cet

1. *Sources.* En dehors des ouvrages généraux sur la Guerre, nous avons consulté : au point de vue purement tactique et stratégique, l'ouvrage manuscrit du Commandant Saint-Gall, *Le XI^e Corps* ; au point de vue anecdotique, les *Historiques* des régiments. Ces *Historiques* sont malheureusement de valeur très inégale : quelques-uns nous ont amplement renseigné ; d'autres ne sont que des énumérations sèches de noms ou de faits. De là, dans notre ouvrage, la plus ou moins grande importance donnée parfois aux actes de tel ou tel régiment.

ensemble connu le XI^e Corps lui-même, de le traiter séparément sans risquer d'enlever au récit toute vie et tout attrait. — Ces pages seront donc l'histoire rapide de la grande guerre, avec la participation spéciale de l'un des Corps les plus héroïques, le plus souvent placés aux endroits périlleux, les plus chargés de lauriers, mais aussi dont le martyrologe se déroule le plus interminablement.

Quand nous parlons du XI^e Corps, nous n'embrassons pas sous ce terme les nombreuses divisions qui, durant les hostilités, lui furent, à de certains moments, confiées : pendant la seule bataille de Verdun, du 22 juin 1916 au 27 janvier 1917, 45 divisions figurèrent tour à tour à ses effectifs. Nous envisageons uniquement les régiments qui appartenaient au XI^e Corps, au moment de la déclaration de guerre et dont les soldats partirent de nos villages, de nos bourgs, de nos villes, sans même nous préoccuper si, à certaines époques, ils furent incorporés dans d'autres Corps d'Armée, selon les nécessités du haut Commandement. Nous ne tiendrons pas compte des apports considérables de soldats provenant d'autres provinces qui leur furent faits, soit pour combler les vides, soit — cela se produisit — pour que, au contact des nôtres, ces mêmes soldats fussent pénétrés d'une ardeur plus soutenue. Ces hommes venus d'ailleurs formèrent un quart ou un tiers environ des effectifs ; ils furent noyés dans la masse, ils subirent l'influence d'une ambiance fortifiante et combattirent aussi bravement que nos soldats, mêlés à eux.

Done, malgré ces alluvions, le fond de nos divisions resta vraiment vendéen et breton. Par l'esprit, par les qualités morales, elles demeurèrent des divisions de *chez nous*. Elles prirent une part prépondérante à l'œuvre ardue de la victoire ; elles enrichirent de noms retentissants la soie de leurs drapeaux ; elles ont

laissé aux générations qui suivront la nôtre un héritage immortel de gloire et d'honneur.

L'ALLEMAGNE NOUS DECLARE LA GUERRE

3 AOUT

L'Empire allemand était né de la guerre ; par reconnaissance et par intérêt, ses pensées se tournaient vers la guerre. Son acte de naissance, l'odieux traité de Francfort, semblait lui promettre un accroissement indéfini. Son orgueil n'était pas fait pour modérer son appétit ; aussi, durant quarante ans, espéra-t-il l'incident qui lui permettrait de jeter de nouveau sur nous ses armées « kolossales. » Des menaces, des provocations continuelles, — comme par exemple, l'affaire de Pagny-sur-Moselle, en 1887, où le commissaire français Schnœbelé fut arrêté sur notre territoire, comme celle encore d'Agadir, en 1911, où l'empereur d'Allemagne envoya le vaisseau de guerre *Panther* dans ce port, sous le prétexte fallacieux de soutenir le commerce allemand au Maroc, — avaient toujours été supportées par nous avec la volonté très ferme de consentir à tous les sacrifices possibles, plutôt que de voir se déchaîner une conflagration universelle.

Ne pouvant réussir, comme elle sut si bien le faire en 1870, à nous amener à déclarer la guerre et à nous laisser devant l'Histoire la responsabilité de l'acte, l'Allemagne se résigna à prendre elle-même cette lourde responsabilité. On sait comment, le dimanche 28 juin 1914, à Sérajevo, l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand et la duchesse de Hohenberg, sa femme, tombèrent sous les coups d'un assassin. Ce misérable était de nationalité serbe ; il n'en fallut pas davantage pour accuser la Serbie d'avoir provoqué le meurtre. L'occasion s'offrait à l'Autriche de

ensemble connu le XI^e Corps lui-même, de le traiter séparément sans risquer d'enlever au récit toute vie et tout attrait. — Ces pages seront donc l'histoire rapide de la grande guerre, avec la participation spéciale de l'un des Corps les plus héroïques, le plus souvent placés aux endroits périlleux, les plus chargés de lauriers, mais aussi dont le martyrologe se déroule le plus interminablement.

Quand nous parlons du XI^e Corps, nous n'embrassons pas sous ce terme les nombreuses divisions qui, durant les hostilités, lui furent, à de certains moments, confiées : pendant la seule bataille de Verdun, du 22 juin 1916 au 27 janvier 1917, 45 divisions figurèrent tour à tour à ses effectifs. Nous envisageons uniquement les régiments qui appartenaient au XI^e Corps, au moment de la déclaration de guerre et dont les soldats partirent de nos villages, de nos bourgs, de nos villes, sans même nous préoccuper si, à certaines époques, ils furent incorporés dans d'autres Corps d'Armée, selon les nécessités du haut Commandement. Nous ne tiendrons pas compte des apports considérables de soldats provenant d'autres provinces qui leur furent faits, soit pour combler les vides, soit — cela se produisit — pour que, au contact des nôtres, ces mêmes soldats fussent pénétrés d'une ardeur plus soutenue. Ces hommes venus d'ailleurs formèrent un quart ou un tiers environ des effectifs ; ils furent noyés dans la masse, ils subirent l'influence d'une ambiance fortifiante et combattirent aussi bravement que nos soldats, mêlés à eux.

Donc, malgré ces alluvions, le fond de nos divisions resta vraiment vendéen et breton. Par l'esprit, par les qualités morales, elles demeurèrent des divisions de *chez nous*. Elles prirent une part prépondérante à l'œuvre ardue de la victoire ; elles enrichirent de noms retentissants la soie de leurs drapeaux ; elles ont

laissé aux générations qui suivront la nôtre un héritage immortel de gloire et d'honneur.

L'ALLEMAGNE NOUS DECLARE LA GUERRE

3 AOUT

L'Empire allemand était né de la guerre ; par reconnaissance et par intérêt, ses pensées se tournaient vers la guerre. Son acte de naissance, l'odieux traité de Francfort, semblait lui promettre un accroissement indéfini. Son orgueil n'était pas fait pour modérer son appétit ; aussi, durant quarante ans, espéra-t-il l'incident qui lui permettrait de jeter de nouveau sur nous ses armées « kolossales. » Des menaces, des provocations continues, — comme par exemple, l'affaire de Pagny-sur-Moselle, en 1887, où le commissaire français Schnœbelé fut arrêté sur notre territoire, comme celle encore d'Agadir, en 1911, où l'empereur d'Allemagne envoya le vaisseau de guerre *Panther* dans ce port, sous le prétexte fallacieux de soutenir le commerce allemand au Maroc, — avaient toujours été supportées par nous avec la volonté très ferme de consentir à tous les sacrifices possibles, plutôt que de voir se déchaîner une conflagration universelle.

Ne pouvant réussir, comme elle sut si bien le faire en 1870, à nous amener à déclarer la guerre et à nous laisser devant l'Histoire la responsabilité de l'acte, l'Allemagne se résigna à prendre elle-même cette lourde responsabilité. On sait comment, le dimanche 28 juin 1914, à Sérajevo, l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand et la duchesse de Hohenberg, sa femme, tombèrent sous les coups d'un assassin. Ce misérable était de nationalité serbe ; il n'en fallut pas davantage pour accuser la Serbie d'avoir provoqué le meurtre. L'occasion s'offrait à l'Autriche de

faire la guerre à la Serbie et de terminer par la victoire une vieille rivalité ; mais il lui fallait l'avis de l'allié allemand. Il se passa quelques jours d'attente, durant lesquels l'anxiété fit place partout à l'espérance ; l'Autriche parla même d'être très modérée dans sa demande de réparation.

Le 5 juillet, un conseil de hauts personnages allemands et autrichiens se réunit à Berlin ; le secret des délibérations ne transpira pas au dehors, et l'Europe ne s'inquiéta pas outre mesure. L'empereur Guillaume, d'ailleurs, s'embarquait sur son yacht, dans le but d'une croisière sur les côtes de Norvège. Tout cela pour masquer les intentions réelles des deux complices. Soudain, le 23 juillet, coup de tonnerre : l'Autriche fait remettre au Gouvernement serbe, en lui donnant vingt-quatre heures pour répondre, un ultimatum tel, qu'en l'acceptant, la Serbie cessait d'être une nation libre. — Rien ne paraît trop lourd pour sauver la paix : sur le conseil de la France, de la Russie et de l'Angleterre, la Serbie se soumet à toutes les conditions, en réservant, toutefois, celle de son indépendance.

L'Allemagne et l'Autriche ne peuvent, ne veulent escompter une pareille réponse, contraire à leur volonté belliqueuse ; elles ne la lisent même pas, et, avant le délai de vingt-quatre heures, le chargé d'affaires d'Autriche quitte le territoire serbe. Ceux qui n'ont pas compris jusque-là saisissent les raisons de cette longue attente : la guerre a été décidée, dès l'heure du drame de Sérajevo ; mais, afin de la mieux préparer, les deux empereurs en ont hypocritement gardé le secret. Et l'Europe trompée a cru à leur désir de paix.

Le 28, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie. Que va faire la Russie, protectrice née des peuples slaves, ses frères ? Abandonner la Serbie, ce serait pour elle un suicide moral. Mais, si la

Russie entre dans le conflit, le feu embrasera l'Europe tout entière, par le déclenchement des alliances. Perspective redoutable ! La France, l'Angleterre, l'Italie tentent de circonscrire le fléau ; elles essaient de faire conclure une entente entre l'Autriche et la Russie au sujet de la Serbie. Mais cette entente briserait les projets de l'Allemagne. L'Allemagne pousse alors les choses au pire, en interdisant à la Russie de mobiliser et de courir au secours de la Serbie, que s'apprête à étrangler l'Autriche en armes. L'Empire des tzars ne peut accepter une pareille injonction sans déchoir ; toutefois, résolu à la conciliation, il propose l'arbitrage du Tribunal de la Haye ; Guillaume répond, le 1^{er} août, par un ordre officiel de mobilisation. En réalité, la mobilisation de son armée est depuis plusieurs jours commencée. Le soir de ce même 1^{er} août, il déclare la guerre à la Russie.

La France, pacifique, mais loyale, ne manquera pas à son alliée. Ce même jour encore, c'est frémissante, mais calme, qu'elle lit sur les murs l'affiche de la mobilisation. La guerre n'est pas déclarée ; pourtant, quelle force peut désormais l'empêcher ? Le Gouvernement français prescrit aux troupes de se retirer à 10 kilomètres de la frontière. Cette mesure, si discutable au point de vue militaire, montre notre désir d'éviter toute cause de rupture. Vaine précaution ; notre frontière est violée sur plusieurs points par des patrouilles allemandes ; le Luxembourg est envahi, malgré sa neutralité, et, le 3 août, au soir, l'ambassadeur d'Allemagne vient apporter à M. Viviani, président du Conseil, une déclaration de guerre. Nous avions refusé de prendre la responsabilité de cet acte monstrueux, l'Allemagne l'assume ; mais elle ose invoquer le prétexte d'une prétendue incursion de nos avions sur son territoire.

L'orage, depuis si longtemps suspendu au-dessus de l'Eu-

rope, va se déchaîner ; le monde entier sera entraîné dans la tourmente de feu et de sang. Cependant, la France, que l'ennemi croyait incapable d'une résistance sérieuse, que l'on disait déchirée par les factions, mal préparée à la guerre, est sur pied. Les députés votent à l'unanimité les crédits de guerre : « l'union sacrée » est faite.

INVASION DE LA BELGIQUE

L'Allemagne sait les difficultés de percer notre frontière de l'Est. Or, il lui faut aller vite, il lui faut nous écraser avant que l'énorme masse russe soit prête ; elle prend le chemin le plus court : la neutralité luxembourgeoise ne l'a pas arrêtée, la neutralité belge ne l'arrête pas davantage. Le 4 août, elle somme le Gouvernement de Bruxelles de céder le passage ; il refuse. Elle riposte par une déclaration de guerre. Geste de démesure : l'Angleterre avertit l'Allemagne qu'elle-même, l'Angleterre, a signé avec la Prusse, la France, la Russie, le traité de la neutralité belge. « Vous ne nous ferez pas la guerre pour un chiffon de papier, » proteste cyniquement le chancelier de Bethmann-Hollweg.

Elle se trompe ; dès le 5 août, à la nouvelle que les avant-gardes allemandes ont franchi la Meuse, le Gouvernement britannique, faisant honneur à sa signature au bas « du chiffon de papier, » déclare la guerre à l'Allemagne. D'autre part, le refus de la Belgique n'était pas une simple parole destinée à sauver les apparences ; sa neutralité n'existe plus ; elle devient une nation combattante : elle saura combattre. Liège résiste héroïquement et quand explose la citadelle, sous l'effort de canons mastodontes, 40.000 Allemands ont payé de leur vie cette victoire trop lente.

L'Allemagne voulait atteindre Paris avant la concentration de nos armées ; son plan a échoué : la Belgique nous a sauvés.

Mais il nous faut opérer en hâte des mouvements non prévus. Des esprits clairvoyants avaient de longue date prédit la violation du territoire belge ; ils ne furent pas écoutés ; le plan de notre défense resta orienté à l'est et non au nord. Précipitamment, la cinquième Armée — Lanrezac, — postée devant le Luxembourg, sur la ligne de la Meuse, remonte plus haut, sur la Sambre ; la quatrième — de Langle de Cary — avance d'un échelon et prend sa place, sur la Meuse. En Alsace et en Lorraine, du sud au nord, la première, la deuxième et la troisième Armées — Dubail, Castelnau, Ruffey, — élargissent les rangs.

COMBATS EN ALSACE

EN LORRAINE ET DANS LES ARDENNES

Notre aile gauche, dépêchée sur la Sambre, pourra-t-elle supporter le choc lourd des divisions allemandes ruées à travers la Belgique ? L'Etat-Major français cherche à faire diversion par une attaque en Haute-Alsace. Le 7 août, débouchant par la trouée de Belfort, nos troupes occupent Altkirch et, le 8, font leur entrée dans Mulhouse. Mais elles ne peuvent progresser au-delà et, le 11, elles se retirent sous la pression d'un ennemi sensiblement plus fort en nombre. Nous y rentrons de nouveau, le 19. Hélas ! arrêtés à Morhange, où les Allemands prévoyant un effort de notre part dans le sens où s'était orientée notre mobilisation, avaient accumulé d'insurmontables obstacles, nous devons en redescendre encore le 25 pour longtemps, cette fois.

Déjà l'offensive française et l'offensive allemande se heurtent dans un duel effroyable. De la Lorraine à la Belgique, un immense choc se produit, qu'on a appelé la *Bataille des Frontières*, et dans lequel on peut distinguer trois groupes de batailles différents : en Lorraine, dans les Ardennes, en Belgique.

L'armée Dubail et l'armée Castelnau ont dû se replier sur les hauteurs de Thann, puis continuer leur mouvement rétrograde, sous la menace d'un encerclement total des armées françaises. Le flot allemand, en effet, s'écoulant par la trouée de Charmes, cherche à tourner Toul pour, ensuite, se frayer une issue entre Chaumont et Neufchâteau : ce serait le débordement de notre aile droite. A la même heure, sur la Sambre et l'Oise, tentative semblable contre notre aile gauche. — Les Armées Dubail et Castelnau brisent l'effort des Allemands sortant de la vallée de Charmes. Pertes terribles de part et d'autre : sur un terrain de 7 kilomètres, dans la seule bataille du 26 août, à Vitrimont, on compte 7.000 cadavres ennemis. Toutefois, Nancy reste menacé par une autre armée, descendue de Metz ; Castelnau, établi sur les hauteurs du Grand-Couromé, sauve la capitale de la Lorraine ; elle ne cessera, un seul instant de toute la guerre, d'être française ¹.

Au moment où les Armées Dubail et Castelnau échappent ainsi à droite à l'encerclement, les Armées Ruffey et de Langle de Cary évitent à gauche la même menace foudroyante. Là, chez les Allemands, commandent le Kronprinz, le prince de Wurtemberg et Von Hausen ; le fanatisme des soldats est décuplé par la présence de celui qui, plus que tout autre, a poussé à la guerre. Le choc se produit, les 22 et 23 août, aux portes du Luxembourg.

1. Et cela malgré d'autres furieuses attaques comme celle du 4 septembre, à la veille de la bataille de la Marne.

Les chocs, pourrait-on dire plutôt ; chocs multiples dont chaque action revêt un caractère d'extrême violence : notamment à Paliseul, à Bouillon, à Ethe, à Virton, il se livre des combats meurtriers. Notre quatrième Armée, — de Langle de Cary, — recule sur la Meuse. Longwy tombe aux mains des Allemands, après une belle défense : c'est la perte de notre bassin de Briey. Du moins, nos armées sont sauvées ; elles demeurent intactes, cramponnées aux places fortes de Belfort et de Verdun ; et l'espoir, malgré tout, est permis.

LE XI^e CORPS D'ARMÉE ¹

Nous allons malheureusement sur un autre point, en Belgique, éprouver de durs revers. Notre cinquième Armée, sous les ordres de Lanrezac, et l'Armée anglaise du général French trouveront devant elles les plus formidables des armées allemandes — les 1^{re} et 2^e Armées : von Kluck, au nord ; von Bulow, au centre ².

1. *Généraux ayant commandé le XI^e Corps* : Eydoux, jusqu'au 15 février 1915 ; Baumgarten, au 4 juin 1916 ; Mangin, au 19 décembre 1916 ; Muteau, au 25 janvier 1917 ; de Maud'huy, au 3 juin 1918 ; Niessel, au 17 juillet ; Prax. — *Divisions et Régiments*. — 21^e Division : 64^e, 65^e, 93^e, 137^e R. Inf. ; 51^e R. Art. — 22^e Division : 62^e, 116^e, 19^e, 118^e, R. Inf. ; 35^e R. Art. — 61^e Division : 264^e, 265^e, 316^e, 219^e, 262^e, 318^e R. Inf. — 88^e Division : 83^e et 84^e R. Inf. Terr. ; 2 groupes des 20^e et 28^e R. Art. — 151^e Division : 293^e, 337^e, 403^e, 410^e R. Inf. ; 3 groupes des 10^e, 31^e, 43^e R. Art. — Le 411^e R. Inf.

Des escadrons du 22^e Chasseurs, des 1^{er}, 3^e, 8^e, 9^e Dragons, des compagnies des 6^e, 7^e Génie et du 11^e bat. terr. de Génie, des ambulances et des groupes de brancardiers étaient, en outre, affectés à chaque Division.

Voir à l'*Historique* de Nantes un état détaillé des généraux, des colonels du XI^e Corps d'Armée.

2. La 2^e Armée allemande se soude à celle de Von Hausen sur la rive droite de la Meuse.

Elles sont lancées en avalanche à travers la Belgique. A cette aile marchante est réservé l'honneur de prendre Paris. Elle transporte avec elle un matériel inouï de grosse artillerie, d'automobiles blindées et de mitrailleuses. Défilé impressionnant, ininterrompu de cavaliers, de fantassins gris, chantant éperduement le *Deutschland über alles*, ou d'autres refrains conquérants. Tous affirment par l'audace de leurs regards, la certitude de la victoire. Sur leur passage, ils font le désert : les villes s'allument, les habitants fuient. — C'est à cette nouvelle horde d'Attila que va se heurter notre XI^e Corps, qui fait partie de l'Armée Lanrezac, 5^e Armée.

Bretons et Vendéens ont quitté joyeux ou simplement pleins de patriotique résignation, leurs foyers, leurs garnisons. Ils sont partis pour la « dernière guerre » ; ils le croient, du moins. C'est une croisade qui commence ; c'est la libération de l'Alsace-Lorraine. Ils pensent aller vers l'est, ils sont dirigés vers le nord. Déjà, ils comprennent ce que sera cette guerre qui s'ouvre par une forfaiture ; ils devinent quel ennemi déloyal ils auront à combattre.

Les trains, couverts de fleurs, roulent vers la Belgique, vers le petit pays généreux qu'il s'agit de sauver, lui qui nous a sauvés nous-mêmes. Le Quartier Général du XI^e Corps se réunit à Monthois ; la 21^e Division, à Quatre-Champs, à Châtillon-sur-Bar et aux environs ; la 22^e Division, à la Croix-aux-Bois, à Boul-aux-Bois et dans les bourgs voisins ; le 2^e Chasseurs, à la Berlière. Seule, la 61^e Division est distraite de l'ensemble et chargée de coopérer à la défense de Paris ; mais elle sera bientôt, elle aussi, au rendez-vous, sur les routes du nord. Frémissants, nos Bretons, nos Vendéens attendent la bataille. Ils sont là, les Brestois du 19^e, l'ancien « régiment de Flandre, » puis régiment de Saulx, dont on disait :

Gardez-vous du feu, de l'eau
Et du régiment de Saulx.

Sous la Révolution, ce fut « l'invincible demi-brigade » ; il ne perdra pas sa renommée¹. Ils sont là, ceux de Quimper et de Landerneau, rassemblés sous le drapeau du 118^e. Ils sont là, les Lorientais du 62^e ; le colonel Costebonnell les a, au départ, harangués ; il leur a dit ce que la Patrie attendait d'eux ; un immense cri de : Vive la France a répondu. Ils sont donc là ceux de la Bretagne bretonnante, ceux qui font sonner l'antique langue armoricaine, les gars roux du pays de Léon et de la Cornouaille et ceux aussi des landes morbihannaises. Ils sont là également, ceux de la Bretagne française, ceux du 64^e d'Ancenis, moitié breton, moitié vendéen, ceux du 65^e, de Nantes et de Saint-Nazaire ; ils sont là ceux des campagnes, vigneron de la rive gauche du fleuve, laboureurs de la rive droite. Ils sont là enfin, les Vendéens du 137^e, du 337^e, du 93^e, les gars du Bocage touffu, les gars de la Plaine brûlée, les gars du Marais strié de canaux.

Les cavaliers attendent, espérant de fières chevauchées : le 1^{er} Dragons, de Luçon, dont le chef, le colonel Marcieu, mince, élancé, type d'entraîneurs d'hommes, est l'héritier des cavaliers de l'Empire ; le 3^e Dragons ; le 2^e Chasseurs aux petits cavaliers hasardeuses. Et l'artillerie aussi attend l'heure de faire gronder ses 75, arme terrible, dont l'ennemi ne soupçonne pas la fulgurante rapidité de tir : le 35^e, dont la devise est *Mourir en chantant*, et son frère, le 235^e, où, à côté des Bretons et des Vendéens, figurent des Flamands et des Picards chassés de leur pays ; le 28^e et le 228^e ; le 51^e et le 251^e, tous composés de gars de l'Ouest armoricain et poitevin. Il sera là dans quelques jours le 5^e groupe du

1. « J'ai l'honneur de travailler (sic) avec le premier régiment de France, le 19^e d'Infanterie. » Lettre de Pierre Douet, de Saint-Mars-du-Désert.

111^e Régiment d'artillerie lourde recruté de Morbihannais. Ses « tonnerres » bientôt feront entendre, dans l'orchestre impétueux, leur roulement grave, au-dessus du claquement strident des 75. Rien ne manque. Le commandant Rousseau, du 11^e Escadron du Train, se prodigue à la tête de ses quatorze compagnies ; — demain, elles seront 27. — Le Corps de Santé se tient prêt aux héroïsmes calmes et silencieux. A tous la gloire est promise ; les uns la cueilleront à la pointe de leurs baïonnettes, dans la mêlée de flamme ; les autres, dans des réduits croulants, au chevet des blessés.

CHARLEROI

21 AOÛT 1914

L'Armée Lanrezac, à laquelle appartient le XI^e Corps, forme la gauche des Armées françaises ; elle a reçu l'ordre de se porter encore plus à gauche et d'opérer en liaison avec l'Armée anglaise, laquelle se concentre à Maubeuge et doit marcher vers Mons. L'Armée Lanrezac s'avancera parallèlement, en direction de Charleroi. Toutes deux tenteront d'arrêter l'armée d'invasion, la fameuse aile marchante de von Kluck. Dans la fièvre de notre regroupement hâtif, l'offensive lancée en Belgique à la rencontre de l'offensive allemande, préparée de longue date, ne dépassait-elle pas les possibilités du succès ? Quoi qu'il en soit, le geste était chevaleresque, il donna au noble peuple qui combattait et mourait pour le Droit la certitude qu'il n'était pas, qu'il ne serait pas abandonné.

Déjà quelques heurts de cavalerie se produisent, le 20 août, à Neufchâteau et à Virton. La division de Sully, qui travaille avec le XI^e Corps, a bravement croisé le fer, chassé les Allemands ;

ceux-ci, sous la pression de nos cavaliers, ont abandonné les bois de Marville et repassé la Meuse.

Un épisode. Le lieutenant Le Cour Grandmaison, du 3^e Dragons, rencontre une patrouille ennemie ; il crie aux siens : « Pour l'attaque, chargez. » Il suit l'adversaire botte à botte. Six des nôtres tombent. Les Allemands mettent pied à terre et tirent de derrière une haie. Le Cour saute de l'autre côté, pour se mesurer avec l'officier de uhlans. Son cheval s'empêtre dans des clôtures en fils de fer ; il reste en cible à 60 mètres de l'ennemi. Avec un sang-froid splendide, le maréchal des logis Guével arrive au pas de son cheval blessé, cisaille les fils de fer et dégage son chef.

Le 21, la rencontre des deux offensives, l'allemande et la franco-anglaise, a lieu. Eclair tragique, sorti de deux nuages gigantesques ; bataille courte ; mais peu d'autres combats seront aussi meurtriers, au cours de la guerre. A Mons, les Anglais, menacés d'être débordés, par un ennemi infiniment supérieur en nombre, se voient contraints de reculer, après une résistance farouche de plusieurs jours. A Charleroi, ou plutôt devant Charleroi, sur une ligne allant de la Sambre à la Meuse, la 5^e Armée française lutte avec la même indomptable énergie. Le XI^e Corps se trouve encadré, à gauche, par le X^e Corps de la même Armée, et, à droite, par le XVII^e Corps, de la 4^e Armée.

Le matin, la pluie est tombée ; à midi, les nuages démasquent un soleil étincelant ; il fait un temps chaud, mou, fatigant. On vit encore sur le souvenir des grandes manœuvres et des guerres d'autrefois. Les régiments s'avancent comme à la parade, les chefs sabre au clair, à plusieurs mètres en avant de leurs hommes ; l'infanterie, baïonnette au canon ; l'artillerie, dans un ordre harmonieux. C'est un spectacle très beau ; mais le prix en sera lourd.

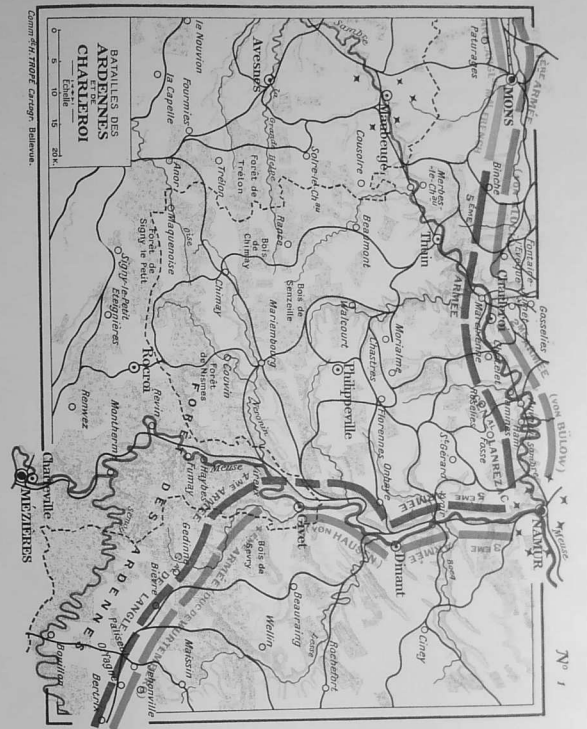
Les Allemands, au contraire, profitant de la leçon de la

guerre russo-japonaise, ont banni tout signe compromettant ; leurs uniformes cherchent à se fondre dans les lignes indécises de l'horizon. De cette façon, ils sont tellement invisibles à distance que nos soldats surpris ne peuvent se rendre compte d'où partent les coups. Connaissant nos méthodes, notre superbe mépris de la prudence, ils ont créé des corps de « tireurs d'officiers ». Dans cette triple bataille de Lorraine, des Ardennes et de Charleroi, une grande partie de nos chefs tomberont sous les balles de ces tireurs spécialisés.

Trois longs jours, la bataille de Charleroi se déroule avec des alternatives diverses. Si nos pertes sont énormes, les Allemands, qui attaquent en formations serrées, connaissent pour la première fois l'effroyable puissance destructive de notre 75 ; les obus creusent dans leurs fourmillières mouvantes des trous béants. A un moment donné, la victoire semble même se dessiner en notre faveur ; la Garde impériale fléchit devant le X^e Corps, — les Bretons de Rennes ; et le XI^e tient en échec l'adversaire qui lui est opposé.

La lutte, pour ce dernier Corps a son point central autour de Maissin, village situé dans une grande clairière, au sein de la forêt des Ardennes, et très fortement tenu par l'ennemi. A travers les avoines dorées, les seigles jaunissants, les assauts se succèdent. Après huit heures de combats acharnés, les Allemands se retirent : Maissin est à nous... Le sang coule à flots ; nos hommes, s'élançant avec une fougue inconsidérée contre les positions ennemies hérissées de fils de fer barbelés, ont payé chèrement la victoire.

Le lieutenant Lucien Justeau, du 93^e enlève par trois fois sa section ; il est blessé à chaque attaque. Après la seconde blessure, il disait à ses hommes : « Courage mes enfants, il faut entrer



dans Maissin. » Il y entre à la troisième tentative, mais tombe le front traversé par une balle. — Célestin Mouraud, tambour au 293^e, jette sa caisse pour prendre le fusil d'un camarade blessé ; il court se battre au côté des autres. — Le commandant Guillaumat, du 137^e, après avoir entraîné son bataillon à l'attaque d'une position, s'écroule, frappé à mort, et disant : « Je meurs face à l'ennemi, pour la France. » « Devant les barricades boches, des monceaux de morts d'un mètre ou deux de hauteur. Des blessés criaient : Achevez-moi, je souffre trop. D'autres : A boire ! Il y a de quoi devenir fou, » écrit un soldat ¹. Un autre rapporte : « Nous avons la position. Dieu ! quel tableau ! Un chemin couvert de cadavres ; des mares de sang, des plaintes, des gémissements. Oh ! c'est atroce, jamais je ne pourrai l'oublier ². »

Qu'importe, c'est la victoire, et le délire est grand. Maissin est à nous. Pendant la nuit et jusqu'au 23, à 9 heures, une poignée de braves, composée d'hommes du 2^e bataillon du 118^e, du 19^e, du 62^e, sous les ordres du lieutenant Desmiers de Chénon, défend le village contre plusieurs retours offensifs de l'ennemi. Au côté du lieutenant, le sergent Ronel avec une pièce fauche les Allemands, sur la route, à l'issue des maisons, tandis que le soldat Frappier, posté avec quelques camarades dans une cour, tue à bout portant un officier allemand qui lui crie : Rendez-vous.

Malheur ! A notre droite, le XVII^e Corps d'Armée a fléchi devant la troisième Armée allemande, et l'ennemi s'engouffre par la brèche. D'autre part, il n'a pas été possible d'établir de liaison, comme on l'espérait, avec les 70.000 Anglais qui, sur la gau-

1. Lettre de Louis Desfontaine, de Gorges.
2. Lettre de Léo Dequibec, du Pallet, blessé à Maissin.

che, se battent à côté de Mons. La 4^e Armée française attaquée de front par la 2^e Armée allemande, menacée d'être prise à revers par la 3^e, se voit dans l'obligation de reculer, de tourner le dos à Charleroi, dont l'incendie embrase le ciel. Et cette 2^e Armée allemande poursuit sa route, sans se laisser arrêter par Maubeuge, qui tombera seulement, le 7 septembre.

La stupeur s'empare de l'âme de nos soldats, quand ils apprennent l'ordre fatal de retraite. Ils se savent vainqueurs sur le point où ils ont mené la lutte, et il leur faut partir, rétrograder ! — Dans Ours, centre où convergent toutes les troupes, c'est un « embouteillage » indescriptible. Les blessés, couchés sur les banquettes, crient : Ne m'écrasez pas ; d'autres appellent leur « Maman. » Tout près, le village de Porcheresse ressemble à une torche. Là, furieusement, ont lutté le 137^e, le 160^e d'Infanterie, le 51^e d'Artillerie. Deux unités allemandes, se prenant mutuellement pour des Français, ont ajouté de nombreux cadavres à ceux tombés sous nos coups. Les fantassins du 137^e, accrochés à chaque maison, à chaque pan de murs se sont fait tuer sur place. L'envahisseur, furieux de ses deux mille hommes tombés à Porcheresse, s'est vengé cruellement sur le malheureux village et sur ses habitants : le 26 août, sous le prétexte hypocrite d'assainissement, la Croix-Rouge allemande a mis le feu aux dernières maisons.

Le brigadier Edmond Augier, du 2^e Chasseurs, fait prisonnier, est invité à porter le drapeau allemand pour entrer dans Bouillon ; il refuse. On l'aligne le long d'un mur, avec des civils, et on le fusille ; un officier lui donne le coup de grâce. Il est laissé pour mort, avec douze balles dans le corps ; il en réchappera... La France meurtrie, envahie, broyée, se relèvera aussi de ses blessures.

LA RETRAITE

La retraite générale de l'Armée française commence lentement, dans la nuit du 22 au 23. Les régiments du XI^e Corps, entraînés dans le mouvement, refluent, la rage au cœur. Ils vont, pendant une semaine, connaître les plus durs martyres de l'âme et du corps. La chaleur est brûlante, la route couverte d'une épaisse nappé poussiéreuse qui se soulève et remplit les yeux. La soif dessèche les gosiers, la faim torture les estomacs.

Le 23, le Corps d'Armée traverse la région de Bouillon ; la 60^e Division lui est rattachée. Le 26, le XI^e Corps reçoit la mission d'interdire à l'ennemi les passages de la Meuse, depuis Nouvion jusqu'à Remilly : lutte obstinée de quatre jours, avec des hauts et des bas. Le 27, le 51^e posté sur la rive gauche de la rivière, en face de Sedan, essuie sans broncher le feu de l'artillerie lourde allemande.

Cependant, l'ennemi, profitant, au nord, d'une boucle de la Meuse, réussit à passer sur la rive gauche et à s'installer au bois de la Marfée. Nous occupons les hauteurs de Bulson et la ligne Chaumont-Saint-Quentin. A la baïonnette, les fantassins s'élancent sous une grêle de projectiles et sous une pluie diluvienne. La Marfée est pris, Chaumont-Saint-Quentin est pris, le sol est jonché d'uniformes bruns. Couchés dans les étables, à côté des bœufs, des moutons déchetés par la mitraille, nos blessés implorent secours ; mais ils ont la joie dans les yeux. La *Marseillaise* est jouée sur le champ de bataille.

Malheureusement, et pour la seconde fois, une brigade du XVII^e Corps, qui doit appuyer nos régiments sur la droite, est

rejetée en grande confusion ; le XI^e Corps, placé en flèche, reçoit l'ordre de rétrograder vers Vendresse et Omont¹. Nos soldats sont fous de désespoir : ils ont vu périr un grand nombre des leurs et la colère s'ajoute à leur chagrin. Le seul 64^e a perdu 500 hommes, depuis le 24, surtout à la ferme de Beau-Mesnil, héroïquement défendue par lui.

C'est dans ce combat que les soldats Broussard et Turcot, du 137^e, s'emparèrent du premier drapeau allemand tombé entre nos mains. Le fait a sa valeur et mérite d'être conté. Sur notre gauche, un grand bois s'étendait, occupé par l'ennemi ; il fallait l'aller reconnaître. Le capitaine de la 4^e compagnie fit appel aux élèves-caporaux, puis aux caporaux : « Présent, » répondirent Broussard, Turcot et deux camarades. Ils partirent ; mais, en cours de route, les deux premiers perdirent leurs compagnons.

Les voici non loin d'une tranchée où flotte un drapeau allemand, celui du 28^e. Il est tenu par un officier entouré de cinq hommes. « On se dit avec Turcot, écrira un jour Broussard, si on pouvait leur prendre leur drapeau ! Ils nous fusilleront peut-être ; mais, bah ! les camarades sont bientôt tous morts, on n'est pas plus qu'eux. En avant ! » Ils s'élancent et, à coups de fusils ou à coups de baïonnettes, ils tuent les uns après les autres les six hommes ; ils rapportent l'étendard. Le capitaine les embrasse et les camarades crient : Vive la France² ! Les épisodes glorieux sont innombrables. Citons celui-ci encore : le soldat Hervouet, du 65^e, tombe, blessé mortellement, se relève dans un suprême effort en criant : « Camarades, en avant, vengez-moi ; » puis il retombe inanimé.

1. La 52^e Division d'Infanterie qui a fait partie du XI^e Corps, passe alors à un autre Corps.

2. Broussard, de Pontchâteau (Loire-Inf.) ; Turcot, de l'Oie (Vendée).

La nuit de ce jour de victoire, la nuit de Bulson, la retraite, un instant arrêtée, reprend, accélérée, irrémédiable, dans le chaos et dans la misère. Il fait une chaleur étouffante ; les hommes sont sans nourriture depuis plus de vingt-quatre heures. Ils meurent de soif et se précipitent sur les mares¹. L'artillerie se trouve à peu près au centre de l'immense ligne ; la compagnie du 6^e Génie marche à l'arrière-garde, facilitant la route aux derniers convois, rompant les ponts. Les 1^{er} et 3^e Dragons aussi défendent l'arrière-garde. Mais les chevaux, qui boivent à peine, fondent à vue d'œil, sous cette chaleur d'étuve. Les soldats vont, sans s'arrêter, nuit et jour ; ils dorment debout, se reposent parfois quelques heures, dans les maisons abandonnées, dans les granges, au bord des talus ; ils dévorent ce qu'ils trouvent, l'avoine des chevaux, et combattent en marchant, harcelés, fourbus, héroïques. L'espoir d'un retour possible en avant soutient le courage.

Il rôde autour de cette armée en retraite des ombres sinistres : de temps à autre, comme à Vendresse, par exemple, on exécute des espions, de faux paysans, de faux bergers, Boches authentiques, depuis longtemps tolérés imprudemment dans le pays. A l'entrée du village de Chaumont-Saint-Quentin, les troupes passent devant deux cadavres d'espions fusillés, la tête pendante.

Le 30 août, en traversant le village d'Attigny, les soldats défilent sous les yeux d'un général qu'ils ne connaissent pas. Il se tient sur le perron de la Mairie et son regard scrutateur frappe

1. « J'en connais, nous écrit le capitaine Schlessinger, qui, pour se désaltérer, avalèrent leur bouteille d'eau dentifrice. » Jos. Morinière, de Vallet, raconte : « Je mourais de soif ; j'aperçus un bidon sur le bord de la voie : C'est du pétrole, m'écriai-je ; tans pis ! J'ai trop soif. Je bus ; par bonheur, c'était de l'eau-de-vie. Je vidai à moitié le bidon, et en route ! »

les esprits. On se dit le nom : Foch. Le général Foch vient de recevoir le commandement d'une nouvelle Armée, la 9^e, dont fait partie le XI^e Corps : il prend contact avec ses troupes. La mission du XI^e Corps est de couvrir la 4^e Armée, contre l'ennemi débouchant de Rocroi et de Mézières. La 60^e Division, aux prises avec l'adversaire à Tourteron, exécute fermement cette mission et empêche l'assaillant de briser le regroupement de la 4^e Armée.

Le recul se poursuit. Le 1^{er} et le 2 septembre, combats d'arrière-garde, dans la région de Mourmelon ; le 118^e et le 62^e subissent, le 3, un feu d'artillerie effroyable, en défendant la voie ferrée de Châlons à Reims. Le 4, l'ensemble du XI^e Corps traverse la Marne. Le 5, la 43^e Brigade reçoit l'ordre de tenir Sommesous et de protéger les passages de la Somme. Le lendemain, halte ! La retraite, ô bonheur, est finie ! L'ordre du jour fameux de Joffre, daté de la veille, « l'heure est venue de vaincre ou de mourir, » va clouer sur place l'armée entière. Le pays aussi sera figé dans une attente prodigieuse ; son cœur battra, son cerveau frémera, à chaque dépêche, à chaque communiqué.

Les vainqueurs de Maissin et de la Marfée connaîtront enfin une victoire complète, durable, sans recul imposé par la défaillance des autres Corps ou la pression insurmontable de l'ennemi. Arrêtés, il se sentent des hommes nouveaux. La poussière des routes interminables reste aux uniformes, mais la rouille non moins épaisse de la fatigue tombe instantanément des âmes. — Pour la première fois, depuis Charleroi, ils vont donc faire face à la meute ; ils n'en doutent pas, la bataille sera décisive, et les paroles de Joffre confirment seulement la certitude de leurs pensées. Ils ne savent pas encore, perdus qu'ils sont dans le nombre, la cause de cette résolution soudaine ; ils l'apprendront bientôt. Ils sauront comment l'armée de von Kluck, poussant devant

elle l'armée anglaise, marcha d'abord en droite ligne sur Paris, puis, à partir de Senlis, fit un coude brusque vers l'est. Von Kluck voulait-il séparer davantage les Anglais des Français ? Voulait-il tourner la capitale et l'aborder sur un autre point ? Voulait-il se débarrasser préalablement des armées françaises qu'il avait sur le flanc ? Le mystère n'a pas été complètement éclairci.

Mais Gallieni, qui vient d'être nommé gouverneur de Paris — il a pris possession de son commandement le 3 septembre, — aperçoit la faute, et, dans un éclair de génie, saisit le moyen d'en tirer parti. Il propose de lancer sur le flanc de cet immense serpent en évolution, l'armée Maunoury postée sur les hauteurs qui couronnent la rive droite de l'Ourocq¹. Joffre accepte l'idée ; il juge le moment venu de reprendre l'offensive ; elle sera générale. Il crie : Halte ! à l'ensemble des armées françaises dans son ordre du jour retentissant. « Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Des Vosges à la mer, l'Armée française entend clair. Nos Bretons et nos Vendéens ne sont pas les derniers à saisir toute la portée de ces paroles dont l'écho retentira jusqu'au fond des siècles à venir. Ils n'ignorent pas qu'en certaines grandes circonstances, le devoir et la mort marchent côte à côte. Ceux de l'Armée Maunoury, sur l'Ourocq, ceux de la 9^e Armée, sur la Marne, vont montrer que Joffre n'a pas en vain fait appel à leur bravoure héréditaire.

1. L'Armée Maunoury ou 6^e Armée formait l'Armée de réserve de Lorraine. On lui adjoignit quelques divisions ramenées des Alpes, des éléments des IV^e et VII^e Corps, et, en grande hâte, on la porta sur la capitale.

L'OURCQ

5 - 10 SEPTEMBRE

Dans l'Armée Maunoury figure notre 61^e Division, composée de régiments de la Réserve. Après avoir poussé une pointe en Artois, les 25 et 26 août, combattu quelques jours dans la Somme, elle débarque, le 7 septembre, près de Nanteuil-le-Haudouin. Elle est chargée de couvrir le flanc gauche du VII^e Corps, aussi de l'Armée Maunoury.

Le 5 au soir, les premiers contacts ont eu lieu entre la 6^e Armée et l'ennemi. Mais c'est le lendemain que la bataille prend réellement de l'ampleur. L'Armée de von Kluck s'étend entre la Marne et l'Ourcq, non loin de leur confluent. Serrée de près, assaillie, elle recule ; elle passe l'Ourcq et, pour se dégager, le 7, elle fonce sur les corps de troupes qui, à Nanteuil-le-Haudouin et à Acy-en-Multien, lui barrent la route : ce sont nos réservistes de la 61^e Division. Ils tiennent le coup ; ils résistent fermement, aux côtés du VII^e Corps. Von Kluck veut à tout prix rompre cette barrière qui menace de l'enserrer. La situation ne laisse pas d'être très inquiétante pour nous. Heureusement, des renforts arrivent : le IV^e Corps, amené de l'Est en chemin de fer et la garnison de Paris, expédiée en auto-taxis, réquisitionnés par Galliéri, sont, le 8, jetés dans la bataille.

Le 9, pourtant, l'ennemi continue de se dégager ; ayant réussi, il ne cherche pas d'autres succès. Le 10, il retraite dans la direction de Soissons : la bataille de l'Ourcq, magnifique prélude de la Marne, est gagnée. Les résultats en sont considérables, car la deuxième Armée allemande, von Bulow, marchant à la gauche

de la première, von Kluck, ne pourra plus avancer, sa voisine reculant ¹. L'Armée Foch, 9^e Armée française, qui lui est opposée, la contraindra également au recul. Toute la ligne franco-anglaise, toute la ligne allemande vont entrer en contact dans un heurt titanique. Des millions d'hommes s'affronteront pour le triomphe de leur civilisation respective : l'Allemagne dans un but de conquête ; la France, dans l'obligation de défendre sa liberté.

En réalité, sans parler de celle de l'Ourcq, il y aura, du 6 au 10 septembre, deux batailles à la fois : celle de Franchet d'Esperey et de Foch contre Bulow et von Hausen ; et celle de Langle de Cary et de Sarrail contre le duc de Wurtemberg et le Kronprinz. Cette dernière bataille s'étendra de Vitry-le-François à Verdun. La première sera, de beaucoup, la plus importante, la plus décisive, l'effort allemand portant principalement sur ce point central. Ce sera celle qui, sous le nom de bataille de la Marne, s'inscrira en lettres d'or aux pages de notre Histoire ; nous lui devons d'avoir sauvé Paris, d'avoir sauvé la France.

LA MARNE

6 - 10 SEPTEMBRE

Le 6 septembre, au lever du jour, les troupes sont rangées en bataille. La 9^e Armée est prête pour le choc capital. Dans cette

1. L'Armée de von Kluck fut, pendant 48 heures, harcelée par la 5^e Division de Cavalerie française. Cette Division faillit même s'emparer de tout son état-major ; elle jeta le désarroi dans les convois, fit croire à une attaque par derrière. Elle était aux ordres du général de Cornulier-Lucinière, de Nantes. Cf. Cte Arnauld Doria, *Une incroyable Odyssee*.

9^e Armée, nouvellement constituée, figurent : notre XI^e Corps, général Eydoux ; le IX^e Corps, de Tours, général Dubois ; la Division marocaine, général Humbert ; la 42^e, de Verdun, général Grosetti ; la 9^e Division de Cavalerie, général de l'Espée ; la 60^e de Réserve, général Joppé et la 52^e de Réserve, général Battesti. Ces troupes peuvent être comptées au nombre de celles formant l'élite incontestable des Armées françaises.

Le rôle de la 9^e Armée est de tenir, entre la droite de la 5^e Armée, général Franchet d'Esperey, et la 4^e, général de Langle de Cary, les débouchés des marais formés par le Petit-Morin, rivière qui se jette dans la Marne, à la Ferté-sous-Jouarre. Ces marais sont dénommés Marais de Saint-Gond, à cause d'une antique abbaye située sur ses bords. Assez profonds en hiver, il n'en subsiste, en été, que des mares entre lesquelles il est assez facile de passer par infiltration, non en masses compactes¹. Tandis qu'à l'ouest, l'Armée Maunoury refoule von Kluck, l'aile marchante ennemie, notre 9^e Armée doit empêcher le front français de craquer à cet endroit critique des Marais de Saint-Gond, placés entre elle et l'Armée de Bulow. Dans ce but justement, les Allemands vont lancer contre les nôtres des troupes beaucoup supérieures en nombre.

Le terrain de combat, très caractéristique de la Champagne pouilleuse, se présente, sur la hauteur, sous forme de légers vallon-

1. Pour l'éclaircissement du sujet, donnons quelques indications sur l'emplacement des Armées. Entre l'Armée Maunoury, à gauche, et l'Armée d'Esperey : l'Armée anglaise ; à la suite de Franchet d'Esperey (5^e), puis de Foch (9^e) : Langle de Cary (4^e) ; enfin Sarrail (3^e). En face de Maunoury et de French, von Kluck ; en face de d'Esperey et de Foch, Bulow ; en face de Langle de Cary et de Sarrail, von Hausen, le duc de Wurtemberg, le Kronprinz.

nements arides où la craie affleure et qui, çà et là, se coiffent de bois peu touffus, très pénétrables et propices à l'emploi du 75 ; puis ce sont, plus bas, sur quinze à vingt kilomètres de long et quatre à cinq de large, les marais, forêt de roseaux. L'eau, par endroits, stagne, à peine visible et perfide¹.

La 9^e Armée se dispose dans l'ordre suivant : la 42^e Division occupe Saint-Prix, Soisy, le bois de Saint-Gond, la falaise de Mondement, le plateau de la Ville-Neuve ; le IX^e Corps et la Division marocaine tiennent la lisière sud des marais, d'Oyes à Morin-le-Petit ; le XI^e Corps va de Morin-le-Petit, par Ecury, Normée et Lenharrée, jusqu'à Sommesous. La 9^e Division de Cavalerie soude la 9^e Armée à la 4^e ; là, sur un espace de quinze kilomètres, pas d'autres troupes, ni infanterie, ni artillerie. Par un heureux hasard, juste en face, l'armée allemande est elle-même très distendue ; ignorante de notre situation, elle ne tentera là aucune opération de grande envergure, si ce n'est, le 9 septembre seulement, où elle essaiera brusquement de passer : heurts tournoyants de dragons français et de uhans saxons. A la gauche de l'Armée Foch, le XI^e Corps se trouve en contact direct avec le X^e Corps de l'Armée Franchet d'Esperey. Dans ce X^e Corps, général Deforges, très éprouvé à Charleroi, sont mêlés, avec des Normands, les gars de l'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord. Excellent alliage.

Dès le matin du dimanche 6, l'ennemi porte des coups de

1. Ch. Le Goffic, Dans *Les Marais de Saint-Gond*, p. 77, remarque fort justement l'analogie de cette région avec certains paysages de Bretagne. « Et précisément, ajoute-t-il, les troupes qui se battent ici sont surtout des troupes de Vannes (116^e) et de Lorient (62^e)... Lenharrée, le nom même sonne breton. » Le 118^e était entre Lenharrée et Normée ; le 62^e occupait Lenharrée, sauf la partie ouest du village ; le 19^e et le 337^e occupaient la partie ouest de Lenharrée ; le 116^e Normée.

bélier furieux sur l'ensemble de l'Armée Foch. Sauf un petit fléchissement à Normée, à Morin-le-Petit et à Ecury, la ligne résiste. Ce n'est qu'un début : Bulow a voulu tâter les endroits plus particulièrement sensibles. La canonnade hurle toute la nuit. Le lendemain 7, les attaques augmentent d'intensité. Le IX^e Corps défend le plateau et le château de Mondement, sur la gauche, point stratégique important, porte de sortie des Marais. La marée allemande, après avoir noyé les villages environnants, l'entoure de trois côtés ; le plateau ressemble ainsi sauvegardé, à ces rocs granitiques restés seuls debout au-dessus d'un pays dont le travail des eaux a creusé, délayé et emporté le sol.

Le XI^e Corps se bat aux portes de Fère-Champenoise ; mais il n'est pas besoin du souvenir de la célèbre bataille qu'y livra Napoléon, en 1814, pour enflammer les cœurs. La 22^e Division se maintient très ferme, sous l'avalanche de troupes sans cesse renouvelées. La 21^e combat pied à pied, ondule légèrement, mais arrête l'ennemi, à la lisière des bois, au nord de Fère-Champenoise. Lutte où l'on observe la consigne tragique : se faire tuer sur place quand on ne peut avancer ; et contre le mur prussien, il est plus facile de se briser la tête que de progresser. — A gauche, le IX^e Corps, avec ses Tourangeaux, ses Angevins, ses Poitevins, et aussi des Bretons, défend Mondement. Le 49^e d'Artillerie, ses batteries moitié démolies, use jusqu'aux dernières, ses munitions. Alors, le général Humbert amène à la rescousse la Division marocaine.

Cependant, le soir tombe. Les Allemands projettent d'opérer sur tout le front de la 9^e Armée une attaque terrifiante. Elle s'exécutera au sein des ténèbres, accompagné de tonnerre et d'éclairs : toute l'artillerie allemande y participera. La nuit est descendue ; soudain après le tir démoniaque, 35 bataillons de la

Garde, — une infanterie superbe, éprouvée, — sont précipités contre nous. La fatigue a écrasé nos hommes ; beaucoup sont plongés dans le sommeil. Le 93^e se repose derrière ses fusils formés en faisceaux ; l'irruption est si brusque que les soldats n'ont pas le temps de se ressaisir ; 3.000 hommes de ce régiment, dit-on, périssent égorgés ; les autres reculent, entraînant le 137^e. On se bat autour des pièces du 35^e d'Artillerie. La ligne va-t-elle être rompue ? Elle s'infléchit fortement, sur une longueur de 4 kilomètres. Heureusement, de Verdun arrive, par voie ferrée, la 18^e Division : placée entre la 21^e et la 22^e, elle remet tout en état.

Foch, d'ailleurs, garde, imperturbable, sa confiance et sa bonne humeur. Il déclare : « Si l'ennemi nous attaque ici avec cette furie, c'est qu'ailleurs ses affaires vont mal et qu'il cherche une compensation... » L'Allemand n'ira pas plus loin ; il a forcé le pont et atteint l'église de Lenharrée ; il s'arrête, maintenu, non sans peine. Le jour qui se lève illumine un spectacle d'horreur : les débris de nos divisions luttent encore, confondus, disloqués ; les hommes sont hâves, sanglants, noirs de poudre. Toute la journée du 8, notre résistance s'obstine contre un ennemi, lui aussi, renforcé.

A ce moment même, malgré tant de symptômes contraires, Foch médite l'offensive. Il sait la valeur des troupes qu'il commande ; avec elles, il peut tout entreprendre. Il conçoit une tactique capable de contribuer grandement à la victoire : détachant de sa gauche, pourtant affaiblie, la 42^e Division, il la lance contre la poche formée, la veille, par l'avance de l'Armée von Hausen autour de Fère-Champenoise. Manœuvre de conversion hardie, qu'un général timoré n'aurait pas osé tenter et que le génie du chef regarde comme la planche de salut.

Mais, à ce même moment, Bulow prépare, sur notre gauche,

une opération identique : il vise le plateau de Mondement ; il veut crever la poche que nous y faisons nous-mêmes. Ayant sous la main les troupes nécessaires, il commencera avant nous. Le IX^e Corps, à cet endroit, se trouve dans une situation précaire, par suite du repli du XI^e et du départ de la 42^e Division. Les Allemands attendent la nuit ; comme la veille, ils prennent les ténés pour complices.

Le matin du 9, avant le lever du jour, après la canonnade ordinaire, une force importante d'infanterie assaille le plateau. Rien ne résiste : la Division marocaine qui l'occupe, après des corps à corps terribles, est obligée de rétrograder. Le colonel du 49^e d'Artillerie, colonel Barthal, tombe et reste sous les décombres ; les artilleurs ramènent à grand peine les canons utilisables qui leur restent.

La possession du plateau s'impose pour nous ; il est la clef du Marais ; il est traversé par la grand'route n^o 51. Humbert en ordonne la reprise. Il demande le concours du 77^e de Ligne. Mais, en attendant que ce régiment puisse arriver, il utilise les éléments laissés par la 42^e Division, c'est-à-dire des batteries de 75 et les 16^e et 19^e bataillons de Chasseurs à pied. Il les précipite sur Mondement. L'ennemi s'y est déjà fortement établi ; il a garni les ouvertures de canons et de mitrailleuses. Nos soldats, mitraillés à bout portant, refluent. Il faut donc, tout d'abord, écraser l'artillerie allemande : la nôtre déchaîne alors un orage d'obus sur Mondement.

Le 77^e, envoyé sur un autre point, arrivera-t-il à temps ? Ce n'est pas sans raison qu'Humbert a mis son espoir dans le plus beau régiment du IX^e Corps ; il en connaît la haute valeur. Le 77^e de Cholet, colonel Lestoquoï, était recruté, pour un tiers, de jeunes gens de l'arrondissement de Nantes et pour les deux

autres tiers, de réservistes de l'arrondissement de Cholet, gars des Mauges historiques.

Déjà le 6, le 77^e avait osé, en plein jour, par une route découverte, bravant les 77 et les Mausers, traverser les Marais et pénétrer dans Coizard. Les Boches tiraient par les soupiraux des caves et les fenêtres ; les soldats s'effarèrent. Le colonel les rassembla sur la place et leur montra le devoir : tenir. La fusillade crépitait et sur eux les obus pleuvaient ; ils hésitèrent encore. Alors, un officier valeureux, le commandant de Beaufort, monté sur son grand cheval bai, une badine à la main, parut au milieu d'eux ; dressé dans la bourrasque de fer, il ne baissait point la tête ; il s'écria : En avant, mes enfants, courage ! Les soldats retrouvèrent leur assurance ; mais, des renforts étant arrivés aux Boches le recul s'imposa. Retraite terrible par les marais où les hommes enfonçaient jusqu'à la ceinture, sous un feu d'enfer. Beaufort ne cessait d'exalter les soldats : Vive la France ! Vive Jeanne d'Arc !

C'est à ce régiment qu'Humbert a fait appel, pour remplacer ses Marocains décimés et la 42^e Division dirigée vers Fère : il est la suprême ressource, le carré de Cambronne, à Waterloo. S'il fléchit, la fissure inquiétante s'élargit, le torrent des troupes de von Bulow s'écoulera, alors que celui des légions de von Kluck est resté maintenu par la chaussée de l'Armée Maunoury ; l'immense effort des Vosges à Senlis, aura été sans effet. — Quand l'ordre d'accourir parvient au 77^e, il se trouve à Saint-Loup. Il est

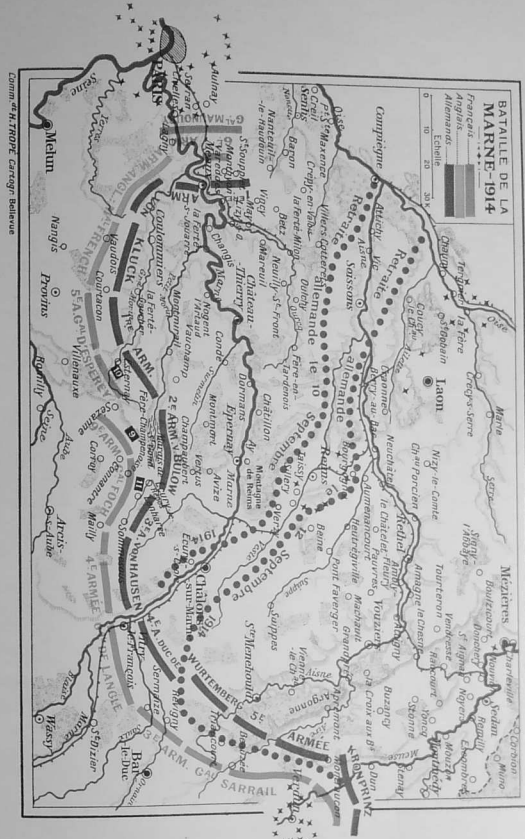
1. Lettre du soldat E. C..., dans Le Goffic, *Les Marais de Saint-Gond*, 70. Dans le même ouvrage, voir sur le 77^e à Mondement, l'appendice, p. 293-305. Cf. G. Hanotaux : *La Bataille de la Marne*, 11-158 ; Gust. Babin, *La Bataille de la Marne* ; Louis Madelin, *La Victoire de la Marne*.

huit heures du matin ; le café fume dans les marmites. Les soldats aussitôt les renversent et quittent Saint-Loup en chantant, heureux de se frotter de nouveau aux Boches.

Escaladant des coteaux difficiles, le 77^e débouche vers onze heures, à Broys, localité située à 5 kilomètres de Mondement. Trois heures de repos, et les Choletais sont prêts. On leur a joint deux compagnies de zouaves et de tirailleurs, ralliées dans les bois. Ils ne se bercent d'aucune illusion ; il savent à quel martyre on les convie : où d'autres ont échoué, d'aussi braves, comment réussiraient-ils ?

Lorsque le commandant de Beaufort fait avancer le prêtre-soldat Gallard et prie ceux qui veulent recevoir l'absolution de se mettre à genoux, le 2^e bataillon tout entier s'agenouille et se découvre sous le signe de la croix. La marche au sacrifice commence. Ce bataillon assume le rôle le plus dur ; tandis que les autres doivent s'emparer des abords, le 2^e s'attaque directement au château, en compagnie des zouaves. Le commandant de Beaufort met ses gants blancs et, très maître de lui, crie : « En avant, mes enfants, pour la France ! Chargez ». Le bataillon le suit d'un seul élan. Avant d'atteindre le but, il s'égrène, aux trois quarts fauché. Les survivants atteignent le château ; une brèche a été pratiquée par notre artillerie dans le mur du jardin potager. Un fantassin du nom de Durand, veut passer ; l'adjutant Parpailon l'arrête : « C'est à moi de monter le premier. » Plusieurs soldats parviennent à escalader le mur. Les zouaves attaquent par la cour d'honneur et tiraillent derrière la grille.

A ce moment, retentit la sonnerie du repli. Le capitaine Villers, les lieutenants Genoix et d'Yturbide ramènent les survivants dans les bois. Le colonel Lestoquoi n'a point l'intention d'abandonner la partie, mais il entend ménager le sang des



N° 2

héros qui lui restent : il demande une pièce d'artillerie ; un canon de 75 est apporté à bras d'hommes et pointé à 400 mètres du château, face à la grille. Nos Choletais disent : « Eh bien ! puisqu'il faut recommencer, recommençons. »

A sept heures du soir, lorsque le canon a terminé son travail, ils repartent gaiement : puisqu'ils ont la certitude d'y périr, il vaut mieux le faire en beauté, le sourire aux lèvres. Ils vont. Mais les balles qui les saluent se font de plus en plus rares ; quand ils atteignent le château, l'ennemi, se déclarant vaincu, se retire : il ne veut pas affronter de nouveau le choc du 77^e ; il descend les pentes, foudroyé par la fusillade de la brigade Eon et des zouaves. Hasard curieux : le régiment allemand qui occupait Mondement était le 77^e de Ligne. Les gars des Mauges angevines et ceux de l'ex-Comté nantais, bref les fils de l'ancienne Vendée militaire, ont peut-être sauvé la France à Mondement.

Tandis que, sur la gauche de la 9^e Armée, à la route 51, se livre ce duel épique, Foch, sur la droite, à la route 77, met à exécution son projet de dégonfler la poche faite par l'ennemi autour de Fère-Champenoise. L'instrument principal de l'opération, la 42^e Division du général Grossetti, appelée de la gauche à la droite, n'a pu encore arriver à pied d'œuvre. A la guerre, plus que tout autre part, le temps est précieux ; quelques minutes de retard suffisent pour tout compromettre. Or, la poche continue d'envahir sur nos lignes. Eh bien ! Foch, en attendant la 42^e Division, se servira du XI^e Corps. Pour galvaniser ces hommes tombant de fatigue, il leur adresse l'ordre du jour fameux :

« Des renseignements recueillis au quartier général de la 9^e Armée, il résulte que l'armée allemande, après avoir marché sans relâche depuis le début de la campagne, en est arrivée à l'extrême limite de la fatigue. Dans les différentes unités, les ordres n'exis-

tent plus, les régiments marchent mélangés les uns avec les autres ; le commandement est désorienté. La vigoureuse offensive prise par nos troupes a jeté la surprise dans les rangs de l'ennemi...

» A l'heure décisive où se jouent l'honneur et le salut de la patrie française, officiers et soldats puiseront dans l'énergie de notre race la force de tenir jusqu'au moment où, épuisé, l'ennemi va reculer. Le désordre qui règne dans les troupes allemandes est le signe précurseur de la victoire... Il faut que chacun soit bien convaincu que le succès appartiendra à celui qui durera le plus. Les nouvelles reçues du front sont d'ailleurs excellentes. »

Bretons, Angevins, Poitevins frémissent à ces paroles. Quand on parle au cœur, le cœur répond. Et le cœur mène le reste. Le XI^e Corps a cessé de reculer depuis le matin. Par un prodige de résurrection, il se remet, autant qu'il est possible, de la chaude journée de la veille ; il ne demande qu'à prendre sa revanche ; et lorsque la 42^e enfin arrive, déjà il est « d'attaque. »

Au signal de Foch, six divisions à la fois ¹, ou plutôt les restes électrisés de six divisions squelettiques tombent sur les troupes de Von Hausen, tandis que la trouée de Mailly, où le péril est gros, car la cavalerie du général de l'Espée s'y débat avec une énergie indomptable contre des forces débordantes, est bouchée par les 6^e et 18^e Divisions. L'œuvre de percement n'offre pas de grandes difficultés ; l'armée de von Hausen n'a plus devant nous qu'un rideau de troupes. Aux premiers contacts sérieux, elle se dérobe ; elle refuse de croiser le fer. Dans la nuit du 9 au 10, à trois heures, les avant-gardes du IX^e Corps pénètrent dans Fère ; à midi, Foch y installe son quartier-général. C'est la victoire.

1. 17^e, 52^e, 42^e, 21^e, 22^e, 60^e Divisions.

C'est la victoire aussi sur toute la ligne : de Nanteuil-le-Haudouin, extrême pointe de la bataille, à Verdun. L'armée de von Kluck, pressée l'épée dans les reins par Maunoury, est en pleine retraite ; l'Armée du maréchal French marche vers la Marne et mord l'ennemi aux flancs. Le 8, l'Armée Franchet d'Esperey attaque et culbute Bulow à son point central, à son crochet défensif ; et ce lieu porte un nom fameux : Montmirail. Au matin du 9, Franchet d'Esperey le claironne dans son ordre du jour :

« Soldats, sur les mémorables champs de bataille de Montmirail, de Vauchamps et de Champaubert qui, il y a un siècle, furent témoins des victoires de nos ancêtres sur les Prussiens de Blücher, notre vigoureuse offensive a triomphé de la résistance des Allemands... Vous aurez encore à supporter de rudes fatigues, à faire de longues marches, à combattre dans de rudes batailles. Que l'image de la Patrie, souillée par ces Barbares, soit toujours devant vos yeux !.. »

Premier ordre du jour de victoire rédigé dans un état-major français depuis bien des années ¹. La victoire comme la défaite, est contagieuse. La victoire de la Marne est faite de plusieurs victoires ; les victoires se répondent de collines à collines, comme des voix amies dans un beau soir d'automne.

A l'heure où Franchet d'Esperey prépare son ordre du jour, dans la nuit du 8 au 9, la bataille de Champaubert n'a pas encore eu lieu ; mais il sait, parce qu'il le veut, qu'elle se produira ; il en sait le résultat : la première victoire, celle de Montmirail, déclanchera la seconde. Et ce fut ainsi. Le lendemain, en effet,

1. Constatation de G. Hanotaux, *La Bataille de la Marne*, 1, 61.

d'un coup d'épaule, à Champaubert, il rejette les mêmes contingents de l'armée Bulow sur Epernay et coupe totalement celle-ci de l'armée de von Kluck. A cette double victoire répondent, comme nous l'avons vu, celles de Mondement et de Fère-Champenoise. Toutes sont la conséquence les unes des autres ; elles agissent les unes sur les autres ; Bulow, obligé de faire face à Franchet d'Esperey, se défend péniblement contre Foch.

Cependant, d'autres victoires se lèvent sur l'horizon radieux de l'immense ligne. A la droite de l'Armée Foch, l'Armée de Langle de Cary, oppose la plus ferme résistance aux coups de boutoirs associés de von Hausen, à gauche, et du prince de Wurtemberg, à droite. Contre le second, bataille à Sermaize : Sermaize perdu, puis repris. Contre le premier, combat de Vitry-le-François, 8 et 9 septembre : le XXI^e Corps, débarquant des Vosges, franchit la Marne et met son épée dans la balance, à la minute la plus critique de la lutte ; il la transforme en victoire. — Enfin, tout au bas de ce vaste champ de bataille, tel qu'on n'en vit jamais dans l'histoire du monde, l'Armée Sarrail, adossée à la forêt de Souilly, à Verdun, à la Meuse et aux Hauts-de-Meuse, tient tête au Kronprinz qui, lui aussi, cherche une issue. Celui-ci veut passer coûte que coûte, puis nous prendre à revers et filer sur Paris ; il fut l'un des plus actifs propagandistes de l'idée belliqueuse, il veut être le principal agent du succès. Le 10, jour qui doit être décisif, ou pour Sarrail, ou pour le Kronprinz, il se livre trois batailles, sur trois points à la fois : Troyon, Vaux-Marie, Trois-Fontaines. Le Kronprinz est trois fois battu : Verdun est sauvé. Grande victoire encore, celle-là.

Toutes nos victoires se donnent la main ; elles sont entrées dans cette sorte de ronde étincelante et rouge harmonieusement, côte à côte, pareilles aux personnages d'un bas-relief antique ou

bien aux claires silhouettes d'un tableau de Puvis de Chavannes. Mais elles y sont entrées à l'appel d'un magicien qui les a fait surgir de l'ombre inquiétante de la défaite, qui les a mises en pleine lumière, qui les a assemblées pour le succès, la grandeur de l'œuvre et pour la victoire totale : le général Joffre.

Après le désastre de Charleroi, le généralissime n'avait eu qu'un but : reformer, maintenir les armées françaises en bon ordre et attendre l'heure. Il aurait dit : « Je prendrai l'offensive quand mes deux ailes auront une position enveloppante ¹. » La manœuvre de von Kluck et l'initiative de Gallieni fournirent l'occasion : les armées françaises possédaient autour des armées allemandes la forme désirée. Le colosse silencieux, taciturne, dont l'aspect donnait une impression de force et d'assurance, déchaîna, avec des mots magnifiques, l'offensive générale. Puis, chaque mouvement de ses gigantesques armées fut réglé avec un jugement impeccable, un sang-froid impassible, une indéfectible confiance. Ses ordres furent obéis à la lettre ². Les phases de la bataille de la Marne se déroulèrent avec la précision du mécanisme de nos phares que secoue la tempête, mais qui poursuivent quand même leur rythme régulier.

Cette victoire, les Allemands ont toujours refusé de la reconnaître ; ils ont même prétendu que ce qui leur était arrivé, l'arrêt, puis le recul, n'avait été que l'exécution du plan prévu par leur état-major. Bien qu'il fût dur à l'orgueil d'un peuple

1. *Revue Hebdomadaire*, 10 février 1917 ; mot cité par H. Bidou.

2. Chez les Allemands, au contraire, il serait facile de citer, dans le haut commandement, de nombreux cas de désobéissance et de désorganisation anarchique. C'est en contradiction avec les instructions du généralissime de Moltke que von Kluck abandonna la ligne directe ; Bulow commença son mouvement de retraite sans prévenir son voisin, Hausen..

qui, pour conquérir facilement et rapidement Paris, avait violé toutes les lois divines et humaines, de subir une pareille déception, la négation de leur défaite de la Marne dépasse toutes les bornes de l'impudence et du mensonge.

Nos soldats, eux, ne s'y sont pas trompés, pas plus que le monde ne s'y est trompé, d'ailleurs. Ils ont connu la fièvre intense de la victoire, après les pires souffrances physiques, après les plus cruelles épreuves morales. Depuis Charleroi, ils l'avaient attendu, ce jour sanglant et terrible; ils n'avaient vécu que pour lui. Quand ils souffraient, misérables et las, sur les routes de l'Artois et de l'Ile-de-France, dans l'effroyable retraite, ils savaient qu'il viendrait. Il est venu, et leur cœur cicatrisé oublie les heures mauvaises.

Le 10, à l'aube, la nouvelle du mouvement rétrograde allemand circule sur l'immense front de bandière. Qui donc se sent fatigué ? C'est la poursuite : l'Armée d'Amade, l'Armée Maunoury et l'Armée anglaise donnent la chasse à von Kluck; le X^e Corps et la 9^e Armée se jettent sur les pas de Bulow. Le 11 septembre, le XI^e Corps repasse par les positions de l'avant-veille : Sommesous, Lenharrée, Normée remplis de cadavres. Le 12, il traverse Châlons et franchit la Marne. Le 13, il s'avance vers la ligne de la Suippe. D'après combats ont lieu autour de Donchery.

Nos soldats vont comme en une marche triomphale. La gaieté est dans l'air et sur les lèvres; ils chantent des refrains de victoire; « les fleurs reparaissent aux képis ¹. » La 9^e Division de cavalerie qui, sur les crêtes, autour de Mailly, a si bien gardé les passages dangereux, prend son galop, espérant la ruée sans limite.

1. Carnet de route du D^r Thoby, de Nantes.

— Hélas ! cruelle déception ; le 14, la poursuite s'arrête. Archouté aux monts de Champagne, garé dans des positions naturelles, soigneusement repérées dès le temps de paix, l'ennemi fait volte-face. Nous ne pouvons rien pour le déloger : les munitions manquent, épuisées par cette lutte géante de cinq jours ¹.

Un Corps de l'Armée Franchet d'Espèrey, le XVIII^e, général de Craonne; mais notre insuffisance de cavalerie, l'arrivée du Corps ennemi libéré par la chute de Maubeuge, et surtout celle de l'artillerie lourde allemande, qui n'avait pu suivre la marche montante des troupes, permettent, à ce moment, à l'adversaire de boucher la fissure ouverte dans ses flancs.

Comment le débusquer, sans un matériel approprié, des collines qu'il occupe devant Verdun, de la butte de Montfaucon, belvédère de l'Est, des hauteurs bornant Reims, du massif de Saint-Gobain, de ces creutes profondes où, précipitamment, il s'est terré, blaireau poursuivi par la meute ? C'est le commencement d'une stabilisation qui durera près de quatre années.

Qu'importe ! Si, le cœur mordu par un désir tumultueux de vengeance, nos Bretons regardent à l'horizon lugubre flamber Reims, abandonné de force, puis incendié par les Barbares, ils ont confiance : trois fois en trois semaines, ils ont battu les Allemands — Maissin, Bulson, La Marne —; ils les battront encore :

1. La ligne allemande recula en formant un éventail dont la base était à Vassincourt, au-dessus de Bar-le-Duc. Le sommet de cet éventail se déploya de Nanteuil-le-Haudouin à Noyon. De Vassincourt à Noyon, la ligne extrême passa par Revigny, le camp de Châlons, tourna Reims à l'est et engloba Berry-au-Bac. Nous ne pûmes, à cet endroit, atteindre la Suippe, affluent de l'Aisne.

les Boches sont touchés, « ils ont laissé du poil à la musse, » écrit, en son style de braconnier, un soldat de chez nous.

S'ils sont touchés, c'est que chacun a accompli son devoir, tel que le demandait Joffre : vaincre ou mourir ! Nos Bretons, nos Poitevins, nos Angevins surent vaincre et mourir. Partout où résistèrent les IX^e, X^e et XI^e Corps, c'est-à-dire aux endroits les plus critiques, le sol était couvert de pantalons rouges. Mais ils ne se couchèrent pas seuls en ce vaste cimetière, nos héros ; des milliers de combattants allemands, la fameuse Garde impériale, troupe sélectionnée, composée de colosses, tombèrent sous le feu de nos lebel ou saignés par la pointe de nos baïonnettes ¹.

Que d'efforts presque surhumains, collectifs ou individuels dans cette bataille d'une semaine, déroulée sur plus de cent lieues de long ! Pour notre seul XI^e Corps, les actes d'héroïsme ont jailli, innombrables, aux chocs tumultueux de la bataille ; beaucoup se sont perdus aussitôt ; pareils à ces rayons, à ces étincelles qu'arrache au fer rouge le marteau du forgeron, ils ont lui un instant et disparu. Mais il en reste assez pour emplir, si l'on voulait, un volume tout entier, qui serait épique et merveilleux comme une chanson de geste. A Lenharrée, autour du drapeau du 93^e, une lutte acharnée s'engage ; la garde de ce drapeau se trouve isolée du régiment, à demi-cernée. Le sous-lieutenant Lebrun, porteur-drapeau, suivi de quelques sapeurs, tâche de se faire un jour, de regagner la voie ferrée, derrière laquelle les débris des compagnies

1. Une légende, née au temps même de la guerre, veut que les Marais de Saint-Gond aient enseveli la Garde impériale allemande. Or, les marais étaient, à cette époque de l'année, à peu près à sec dans toute leur étendue. Cette garde fameuse ne périt pas dans la boue putride, mais bravement, au cours d'assauts répétés contre l'infanterie bretonne et vendéenne.

rompues se sont retranchés ; il tombe, blessé ; ses hommes subissent le même sort. Les Allemands s'approchent. Le sapeur Montfort, alors accouru, voit le drapeau étendu auprès du lieutenant Lebrun ; il le relève et cherche une issue à travers le cercle de fer qui se referme de plus en plus. Deux fois blessé, deux fois, il se remet sur pieds. Les sapeurs Mocquart, Josse, Filuzeau se joignent à lui. Enfin, le groupe héroïque atteint la voie ferrée : le précieux emblème est sauvé.

Au 64^e, le commandant Commanges se fait tuer plutôt que de se rendre. Le commandant Gâté, du même régiment, debout sous le feu, rend la confiance aux hommes et meurt dant cette attitude impassible. Le lieutenant-colonel Magnan, du 337^e, blessé, continue à commander ses hommes. Le soldat Le Déaut, ses camarades morts autour de lui, s'entête, avec sa mitrailleuse, à coucher à terre les escouades ennemies.

Fantassins, artilleurs, cavaliers, tous ont donné également ; les régiments sont revenus, leurs effectifs réduits de moitié. Les officiers n'existent plus ; le 65^e a son colonel grièvement blessé, il lui reste deux capitaines, un lieutenant, quatre sous-lieutenants. Il ne reste plus au 293^e qu'un seul officier de l'Active ; les compagnies sont commandées par un officier de Réserve ou un adjudant ; réduit à 700 hommes, le régiment devra être groupé en un seul bataillon.

LA COURSE A LA MER

La guerre contre la France avait été, de longue date, préparée par les Allemands et le plan stratégique minutieusement établi. Au système napoléonien, accumulation au centre d'une force capable de tout rompre, à la façon d'un bélier, leur grand Etat-

Major avait préféré celui préconisé par Carnot, emploi de deux ailes enveloppantes, puissantes, agissant à la manière d'un étau ou d'une tenaille¹. L'aile gauche restait accrochée à nos défenses de l'est ; celle de droite avait reculé devant Maunoury.

L'Etat-Major n'abandonna pas, pour cela, une doctrine en laquelle il avait mis tout son espoir. Il n'était point dans le tempérament allemand d'inventer quelque chose de nouveau, selon les circonstances changeantes. Il fut décidé que l'aile marchante recommencerait la tentative ; mais, cette fois, afin d'être plus sûr de tourner les forces françaises, on passerait le long de la mer. Leur plan apparut aussitôt et ce fut à qui, d'eux ou de nous, atteindrait les premiers la côte des Flandres.

Tandis qu'une grande bataille, dernier incident de notre poursuite, s'engage dans la région de l'Aisne, où l'on retrouve nos réservistes de la 61^e Division, tandis que, durant quinze jours, ceux-ci mènent la lutte sans trêve ni repos, tandis qu'à Tahure, en Champagne, les 25 et 30 septembre, le 2^e Chasseurs essaie vainement d'emporter les positions ennemies, les autres régiments du XI^e Corps, embarqués en grande hâte, vont tenir, aux environs d'Albert, le front Oivillers-La Boisselle-Fricourt.

Dès le lendemain de leur arrivée, le 23 septembre, une violente attaque ennemie se déclanche. La Boisselle perdue, est reprise, reperdue. Ce petit village va devenir, des semaines, le théâtre de perpétuels combats. Sans discontinuer, la pluie tombe, délaie le sol sanglant ; les canons s'enlisent ; les hommes, à peine

1. Le général von Schlieffen, qui fit triompher cette doctrine parmi l'Etat-Major Allemand, se garda bien de parler de Carnot, il dit l'avoir trouvée dans la stratégie d'Annibal (!) Cf. Hanotaux, 11, 361.

abrités dans des embryons de tranchées, à La Boisselle, à Beaumont, à Bécourt... gèlent, souffrent, mais résistent. Ils savent l'importance de la lutte. Les Prussiens n'ont pu passer à la Marne, ils ne doivent pas passer dans la Somme... — Le 4 octobre, l'ennemi, bousculant les quelques unités territoriales qui lui sont opposées, va s'avancer au-delà de l'Ancre, menacer Amiens. Les combats acharnés, livrés par le XI^e Corps devant La Boisselle, Authuille, Thiepval, Aumont, Auchonvillers, Hébuterne, les 6 et 7 octobre, l'arrêtent net. Nos régiments d'artillerie font merveille ; les 75 creusent dans les rangs épais des trous béants.

Cependant la bataille s'allonge, s'étire de plus en plus vers le Nord. Le 8 octobre, l'ordre vient de progresser, en direction d'Arras, et, avec le XX^e Corps, de prendre l'ennemi à revers. Nos attaques ne donnent pas de résultats appréciables ; l'assaut de Beaumont-Hamel, par la 21^e Division, le 8 octobre, stoppe, à trois cents mètres du village ; le terrain conquis le jour est abandonné la nuit. — Le 17 décembre, nouvel assaut infructueux devant Oivillers : nos troupes, parties brillamment à six heures, se heurtent aux fils de fer que le Génie n'a pu détruire ; les mitrailleuses ennemies et leur artillerie déversent sur nos hommes, formant par leur arrêt brusque un dangereux remous, un déluge de balles et d'obus. Malgré tout, les régiments tiennent.

Ils continuèrent généreusement, dans cette lutte de la Somme, le sacrifice commencé à Maissin, poursuivi à la Marne. Le 16 décembre, un peloton de 100 volontaires du 116^e, sous le commandement du sous-lieutenant Pichon, est mis à la disposition du 119^e chargé d'attaquer Oivillers : le lendemain, de ce groupe héroïque, deux sergents et trente-deux caporaux et soldats seulement reviennent. Au même 116^e appartient le soldat Guyonvar'ch. Le 29 janvier, ce brave apercevant un drapeau français planté

par les Allemands devant leurs tranchées, en manière de défi, jure de l'aller chercher. Il s'avance ; la fusillade le vise, il poursuit ; une fougasse éclate et le renverse, il se relève, s'empare du drapeau et revient apportant son trophée. Joffre le décore de la Médaille militaire.

Du 62^e maintenant, c'est le sergent-major Zwilling qui, ses munitions consommées, enlève sa section à la baïonnette, s'affaisse, grièvement blessé, et continue de commander. On doit lui ordonner de quitter le champ de bataille. C'est le capitaine Bournat qui, le genou fracassé, dirige encore sa compagnie et tombe épuisé.

Le soldat Saillant, du 65^e, occupe, avec ses camarades, une tranchée devant Beaumont-Hamel. Envoyé en patrouille avec plusieurs autres, il se voit accueilli par une vive fusillade. Au retour, un homme manque à l'appel ; blessé, il est resté entre les lignes. Saillant, malgré les balles qui balaient le terrain, repart, charge le mourant sur son dos et se met en route. Hélas ! il tombe lui-même touché ; il expire, tenant encore son précieux fardeau ¹.

Tandis que ces combats se succèdent dans la région de La Boisselle, la cavalerie du XI^e Corps, précipitée en avant, guerroye plus au nord, jusque dans les champs de Belgique. Là-haut, en effet, se joue la grande partie. Les Allemands, poursuivant leur course vers la mer, se sont étalés déjà en larges nappes, le long de la côte. Nous y expédions tous les éléments disponibles de valeur : nos territoriaux du XI^e Corps, la cavalerie de Mitry et le corps fameux des fusiliers-marins.

1. Le 19^e reçoit une éclatante citation, pour s'être maintenu tout un jour, sous un feu épouvantable, sans reculer d'un pas.

La Division de Mitry campe sur la route du château de Hollebecke. Dans la nuit du 31, elle est alertée brusquement et reçoit l'ordre de se porter sur Wormezeele, afin de prêter main-forte aux Anglais. Il fait clair de lune, mais on chevauche dans une contrée inconnue. Un homme du pays guide la colonne. Des renseignements, il résulte que l'ennemi est fortement installé dans le pare et le château de Hollebecke. La troupe s'arrête, non loin des Anglais. A cet instant, une attaque se produit, dirigée contre les Hindous. Des Allemands, déguisés eux-mêmes en Hindous, a-t-on dit, anéantissent les avant-postes, percent au travers des Anglais et atteignent la ferme d'Heikhof, où notre Etat-Major se dispose à prendre du repos. Les assaillants essaient de pénétrer dans la maison occupée par le général de Sailly. Les deux officiers d'ordonnance, le capitaine Polo et le lieutenant Brion, du 3^e Dragons, se jettent au-devant d'eux, obstruent l'entrée. Ils sont tués, mais le général a le temps de s'évader par une fenêtre, avec le colonel Schmidt, du 3^e Dragons.

Nos soldats, un moment surpris par cette irruption de faux Anglais, se ressaisissent. Après avoir reçu tout d'abord l'ordre de ne pas tirer, ils résistent vigoureusement. Le général de Sailly, bien que blessé, conserve le commandement de sa brigade. Un bataillon du 80^e réoccupe la ferme d'Heikhof. Les Anglais réagissent et reprennent Wytschaète. Les Allemands sont maintenus, mais la victoire a coûté cher : nos régiments de cavalerie ont subi des pertes élevées.

Puis viennent les glorieuses journées de la fin d'octobre, sur l'Yser. C'est Dixmude, où les fusiliers-marins repoussent quinze assauts successifs ; c'est, le 23, l'arrivée opportune de la 42^e Division, Division Grossetti, compagne du XI^e Corps à la Marne ; le 27, c'est l'ouverture des écluses de Nieupoort, l'inondation tendue

depuis l'Yser jusqu'à la voie ferrée ; c'est l'attaque désespérée de l'ennemi sur Ramskapelle, contre les Belges revenant sans cesse au combat, au cri de *Louvain, Louvain*. — Le 30, c'est d'abord toute la série des combats anglo-allemands qu'on a appelés la bataille d'Ypres ; puis, autour de ce village au nom idyllique, la Maison du Passeur, ce sont les plus sauvages tueries. Finalement, c'est l'arrêt du flux germanique.

Les Allemands n'ont pu passer à la Marne, ils ne passent pas davantage le long des côtes. « La bataille pour Calais » a échoué. Cependant, malgré cette amère déception, de riches proies tombées aux mains de l'ennemi sont bien faites pour maintenir son moral guerrier. Anvers, écrasée par une artillerie d'une puissance insoupçonnée, devait succomber, comme avaient succombé Liège et Namur ; le 9 octobre, après la fuite, durant la nuit, de ses derniers défenseurs, c'est-à-dire de ce qui restait de l'Armée belge, les Allemands y firent leur entrée. Le 13, Lille, conquête plus facile, ville malheureusement démantelée, gardée par quelques éléments territoriaux, s'est rendue ; et toute la région de Tourcoing, Roubaix a passé sous le joug.

LA GUERRE D'USURE

En attendant le recul du flot mauvais, il faut s'armer d'une arme nouvelle : la patience. Les Allemands, n'espérant plus le succès dans une marche directe sur Paris ou par un détour foudroyant, vont eux-mêmes temporiser. Ils se terrent sur place, ils s'incrument au sol. C'est la guerre de tranchées, l'affreuse guerre d'*usure*, mot sans gloire. Des opérations à rayon limité, des combats d'unités secondaires ; une guerre de capitaines, selon l'expression de Joffre.

L'hiver sévit. Les deux partis, enfouis dans la profondeur de boyaux malsains, derrière leurs fils de fer barbelés et leurs mitrailleuses, s'épient, sous les rafales, dans la pluie et dans la neige. Bientôt, ces étroits canaux qui se relient, de la Suisse à la mer du Nord, deviennent des cloaques innommables. On ne peut plus creuser la terre : ce ne sont que cadavres à toutes les profondeurs. — Ces labyrinthes de couloirs sont par endroits tellement compliqués — plus de 30 kilomètres sur un front de régiment de 800 mètres — que des hommes isolés errent des nuits entières sans trouver un abri.

Pour cette guerre nouvelle, on s'ingénie à créer des armes inédites ; on voit ressusciter la grenade ; de vieux canons des siècles passés sont tout surpris de sortir des musées. Les soldats brandissent des poignards, « des couteaux de tranchée. » Plus de cavalerie ; les cavaliers piétinent dans la fange, comme les fantassins¹. Guerre stupide, imposée par les Allemands. Nos soldats l'acceptent. Le tempérament français, si bouillant, si primesautier, se modère ; mais comme il revient au galop, quand il s'agit de tenter un coup de main, de risquer une patrouille périlleuse, de se précipiter sur la tranchée d'en face ! Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe, disait le fabuliste ; ici, il ne s'agit pas uniquement de songer, et l'audace ne perd jamais ses droits. Le sergent Saillot, du 62^e d'Infanterie, « se porte seul, en plein jour, sous les yeux de l'ennemi, à 200 mètres environ de nos tranchées, pour enlever un grand drapeau aux couleurs allemandes et un petit drapeau français juxtaposé au premier, que les Allemands

1. En mars 1915, les cadres de cavalerie sont pressentis pour passer dans l'infanterie. L'appel est entendu : au 2^e Chasseurs, par exemple, 70 officiers et sous-officiers deviennent des fantassins.

avaient placés près de leurs tranchées, au cours de la nuit précédente, pour symboliser, sans doute, la suprématie de l'Allemagne sur la France. Saillot sut donner à tous un bel exemple de sang-froid, de courage et de patriotisme. » Fait plus marquant entre cent autres du même genre.

Le poilu prend cette physionomie si particulière que les dessinateurs ont popularisée et qui le fera, devant la postérité, différent des volontaires de la Révolution, des grognards de l'Empire, des soldats de Crimée, des combattants de 1870. Bloc étrange de couvertures et de vêtements boueux, que surmonte par derrière un sac bourré des choses les plus hétérocytes. De tout cela émerge une tête hirsute et barbue, aux yeux de fièvre. L'air est martial, résolu, et la lèvre porte ce pli un peu dédaigneux que crée la longue habitude d'une souffrance vaillamment supportée.

L'année 1915 sera une année d'immense préparation, au point de vue militaire comme sur le terrain diplomatique. Nous entrâmes dans la guerre, contraints et forcés, mal préparés sur bien des points, nos stocks de munitions insuffisamment approvisionnés. En matière d'artillerie, nous avions mis notre confiance unique dans le 75, négligeant le canon lourd : aux 700 grosses pièces allemandes, nous n'eûmes à opposer que 42 batteries de 155, c'est-à-dire 84 pièces ¹. Et comment lutter contre leurs cinquante mille mitrailleuses avec les 2.500 que nous possédions ?

On se rua au travail, on créa des usines, on « intensifia, » la

1. L'artillerie également doit adapter ses moyens à cette guerre nouvelle : « C'est tout une instruction à faire : construction de batteries avec plates-formes, sur le modèle des batteries de siège, construction d'abris, installation de nombreuses lignes téléphoniques, spécialistes à former, liaison intime avec les tranchées, observatoires d'artillerie..... » *Historique du 35^e d'Artillerie.*

production des arsenaux, on forgea les armes qui nous manquaient. Et ce ne sera pas, devant l'avenir, l'un de nos moindres mérites que celui d'avoir, en pleine guerre, malgré l'occupation de nos départements les plus industriels, mis sur pied l'organisme formidable qui nous aura permis de forcer la victoire à se ranger définitivement sous nos drapeaux. — L'œuvre diplomatique de 1915 n'est pas moins importante. Profitant des fautes, des crimes de l'Allemagne, les gouvernements alliés travaillent l'opinion italienne, roumaine et... bulgare. Il n'est pas encore question des Etats-Unis.

En attendant le jour où nous nous sentirons en force pour la bataille libératrice, nos armées ne demeurent pas inactives ; des opérations de détail incessantes ont pour but de soulager le front russe. Il s'agit de retourner à nos Alliés le service qu'ils nous ont rendu, en attirant sur eux, au moment où se livrait la bataille de la Marne, une partie des troupes ennemies.

L'Allemagne s'attendait à une mobilisation très lente de la part du colosse slave. Or, le 17 août 1914, deux armées russes, l'une par la Vistule, l'autre par le Niémen, descendaient à marches forcées vers la Prusse orientale. Des foules innombrables de réfugiés partirent, semant la panique au cœur de l'Allemagne. Des troupes furent rappelées du front occidental et confiées au vieux général Hindenburg, tiré, à cette occasion, de la retraite ; elles reçurent la mission de repousser l'invasion. Le choc se produisit les 27, 28 et 29 août, à Tannenberg, dans la région des lacs Mazourie. Les Russes subirent une grosse défaite ; ils laissèrent 80.000 prisonniers aux mains du vainqueur. Mais les soldats d'Hindenburg n'assistèrent pas à la bataille des Champs Catalauniques et nous fûmes sauvés.

C'est à notre tour, aujourd'hui, de décongestionner l'armée

allemande massée sur le front russe. Vaincue par les Allemands, la Russie s'est retournée contre les Autrichiens ; elle s'empare de la Galicie ; elle fait tomber l'importante place de Przemysl. Afin d'empêcher l'Allemagne de secourir utilement son alliée, nous décidons toute une série d'attaques ; elles n'arriveront ni à percer les lignes allemandes, ni à sauver les Russes du désastre. Ceux-ci, en effet, verront Mackensen reprendre Przemysl et rentrer dans Lemberg, capitale de la Galicie (22 juin 1915). En novembre, ils verront Hindenburg et Mackensen réunis fouler les plaines de la Pologne russe.

C'est à cette époque également, que le même Mackensen écrasera la malheureuse Serbie, trahie par les Grecs, poignardée dans le dos par les Bulgares, entrés dans la lutte en septembre. Le brave petit peuple qui a été l'occasion avouée de cette effroyable guerre va subir le plus abominable des martyres. Le Monténégro partagera son sort.

Chez nous, les combats de diversion s'étendent de l'Artois jusqu'à Verdun. Le 15 février, en Champagne, attaque qui ne peut progresser. Le 17, dans l'Argonne, nous enlevons le piton de Vauquois, mais à quel prix ! Le même jour, non loin de là, sur les Hauts-de-Meuse, commence le siège de la crête des Eparges ; il se terminera, le 12 avril seulement, par la chute de la position. — Dans les Vosges, combats non moins acharnés, pour reprendre l'Hartmannwillerkopf, le « Vieil Armand », comme disent les poilus, crête formidable dominant Thann de 600 mètres, tombée en janvier aux mains de l'ennemi. Nous la réoccupons, le 16 mars.

En Artois, de dures actions locales tiennent également nos soldats en haleine : Beaumont-Hamel, Hébuterne, Thiepval, La Boisselle, Toutvent, noms gravés à jamais en lettres de sang aux pages de notre histoire. Là particulièrement, nos Bretons, nos

Vendéens ont souffert, ont lutté, au cours de l'hiver et du printemps 1915. Des faits héroïques, il y en eut des milliers. En voici quelques-uns. Blessé à La Boisselle, le bras gauche déchiré, ne tenant plus à l'épaule que par d'affreux lambeaux, le soldat Victor Delaunay, du 118^e, dit simplement à un chef qui le plaignait : « J'avais deux bras, j'en ai donné un à la France ; il me reste encore le bras droit pour me gagner ma vie. » Ses camarades veulent l'accompagner au poste de secours : « Non, non, proteste-t-il, votre place est à la tranchée. »

Cerné dans un blockhaus, l'adjudant Polé, du 65^e, à la tête de sa section, refuse de se rendre et répond... à coups de fusil. Il veut mourir en brave ; une contre-attaque des nôtres vient enfin délivrer cette poignée de héros. — L'adjudant Bender, du 264^e, debout sur la tranchée, cible pour les fusils, amuse l'ennemi, détourne son attention, tandis que sous leurs pieds, on creuse la fougasse qui, tout-à-l'heure, va les englober. — Quand meurt le brave sergent Rouaud, du 65^e, à la ferme de Toutvent, qu'il est parti seul, en pleine nuit, reconnaître, les Allemands inscrivent ces mots sur son tombeau : « Ici repose un brave Français. » — On aurait pu graver la même épitaphe sur le tertre funéraire de tous les héros de nos régiments bretons et vendéens, entre Arras et Albert.

Pendant ce temps, au nord d'Arras, d'autres combats se déroulent. La prise de Notre-Dame-de-Lorette, le 15 mars, promontoire de collines entre Arras et Béthune, incite le commandement français à tenter de défoncer les lignes adverses. Le 9 mai, le XXXIII^e Corps et une Division marocaine exécutent l'opération. Les tranchées boches franchies, nous atteignons Vimy ; un trou se creuse dans l'Armée allemande. Le manque de réserves suffisantes empêche malheureusement de profiter du succès.

Le 31 mai, tombe sous les coups infatigables de nos fantassins la fameuse sucrerie de Souchez, extrêmement fortifiée, puis, le 17 juin, les fortins redoutables au sud de Neuville-Saint-Vaast, appelés, non sans raison, le Labyrinthe.

Cependant, la lutte se prolonge dans le Pas-de-Calais, âpre, acharnée. Là, le XI^e Corps prend part à la lutte du 7 juin, dont le but est de conquérir les fermes de Toutvent et de Serre. La journée du 5 a été employée à des réglages, à des repérages, à des tirs fantastiques de destructions ; la nuit s'est passée dans le même vacarme des grosses pièces ; le 6, le tir a redoublé, il a duré jusqu'au lendemain matin. — Le 7, à 5 heures, l'assaut est donné par la 42^e Brigade, renforcée du 64^e, le 65^e restant en réserve. Les régiments accolés procèdent par vagues successives : quatre vagues de deux compagnies chacune. Les deux premières doivent enlever l'objectif ; la troisième reste en soutien ; la quatrième occupe les premières tranchées allemandes. Malgré l'intensité du feu ennemi, les troupes partent d'un seul élan ; les objectifs sont atteints. Des contre-attaques restent infructueuses, nous gardons le terrain conquis. Le 8 juin, il s'agit d'élargir la brèche. La 53^e Brigade, appuyée de deux bataillons de la 21^e Division, continue la progression sur Serre. Dur travail. Le lendemain, la 101^e Brigade (51^e Division d'Infanterie) est mise à la disposition du XI^e Corps, pour aider au succès de l'entreprise. Tous les buts fixés tombent en notre pouvoir.

Cette bataille, connue sous le nom de bataille de Toutvent ou d'Hébuterne, fut extrêmement meurtrière. Le soir, au seul 64^e, 1.100 hommes manquaient à l'appel. Nos soldats ne furent avares ni de leur peine, ni de leur sang. Un officier allemand, fait prisonnier, déclara : « Ce n'est pas un déshonneur d'être pris par de pareilles troupes. » Le général de Castelnau, commandant la

2^e Armée, cita les régiments de la 21^e Division ; il accorda aux musiciens, aux brancardiers du 64^e, acharnés sous le feu à leur œuvre de sauvetage, une mention spéciale.

Quelques faits : le capitaine Moine pénètre le premier dans la tranchée d'en face et tombe frappé à mort. Le téléphoniste Nicoleau, voyant son fil haché, n'hésite pas à monter sur le parapet et à signaler, à l'aide d'un fanion, une nouvelle attaque ennemie ; blessé, il n'admet son enlèvement qu'après le rétablissement des liaisons téléphoniques. Le soldat Joubier rapporte, sous la mitraille, le corps pantelant de son capitaine.

Au 65^e : l'adjudant Pelé est atteint en pleine poitrine, au moment où il s'élançait vers les tranchées adverses ; à son chef de compagnie qui le soutient, il murmure : « Dites à ma femme que je suis mort content... pour la France. » Le sergent Blanlœil court en tête de la 2^e compagnie ; il crie : « En avant, en avant ! » Il dépasse ses camarades et atteint le premier les barbelés allemands. Duel épique : il lutte seul, à coups de grenades, contre tout un groupe d'adversaires ; soudain, il s'affaisse, les jambes brisées. Alors, dans un effort surhumain, il se soulève et, mourant, lance vers les Allemands en fuite ses derniers projectiles ; il retombe inanimé. Le lieutenant Flajollet commande la 1^{re} compagnie ; montrant une position, restée jusque-là inexpugnable, il dit à ses hommes : « Vous allez voir comment on se fait tuer à la 1^{re}. » Les hommes le suivent, la position tombe, mais le lieutenant n'est plus. Le député Baudin a conquis la renommée pour avoir dit : « Venez voir comme on se fait tuer pour 25 francs par jour. » Le lieutenant Flajollet a-t-il mérité une moindre gloire ?

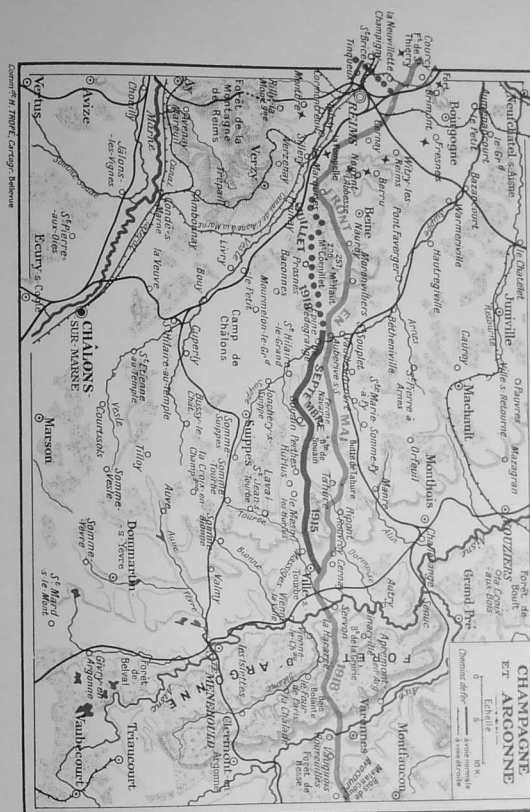
Sur un autre point agité, dans l'Oise, nous retrouvons, à la même époque, nos réservistes de la 61^e Division. Terrés dans leurs tranchées de Moulin-sous-Touvent et de Quennevières, ils

repoussent, le 18 avril, une attaque fouguese ; le lieutenant-colonel Laparra du 264^e est tué.

En juin, c'est à leur tour de bondir vers les lignes allemandes copieusement arrosées par les canons du 251^e. Le 9, les hommes quittent leurs abris ; ils procèdent en rampant dans les hautes herbes, à la mode indienne. La chaleur intense fait des victimes ; les canons allemands balaient la plaine. Nos poilus continuent leur progression. Des engagés de 42 ans, comme Soullard et le sergent Chapon (celui-ci sera tué pendant le combat), donnent le rythme de l'élan. La Division atteint l'objectif fixé, mais le tiers des effectifs reste couché sur la plaine sanglante. Quelques jours plus tard, les Boches voudront regagner ce qu'ils ont perdu ; leur assaut échouera devant les baïonnettes et les grenades de la 51^e Division.

Des faits glorieux encore. Du 265^e, le soldat Le Gail, une main arrachée, rassure celui qui le remplace à son poste de combat. Le sergent Henrio, une grave blessure à la tête, se fait panser sur place et conserve son commandement. De même, le sergent Thomassin ; de même, le soldat Hore, qui perd son sang par plusieurs blessures et refuse de partir. Le sergent Ravazé arrête à lui seul un flot ennemi. Le caporal Bodier, les deux jambes broyées, encourage « les copains » : « Voyons, on ne peut abandonner ce qui coûta si cher à conquérir. » Les deux frères Fortineau, du même 265^e, sont placés en sentinelle à un endroit dangereux ; une mine saute ; l'un des deux est tué ; l'autre, devant le cadavre de son frère, refoule sa peine atroce et dit simplement à l'officier : « Allez-y, mon lieutenant, la sape est sautée ; on ne craint plus. »

Ainsi comprennent leur devoir nos Bretons : la douleur physique, ils ont la force de la dompter, sans se targuer de doctrines orgueilleuses, comme le philosophe antique. En criant :



« Douleur, tu n'es qu'un nom ! » celui-ci ne montrait-il pas surtout l'étendue de sa vanité ?

LA SITUATION A L'AUTOMNE 1915

L'Allemagne est victorieuse partout : elle a conquis la Belgique, et, en compagnie du complice autrichien, refoulé la Russie, érasé la Serbie. Un second complice, la Turquie, autrefois francophile, devenu francophobe, à la suite de l'avènement des « Jeunes Turcs » au pouvoir, avait donné asile aux deux corsaires allemands le *Göben* et le *Breslau*, puis, pour les sauver, avait déclaré qu'elle les achetait. Jetant le masque, elle les employa à bombarder les ports russes de la Mer Noire. Nous nous aperçûmes tardivement que nous avions été dupés ; il nous aurait fallu suivre les deux vaisseaux allemands dans les détroits et, chose facile à cette époque, maîtriser Constantinople. Lorsque nous nous décidâmes à agir, il était trop tard. La guerre fut déclarée à l'Empire ottoman, le 12 novembre 1914. Au mois de mai suivant, une escadre anglo-française essaya de forcer les Dardanelles : ce fut un désastre. Un corps expéditionnaire débarqua à Gallipoli : nouveau désastre.

Un seul bénéfice résulta de cette fâcheuse entreprise, le maintien — sur les instances de M. Aristide Briand et du général de Castelnau — de notre base d'opérations à Salonique. L'occupation de Salonique nous conservait la liberté et la surveillance de la Méditerranée, route de l'Égypte et des Indes ; elle indiquait aux Austro-Turco-Allemands que leur victoire en Orient restait précaire. — Autre symptôme de bon augure : l'Italie était intervenue (23 mai 1915) et sa pression, bien qu'exercée seulement sur le front de l'Autriche — elle n'avait pas encore rompu avec l'Alle-

magne — commençait à opérer, par contre-coup, à la façon d'une ventouse, sur les troupes envoyées contre nous par celle-ci.

La situation, sans être brillante, permettait d'espérer des jours meilleurs. L'Etat-Major des Nations alliées pensa, tandis que l'Allemagne et l'Autriche avaient encore une partie de leurs troupes occupées en Serbie et au Monténégro, que l'occasion s'offrait de tenter la percée des lignes allemandes, vraisemblablement très amincies. On décida une offensive double et simultanée : l'une en Artois, l'autre en Champagne.

OFFENSIVE D'ARTOIS ET DE CHAMPAGNE

24 SEPTEMBRE - 5 OCTOBRE 1915

La première offensive, celle d'Artois, est menée par l'Armée belge, l'Armée anglaise et la VIII^e Armée française, général d'Urbal, de l'Yser à la Bassée et de Loos à Lens. Elle fait tomber Souchez et Loos ; 2.500 prisonniers et 150 canons sont ramenés à l'arrière des troupes anglaises ¹. La seconde offensive, la plus sérieuse, a pour théâtre la Champagne. Elle se développe sur un front de 25 kilomètres, dans la vallée supérieure de l'Aisne. Elle portera le nom de deuxième bataille de Champagne.

1. C'est la troisième bataille d'Artois : la première avait eu lieu autour d'Arras, à l'automne de 1914 ; la seconde fut l'offensive du 8 mai 1915 qui, opérée en direction de Douai, donna lieu aux combats sanglants de Notre-Dame-de-Lorette, de Carency, de la sucrerie de Souchez, de Neuville-Saint-Vaast, de Vimy, du Labyrinthe (17 juin), mais ne put aboutir, malgré l'effort conjugué de 17 divisions françaises et de l'Armée anglaise. Le XXXIII^e Corps (Pétain) et la Division marocaine traversèrent les lignes allemandes à Vimy (9 mai). Le manque de réserves empêcha de tirer parti du succès ; la bataille se termina, après quarante jours d'égoûtement, le 18 juin.

La rupture du front ennemi est confiée au groupe des Armées du Centre auquel on donne le nom de 2^e Armée. Elle doit être exécutée entre le massif de Moronvillers et l'Aisne. Le XI^e Corps aura à prendre de haute lutte la butte de Tahure, le mamelon 192, à 600 mètres au nord, et les tranchées de la ferme Ripont, crêtes successives occupées puissamment par l'ennemi ¹. Dans l'opération, sa part de gloire et de souffrance lui est largement mesurée ; mais les cœurs sont hauts et la confiance entière. L'ordre du jour de Joffre, le 23 septembre, n'ajoute rien à l'esprit de décision de nos hommes ; ils veulent en finir. « Soldats de la République, leur dit Joffre..., votre élan sera irrésistible. Il vous portera d'un premier effort, jusqu'aux batteries de l'adversaire, au-delà des lignes fortifiées qu'il nous oppose ; vous ne lui laisserez ni trêve, ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire... »

Les 22, 23 et 24 septembre, notre artillerie martèle les tranchées allemandes, selon les formules ordinaires. Le 25, le terrain est jugé préparé ; les troupes s'élancent. Il est 9 h. 15. Hélas ! commencée dans l'enthousiasme et l'espérance, l'offensive va se clore dans la déception. La 21^e Division ne peut déboucher ; à sa sortie des tranchées, elle se heurte à des réseaux non anéantis. La 22^e, plus heureuse, enlève, à 11 heures, Tahure. Les hommes ont démarré à la seconde précise, sans un mot, sans un cri ; ils ont couru sur des positions qu'on disait inexpugnables.

1. Du 19 juillet au 11 août, le XI^e Corps est relevé par l'Armée anglaise. Après quelques jours passés dans une zone de repos, il est transporté en Champagne et débarqué à Vitry-le-François. On lui enlève la 151^e Division, versée au XVI^e Corps, qu'il est chargé de remplacer. Le secteur du XI^e Corps est limité : à l'est, par le bois de la Truie, les cotes 147 et 148 (O. Laval), liaison avec le XX^e Corps d'Armée ; à l'ouest, par le boyau 10, le bois des Liaisons, la cote 181, à 2 kilomètres 500 sud de Perthes, la cote 203, liaison avec le XIV^e Corps. Le quartier général est à Somme-Tourbe.

Le 137^e a reçu la mission de passer par la brèche ouverte et de prendre à revers, si possible, les réseaux où s'est arrêtée la 21^e Division; il ne peut réussir. Les Allemands, encouragés par l'embarras de celle-ci, ont le temps d'amener des pièces de gros calibre; ils accablent nos batteries et empêchent notre réaction d'aboutir. Les régiments refluent alors vers les tranchées de départ en bon ordre, mais sous un cyclone de projectiles.

Il leur répugne de demeurer sur un échec; les jours suivants, ils emportent les formidables défenses du Trapèze, en attendant, le 26 octobre, de s'emparer de la Courtine. Ils résisteront à cinq attaques désespérées, lancées par l'ennemi, pour reprendre cette position essentielle. Prodiges de valeur sans nombre, sacrifices coûteux. L'insuccès n'en est pas moins avéré. Le bilan du premier jour, si impressionnant qu'il soit, — la première ligne boche enfoncée sur une profondeur de quatre kilomètres, 25.000 prisonniers, dont 350 officiers, 150 canons — est insuffisant: les autres lignes demeurent à peu près intactes et notre effort maîtrisé.

Dans son ordre du jour du 23, Joffre disait: « Derrière l'ouragan de fer et de feu déchainé, grâce au labeur des usines de France, où vos frères ont, nuit et jour, travaillé pour nous, vous irez à l'assaut... » Les usines, en effet, avaient commencé leur labeur; mais celui-ci n'était pas encore au point nécessaire; on ne savait pas assez ce qu'il fallait de tonnes d'explosifs et d'acier, pour anéantir des profondeurs de barrages barbelés. Cause certaine de l'échec de Champagne. Toutefois, un grand résultat resta acquis: en attirant sur nous le gros des troupes allemandes, nous avions dégagé l'Armée russe. Ce seul fait prenait l'importance d'une demi-victoire.

Nos soldats avaient espéré mieux. A leurs yeux, cette offen-

sive devait être péremptoire. Aussi s'élançèrent-ils à l'assaut avec une ardeur frénétique et muette. Il y eut comme toujours des actes de bravoure insigne, même quand l'inutilité de l'effort apparut. On vit un sergent du 62^e, le sergent Saillot, prendre de lui-même le commandement de la 10^e compagnie, tous les officiers ayant été fauchés, faire tomber un blockhaus bétonné, garni de mitrailleuses, s'emparer d'une batterie de 77 et ramener 100 prisonniers.

On vit le capitaine Souchet, du 116^e, quelques instants avant la minute fatidique où les hommes devaient sortir de leurs trous, se dresser sur la tranchée, silhouette perceptible dans le brouillard du matin. Il entendait ainsi, en servant de mire à l'ennemi, être un exemple pour ses hommes. Et le régiment s'élança, arracha aux Allemands, sur une profondeur de cinq kilomètres, tout un système de défenses organisées depuis un an. On vit le caporal Michelet, parti avec la première vague, à la tête de son groupe, faire taire un canon-révolver, à coups de grenades, se jeter sur une batterie très meurtrière, abattre les servants à coups de fusil, capturer le commandant, l'obliger, sous menace de mort, à faire cesser le feu immédiatement; l'Allemand préféra l'obéissance à la mort. On vit le lieutenant-colonel Bourguet, qui commandait ce même 116^e, frappé de plusieurs balles, sourire à la mort. La face tournée vers les lignes ennemies, il contemplait, la joie au cœur, la marche de ses troupes. Sa vue s'obscurcissait; il demanda à son entourage où l'on en était de la progression. On lui donna une réponse satisfaisante; il déclara, le regard plein d'une ivresse indicible: « Je meurs content. » Il souhaita être inhumé à l'endroit où il était tombé; ce qui fut fait.

Il mourut heureux aussi, Coutant, vieux poilu de 42 ans, le jour — 24 octobre — où nous enlevâmes la Courtine. Elancé avec

une patrouille, et grièvement blessé, il n'en continua pas moins sa mission, revint dans nos lignes, et, après un évanouissement, dû à la perte de son sang, il murmura : « Je meurs content, puisque je vous ai dit où ils sont. » Ils appartenaient au 65^e. On sait comment finit le colonel de ce régiment : Desgrées du Lou. Les hommes hésitaient, au sein de la tempête, heurtés aux barbelés insuffisamment détruits. Alors, Desgrées du Lou, tout droit sur le parapet mitrillé de la tranchée, brandit le drapeau du régiment et cria : « En avant, en avant ! » Il s'éroula, percé de plusieurs coups, mais le régiment, déraciné du sol, emporté par un souffle héroïque, s'engouffra dans la mêlée.

Non moins belle fut la fin du colonel Jahan, qui commandait le 93^e. Frappé mortellement, le corps défaillant, mais l'âme ferme, il excitait encore ses soldats marchant sur Tahure ; lui aussi, il criait : « En avant, en avant. » — Tahure fut pour le 93^e et le 137^e un cimetière : officiers et soldats y succombèrent dans des proportions effroyables.

De même, les tranchées de la Brosse-à-dents pour le 118^e. Les 500 prisonniers qu'il y fit lui coûtèrent les plus valeureux de ses chefs et de ses hommes. Comment de ce régiment, ne pas citer le commandant Cloître ? A la tête des 2^e et 4^e compagnies, il s'empara des boyaux de Spire, de Worms, du fortin du bois des Renards ; il traversa le bois des Taupes et, débouchant dans la plaine, aperçut l'artillerie ennemie en position. Il entraîna ce qui lui restait d'hommes. Révolver au poing, il força les officiers allemands à démonter eux-mêmes les culasses de leurs appareils de pointage, puis les fit prisonniers : « Officier d'une bravoure extraordinaire, » constate sans exagérer la citation méritée par ce haut fait. Et que dire encore du sergent Lévêque ? Après avoir égorgé une sentinelle, il va de poste en poste dans la tran-

chée allemande et les force à se rendre. Il crie en se retournant comme s'il commandait à toute une compagnie qui le suivait. Il n'a que quelques hommes avec lui ; il ramène 60 Boches.

Aux tranchées du bois de Ville s'attaqua furieusement le 293^e, et le général Ninous, qui commandait, à ces coûteux assauts, la 302^e Brigade d'Infanterie, a dans un ordre du jour crié l'admiration éprouvée par lui, en voyant les hommes de ce régiment « sortir des tranchées avec le courage tranquille qui caractérise les Vendéens, pour se porter en avant, au pas, la tête haute, la baïonnette menaçante, alignés coude à coude, comme à la parade, et aborder résolument les tranchées ennemies. » Ils allèrent ainsi ; mais de ce régiment de Réserve, il revint seulement 350 combattants.

Nos divisions délabrées durent, une fois de plus, se reconstituer, demander de nouveaux apports, recevoir dans leurs veines le sang qu'elles avaient perdu. Puis, passa un dur hiver, un hiver déconcertant, sur lequel nul ne comptait. On avait tant cru à la victoire, au retour dans les foyers ! Il fut supporté, comme le précédent, avec une inébranlable résignation. Des régiments campèrent dans la neige : le pain gelé était imangeable ; le vin arrivait aux soldats dans des toiles de tentes. On se disait : « Courage, au printemps, on les aura ! »

VERDUN

21 FÉVRIER 1916 - FÉVRIER 1917

Au printemps, ce fut Verdun ! Ce fut Verdun, la plus dure des épreuves, le plus merveilleux des triomphes. Les Allemands,

dégagés de tout souci présent sur le front oriental, reviennent à leur éternelle méthode d'enveloppement par les ailes, qui leur a si peu réussi, à la Marne, en Belgique, dans la Somme et dans l'Artois. En réalité, l'expression attaque par les ailes est une façon de parler : d'ailes, sur ce front ininterrompu, il n'existe plus. Maintenant, c'est à l'est que les Allemands prétendent passer et nous cerner ; c'est notre « aile droite » qui à son tour est visée. Mais, pour réussir, pour rompre cette aile droite, il faut abattre Verdun. Or, Verdun n'est pas une proie facile.

Assise comme une reine, au bord de la Meuse, couronnée de forteresses, elle semble dire : « Halte-là ! » Au nord de cette ancienne citadelle fortifiée par Vauban, se succèdent les Hauts-de-Meuse, coteaux abrupts et boisés, formant, à une centaine de mètres au-dessus des plaines de la Woëvre, une défense naturelle imposante. Ça et là, des arêtes plus vives, dont les noms acquerront vite une vaste renommée : côte du Talou, côte du Poivre, côte de Froide-Terre, et que termine le fort de Douaumont. Plus encore que ces bastions et que ces coteaux meusiens, le cœur du soldat français opposera une barrière infranchissable aux hordes du Kaiser. Celui-ci compte nous avoir par surprise : il a réuni clandestinement une artillerie lourde gigantesque et 230.000 hommes d'infanterie ; il a confié au Kronprinz l'honneur de mener ses troupes à la victoire. Nous n'avons à opposer à cette mer en fureur que notre VII^e Corps.

L'attaque s'ouvre, le 21 février, par un vomissement de tous les cratères à la fois, depuis Malancourt jusqu'à la hauteur des Eparges. Nos défenseurs de première ligne s'effondrent ; le sol est rasé comme par un typhon. Dès le lendemain, l'infanterie sort des lignes et déferle sur la rive droite de la Meuse. Tout plie

devant elle ; la poussée est irrésistible. Nous cédon du terrain ¹. Un frisson passe sur le pays tout entier. Castelnau accourt, se rend compte de l'état des défenses : « Nous pouvons, nous devons tenir. » Il fait affluer à grande allure tous les renforts possibles ; au général Pétain est confié le commandement des troupes de résistance. Au loin, nos Bretons, nos Vendéens, dans leurs tranchées de Champagne, sentent le sol trembler ; ils comprennent que quelque chose de grave et de terrifiant commence. Ils attendent le moment d'être à leur tour chacun une pierre de chair et de sang de la digue infranchissable.

Le recul continue pas à pas. Le fort de Douaumont, désarmé, est occupé, par surprise (25 février) et le Kaiser exagérant se hâte d'apprendre au monde la chute de Douaumont, « pierre angulaire de la première forteresse de France. » Vaine rodomontade ; ses troupes ne peuvent progresser plus avant de ce côté, enlisées dans des terrains spongieux.

Elles pensent être plus heureuses sur la rive gauche du fleuve ; elles essaient d'y faire mouvoir leur artillerie de campagne. Là, la butte fortifiée du Mort-Homme commande la route ; c'est donc le Mort-Homme qui aura l'honneur de recevoir le premier choc. Le 7 mars, un déluge d'obus s'abat sur les hauteurs ; les soldats qui en ont la garde refusent d'en descendre et, quand l'ennemi se présente, il est repoussé. La lutte s'acharnera tout le mois, sans grand profit pour les Allemands. Infiltrés dans le bois d'Avocourt, ils en seront chassés par une contre-attaque et, lorsque, le

1. L'adj. Sendral écrit : « Sur 3.000 hommes que contenait le régiment (44^e d'Infanterie), nous n'étions plus que 300 survivants. » Ce régiment occupait les alentours de Vaux. C'est alors, qu'au bois des Caures, périt le lieutenant-colonel Driant.

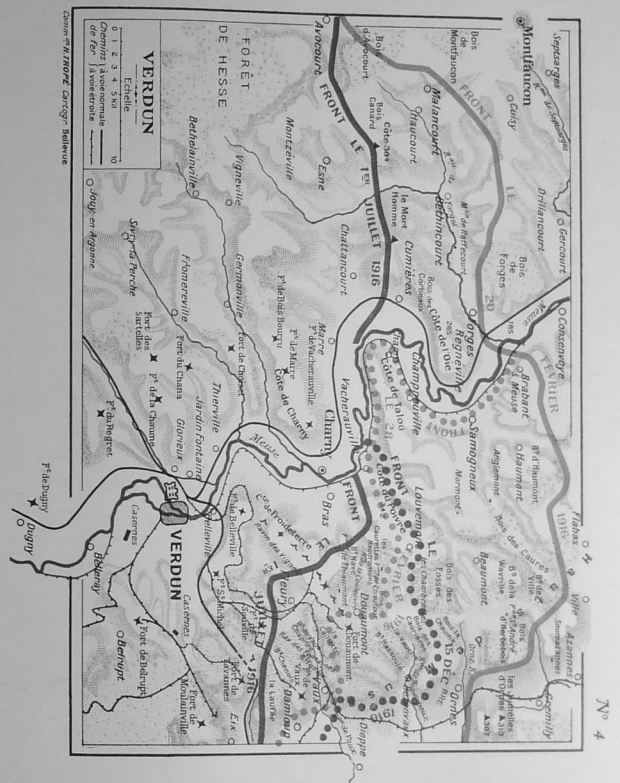
10 avril, ils auront échoué dans une dernière tentative menée avec quatre divisions, le général Pétain pourra lancer aux troupes un ordre du jour se terminant par ces mots : « Courage, on les aura 1. »

Le résultat apparaît d'autant plus éclatant, si l'on songe qu'aucune voie ferrée n'aboutissait au Mort-Homme et que, sur une distance de près de 200 kilomètres de long, il fallut organiser un double convoi ininterrompu d'automobiles montant et descendant, et marchant seulement dans les ténèbres, sous les rafales maudites, par des pistes crevassées, que nos territoriaux s'acharnaient à réparer.

Les Allemands déçus reviennent à la rive droite. Ils sont comme des fauves condamnés à tourner sans fin le long des barreaux de leur cage de fer, de gauche à droite, de droite à gauche, sans pouvoir jamais sortir. Se servant des ruines de Douaumont comme point de départ, ils veulent à tout prix faire tomber le fort de Vaux ; ils vont se heurter à nos divisions du XI^e Corps, venues, à la fin de mars, remplacer à leur tour, dans le cirque damné de Verdun, les divisions décimées. L'artillerie a pris position à l'ouest des forts Saint-Michel et de Belleville, et au Faubourg-pavé, dans le ravin des Vignes ; l'infanterie occupe les tranchées autour de Thiaumont.

Une trombe effroyable s'abat sur le fort de Vaux. La garnison est d'environ 300 soldats résolus à tous les sacrifices. A sa tête un officier héroïque, le chef de bataillon Raynal. Il y a des approvisionnements pour dix à quinze jours. Lorsque l'artillerie ter-

1. A la fin d'avril, le général Pétain, appelé à remplacer le général de Langle de Cary à la tête des Armées du Centre, cède la place au général Nivelle, tout en gardant le commandement supérieur de la 2^e Armée.



mine son rôle, l'infanterie commence le sien. Durant huit jours, malgré des pertes inouïes, elle avance. Enfin, le 2 juin, elle atteint le bas des parapets. Le siège dure sept jours : ceux d'en bas, abrités dans les cavités, lancent sur ceux d'en haut des gaz méphitiques et des liquides enflammés. Les défenseurs ne sont réduits ni par ces inventions d'une science diabolique, ni par les canons monstrueux, ils doivent céder à la faim.

Au tour de Souville et de Thiaumont maintenant, de connaître les pluies d'acier, les torrents de pétrole en feu, les pestilences empoisonnées. Entre les deux forts s'étendent trois kilomètres de paysage lunaire. Le chaos ; l'inextricable. Le fort de Thiaumont précède, du côté allemand, celui de Souville ; pour aborder Souville, il lui faut Thiaumont, et s'il prend Thiaumont, c'est tout notre système défensif de la Meuse qui s'effrite. De là, l'acharnement de la lutte. Chaque jour, de nouvelles vagues d'assaut, chaque jour, des milliers de cadavres allemands s'ajoutent aux cadavres de la veille. Nos batteries broient de la chair sans discontinuer.

La plus rude affaire débute le 22 juin. Les Allemands mènent de front trois offensives à la fois ; l'une contre Thiaumont, l'autre contre Fleury ; la troisième contre Souville. Ils procèdent avec des forces fraîches, en nombre inusité. Le mot d'ordre est chez nous, comme à la Marne, de se faire tuer plutôt que de reculer ; nos Bretons se feront tuer. Instant le plus tragique de la bataille de Verdun : le Kaiser a juré d'entrer ce jour là dans la ville ; le XI^e Corps le force à manquer à sa parole.

Les attaques allemandes se poursuivent acharnées ; les fractions de première ligne s'infiltrèrent par endroits, en se portant de trous d'obus en trous d'obus. Ailleurs, filent, par petites colonnes, les soldats serrés coude à coude. Derrière les fourmilières mou-

vantes hachées par nos canons, d'autres se reconstituent. Hécatombe abominable, voulue par le « Boucher de Verdun. »

Nos canoniers n'interrompent leur tir que pour retirer les camarades qui tombent ; certaines pièces sont servies par un blessé. Les hommes électrisés font rendre à leur matériel tout ce qu'il peut donner. La consommation des obus dépasse 15.000 par jour pour un seul groupe du 51^e. Une fois, les munitions manquent, on en déterre dans la boue et le tir continue implacable. Et la nuit est semblable au jour : les ténèbres s'illuminent de l'éclair des fusées, du flamboiement des explosions continuelles.

Les décombres de Fleury et de Thiaumont tombent, le 23, au pouvoir de l'ennemi. Quelques soldats allemands atteignent même les abords de l'ouvrage de Froide-Terre ; ils pénètrent quelques instants dans le fort de Souville. Mais c'est fini : leur torrent ne roulera pas en dehors de ces blocs écroulés ; ces ruines sacrées semblent vouloir nous protéger encore ¹.

1. Du 25 juin au 11 juillet, pourtant, des attaques partielles se poursuivent par des divisions du XI^e Corps autres que celles d'origine (30^e, 60^e, 128^e, 131^e, 8^e).

Les 25, 27, 30 juin et 1^{er} juillet, nous attaquons dans la région de Thiaumont ; le 27 juin, les Allemands attaquent dans la région de Fleury ; le 28, ils attaquent au bois des Cornes. Le 4 juillet, ils assaillent encore Thiaumont et le bois des Cornes. Cinq fois ils renouvellent leur effort, et cinq fois ils sont repoussés.

Le 7, c'est à notre tour de réagir. Lutte acharnée. Le 11, attaque allemande avec gros effectifs, au ravin des Vignes et au bois de Vaux-Chapitre. L'ennemi prend pied dans le village de Bois-Fleury. Le 12, il attaque le fort de Souville et, après un bombardement d'une extrême violence, y pénètre. Une contre-attaque l'en rejette aussitôt.

Malgré tout, il a fait une poche profonde dans les lignes françaises. Le commandement français en prescrit par prudence la réduction. Le 14, préparation d'artillerie et attaque ; les 16 et 17, progression vers Fleury ;

Nous avons tenu, nous avons résisté, c'est à nous maintenant de prendre l'offensive. La bataille de Verdun se compose de deux périodes : la première, du 21 février 1916 au 30 juin, nous supportons le choc ; la seconde, du 1^{er} juillet au mois de février 1917, nous attaquons à notre tour. Et les attaques sont aussi furieuses que le fut la résistance. Toutefois, de juillet à octobre, c'est plutôt une période intermédiaire ; dans la région de Verdun, nous nous replions en quelque sorte, sur nous-mêmes, avant de bondir ; tandis que, sur un autre point, dans la Somme, les Allemands se trouvent aux prises avec les armées franco-britanniques : Bapaume et Péronne leur échappent ; ils subissent des pertes sensibles ; ils laissent des milliers de prisonniers entre nos mains ; ils ne sont plus maîtres de la décision ; leur lassitude s'avère.

Ils ont dû retirer de Verdun de nombreuses divisions et une centaine de batteries. Mangin trouve le moment opportun pour les prendre à la gorge, aux lieux mêmes où ils ont cru nous terrasser. Il commande, depuis le 4 juin, le XI^e Corps d'Armée. Chef d'élite, soldats d'élite : Mangin et ses troupes vont accomplir de grandes choses. A vrai dire, le XI^e Corps n'est plus seulement

les 18 et 19, continuation jusqu'à la route Vaux-Verdun. La poche dangereuse a presque disparu.

Du 22 juillet au 1^{er} août, prise par nous de certaines parties de l'ouvrage de Thiaumont. Les Allemands prononcent, du 1^{er} au 4 août, une puissante attaque sur Souville ; elle est brisée et nous occupons l'ouvrage de Thiaumont. Ce succès provoque une véritable panique à l'arrière du front allemand. Le bruit court que le front est percé.

Le 17 août, le dégagement de Souville continue. Le 23, la 32^e Division atteint la côte Fleury-Thiaumont.

Le 3 septembre, la 68^e Division enlève les tranchées de Munich, entre Fleury et le bois de Vaux-Chapitre. Les combats de chaque jour, pendant la période de calme, peuvent donner une idée de ce que fut le secteur, durant la période de tempête.

composé de ses trois divisions d'origine, 21^e, 22^e et 61^e ; il s'est gonflé pour l'assaut décisif d'un certain nombre de divisions provenant des autres Corps ¹. Le 24 octobre, à 7 heures du matin, surgissant de la brume, les troupes, trois divisions coloniales, s'élancent hors des tranchées ; les lignes allemandes sont enlevées d'un seul élan, sur une profondeur qui, au centre, atteint 3 kilomètres. Le fort de Douaumont est reconquis ; celui de Vaux résiste encore. Des soldats bretons vont s'en emparer.

Nos 21^e et 22^e Divisions, après un repos de deux mois dans le secteur de Berry-au-Bac et dans la région de Château-Thierry, reviennent dans le secteur de Vaux, le 2 novembre. Elles arrivent au bon moment. La nuit du 2 au 3, deux compagnies du 118^e pénètrent dans le fort, abandonné par l'ennemi quelques heures auparavant. — Les trois nuits suivantes, conquête du bois Fumin, du village de Damloup et du village de Vaux.

Le 15 décembre enfin, une dernière attaque a pour but d'enlever à l'ennemi ses observatoires de la côte du Poivre, — cote 342, cote 378, croupe d'Hardaumont, — et de dégager largement les abords du fort de Douaumont. La plus lourde besogne

1. Extraits de l'ordre de groupement pour l'attaque du 25 octobre. *Les troupes chargées de l'attaque* sont, de gauche à droite : 1 rég. de la 33^e D. I. (11^e R. I.), les 38^e, 133^e, 74^e D. I. et 1 rég. de la 28^e D. I. (30^e R. I.) avec, comme artillerie, les A. D. 38, 35, 7, 133, 9, 74, 63 et une artillerie lourde nombreuse ; au total : 250 pièces de 75, 9 pièces de 65, 6 pièces de 90, 24 pièces de 95, 22 pièces de 100, 20 pièces de 105, 42 pièces de 120 l., 93 pièces de 155 l., 124 pièces de 155 c., 44 pièces de 220, 3 pièces de 270, 4 pièces de 280, 2 pièces de 370, 2 pièces de 240, 1 pièce de 14 de marine, 4 pièces de 24, 2 pièces de 274, 2 pièces de 400.

Les 7^e, 9^e, 63^e D. I. constituent les troupes réservées, prêtes à relever, en cas de nécessité, les divisions d'attaque sur le front conquis.

En réserve d'Armée : les 37^e et 22^e D. I.

incombe à des régiments de zouaves et de tirailleurs ; nos divisions bretonnes ont pour mission de préparer les pistes, d'accumuler des dépôts, dans cette fange où tout s'enlise, hommes et matériel. L'artillerie, celle du 51^e entre autres, prête son concours, pulvérise les obstacles. A 10 heures, l'attaque se déclanche, tous les objectifs sont atteints ; et, le 18, Mangin remercie en ces termes les triomphateurs : « Le 15 décembre, de la Meuse à la Woëvre, sur un front de 10 kilomètres, vous avez enfoncé les lignes allemandes et porté notre front sur les positions assignées à votre courage... Vous avez fait 11.403 prisonniers, pris ou détruit 115 canons... Le plus beau de tout, c'est la certitude du triomphe définitif... »

En vain, l'ennemi essaie de réagir par de furieux bombardements, en vain, il excite de nouvelles ruées, la victoire est acquise. A la fin de janvier 1917, le secteur infernal retrouve le calme relatif de 1916 : la bataille de Verdun a duré un an. Jamais dans l'histoire du monde, un duel plus gigantesque, plus magnifique aussi, ne se déroula ; Verdun a plus fait pour nous attirer la sympathie des neutres hésitants que les missions les plus habiles et les discours les mieux préparés. Verdun contient tous les actes d'héroïsme, tous les sacrifices, toutes les grandeurs ; c'est une synthèse des beautés de tous les temps.

Certes, l'Armée française tout entière concourut à sa défense ; mais, parmi tant de soldats, ceux de l'Ouest figurent à une place particulièrement insigne. L'histoire de la Tranchée des Baionnettes, par exemple, a couru l'univers. Le 11 juin, jour de la Pentecôte, une section du 137^e, baionnette au canon, commandée par le lieutenant (abbé) Polimann, attend le choc de l'ennemi dans sa tranchée, à quelques mètres seulement de la ferme de Thiaumont. La consigne est formelle : résister sur place. L'artillerie allemande et aussi l'artillerie française, hélas ! se mettent à

pilonner ce centre avancé de résistance. Le 12 juin, le feu redouble, puis trois attaques, parties de Douaumont, viennent se briser contre nos Vendéens. Les Boches recommencent en se servant de liquides enflammés; les Vendéens les repoussent et leur font même douze prisonniers. Le 13, au matin, il ne reste plus que de rares survivants à la " Tranchée des Baïonnettes "; à côté de soixante cadavres, quelques hommes luttent encore, blessés, harassés. La citation du lieutenant Polimann rapporte: « Après un bombardement formidable, alors que l'ennemi entourait les débris de sa compagnie, a résisté jusqu'au bout, en criant à ses hommes: A la 3^e compagnie, on ne se rend pas. » On ne se rend pas; mais si la résistance morale est sans limite, la résistance physique est réduite: à bout de forces, mourant d'inanition, nos héros, étendus sur le sol de la tranchée, parmi les morts, ne peuvent plus s'opposer à l'irruption de l'ennemi et sont faits prisonniers.

Pieusement les Allemands recouvrent les cadavres de terre et, adversaires magnanimes, pour une fois, plantent, en guise de croix, à côté de chaque soldat, un fusil debout. Ce sont les baïonnettes de ces fusils qui, dépassant le nivellement de la tranchée, produisirent aux yeux des Français, quand ils revinrent, un effet si inoubliable et si troublant !

En dehors de ce fait surplombant les autres, comme il serait facile d'en narrer d'admirables ! Les mêmes jours, 11 et 12 juin, les

1. Plusieurs versions ont été données; nous avons préféré reproduire l'explication du lieutenant Polimann; *Echo de Paris*, 6 décembre 1920. — Nous signalons, cependant, un récit un peu différent, dans la *Gloire de Verdun*, par le commandant Bouvard. D'après le capitaine Dreux, qui commandait le 3^e bataillon du 137^e, les soldats auraient été enterrés par une explosion, au moment où ils se disposaient à sortir de la tranchée, baïonnette au canon.

1^{er} et 2^e bataillons du 137^e sont cernés. Ils résistent farouchement à la grenade, à la baïonnette... Le commandant Denef, du 1^{er} bataillon, contre-attaquant revolver au poing, avec la poignée d'hommes qui lui reste, tombe en s'écriant: « En avant! pour la France. » Le sous-lieutenant de Kainlis entouré est sommé de se rendre; il refuse et s'écroule, percé de coups.

Les Vendéens du 337^e ne montrèrent pas moins de valeur que leurs frères du 137^e. Le sergent Béranger, chargé de défendre une position, soumise à un violent bombardement, y tient 48 heures, non ravitaillé; il tient jusqu'à la mort. Le 337^e conserva Thiaumont onze jours, perdit la moitié de ses effectifs; les survivants furent versés au 93^e.

Le 93^e se fit hacher, dans la reprise du boyau Le Nan, du bois des Vignes et dans le dégagement de Thiaumont... Un jour, on est sans nouvelles des deux bataillons du 137^e qui en défendent les abords. Le 93^e vole au secours de son camarade de brigade. Mêlée terrible; des compagnies sont aux trois quarts détruites. Les deux bataillons sont dégagés. Dans la nuit du 3 novembre, le lieutenant Pesche, de ce même 93^e, à la tête d'une section de 40 hommes, quitte nos lignes du secteur de la Lauffée et s'empare, dans un irrésistible élan, du village fortement organisé de Damloup.

Le 64^e n'est pas moins acharné à faire observer la consigne: On ne passe pas. Devant Thiaumont, il veille; et la bourrasque de fer ronge chaque jour ses effectifs. Quand, le 22 juin, vient l'heure de la relève par des chasseurs alpins, il redescend de son calvaire douloureux, diminué d'un cinquième, avec des survivants hâves, terreux, dépenaillés, mais grands et fiers.

Un même martyre, une même gloire échoient au 65^e. L'*Historique* de ce régiment a enregistré des actes resplendissants.

C'est le caporal Ellisalde, dont la pièce est hors de combat et qui huit fois traverse la zone de mort, pour porter aux pièces de première ligne le reste de ses munitions devenu inutile ; et comme on s'étonne, il répond : « Et si les munitions avaient manqué là-bas ! » C'est le soldat Guillou qui, frappé mortellement, tient à tirer un dernier coup de fusil, se dresse au bord du trou d'obus, bientôt sa tombe, fait le coup de feu, et meurt. C'est le soldat Renaud qui, gravement blessé, voit les Allemands s'avancer, saisit son fusil et, malgré son atroce blessure, tire, tire, sans discontinuer. Toutes ses balles touchent le but : « Encore un, encore un, » crie-t-il. A la nuit, on l'emporte inanimé. C'est le mitrailleur Grand qui, ses grenades épuisées, met en batterie une mitrailleuse dont les servants ont été tués ; il lutte ainsi quarante-huit heures. Ce sont les soldats Artarit et Potet qui, avec des bleus de la classe 16, recevant, ce jour-là, le baptême du feu, ont la garde d'une baraque, attaquée de trois côtés à la fois. Trois jours, trois nuits, ils luttent à la grenade, à la baïonnette, à coups de fusils. Quand on vient les relever, ils refusent de partir ; ils demeurent à leur poste jusqu'au moment où le régiment quitte le secteur. C'est le capitaine Hémion qui, à l'heure de l'assaut, se tourne vers ses Bretons et leur dit, souriant comme à la caserne : « Allons, les gars, c'est à notre tour. » Et les Bretons s'enfoncent dans les vapeurs de soufre et les pluies d'acier.

Les 16 et 17 avril, à Haudromont, le 116^e lutte, côte à côte avec le 19^e, contre un ennemi dix fois supérieur en nombre. Des compagnies sont complètement anéanties, tous les officiers hors de combat. Dans les boyaux, des corps à corps se prolongent plusieurs jours ; les soldats attendant vainement des renforts meurent sur place. Plus de la moitié de l'effectif déjà très diminué du 116^e, est, ce jour-là, annihilé. Voici un des épisodes les

plus remarquables de la lutte : d'une carrière, une mitrailleuse allemande crache ses balles sans arrêt ; ordre est donné au sous-lieutenant Belz d'aller, avec une section du 116^e et une du 62^e, faire tomber ce repaire. Opération périlleuse entre toutes. Elle réussit par surprise et par audace ; les sentinelles abattues à coups de grenades, on se précipite sur les servants et sur les défenseurs de la mitrailleuse ; plusieurs des nôtres succombent, mais les autres reviennent avec le trophée.

Non moins élevées les pertes du 62^e chargé de barrer le passage aux envahisseurs, à la côte du Poivre. Vingt-deux jours durant, malgré les vides les plus profonds dans ses rangs, il s'accroche à un terrain dynamité, bossué, volcanique. Dans le bois Nawe, il a braqué quelques mitrailleuses qui le vengent largement des pertes subies : tir facile sur un ennemi marchant coude à coude. Le soldat Couquil, resté seul servant de sa pièce, continue sans répit de dérouler les bandes meurtrières ; sa pièce est brisée par un obus ; alors, à la grenade, au mousqueton, il se dégage. Ainsi encore agit le sergent Poumier : cerné par l'ennemi, il opère une trouée, revient dans nos lignes. La 4^e compagnie, encerclée sur la croupe Dame-Couleuvre, se débat, réduite à vingt hommes ; elle se fraie un passage et rentre à la tranchée, la baïonnette tordue et dégouttante de sang.

Du 118^e, entre tant d'autres glorieux, ce fait : le sergent Louis-Marie Pépion, voyant sa section faiblir sous l'arrosage des gros obus, monte sur le parapet et, chaque fois qu'un de ces projectiles éclate non loin de lui, s'écrie : « C'est avec celui-ci que je vais allumer ma pipe. » Plusieurs fois enterré par des explosions, à peine sorti des décombres, il recommence le même manège.

De même, au 411^e, les prodiges d'héroïsme abondent. Le capitaine Lalarge s'affaisse, grièvement blessé au ventre, à

l'attaque du 20 août ; il a le courage de crier : « En avant, en avant, les enfants ! » Le même jour, le lieutenant Le Guillou, bien que blessé, aide ses nettoyeurs auprès d'un groupe ennemi qui résiste, puis, à bout de forces, cède son commandement. Le lieutenant Rodet fait plus de soixante prisonniers. La compagnie Carré perd tous ses chefs de section. Mais les objectifs sont atteints, le 411^e a enlevé successivement deux lignes d'ouvrages, à la cote 344, et fait plus de 300 prisonniers.

Honneur aux soldats de Verdun ! Ils ont subi d'atroces tortures dans leurs tranchées défoncées, dans leurs trous nauséabonds où s'attardent les gaz d'hypérite. Ils ont souffert de la faim, de la soif, de fatigues inouïes, de nuits sans sommeil. Ils ont connu un froid épouvantable : le thermomètre marqua plus de 20 degrés au-dessous de zéro. Le vin gela ; il fallait scier le pain. La neige se chargeait d'ensevelir les morts et de vêtir les vivants. « Le soir, n'y tenant plus, écrit un sergent, brûlé de soif, j'accepte un peu d'eau croupissant au fond d'une sape. Ce n'est qu'après l'avoir absorbée que je pus l'apprécier : c'était un liquide infect, un mélange d'eau, d'urine et de suintement de cadavres ¹. »

Un autre sous-officier, l'adjudant Sendral, décrit aussi les tourments supportés dans l'enfer de Vaux, à la fin de février 1916 : « Il y avait six jours que nous n'avions presque rien mangé... J'ai été réduit à ramener sur la terre la neige qui restait, pour me rafraîchir et apaiser le feu qui me dévorait. Oserais-je vous dire encore que j'ai été très heureux de manger des biscuits pourris, de boire du purin et même de mon urine. J'ai souffert les pires souffrances du froid, de la faim, de la soif. Et, pourtant, il nous

1. Carnet du sergent Ch. Papin, du 264^e R. I.

fallait toujours lutter. Et, nous avons toujours lutté ¹. » Tel fut le soldat de Verdun ; il a lutté jusqu'au bout ; il a supporté tous les supplices ; mais, en les supportant, il a sauvé Verdun, et arrêté, une fois de plus, Attila.

BATAILLE DE LA SOMME

JUILLET - OCTOBRE 1916

En juillet 1916, au moment où l'offensive allemande s'épuisait et commençait d'atteindre son point mort, le commandement interallié décidait, dans le but de créer une utile diversion, d'abord à l'effort des Allemands contre Verdun, ensuite à leur effort contre le front russe, enfin à leur pesée sur le front italien, une offensive franco-anglaise. Les Anglais devaient opérer entre l'Ancre et la Somme et au nord de l'Ancre, petite rivière tribulaire de la Somme. Nos 6^e et 10^e Armées, l'Armée Fayolle et l'Armée Micheler, devaient agir en continuation des Anglais jusqu'à Chaulnes.

Foch prit la direction effective de ces deux Armées ; les préparatifs commencèrent, méthodiques. On profita des leçons du passé. Une accumulation invraisemblable de matériel permit des

1. Sendral, séminariste de Saint-Philbert-de-Grand-lieu, tué comme officier. Quelques jours après cette effroyable boucherie de février 1916, il adressait à sa famille, une nouvelle lettre, affirmant hautement son consentement ou plutôt sa volonté de souffrance : « Croyez à ma joie de pouvoir souffrir pareillement pour une si noble cause. Je sais tout le profit qui en résultera pour ma vie de prêtre... et aussi parce que toutes ces souffrances vaudront le salut de notre Patrie. » Et il ajoutait, pensant à ses camarades : « Gloire à ceux qui souffrent pour notre liberté. »

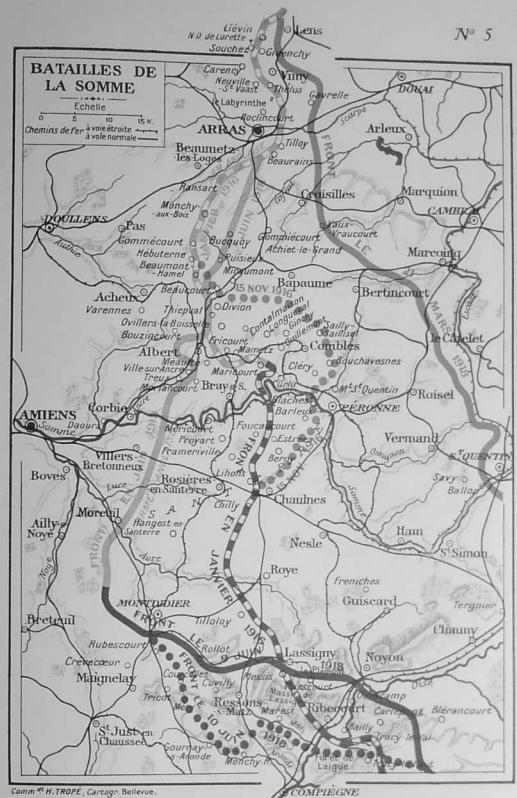
destructions plus étendues que les fois précédentes. Mais nos préparatifs, contrairement à ce qui se passait d'ordinaire chez les Allemands, n'avaient pas été suffisamment secrets ; l'adversaire n'eut pas de peine à les apercevoir. En prévision d'attaques plus savamment organisées, il redoubla de moyens défensifs, augmenta les profondeurs de réseaux barbelés et décupla ses mitrailleuses. Aussi, lorsque le 1^{er} juillet, les Anglais, dont l'objectif était Douai et Cambrai, bondirent hors de leurs tranchées, se heurtèrent-ils à des nids de mitrailleuses, abritées dans des blockhaus intacts. Ils durent revenir au point de départ, malgré, à la jonction de leurs lignes et des nôtres, la capture de 6.000 prisonniers.

Au sud de la Somme, l'offensive française produisit, au premier choc, d'excellents résultats : 85 canons, 12.000 prisonniers ; puis, barrée par d'impenables positions, elle se ralentit, piétina et, finalement, s'arrêta à un kilomètre de Péronne. Il fallut bien, malgré tout, voir la réalité en face ; nous avions éprouvé un échec ; l'opération était à recommencer.

On recommença. Le 14 juillet, les Anglais s'élancent derechef. Nous avançons parallèlement. A la fin d'août, plus de 60.000 prisonniers sont tombés aux mains des Anglais et des Français ; mais la percée tant désirée n'est pas davantage obtenue. Si la bataille de la Somme a contribué à dégager Verdun, elle fut pour la France sans cesse désillusionnée une nouvelle occasion d'amertume ; elle fut pour le combattant sans cesse enthousiasmé et si souvent déçu une nouvelle cause de désappointement.

Toutefois les Allemands n'auront pas à se féliciter outre mesure de leur succès relatif ; ils se verront demain obligés de se retirer en arrière, de Cambrai à Laon, afin de tendre la ligne de leur front et de compenser ainsi les pertes subies.

A ces sanglants combats de la Somme, la 61^e Division repré-



sentait le XI^e Corps. Même feu, même "cran", chez nos réservistes que chez nos soldats des divisions de l'Active résistant ou attaquant à Verdun. Cinq jours et cinq nuits durant, le 251^e d'Artillerie, à la veille de l'assaut, élargira la brèche par où doit passer l'infanterie. Nul artilleur ne voudrait abandonner son poste, à l'heure grave ou la mort et la gloire marchent de pair, comme deux sœurs fidèles. Le capitaine de Kermadec, du 249^e, quoique père de huit enfants, refuse de quitter cette place d'honneur, après une grave blessure. Blessé de nouveau, il s'obstine encore ; on l'emporte de force, à la troisième blessure.

Le 264^e et le 265^e ont pour mission d'enlever le village d'Estrées. Malgré plusieurs essais infructueux, ils s'acharnent : Bretons, ils rougiraient de rester sur un échec ; ils ont juré de réussir, ils réussissent. Mais le résultat a coûté cher : le 264^e a perdu 500 hommes ; le 265^e plus d'un tiers des siens. Les deux régiments ont continué d'enrichir leur histoire de hauts faits sans nombre ; il est facile de glaner. Le sous-lieutenant (abbé) Adrien Lemerle est grièvement atteint ; on l'emporte sur un brancard. Il rencontre, en cours de route, une corvée de munitions : « Laissez passer, commande-t-il, les grenades d'abord. C'est pour la défense du pays. » Au moment où se déclanche l'assaut furieux, le soldat Bouron, ivre d'un rêve héroïque, dit à son capitaine : « Je vais être tué, mais après les avoir eus. » Il s'élançait, il tombe, il expire, le sourire aux lèvres : on les a eus ; la victoire est à nous. Qu'importe la mort à ces héros : « De meilleurs que nous se sont fait tuer, s'écrie le caporal Thévenot, » et, sur cette parole, pleine d'une philosophie si haute, il court joyeusement à sa fin suprême ¹.

1. Cf. Ct du Plessis, *Le Régiment Rose*, le 265^e.

LE REPLI D'HINDENBURG

MARS 1917

Les sacrifices n'ont pas été stériles ; les Allemands se sont usé les dents contre notre armature continuellement renforcée, pareils au serpent de la fable. Berlin n'est point rassuré : le maréchal Hindenburg, le vainqueur des Russes, est appelé en grande hâte. Il prend la direction du front occidental. D'un regard, il a vu le péril de cette ligne trop émaciée où heurtent nos coups de boutoir. Mystérieusement, il fait creuser de nouvelles tranchées, en arrière de Cambrai et de Laon ; il les munit de défenses qu'il croit insurmontables.

Puis, quand ces dispositions sont terminées, il donne l'ordre de la retraite. Le recul est prudent, méthodique ; il s'effectue à l'abri de puissantes arrières-gardes. Il n'en est pas moins une indication d'impuissance et de défaite. Quand, le 15 mars 1917, nos réservistes s'aperçoivent que, devant eux, le Germain se retire, des cris joyeux retentissent. En route, pour Noyon ! Mais le tableau qui s'étend à l'horizon enlève bientôt toute gaieté dans les yeux, toute joie dans les cœurs : le pays a été abominablement ravagé ; 40.000 maisons ont été incendiées, les arbres fruitiers rasés. Un désert. Les canons du 251^e roulent maintenant dans Noyon libéré, aux acclamations des habitants qui pleurent et serrent dans leurs bras leurs libérateurs ¹.

1. Le XI^e Corps a été relevé le 27 janvier par le XV^e. Le quartier général vient à Ligny-en-Barrois. Au général Mangin, appelé à commander la 6^e Armée, le 19 décembre, succède le général Muteau, remplacé lui-même, le 25 janvier, par le général de Maud'huy. Le XI^e Corps est mis aux ordres de la 6^e Armée et occupe la région de la Chapelle-sur-Crècy, où la 21^e Division (16 février), et la 22^e (27 janvier), venant de Verdun, le rejoignent.

Nos divisions d'infanterie se jettent sur les arrières-gardes ennemies, les mordent rudement, à Crouy-sur-Laffaux, où elles attaquent en formation de manœuvre. Mais, un peu plus loin, elles atteignent le moulin de Laffaux qui fait partie de la fameuse ligne Hindenburg et, malgré des assauts répétés, subissent un échec meurtrier. C'est l'arrêt. Les poilus se consolent : le Boche a déguerpi de ses premières tanières, il sortira bien un jour des secondes.

OFFENSIVE FRANCO-BRITANNIQUE SUR L' AISNE

AVRIL - MAI 1917

Dans le courant de mars, le Conseil Supérieur des Alliés avait pris une résolution capitale pour le succès, celle de créer le commandement unique ; la répugnance chez les Anglais d'obéir à un général français en avait fait trop longtemps retarder la réalisation. Il avait également décidé, à la demande du général Nivelle, nommé généralissime en remplacement de Joffre, une nouvelle offensive parallèle sur le front de l'Aisne. Malheureusement, le recul stratégique des Allemands, lâchant Bapaume, Péronne, Ham, Roye et Coucy, compromit inopinément certaines dispositions importantes du plan conçu. On eut le tort de ne pas vouloir l'abandonner ; le général en chef estima que le recul indiquait clairement une cause de faiblesse et qu'il fallait agir quand même, comme il avait été résolu. Le 1^{er} avril, la canonnade anglaise commence à rugir ; elle ne se taira qu'au dixième jour. Le 9, les fantassins kakis recouvrent soudain la plaine ; ils escaladent la fameuse falaise de Vimy, s'en emparent, ramassent 14.000 prisonniers et 100 canons. Ils ne peuvent progresser.

La 6^e Armée, dont le XI^e Corps fait partie, depuis le 2 février, a pour rôle de rompre le front ennemi, entre Hurtebise et Soupir ; puis, le succès acquis, de l'exploiter, dans la direction de Laon. Le XI^e Corps a la charge de la poursuite. Seule, la première partie du programme sera exécutée, la victoire ayant encore une fois trompé nos espérances. Le front allemand fut incomplètement rompu et le XI^e Corps eut peu à intervenir. Le 118^e, en liaison avec le 64^e devait, toutefois, enlever les redoutables bastions de Laffaux. Lutte acharnée et vaine contre les positions boches, abritées dans des carrières profondes, dans des creutes fortifiées. Pertes lourdes. C'est là, le 7 avril 1917, que périt le jeune héros quimpérois François le Guiner. Elève de seconde au Lycée de sa ville natale, il s'était échappé et, caché dans un train emmenant un renfort du 118^e, s'était engagé, à l'insu de ses parents. Seize ans à peine ; mais l'exemple de son père engagé lui-même à cinquante ans était bien fait pour l'entraîner. Cependant, sur le front, son jeune âge inquiète ses chefs ; on l'affecte au service des cuisines ; il réclame la faveur de monter aux tranchées. « Je suis venu pour faire le coup de feu et non pour être *cuisinot*. » Satisfaction lui est donnée. Dès lors, les actes de bravoure, les dévouements volontaires, les missions dangereuses se succèdent. Il est aspirant, il est sur le point d'être nommé officier ; il tombe à l'attaque du moulin de Laffaux, à 18 ans, avant l'incorporation de sa classe. Comme l'a dit son colonel, il restera « une des belles figures de notre épopée. »

La tâche du XI^e Corps sera de premier plan, le 5 mai, jour où nous reprendrons encore l'expérience de rupture des lignes ennemies en cet endroit. Les 6^e et 4^e Armées ont ordre d'opérer entre Vailly et le plateau de Craonne. Le XI^e Corps doit rejeter l'ennemi de la partie du plateau du Chemin des Dames qu'il

occupe en face de lui, conquérir les observatoires et tenir les pentes nord du plateau. Il est encadré à l'ouest par le XX^e Corps ; à l'est, par le XVIII^e 1.

L'attaque débute à 9 h. 40. Nos deux divisions bondissent jusqu'à la ferme d'Hurtebise, l'enlèvent à la Garde impériale. Tous les objectifs sont atteints, sauf, toutefois, l'extrême pointe de l'éperon du monument d'Hurtebise, la Courtine, entre les sorties des grottes du Dragon et des Saxons, et la région de la tranchée du Tunnel de Sadowa.

Là, nos soldats s'épuisent contre une organisation souterraine prodigieuse ; le sol est perforé d'une multitude d'alvéoles, semblables à celles d'une ruche d'abeilles ; toutes sont réunies entre elles par des cheminements mystérieux. A 10 h. 30, de toutes les ouvertures de cette ville insoupçonnée part une contre-attaque qui nous rejette des éperons est et sud-ouest d'Ailles. Somme toute, une fois de plus, le résultat n'a pas répondu à notre attente, et nous avons beau, le lendemain 6 et les jours suivants, contre-attaquer à notre tour, nous ne pouvons que nous maintenir à Hurtebise. Le courage de nos soldats méritait mieux 2.

Les familles apprendront bientôt par les lettres des fils, des pères, des maris ces noms sonores appelés à tant de retentissement et jusque-là inconnus d'eux : le Chemin des Dames, le pla-

1. La 22^e D. I. a comme objectifs : l'éperon du Monument d'Hurtebise, les éperons S.-O. et S.-E. d'Ailles ; la 21^e D. I. doit occuper les pentes sud de la cuvette de la Bovelte, les éperons de la Bovelte et de Baja. L'artillerie se compose ainsi : 22^e D. I. : 9 groupes de 75, 5 groupes de 155 c., 1 groupe de 220 ; 21^e D. I. : 5 groupes de 75, 4 groupes de 155 c. ; C. A. : 1 groupe de 105, 3 groupes de 155 l., 2 groupes de 120, 2 groupes de 155 c. ; 1 groupe de 100 T. R. ; 2 groupes de 270 ; 1 groupe de 370.

2. Le 18 mai, le XI^e Corps est relevé par le XIV^e.

teau de Craonne, la Malmaison, les Cavaliers de Courcy, où, combattant côte à côte avec une brigade russe, fut décimé le 65^e. Ces noms d'allure charmante apparaissent rouges de sang, mais tout nimbés de la gloire qu'y ont fait resplendir nos soldats.

Le 5 mai, à l'attaque du village d'Ailles par le 49^e, le 65^e et le 62^e, le capitaine Le Duc, de ce dernier régiment, tombe en criant : « Pour la France. » Le capitaine Palaric, tué dans les tranchées conquises, dit en expirant : « Ecrivez à ma mère que je meurs pour la France. » Le sergent-fourrier Couraut encerclé se fraie un passage, révolver au poing.

Au 416^e, les caporaux Malherbe et Hervion, le soldat Sellier viennent à rester dans une tranchée prise sur l'ennemi, craignant un retour offensif. Ils ont deviné juste : les Allemands reparaissent ; et, à coups de grenades, les trois hommes défendent leur conquête. Malherbe, campé derrière le parapet, leur crie : « Bande de s....., f...tez le camp. » Les grenades aidant, les Boches obéissent à cette injonction.

Au 65^e, le 5 mai, le caporal Astier, bondissant de trous d'obus en trous d'obus, fonce sur une mitrailleuse abritée dans une casemate bétonnée ; il abat les servants et s'empare de la pièce. Le même jour, le lieutenant Blin, debout au milieu des balles, avec son long manteau qui le désigne aux tireurs ennemis, fait le coup de feu, comme à la cible. Soudain, il s'écroule, atteint au ventre. C'est à qui s'empressera pour le relever ; le soldat Le Guellec se précipite, il est tué ; le soldat Fessard part à son tour, la terrible mitrailleuse aligne un autre cadavre ; le soldat Favreau s'élance, il tombe, l'épaulé fracassée. Ce n'est que dans la nuit que l'on peut retrouver ce groupe de héros.

Tous ont fait leur devoir magnifiquement. Les Allemands eux-mêmes se sont plu à le constater en cette circonstance, comme

ils le firent et le feront en maintes autres. Le 6 mai, le sergent Lebras, du 62^e, tua un chien de liaison ennemi porteur d'un ordre du général allemand, félicitant ses troupes pour leur belle contenance, d'autant plus méritoire, disait cet ordre, qu'elle s'était manifestée « contre des Bretons, troupes d'élite. »

Hélas ! les Bretons et les Vendéens ne pouvaient à eux seuls remporter la victoire. L'offensive avait été une erreur : le général en chef, le général Nivelle, l'arrêta. Il fut remplacé par le général Pétain. Mais cet échec invitait à la prudence : le Conseil des Alliés décida de ne plus risquer de tentative de grande envergure, avant que notre supériorité en effectifs fût affirmée, c'est-à-dire, avant que les Américains, dont l'entrée en guerre était prévue, eussent mis dans la balance leurs innombrables baïonnettes.

Tardive mesure : aucun insuccès ne se fit aussi durement sentir sur le moral des troupes que celui du 5 mai. Les hommes étaient las des souffrances et las d'un héroïsme dépensé en pure perte, semblait-il. On leur avait répété que cette attaque serait la dernière ; ils l'avaient cru. Leur déception n'eut pas de bornes. Des misérables à la solde de l'ennemi en profitèrent pour répandre dans leur âme fatiguée le doute et l'exaspération. « Un vent de bocherie et d'anarchie souffle à l'intérieur comme au front, » constate un officier¹. C'est cette campagne souterraine qu'on a flétrie du nom de défaitisme².

Mais si, dans notre Ouest, de quelques trains de permissionnaires traversant les gares partirent des cris blasphématoires

1. Lettre du lieutenant A. Sendral.

2. « L'armée était malade, à fort bien écrit M. Louis Madelin : cette maladie n'était pas toute spontanée. » *Le Chemin de la Victoire*, 47.

contre la Patrie, l'immense majorité de nos soldats garda une confiance indéfectible. Plusieurs de nos régiments furent même employés à la tâche douloureuse de maintenir dans l'ordre des corps en pleine convulsion anarchique. La bourrasque passa ; le tempérament français est ainsi fait : vite abattu, encore plus vite redressé ¹.

OPERATIONS DIVERSES

JUIN - DÉCEMBRE 1917

Le Commandement se remit à forger, à retremper l'acier de l'arme merveilleuse, mais au tranchant émoussé, qu'il avait entre les mains. La fin de l'année 1917 se passa en préparatifs fiévreux : à mesure que le front russe fléchissait, miné par des sape révolutionnaires, il fallait renforcer celui d'Occident. La cohésion entre les Alliés était devenue absolue, et l'avenir semblait plein de promesses.

Quelques opérations de détail servirent à maintenir le soldat en haleine ou à dégager certains points dont nous avions besoin. Les 7 et 8 juin, les Anglais livrèrent une victorieuse bataille à Messines, en Flandres, capturèrent 7.000 Allemands et en mirent 25.000 autres hors de combat. Le 20 novembre, grâce à l'emploi inattendu de 200 tanks, ils faillirent s'emparer de Cambrai ; c'est ce qu'on a appelé l'offensive silencieuse. Une entaille de 10 kilomètres fut pratiquée ; mais l'arrivée de puissants renforts

1. A titre documentaire, disons que le 19^e fut envoyé, en août 1917, au camp de la Courtine, mâter les Russes mutinés.

allemands, lancés à toute vitesse dans la trouée, bloqua la progression, arrêta la victoire.

Du côté français, les efforts n'affectèrent pas autant d'ampleur. Le 17 juillet, assaut infructueux dans la région de Verdun, à la cote 304, laquelle cèdera, avec la hauteur du Mort-Homme, en octobre suivant. Au mois d'août, dans le secteur de Saint-Quentin, entreprise de refoulement ; suite d'affaires extrêmement coûteuses auxquelles participèrent nos 21^e et 22^e Divisions ¹. Celle du Fayet, par exemple, nous fit dépenser beaucoup d'héroïsme et de sang : attaques, contre-attaques occupèrent pendant trois semaines nos régiments. A la 4^e section de la 14^e compagnie du 116^e, sous les ordres du sergent Boussenard, il n'y eut que deux survivants. Ceux-ci, les soldats Fonfrède et Bodecot, revinrent à la compagnie, après avoir enterré le matériel au complet ; ils attendirent une légère accalmie, retournèrent à l'endroit où ils l'avaient caché, le déterrèrent et rentrèrent dans nos lignes, pliant sous le faix et suivis par les balles.

Le capitaine Grimaud, du 65^e, était célèbre dans tout le régiment pour sa bravoure ; c'est lui qui, en octobre 1915, s'était emparé de la formidable position du Trapèze ; c'est lui qui, à Thiaumont, en juin 1916, avait résisté trois jours aux assauts les plus éperdus, sans céder un pouce de terrain. Insouciant de la douleur et de la mort, il vivait dans une sorte d'invulnérabilité. Le 24 août, il traversait une zone terriblement arrosée par l'artillerie ennemie : « Prenez des précautions, lui dit-on. — Bah ! répond-il, j'en ai vu bien d'autres. » Il en avait vu bien d'autres, en effet,

1. En août 1917, superbe citation du 41^e R. I., à la cote 344 : bataille de cinq jours, il fait 300 prisonniers et enlève un matériel important.

mais son jour était arrivé ; il poursuivit sa route, le front haut, le cœur solide et fut emporté par la rafale.

Le 23 octobre, le XI^e Corps a encore l'honneur de collaborer à une affaire épineuse. Il s'agit de déloger l'ennemi du plateau de la Malmaison. Le fort a été abandonné depuis plusieurs années ; les Allemands se sont installés dans ses ruines ; ils en ont fait un poste de surveillance sur tout le panorama du Chemin des Dames, à l'ouest. La 6^e Armée, général Maistre, — c'est à dire le XI^e Corps encadré par le XXI^e et le XXIX^e, et les 38^e et 66^e Divisions — a reçu cette rude mission. Le canon tonne huit jours ; puis l'infanterie commence à gravir les rampes escarpées ; deux batteries de tanks participent à l'attaque.

Malheureusement, les Allemands ont eu vent de la menace ; ils ont puissamment renforcé les défenses naturelles déjà impressionnantes ; ils ont troué le coteau en tous sens, construit des casemates bétonnées, accumulé devant les orifices des réseaux barbelés. Les soldats n'en atteignent pas moins d'un seul élan le but terrible : nos trois couleurs flottent sur l'inextricable amas de décombres que forme la Malmaison. Le lendemain, ils élargissent le succès, s'emparent de la ferme de la Royère et de l'épave de Pargny-Filain. Les Allemands reculent jusqu'à l'Ailette et au canal de l'Oise à l'Aisne.

Nos 21^e et 22^e Divisions étaient chargées, pendant la bataille, de préparer les voies et de servir l'artillerie ; durant tout le bombardement, les hommes rétablirent les routes, passèrent les obus aux artilleurs, arrosés eux-mêmes par la mitraille, baignés d'ondes méphitiques, mais intéressés et presque amusés par cette tâche nouvelle, comme le constate l'*Historique* du 65^e. Ils contribuèrent à la victoire et furent payés de leur peine. Nos régiments d'artillerie, le 35^e et le 51^e, canonnés par l'artillerie lourde alle-

mande, furent très éprouvés. Mais que de fois ils avaient vu de pareilles hécatombes, et dans la défaite ! Cette victoire en fait présager d'autres : elle empourpre un peu l'avenir, si obscur à cette époque.

LA SITUATION GENERALE

A LA FIN DE 1917 ET AU DÉBUT DE 1918

Au ciel de l'Europe, en effet, les nuages noirs s'accumulent, coupés çà et là, pourtant, d'éclaircies, où des rayons apparaissent, premiers rayons du soleil d'Austerlitz. Les Italiens qui, en 1916 avaient rejeté les Autrichiens hors du Trentin, pris, le 9 août, Gorizia, et, dans les premiers mois de 1917, obtenu de très réels succès sur le Carso et l'Isonzo, commencent à fléchir. Touché par les gaz empoisonnés du défaitisme, leur esprit militaire se lasse, ce qui permet aux vaincus de la veille de ressaisir la victoire fugitive. Le 23 octobre, l'armée allemande de von Bulow attaque celles des armées italiennes reconnues les plus vulnérables moralement : celles de l'Isonzo. Le front italien est défoncé à Caporetto ; Allemands et Austro-Hongrois descendent vers la Vénétie en deux larges nappes. Le généralissime italien Cadorna ramène vivement ses troupes de la Carnie et du Tyrol : une année de labeur et d'âpre lutte est perdue ; Venise est presque à portée du canon des barbares. Les armées italiennes s'arrêtent sur la Piave. Foch appelé déclare : « On peut tenir. » Il offre des renforts ; les Italiens acceptent, se ressaisissent et l'invasion se butte au musoir de cette digue, composée d'un triple élément : italien, français, anglais.

Du côté russe, la situation apparaît pire, parce que, sans

remède. La révolution a pris un cours vertigineux ; l'Empire des tsars fait place à une république modérée avec le prince Lvov ; à celle-ci succède vite la république socialiste de Kerensky. L'armée, travaillée par des influences pernicieuses, est en pleine décomposition ; elle se bat sans conviction. Le 21 juillet 1917, elle s'écroule, au centre, sur le Dniester, sous les coups du prince Luitpold de Bavière ; un peu plus tard, à droite et à gauche, en Volhynie et en Bucovine, elle se débande, devant l'archiduc Joseph et Mackensen. L'armée russe n'existe plus, à vrai dire, à la fin de l'été. La Russie n'est pas au bout de son opprobre, pourtant. Le 8 novembre, le régime de transition Kerensky est balayé par le bolchevisme, et Lénine, à peine au pouvoir, nommé généralissime un camarade, l'aspirant Krilenko ; il le charge d'aller implorer la paix au quartier général du prince Ruprecht de Bavière. Les Allemands ne se font pas prier et les Russes signent le traité infamant de Brest-Litowsk (3 mars 1918.)

Que va devenir la malheureuse Roumanie, perdue comme un îlot dans cet Océan monté ? Elle lutte quelques semaines encore ; elle lutte, est envahie, et subit, les baïonnettes austro-allemandes sous la gorge, le traité de Bucarest. Alors, le million de soldats, rendus libres à l'est, est transporté à l'ouest, avec un matériel immense : c'est l'assaut final et monstrueux qui se prépare contre nous.

L'Allemagne, toutefois, n'a pas la certitude de la victoire ; les chances se balancent, le bilan s'équilibre. En Grèce, Constantin, le beau-frère de Guillaume, aussi fourbe que lui, mais moins intelligent, méconnaissant les intérêts de son pays, ne cessait, malgré des conventions le liant à la Serbie et malgré des obligations très précises à l'égard de la France, de l'Angleterre, de la Russie, ses protectrices, de nous manifester une hypocrite hostilité. Une

menace pesait sur nos troupes, à Salonique. S'étant soudain démasqué, en laissant se perpétrer à Athènes un abominable guet-apens, où périrent plusieurs de nos marins (1^{er} décembre 1916), il dut, devant les canons de la flotte franco-anglaise, céder la couronne à l'un de ses fils, le prince Alexandre (juin 1917). Dès lors, la Grèce, sous la conduite du grand citoyen Vénizélos, se rangea à nos côtés ; les eaux de la Méditerranée, infestées de sous-marins, s'assainirent.

Dans les mêmes temps, cette guerre sous-marine, grande pensée de l'amiral von Tirpitz, décidait l'Amérique à participer à la lutte. Malgré les conseils du chevaleresque Roosevelt, qui, lui, se souvenait de La Fayette, le président Wilson refusa longtemps d'intervenir. Même après le torpillage du paquebot anglais chargé d'Américains *Lusitania*, Washington était resté l'arme au pied, sur la promesse de l'Allemagne d'être, à l'avenir, respectueuse du pavillon étoilé. Naturellement, l'Allemagne avait redoublé de provocations, violant continuellement ses engagements, excitant le Mexique contre les Etats-Unis, répondant aux observations par des sarcasmes. Toutefois, la longanimité du président Wilson eut une fin ; le 6 avril 1917, il déclara la guerre à l'Allemagne.

L'Amérique, maintenant, va essayer de regagner le temps perdu ; elle accomplira un effort surhumain. En juillet 1918, elle aura en France plus d'un million d'hommes, dont 600.000 combattants : « Hâtez-vous, avait dit Foch aux Américains. » Ils répondent : « Tenez encore, nous nous hâtons. »

L'Allemagne le sait et elle aussi se hâte. Dégagée à l'est, elle transporte à l'ouest l'énorme fléau qui a battu, écrasé dans l'aire sanglante la moisson serbe, la moisson roumaine et la moisson russe. La moisson belge, italienne, anglaise et française n'est pas encore finie de couper ; et toute la question est là : les Américains

arriveront-ils à temps ? Si cette question est angoissante pour nous, elle l'est au moins autant pour le Kaiser. Dans son Empire fatigué, des troubles ont éclaté, précurseurs des révolutions ; les mères allemandes commencent à redemander leurs fils à l'ogre insatiable. La misère est grande, la faim tenaille les corps, le désespoir monte dans les âmes.

Déjà, après Verdun, le Kaiser anxieux offrit la paix ; il l'offrit sur le ton de matamore qui lui était coutumier. Le 21 décembre 1916, il affirmait : « Si l'ennemi décline la paix, nous devons la redonner au monde en frappant de notre gantelet de fer et de notre épée flamboyante à la porte de ceux qui la refusent. » Clémenceau déclara simplement : « Je fais la guerre. » Lloyd George dit : « Jusqu'à la mort, nous combattons aux côtés de la démocratie française, afin qu'elle obtienne les réparations de la grande injustice de 1870. » Le Kaiser a compris : il n'y a pas de milieu, ou la victoire ou l'expiation. Il voudrait éviter la seconde et de nouveau, frénétiquement, il va heurter de la tête le mur sans cesse renforcé qui se dresse entre lui et Paris, capitale des peuples alliés.

1^{re} OFFENSIVE CONTRE LES ANGLAIS LA BATAILLE POUR AMIENS

21 MARS 1918

Guillaume II décide d'atteindre Paris par Amiens et, dans le plus grand secret, il prépare la concentration de ses troupes. Les Anglais visés, en la circonstance, ne se doutent de rien. Le 21 mars aux premières lueurs du jour, après quelques minutes d'un bombardement où les Allemands lancèrent 650.000 obus, autant

que durant toute la guerre de 1870¹, une avalanche de 900.000 hommes, appartenant à l'Armée de von Hutier, s'abattit sur la 3^e Armée anglaise, général Byng, et sur la 5^e Armée, général Gough, entre Arras et Fère-Champenoise. Le flot passa au travers en deux larges torrents, sur la Somme et sur le canal Crozat, à la soudure récente des troupes alliées. Les deux armées se trouvèrent d'un seul coup séparées. L'Armée anglaise se replia en toute hâte, talonnée par l'ennemi, qui lançait dans la trouée des divisions fraîches ; elle reflua en direction d'Amiens. Les Français reculèrent par la vallée de l'Oise.

Heure douloureuse, où la France a sous les yeux, comme en septembre 1914, le spectre de l'invasion ; un long frémissement court le pays. Clémenceau traverse les couloirs de la Chambre ; on l'interroge ; un seul mot sort de ses lèvres : Confiance. — Oui, confiance ! Le haut Commandement français s'empresse de barricader la route de Paris ; il précipite par tous les moyens de locomotion des troupes dans l'énorme échancrure où écume le flot germanique. Celui-ci a noyé Péronne, Ham, Albert ; il va couvrir de nouveau Noyon. Les troupes de renforts arrivent ; leur ciment servira à ressouder les deux tronçons français et anglais ; mais après quels durs combats, contre un ennemi ayant en lui le stimulant de la victoire et le dynamisme du nombre !

Alertés dans la nuit du 22 au 23 mars, les régiments de la 22^e Division sont embarqués du secteur de Juvigny et poussés sur le champ de bataille, à l'ouest de Nesle ; le 2^e Chasseurs et le 35^e d'Artillerie prennent la voie de terre. Le général Fayolle

1. Constatation du général Niox, *La Grande Guerre*, 108, ouvrage auquel nous avons eu plusieurs fois recours.

a la responsabilité des opérations ¹. Le front à tenir est considérable ; les convois anglais encombrant les routes. « C'est la pagaille dans toute son horreur, » selon l'expression des soldats. Le 35^e d'Artillerie tire sans discontinuer ; il y a là pour lui du beau travail à faire. Des charges d'infanterie se succèdent, refoulant l'assaillant, luttant pied à pied. Mais par la force acquise le flot germain roule encore ; le 26, il atteint Roye, le 27, Montdidier.

Cependant, les Anglais se sont ressaisis et reconstitués ; ce n'est plus une troupe en désarroi que l'ennemi trouve maintenant sur sa droite : il est à 15 kilomètres d'Amiens ; il n'ira pas plus loin. Sur la gauche, la route de Compiègne-Paris se ferme également. Le 27, l'avance allemande est arrêtée : quelques divisions décidées à tout ont été la borne où se sont heurtés près d'un million d'hommes. Officiers et soldats comprirent qu'ils portaient en eux, ce jour-là tout particulièrement, les destinées du pays.

Le colonel Taylor, commandant du 19^e de Ligne, circule parmi ses soldats, la canne à la main. Comme il conseille à l'un d'entre eux d'être prudent : « Mon colonel, riposte le poilu, vous me dites de me mettre à l'abri ; mais pourquoi ne vous y, mettez-vous pas ? — Parce qu'on doit me voir ; on doit voir le colonel, » répond l'officier. — Le lieutenant-colonel Deschamps, du 118^e, ne se montre pas moins prodigue de sa personne. Son régiment, « chargé de contenir sur un large front les efforts répétés d'un

1. Les 125^e et 55^e D. I. sont enlevées, en même temps, du XI^e Corps qui fait partie de la 6^e Armée. La 3^e Armée, la plus proche des Anglais, doit reprendre Tergnier et Chauny, couvrir la vallée de l'Oise. Les éléments des autres armées réunis forment une armée nouvelle, aux ordres du général Fayolle.

ennemi très supérieur en nombre, n'a cessé durant sept jours de défendre pied à pied le terrain qui lui était confié. Réduit aux deux tiers de ses effectifs, privé de la plupart de ses cadres, affaibli par les fatigues accumulées, il recouvrera toute son énergie pour une nouvelle mission, les 28 et 29 mars ¹. »

Le sous-lieutenant Lyonnet, du 62^e, flegmatique et debout sous les balles, exhorte les combattants, un fusil à la main. — Blessé, le sergent Couriault lutte encore ; blessé de nouveau, il lutte toujours ; blessé une troisième fois, il demeure à son poste ; il y demeure jusqu'à la fin du combat. Une résistance aussi acharnée de notre part devait fatalement coûter fort cher aux Allemands. « Vous m'avez tué beaucoup d'hommes, déclara un de leurs officiers à des soldats du 62^e fait prisonniers, vous êtes de bons soldats. »

Où, beaucoup d'Allemands sont tombés au château d'Erly, au village de Crémery ; on estime qu'ils perdirent en ces combats 250.000 hommes. Ils se déclarèrent satisfaits quand même : ils publièrent avoir gagné la victoire et fait 90.000 prisonniers. Cette manière avantageuse d'écrire l'histoire ne pouvait, malgré tout, équivaloir à la réalité ; et l'usure continuait, irréparable.

Chez les Français, elle n'était pas irrémédiable ; le 27 mars, un ordre du jour du général Pétain, qui commandait en chef, informait l'Armée, le Pays, des secours imminents : « L'ennemi s'est rué sur nous dans un suprême effort, disait-il ; il veut nous séparer des Anglais, pour ouvrir la route de Paris. Coûte que coûte, il faut l'arrêter. Cramponnez-vous au terrain ; tenez ferme. Les camarades arrivent... » Les camarades américains ne cessent

1. Texte de sa citation, à la suite de cette semaine sanglante.

d'arriver ; les Allemands ne l'ignorent pas ; malgré l'intensité de la guerre sous-marine, des flottes géantes déversent sans arrêt dans nos ports des munitions et des combattants. Il leur faut aller vite : le 9 avril, ils assaillent encore une fois le front anglais ; ayant échoué en Picardie, ils attaquent en Flandre ¹.

L'OFFENSIVE CONTRE LES ANGLAIS LA BATAILLE POUR CALAIS

8 - 29 AVRIL 1918

Des opérations de détail sont d'abord esquissées, pour nous donner le change, en particulier à Sinceny, aux lisières de la forêt de Coucy. Là, violemment bombardés, deux escadrons de Chasseurs à pied du 2^e Chasseurs, sous les ordres du commandant Vieillard, se trouvent aux prises avec un fort parti allemand. Menacés d'être submergés, nos chasseurs se replient, défendant chaque pouce de terrain avec un acharnement superbe. L'aumônier, l'abbé Morvan, s'expose aux points les plus critiques, encourageant ses Bretons, montrant la victoire nécessaire et le ciel promis aux braves ; il est tué, frappé au front. Les survivant^s

1. Les Armées alliées étaient disposées de la façon suivante : de la mer à la Lys, les Belges du roi Albert ; de la Lys à l'Oise, les Anglais du maréchal Douglas-Haig ; de l'Oise aux Vosges, le général Pétain ; à sa droite, les Américains du général Pershing. Le général Foch a été nommé généralissime des Armées alliées, le 26 mars, la répugnance anglaise à obéir à un chef étranger ayant cédé à la pression des événements.

Les Allemands se plaçaient ainsi : à l'ouest, le Kronprinz de Bavière ; à l'est, le Kronprinz de Prusse. Hindenburg, chef d'état-major, avait reculé son quartier général jusqu'à Kreuznach, à une vingtaine de kilomètres de Mayence. Ludendorff dirigeait les opérations.

parviennent à rentrer dans les lignes, protégés dans leur retraite par une section de mitrailleuses.

Deux jours plus tard, le 8 avril, la véritable attaque s'affirme : objectif Calais. Pour prendre Calais, il faut rompre la ligne anglaise, en rejeter les débris à la mer. Une attaque sur chaque rive de la Lys, menée avec un matériel imposant et un nombre considérable de divisions semble d'abord devoir réussir : les Anglais fléchissent sous le coup de bélier, cèdent Armentières et le territoire à l'est d'Ypres. Mais, au nord, les Belges tiennent, vigoureusement cramponnés à la parcelle sacrée de leur sol natal encore indépendante.

Des renforts français expédiés à toute vitesse débarquent à temps et ferment l'écluse par où s'engouffre le flux étranger. D'héroïques combats s'engagent sur le mont Kemmel qui reste finalement à l'ennemi ; mais l'ensemble de la chaîne flamande, à laquelle un instant il a monté, lui échappe. C'est donc un nouvel et retentissant échec pour l'Allemand affolé, sentant, de jour en jour, la victoire se dérober. Il n'a obtenu ni le passage sur Amiens, ni celui sur Calais, toutes deux routes de la Capitale, et il a perdu plus de 300.000 hommes, depuis le 1^{er} mars. Où heurtera-t-il maintenant ?

TROISIEME BATAILLE DE L'AINSE

27 MAI - 1^{er} JUIN 1918

En attendant de prendre une initiative, il bombarde furieusement Reims ; il allume des incendies aux quatre coins de la ville, au moyen d'obus à gaz ; il fait plus en quelques jours pour la

destruction sacrilège de la merveilleuse cité, qu'il n'avait fait en quatre ans : tout ceci pour nous tromper sur ses véritables desseins. Il choisit, cette fois, le secteur entre Reims et Soissons, plus exactement la partie la mieux fortifiée et regardée comme imprenable : le Chemin des Dames, à l'ouest de Reims. L'ayant franchie, il déferlera sur Paris par la vallée de la Marne, sur sa gauche, ou par celle de l'Oise, sur sa droite.

Le Chemin des Dames est, depuis quinze jours, un secteur calme. Il a pour gardiens notre XI^e Corps avec ses trois divisions d'origine : la 21^e, la 22^e, la 61^e ; puis, à l'est, le IX^e Corps britannique, général Hamilton-Gordon ; et à l'ouest, le XX^e Corps français. Toutes ces divisions sont au repos, ayant chacune à tenir un front exagéré, mais paisible, de 14 à 15 kilomètres environ. Nos troupes ayant été envoyées en grande partie du côté d'Ypres-Noyon, prolongement vers le nord de plus de 95 kilomètres, il en résulte un étirement dangereux de nos forces sur les autres points, en particulier au Chemin des Dames. Et c'est là justement que l'Allemand se dispose à frapper.

Depuis quinze jours, le canon ne s'y fait guère entendre ; confiants, les soldats s'y délassent de leurs immenses fatigues ; on ne s'attend point à une affaire ; aussi, derrière le XI^e Corps, les réserves sont-elles faibles. Il y a d'abord ses deux régiments territoriaux organiques et les 161^e et 173^e brigades territoriales. En arrière, à la disposition de l'Armée, se trouvent la 157^e Division et la 74^e ¹.

1. Position des divisions du XI^e Corps, de l'est à l'ouest : la 22^e, de la ligne Moulin de Vauciere-Craonnelle à la ligne Froidmont-Soupir ; la 21^e, de la ligne précédente à la ligne ouest de Bruyères, ferme Colombe, Chivres ; la 61^e, de la ligne précédente à la ligne ferme Antioche, Sorny, Cuffies.

En face de nous, sous l'autorité supérieure du Kronprinz, deux armées, celle de von Boehn, à l'ouest, celle de von Bulow, à l'est. Ces armées ont pris à notre insu un développement extraordinaire ; nos ennemis, par des marches de nuit, ont entassé dans le secteur plus de quarante divisions, dont quinze ou seize en première ligne. Les bruits nocturnes ont bien éveillé notre attention, mais ils ont fait croire à de simples relèves de troupes. On finit, cependant, par s'inquiéter et, dans la nuit du 25 au 26 mai, une compagnie du 62^e d'Infanterie, commandée par le capitaine Poulain, est envoyée en reconnaissance, avec ordre de faire des prisonniers. Le sergent Chalmery, malgré l'extrême vigilance de l'adversaire, à la veille d'opérer son attaque, réussit à terrasser un Allemand et à le ramener dans nos lignes : interrogé, le prisonnier révèle le plan de l'état-major ennemi. L'alerte est aussitôt donnée, téléphoniquement ; toutes les troupes du secteur sont prévenues de se tenir prêtes. Que pourront-elles, réduites en nombre, prises à l'improviste ? A 1 heure du matin, le 27, le bombardement commence, terrifiant. Un cyclone de fer et de feu s'abat sur nos lignes : obus explosifs, obus à gaz toxiques, obus à gaz lacrymogènes, obus de toute espèce et de tous calibres remplissent l'atmosphère d'un épais nuage de fumée qui nous empêche de voir devant nous. Le cataclysme dure jusqu'à 3 h. 30. A ce moment, les premières vagues d'assaut déferlent, suivies d'épaisses nappes empoisonnées. Les fantassins gris ont été allégés ; ils procèdent avec rapidité, utilisant des mitrailleuses légères. Une brume opaque empêche les gaz de se dissoudre et favorise leur marche. Ils s'infiltrèrent par les crevasses de ce champ de bataille déjà tant disputé ; ils arrivent à nos réseaux de fils de fer au pas accéléré. Les saillants de nos défenses ont été anéantis ; les Allemands pénètrent dans leurs ouvertures ; ils craignent de s'engager par les rentrants et de s'exposer ainsi à des feux convergents...

Nos soldats à demi asphyxiés, crachant le sang, luttent désespérément, se font tuer sur place. Les batteries du 51^e et du 251^e, du 35^e, du 28^e et du 228^e d'Artillerie, coupées les unes des autres, livrées à elles-mêmes, tirent sans arrêt dans la nuit de ténèbres et de gaz. Les artilleurs masqués et haletants restent à leur poste ; ils tombent ; leurs cadavres s'entassent le long des pièces ; tandis que les téléphonistes, transformés en coureurs, s'enfonçant dans les ombres pestilentielles, vont chercher une aide qui ne peut venir.

Le jour pointe, déchirant à peine le voile de soufre et de vapeurs. Nos batteries qui continuent leur barrage sont noyées sous des flots d'assailants ; les servants défendent leurs canons à coups de mitrailleuses et de fusils. Le flot grossit encore ; plus rien n'existe. Quelques artilleurs parviendront à passer l'Aisne ; la plupart sont tués, agonisent ou sont faits prisonniers.

Mais cette résistance inattendue et désespérée du XI^e Corps commence déjà de compromettre, sur la gauche, le plan des Allemands. A droite, cependant, ils parviennent à passer l'Aisne ; ils s'avancent rapidement. Le XI^e Corps, ou plutôt ce qui reste là du XI^e Corps, est alors contraint de battre en retraite. Le 403^e, tenu en réserve, monte en ligne, chargé de protéger le flanc droit de la 22^e Division. Le 28 mars, le recul continue, harcelé, en bon ordre. On profite de la nuit pour se dégager ; on combat comme le sanglier qui, de temps à autre, se détourne hargneux et d'un coup de croc ouvre la poitrine du limier trop osé.

Retraite lugubre : derrière, les villages flambent ; les barbares avancent ; leurs torches de victoire, ce sont nos maisons qui s'allument ! De sinistres convois de réfugiés emplissent, comme au début de la guerre, les chemins. Paris est de nouveau en danger. 300.000 Allemands ont franchi l'Aisne à Maisy et à Œuilly ; ils ont passé le pont d'Arcy, que l'on n'a pas eu le temps de faire

sauter ; ils ont pris et incendié Soissons, après une lutte dans les rues et, le 29 mai, ils ont atteint Fère-en-Tardenois.

Chacun de leurs pas est marqué par un combat ; la route se teint de leur sang. Le 29 mai au soir, ils rencontrent la Marne à Jaulgonne et, le même jour, ils trouvent devant eux l'avant-garde du XXI^e Corps et la 2^e Division américaine. La pression de la masse allemande nous force au recul ; mais l'on sent que l'heure de l'arrêt est proche. Le 1^{er} juin, le trou existant à la droite du XI^e Corps est bouché par le 2^e Corps de Cavalerie.

Les jours suivants, l'ennemi tente d'aborder la forêt de Villers-Cotterets, point stratégique important. Là, s'arrêtent ses efforts ; des secours suffisants mettent un terme à son avance et à nos craintes. Le 4 juin, Paris est à l'abri des coups de l'ennemi ; et la " Bertha ", qui, du 23 mars au 9 août, lancera, à 40 kilomètres de distance, plus de trois cents énormes obus sur lui, ne fera pas trembler les Parisiens, malgré la mort d'une centaine de fidèles dans l'église Saint-Gervais, le jour du Vendredi-Saint 1.

1. Résumons, d'après le manuscrit du C^t Saint-Gall, les mouvements des diverses divisions confiées au XI^e Corps, durant ces dramatiques journées.

Le 27 mai, à 3 h. 50, irruption ennemie. Premier objectif des Allemands : le Chemin des Dames, base de départ ; second : les hauteurs au sud de la Vesle. Les divisions françaises, submergées, résistent à outrance, en particulier dans la forêt de Pinon. Les Allemands progressent rapidement, à raison de 1 kilomètre par heure. A midi, ils ont atteint l'Aisne jusqu'à Vailly, Sancy, Allemant, Vauxaillon. Un regroupement de nos divisions est prescrit : la 157^e, renforcée par les débris de la 22^e, et ultérieurement par la 13^e, occupe le secteur depuis Maizy exclusivement au pont de Chavonne exclusivement ; la 39^e, renforcée par les débris de la 21^e, regroupés dans la région de Ciry-Salsogne, occupe le secteur, depuis le pont de Chavonne à Condé inclus ; la 74^e va de Condé à Neuville-sur-Margival ; la 61^e, de Neuville-sur-Margival

Qui saura jamais tout ce que nos Bretons, nos Vendéens ont montré d'héroïsme farouche, de détermination froide à mourir, dans cette bousculade effroyable du Chemin des Dames ? — Le 64^e a devant lui le régiment de Magdebourg; or, un rapport allemand relate que celui-ci n'a pu avancer à la hauteur des autres, à cause de l'énergie des troupes auxquelles il était opposé. Dans la creute de Vaumaires, le lieutenant Le Bihan résiste jusqu'à midi, épuisant tous ses moyens de défense. Le commandant Eon interdit avec la même vigueur l'accès de la creute de Rochefort. Le capitaine Eluère barre la vallée d'Ostel, à la tête de quelques braves qui lui restent. Les capitaines Angeli et Lainé, en des charges furieuses, suivis d'une poignée de survivants, contribuent à déga-

à Locully. Le 27 au soir, les Allemands tiennent la ligne Baslieux, Perles, Paars, Presles, Celles-sur-Aisne, Laffaux, Neuville-sur-Margival, Vauxaillon.

Le 28 mai, les ennemis s'infiltrèrent dans notre ligne de défense facilement, vu sa faible densité. A midi, le front passe par la ligne suivante : rive gauche de la Vesle, entre le moulin de Quincampoix et l'Aisne, abords de Chivres, Vrégnay, Vuillery. Les éléments restant de la 21^e D. I. sont retirés du front et regroupés dans la région de Chacrise, avec mission de s'établir à l'est de ce village, pour barrer l'accès de la vallée de la Crise. Ordre d'assurer à tout prix la couverture de Soissons, en attendant l'entrée en ligne de la 170^e D. I. De 12 à 16 heures, les Allemands font reculer le XXI^e Corps et atteignent Serches, Le Mesnil et progressent vers Venizel. La 170^e reçoit l'ordre d'envoyer trois bataillons au sud-est de Soissons, pour interdire à l'ennemi l'accès du "Faubourg de Reims", et un autre vers Cuffies, pour couvrir Soissons au nord. A la tombée de la nuit, l'avant-garde allemande atteint, cependant, le Faubourg de Reims. Le front français passe par la ligne : ferme de l'Épitaphe, pont de la Folie, tête des ravins, entre le mont de Soissons et Arcy, Eperon du Carrier, Venizel, hauteurs sud de l'Aisne, Soissons partie ouest, Vauxrot et la route de Béthune.

Le 29 mai, la poussée continue, plus lente. Entrée en ligne de la Division marocaine qui tient la Montagne de Paris et le plateau sud-ouest de Soissons, jusque vers Berzy, puis enlève, durant la nuit, Vignolles et Noyant. La 74^e D. I. borde le ravin de Berzy jusqu'au tunnel de Vierzy. La 131^e D. I. s'établit sur le front suivant : tunnel de Vierzy, Droizy, et relève les éléments

ger Froidmont; mais le premier est blessé et le second tué. Les débris du 64^e qui repassent l'Aisne ne comprennent pas plus d'une centaine d'hommes; on en forme péniblement trois compagnies qui continuent, quatre jours durant, leur sacrifice.

Le 26^e, déjà décimé par la fièvre paludéenne, tient quand même contre les obus asphyxiants et les vagues d'assaut; les valides remplacent les camarades défaillants. Pour faire céder les survivants de la 15^e compagnie, commandée par le capitaine Chapelle, il faut un bombardement par minen-werfern, à bout portant. De la 23^e compagnie, qui défend les ravins du Bois-des-Dames, tous, officiers et soldats, sont mis hors de combat; pas

du XXI^e Corps et des 1^{re} et 39^e D. I., placés sur la première position. Les éléments relevés passent à la seconde position, à 18 heures. A la même heure, la 61^e D. I. se replie sur les hauteurs est de Pasly, après une brillante résistance. En fin de journée, le XI^e Corps tient la ligne : Droizy, Taux, Villemontoire, Berzy-le-Sec, Vauxbuin, la Montagne de Paris, lisières ouest de la Verrière de Vauxrot, Mont de Cuffies, cote 128 (nord de Cuffies).

Le 30 mai. Durant la nuit du 29 au 30, la 131^e D. I. remplace la 39^e. Attaque furieuse allemande avec chars d'assaut à 15 heures, vers l'Orme du Grand-Rozoy. Un vide se produit entre le XXI^e et le XI^e Corps. Le soir, le secteur du XI^e Corps passe par le bois de Plessier, Contremain (21^e D. I.), route de Contremain à Tigny (39^e D. I.), Tigny, La Raperie, carrefour à mi-chemin entre Charantegny et Vierzy (131^e avec quelques éléments des 1^{re} et 39^e D. I.); Chaudun (74^e D. I.), abords ouest de Berzy, cote 153, nord-ouest de Vauxbuin (Division marocaine), Pommiers et croupe nord-ouest (170^e D. I.).

Le 31 mai. La droite du XI^e Corps, après un combat de nuit, est obligée de se replier jusque sur la Savière. Le soir, le front français passe par Chaudun, la sortie au nord du tunnel de Vierzy, l'ouest du bois de Manloy, la Savière entre Corey et Troènes.

Le 1^{er} juin. La 128^e D. I. débarque et est mise sous les ordres du général commandant le XI^e Corps. Le trou existant à la droite de ce Corps est bouché par le 2^e Corps de Cavalerie. Mais les combats sont de plus en plus violents. Des éléments frais alimentent sans cesse les troupes ennemies. Luttés

un seul homme indemne. Et les survivants de ces compagnies presque annihilées défendront pendant quatre jours, en retirant pas à pas, les coteaux de Margival, de Vuillery, de Pasy...

Même immolation du 65^e, qui tient le secteur nord-est de Reims. La section voisine de celle du sous-lieutenant Gillet doit prendre part à une contre-attaque; Gillet donne des ordres à son sergent et rejoint la fraction de contre-attaque, déclarant : « Je ne puis voir les autres se battre sans moi. » Il se place en tête. Une mitrailleuse allemande fauche nos hommes, Gillet s'élançe, tue les mitrailleurs, s'empare de la machine de mort; mais il est atteint au ventre; expirant, serrant dans ses bras, malgré l'horrible blessure, son trophée, il dit avec un sourire très doux : « Oh ! mon capitaine, je l'ai eue, cette fois, ma mitrailleuse. » Le bataillon Jacquet, cerné sur le plateau de Germiny, se défend une journée entière; il perd la moitié de ses hommes, mais il a contenu la frénésie allemande. De même, la compagnie Richard,

acharnées pour la possession de Corcy, la ferme Savage, le château de Maucreux, le cimetière de Faverolles, le bois Buchet. Les Allemands ne peuvent briser notre résistance. Le soir, le front passe par Chaudun, Vauxcastille, la station de Longpont, le château de Corcy, les lisières est de Faverolles, le bois Buchet.

Le 2 juin. Rudes combats encore sur toute la ligne. Nous nous replions lentement. Le soir, le front est jalonné par Vertefeuille, la croupe sud de Chavigny, les lisières des forêts au nord-ouest et à l'ouest de Corcy, la lisière est de Faverolles, la station de Troesnes.

Le 3 juin. Le général Niessel prend le commandement du XI^e Corps, en remplacement du général de Maud'huy, appelé à d'autres fonctions. La 87^e D. I., débarquée dans la région de Vez-Lagny, est mise aux ordres du Corps d'Armée. En fin de journée, la ligne est partout maintenue. La journée du 3 juin marque l'arrêt de la puissante offensive allemande qui, commencée le 27 mai, a déferlé des bords de l'Ailette aux lisières de la forêt de Retz, après une progression de 50 kilomètres en 7 jours. Les Allemands essaient de pénétrer dans cette forêt; ils ne peuvent réussir. C'est l'échec.

sur un autre point : « c'est en partie grâce au capitaine Richard et à ses troupes, écrira au lieutenant-colonel du 65^e un autre capitaine, que le Boche n'est pas entré, ce jour-là, à Reims. »

Le 265^e est établi au Mont des Singes, au moulin de Laffaux. La ruée assaillante l'enveloppe comme une mer; chaque compagnie est isolée de sa voisine; les messages par pigeons voyageurs restent sans réponse; il ne faut espérer nul secours. Décimée par la mitraille, diminuant de minute en minute, chaque unité résiste, n'espérant rien autre chose qu'une mort glorieuse. La nuit est ténébreuse; puis le jour se lève, un jour sinistre, noir de nuées tragiques et de gaz nauséabonds. Les munitions s'épuisent. L'aspirant Ballet, une jambe brisée, ses grenades épuisées, dispute encore sa tranchée. Vingt-cinq hommes, enfermés dans le village de Vauxaillon, refoulent l'assaillant par des charges successives; ils sont un contre dix, et les dix reculent. Sur un autre point, le sergent Parouteau, atteint mortellement à la tête, continue encore d'avancer, comme mu par le ressort automatique de sa volonté; il va disant : « A la baïonnette, les gars. » Il électrise sa troupe, et les Boches sont mis en déroute; puis, il s'écroule.

Le dialogue de Chevert, commandant des grenadiers d'Alsace au siège de Prague, avec un sergent est resté célèbre : « Camarade, monte le premier, je te suivrai. — Oui, mon Colonel. — Quand tu seras sur le mur, la sentinelle criera : Wardo ? tu ne répondras pas; elle lâchera son coup de fusil et te manquera; tu tireras et tu la tueras. » Il fut fait ainsi et l'Histoire a gardé naïvement le nom de ce sergent qui monta à l'assaut, sachant qu'il ne serait pas tué. Combien, à plus juste titre, pourrait-on citer de soldats de la dernière guerre, qui accomplirent telle ou telle mission, absolument certains d'y trouver la mort ! Le 27 mai, à Vauxaillon, au plus fort de la poussée, on charge le lieutenant Bardou, du 265^e,

de briser l'effort d'un bataillon allemand débordant : il entraîne ses hommes. Une mitrailleuse les fauche. Sa troupe hésite. Il a l'ordre de la mener au but, c'est-à-dire d'engager le corps à corps et de vaincre. Mais il sait qu'avant d'arriver, lui qui marche en tête, il tombera ; il le sait et s'élançe, animant sa section par son exemple. Il tombe, percé de balles.

Le 118^e, en connexion avec la 50^e Division britannique, résiste en face d'Hurtebise, point capital de l'effort germanique. Des Allemands portant l'uniforme anglais essaient de le vaincre par une ruse infâme. Il déjoue la ruse et arrête longtemps l'adversaire. Il est le seul de nos régiments à résister encore sur place, à 8 heures du matin. Il n'a plus de munitions ; une de ses sections de mitrailleuses a tiré 10.000 cartouches ; une autre 12.000. Pris maintenant à revers, il recule, contenant l'ennemi à la baïonnette, luttant sur trois côtés à la fois. Les Allemands ont dépassé de trois ou quatre kilomètres nos premières lignes qu'ils peuvent encore entendre derrière eux le crépitement de la mousqueterie et des mitrailleuses des poilus du 118^e.

Du saillant d'Ailles, occupé par les 6^e et 7^e compagnies du 62^e presque personne ne reviendra : l'un après l'autre, écrasés sous la masse débordante, les postes succombent.

Au 19^e, la mort du colonel, baron Taylor, synthétise en quelque sorte l'acharnement de sa troupe. Cerné avec le commandant Dulac, le lieutenant Calvez, le médecin-major Gayet et une trentaine d'hommes, auprès de la ferme de Metz, par un fort parti, il voit une sentinelle lui appuyer le canon de son fusil sur la poitrine : « Prisonnier, Mossieu, » dit l'Allemand. — « Prisonnier, jamais, » riposte le colonel, et, renversant les Boches qui accourent, il s'échappe, suivi de l'aide-major et d'une quinzaine de soldats. Il franchit une centaine de mètres ; un feu violent de mousquete-

rie les poursuit. Soudain, le colonel chancelle, frappé d'une balle au ventre ; il dit : « Ne laissez pas tomber votre colonel aux mains de l'ennemi ! » Le médecin-major le saisit, aidé d'un autre soldat ; mais lui-même est frappé à son tour, et le corps glorieux du chef tombe aux mains de l'ennemi 1.

Le colonel Le Gallois, du 219^e, ne résiste pas avec moins de vaillance et ne périt pas avec moins de patriotisme dans la forêt de Pinon ; il suffit de lire la citation qu'après cette rude secousse son régiment et sa propre mémoire reçoivent, pour en être convaincu. « Régiment modèle de discipline, de superbe bravoure et de dévouement. Lors de la ruée allemande du 27 mai 1918, placé à la garde des lignes avancées, sous le commandement du lieutenant-colonel Le Gallois, s'est cramponné au terrain avec une obstination héroïque, s'est laissé cerner plutôt que de reculer, et, entouré de toutes parts, depuis quatorze heures, ayant brûlé toutes ses munitions, a résumé sa résolution inébranlable dans le colombogramme suivant : Tout le monde fait son devoir de la façon la plus entière, officiers et soldats. Il ne reste plus que le quart de l'effectif. Vous pouvez venir nous chercher : nous tiendrons encore une demi-journée 2. »

1. Il sera retrouvé et identifié seulement au mois d'août 1922. Le colonel écrivait, au début de la guerre, à la baronne Taylor, née Villebois-Mareuil. « Demain, dans la tranchée, je partagerai ma chambre avec l'abbé Cadiou et sans doute je lui ferai dire une messe tous les matins. Mon capitaine-trésorier est un anarchiste de Brest, secrétaire de la Confédération du Travail... Cette situation me passionne. » Cf. R. Vallette. *Le Colonel, baron Taylor, Revue du Bas-Poitou*.

2. A 7 h. 10 colombogramme du C¹ Pérès : « Bombardement violent a commencé, sur réduit Quimper ; orangerie de Pinon prise et plateau de Chavignon. Sommes isolés. Résisterons jusqu'au bout. » A 8 h. 15, colombogramme du C¹ Muller annonçant le début de l'encercllement de la forêt : « Nous tiendrons le plus longtemps possible. » A 9 h. 15, l'encercllement est

Ne trouvez-vous pas que ce récit rappelle celui du dernier carré de Waterloo ? Le 4 juin, à la Chambre des Députés, M. Clemenceau en a fait un éclatant commentaire : « Je connais, a-t-il dit, le fait d'un groupement d'hommes perdus, de Bretons attardés dans un bois, qui ont été cernés toute une journée. Le lendemain, résistant encore, ils ont envoyé un pigeon voyageur à leur Corps pour dire : Nous sommes là ; nous avons promis de ne pas céder, nous nous battons jusqu'à la fin ; si vous pouvez venir nous chercher, venez ; nous pouvons tenir encore une demi-journée. — Ces hommes-là, ils vous font, ils vous continuent la Patrie française dont vous êtes fiers, en dehors de laquelle aucune de vos réformes ne pourrait s'accomplir... Ils meurent pour le plus grand idéal, le plus beau, pour la continuation d'une histoire qui sera la première entre les histoires des peuples civilisés. »

Le 137^e, de Fontenay-le-Comte, a inscrit, ce jour-là, d'aussi beaux traits dans ses annales. Le lieutenant Deligné cerné préfère mourir que de se rendre. Le 1^{er} bataillon, entouré d'ennemis, dans un bois, en première ligne, tient jusqu'au soir, demandant de l'aide par pigeon voyageur. Les pigeons ne rapportent pas, comme la colombe de l'arche, la branche d'olivier. Le bataillon se laisse massacrer, plutôt que de céder : 200 combattants figurent au 137^e le jour où il est relevé par des troupes fraîches ; il a perdu 49 officiers et 1.750 hommes. Nulle phrase n'aurait la force éloquente de ces chiffres.

Le 93^e de la Roche-sur-Yon, est réduit aux mêmes propor-

chose faite. A 11 heures, colombogramme du C^t Muller : « Bataillon Muller et Pérès tiennent toujours avec bataillon Lescazes, du 137^e ; ils organisent la défense et attendent d'être dégagés. » Il ne reste plus qu'un pigeon voyageur, il portera le message suprême reproduit ci-dessus : « Tout le monde fait son devoir... » Il est 15 h. 50. Puis, c'est le silence, l'isolement total, la mort.

tions ; il meurt sur place dans les ravins de La Royère, des Bovettes et du Bois de Veau, au sud de l'Aisne, et, à l'est, dans le ravin de l'Abordage. Le lieutenant Gaucher dit : « Quant à nous, il faut mourir ici et ne pas céder un pouce de terrain. » Ce qui reste des 3^e, 9^e et 10^e compagnies résiste autour des lieutenants de Gavardie et Guillet et du sergent Niël. Pendant 40 minutes, l'ennemi, une meute démoniaque, est tenu en échec sur ce point par le groupe infime. Le groupe est anéanti, et l'ennemi passe ¹. Le lieutenant Valty, fait prisonnier, s'échappe avec le soldat Bouillaud, qu'une balle atteint dans sa fuite. Quand, le soir du 27 mai, on sonne le ralliement du 93^e, répondent à l'appel 16 officiers, 15 sous-officiers, 142 hommes.

Nos cavaliers, nos artilleurs n'entendent point rester en arrière dans cette rivalité de prouesses et de sacrifices. Le 2^e Chasseurs, déjà précédemment très éprouvé dans la région de Pinon, lutte pied à pied parmi la 61^e Division. Le capitaine de Lafforest reçoit l'ordre d'occuper la ferme de Martimpré, trou dans nos lignes, par où la lave allemande commence à couler ; il part désespérément, se fait tuer. Le lieutenant Barmont le remplace et, trois jours durant, tient tête à des milliers d'Allemands. Le général des Vallières, commandant de la 151^e Division, vient d'être tué, au moment où il hasardait une reconnaissance en automobile ; la voiture est mise hors d'usage. D'abord avec l'aide du chauffeur, puis seul, sous le feu direct d'une mitrailleuse, le lieutenant Richard, du 2^e Chasseurs, emporte le corps de son chef jusque dans les lignes françaises.

Nos canons tonnent dans la nuit du 26, éclairés par leurs

1. Le lieutenant de Gavardie-Montclar s'était engagé pour venger son père, capitaine au même régiment et tué au début de la guerre.

propres décharges ; ils tonnent tout le jour du 27, foudroyant à même les rangs épais des assaillants. Les artilleurs, sans souci des gaz mortels, des tonnes d'explosifs s'abattant autour d'eux, tirent sans fin, se défendent au sabre, au revolver, et tirent encore. Le maître-pointeur Bonnaud, du 35^e, continue son tir, la batterie déjà envahie ; l'aspirant Delaunay, blessé de quatre balles, dirige toujours le feu de sa section. Les batteries sont sans relation les unes des autres, sans espoir d'être secourues ; les hommes refusent de se rendre ; ils vendent chèrement leur vie ou sont faits prisonniers. Quelques-uns pourront passer l'Aisne. Le chef d'escadron Jarno, commandant provisoire du régiment, figure parmi les morts.

Le 251^e parvient à faire sauter une partie de son matériel, déjà à demi-saisi par l'adversaire. Ce qui reste d'hommes, sous les ordres du commandant Guguen et du sous-lieutenant Guillot, couvre la retraite dans un Corps d'armée voisin, « amenant ses avant-trains, sous le feu direct des mitrailleuses allemandes, comme le rapporte une citation, et ne lâchant pied qu'au contact immédiat des tirailleurs ennemis. »

On a parlé maintes fois de la saignée si abondante des provinces occidentales ; d'un petit village breton, il partit 35 hommes, il en revint un ¹. Bretons et Vendéens trouvèrent au Chemin des Dames, après Charleroi, après la Marne, le champ le plus riche de leur volontaire immolation.

On a discuté, à la suite de cette guerre, sur les raisons intimes de l'héroïsme. Un auteur a cru trouver ces causes secrètes dans l'amour-propre : le soldat, a-t-il affirmé, ne voulait pas paraître

1. Le village de Saint-Marcel près Malestroit (Morbihan). *Conférenca*, 1^{er} avril 1922. Conférence de la duchesse de Rohan.

craindre la mort devant ses camarades. Des considérations de cet ordre ont certainement existé ; mais Bretons comme Vendéens étaient généralement guidés par des mobiles supérieurs à l'orgueil ; leur âme était avant tout pénétrée de l'idée du devoir ; le *potius mori quam fœdari* y résonnait à l'égal d'un commandement formel, entendu des profondeurs du passé, à travers des siècles de souffrance et de droiture. La soif, la faim, la douleur, n'étaient rien pour eux : « Bois ton sang, Beaumanoir, » criait le Breton du combat des Trente. » Nous sommes-là, nous avons juré de ne pas céder ; nous nous battons jusqu'à la fin, » déclarent les Bretons, couvrant la route de Soissons, murés dans un cercle de ténèbres et d'horreur.

Comment un sentiment d'amour-propre et de vanité aurait-il pu susciter le courage sans borne de ces groupes minuscules, isolés, retranchés les uns des autres ? Ils acceptaient la mort, uniquement parce qu'ils savaient que lâcher pied, c'était trahir le Devoir et livrer la Patrie. Ils ont obéi au premier et sauvé la seconde : le XI^e Corps, par sa résistance, retarda la marche des envahisseurs et permit aux renforts d'arriver à temps. Si les Allemands avaient eu devant eux un de ces Corps français, non moins courageux, mais plus nerveux, plus susceptibles de sursauts dangereux, ils eussent sans doute éprouvé moins de peine à rompre l'obstacle. Ils trouvèrent heureusement des Bretons et des Vendéens, c'est-à-dire les fils de deux races également douces et sensibles, mais habituées à se dompter, à se dégager de leurs impressions, quand leur conscience les y contraint. Ceux-ci ne pâlirent pas au heurt brutal.

Les Allemands eux-mêmes ont su le constater, et leur constatation a sa valeur. Le journal le *Bund* écrivait : « Ce sont les Bretons qui, par leur farouche conduite, ont rendu difficile

l'avance des Allemands sur Soissons et permis à Foch de lancer ses réserves entre Soissons et Villers-Cotterets. » Les Bretons firent, au Chemin des Dames, ce que Léonidas fit, autrefois, aux Thermopyles et Dumouriez, dans l'Argonne, en 1792 ¹.

TENTATIVES ALLEMANDES SUR COMPIEGNE ET EN CHAMPAGNE

JUIN - JUILLET 1918

Les offensives du 21 mars et du 27 mai n'ont pas abouti, mais elles ont permis à Hindenburg et à son lieutenant Ludendorff d'avancer, de se mieux placer en vue d'une suprême foulée vers Paris. Afin de préparer ce dernier élan, les Allemands songent à redresser leur front, de Château-Thierry à Montdidier, et à faire tomber tout d'abord le massif de Lassigny, qui masque Compiègne. Le 9 juin, von Hutier lâche 14 divisions, soit 170.000 hommes, sur la 3^e Armée française, aux ordres du général Humbert, entre Montdidier et Noyon. Le choc est si brutal, si pesant que, malgré notre certitude de l'attaque, nous cédon's du terrain, ce qui entraîne le repli des troupes sur l'autre rive de l'Oise. Plus

1. Le Commandant du Plessis, *Le Régiment Rose* (265^e), rappelle, p. 121, que Ludendorff constate, dans ses *Souvenirs de Guerre*, que si sa foudroyante victoire du 27 n'eut pas de résultat définitif et s'il ne put pénétrer à Soissons, ce fut parce que la division d'infanterie placée à l'aile droite de l'attaque, au lieu de foncer sur Compiègne, s'obstina à descendre vers le sud pour s'emparer de Soissons. « Or, qui l'a canalisée dans cette direction, funeste aux plans du grand état-major impérial, dit le C¹ du Plessis, si ce n'est notre résistance? » C'est nous qui avons soutenu son choc et barré devant elle le chemin de l'ouest dont elle s'évertuait à forcer l'entrée. »

de 2.000 obus toxiques éclatent sur nos lignes ; à notre seul 411^e, 800 intoxiqués, 3 tués, 19 blessés ; tel est le bilan de cette journée.

Mais une contre-attaque a été préparée. Le 11, l'Armée Mangin, munie de chars d'assaut, intervient. Les coloniaux bousculent les Allemands et les rejettent sur la rive droite du Matz : c'est l'échec de la marche sur Compiègne, c'est l'échec de la rectification de ligne voulue par le Grand Etat-major allemand ; c'est un nouveau et préjudiciable retard. Des tentatives de détail, le lendemain 12, dans la forêt de Villers-Cotterets, ne donneront pas de résultats plus positifs. Et, pendant ce temps, le flot américain continue de monter.

Notre front de Reims est-il plus accessible ? Les autres ont résisté, en dépit, çà et là, de reculs fatals ; celui de Champagne livrera-t-il aux hordes furieuses le passage depuis si longtemps et avec tant d'opiniâtreté cherché ? Elles veulent, s'emparant de Reims, puis de Châlons, ramper par la vallée de la Marne et venir hurler aux portes de Paris. Ni les Berthas, ni les mastodontes aériens n'ont épouvanté la Capitale ; la présence de l'Armée allemande réussira mieux, sans doute.

Informé, notre Etat-Major a établi une méthode différente des précédentes : au lieu d'opposer des lignes très denses, mais peu profondes, il dispose secrètement, en avant, des petits postes destinés à recevoir le premier choc et à mourir. Ils sont tous composés de volontaires, et cela rend leur sacrifice sublime. Ce choc s'atténuera en profondeur : les troupes de première ligne, placées par échelons, formeront tampon. La seconde ligne, soudain démasquée recevra l'ennemi déjà fatigué.

Le 15 juillet, un violent bombardement sert de prélude ordinaire à la bataille. Puis, le Kronprinz donne l'ordre d'attaque. Elle se déroule sur un front de 40 kilomètres, entre le fort de la

Pompelle et la Main de Massiges, contre notre 4^e Armée, Armée Gouraud. Les petits postes sont engloutis ; quelques-uns parviennent à se replier, s'accrochant frénétiquement à chaque pli de terrain, disant à l'artillerie : « Qu'importe ! tirez sur nous. » Les Allemands franchissent les monts de Champagne, mais se heurtent soudain à toute l'armée française en bataille. Devant elles s'écroulent leurs divisions épuisées.

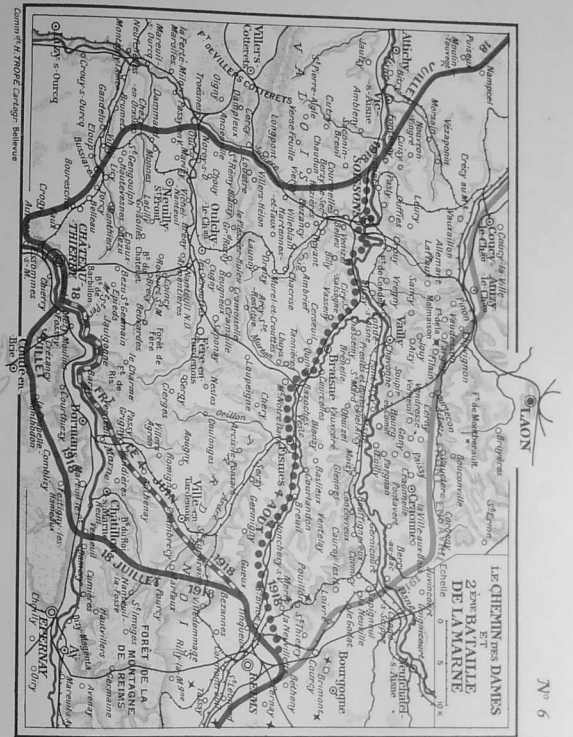
En même temps que ces combats se livrent à l'est de Reims, à l'ouest de la vaillante cité, d'autres vagues allemandes, les unes en direction de Château-Thierry, les autres en direction d'Épernay, déferlent, cherchant aussi l'issue vers Paris. La première est bloquée à quatre kilomètres de son point de départ, la seconde se butte, au-delà de la Marne, à la jeune Armée américaine marchant aux côtés de nos vieux soldats. Situation dangereuse pour l'Armée allemande restée en flèche dans les nôtres.

FOCH CONTRE ATTAQUE

18 JUILLET - SEPTEMBRE 1918

Le jour de Foch est venu. Depuis des mois, il l'a attendu avec une patience sereine. Les Américains sont en nombre ; une grande force de victoire nous est donnée. Depuis le 26 mars, tous les Alliés se sont rangés sous l'épée de Foch. Par une préparation savante et minutieuse, il a disposé ses armées pour le coup de masse décisif : Belges sur l'Yser ; Anglais d'Ypres à Montdidier ; Français, de Lassigny à l'Argonne ; Américains, à la suite ; l'Armée de Castelnau, en Lorraine 1.

1. Voici, plus détaillé, l'ordre de ces Armées : Armée belge, 12 divisions, sous le roi Albert. La 6^e Armée française, en



N° 6

Pompelle et la Main de Massiges, contre notre 4^e Armée, Armée Gouraud. Les petits postes sont engloutis ; quelques-uns parviennent à se replier, s'accrochant frénétiquement à chaque pli de terrain, disant à l'artillerie : « Qu'importe ! tirez sur nous. » Les Allemands franchissent les monts de Champagne, mais se heurtent soudain à toute l'armée française en bataille. Devant elles s'écroulent leurs divisions épuisées.

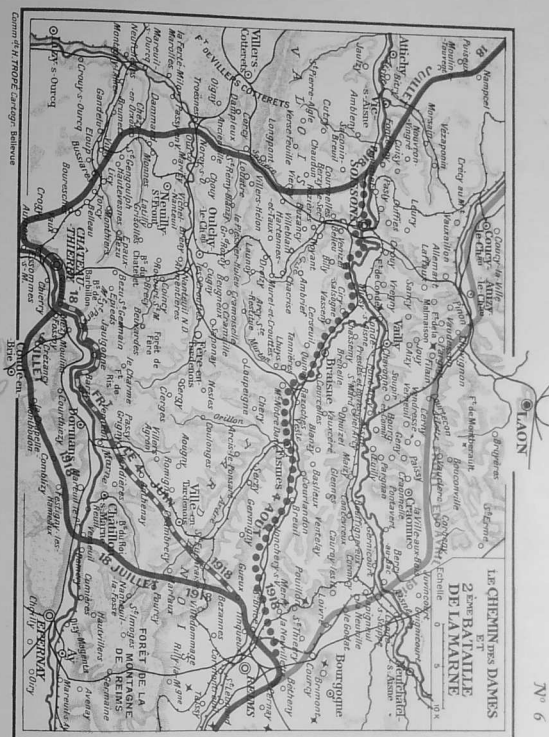
En même temps que ces combats se livrent à l'est de Reims, à l'ouest de la vaillante cité, d'autres vagues allemandes, les unes en direction de Château-Thierry, les autres en direction d'Épernay, déferlent, cherchant aussi l'issue vers Paris. La première est bloquée à quatre kilomètres de son point de départ, la seconde se butte, au-delà de la Marne, à la jeune Armée américaine marchant aux côtés de nos vieux soldats. Situation dangereuse pour l'Armée allemande restée en flèche dans les nôtres.

FOCH CONTRE ATTAQUE

18 JUILLET - SEPTEMBRE 1918

Le jour de Foch est venu. Depuis des mois, il l'a attendu avec une patience sereine. Les Américains sont en nombre ; une grande force de victoire nous est donnée. Depuis le 26 mars, tous les Alliés se sont rangés sous l'épée de Foch. Par une préparation savante et minutieuse, il a disposé ses armées pour le coup de massue décisif : Belges sur l'Yser ; Anglais d'Ypres à Montdidier ; Français, de Lassigny à l'Argonne ; Américains, à la suite ; l'Armée de Castelnau, en Lorraine ¹.

1. Voici, plus détaillé, l'ordre de ces Armées : Armée belge, 12 divisions, sous le roi Albert. La 6^e Armée française, en



Moment propice. Chez l'ennemi, le mécontentement, la lassitude grandissent ; d'individuelles, les défaillances deviennent collectives ; une discipline de fer tient seule en état cet organisme si puissant qu'était hier l'Armée allemande. Chez nous, au contraire, le moral est porté à son point maximum par les victoires récentes et la certitude des victoires prochaines. Quand Foch donne le signal du refoulement, c'est d'un cœur unanime, comme à la Marne, que les soldats s'élancent en avant. Désormais, ils ne reviendront plus en arrière, ils iront jusqu'au Rhin ¹.

Trois opérations préliminaires apparaissent indispensables à Foch : le dégonflement des trois poches que forment chez nous les lignes allemandes. La plus forte, au centre, outre énorme avec deux renflements jumelés, se dessine d'Arras à Reims, avec Soissons au point de jonction ; la seconde, en Flandre, moins prononcée, est traversée par la Lys ; la troisième, aiguë comme le sommet d'une pyramide, est la fameuse hernie de Saint-Mihiel.

Foch commence par vider la principale d'un gigantesque

partie (Degoutte) ; la 2^e Armée britannique (Plumer) ; la 5^e Armée (Birdeword), la 1^{re} Armée (Horne) ; la 3^e Armée (Byng) ; la 4^e Armée (Rawlinson) ; une Division portugaise ; Armées françaises sous le général Pétain : Groupe de l'Ouest (Fayolle) ; 1^{re} Armée (Debeney), Montdidier ; 3^e Armée (Humbert), de l'Oise à la Serre ; Groupe du Centre (Maistre) ; 10^e Armée (Mangin), Soissons ; 6^e Armée (Degoutte), sur la Marne ; 9^e Armée (de Mitry), sur la Marne ; 5^e Armée (Berthelot, puis Guillaumat), avec un corps italien, à la Montagne de Reims ; 4^e Armée (Gouraud), sur l'Aisne moyen ; Groupe de l'Est (de Castelnaud) ; 2^e Armée (Hirschauer), à Verdun ; 7^e Armée (Boissoudy), Vosges ; 8^e Armée (Gérard), Nancy.

Armées Américaines (général Pershing) : 1^{re} Armée, Argonne ; 2^e Armée, Meuse ; 3^e Armée, Moselle.

1. Le XI^e Corps est passé, le 2 juin, aux ordres de la 10^e Armée. Le 16, la 151^e Division lui est rattachée. Il comprend, en outre, les 128^e, 41^e, 5^e D. I., avec leur artillerie divisionnaire et un certain nombre de groupes

coup de bistouri. Le 18 juillet, débute une attaque foudroyante, des Armées Degoutte et Mangin, sorties brusquement des ombres de la forêt de Villers-Cotterets. Précédées de 300 chars d'assaut, elles percent, entre l'Aisne et la Marne, le renflement de droite, culbutent 12 divisions, prennent 400 canons, mettent la main sur 20.000 hommes : l'Île de France est dégagée. Les divisions américaines arrachent Château-Thierry aux griffes de l'occupant. A l'est de la poche allemande, l'armée Berthelot pousse jusqu'à la Vesle.

Véritable coup de tonnerre dont le roulement ne cessera de retentir, de se répercuter pendant quatre mois. La fortune de l'Allemagne, maintenue si longtemps avec peine, chancelle ; et, cette fois, elle ne se redressera plus. Les Allemands s'empres- sent de mettre la Marne entre eux et l'Armée de Mitry ; mais

d'artillerie lourde, une compagnie de lance-flammes, un régiment de cavalerie, cinq escadrilles et deux ballons.

La zone d'action est limitée au nord par la ligne Louâtre, Saint-Rémy, Blanzly, Oulchy, liaison avec le XXX^e Corps d'Armée ; au sud, par la ligne Buisson de Cresnes, Vichel, Nanteuil, liaison avec la 6^e Armée.

A partir du commencement de juillet, opérations pour conquérir les bases de départ, en vue de l'offensive projetée. Les 8, 9, 10 juillet, en trois jours, la progression atteint 1.500 mètres en profondeur, sur 4 kil. 500 de front ; enlèvement des fermes Chavigny, de la Grille de Saint-Paul et du village de Corey.

Le 17 juillet, le général Prax remplace le général Niessel. Le 9 août, le XI^e Corps est mis aux ordres de la 9^e Armée ; le 23, il est relevé par le III^e. Le 30, il est mis aux ordres de la 11^e Armée ; le 8 septembre, il retrouve ses trois divisions organiques : les 21^e, 22^e, 61^e et la 151^e. Le 24 septembre, il est renforcé par 3 régiments d'artillerie portée, de 3 régiments d'artillerie lourde et de 2 bataillons de chars légers. Il va prendre, ainsi formé, une part très importante à la bataille de Somme-Py. (D'après le manuscrit du C^t Saint-Gall.)

Foch ne les lâche plus et ses coups portent avec une rapidité déconcertante, aux endroits les plus imprévus, désorganisant leurs plans, déroulant leurs conjectures, ahurissant les chefs, semant le désarroi dans la troupe.

Au renflement de gauche maintenant, formé dans le Santerre, s'attaquent les Anglais de l'Armée Rawlinson et les Français des Armées Debenedy et Humbert, marchant côte à côte. Montdidier tombe le 10 août : 700 canons, 40.000 prisonniers sont, ce jour-là, le trophée de la victoire. Le massif de Lassigny coupe quelques jours notre élan ; de furieux combats, et nous passons : Noyon, si longtemps borne fatidique de l'invasion allemande, Noyon est à nous. Mangin, à la tête de la 10^e Armée, franchit l'Oise, écorne le massif de Saint-Gobain ; Debenedy, avec la 1^{re}, arrive à la Somme.

L'honneur de la troisième attaque revient encore aux Anglais. Elle se produit à la seconde poche. Dans l'Artois, nos Alliés font craquer la ligne Hindenburg, au nord de Cambrai, et escaladent les hauteurs tant disputées du mont Kemmel (31 août). Dans les Flandres, associés aux Belges, ils rendent Ypres, Dixmude, Messines à la liberté : nouveaux gains de 200 canons et de 9.000 prisonniers. Bientôt (17 octobre), les Belges rentreront à Ostende ; le loyal petit peuple, — si grand pour avoir préféré le martyr au parjure — voit venir à lui cette justice, tardive parfois, mais indéfectible, qui n'abandonne jamais les nations sacrifiées au nom du Droit.

Reste la hernie de Saint-Mihiel ; c'est aux Américains de la réduire : aidées de trois divisions françaises, le 12 septembre, 14 divisions américaines se chargent de l'opération ; la maladie datait de septembre 1914. Dès lors, de la mer aux montagnes d'Alsace, la ligne ennemie se déroule très nette, sans saillant, donc

plus facile à défoncer. Des points redoutables ont été emportés ; l'édifice a perdu ses piliers de soutènement.

BATAILLE DE CHAMPAGNE

26 SEPTEMBRE - 15 OCTOBRE 1918

Où le Commandement français frappera-t-il maintenant ? Sur cette courbe régulière que forme le nouveau front allemand, des points stratégiques de premier ordre s'affirment encore. Foch décide de percer, en direction de Vouziers et de Buzancy, à la droite de Reims, entre l'Aisne et la Suippe. Là, serencentrent d'épouvantables blockhaus, des casemates fortifiées et les hauteurs crénelées par la nature, de l'Argonne : il faut à tout prix abolir ces dangereux repaires.

La 4^e Armée française, général Gouraud, et la 1^{re} Armée américaine ont la mission d'en déloger l'ennemi cramponné et résistant. A cette 4^e Armée appartiennent les trois divisions d'origine de notre XI^e Corps ; depuis la saignée du Chemin des Dames, elles ont été mises plus ou moins au repos et reconstituées par l'apport d'un sang plus jeune. Repos relatif, puisque la 61^e Division a occupé, en Lorraine, un secteur constamment marmité, et que la 22^e a défendu l'Hartmanwillerkopf, dont le nom n'était point synonyme de tranquillité, et que la 21^e s'est opposée, tout le mois d'août, dans la région de Reims, aux agressions journalières des Allemands.

C'est dans l'un de ces derniers combats que périt le sergent Le Déaut, celui qu'on appelait « le plus brave poilu du six-cinq » ; ses actions d'éclat ne se comptaient plus. Un jour, pris par derrière, il tourne simplement sa mitrailleuse et fauche, calme comme dans

un stand, ses assaillants ; avec un bon rire, il assiste à leur déconfiture. Une autre fois, caporal, il prend la place de son tireur blessé, et, tout en visant, crie à ses camarades : « Tenez bon, les gars, » d'une telle voix, qu'à deux cents mètres de là, le colonel l'entend. Au mois d'août 1916, atteint à la cuisse, il s'abat, se relève, trébuche jusqu'à son capitaine et dit : « Ne vous en faites pas... on tiendra ! » A l'assaut qui doit nous donner le pont de Château-Thierry, Le Déaut fait mettre ses hommes à l'abri ; lui, il reste debout, seul, face à face avec le flot boche : une balle lui traverse le cœur.

Des héros, heureusement, la lignée est innombrable dans nos divisions bretonnes et vendéennes ; et c'est d'un cœur joyeux qu'ils répondent à la voix de Gouraud leur montrant les positions terrifiantes qu'il leur faut conquérir : d'abord, les organisations ennemies au nord de la Py, ensuite, celles situées entre Blanc-Mont et la ferme de Médéah.

Dans la nuit du 24 au 25 septembre, les troupes ont pris leurs postes de combat. Placé à l'aile gauche de l'attaque, le XI^e Corps est encadré, à droite, par le XXI^e, et, à gauche, par le XIV^e ¹. Le tir de nos batteries se déclanchera sans réglage préalable, de façon à créer la surprise chez l'ennemi. La 22^e Division, à droite, la 151^e, à gauche, mèneront l'attaque ; les 61^e et 21^e resteront en réserve, la première, à droite, la seconde, à gauche. Les Alle-

1. Résumé de l'ordre d'opérations du XI^e Corps : 2 divisions en première ligne, 2 en réserve. Première mission du XI^e Corps : conquérir le terrain jusqu'à la ligne Blanc-Mont, la ferme de Médéah ; puis poursuivre tout droit dans la direction Machault, Saint-Laurent. Limite de sa zone d'action : à l'ouest, la ferme des Wacques, Victoria-Weg, les bois V 205 et V 216, Saint-Pierre à-Arnes ; à l'est, la ligne Suippes-butte de Souain, la route Somme-Py, Médéah.

L'attaque débouchera par surprise. Les obstacles que ne pourra sur-

mands ont deviné nos préparatifs ; ils ont amené, pendant la nuit, une division de renfort, multiplié les canons et les mitrailleuses. Le 25 septembre, à 23 heures, le feu de l'artillerie s'allume ; un déluge écrase le but. Puis, soudain, il se fait un grand silence. Il est 5 h. 25, le jour commence à se lever ; un jour brumeux ; la visibilité est mauvaise.

Les troupes partent ; elles procèdent rapidement, malgré le terrain crayeux, raviné, bossué, coupé de tranchées, semé de réseaux et de tronçons de réseaux. Les avant-postes ennemis offrent peu de résistance ; mais à mesure que nos soldats avancent, la réaction se fait sentir plus ferme. Les Allemands se refusent à nous abandonner le massif de la cote 193, les hauteurs du Grand-Bois, bref, la route qui mène à la redoute de Navarin et à Somme-Py ; ils inondent nos troupes de projectiles à gaz. Celles-ci poursuivent sous le masque. A 16 heures, les tranchées des Habsbourg, de Karlsruhe, de Sleswig, d'Heidelberg, des Rhénans sont conquises ; la progression atteint une profondeur de trois kilomètres.

Le lendemain 27, nouveaux succès ; d'autres tranchées portant des noms retentissants cèdent à la fougue bretonne : tranchées de Wiesbaden, de Cassel, de Stuttgart, de Spire, de Dusseldorf, de Mannheim. Lutte très pénible ; pour chaque nid de mitrailleuses, il faut employer l'artillerie. A la voix des 75, les Allemands comprennent les ordres français. Le 28, la tâche est

monter l'infanterie seront masqués et neutralisés de front, de façon à faciliter le débordement par les ailes.

Exploitation du succès : les divisions ne se préoccupent pas de rester soudées les unes aux autres, elles viseront les objectifs lointains avec la ferme résolution de les atteindre au minimum.

La préparation de l'artillerie doit neutraliser, autant que possible, l'artillerie ennemie et ses observatoires, détruire les organisations les plus importantes et écraser les premières positions.

plus lourde encore ; il s'agit d'aborder les hauteurs nord de la Py. On procédera principalement par la crête au nord-est de N.-D.-des-Champs. D'un bond, sous la grêle de balles que vomissent les mitrailleuses, la 22^e Division enlève Somme-Py. Mais la 15^e éprouve plus de difficultés, arrêtée sur l'épine dorsale de la crête Sainte-Marie ; et, d'autre part, le XIV^e Corps d'Armée se heurte au Fourmillier, formidable place d'armes. Aussi, les Allemands en profitent-ils pour prononcer, à midi, une brusque contre-attaque. Les fatigues de trois jours de bataille n'empêchent pas la 22^e Division, appuyée par l'artillerie d'assaut, de rétablir la situation, en se plongeant de nouveau dans la mêlée. Le lendemain 29, les 21^e et 61^e Divisions prennent les premières places à leur tour ; elles ont ordre de continuer la progression aussi loin que possible, sans souci d'alignement. L'artillerie, par une concentration très dense de ses feux, soutient la marche, fort gênée par les canons et les mitrailleuses ennemis ; l'avance est modique tellement ceux-ci font rage. Le soir, nos régiments occupent la tranchée des Prussiens et le boyau de Gneisenau, défenses hérissées de bouches à feu. Le 30 septembre, Gouraud précise la nécessité pour les XI^e et XIV^e Corps d'Armée de se rendre maîtres du Fourmillier. Une demi-heure durant, l'artillerie lourde pilonne les hauteurs. A 9 h. 30, les troupes partent à l'assaut ; mais les fortins n'ont pas été suffisamment détruits, le chemin laborieux se recouvre de morts et de blessés : le Fourmillier demeure, encore une fois, inaccessible.

Les 1^{er}, 2 et 3 octobre, l'artillerie du XIV^e Corps et celle du XI^e martèlent les crêtes de Notre-Dame-des-Champs ; l'infanterie gagne quelque terrain sur les pentes, protégée par des barrages roulants. Le 4, assaut décisif par le nord ; les Allemands n'ont pas attendu le choc ; durant la nuit, ils sont partis : le Fourmillier, si

difficile à aborder de front est à nous. La tête des défenses étant tombée, le reste suit, et nos troupes dévalent maintenant sans peine sur l'autre versant de la montagne. En vain, du 7 au 10, les Allemands essaient de nous interdire les hauteurs bordant l'Arne, ils sont contraints d'accentuer leur recul ; le 12 octobre, nous atteignons l'Aisne. Là se termine la bataille de Somme-Py, fraction importante de la bataille de Champagne ; elle a purgé d'ennemis toute la rive gauche de l'Aisne.

Quinze jours, nos soldats ont combattu, sans arrêt. Rien n'a pu entraver leur ardeur, ni les échecs momentanés, ni l'éclaircissement douloureux de leurs rangs. Ils ont, avec la constance de leur race, poursuivi la lutte à outrance et forcé à déguerpir un adversaire puissamment armé, merveilleusement organisé, n'ignorant pas qu'une fois tiré de ses cavernes et de ses ténèbres, il devra lutter en rase campagne à la lumière du jour.

La 1^{re} Armée américaine, général Liggert, qui coopère avec l'Armée Gouraud, recueille sa part de lauriers, ayant eu sa part d'efforts et de sacrifices. Il lui revient l'honneur d'avoir dégagé le secteur entre l'Argonne et la Meuse, jusqu'à Montfaucon, et d'avoir emporté la ligne Brunehild, pourvue de tout l'outillage de préservation et de destruction possible¹.

Le 118^e a fait tomber les tranchées du Pacha, de l'Elbe, d'Essen, bref, sur une profondeur de 6 kilomètres, tout un système de casemates, de redoutes supérieurement montées. Il a perdu presque tous ses officiers et 650 hommes. Chefs et soldats eurent

1. Brunehild faisait partie de la seconde ligne de travaux défensifs établis par Hindenburg. Cette seconde ligne se composait des positions suivantes : Hermann-Stellung, devant Landrecies ; Hunding-Stellung, à la boucle de l'Oise ; Brunehild-Stellung, Kriemhilde-Stellung sur la rive gauche de la Meuse. *Stellung* mot allemand qui signifie position.

la même énergie que ce lieutenant Roumaux qui, blessé, répondit à ceux qui voulaient l'emporter : « Non, pas avant que vous ayez chassé le Boche d'ici. » L'adjudant Arnaud, sa section étant arrêtée par un blockhaus enterré, garni de mitrailleuses, rampe par les boyaux à demi comblés jusqu'à l'obstacle, se hisse sur le faite du blockhaus et réussit à réduire la résistance, en tirant d'une main avec son fusil-mitrailleur, qu'il avait introduit par une meurtrière, et en y lançant de l'autre des grenades : il rafle d'un seul coup 18 Allemands dont un officier.

La ligne Hunding-Stellung a été conquise de haute lutte par le 116^e d'Infanterie, qui faisait partie de la 5^e Armée. Que d'actes de bravoure dans les combats autour du village de Saint-Quentin-le-Petit, traversé par la ligne redoutable ! Le sous-lieutenant Simon, commandant de la section de tête, fonce sur les défenseurs d'une barricade et les attaque à la grenade. L'adjudant Barrier s'élance à la tête de sa section, sous le feu convergent des mitrailleuses ; il crie : « En avant, les gars, il faut y aller. » Et les gars y vont. Le caporal Laroche aussi les anime ; et tout le monde marche à la rude, à la glorieuse corvée de faire tomber l'un des plus terribles bastions de la chaussée d'Hindenburg. Saint-Quentin-le-Petit est pris et, avec lui, 450 prisonniers, une cinquantaine de mitrailleuses, un canon de 77 anti-tanks.

Au 62^e, mêmes exemples d'héroïsme, pour la conquête de la butte de Souain et des pentes nord-est de Somme-Py. Le soldat Douguet entraîne résolument ses camarades ; lors d'une contre-attaque allemande, il force l'adversaire surpris à décamper. Le soldat Clouet joue un rôle semblable ; le caporal a été tué, il le remplace de lui-même et, surexcitant les camarades, assaille un fortin très savamment armé. Le sergent Syphal se précipite, sous une pluie de balles, à l'assaut d'une mitrailleuse et s'en empare.

Même geste entraîneur de la part du soldat Lollier, coutumier de faits glorieux. Le lieutenant Chazette, ses munitions épuisées, combat à la baïonnette un ennemi nombreux et abondamment pourvu de grenades. L'adjutant Canevet, chargé de maintenir la liaison entre deux éléments de son bataillon, n'hésite pas, pour mener à bien sa mission, à attaquer, avec un sergent et six hommes, un fort détachement ennemi ; il réussit à lui capturer 50 prisonniers, dont 2 officiers et 14 mitrailleuses ¹.

Le chasseur Massicot, du 2^e Chasseurs, tombe dans un parti allemand ; son cheval est tué et lui-même, blessé, roule sous sa monture. Malgré cette fâcheuse posture, il refuse de se rendre ; il se défend avec son mousqueton contre huit ennemis ; puis, parvenant à se dégager, il brûle la politesse aux Boches ébahis et achève à pied sa mission. Les recueils d'actes de bravoure pour l'édification de la jeunesse ne contiennent rien de plus crâne et de plus amusant à la fois ; c'est une vraie scène de cinéma, mais qui ne se déroule pas dans l'incontrôlable Far-West.

* Au 19^e revient la gloire de s'être emparé, le 26 septembre, des tranchées entre Navarin et la butte de Souain, d'avoir fait tomber Somme-Py, abris blindés, repaires profonds. Ce jour-là, le 19^e réalisa une progression de sept kilomètres. Il prit 4 jours de repos et courut de nouveau dans la fournaise, s'empara de la tête de pont de Saint-Pierre-à-Arnes et du système défensif des tranchées de la Marre, réussit une nouvelle avance de deux lieues en profon-

1. L'*Historique* de ce régiment cite encore parmi ceux dont les exploits furent tout particulièrement exceptionnels : le clairon Jude qui, de sa main, tue un officier allemand ; le sergent Paulet qui capture 50 allemands et 6 mitrailleuses ; le sergent Franquin qui, avec 5 hommes, tient tête à l'ennemi, plus de deux heures ; le sergent Verdier ; le soldat V. B. Dupouy ; le lieutenant Lusini qui, à la tête de sa section, se jette dans l'Arne boueuse.

deur, à travers les plus effarants obstacles que le génie malfaisant des Boches ait dressés.

Pendant ce temps, les régiments de la 21^e Division, rongant leur frein, navrés d'être mis en seconde ligne, s'attaquent à des tranchées négligées par la 22^e. Ces « laissés pour compte » sont des points horriblement difficiles, comme Sainte-Marie-à-Py, le boyau de Gneisenau, la tranchée de la Rhur, où le 93^e subit des pertes élevées. Le lieutenant Jalou, du 264^e, accomplit un exploit digne d'être signalé : chargé avec son groupe de prendre un blockhaus particulièrement organisé, il n'hésite pas ; les meurtrières vomissent la mort par vingt bouches à la fois ; il bondit, suivi de ses hommes, tue 20 ennemis, en capture 14 et s'empare de l'artillerie.

LES ALLEMANDS EN RETRAITE

D'un bout à l'autre du front, le martellement continue ; chaque jour, un pan de l'édifice d'Hindenburg s'éroule. Ebranlée, secouée d'un long frémissement, la ligne ennemie ne cesse de se détacher, lentement d'abord, avec des bruits d'arrachement, puis plus rapidement. La retraite commence. Et nos régiments, transportés, exaltés, suivent l'ennemi à la trace de son sang. Sur la rive droite de l'Aisne, devant notre 4^e Armée, les Allemands ont disposé de puissantes batteries, afin de retarder notre passage. Les artilleurs du XI^e Corps s'installent sur les pentes dénudées de la rive en face, dans la région d'Ambly et de Givry (12 octobre). Ils sont trop occupés à parfaire la victoire pour songer un seul moment que sur eux les obus tombent drus comme grêle.

Ils font taire les canons allemands ; ils donnent le temps à l'aile droite de l'Armée de terminer la manœuvre en cours ¹.

Le 25, l'Aisne est franchie par de faibles unités ; les Allemands accourent et les rejettent sur la rive gauche. Le 26, les Français reviennent en nombre et la rivière est définitivement traversée. Les envahisseurs rétrogradent maintenant vers la Meuse, chassés de hauteur en hauteur, de ravin en ravin, de fleuve en fleuve. Ils abandonnent, le cœur plein de longs regrets, cette magnifique proie qu'étaient pour eux nos villes et nos campagnes françaises. Dans la nuit du 5 au 6 novembre, ils accentuent la retraite, couverts par des arrière-gardes sérieusement nanties de mitrailleuses. Nos soldats, malgré les inondations où l'artillerie s'embourbe, les poursuivent, tenaces et électrisés. Le soir, la ligne du XI^e Corps passe à un kilomètre de Faissault et par la voie ferrée, au sud du château de Montelin-les-Normands.

Le 7, la cavalerie reparait. Depuis tant d'années qu'elle attendait le moment de galoper, sabre au clair ! Les fantassins acclament cette résurrection ². Les cavaliers ont mission de recon-

1. Afin de laisser quelque repos à nos divisions, depuis si longtemps sur la brèche, la 21^e passe en réserve d'Armée, le 10 octobre ; les 61^e, 151^e et 22^e quittent le Corps d'Armée, du 12 au 14, et sont remplacées par la 154^e.

Le 18, la 36^e Division américaine, à l'ouest du Corps d'Armée, passe sous les ordres du général commandant le XI^e Corps dont le secteur s'étend du méridien de Coulommès à la voie ferrée de Rethel. Ce même jour, la 21^e Division est rendue au XI^e Corps. Le 21, la 61^e relève une partie de la 154^e et une partie de la 7^e. Les 7^e, 154^e et 163^e quittent le XI^e Corps. Le 23, le secteur du XI^e Corps est porté à l'est jusqu'à la lisière Voneq, Chardény, par extension de la 36^e D. U. S. Le 28 octobre, la 22^e D. I., mise sous les ordres du Corps d'Armée, relève la 36^e D. U. S. et passe au XIV^e Corps. La limite entre les deux Corps d'Armée est le méridien des Pauvres.

2. Un détachement, aux ordres du colonel commandant le 2^e Chasseurs, constitué par 4 escadrons du 2^e Chasseurs, 2 escadrons du 6^e Chasseurs d'Afrique, est mis, ce jour-là, à la disposition du XI^e Corps.

naître les points de passage de la Meuse, dans la région de Mézières. Le soir, nos avant-gardes atteignent le bord du fleuve, à Poix-Terron ; elles le remontent et, le 8, au petit jour, font leur entrée dans Mézières. Le lendemain, tout le XI^e Corps y défile, tandis qu'à l'aide d'obus incendiaires, les Barbares, selon leur méthode d'anéantir ce qu'ils ne peuvent conserver, essaient de brûler la ville... Vaines fureurs, il leur faut reculer encore.

Dans cette campagne de la délivrance, nos Bretons, nos Vendéens ont marché, non plus uniquement soutenus, comme dans la bousculade soudaine du Chemin des Dames, par l'austère mobile du devoir, mais, en outre, stimulés, soulevés de terre par l'enthousiasme. Ils allaient, comme en un rêve extatique, à la mort possible, à la victoire certaine ; ils avaient des allures de croisés. Quatre ans plus tard, à Londres, le maréchal Pétain évoquera ce souvenir inoubliable de la bataille des bords de la Meuse ; il montrera « les soldats vendéens priant à haute voix, en attendant la mort, comme priaient les martyrs ¹. »

La 4^e Armée, depuis le 1^{er} septembre, a fait à elle seule 35.000 prisonniers, conquis 700 canons et 4.000 mitrailleuses. Une grande partie, sinon — la plus grande — de ces trophées revient au XI^e Corps. L'ivresse est sans bornes pour nos soldats de pénétrer dans les villes libérées. Le sous-lieutenant Biziaux, du 64^e, tombe à Villiers-le-Tourneur, alors que, grisé de joie, il vient de libérer les habitants qui le serrent dans leurs bras.

Le 411^e, dont un tiers des effectifs comprend des hommes du Nord, tient à figurer en tête de la division. Le souvenir des villages incendiés, des habitants déportés ou fusillés et des 80.000

1. *Echo de Paris*, 18 juin 1922.

jeunes filles de toutes les classes emmenées en esclavage n'est pas fait pour calmer l'esprit combattif de ces soldats de la Flandre française incorporés parmi les Morbihannais du 411^e. Il arrive même qu'un jour, placé par son avance accélérée au-delà du canal de la Sambre, en flèche dans le flanc ennemi, ce régiment court le plus grand danger. Il vient de faire 900 prisonniers; il n'entend pas subir le même sort : il se défend jusqu'au moment où l'on accourt à son aide.

Tous veulent être du combat final; tous veulent assister au dernier acte du drame, à l'apothéose. Le soldat Cot, du 65^e, a la jambe déchiquetée par un obus; c'est fini pour lui, la poursuite merveilleuse. Il tient à vivre quand même, afin de voir la victoire achevée; or, sa vie s'écoule par ce membre broyé : il tire son couteau et, froidement, sans une plainte, il sectionne les lambeaux de chair qui le retiennent au corps. Une mitrailleuse arrête soudain l'élan de ses camarades; l'adjutant Martin, les soldats Baron et Pelvin s'élancent sur elle; tous les trois tombent blessés; tous les trois crient : « En avant, en avant ! » La machine est conquise, et les hommes passent, continuant la poursuite et hâtant la Victoire.

Le lieutenant Escande, reconnu inapte, après trois blessures et cinq citations, a été affecté à la *Mission française* auprès de l'Armée britannique. Apercevant les poilus du 401^e qui s'en reviennent d'un engagement particulièrement acharné, tous leurs officiers hors de combat, il s'offre comme volontaire, envieux de retourner au front avec eux et de participer aux derniers heurts, en ayant vu tant d'autres. Il trouve une mort splendide sur la crête de Vaux d'où les Allemands sont chassés. Etendu sur le sol, une joie étrange dans le regard, Escande affirme :

« Je meurs content, un jour de succès ¹. » Ces succès ne sont que les premiers coups d'ailes de la Victoire véritable; mais ils enthousiasment la pensée des héros, car ils la savent, cette fois, imminente et décisive.

Le lieutenant Jean de Lespinay, ce Vendéen brave entre les braves, orné de six citations, lui que ses hommes appelaient « le chevalier, » lui qui écrivait à sa mère en 1916 : « Nous avalons le Boche à petites gorgées; cela va très bien, je sens impérieusement le devoir de rester ici, de combattre jusqu'au dernier souffle, » Jean de Lespinay succombe, le 4 novembre, à Vaux, au cours d'une mission qu'il a sollicitée. Il meurt, lui aussi, au seuil des jours vengeurs et des temps pacifiques ².

L'ARMISTICE

11 NOVEMBRE 1918

Les ennemis reculent sur tous les points, menacés par les épieux des veneurs. À l'aile gauche, nuitamment ils ont, dès le 2 octobre, démenagé de Lens et d'Armentières, s'y trouvant trop

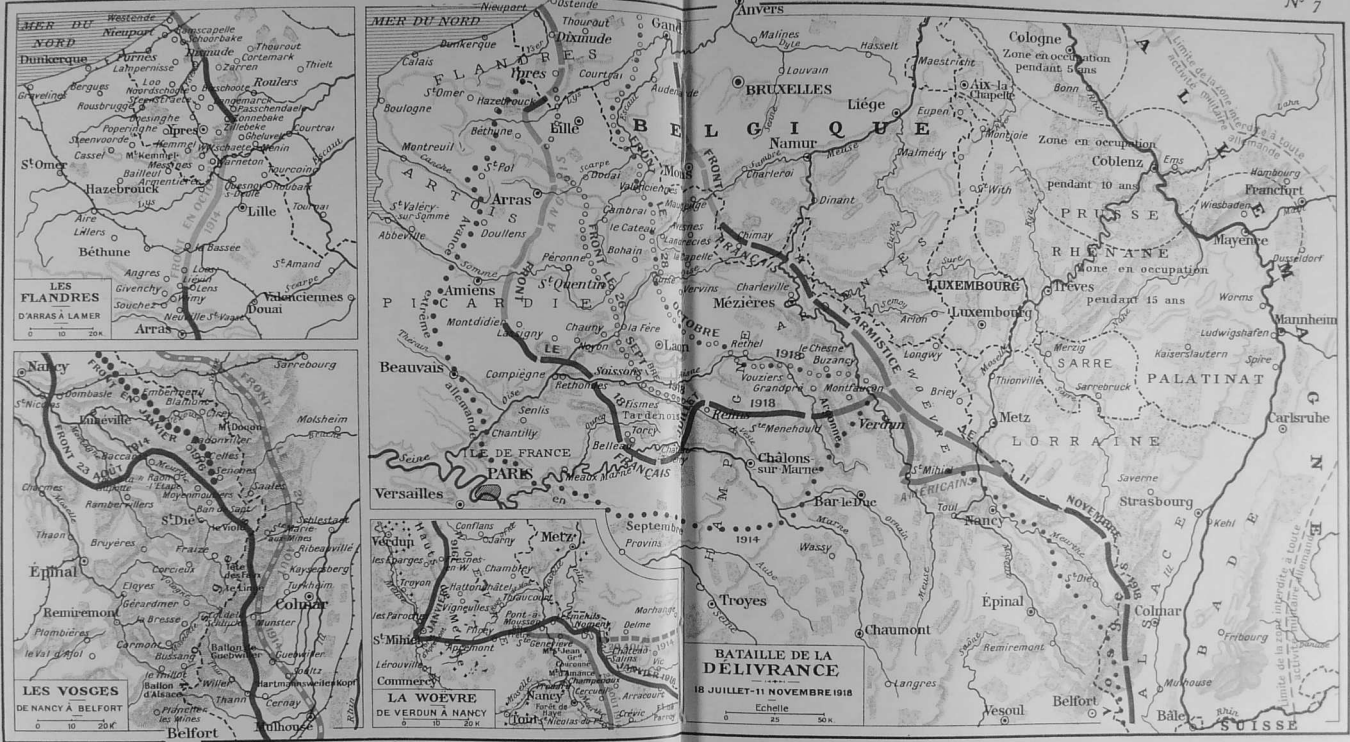
1. Jos. Escande, né le 19 nov. 1895, à Cahors, prix d'honneur de Rhétorique et de Philosophie au Lycée de Nantes, engagé au 65^e, chev. de la Légion d'honneur, à 21 ans, 6 citat., mort le 11 août 1918. Un décret présidentiel, en date du 29 déc. 1919, fonda à ce même Lycée un prix de philosophie qui porte le nom de « Prix du lieutenant Escande. »

2. Les artilleurs aussi ont bien mérité du pays, dans ces jours de peine et de gloire. Leurs citations portent que « sans souci des pertes, malgré les difficultés inouées de terrain, des rives de l'Aire au bord de l'Aisne; ils ont progressé de plus de 25 kilomètres, soutenant les attaques successives de cinq divisions, infligeant à l'ennemi par des tirs poursuivis, jour et nuit, des pertes sévères constatées. » Décision du 8 nov. 1919, en faveur des 28^e et 228^e Régiments d'Artillerie.

en pointe. Le 8, à Bohain, ils ont reçu le heurt de trois armées anglaises et de l'Armée Debeney ; ils n'ont échappé au désastre total qu'en abandonnant 150 canons, 10.000 prisonniers. A partir du 5 novembre, ils décollent de partout, se pressant cette fois ; chacune de leurs armées semble tenir à ne pas rester la dernière. Foch télégraphie à tous les généraux en chef : « L'ennemi, désorganisé par nos attaques répétées, cède sur tout le front. Il importe d'entretenir et de précipiter nos actions. » Et les actions se précipitent.

Cambrai est à nous, le 9 octobre ; le Cateau, le 10 ; Audenarde, le 5 novembre. Les Anglais entrent à Maubeuge, le 9 ; à Mons, le 10 ; et les Belges, à Gand, le même jour. Voilà pour la gauche. A droite, même progression, nous avons vu nos divisions pénétrer dans Mézières, le 9 ; les Américains arrivent à Sedan, le lendemain. L'irréparable catastrophe apparaît aux yeux de l'Etat-major allemand. Sans amarres désormais, détachée du sol, fugitive, l'armée est une cohue pleine de morne découragement, où gronde une indiscipline d'autant plus frénétique qu'elle fut longtemps bridée à coups de cravache. De haut en bas, le relâchement est contagieux : les chefs ne sont pas sans savoir la débâcle des nations complices : la Bulgarie, vaincue par notre Armée de Salonique et par les divisions serbes reconstituées, a laissé entre les mains du général d'Espercy plus de 100.000 prisonniers ; elle capitule, le 29 septembre¹. Ils n'ignorent pas davan-

1. Le 22 décembre 1917, le général Guillaumat avait remplacé le général Sarrail à la tête de l'Armée de Salonique. Au mois de juin 1918, il fut remplacé lui-même par le général Franchet d'Espercy. Au moment de l'offensive, l'Armée de Salonique se composait de 8 divisions françaises, une italienne, 8 grecques, 6 serbes, 4 anglaises, une brigade de cavalerie : 550.000 hommes, dont 300.000 combattants.



Comm. G. H. TROPE Cartogr. Bellevue

tage que Franchet d'Esperey a conçu le dessein de reprendre Belgrade et de descendre jusqu'à Constantinople, le long du Danube. Une colonne interalliée fut confiée par lui, à cette intention, au général anglais Milne. A travers le pays montueux, extrêmement tourmenté, de la vieille Serbie, elle parvient jusqu'à Belgrade, le 1^{er} novembre. Les Serbes, le premier peuple martyr de la guerre, goûtent, après le plus épouvantable des supplices, le plus doux des bonheurs. Mais les soldats de la colonne expéditionnaire, épuisés par les fatigues, souffrant du froid sous leurs vêtements usés, marchant nu-pieds comme les volontaires de 1792, décimés par une épidémie très grave de grippe, ne peuvent poursuivre au-delà leur marche libératrice.

D'ailleurs, l'Empire ottoman, rongé sur toutes ses frontières, est en train de s'écrouler : expulsés de Bagdad, en mars 1917, et du Hedjaz, en juin, par les Anglais, les Turcs avaient dû, à l'automne 1918, abandonner la Palestine. Le 30 octobre, c'est la fin ; ils signent l'armistice de Moudros. Ils nous firent beaucoup de mal : en fermant les détroits, ils contribuèrent à cette sorte d'asphyxie de l'Empire russe, cause en partie du découragement, de la décomposition anarchique dont il fut la première victime, et nous, ses alliés, par suite de sa carence, la seconde victime.

La Roumanie commence à sortir de son esclavage. Quatre régiments français, sous les ordres du général Berthelot, partent former le noyau de la future armée roumaine. Au moment où elle va entrer en campagne, le gouvernement impérial austro-hongrois cesse d'exister, et le premier acte du nouveau est de signer la paix (3 novembre).

Le Gouvernement allemand ne peut se faire d'illusion ; ses jours également sont comptés. De tous les points de l'horizon, de mauvais sons de cloche lui arrivent ; de quelque côté qu'il regarde,

il se voit seul, son sort est désespéré. S'il veut l'éviter, il lui faut traiter à tout prix ; demain peut-être, il sera trop tard : les Italiens, vainqueurs des Autrichiens, se préparent à envahir l'Allemagne du Sud ; l'Armée de Salonique, débarrassée des Bulgares et des Turcs, descendra sans doute, par les plaines de Hongrie, vers Berlin. En France, en Lorraine, la situation lui apparaît plus immédiatement angoissante encore. Le gros de ses troupes risque d'être pris dans les tenailles d'une double offensive franco-américaine, en direction de la Sarre ; ses lignes de retraite sont coupées ; l'armée n'aura plus qu'une issue pour échapper au broiement des canons : la capitulation.

Le Kaiser préfère capituler lui-même. Le 8 novembre, les parlementaires allemands se présentent devant Foch, dans le wagon de chemin de fer qui lui sert de résidence, à Rethondes, au sein d'une clairière de la forêt de Laigue, non loin de Compiègne. Les parlementaires reçoivent les conditions et s'en retournent auprès d'Hindenburg qui les transmet à Berlin, en disant : « Acceptez, ou je serai obligé de me rendre avec l'armée entière. » C'est pour sauver son armée, c'est pour sauver sa couronne que l'empereur ordonne de solliciter un armistice. Il est signé le 11 novembre, date qui brillera dans notre Histoire, à l'égal d'une fête nationale. Le Kaiser ne sauve ni son armée, ni sa couronne : certes, la première échappe à la reddition, mais elle n'évite pas la démoralisation des troupes vaincues. Comment l'aurait-elle évitée, étant déjà en pleine décomposition, avant même d'avoir reçu l'ordre de se dissoudre ? L'Empire s'écroule, comme secoué par un tremblement de terre ; toutes les monarchies de l'Allemagne sont balayées en quelques jours. En 1914, lorsque la guerre éclata, quel Français aurait osé espérer un aussi magnifique dénouement ?

Gloire, ivresse pour nos soldats ! Ils assistent à l'émouvant spectacle du salut au drapeau en face du poteau-frontière renversé. Plusieurs régiments passent dans le Palatinat. Partout, ils rencontrent les débris des régiments allemands ; la défaite a rompu les ressorts de ce mécanisme, hier si impressionnant par sa force : d'un seul coup, la discipline est devenue anarchie. Avec stupeur, nos Bretons voient ces Allemands la veille si soumis dégrader leurs officiers, arracher les épaulettes à de vieux généraux.

Victor-Hugo, dans *Les Châtiments*, montre les légions de Waterloo en désarroi jetant leurs armes, jetant les aigles ; mais ce spectacle d'une armée écrasée par le nombre n'était pas insolite. Ce que virent nos poilus était autrement anormal : pour une bouchée de pain, des soldats germaniques vendaient leurs armes, vendaient leurs chevaux, vendaient aux nôtres ce qu'ils pouvaient vendre. Ils avaient fait une guerre inédite par l'emploi de méthodes criminelles, ils se singularisèrent jusque dans leur défaite d'étrange façon.

Depuis lors, depuis septembre 1914, leur orgueil s'est redressé : ils ne cessent de protester qu'ils n'ont pas été vaincus ; ils oublient trop vite. Les soldats français, eux qui ont eu sous les yeux le tableau de la fuite allemande à travers l'Aisne et la Meuse, eux qui ont contraint l'Empire orgueilleux à solliciter un armistice, eux qui ont assisté à cette désagrégation, à cet anéantissement de toutes les forces morales de l'ennemi, ne pourront jamais douter de leur propre victoire.

Ils ne se firent aucune illusion sur la splendeur de leurs lauriers ; ils rentrèrent dans leurs anciennes garnisons, après cinq ans d'absence, en chantant la *Madelon de la Victoire* :

« Hein, crois-tu qu'on les a eus ! »

Et les foules qui les acclamaient, leurs parents, leurs amis, leurs admirateurs, n'ont pas songé un seul moment qu'ils fêtaient des vaincus.

Leurs yeux pleurèrent quand ils aperçurent les étendards déchiquetés, mais tout rayonnants de cette victoire radieuse. Le spectacle se renouvela, centuplé en grandeur, en beauté, à Paris, le 14 juillet 1919, lorsque ces drapeaux passèrent ensemble sous l'Arc de Triomphe. Les régiments, déjà démobilisés, n'étaient plus représentés que par des formations squelettiques, réunies pour la circonstance.

Lamentables et splendides, les étendards du XI^e Corps apparurent. Une acclamation retentit : « Vive le XI^e ! Vivent les Bretons ! » Alors, fendant l'assistance, un officier se précipita vers le porte-drapeau du 411^e, en criant : « Mon drapeau, mon drapeau ! » Il saisit l'étoffe trouée et décolorée ; il la porta à ses lèvres. Les témoins innombrables firent à l'officier, à la Bretagne une immense ovation ¹.

LES TERRITORIAUX

Sous cet Arc de Triomphe, tous les régiments défilèrent, représentés au moins par leur numéro ; tous connurent, ce jour-là,

1. *Phare*, 17 juillet 1919. Lettre d'un officier, témoin du fait. Tous les drapeaux du XI^e Corps ressemblaient à celui du 118^e :

Relique vénérée, ô glorieux drapeau,
Ta frange d'or n'est plus, ta soie est un lambeau.
Le mitraille a torcé la lance de ta cime ;
Mais lorsque tu flottais devant nos bataillons,
Un souffle de victoire agitait tes haillons,
Drapeau, loque sublime !

¹ 1^{re} strophe d'une poésie de A. Verchin, dédiée au colonel Dizot, du 118^e. Cf. *l'Historique* de ce régiment.

la reconnaissance infinie du pays tout entier. Une seule portion de notre Armée manqua en partie à cette solennité grandiose : la Territoriale. Dissous dès avant l'Armistice, certains de nos régiments territoriaux n'eurent même pas, pour figurer à leur place, de simples numéros.

La même gloire, pourtant, auréola leurs étendards et ceux des régiments de l'Active et de la Réserve : formés uniquement pour tenir des régions à l'abri de l'ennemi ou garder des places fortes, ils furent supérieurs à leurs destinées. On les chargea, aux premières heures du drame, de défendre la frontière d'Artois ; ils plièrent sous le coup, mais surent se redresser, pour prendre part à la retraite et à la victoire de la Marne. Et, par la suite, ils eurent maintes fois l'occasion de prouver leur valeur militaire. Leurs Historiques, les citations des soldats montrent nettement que, jusqu'à la fin, ils furent des *combattants*, qu'ils occupèrent, eux aussi, des secteurs tourmentés. « Je sais tel régiment qui fit des prisonniers à la Garde impériale, a écrit un de leurs officiers, l'ancien ministre Paul-Boncour, capitaine au 81^e Territorial. En revanche, je n'en connais aucun qui ait bénéficié de la fourragère, cette distinction suprême et collective !... » Il y a eu là un oubli fâcheux des grands services rendus ; les cœurs seront moins ingrats. La postérité doit savoir l'immense labeur de nos territoriaux, de ceux qui, le fusil d'une main, la pioche de l'autre, souffrirent les mêmes douleurs, eurent les mêmes énergies que leurs cadets.

En septembre 1914, à Courcelles-le-Comte, dans la région de Thiepval, le 82^e Territorial s'attaque à plus fort que lui : il oblige l'ennemi à rétrograder. Le 282^e, formé de gars d'Ancenis, de Bre-

1. *Le Phare*, 18 juillet 1919.

tons de Rosporden et de Sainte-Anne-d'Auray, interdit à l'ennemi la deuxième position, à Framerville. Le 26 septembre, à Beugny, le 84^e, de Fontenay-le-Comte, résiste avec un courage tout vendéen à des forces bien supérieures. Le 29, il se jette à l'attaque d'un moulin âprement défendu, s'en empare, après un jour de combat.

Puis, s'ouvre la désolante période des tranchées. Les régiments territoriaux sont particulièrement affectés à la manutention du matériel de guerre, aux abattages de bois dans les forêts, à l'exécution de travaux d'attaque ou de défense, notamment avant la prise du Chemin des Dames. Les Bretons, travailleurs manuels excellents, terrassiers de premier ordre, furent, durant la guerre, de grands remueurs de terre. En juillet 1915, ils peinent au camp retranché de Paris; en août, ils sont dans la Somme; en décembre, la 9^e compagnie du 282^e, capitaine Cheguillaume, mérite une vibrante citation : « réorganisation de la première ligne, sous un violent bombardement. » Hiver pluvieux et froid dans la Somme; les tranchées envahies par l'eau; des abris douteux; on manque d'expérience pour se creuser des terriers. L'eau envahit tout, submerge tout; on résiste quand même, on besogne quand même. Le sous-lieutenant Ponard, du 337^e Territorial, s'empare d'un blockhaus, quoique blessé d'une balle au pied, et s'écroule atteint d'une seconde blessure. C'est un régiment territorial vendéen, le 83^e, qui, de tous les régiments français, tient, à cette époque, le record de séjour dans les tranchées : 159 jours sans désemperer ¹.

1. *L'Echo de Paris*, 9 mars 1915; ce journal le qualifie de régiment breton; au point de vue du courage, breton et vendéen, c'est pareil. Le colonel Vallantin, commandant la 175^e brigade, cite la 8^e compagnie du 81^e Territorial : « Dans les tranchées avancées, du 21 au 27 septembre, a subi de nom-

Un peu plus tard, en décembre 1916, le 8^e bataillon du 81^e Territorial, désigné pour porter en un point stratégique copieusement arrosé d'obus les matériaux nécessaires aux travaux de défense, arrachait un cri d'admiration à l'officier du génie qui dirigeait les travaux.

Au mois d'août 1918, le 86^e Territorial, comme le rapporte une citation, chargé de lancer un pont de bateaux, poursuit sa tâche, malgré des pertes très sensibles éprouvées au début par suite d'un violent bombardement. Il continue ainsi, dix-huit heures durant sous les obus, comme à la Bérésina ¹.

Il y avait une singulière ironie à appeler les secteurs gardés par les territoriaux des *secteurs passifs* : s'ils étaient passifs, ils n'en étaient pas plus tranquilles pour cela, et cet ordre général de félicitations, octroyé, en mars 1917, au 88^e Territorial, met parfaitement les choses au point : « Je n'oublie pas, s'exprime le général, les territoriaux des 88^e et 134^e régiments qui ont assuré la garde d'un *secteur passif*, mais violemment marmité. »

breux bombardements d'une violence inouïe sur sa position défensive et a montré un calme et une résistance magnifiques; a eu 10 % de son effectif hors de combat. »

1. Déjà, en 1916, le général Guillaumat avait cité le 86^e Territorial en ces termes : « Régiment de haute valeur ayant subi de lourdes pertes, sans que son moral très élevé en ait le *moindrement été atteint*. » En août 1917, dans les Flandres, au cours d'une visite, le général Anthoine, commandant la 1^{re} Armée, accorde spontanément au 86^e, 50 croix de guerre, en récompense des services rendus.

Il serait injuste de ne pas associer dans la même gloire le 286^e Territorial. Il était formé ainsi : son premier bataillon, du dépôt du 86^e Territorial, à Concarneau; son second, de gars de la Loire-Inférieure, à Nantes; son troisième, de Vendéens, à la Roche-sur-Yon. Quel meilleur alliage combiner ?

Au moment de l'armistice, le 84^e Territorial, qui tenait les tranchées en Alsace, est parmi les troupes qui font leur entrée solennelle dans Strasbourg reconquis.

Ils n'étaient pas seulement violemment marmités, ces secteurs, ils étaient aussi, parfois, directement attaqués ; il fallait les défendre. De même que pour les soldats de l'Active, il serait facile de conter d'innombrables exploits des soldats de la Territoriale ; bornons-nous à quelques-uns. Ce sont les sous-lieutenants Le Clech et Le Petit, du 88^e qui, blessés grièvement, refusent d'être évacués. C'est le soldat Le Gallo, du même régiment, qui, la main droite arrachée par un éclat d'obus, déclare simplement : « Je ne la regrette pas, c'est pour la France. » C'est le soldat Yves Granee, du 188^e, qui répond toujours : « Présent, » lorsqu'on demande un volontaire pour les plus dangereuses missions ; il aime le danger comme les marins de nos côtes aiment l'Océan en fureur. Du même régiment, c'est le soldat Louis Grollier qui, les deux jambes fracassées, demeure toute la nuit sans se plaindre, disant : « Enlevez d'abord mes camarades, ils sont plus blessés que moi ¹. »

Où, il serait profondément injuste de ne pas donner aujourd'hui dans l'histoire de la grande guerre à nos territoriaux la place fort belle qui leur est due : s'ils ne furent pas toujours au premier rang, ils surent très bien garder le second. Jeunes et vieux, tous nos soldats collaborèrent à l'œuvre de la Victoire. Il existait entre eux une même émulation de courage, de patriotisme, de bon esprit, de gaieté française. « Sur la route d'Haudromont, marque en son carnet de guerre un territorial, nous croisons le 18^e qui nous fait place, composé surtout de jeunes classes. Beaucoup sont imberbes et nous lancent d'amusants lazzi, entre autres, communément celui-ci : Je ne reconnais pas mon grand-père

1. Du même 188^e, citons encore le cas du lieutenant Ch. Percevault qui habitait l'Amérique depuis 13 ans quand éclata la guerre. Il tint à rentrer immédiatement et entraîna avec lui une vingtaine de ses compatriotes émigrés. Il fut un bel officier par son « mépris absolu du danger. »

dans le tas. — Des loustics de chez nous leur ripostent : Depuis quand n'avez-vous plus de biberon, retournez à vos mères ¹. »

Hélas ! beaucoup ne retourneront jamais à leurs mères : ils dorment dans les ravins ou sur les sommets d'Alsace, dans les plaines de Champagne et d'Artois ; ils dorment, ayant à leurs côtés des anciens, de ceux qu'ils nommaient leurs grands-pères. Leur mère commune, la terre de la Patrie, les voulut jalousement dans son sein, tous indifféremment.

CONCLUSION

Les historiens se partagent en deux grandes écoles : ceux qui, avec Bossuet, se faisant des lois de l'univers une conception métaphysique, voient dans la succession des faits l'exécution d'un plan divin ; — l'homme s'agit et Dieu le mène ; — et ceux qui considèrent que l'homme est par ses qualités, ses efforts, son génie, le principal artisan des grands événements qui se déroulent sur la surface du monde. Au lieu d'opposer ces deux théories, il convient de les unir : Aide-toi, le ciel t'aidera. — Une nouvelle école va-t-elle naître ? On a affirmé que, dans la dernière guerre, le Hasard a mené les hommes et les choses, que c'est à lui surtout que nous devons le salut : les généraux, sauf quelques-uns, n'auraient à peu près rien compris à la guerre spéciale que nous imposait la continuité du front ; mais, heureusement, une inlassable bonne fortune se serait évertuée à les combler de ses largesses.

L'intervention du hasard n'est niable dans aucune guerre, mais les plus grands généraux, ceux qui ont obtenu les plus déci-

1. Carnet d'Etienne Giraud, du Landreau (Loire-Inférieure.)

sifs succès sont justement ceux qui ont le mieux su se servir de ce dieu bienveillant. Il est difficile d'accepter que la situation si critique des premières semaines se soit rétablie automatiquement, que le machinisme compliqué de la gigantesque bataille de la Marne ait joué aussi harmonieusement, sans la direction attentive d'un mécanicien prestigieux ; que, à chaque fois que le flot allemand creva la digue française, celle-ci se soit immédiatement reconstituée de blocs et de morceaux, sans la science d'architectes hardis autant qu'éclairés ; qu'enfin le martellement affolant pour l'adversaire de la campagne libératrice, à l'automne 1918, n'ait pas été calculé par une pensée soucieuse et réfléchie. Un fait domine les autres, notre préparation médiocre : une mobilisation mal orientée, des places insuffisamment pourvues d'hommes et de matériel, le manque de grosse artillerie et de mitrailleuses, l'incompréhension du rôle véritable de l'aviation ; l'insuffisance des uniformes et de l'armement, ce qui fit que, plusieurs mois après l'ouverture des hostilités, on voyait encore avec stupéfaction dans nos casernes, à Nantes par exemple, des appelés qu'on n'avait pu habiller.

Malgré ce vice initial flagrant, malgré des erreurs, des fautes commises, même depuis lors, au cours des hostilités, par les civils aussi bien que par les militaires, malgré l'envahissement de notre territoire, nous nous sommes redressés, nous avons forgé en pleine guerre le matériel que les Allemands avaient constitué dans le calme de la paix. Nous nous sommes adaptés à cette guerre où les adversaires ressemblaient aux deux chèvres de La Fontaine, arqués front à front, sur une étroite passerelle. Nous avons pu innover, a-t-on dit, pour sortir de cette situation ; les Allemands, eux, ont inventé les gaz asphyxiants et la guerre sous-marine contre les non belligérants. Bel honneur !

Si le génie est une aptitude à la patience, cela apparaît surtout dans cette guerre où il a fallu trouver les moyens de résister contre plus fort que soi, en attendant l'appoint des secours extérieurs. Ne pas mettre ces faits suffisamment en lumière, ce serait réduire le mérite des chefs et la gloire des hommes ; et, conséquence plus grave même, ce serait laisser croire que de lourdes responsabilités pèsent sur ces chefs, conducteurs des opérations, pour avoir sciemment négligé d'employer des méthodes plus efficaces qui auraient abrégé la guerre et diminué le nombre des morts.

Si l'on pouvait demander à tous ces morts de la grande guerre de se lever et de répondre à l'appel, on reconnaîtrait dans cette évocation fantastique les provinces qui perdirent le plus d'enfants, celles à qui la France doit le plus. La Bretagne, le Poitou et l'Anjoune viendraient pas en dernier lieu exiger la reconnaissance nationale. Leurs fils ont fait sans compter leur devoir. Ils l'ont fait, mus par la conscience héréditaire ; race mystique et silencieuse, ils marchèrent à la mort sans effroi. Beaucoup partirent à la guerre avec la pensée qu'ils n'en reviendraient pas.

Au fond de tout peuple vraiment croyant flotte un vague fatalisme qui l'habitue à voir dans les événements de chaque jour le déroulement d'événements prévus de tout temps. A ses yeux, l'horizon où se meut son existence terrestre semble bien mesquin, par rapport aux champs illimités qui s'étendent au-delà ! Aussi, dans nos régiments bretons peu de refus d'obéissance, peu de désertions : la mort est si peu de chose : « Tôt ou tard, il faudra y passer ¹. »

1. Paroles du lieutenant Ch. M. ; voir plus haut, p. 314. Certains, surtout des Bretons de la Haute-Bretagne, aperçurent, plus

Il y avait encore comme ressort chez le Breton cette fierté native qui refuse de céder et qu'on nomme son entêtement. Le Breton n'entendait pas rester en arrière, quand il y avait de la gloire ou même simplement de l'honneur à être en avant. Lors

ou moins confusément, la guerre à travers une coloration singulière ; leur âme imaginative prête à chaque détail un aspect hallucinant et fantasmagorique. Tous ne purent exprimer ces sentiments, mais l'un d'entre eux, Jean Le Roy, de Quimper, tombé le 26 avril 1918, à 24 ans, l'un des poètes les mieux doués de la génération, reproduisit sous une forme romantique cette vision toute bretonne des formes actuelles de la guerre ; par exemple, dans sa poésie *Le Cavalier de Frise*.

C'est celui qui, les soirs de bise,
Par les prairies intermédiaires,
Génié échevelé, au regard sans lumière,
Chevauche les chevaux de frise.

Ses pur-sang cabrés sur les morts,
Tout au long de la piste blême,
Attendent son ordre suprême,
Entre Pêterhouse et Nieuport...

Que sont belles tes écuries
De Lore et Ablain en Artois !
J'ai vu bondir cent palefrois
Devant le bois de la Folle.

Pâle écuyer, trouble vision,
Esprit grinçant du barbelé,
Ton coursier agile a frôlé
Les courants de haute tension.

Une sentinelle endormie
Entend l'archange de laiton
Traverser à callfourchon
Son rêve de paix et de vie...

Prince, au dernier des soirs de garde,
Brisant le mors et l'étrier,
Jusqu'au paradis des guerriers,
Tu bondiras sous l'œil du dieu qui nous regarde.

Et tu te perdras dans l'éther
Pavoisé de gloire électrique,
Caracolant le Haut Portique
Des soldats bleus qui firent guerre !

d'une bataille autour de Reims, le 85^e Territorial de Quimper, qui venait d'être vacciné, aurait pu se dispenser de prendre part au combat ; on demanda des volontaires : le 85^e marcha tout entier¹. Voilà le Breton, ce ne fut pas une élite, ce ne furent pas des éléments sélectionnés qui, dans les graves circonstances, allèrent où le Devoir et la Mort leur faisaient signe d'aller, ce fut la masse profonde elle-même, ce fut l'ensemble total.

Et pour obéir à ces grandes voix tragiques, pour être aux lieux terribles où elles lui donnaient rendez-vous, certains même essayèrent d'enlever à leur corps la possibilité d'une défaillance. Le caporal Le Floch habitait le Canada. La guerre éclate ; il laisse femme et enfants et accourt se battre. Incorporé au 62^e d'Infanterie, il recevra, le 10 octobre 1915, la Médaille militaire, avec une citation singulièrement significative. Elle rapporte, cette citation, que plus d'un mois, trois et quatre fois par jour, Le Floch monta au sommet d'un arbre observer les mouvements de l'ennemi. Les feuilles tombent, l'arbre se décharne sous la grêle d'acier ; Le Floch « continue, avec le plus grand sang-froid, sa mission périlleuse... Repéré par l'ennemi, il méprise les balles qui lui sont destinées. » Redoutant d'être blessé et de tomber, donc de ne plus pouvoir reparaitre à ce poste de confiance, il demande d'être attaché à l'arbre. — Les Allemands lièrent parfois leurs soldats aux canons, aux mitrailleuses, mais par crainte d'une défaillance morale ; Le Floch craignait une défaillance physique.

Ce qui plus fort que toutes les chaînes maintient aussi l'âme du Breton dans les plus hautes sphères du courage et du dévouement, c'est le sentiment même du Devoir, inculqué dès l'enfance. Qu'on lise l'histoire édifiante de Jean-Coréentin Carré, dit « le

1. Récit du C^e A. Burgelin, du 86^e Territorial.

petit poilu du Faouet ! » Nouveau Bara, à 15 ans et trois mois, il s'engage au 410^e d'Infanterie, sous le nom d'Auguste Duthoy, réfugié des Ardennes. Caporal, puis sergent et décoré, à seize ans, adjudant, à dix-sept, il émerveille son entourage par sa bravoure. Pourtant, cela lui paraît terne et incomplet, il passe dans l'aviation. Le 18 mars 1918, attaqué par trois avions ennemis, il préfère la mort à la fuite : il a dix-huit ans et deux mois. Quelques jours avant l'ultime sacrifice, le jeune héros déclarait que « la chose principale à observer dans la vie était le Devoir ¹. »

De tels enfants — de tels hommes — maintiennent à la race bretonne sa réputation de vaillance irréductible ; ils lui valurent les plus magnifiques certificats. « J'ai vu, depuis mon départ du 318^e, écrivait le colonel Mondange, bien des soldats et de toutes les régions. Je n'en ai jamais rencontré de meilleurs que mes soldats bretons. » Voici ce que pense d'eux un chef bien plus éminent encore, le général de Castelnau : « Il ne faut pas voir, pour les bien juger, les Bretons dans une revue ou sur une esplanade ; de taille généralement petite, de tenue passable, mal rasés, ils ne paient point de mine. Mais à la bataille, c'est autre chose ; on ne peut admirer plus d'énergie, plus de stoïcisme dans la souffrance, plus de résolution devant la mort ². »

1. Voici la phrase exacte : « C'est sur les bancs de l'école publique que j'ai appris la chose principale à observer dans la vie : le Devoir. » Extrait d'un *Discours* de M. Rio, sous-secrétaire d'Etat. Carré, fils d'un journalier du Faouet, était commis à la Perception du même lieu.

2. Propos entendus de la bouche du général de Castelnau, à la Préfecture de la Loire-Inférieure. Un autre chef nous parla dans le même sens et ajouta : « On sait les ravages que cause l'alcool dans de trop nombreux villages de la Basse-Bretagne. Eh bien ! le sentiment du Devoir fut tel que ce vice, à la guerre, n'apparut pas plus fréquent dans les régiments bretons que dans ceux des autres contrées.

Nos régiments reçurent même un baptême plus probant, si l'on considère la nationalité du parrain. Après la prise de Vaux par les Allemands, la *Gazette du Rhin et de Westphalie*, afin de mettre en relief le courage des guerriers germaniques, déclara que le Commandement français avait eu soin de leur opposer des régiments bretons, *les meilleurs de France*.

Ces pages rapides consacrées à l'histoire de nos soldats n'ont pas la prétention d'être plus éloquentes que la louange de l'ennemi qu'ils ont battu. Les régiments bretons furent les meilleurs de France, au dire des Allemands ; mais on ne saurait l'oublier, dans ce XI^e Corps breton, figurent également tous les régiments de la Vendée.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

LES ENFANTS DU PAYS NANTAIS¹

Abharetz, 36, 137, 149, 213. — Aigrefeuille, 4, 211. — Advenard (Louis), 211. — Aisne (rivière), 113. — Albert (Emile), 104. — Alix (Louis), 117. — Allais (Joseph), 137. — Allaire (Arthur), 256. — Allegret (serg.), 103. — Alliot (Constant), 308. — Allo (Jean), 279. — Alsace et Lorraine, 15, 16, 46, 83, 295, 305. — Ameillon (Pierre), 138. — Amiaud (Eugène), 137. — Amiral-Gentiaume (navire), 280. — Ancenis, *collège*, 207, 302; *divers*, 4, 89, 113, 138, 144, 194, 203, 378. — Andoyer (lieutenant), 169. — André (Louis), 103. — Anetz, 116, 194. — Angers, *collège*, 158. — Angleterre, *nombre de morts*, 6; *Daily Mail*, 225; *divers*, 16, 17. — Angot, 279. — Anthoine (Franc.) (général), 383. — Aoustin (Henri), 212. — Aoustin (Victor), 213. — Argonne, 46, 186. — Ariane (sous-marin), 257. — Arnaud (Gustave), 137. — Arnaud (Louis), 212. — Arnaud (Marcel), 278. — Arnaud (Simon), 276. — Armand (abbé), 212. — Arras (P.d.C.), 37. — Arthon, 137. — Assas (chevalier d'), 265. — Assérac, 189. — Athos (navire), 278. — Attelé (Jules), 116. — Aube (navire), 279. — Aubin (Emile), 326. — Aubin (André), 105. — Aubry (Félix), 116. — Audierne (Finistère), 262, 264. — Audouin (Raymond), 174. — Audrain (Julien), 112. — Audrain (Jean), 146. — Audrain (Joseph), 104. — Auffray (Marie-Alexandre), 389. — Augerie (Fernand), 189, 190. — Avessac, 137, 381. — Azemmour (navire), 279.

Babin (Jean-Marie), 36, 44, 48, 55, 73, 129, 134. — Babin (François), 149. — Babin (prof. au Conserv. de N.), 74. — Babin-Chevaye (J.-B.), 205. — Babin-Chevaye, 294. — Bachelier (Alc.), 65, 115, 202, 304. — Bachelier (sous-lieut.), 107. — Bahaud (Henri), 100. — Bahaud (Jean), 117. — Bahaud (Louis), 101. — Bainvel (Henri), 209. — Barat (François), 194. — Barbechat, 7, 105, 137. — Barbin (Auguste), 113. — Barbin (Fr.), 212. — Barclly (Eugène), 117. — Barenhoff, 152. — Barbelivien (Alphonse), 137. — Barré (Baptiste), 330. — Barreau (Albert), 280. — Barreau (Edouard), 113. — Barrés (Maurice), 44, 56, 198. — Barreau (François), 104. — Barthe (Marcel), 102. — Batard (François), 145. — Bâtard (Georges), 320. — Batard (sous-lieut.), 203. — Battin (Robert), 189. — Batz, 53, 108, 116. — Baudry (Adrien), 249. — Baule (La), 260, 339. —

¹. Les noms propres d'hommes et de navires sont suivis d'un prénom ou d'une indication appropriée. Les noms de lieux situés hors de la L.-I. portent la mention de leur département. Seuls, les noms des localités de la L.-I. ne sont accompagnés d'aucune mention.

(Etienne), Claret (Joseph), 356. — Clausewitz (All.), 34. — Clément (Julien), 289. — Clément (Pierre), 287. — Clemenceau (Georges), 381. — Clisson, 4, 46, 144, 289. — Cochard (lieutenant), 151. — Coiffard (Michel), 232-237. — Coiffé, 45. — Coiffet (J.-B.), 136. — Coigny (Aisne), 388. — Colbert (navire), 278. — Colincamps (Somme), 82. — Compagnie des Bateaux à vapeur du Nord, 256. — Compagnie des Messageries Maritimes, 256, 257. — Compagnie Transatlantique, 243, 256, 269, 277. — Condemine (lieutenant), 234. — Conquereuil, 369. — Constant (Alex.), 200. — Coquebert de Neuville (Yves), 168. — Corcieux (Alsace), 299. — Cordemais, 144. — Cormier (Eugène), 175. — Cornée (Hippolyte), 187. — Cornulier-Lucinière (Alfred de), 247. — Cornulier-Lucinière (René de), 154. — Cornulier-Lucinière (général de), 382. — Cornulier-Lucinière (Mme de), 30. — Corsion (Alexandre), 46. — Cossé (Géatin), 26, 146. — Cossé (Jean), 26. — Cossé (Marcel), 26, 56, 150. — Cossin (Louis), 138. — Cote 1.050, 66. — Côtes-du-Nord, 261. — Cottrel (Pierre), 188. — Couëron, 117, 213, 381. — Cousespel du Mesnil (Georges), 64, 154, 156. — Couffé, 105, 127, 149, 165. — Couffin (Pierre), 113. — Couillaud (François), 106, 107. — Couillaud (Pierre), 68, 106, 107. — Goulon (Auguste), 117. — Couronné (André), 72, 109. — Couronné (Henri), 82. — Couronné (Louis), 72, 73. — Courroucé (Alphonse), 86. — Courtois (Victor), 176. — Coutancour (Marne), 344. — Coutant (sold.), 288. — Couvé (Georges), 279. — Créant (cons. gén.), 5. — Crefeld (camp de prisonniers), 346. — Cremer (pasteur), 59. — Criaud (Henry), 196. — Creston (Gaston), 104. — Croisic (Le) 5, 21, 194, 212, 252, 259, 280. — Croix-Rouge, 126, 323, 363. — Cruaud (Louis), 116. — Cuisiat (Hyacinthe), 264. — Cussonneau (Auguste), 28. — Cussonneau (Mathurin), 28, 55, 66, 76.

D... E.... (doct. de Nantes), 149. — Daguin (Michel), 212. — Dalbiez (loi), 74. — Dallet (François) (lieut.), 91, 109, 385. — Dampierre (de), 219. — Danemark, 33. — Dano (Paul), 243. — Dardanelles, 93, 252, 254. — Darmstadt (camp de prisonniers), 330. — David (père), David (Pierre), David (Louis), 132. — David (Henri), 117. — David (J.) (adjud.), 195. — David (Pierre), 69. — David (soldat), 390. — Dauce (Pierre), 171. — Déhais (Hip.), 117. — Dejoie (Mme), 10. — Degoutte (général), 193. — Déhais (Hip.), 117. — Dejoie (Pierre), 117. — Delahaye (cons. gén.), 4. — Delaroche-Vernet (cons. gén.), 5. — Delaunay (lieut.-col.), 378. — Deligny (Henri) (général), 333. — Demeschau (Emmanuel), 58, 72, 84. — Deniard (Phil.), 117. — Denis (Joseph), 137. — Denys (Adolphe), 117. — Dequilbec (Léo.), 41, 70. — Derval, 19. — Desgrées du Lou (colonel), 177, 178. — Desgrées du Lou (Pierre) (capitaine), 178. — Desjars (Frédéric) (doct.), 206. — Desmars (Jean), 137. — Despréaux (Gabriel), 50. — Destouches (Jean), 146, 151. — Destrem (lieut. de vaiss.), 262. — Detaille (peintre), 373. — Derval, 5. — Deulin (aviateur), 230. — Devorsine (Henri), Devorsine (Ernest), Devorsine (Edmond), Devorsine Léon, 145. — Dinan, *collège*, 153 *divers*, 276. — Dion (marq. de) (député), 4. — Dixmude, 149, 206, 245, 247, 341. — Donges, 113, 137, 212, 237. — Donnio (Alexandre), 279. — Doris (Eugène), 278. — Dortel (Alcime) (cons. gén.), 4. — Douaud (André), 105. — Douaumont (Meuse), 173, 200, 326. — Dourneau (lieut.), 289. — Dozol (Lucien), 103. — Drefféac, 102, 319. — Dresden (corsaire all.), 255. — Dresnay (Renau du), 318. — Dronet (Charles), 117. — Dubin (Henri), 213. — Dubochet (Louis) (cons. gén.), 4. — Dubois de la Patellière (Amédée) ; Dubois de la Patellière (Félix), 75. — Dubois de la Patellière (Louis), 75, 144. — Ducamp

(Pierre), 57. — Duchesne, 330. — Dudal (Pierre), 212. — Dugast (Lucien), 201. — Dugast (Charles), 194. — Duguy (Henri), 44, 139. — Duguy (Jean), 113. — Dujardin (Pierre) et (Marcel), 214. — Dulmen (camp de prisonniers), 331. — Dunkerque (Nord), 276. — Dupas (serg.-maj.), 138. — Dupé (Joseph), 47, 152. — Dupérier (Henri), 206. — Dupin (Ernest), 206. — Dupont (Michel), 205. — Dupradeau (Raymond), 277. — Duquesne (navire), 272. — Durand (E.) (serg.-maj.), 63. — Durand (J.-B.), 194. — Durand-Gassel (colonel), 9. — Durand-Gassel (Albert), (Hippolyte), (Emmanuel), (Samuel) et (Paul), 352, 353. — Dusseldorf (camp de prisonniers), 331. — Dutertre (Louis), 117. — Dutertre de la Coudre (Auguste), 219. — Duvel (Georges), 146. — Duverger (René), 205.

Ecole Centrale, 167, 169. — Ecole de Fontainebleau, 51. — Ecole Polytechnique, 252. — Ecole de Saint-Cyr, 161, 170, 219. — Ecole Supérieure de la Marine, 252. — Ehrlich (Jacques), 233. — Ellies (Charles), 108. — Eluère (Alfred), 177. — Emdem (navire all.), 255. — Emeriaud (Auguste), 82, 299. — Emeriaud (Donatien), 299. — Emeriaud (Calixte), 150. — Entrevaux (Basses-Alpes), 252. — Epargès (Les) (Meuse), 67, 291. — Epron (Emile), 213. — Erault (Henri), 138. — Erbray, 113. — Ernaldy (capitaine), 75. — Escoublac, 117, 194, 199. — Estrées (Somme), 389. — Etats-Unis, *nombre de morts*, 6; *divers*, 385. — Elhe (Belg.), 313. — Etendard (navire), 265. — Etourneau (Louis), 118, 119. — Eveillard (Léon), 138. — Evin (Jules), 25. — Evin (Francis), 213. — Evrad (Pierre), 213.

Fay (lieut. de vaiss.), 249, 353. — Fay (Somme), 128. — Fay-de-Bretagne, 65, 117. — Fagault (Emm.), 207. — Favereau (Ferd.), 278. — Ferrand (Maximin), 114, 115. — Fercé, 117. — Ferré (Alphonse), 194. — Ferronnays (marq. de la) (député), 3, 4, 167. — Fère-Champenoise (Marne), 290, 293. — Fériot (Julien), 104. — Féval (Paul) (romancier), 47. — Féval (abbé J.), 47. — Fez (Maroc), 353. — Finistère, 156. — Fleuret (Joseph), 112. — Fleuriot de Langie (Ivan), 160. — Fleury (Emile), 101, 102. — Fleury (Georges) (capit.), 29, 172. — Florance (Jean-Marie), 101, 102. — Foch (maréchal), 376, 383. — Fockede, 353. — Follut (Eugène), Follut (Louis), 83. — Fonteneau (Alexandre), 101, 102. — Fordonian (navire), 279. — Forest (Francis), 138. — Forestier (Pauline), 381. — Fortineau (Alphonse), 183. — Foucher (Joseph), 117. — Foucher (Julien), 279. — Foucher (Gustave), 117. — Fouque (Marcel), 278. — Foulfoin (Joseph), 111. — Foulonneau (Armand), 73, 79. — Foulonneau (Charles), 369. — Fourage (Louis), 102. — Fournier de Pellan (lieut.), 167. — France, *nombre de morts*, 6. — Francfort (traité), 376. — François Saint-Maur (Charles), 8, 224. — Frappier (Léon), 36. — Friedrichfeld (camp de prisonniers), 329, 332, 346. — Frioux (Charles), 318. — Fromentine, 260. — Frossay, 64, 104, 117, 136, 137, 144, 184, 223, 318. — Frotté (Adrien), 194.

Gaigneur (Gaston), 100. — Gaillard (Augustin), 273. — Gallais (Amédée), 35. — Galles (prince de), 163. — Gallia (navire), 256. — Galliéni (général), 185. — Galot (cons. gén.), 5. — Galpin (Pierre), 139. — Ganuau (cons. gén.), 3, 5, 25. — Garciau (François), 37. — Gard (Le) (navire), 269, 278, 280. — Gardy (Alexandre), 59. — Garnier (Francis), 55. — Garret (Charles), 49. — Garros (aviateur), 225, 229. — Gattepail (Joseph), 279. — Gaucher (Jean), 290. — Gaulois (navire), 253, 256. — Gautier (Michel), 127. — Gauthier (Eugène),

117. — Gâvre (Le), 194. — Geffriaud (Félix), 291. — Général-de-Sonis (navire), 268. — Geogelin (Pablo), 355. — Gérard (Constant), 213. — Gergaud (Jean), 137. — Germaine (navire), 280. — Gétigné, 102, 219. — Gicquiaud (Jean), 103. — Giessen (camp de prisonniers), 323. — Gillet (sous-lieut.), 238. — Ginoux-Deferron (Cte) (député), 5. — Giraud (Etienne), 69. — Giraud (Jean-Marie), 43, 63, 71, 116, 200. — Giraudet (Clovis), 138. — Giraudet (Eugène), 50, 53, 64, 299. — Giraud-Mangin (Marcel), 11, 185. — Girault (Marcel), 50. — Givry (n. de lieu), 374. — Glotain (Hervé), 341. — Gobigo (André), 191. — Gobin (Paul), 138. — Geben (navire all.), 255. — Goldie (famille), 146. — Gomery (n. de lieu), 127. — Gommelin (Franc.), 273. — Gontier (Aug.), 273. — Gorges, 100, 117, 212, 276, 360. — Gorlin (caporal), 67. — Gouin (Jacques), 219. — Gouin (Maurice), 338. — Goulaine (de) (cons. gén.), 3, 4. — Goulaine (Basse-), 102. — Goulaine (Haute-), 131. — Goulard (Benjamin), 103. — Coupé (Jean) et (Julien), 23. — Gouraud (Mgr), 149. — Gouraud (général), 43, 158, 190, 343. — Gournil (Etienne), 117. — Goureau (Félix) (général), 332. — Gourko (Mme la générale), 205. — Gourmaud (Ernest), 323. — Gousset (Edmond), 27, 29, 93. — Gouthière (André), 146. — Gouthière (René), 51. — Gouvello (Gilles de), Yves de) et (Henri de), 167. — Grand-Auverné, 116, 211. — Grandchamp, 102, 113, 171. — Gralpois (Joseph), 79, 143. — Granier (Albert), 20. — Greif (René), 313. — Grégoire (Calixte), 279. — Grélard (Maurice) (mar. des logis), 101, 102. — Grenier (timonier), 270. — Grimaud (Clément), Grimaud (Athanasie), 23, 77, 186, 286. — Grimaud (Charles), 56. — Grippay (François), 211. — Grisillon (Joseph), 175. — Grivaud (Pierre), 102. — Groix (île), 260. — Grondin (Joseph), 267. — Grosseau (Albert), 213. — Grouel (Pierre), 331. — Graud (Joseph), 136. — Guaisseau (navire all.), 255. — Guemené (Albert), 187. — Guéméné-Penfao, 5, 105, 138, 139. — Guenrouët, 197, 213, 373. — Guépin (Rodolphe), 254. — Guer (marq. de) (cons. gén.), 4. — Guérande, 5, 21, 23, 50, 78, 117, 137, 150, 176, 187, 207, 212, 213, 285, 379. — Guérin (cons. gén.), 5. — Guérin (Auguste), 323. — Guérin (Etienne), 56, 69, 132. — Guérin (Eugène), 117. — Guérin (Félix), 133. — Guérin (Joseph), 334. — Guérin (Henri), 112, 113. — Guérin (Louis), 293. — Guerneur (René du), 139. — Guerrier (Francis), 220. — Guéthary (navire), 279. — Guilbaud (Raymond), 105. — Guichet (Patrice), 137. — Guichaire (René), 106. — Guillard (Louis), 117. — Guillot (cons. gén.), 5. — Guillaumat (général), 333. — Guillaume (Urbain), 139. — Guillemard (sous-lieut.), 146. — Guillet de la Brosse (Alfred), (Julien), (Yves), (René), (Luc), (Hubert), (Gilbert) et (Pierre), 354. — Guillet (Georges), 29. — Guillet (Henri), 319. — Guillet (Joseph), 144. — Guillet (Marcel), 196, 373. — Guillemin (Raymond), 279. — Guillemot (J.), 77. — Guillochon (M. et Mme), 333. — Guillon (Cél.), 278. — Guillou (Emile), 113. — Guillou (sous-lieut.), 103. — Guillou (capitaine au long-cours), 277. — Guillouze, 147. — Guingamp (241*), 45. — Guist'haü (Gabriel), 332. — Guist'haü (Constant) (sous-lieut.), 145. — Guitard (Antoine), 271. — Guitton (Jean), 117. — Guyane (navire), 280. — Guynemer (aviateur), 230. — Guyon (Emile), 46, 65.

Hœckel (All.), 16. — Haland (François), 133. — Hallereau (J.-B.), 47. — Hamet (off. marine), 251. — Hamon (François), 137. — Happencourt (Aisne), 342. — Hardy (Jules), 68. — Hardy (René), 38. — Harembert (Maurice d'), 160. — Haudiomont (Meuse), 69. — Haute-Silésie, 312. — Hébuterne (P. d. C.), 55, 103, 174. — Hégron (Georges), 149. — Hème de Labotte (Maurice), 162. — Hémerly (Jean), 212. — Héon (capitaine), 144. — Herbignac,

5, 102, 207. — Héric, 46, 65, 66, 79, 83, 84, 104, 112, 117, 137, 146, 252. — Herledan (marin), 270. — Herriot (député), 366. — Hersart de la Villemarqué, 104. — Hersart de la Villemarqué (Georges), 162. — Hervé (Pierre), 194. — Hervo Georges, 212. — Hervouet (Alfred), 104. — Hervy (Arsène), 280. — Heurtin (Jean), 189. — Héry (Samuel), 113. — Héry (Georges) (capitaine), 171. — Heulot (Charles), 23, 115, 116. — Heurtaux (doct. chirurgien), Heurtaux (chef d'escadron d'artillerie), 229. — Heurtaux (capitaine aviateur), 229, 231. — Himalaya (navire), 257, 277. — Hognard (Alexandre), 136. — Homécourt (navire), 279. — Homer (navire angl.), 268. — Honoré (François) et (Joseph), 73. — Horhan (Louis), 149. — Houdard (lieut.), 161. — Hourst (mission), 250. — Hubert (général), 143, 244. — Hubert (Eugène), 114. — Hubert (Gabriel), 100. — Hubert (Xavier) (général), 333. — Huchet (Ernest), 237. — Huet (Raymond) et (Henri), 64, 90, 297. — Hugonet (de St.-N.), 132. — Hugonet (Louis), 23. — Hugues (matelot), 272. — Hugo (Victor), 273. — Huguet (Eugène), 194. — Huguet (Maurice), 83. — Hupin (Marcel), 139. — Hupin (Paul), 112. — Husson (H.), (aumônier), 131. — Hyacinthe-Yvonne (barque), 263.

Ibis (chalutier), 277. — Ile-d'Yeu, 260, 268. — Illiaquer (cap. de navire), 272. — Indre (Basse-), 233, 332. — Indret, 171. — Indret (Etablissements), 334. — Inflexible (vais. angl.), 253. — Inguigniel (Morbihan), 299. — Irresistible (vais. angl.), 253. — Isère (navire), 279, 280. — Issé, 187. — Italie, nombre de morts, 6; déclaration de guerre, 71; divers, 13. — Izacard (Jean) (matelot), 271.

Jacques (Henry), 40. — Jagot (Edmond), 93, 109, 296. — Jamin (Auguste), 130. — Jamin (Léon) (prés. du Cons. gén.), 11. — Jantet (René), 110. — Jarrot (Mme), 359. — Jaumouillé (René), 331. — Jaurès (assassinat), 18. — Jean (navire), 255. — Jeanne-et-Geneviève (navire), 258. — Jeanneau (serg.), 102. — Joannis (Jean de), 73. — Joannis (Yves de), 20, 73, 237. — Joachaud du Plessis (Bertrand), 63, 164. — Joffre (général), 37, 70, 99, 130, 149. — Joguet (Julien), 133. — Jollan de Clerville (prés. du Cons. gén.), 5. — Jollan de Clerville (Patrice), (Alain) et (Louis), 150, 151. — Jolie-Brise (barque), 262. — Jonchère (Joseph), 104, 136. — Josnin (Ambroise), 303. — Jost (Léon), 73, 115. — Jouanny (inspecteur primaire), 80. — Joubert (Pierre), 133. — Jouis-sur-Erdre, 189, 193. — Jouet (quart.-maître), 261. — Jourdain (serg.-maj.) et Jourdain (père), 124. — Jourde (Louis), 100. — Journal (Clair), 104. — Jousset (Emile), 116. — Judic (Armand), 137. — Judic (Eugène), 114. — Juigné (marq. de) (député), 5. — Juigné, 102, 117. — Jules-Hauzeur (navire), 279. — Juliot (lieut.), 171. — Jusseau (Joseph), 54. — Juton (Pierre), 194.

Karmala (vap. angl.), 276. — Kersabiec (Mme de), 146. — Kervadec (Charles), (Paul), (Edouard), (Yves), (André) et (Ferdinand), 353. — Kervadec (Yves), 219. — Kirscheleger (Charles), 353. — Kléber (navire), 257. — Kord (rabbin), (André) et (Henri), 27. — Kronprinz-Wilhem (corsaire all.), 255.

L... (Mme) (de Vallet), 355. — Ladmiraül (Paul), 75. — Laënnec (Jean), 146. — Laffargue (lieut. de vaiss.), 258. — Laheu de Bissin (Lucien), 134. — Lalande (Joseph), 114. — Lallié (secr. du Cons. gén.), 11. — Lamballais

(François), 213. — Lambzat (Christian), 146. — Lambot (Adolphe), 194. — Lambourg (Pierre), 136. — Landais (abbé), 65, 114, 115, 202, 304. — Landreau (Fin), 262. — Landreau (Aug.), 213. — Landreau (Lc). *Echo du Landreau*: 28, 66, 68, 108, 116, 129, 132, 134, 200; *divers, comme ci-dessus*, et 36, 43, 44, 55, 56, 63, 68, 69, 71, 73, 76, 137, 192, 335. — Landrichamps (Ard.), 339. — Landron (Raphaël), 144, 203. — Langlais (Pierre), 79. — Langlois (Xavier), 245. — Raphaël), 144, 203. — Langlais (Pierre), 79. — Langlois (Xavier), 245. — Lanoë (Albert), 145. — Lanoë (Julien) (cons. gén.), 4. — Lareinty-Tolozan (Honoré de), 316. — Larivière (Marie-Aug.), 230. — Lasnier de Loisellerie (René), 184. — Lassigny, 374. — La-Rochejacquin (navire), 279. — La Touche (Gaston), 151. — Lauffée (La Meuse), 57. — Launay (André), 187. — Laurent (Armand), 27, 71. — Lavenne de la Montoise (Marcel de), 353. — Lebeaupin (François), 278. — Le Belzic (Jean), 194. — Lebert (lieut.), 173, 177. — Le Berre (Maurice), 59. — Le Beschu de Champsavin (Louis), 168. — Lebesgue (Maurice), 171. — Lebesque (lieut.), 174. — Le Bras (Emile), 194. — Lebreton (Joseph), 213. — Lechrin (Armand), 183. — Le Calonne (Pierre), 137. — Le Cars (Pierre), 104. — Lechat (Baptiste), 334. — Leclerc (Marc), 25. — Leclesve (Aristide), 94. — Lecloze-Trémoal (capit. de), 156. — Lecoq (Jean), 149. — Lecoq (caporal), 115. — Le Cour-Grandmaison (Adolphe), 222-224. — Le Cour-Grandmaison (Charles) (sénéateur de la L.-Inf.), 222, 224. — Le Cour-Grandmaison (cons. gén.), 5. — Le Cour-Grandmaison (Henri) (sénéateur de la L.-Inf.), 222, 224. — Le Cour-Grandmaison (Didier), 3, 222, 224. — Leduc (Al.), 203. — Lefeuvre (André), 135, 144. — Lefeuvre (Henri), 170. — Lefort (Pierre), 66, 188. — Le Ferrand, 261. — Legal (François), 339. — Legal (Maurice), 230. — Le Gall (quart.-maître), 252. — Le Garrec (Pierre), 279. — Legé, 4, 302, 328. — Legendre (Antoine), 301. — Le Goff (René), 59. — Le Goffic (Charles), 48, 227, 245, 248. — Legout (Henri), 22. — Le Gouvello de la Porte (Henri) (lieut.), 102. — Legrand (Gabriel), 343. — Le Gualès de Mézaubran (Cte) (cons. gén.), 4. — Leguay (Jean), 104. — Lehuédé (Gaston), 149. — Lehuédé (Pierre), 116, 271. — Leicester Régiment, 163. — Lelièvre (Henri), 277. — Lelièvre (Michel), 280. — Le Lièvre de la Touche (Henri), 169. — Lenoir (aviateur), 228. — Lelord (cons. gén.), 5. — Lelore (sous-lieut.), 102. — Leloup (Aristide), 376. — Le Mans, 383. — Lemarié (Joseph), 112, 113. — Le Masne (Henri), 243. — Le Mauf (Jean), 117. — Le Merdy (Jacques), 276. — Le Méro (Joseph), 85. — Lemerle (Ch.), 278. — Lemerle (Gabriel), 206. — Lemoine (Henri), 206. — Lemordant (Jean-Julien), 384. — Lenail (Maur.), 278. — Le Neil (Paul), 207. — Léon-Durand (prix), 354. — Léon-Gambetta (navire), 251, 253. — Léon (Henri), 112, 113, 172. — Léopold-Dor (navire), 277. — Le Pichon (Mathurin), 239. — Le Poullain (Jean), 279. — Lepêtre (Charles), 144. — Leprime (sous-lieut.), 144. — Léquyer (Joseph), 205. — Léray (Victor), 137. — Lerbet (Joseph), 117. — Le Rond (général), 312. — Le Roux (Joseph), 213. — Leroux (Maurice), 207. — Leroux (Prosper) (cons. gén.), 5. — Le Roux (Joseph) (cons. gén.), 3, 5, 11. — Leroux (Alcide) (père), 131 : (Joseph) et Yves (fils), 65, 131, 172. — Leroy (Henry), 273. — Lesergent (Auguste), 68. — Lesimple (sous-lieut.), 102. — Lessart (Charles), 205. — Letertre (Marcel), 146. — Le Tilly (Benjamin), 189. — Le Tilly (René), 46. — Leusser (Ernest), 145. — Levesque (Abel), 103. — Levesque (Jean), 117. — Levesque (Pierre) (de Guérande), 213. — Levesque (Pierre) (de Vay), 213. — Levesque et Cie (armateurs), 269. — Levesque du Rostu (Jean-Baptiste), 353. — Levêque (Gaston), 144. — Lévy (colonel), 59. — Lévy (Prosper), 59. — Libaud (Paul), 136. — Libault de la

Chevasnerie (Marie-Charles), 244. — Ligné, 4, 88. — Ligny (de), 251. — Limburg (camp de prisonniers), 330. — Limouzinière (La), 35. — Lobel (pasteur all.), 35. — Loire-Inférieure (versement d'or), 366. — Loire (La) (navire), 278. — Loiret (Jacques), 151, 301. — Lompe, 43. — Loquet (Clair), 39. — Loquet (Marcel), 133. — Loquet (Pierre), 85. — Lordonné (Léon), 137. — Lorgeril (de), 250. — Loreau (adjudant), 101, 102. — Loroux-Bottreau (Le), 4, 54, 55. — Lorient (Morb.), 253, 259, 261, 269. — Lorme (Jacques de), 177. — Lorois (André) et (Edouard), 298, 305. — Louisiane (navire), 243. — Lourdes (Hautes-P.), 43. — Louvemont (Meuse), 354. — Loyer (Auguste), 187. — Lucas (Jean), 138. — Luneau (André), 205. — Luneau (Jean), (Joseph), (François), (Rogation) et (Pierre), 190. — Luneau (Mlle Marie), 360. — Lusanger, 104, 137. — Luynes (duc de), 163. — Luyrier (Louis), 219.

M., (Ch.), (de Châteaubriant), 314. — Mabit (Louis), 213. — Macé (Alexandre), 279. — Maccédoine, 94. — Macheceul, 4, 11, 138, 172, 207, 219, 333, 337. — Machefer (Roger), 205. — Madeline (de la), 317. — Madeline-II (navire), 278. — Madras (Indes) 255. — Mais (cons.gén.), 4. — Maggi (plaques), 18. — Mahé (Francis), 137. — Mahé (inst.), 64, 130. — Maignant (Julien), 171, 176. — Maillard (Louis), 117. — Maine-et-Loire, 165. — Mainguay (Amédée), 213. — Mainguay (Pierre), 137. — Maisdon, 103, 332. — Maisonneuve (André), 254. — Maisonneuve (de la Chapelle-sur-Erdre), 190. — Maissin, 58, 103, 113, 136, 338. — Mailly (camp de), 266. — Malcorle (chauffeur), 270. — Malherbe (Jean), 206. — Mallier (Jean), 103. — Malo-les-Bains, 248. — Malte (navire), 273. — Manevrol (Alexis), 225. — Manouba (navire), 264. — Marchais (Gustave), 137. — Marchand (général), 343. — Marathon (bataille de), 181, 214. — Marc-Frayssinet (navire), 280. — Marfée (combat de La), 286. — Marguerite (navire), 258. — Maridor (René), 115. — Marie-d'Avigneau (Roger), 102. — Marie-Jeanne (canon des Vendéens en 1793), 73. — Marie (Louis), 335. — Marion (Paul), 102. — Mariot (Joseph), 355. — Marne (bataille de la), 37, 99, 178, 185. — Marne (La) (Loire-Inf.), 104, 149, 183. — Marolles (colonel de), 286. — Marquise-de-Lubersac (navire), 278. — Marsellaise (La), 53, 73. — Martin (cons. gén.), 4. — Martin (Armand), 116. — Martin (Henri), 103. — Martin (Jean), 145. — Martin (J.), 326. — Martin (Maurice), 132. — Martin (Pierre), 213. — Mary (Benjamin), 193. — Massérac, 109. — Matécot (Ferd.), 278. — Maud'huy (de) (général), 137. — Maugéry (M.), 363. — Maumussou, 116. — Maupéou (Gilles d'Ableigis de) (commandant); Maupéou (Gilles de); Maupéou (Gaston de) (tous deux fils du précédent), 249. — Maurice (René), 133, 134. — Mauves, 177, 213. — Mazaré (Pierre-Georges) (lieut. de vais.), 265. — Mazan (Lucien) (voir Petit-Breton); Mazourie (lacs), 345. — Méan, 136. — Médie (navire), 278. — Mélot (Lucien), 192, 212. — Memel (camp de prisonniers), 346. — Ménard (François), 145. — Ménard (Jean), 105. — Ménard (Olivier), 278. — Ménager (Joseph), 117, 187. — Menandais (Pierre), 218. — Ménoret (Pierre), 105. — Mez (navire), 258. — Meignan (François), 137. — Mercy (Paul), 117. — Mériaux (Albert), 213. — Mérienne (capitaine), 144. — Mer Noire, 255. — Mésanger, 112, 117, 212. — Mesnard (Thomas-Louis), 209. — Mesquer, 103, 183. — Metz (Mos.), 376. — Meuse (navire), 279. — Meysonnave (J.) (lieutenant), 83. — Mézières, 139. — Mica (navire), 276. — Miché, 186. — Michaud (J.-B.), 239. — Miché (Marcel), 112. — Michel François, 212. — Michel (Joseph), 113. — Michel-et-René (navire), 258. — Millat

(Julien), 117. — Tertre de la Coudre (du), 11. — Tesson (François de), 185, 222. — Texas (navire), 278, 279. — Thiaumont (Meuse), 89, 173, 328. — Thibaudau (G.), 70. — Thiepval (Som.), 36. — Thoby (Dr), 206. — Thoinnet de la Turmelière (comte) (cons. gén.), 4. — Thouré, 47, 130, 152, 237, 359, 379. — Thubé (Amédée), 261. — Togo, 146. — Touvois, 113, 138, 190. — Tracy-le-Val, 43. — Travail (Jean), 277. — Treffieux, 220. — Trégavou (Côtes-du-Nord), 276. — Trelrières, 149. — Trignac, 103, 114, 115, 139, 144, 194, 212, 213. — Tromblon (Le) (navire), 250. — Tual (Pierre), 117. — Tudy (île), 259, 260. — Tulle, 352. — Turballe (La), 104, 254. — Turcs, 36. — Tusseau (Auguste), 113.

U-35 (sous-marin all.), 270. — Urcin (aspirant), 136.

Vachalde (lieut. de vais.), 259. — Vallée (Joseph), 83. — Vallet (Francis), 55. — Vallet, 4, 22, 23, 56, 57, 66, 75, 77, 78, 79, 81, 82, 85, 87, 105, 117, 119, 127, 138, 144, 186, 190, 191, 213, 286, 299, 327, 330, 355, 375, 383. — Van den Brouck (lieut.), 146. — Van den Brouck (capitaine de navire), 277. — Vannes (Morb.), 196. — Varades, 4, 137. — Vaucluse (navire), 279. — Vaux (fort), 168, 206. — Vay, 117, 213. — Vélasque, 86. — Vendée: Revue du Bas-Poitou, 289. — *Divers*: 382. — Vendée (navire), 277. — Venezuela, 38. — Venezuela (navire), 277. — Vengeur (Le) (navire), 250. — Verdun, 90, 107, 168, 169, 174, 194, 205. — Verger (Pierre), 343. — Vertou, 4, 138. — Vezin (Alexandre), 171. — Vezin (Pierre), 187. — Viau (Eugène), 212. — Viaux (François), 138. — Viaud (Joseph) (Vallet), 327. — Viaud (Joseph) (Rezé), 86, 170, 175. — Viaud (Joseph) (Nantes), 277. — Viaud (J.-M.), 103. — Viaud (Théophile), 112, 113. — Vié (Mlle Marie), 359. — Victorine-Hélène (barque), 263. — Vichon (Laurent), 264. — Vieilleveigne, 104, 137. — Vignard (Narcisse), 115. — Vignard (René), 205. — Vigneux, 104, 207. — Vigny (Alfred de), 42. — Vigouroux (Amédée), 280. — Ville-au-Bois (tranchée), 321. — Ville-de-la-Ciotat (navire), 280. — Ville-du-Havre (navire), 273. — Ville-de-Madrid (navire), 277. — Villepot, 46. — Villesboisnet (comte de la) (cons. gén.), 5. — Vince (Pierre), 279. — Vincennes (fort), 31. — Vincent-Jouon (Arl.) (cons. gén.), 4. — Violette (Théophile), 104. — Visonneau (François) ; Visonneau (Pierre), 113, 114. — Vivant (François), 54. — Vouziers (Ard.), 144. — Voyer (Dr), 207. — Vritz, 103. — Vue, 167.

W. (baron G. de), 355. — Wagner (Pierre), 117. — Wagner (Richard), 76. — Westphalie, 346. — Weverbegh (capitaine de corvette), 263. — Wiesbaden, (All.), 331. — Willemetz (Paris), 126. — Winnipeg (Canada), 163. — Wismes (de), voir Blocquel de Croix de Wismes.

Yarra (navire), 257. — Yser (Belg.), 365.

Zonnebeke (Belg.), 306.

ERRATA. — P. 74, la lettre : Il faisait un clair de lune... est anonyme, *Phare*, 10 janv. 1915, et non de L. de la Patellière. — Lire : p. 255, l. 24, Geisenau ; 301, l. 9, verrai ; 316, l. 11, rappelez-vous ; 363, l. 5, avaient.

LE XI^e CORPS D'ARMÉE

Corps d'Armée : III^e Corps, 477. — IV^e Corps, 415, 416. — VII^e Corps, 415, 416, 454. — IX^e Corps, 418, 419, 420, 422, 426, 432. — X^e Corps, 407, 408, 419, 430, 432. — XIV^e Corps, 449, 473, 509, 511. — XV^e Corps, 470. — XVI^e Corps, 449. — XVII^e Corps, 407, 409. — XVIII^e Corps, 431, 473. — XX^e Corps, 435, 449, 473, 488. — XXI^e Corps, 428, 478, 491, 492, 493, 509. — XXIX^e Corps, 478. — XXX^e Corps, 506. — XXXIII^e Corps, 443. — XXXVI^e Corps, 448.

Divisions : 1^{re} Division, 493. — 5^e Division, 505. — 6^e Division, 426. — 7^e Division, 460, 516. — 8^e Division, 458. — 9^e Division, 460. — 13^e Division, 491. — 17^e Division, 426. — 18^e Division, 426. — 21^e Division, 403, 404, 420, 421, 426, 435, 444, 445, 449, 450, 460, 470, 473, 477, 478, 488, 491, 492, 506, 508, 509, 511, 515, 516. — 22^e Division, 403, 404, 420, 421, 426, 449, 460, 470, 473, 477, 478, 483, 488, 490, 491, 506, 508, 509, 511, 515, 516. — 28^e Division, 460. — 30^e Division, 458. — 32^e Division, 459. — 33^e Division, 460. — 37^e Division, 460. — 38^e Division, 478. — 39^e Division, 491, 493. — 41^e Division, 505. — 42^e Division, 418, 419, 421, 422, 423, 425, 426, 437. — 52^e Division, 412, 418, 426. — 55^e Division, 484. — 60^e Division, 411, 414, 418, 426, 453. — 61^e Division, 403, 404, 416, 434, 445, 460, 468, 477, 488, 491, 493, 499, 506, 508, 509, 516. — 63^e Division, 460. — 66^e Division, 478. — 68^e Division, 459. — 74^e Division, 460, 488, 491, 492. — 87^e Division, 494. — 88^e Division, 403. — 125^e Division, 484. — 128^e Division, 458, 493, 505. — 131^e Division, 458, 492, 493. — 133^e Division, 460. — 151^e Division, 403, 449, 499, 505, 506. — 154^e Division, 516. — 157^e Division, 488, 491. — 169^e Division, 516. — 170^e Division, 492, 493. — Division Marocaine, 418, 419, 420, 422, 443, 448, 492, 493. — 5^e Division, 417. — 9^e Division, 418, 419, 430. — 2^e Division Américaine, 491. — 36^e Division Américaine, 516. — 50^e Division Britannique, 496.

Brigades : 42^e Brigade, 444. — 43^e Brigade, 414. — 53^e Brigade, 444. — 101^e Brigade, 444. — 302^e Brigade, 453. — 161^e Brigade territoriale, 488. — 173^e Brigade territoriale, 488.

Régiments d'Infanterie : 11^e R. I., 460. — 18^e R. I., 528. — 19^e R. I., 403, 404, 409, 419, 436, 463, 474, 476, 484, 496, 514. — 30^e R. I., 460. — 44^e R. I., 455. — 62^e R. I., 403, 405, 409, 414, 419, 436, 439, 451, 465, 474, 475, 485, 489, 513, 533. — 64^e R. I., 403, 405, 412, 433, 444, 445, 463, 472, 492, 493, 517. — 65^e R. I., 403, 405, 412, 433, 436, 443, 444, 445, 452, 463, 474, 477, 478, 494, 495, 518, 519. — 77^e R. I., 422, 423, 424, 425. — 93^e R. I., 403, 405, 408, 421,

mont-St-Quentin (Ard.), 411, 413. — Chauny (Aisne), 471, 484. — Chavigny (ferme de) (Aisne), 506. — Chavignon (plateau de) (Aisne), 497. — Chavonne (pont de) (Aisne), 491. — Chazette (lieut.), 514. — Cheguillaume (capit.), 526. — Chemin des Dames, 472, 487, 502, 508, 526. — Chevert (Comm. des grenadiers d'Alsace), 495. — Chivres (Aisne), 488, 492. — Cholet (M.-et-L.), 422, 425. — Clemenceau (Georges), 482, 483, 493. — Cloître (Ct.), 452. — Clouet (soldat), 513. — Ciry-Salsogne (Aisne), 491. — Coizard (Marne), 423. — Colombe (ferme) (Aisne), 488. — Commanges (Ct.), 433. — Compiègne (Oise), 484. — Concarneau (Fin.), 527. — Condé (Aisne), 491. — Couquil (soldat), 465. — Constantin (Roi de Grèce), 480. — Constantinople (Turquie), 447, 521. — Contremain (Aisne), 493. — Corey (Aisne), 493, 506. — Cornes (bois des) (Meuse), 458. — Cornulier-Lucinière (gén. de), 417. — Costebonnell (colonel), 405. — Cot (soldat), 518. — Côtes-du-Nord, 419. — Cote 304 (Meuse), 477. — Cote 342 (Meuse), 460. — Cote 344 (Meuse), 466. — Cote 378 (Meuse), 460. — Coucy (Aisne), 471, 486. — Coulommès (Ard.), 516. — Couraut (sergent four.), 474. — Courcelles-le-Comte (P.-de-C.), 525. — Couriant (sergent), 485. — Coutant (soldat), 451. — Courtine (La), 450, 451, 473, 476. — Craonne (plateau de) (Aisne), 431, 472, 474. — Crémery (village) (Somme), 485. — Crimée (guerre de), 440. — Crise (Vallée de la) (Aisne), 492. — Croix-aux-Bois (Ard.), 404. — Croix Rouge (allemande), 410. — Crouy-sur-Laffaux (Aisne), 471. — Crozat (canal) (Aisne), 483. — Cuffies (Aisne), 488, 492.

Dame-Couleuvre (croupe) (Meuse), 465. — Damloup (Meuse), 460, 463. — Danube (fleuve), 521. — Dardanelles (Les), 447. — Debenev (gén.), 505, 507, 520. — Defforges (gén.), 419. — Degoutte (gén.), 505, 506. — Delaunay (Victor), 443. — Delaunay (aspirant), 500. — Deligné (lieut.), 498. — Denef (Ct.), 463. — Dequillebe (Léo), 409. — Deschamps (lieut.-col.), 484. — Desfontaine (Louis), 409. — Desgrées du Lou (colonel), 452. — Desmiers de Chénon (lieut.), 409. — Dizot (colonel), 524. — Dubail (gén.), 401, 402. — Dumouriez (gén.), 502. — Dixmude (Belg.), 507. — Dniester (fleuve), 480. — Donchery (Ard.), 430. — Doria (Arnauld) (Cte), 417. — Douai (Nord), 448, 468. — Douaumont (Meuse) (voir Verdun). — Douglas Haig (gén. ang.), 486. — Dougnet (soldat), 513. — Dragon (grotte du), 473. — Dreux (capit.), 462. — Driant (colonel), 455. — Drouet (Pierre), 405. — Dubois (gén.), 418. — Dulac (Ct.), 496. — Dupouy (soldat), 514. — Durand (soldat), 424. — Dusseldorf (tranchée de), 510. — Duthoy (Aug.), voir Carré (Jean-Corentin).

Ecury (Marne), 419. — Ellissalde (caporal), 464. — Eluère (capit.), 492. — Egypte, 447. — Elbe (tranchée de l'), 512. — Eon (gén.), 425, 492. — Eparges (Les) (Meuse), 442, 454. — Epernay (Marne), 428, 504. — Epitaphe (ferme de l') (Aisne), 492. — Erly (château d') (Somme), 485. — Escande (lieut.), 518. — Espée (gén. de l'), 418. — Esperey (voir Franchet d'). — Essen (tranchée d') (Marne), 512. — Estrées (Somme), 469. — Etats-Unis, 481. — Etbe (Belg.), 403. — Eydoux (gén.), 403, 418.

Faissault (Ard.), 516. — Faouet (Le) (Morbihan), 534. — « Faubourg de Reims » (à Soissons), 492. — Faubourg-Pavé (Meuse), 456. — Favreau (soldat), 474. — Faverolles (cimetière de) (Somme), 494. — Fayet (Aisne), 477. — Favolle (gén.), 467, 483, 505. — Fère-Champenoise (La) (Aisne), 420, 425, 426, 428, 483. — Fère-en-Tardenois (La) (Aisne), 491. — Ferté-sous-Jouarre

(La) (Aisne), 418. — Fessard (soldat), 474. — Filuzeau (sapeur), 433. — Flajollet (lieutenant), 445. — Flandre, 405, 434, 486, 505, 527. — Fleury (fort) (Meuse), 457, 458. — Foch (gén.), 414, 417, 419, 421, 425, 426, 428, 467, 479, 481, 505, 508, 520, 522. — Folie (pont de La) (Aisne), 492. — Fontenay-le-Comte (Vendée), 526. — Fontineau (les deux frères), 446. — Fonfrède (soldat), 477. — Fourmillier (tranchée) (Marne), 511. — Framerville (Somme), 526. — Franchet d'Esperey (gén.), 417, 418, 419, 427, 431, 520. — François-Ferdinand (archiduc d'Autriche), 397. — Franquin (sergent), 514. — French (gén. angl.), 403, 418, 427. — Fricourt (Somme), 434. — Froide-Terre (Meuse), 458. — Froidmond-Soupir (Aisne), 488.

Galicie (Aut.), 442. — Gallard (prêtre-soldat), 424. — Gallipoli (Turquie), 447. — Galliéri (gén.), 415, 416, 429. — Gand (Belg.), 520. — Gardie impériale (allemande), 408, 432. — Gâté (Ct.), 433. — Gaucher (lieut.), 499. — Gavardie (lieut. de), 499. — Gayet (méd.-major), 496. — Gazette du Rhin et de Westphalie, 535. — Génois (lieut.), 424. — George (Lloyd), 482. — Gérard (gén.), 505. — Germiny (plateau de), 494. — Gillet (sous-lieut.), 494. — Giraud Etienne (soldat), 529. — Givry (Ard.), 515. — Gneisenau (boyau de) (Marne), 511, 515. — Gœben (nav. all.), 447. — Gorizia (Autriche), 479. — Gough (gén. angl.), 483. — Gouraud (gén.), 504, 505, 508, 509, 511. — Grand (mitrailleur), 464. — Grand-Bois (Marne), 510. — Gramme (Yves) (soldat), 528. — Grèce et Grecs, 442, 480. — Grand-Couronné (M.-et-M.), 402. — Grille de St-Paul (n. de lieu), 506. — Grimaud (capit.), 477. — Grollier (Louis) (soldat), 528. — Grossetti (gén.), 418, 425, 437. — Guguen (Ct.), 500. — Guével (mar.-des-logis), 407. — Guillaumat (gén.), 505, 520, 527. — Guillaumat (Ct.), 409. — Guillaume (Kaiser), 455, 457, 480, 481, 482, 522. — Guillet (lieut.), 499. — Guillou (soldat), 464. — Guillot (s.-lieut.), 500. — Guyonvar'ch (soldat), 435.

Habsbourg (tranchées des) (Marne), 510. — Ham (Somme), 471, 483. — Hamilton Gordon (gén. angl.), 488. — Hanotiaux (Gabriel), 423, 427, 434. — Hardaumont (croupe) (Meuse), 460. — Hartmannvillerskopf (Als.), 442, 508. — Hauts-de-Meuse, voir Verdun et 442. — Haudromont (Meuse), 464, 528. — Hausen (von) (gén. all.), 402, 403, 417, 418, 426, 428, 429. — Hébuterne, 442, 444, 435. — Hedjaz (Syrie), 521. — Heidelberg (tranchée), 510. — Heikhof (ferme d') (Belg.), 437. — Hémion (capit.), 464. — Henrio (sergent), 446. — Hermann-Stellung (tranchée) (Marne), 512, 513. — Hervion (caporal), 474. — Hervouet (soldat), 412. — Hindenburg (le reptil), 470; divers : 441, 486, 502, 507, 513, 515, 522. — Hindous, 437. — Hirschauer (gén.), 505. — Hollebecke (Belg.), 437. — Hore (soldat), 446. — Horne (gén. angl.), 505. — Hugo (Victor), 523. — Humbert (gén.), 418, 420, 422, 423, 504, 507. — Handing-Stellung (tranchée) (Marne), 512. — Hurtebise (Aisne), 472, 473. — Hutier (von) (gén. all.), 483, 502.

Ile-de-France, 430, 506. — Ille-et-Vilaine, 419. — Indes (Les), 447. — Isonzo (riv.), 479. — Italie et Italiens, 399, 447, 467, 479.

Jaquet (Ct.), 494. — Jahan (colonel), 452. — Jalou (lieut.), 515. — Jarno (Ct.), 500. — Joffre (gén.), 414, 429, 432, 436, 438, 449, 450, 471. — Joppé (gén.), 418. — Joseph (archiduc), 480. — Josse (sapeur), 433. — Joubier (soldat), 445. — Jude (clairon), 514. — Juteau (Lucien), 403. — Juvigny (Aisne), 483.

Kainlis (de) (s.-lieut.), 463. — Karlsruhe (tranchées de) (Marne), 510. — Kemmel (Mont) (Flandre), 507. — Kerenski, 480. — Kermadec (capit.), 469. — Kluck (von) (gén. all.), 403, 406, 415, 418, 423, 427, 430. — Kremhilde-Stelling (Meuse), 512. — Kreuznach (All.), 486. — Krilenko (aspirant) (russe), 480).

Labyrinthe (tranchée) (P.-de-C.), 444, 448. — La Fayette, 481. — Laffaux (Aisne), 471, 492, 495. — Lafforest (capit. de), 499. — La Fontaine (fabuliste), 530. — La Haye (tribunal), 399. — Lainé (capit.), 492. — Lalaurge (capit.), 465. — Landreau (Le) (L.-I.), 529. — Landreies (Nord), 512. — Langde de Cary (gén.), 401, 402, 417, 418, 428, 456. — Lanreac (gén.), 401, 403, 404, 406. — Laon (Aisne), 468, 470, 472. — Laparra (lieut.-col.), 446. — Laroche (caporal), 513. — Lassigny (Oise), 502, 504, 507. — Laufée (La) (Meuse), 463. — Le Bihan (lieut.), 492. — Lebras (serg.), 475. — Lebrun (lieut.), 432, 433. — Le Clech (s.-lieut.), 528. — Le Déaut (soldat), 433, 508. — Le Duc (cap.), 474. — Le Floch, 533. — Le Gail (soldat), 446. — Le Gallo (soldat), 528. — Le Gallois (colonel), 497. — Le Goffic (Ch.), 419, 423. — Le Guellec (soldat), 474. — Le Guillou (lieut., 466. — Le Guiner (Franç.), 472. — Lemberg (Autr.), 442. — Lemerle (Adrien) (s.-lieut.), 469. — Le Nan (bois) (Meuse), 463. — Lenharrée (Marne), 419, 421, 430, 432. — Lénine (russe), 480. — Lens (P.-de-C.), 443, 519. — Léonidas (gén. grec), 502. — Le Petit (s.-lieut.), 528. — Le Roy (Jean) (soldat), 532. — Lespinay (lieut. Jean de), 519. — Lestoquoi (colonel) 422, 424. — Lévêque (sergent), 452. — Liaisons (le bois des) (Marne), 449. — Liège (Belg.), 400, 433. — Liggert (gén. amér.), 512. — Ligny-en-Barrois (Meuse), 470. — Lille (Nord), 433. — Lollier (soldat), 514. — Londres, 517. — Longpont (Aisne), 494. — Longwy (M.-et-M.), 403. — Loos (P.-de-C.), 448. — Lorient (Morbihan), 405, 419. — Lorraine, 402, 408, 415, 504, 508, 522. — Louâtre (Aisne), 506. — Louvain (Belg.), 438. — Luçon (Vendée), 405. — Ludendorff (gén. all.), 486, 502. — Lusini (lieut.), 514. — Lusitania (nav.), 481. — Luxembourg, 399, 401, 402. — Lyonnet (s.-lieut.), 485. — Lvov (prince), 480. — Lys (La) (riv.), 486, 487, 505.

M. (Ch.) (lieut.), 531. — Machault (Ard.), 509. — Mackensen (gén. all.), 442, 480. — Madelin (Louis), 423, 475, 523. — Magman (lieut.-col.), 433. — Mailly (Aisne), 426. — Main-de-Massiges (Marne), 504. — Maisin (Belg.), 508, 409, 414, 431, 435, 473, 505. — Maizy (Aisne), 490. — Maison du Passeur (Morbihan), 436. — Malancourt (Meuse), 454. — Malesroit (village de St-Marcel) (Morbihan), 500. — Malherbe (caporal), 474. — Malmaison (La) (Aisne), 474, 478. — Mangin (gén.), 403, 459, 461, 470, 503, 505, 506. — Mannheim (tranchée de) (Marne), 510. — Marcière (colonel), 405. — Marée (La) (bois auprès de Chaumont-St-Quentin), 411, 414. — Margival (Aisne), 494. — Marne (riv. et vallée), 414, 416, 427, 428, 435, 483, 491, 503, 506. — Marne (bat. de la), 417, 417, 433, 441, 500. — Marre (tranchée) (Marne), 514. — Martimpré (ferme de) (Aisne), 499. — Martin (adj.), 518. — Marville (Meuse), 407. — Masticot (chass.), 514. — Metz (riv.), — Maubeuge (Nord), 406, 410, 431, 520. — Maucieux (château de) (Aisne), 494. — Mauge (Les) (M.-et-L.), 423, 425. — Maud'huy (gén.), 431, 470, 494. — Mauvois (bois de) (Aisne), 493. — Maunoury (gén.), 415, 416, 418, 423, 427, 430, 434. — Mayence (All.), 486. — Mazourie (lacs) (Pologne russe), 441. — Mazurie (lacs), voir Mazourie. — Médéh (ferme de) (Marne), 509. — Méditerranée (mer), 447, 481. — Messines (en Flandres),

476, 507. — Mer du Nord, 439. — Mer Noire, 447. — Mesnil (Le) (Aisne), 492. — Metz (Moselle), 402. — Metz (ferme de) (Aisne), 496. — Meuse (riv. et vallée), 400, 407, 411, 428, 454, 461, 512, 516, 517, 523. — Mexique, 481. — Mézières (Ard.), 414, 517, 520. — Micheler (gén.), 467. — Michelet (caporal) 451. — Milne (gén. angl.), 521. — Mitré (gén. de), 436, 505. — Mocoquat (sapeur), 433. — Moine (capit.), 445. — Molke (généralissime all.), 429. — Mondange (colonel), 534. — Mondement (Marne), 419, 422, 425, 428. — Mons (Belg.), 406, 407, 410, 520. — Montelin-Normands (château) (Ard.), 516. — Montagne de Paris (La) (Aisne), 492. — Mont des Singes (Aisne), 495. — Montfaucon (Meuse), 431, 512. — Montdidier (Somme), 484, 502, 504, 507. — Monténégro, 448. — Montfort (sapeur), 433. — Monthois (Ard.), 404. — Montmirail (Marne), 427. — Morbihan, 406, 534. — Morhange (Als.), 401. — Morinière (Joseph), 413. — Monroville (Marne), 449. — Mort-Homme (Meuse), 477 et voir Verdun. — Morvan (abbé numérien), 486. — Moselle (riv.), 505. — Moulin-sous-Toutvent (Oise), 445. — Moudros (armistice de), 521. — Mouraud (Célestin), 409. — Mourmelon (Marne), 414. — Mulhouse (Haut-Rhin), 401. — Muller (Ct.), 497. — Munich (tranchée de) (Meuse), 459. — Muteau (gén.), 403, 470.

Namur (Belg.), 438. — Nancy (M.-et-M.), 402. — Nantes (L.-I.), 405, 417, 422, 519, 527. — N.-D.-des-Champs (tranchées) (Marne), 511. — Nanteuil-Haudouin (Oise), 427, 431, 506. — Napoléon 1^{er}, 420. — Navarin (tranchée de) (Marne), 510, 514. — Nave (bois) (Meuse), 465. — Nesle (Somme), 483. — Neufchâteau (Vosges), 402, 406. — Neuville-St-Vaast (P.-de-C.), 444, 448. — Neuville-sur-Margival (Aisne), 491, 492. — Nicolleau (téléphoniste), 445. — Niel (sergent), 499. — Niemen (Heue), 441. — Niessel (gén.), 403, 494, 506. — Nieuport (Belg.), 437. — Nimous (gén.), 453. — Niox (gén.) (La Grande Guerre), 483. — Nivelle (gén.), 456, 471, 475. — Normée (Marne), 419, 430. — N.-D.-de-Lorette (P.-de-C.), 443, 448. — Normandie, 419. — Nouvin (Aisne), 411. — Noyant (Aisne), 492. — Noyon (Oise), 431, 470, 483, 502, 507.

Oie (Vendée), 412. — Ouilly (Aisne), 490. — Oise à l'Aisne canal de l' 478. — Oise (riv. et vallée), 402, 445, 483, 484, 485, 486, 488, 512. — Osmont (Ardennes), 412. — Orient, 447. — Orme-du-Grand-Rozoy (Aisne), 493. — Ostende (Belg.), 507. — Oulchy (Aisne), 506. — Ourcq (bataille), 415, 417. — Ours (Belg.), 410. — Ouvillers (Somme), 434. — Oyes (Marne), 419.

Paars (Aisne), 492. — Pacha (tranchée du), 512. — Pagny-sur-Moselle (M.-et-M.), 397. — Palaric (capit.), 474. — Palatinat (All.), 523. — Palestine 521. — Paliseul (Belg.), 403. — Papin (sergent Ch.), 466. — Pargny-Filain (Aisne), 478. — « Paris (c Echo de), 462, 526; Garnison, 416, 426; divers, 404, 415, 417, 423, 438, 482, 502. — Parpaillon (adj.), 424. — Pas-de-Calais, 444. — Pasy (Aisne), 493, 494. — Paul-Boncour (député), 525. — Paullet (sergent), 514. — Pelé (adj.), 443, 445. — Pelvaïn (soldat), 518. — Percevalet (Ch.) (lieut.), 528. — Pélan (gén.), 448, 455, 456, 475, 485, 517. — Périers (Ct.), 497. — Perles (Aisne), 492. — Péronne (Somme), 468, 471, 483. — Perthes (Marne), 449. — Pershing (gén. amér.), 486, 505. — Pesche (lieut.), 463. — Petit-Moris (riv.), 418, 419. — Piave (La) (riv.), 479. — Picardie, 405, 486. — Pichon (s.-lieut.), 435. — Pinon (forêt de) (Aisne), 491, 499. — Plessier (bois de) (Aisne), 493. — Plessis (Ct. du), 469, 502. — Poivre (côte du) (Meuse), 454, 460, 465. — Poix-Terron (Ard.), 517. — Polimann (lieut.), 462. — Polo (capit.),

437.— Pologne (russe), 442.— Pommiers (Aisne), 493.— Pompelle (fort de la) (Marne), 504.— Ponard (s.-lieut.), 526.— Pontchâteau (L.-I.), 412.— Potet (soldat), 464.— Poullain (capit.), 439.— Pommier (sergent), 465.— Prague (Bohême) (siège de), 495.— Porcheresse (Belg.), 410.— Prax (gén.), 403, 506.— Prusse (Orientale), 441.— Przemysl (Autriche), 442.— Py (riv.), 509, 511.

Quatre-Champs (Ard.), 404.— Quenivière (Oise), 445.— Quimper (Fin.), 472, 497, 532, 533.— Quincampoix (Oise) (moulin de), 492.

Ramscapelle (Belg.), 438.— Raperie (La) (Aisne), 493.— Ravazé (sergent), 446.— Rawlinson (gén. ang.), 505, 507.— Raynal (Ct.), 456.— Reims (Marne), 414, 431, 483, 494, 505, 508, 533.— Renards (bois des) (Marne), 452.— Renaud (soldat), 464.— Remilly (Ard.), 411.— Rethel (Ard.), 516.— Rethondes (Oise), 522.— Retz (forêt de) (Aisne), 494.— Révigny (Meuse), 431.— Rhêmes (tranchées des) (Marne), 510.— Rhin (fl.), 505.— Rhuar (tranchée de la) (Marne), 515.— Richard (Ct.), 494.— Rio (s.-secrétaire d'Etat), 534.— Ripont (ferme de) (Marne), 449.— Rochefort (creute de) (Aisne), 492.— Roche-sur-Yon (La), 527.— Rocroy (Ard.), 414.— Rodet (lieut.), 466.— Rohan (D^{me} de), 500.— Ronel (sergent), 409.— Rounaud (sergent), 443.— Roubaix (Nord), 438.— Roumanie, 480, 521.— Roumaux (lieut.), 513.— Rosporden (Fin.), 526.— Rousseau (Ct.), 406.— Roye (Somme), 471, 484.— Royère (La) (ferme) (Aisne), 478, 499.— Ruffey (gén.), 401, 402.— Russo-japonaise (guerre), 408.— Russes (mutinés), 476.— Russie, 399, 447.

Sadowa (tunnel de) (Aisne), 473.— Saillant (soldat), 436.— Saillot (sergent), 439, 451.— Saille (gén. de), 406, 437.— Salonique (Grèce), 447, 491, 520.— Sambre (riv.), 401, 402, 407, 518.— Sancy (Aisne), 491.— Sante (Le) (région), 507.— Sarajevo ou Sarajevo (voir Sârajevo), — Sarrail (gén.), 417, 428, 520.— Sarre (riv.), 522.— Savage (ferme) (Aisne), 494.— Savière (Aube), 493.— Saxons (grotte des) (Aisne), 473.— St-Gall (Ct.), 395, 491, 506.— Saint-Gobain (massif) (Aisne), 431, 507.— St-Gond (marais de) (Marne), 418, 419.— St-Laurent (Ard.), 509.— St-Loup (Marne), 423.— St-Mars-du-Désert (L.-I.), 405.— St-Michel (fort) (Meuse), 456.— St-Mihiel (Meuse), 505, 507.— St-Philbert-de-Grandlieu (L.-I.), 467.— St-Pierre-à-Arnes (Ard.), 509, 574.— St-Prix (Marne), 419.— St-Quentin (Aisne), 477.— St-Quentin-le-Petit (Ard.), 513.— St-Remy-Blanzy (Aisne), 506.— Ste-Anne-d'Auray (Morbihan), 526.— Ste-Marie (crête) (Marne), 511.— Ste-Marie-à-Py (Marne), 515.— Schlessinger (capit.), 413.— Schlieffen (gén. von), 434.— Schmidt (colonel), 437.— Schmechelé (affaire), 397.— Sedan (Ard.), 411, 520.— Sellier (soldat), 474.— Sendral (adj.), 455, 466, 475.— Senlis (Oise), 415, 423.— Sêrajevo (ville d'Autriche), 397.— Serbie, 397, 442, 447, 448, 480, 521.— Serches (Aisne), 492.— Sermaize (Oise), 423.— Serré (ferme de) (P.-de-C.), 444.— Simon (s.-lieut.), 513.— Sinceny (Aisne), 486.— Sleswig (tranchée du) (Marne), 510.— Soissons (Aisne), 416, 487, 488, 492, 501, 505.— Soisy (S.-et-M.), 419.— Somme (bat. de la) 468 ; divers : 414, 435, 454, 467, 483, 507, 526.— Somme-Py (Marne), 506, 509, 513.— Sommessous (Marne), 414, 419, 430.— Somme-Tourbe (Marne), 449.— Souain (Marne), 509, 513, 514.— Souchet (capit.), 451.— Souchez (P.-de-C.), 444, 448.— Souilly (Meuse) (forêt de), 428.— Soullard (Paul) (soldat), 446.— Soupir (Aisne), 472.— Sorny (Aisne),

438.— Souville (fort) (Meuse), 457, 458.— Spire (tranchée de) (Marne), 452, 510.— Stuttgart (tranchée de) (Marne), 510.— Suippe (riv.), 430, 508, 509.— Suisse, 439.— Syphal (sergent), 514.

Tahure (Marne), 434, 449, 452.— Taylor (colonel baron), 434, 496.— Taylor (baronne, née Villebois-Mareuil), 497.— Tannenber (All.), 441.— Taux (Aisne), 493.— Ternier (Aisne), 434.— Thann (Als.), 402, 442.— Thévenot (caporal), 469.— Thiaumont, voir Verdun et 456, 457, 477.— Thiepval (Somme), 435, 442, 525.— Thomassin (sergent), 446.— Thobie (D^r), 430.— Tigny (Aisne), 493.— Tirpitz (amiral von), 481.— Toul (M.-et-M.), 402.— Tourangeau, 420.— Tourcoing (Nord), 438.— Tourteron (Ard.), 414.— Toutvent (Oise), 442, 444.— Tranchées des baionnettes (Meuse), 461, 462.— Trapèze (Le) (tranchée) (Marne), 450, 477.— Trente (combat des), 501.— Trentin (Italie), 479.— Troësnes (Aisne), 493.— Trois-Fontaines (Marne), 428.— Troyon (Meuse), 428.— Truie (boyau de la) (Marne), 449.— Turcot (soldat), 412.— Turquie, 447, 521.— Tyrol, 479.

Urbal (gén. d'), 448.

Vailly (Somme), 472, 491.— Vallantin (colonel), 526.— Vallet (L.-I.), 413.— Vallette (René), 496.— Vallières (gén. des), 499.— Valt (lieut.), 499.— Vannes (Morb.), 419.— Vassincourt (Meuse), 431.— Vauxchamps (Marne), 427.— Vauclore-Croannelle (Aisne), 488.— Vaumaires (Les) (Aisne), 492.— Vauquois (Meuse), 442.— Vaux, voir Verdun et 518, 519, 535.— Vauxaillon (Aisne), 491, 495.— Vauxhuin (Aisne), 493.— Vauxcaillie (Aisne), 494.— Vaux-Chapitre (Meuse) (bois de), 458, 459.— Vaux-Marie (Aisne), 428.— Vauxerot (Aisne), 492.— Veau (bois de) (Aisne), 499.— Vendée, 405, 420.— Vendresse (Aisne), 412, 413.— Vénétie, 479.— Venizel (Aisne), 492.— Venizelos (hom. d'Etat grec), 481.— Verchin (A.), 524.— Verdier (sergent), 514.— Verdun, 396, 403, 417, 421, 427, 428, 431, 439, 453-468, 470, 477, 482.— Vertefeuille (Aisne), 494.— Vesle (riv.), 491, 506.— Vez-Largny (région de) (Aisne), 494.— Vichel (Aisne), 506.— Victoria Weg (tranchée) (Marne), 509.— Viery (Aisne), 492.— Vignes (bois des) (Marne), 458, 463.— Vignolles (Aisne), 492.— Vimy (Aisne), 448, 449, 471.— Villers-Cotterets (Aisne), 503, 506.— Villers (capit.), 424.— Villeneuve (plateau de), 419.— Villiers-le-Tourneur (Ard.), 517.— Virton (Belg.), 403, 406.— Vitrimant (M.-et-M.), 402.— Vitry-le-François (Marne), 417, 428, 449.— Vistule (fleuve), 441.— Viviani (prés. du Conseil), 399.— Voncq (Ard.), 516.— Vregny (Aisne), 492.— Volhynie (Rus.), 480.— Vosges, 423, 428, 442, 486.— Vouziers (Ard.), 503.— Vuillery (Aisne), 492, 494.

Wacques (ferme des) (Marne), 509.— Washington (Et.-U.), 481.— Waterloo (Belg.), 423, 498, 523.— Woivre (région de la) (Meuse), 454, 461.— Wiesbaden (tranchée de) (Marne), 510.— Wilson (prés.), 481.— Worms (tranchée) (Marne), 452.— Woormezelle (Belg.), 437.— Wurtemberg (duc et prince de), 402, 417, 418, 428.— Wytschaète (Belg.), 437.

Ypres (Belg.), 487, 507.— Yser (fleuve), 438, 448, 504.— Yturbière (lieut. d'), 424.

Zwilling (serg.-major), 436.

ERRATA. — Lire, p. 474, 1^{er} l., tiennent et non viennent ;
p. 480, 1^{er} l., océan démonté, au lieu de monté.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Dédicace	VII
Préface du Maréchal Foch.....	IX
Avant Propos	1
Leur Départ.....	13
Leur Etat d'Ame.....	31
Leur Moral dans la Tranchée.....	61
Bravoure et Ténacité	97
Les Officiers.....	141
Les Auxiliaires de la Victoire.....	179
Les Gardiens du Ciel	215
Les Gardiens des Mers.....	239
Paroles de Mourants	281
Les Prisonniers qui s'évadent.....	323
Leurs Parents	347
La Victoire.....	371
Le XI ^e Corps d'Armée	393
Index des Noms propres :	
Les Enfants du Pays Nantais.....	539
Le XI ^e Corps d'Armée.....	553

*Achévé d'Imprimer le 20 Août 1925, sur
les Presses de l'Imprimerie du Commerce,
12, rue Santeuil, à Nantes.*

